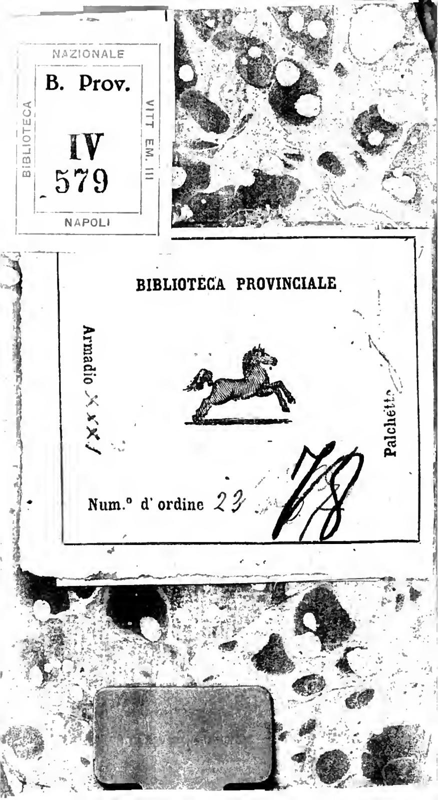
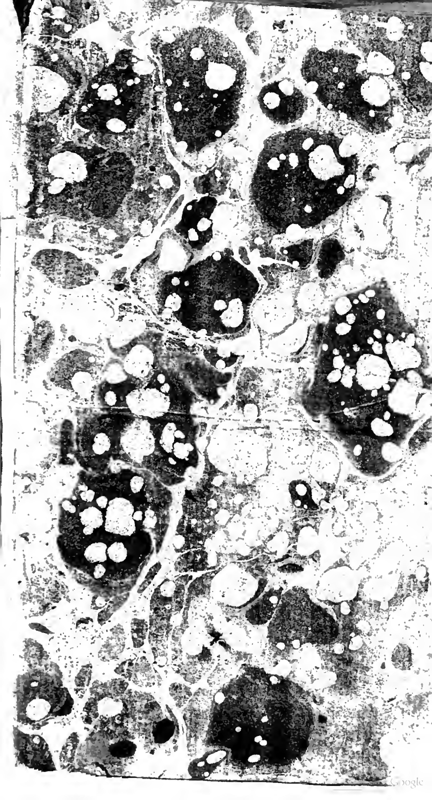



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT EM. III
IV
579
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXXI
Palchetto
Num.° d' ordine 23
78





LE MANUEL
DES ARTISTES
ET DES AMATEURS,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE
ET MYTHOLOGIQUE
DES EMBLÊMES, ALLÉGORIES, &c.

LE MANUEL DES ARTISTES ET DES AMATEURS,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

Des Emblêmes, Allégories, Énigmes, Devises, Attributs & Symboles; relativement au Costûme, aux Mœurs, aux Usages & aux Cérémonies:

CONTENANT tous les Caractères distinctifs & l'Explication de chaque sujèt naturel ou moral, sacré ou profane, historique ou fabuleux; dont on peut faire usage dans la Poésie, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, le Dessin, l'Ornement & la Décoration, *&c.*

OUVRAGE utile aux Poëtes, aux Artistes & aux Amateurs des Beaux Arts.

COMPOSÉ en faveur des nouvelles Écoles Gratuites de Dessin:

PAR Messire JEAN-RAYMOND DE PETITY, Prédicateur de la Reine, Prieur-Commendataire de Vieux-Vicq & Dangeau.

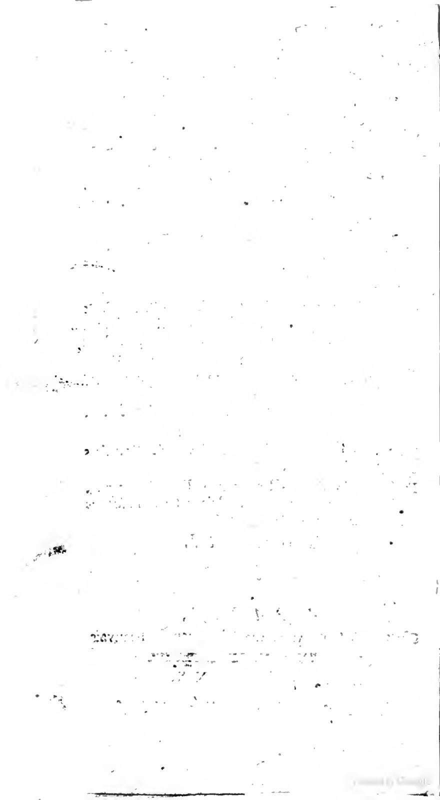
TOME IV.

A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





DICTIONNAIRE

DES

HIÉROGLYPHES, EMBLÊMES,

ALLÉGORIES, ÉNIGMES, DEVISES,

ATTRIBUTS ET SYMBOLES.

Q



LETTRE consonne, seizième de l'Alphabèt, qui se prononce comme le *K* & le *C* devant les *a*, *o* & *u*; & qui a cela de particulier, qu'elle est toujours suivie d'un *u*. C'est une Lettre double, aussi bien que le *K* & l'*X*, qui n'est autre chose que CV; car la figure est composée d'un C & d'un V renversés, joints ensemble qui font le même son.

Q étoit chez les Anciens une Lettre numérale qui signifioit cinq cens, suivant ce Vers.

Q velut a cum D quingentos vult numerare.

Quand on mèt un titre au-dessus, $\overline{Q}$ signifie cinq cents mille.

QUADRATUS.

Surnom donné à Mercure, parcequ'anciennement on le représentoit sous la figure d'une pierre quarrée.

QUALIFICATION.

C'est la Déesse qui fait connoître la naissance, les qualités & les dignités.

Elle se représente par une femme appuyée fermement sur un bouclier, où l'on voit un Chiffre ou des Armoiries, & qui déploye un papier, sur lequel est tracé un arbre généalogique.

ÉNIGME I.

Nous sommes quatre enfans aussi vieux que le monde,
Qui dans un vaste lieu d'une figure ronde,
Bâti sans aucuns fondemens,
Occupons quatre appartemens
A quatre différens étages;
Où le père commun, en faisant nos partages,
Nous mit après qu'il nous eut fait,
Pour suspendre l'effet d'une immortelle guerre,
Capable de confondre & le Ciel & la Terre,
Et nous faire jouir d'une durable paix.

Quoique ſouvent prêts à nous battre,
Mille & mille ſujèts nous renferment tous quatre.
Ce n'eſt que par nos bons accords
Que ſubſiſtent les plus beaux corps ;
Ils ſont tous compoſés du nôtre :
Et ſi quelqu'un de nous devient plus fort que l'autre,
Dans la haute, moyenne, ou baſſe région,
Par de funeſtes coups que l'on ne peut comprendre,
Nos ouvrages détruits & tous réduits en cendres,
Nous reprochent bientôt notre déſunion.

ÉNIGME II.

Un des myſtérieux ſecrèts
Du Catholique le plus ſage,
Sont douze frères d'un même âge,
Compoſans quatre triolèts,
Si vous voulez, quatre brigades,
Courans toujours ſans s'arrêter ;
Peu commodes pour les malades,
Qu'il n'ont jamais ſçu contenter ;
Faiſant toujours fort maigre chère,
Augmentant même la prière :
En les ſuivant, Lecteur,
Tu trouves ton bonheur.

ÉNIGME III.

Sans devoir me vanter d'un deſtin fort heureux,
Je me trouve ſouvent à côté d'une femme ;
Qui, d'un même mouvement d'âme,
M'embraſſe, me careſſe, & me fait les doux yeux,

M'outrage, me déchire, & se fait un mérite
De me priver de tous mes ornemens,
Pour en parer à mes dépens
Un nombre d'avortons que je traîne à ma suite.
Je parois rarement à la Ville, à la Cour ;
La Vanité m'en a bannie.
Aux Dames du grand air je ne fais point envie.
L'Histoire dit pourtant qu'un jour
Un Héros près de sa Clélie,
Me fit servir de trophée & d'atour
A son amoureuse folie.

ÉNIGME IV.

Inconnue à beaucoup de gens,
On dispute depuis long-temps,
Si dans ma fonction j'ai des droits légitimes :
Mais quoi qu'il en puisse être, il est certain, Lecteur,
Que je mets au jour bien des crimes.
Quand on éprouve ma rigueur,
Il est bien fin qui se peut taire.
Le plus ferme succombe à mon cruel effort ;
Et fatale aux méchans, je suis pour l'ordinaire
L'avant-courrière de leur mort.

QUIES.

Quies, ou la Déesse du Repos, avoit, selon S. Augustin, un Temple près de la porte Colline à Rome, & un autre hors de

la Ville, en la voie appellée *Lavicana*. On invoquoit cette Divinité pour jouir du Repos & de la Tranquillité.

Quiétude, ou Repos.

Ce sujèt qui sert à exprimer la Tranquillité de l'âme, se personnifie allégoriquement sous la figure d'une femme assise sur un Cube de marbre, qui est l'Emblême de la Solidité. Elle considère un à-plomb qui tombe du Ciel, & qui est sans mouvement.

Énigme V.

Nous passons fort souvent par les plus viles mains,
Et sommes toujours maltraitées.
On nous choque, on nous heurte, & par les sots humains
Toutes nos chûtes sont comptées.
Nous formons d'ordinaire un bataillon quarré,
Mais qui n'est pas si bien serré,
Que l'ennemi par-tout n'y fasse des désastres.
Quoique sans influence, & quoique sans pouvoir,
On peut bien en un sens nous comparer aux Astres,
Puisqu'un Globe nous fait mouvoir.

Quinquatries,

Fêtes que l'on célébroit à Rome en l'honneur de Minerve, étoient semblables

à celles que les Athéniens appelloient *Panathénées*. On leur donna ce nom, parcequ'elles duroient l'espace de cinq jours. Le premier jour on faisoit des Sacrifices & des Offrandes sans effusion de sang; le second, le troisième & le quatrième on faisoit des Combats de Gladiateurs; & le cinquième on faisoit une Cavalcade par la Ville. Elles commençoient le 18 Mars. Les Ecoliers avoient congé pendant tout ce temps, & donnoient à leurs Maîtres un honoraire qui s'appelloit *Minerval*. On représentoit aussi des Tragédies; & il se faisoit un Combat entre les Personnes Doctes, Poëtes & Orateurs, des ouvrages d'esprit où le vainqueur étoit couronné, & reçevoit un Prix institué par l'Empereur Domitien. C'est où Stace, *Sylv. L. 4, Sylv. 2, v. 67*, se vante d'avoir glorieusement vaincu, & d'avoir reçu un présent de l'Empereur.

Lux mihi Romanæ qualis sub collibus albæ.
Cum modò Germanas acies, modò daca sonantem
Prælia, palladio tua me manus induit auro.

QUINTAINE,

Pal, Poteau ou *Jaquemar*, qu'on fiche en terre, où on attache un bouclier pour faire des Exercices militaires à cheval,

jetter des dards & rompre la lance. *Borel* dit que c'est un *Jaquemar* ou un *homme de bois*, planté en terre, auquel on tire au blanc : ce qui vient de *Quintus*, parcequ'on a imité ce jeu de ceux des Anciens, qui se faisoient de cinq en cinq ans.

La *Quintaine*, en plusieurs lieux, est un droit seigneurial, par lequel le Seigneur oblige les Meuniers, Bâteliers, ou jeunes gens à marier, de venir devant son château, tous les ans, pour rompre quelques lances ou perches, pour lui servir de divertissement. Ce jeu se pratique à *Saint Léonard*, en Limousin, de temps immémorial. Le jour de l'Octave de la Fête de *S. Léonard*, Patron de la Ville, c'est-à-dire, le 6 Novembre, on fiche un poteau en terre, surmonté d'un coffrèt tournant sur un pivot ; des cavaliers courant à toute bride, heurtent contre le coffrèt de la pointe d'un pieu, jusqu'à ce que le coffrèt soit rompu. Cet Exercice se nomme dans le pays *Tinquane* ou *Tincam*.

QUIRINALES,

Fête en l'honneur de *Quirinus*, qui se faisoit le treize, avant les Calendes de Mars. On l'appelloit la Fête des Fous, parcequ'en ce jour ceux qui n'avoient pas pu faire la Solemnité des Fornacales, ou

qui en avoient ignoré le jour; ceux-là, dis-je, pour expier leur faute ou leur Folie, sacrifioient à Quirinus.

QUIRINUS,

Nom sous lequel Romulus fut adoré des Romains après sa mort. Ce nom lui fut donné, suivant le témoignage de Festus, à cause qu'il portoit une lance en sa main, & que les Sabins appelloient la Lance *Quiris*; ou bien à cause que Romulus étoit cru fils de Mars, & que Mars étoit appellé *Quiris*, du nom de la Lance, avec laquelle il étoit toujours représenté. D'autres Auteurs croyent que Romulus avoit été nommé *Quirinus*, à cause qu'il étoit Fondateur des Romains; lesquels lui-même de son vivant il avoit appellés *Quirites*, après avoir fait part de sa nouvelle Ville aux Sabins, qui quittèrent la Ville de Cures, pour venir s'établir à Rome, comme le rapporte Tite-Live. On dit qu'un certain Proculus, qui avoit été fort aimé de Romulus, rendit témoignage au Sénat, après la mort de ce Fondateur de Rome, qu'il l'avoit vu revêtu d'une majesté divine & montant au ciel; & que Romulus lui avoit prédit la future grandeur de la Ville de Rome, lui promettant d'en être le protecteur, & lui mar-

quant expressément qu'il vouloit y être adoré sous le nom de *Quirinus*. Il avoit son Temple sur la Montagne, qui de son nom fut appellée *Quirinale*, & qui est maintenant appellée *Monte-cavallo*; à cause de deux Statuës de chevaux de marbre, de la façon de Phidias & de Praxitéle, qui y ont été placées. La porte même de Rome par où on alloit à cette Montagne, s'appella *Quirinale*; & les Fêtes qu'on célébroit tous les ans en l'honneur de Romulus, & où on lui faisoit des Sacrifices Solemnels, étoient aussi nommées *Quirinales*.

QUIRIS.

Junon étoit ainsi nommée par les femmes mariées; lorsqu'elles se mettoient sous sa protection. On dit qu'une des Cérémonies du Mariage étoit de peigner la nouvelle épouse avec une pique qui eût été dans le corps d'un Gladiateur terrassé & tué. Or une pique s'appelloit *Curis*; & tout ce qui concernoit les Noces se rapportoit à Junon, parcequ'elle y présidoit comme Déesse tutélaire des femmes enceintes & des accouchemens. D'autres disent qu'elle étoit appellée *Quiris*, parceque tous les ans on préparoit à Junon un repas public dans chaque Curie.

QUOLIBÈT.

C'eſt une manière de parler fort triviale, uſitée parmi la Populace, & fondée ſur une froide alluſion, ſur une baſſe équivoque, ou ſur quelque choſe de pis. Exemples : *la Fortune lui a tourné le dos*, en parlant d'une perſonne contrefaite ; *c'eſt le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.*

Il n'y a de différence entre la Turlupinade & le *Quolibèt*, que du plus au moins ; leur origine & leur nature eſt toute la même. Ils ſont frère & ſœur, pour m'exprimer de la ſorte ; mais la ſœur n'eſt pas tout-à-fait ſi ridicule que le frère ; c'eſt-à-dire, qu'il y a encore plus de baſſeſſe & d'impertinence dans le *Quolibèt* que dans la Turlupinade. L'uſage des *Quolibèts*, eſt le propre des gens de la lie du peuple qui ſont les plaiſans, & qui affectent de railler les autres. Car le mot de *Quolibèt* ſignifie auſſi dans le même ſtile *Lardon* & *Brocard* : & nous diſons en ce ſens d'un petit Bourgeois qui a le mot pour rire, *Il ne voit paſſer perſonne, à qui il ne donne ſon Quolibèt.* On ne laiſſe pas de trouver encore à la Cour & dans le grand monde quelques diſeurs de *Quolibèts.* Mais de tous les mauvais plaiſans ce

ſont les plus faſtidieux ; & les perſonnes de bon goût ne les peuvent pas ſouffrir.

R.

Lettre, conſonne liquide, la dix-ſeptième de l'Alphabèth.

L'*R*, ſelon les remarques de M. l'Abbé Dangeau, eſt une des quatre conſonnes de notre Alphabèth, qui ne ſe diviſent pas comme les autres en foibles, en fortes & en nazales. C'eſt une liquide. Les Anciens ont appellé l'*R* une lettre canine, parceque les chiens ſemblent ſouvent la prononçer en grondant & en aboyant.

R, étoit auſſi autrefois une lettre numérale qui ſignifioit quatre-vingts, ſuivant ce Vers :

Octoginta dabit tibi R, ſi quis numerabit.

Quand on mèt un titre deſſus R̄, elle ſignifie quatre-vingt mille. Le C chez les Grècs valoit cent.

Énigme VI.

Je ſuis en liberté, ſans ſortir de priſon ;
Je ſuis au déſeſpoir, ſans quitter l'eſpérance.
Quoique dans le péril, je ſuis en aſſurance ;
Je parois en l'armée, & ſuis en garniſon.

J'ai part, sans lâcheté, même à la trahison.
Je sers à la richesse autant qu'à la souffrance;
Je préside à la rime, ainsi qu'à la raison :
Et dernière en faveur, je suis seconde en France.
Comme il n'est rien de grand ni de rare sans moi,
Je me trouve à la Cour & dans l'esprit du Roi;
C'est avec moi qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il s'ouvre.
J'assiste à son coucher, j'assiste à son réveil;
Il me souffre à Versailles, à Saint-Germain, au Louvre,
Mais me laisse à la porte en entrant au Conseil.
Je suis première en rang, & dernière à la Cour.
J'en vaux deux au trictrac, & suis bonne à la prime.
Je suis très-innocente & toujours dans le crime.
J'accompagne l'Amour, & termine le jour.
Je sers à la Peinture, à la Prose, à la rime.
Je cours avec le Cerf, & vole avec l'Autour.
On me voit en crédit, sans me voir en estime.
Toujours sans passion, on me voit en amour.
Au milieu de Paris je me trouve enfermée,
Sans quitter un moment ni le Roi ni l'Armée.
En robe je préside & j'entre au Parlement.
J'ai dans tous les Arrêts une double séance.
Je suis toujours présente à la moindre Ordonnance,
Et ne me suis jamais trouvée en Jugement.

ÉNIGME VII.

Je n'ai ni bras ni mains ; quoi qu'il en soit, j'accolle
Et baise les gens quand je vole.
Mon usage jadis me rendit si commun,
Que j'étois l'ordinaire ornement de chacun :
Mais depuis quelque temps, la mode variable
Dans les emplois de Mars m'a rendu méprisable,
Par des motifs à ce mouvans.
Mais ce qui radoucit ma honteuse disgrâce,
C'est que je garde encor ma place
Chez la plûpart de nos Sçavans.

ÉNIGME VIII.

Je suis à toute heure en danger,
Et chacun pense à m'outrager,
Contre toutes Loix de nature.
Avez-vous jamais entendu
Que l'on condamne à la torture
Celui que l'on a vu pendu.

RAISON.

On peint la *Raison* sous la figure d'une Matrône vêtuë d'une côte d'armes, & ayant sur sa poitrine l'Égide de Minerve, pour marquer qu'elle est une force supérieure de l'âme, règlée & défenduë par la Sagesse. Elle tient une Épée flamboyante

dont elle menaçe les vices, contre lesquels elle est sans cesse en guerre, & qui sont figurés par plusieurs Serpens aîlés qu'elle foule sous ses pieds, & qu'elle tient enchaînés.

RAISONNEMENT.

Ce sont les preuves que la raison emploie pour justifier, éclaircir, ou confirmer ce qu'elle a établi.

Ce sujèt se personnifie par un homme d'âge viril, vêtu d'une robe longue, & tenant sur ses genoux un Livre ouvert, dont il montre un endroit. Il est en action de parler avec chaleur, & est assis sur un Cube de pierre, sur lequel est gravée cette Inscription.

In perfecto quiescit.

RAMEAU D'OR.

Le *Rameau d'Or* que la Sibylle de Cumes fit prendre à Énée, pour lui servir de passeport aux Enfers. « Au milieu d'une » épaisse Forêt, dans le fond d'une téné- » breuse vallée, est un arbre touffu qui » porte un *Rameau d'Or* consacré à la » Reine des Enfers. Il faut qu'un mortel » qui veut pénétrer dans l'Empire de Plu- » ton, soit muni de ce *Rameau* pour le

» présenter à la Déesse. A peine est-il arraché de l'Arbre qu'il en renait un autre de même métal..... Si le Destin vous permèt de descendre sur les Sombres Bords, il se laissera cueillir sans peine; mais si votre entreprise est contraire à la volonté de Jupiter, le *Rameau* vous résistera, vous y employerez des forces inutiles, le fer même ne pourra le séparer de l'arbre. » Énée, à l'aide de deux Colombes envoyées par Vénus, trouva cet heureux *Rameau*, l'arracha de l'arbre sans y trouver la moindre résistance, & le porta à la Sybille. Quand ils furent arrivés au Palais de Pluton, Énée attacha le *Rameau d'Or* à la porte. Le *Rameau d'Or* est vraiment la Clef qui ouvre toutes les portes, celles des lieux les plus inaccessibles.

ÉNIGME IX.

J'ai vû, j'en suis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur;
Un bandeau sur les yeux, tenter l'assaut d'un cœur,
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt après, le front élevé dans les airs,
L'enfant tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire,
Et sembloit pour témoin vouloir tout l'Univers.

Quel est donc cet enfant, dont j'admire l'audace ?
Ce n'étoit point l'Amour : cela vous embarrasse.

ÉNIGME X.

Plus on me trouve rude,
Plus on me chérit en tous lieux :
Je plais à la Campagne & dans la Solitude,
Et je charme l'ennui des jeunes & des vieux.
Je suis généreuse & si bonne,
Que je rends tout ce qu'on me donne.
Mais si je viens à m'adoucir,
On me méprise, on me rejette ;
Et c'est à quoi je suis sujette,
Lorsque j'ai fait trop de plaisir.

RAPINE.

Selon S. Thomas, c'est la fureur de s'emparer par force ou furtivement du bien d'autrui. On la représente armée, & ayant sur son casque un Milan, ou autre oiseau de proie. Elle tient de la main droite une Épée nuë ; & sous son bras gauche un paquèt enveloppé d'une étoffe : marche à grands pas, regardant derrière si elle est poursuivie. On lui donne aussi pour Attribut un Loup qui s'enfuit avec une proie.

ÉNIGME XI.

Lorſque je fais mon éxercice,
Je rends l'homme muèt, j'en fais un Jacquemart,
Dès qu'il eſt au carcan, je le mèts au ſupplice,
Pour peu que je faſſe un écart.

Malheur à l'avare vieillard,
Qui lui-même ſe martyriſe,
Et qui ſur lui me donne priſe,
Pour fruſtrer de ſes droits mon adroit Gouverneur.

A d'autres vieux je fais honneur,
En cachant un peu de leur âge.
J'ai quelquefois ſervi la rage;
Et par des coups adroits, j'ai ſervi la pitié.

Je prends par fois auſſi les hommes par le pied,
Leur faiſant faire la grimaçe.
Tant mieux pour qui je cours toujours légèrement;
Car dans la route que je traçe,
Nul ne m'arrête impunément.

RÉBELLION.

Cet excès populaire contre la Diſcipline ou le Gouvernement, s'exprime par une femme robuſte, qui a le regard féroce, & la phyſionomie ſiniſtre. Elle eſt mal vêtuë, & armée en déſordre. Le Chat qu'elle a pour cimier à ſon caſque, eſt le Hiéro-

glyphe du peuple, qui ſupporte avec peine la ſujétion & la contrainte. Elle tient une lance, une fronde, & ſous ſes pieds ſont un joug briſé, un Livre déchiré & des balances rompuës ; ce qui ſignifie que l'eſprit de *Rebellion* ne connoît ni Raiſon, ni Loix, ni Juſtice.

RÉBUS.

C'eſt une figure énigmatique compoſée de Peintures ou de Lettres, leſquelles, par leur action, par leur arrangement, par leur nombre, par leur couleur, ou autrement, expriment un mot, un nom, un ſentiment ou quelqu'autre choſe. Par Exemple pour ſignifier *Vieux parchemin*, on peint un Vieillard qui chemine appuyé ſur un bâton.

Pour exprimer ces paroles, *entre ſix & ſept j'ai grand appétit* ; on a mis entre les deux chiffres 6 & 7 un grand *G*, & un petit *a* en cette manière : *6*. G. a. *7*.

RÉCONCILIATION.

Ce ſujèt ſe caractériſe par deux femmes qui s'embraſſent. L'une tient une Branche d'Olivier, Symbole de Paix ; & l'autre foule ſous ſes pieds un Serpent à façe humaine, qui eſt l'Emblême de la fraude, & de la Méchanceté.

RÉFLÉXION.

Cette parole ſignifie proprement le retour d'une choſe vers le côté d'où elle eſt partie. Par analogie à ce ſens, elle exprime auſſi l'action de l'eſprit, occupé particulièrement à conſidérer quelque ſujèt. C'eſt pourquoi on la repréſente ſous la figure d'une Matrône aſſiſe, & abandonnée à ſes penſées. Elle tient un Miroir ſur ſes genoux, ſur lequel frappe un rayon de lumière qui part de ſon cœur, & qui réfléchit à ſon front. Cet Emblême ſignifie que la *Réfléxion* de l'eſprit corrige les penſées du cœur.

RÉFORMATION.

C'eſt le changement de quelque choſe dans la Diſcipline, dans les mœurs, ou dans la Doctrine; on la perſonnifie par une Matrône vêtuë ſimplement, qui tient d'une main une Serpette de Jardinier, & de l'autre un Livre ouvert, ſur lequel on lit ces mots:

Caſtigo Mores.

RÉFUGE.

Les Anciens exprimoient allégoriquement ce ſujèt par un homme en déſordre,

qui regardant le ciel avec amour, ſe tenoit étroitement embraſſé à un Autel.

Virgile fait retirer Priam & toute ſa famille proche d'un Autel, comme dans un sûr aſyle. L'Écriture nous peint Joab embraſſant le coin de l'Autel pour ſauver ſa vie.

Ovide dit :

Unica fortunis ara reperta meis.

REGRÈT.

On peint une femme éplorée, vêtuë de noir, coëffée en déſordre, & tournant ſes regards vers le Ciel. Elle eſt à genoux ſur un tombeau, tenant d'une main un Mouchoir, & de l'autre une Pierre dont elle ſe frappe la poitrine.

REINE.

Junon, la Reine des Dieux, étoit quelquefois appellée tout court la *Reine :* elle eut ſous ce nom une Statuë, qui lui avoit été érigée à Veïes, d'où elle fut tranſportée au Mont-Aventin en grande Cérémonie. Les Dames Romaines avoient beaucoup de vénération pour cette Statuë; perſonne n'oſoit la toucher que le Prêtre qui étoit à ſon ſervice.

La fille aînée d'Uranus, ſelon les Atlantides, fut ſurnommée la *Reine* par excellence.

Reine d'or.

Ancienne Monnoie de France, qu'on attribue à S. Louis, & qu'on prétend avoir été fabriquée en l'honneur de la Reine Blanche, ſa mère; mais il y a toute apparence, dit le Blanc, que cette Monnoie doit ſon exiſtence à *Philippe-le-Bel.* Il ajoute que celle de ces Monnoies où eſt empreinte la figure de la Reine Blanche, & qui ſe trouve au Cabinèt du Roi, ne peut ſervir de preuve, parce qu'elle eſt contrefaite & très-certainement moulée.

Religion.

On la repréſente lumineuſe ſur des nuées, & ayant des aîles aux épaules. Le voile blanc qui la couvre preſque toute, ſignifie que ſes Myſtères ſont impénétrables. Elle eſt aſſiſe ſur la Pierre angulaire, tient embraſſée une Croix rayonnante poſée ſur un Autel, au bas duquel eſt le Livre des Évangiles. Sous ſes pieds eſt une Tête de mort, pour marquer ſon triomphe ſur le mort même, ſelon la dernière penſée de l'Épigramme ſuivante.

Quænam tam lacero vestita incedis amicta ?
Religio summi vera patris soboles.
Cur vestes viles ? Pompas contemno caducas.
Quis liber hic ? Patris lex veneranda mei.
Cur nudum pectus ? Docet hoc candoris amicum.
Cur innixa cruci ? Crux mihi grata quies.
Cur alata ? Homines doceo super astra volare.
Cur radians ? Mentis discutio tenebras.
Quid docet hoc frenum ? Mentis cohibere furores.
Cur tibi mors premitur ? Mors quia mortis ego.

REMORDS.

C'est l'état d'une conscience tourmentée par le triste souvenir des fautes commises. On caractérise allégoriquement ce sujet sous la figure d'un jeune homme nud, pour marquer le dépouillement de la grâce. Il est entouré de flammes ardentes, qui sont allusives à l'excès cuisant de ses peines, ainsi que le Serpent qui lui pique le cœur. On le peint en action de fuir, regardant avec horreur derrière lui, craignant d'y voir toujours l'horreur de son forfait, ce qui confirme cette expression d'Horace.

Post equitem sedet atra cura.



RENARD.

Dans la Fable de Céphale & Procris, il est parlé d'un *Renard* qui faisoit de grands ravages aux environs de Thèbes; & auquel les Thébains, par une horrible superstition, exposoient tous les mois un de leurs enfans, croyant par-là mettre les autres à couvert de la fureur de cet animal. Ce *Renard* avoit été envoyé par Bacchus, dont les Thébains avoient méprisé la Divinité. Céphale prêta à Amphitrion son fameux Chien nommé Lélape, pour donner la chasse à ce *Renard*, & dans le temps que Lélape alloit le prendre, ils furent tous deux changés en pierre. C'étoit quelque brigand qui infestoit les environs de Thèbes, & qu'Amphitrion força dans sa retraite.

RENOMMÉE,

Déesse, nommée par les Poëtes *la Messagère de Jupiter*, étoit représentée par les Peintres sous la figure d'une femme vêtue d'une étoffe très-fine, ayant sa robe troussée, & des aîles semées d'yeux; avec une trompette à la bouche. Virgile la décrit presque de la même façon, & lui donne autant d'yeux toujours ouverts, qu'elle a de plumes, autant de bouches avec autant

de langues qui ne se taisent jamais, & autant d'oreilles toujours attentives. Il dit qu'elle va sans cesse volant la nuit, & qu'elle ne dort jamais; que de jour elle se mèt sur les hautes tours, pour observer ce qui se passe, & qu'elle répand autant de fausses nouvelles que de vraies.

Les Poëtes l'ont personnifiée & en ont même fait une Divinité. On la fait Sœur des Géans Cée & Encélade, & le dernier Monstre qu'enfanta la terre, irritée contre les Dieux qui avoient exterminé ses enfans: pour se venger, elle enfanta ce Monstre; afin qu'il divulguât leurs crimes & les fit connoître à tout l'Univers. Voici le beau portrait qu'en fait Virgile. « La » *Renommée* est le plus prompt de tous les » maux. Elle subsiste par son agilité, & sa » course augmente sa vigueur. D'abord pe» tite & timide, bientôt elle devient d'u» ne grandeur énorme; ses pieds touchent » la terre, & sa tête est dans les nûës.... Le » pied de cet étrange oiseau est aussi léger » que son vol est rapide, sous chacune de » ses plumes, ô prodige! il y a des yeux » ouverts, des oreilles attentives, une » bouche & une langue qui ne se tait ja» mais. Il déploye ses aîles bruyantes au » milieu des ombres, il traverse les airs » durant la nuit, & le doux sommeil ne » lui

» lui ferme jamais les paupières. Le jour » il eſt en ſentinelle ſur le toît des hautes » maiſons ou ſur les tours élevées. De-là il » jette l'épouvante dans les grandes Vil- » les, & ſème la calomnie avec la même » aſſurance qu'il annonce la vérité. » Ovide fait habiter la *Renommée* ſur une tour élevée, dans un lieu également éloigné du ciel, de la terre, & de la mèr; d'où elle conſidère tout ce qui ſe paſſe dans ces trois *Empires*, pour le publier enſuite. Les Athéniens avoient élevé un Temple à la *Renommée*, & lui rendoient un Culte réglé. Furius Camillus, dit Plutarque, fit bâtir un Temple à la *Renommée*.

Comme les différens portraits que les Poëtes ont donnés de la *Renommée*, deviendroient pour la plupart monſtrueux en Peinture; les Artiſtes ne peuvent la repréſenter agréablement que par une femme qui a de grandes aîles, & qui ſemble attentive à écouter. Elle tient deux Trompettes, l'une d'argent, l'autre de bois; cette diſtinction ſignifie que la *Renommée* publie indifféremment les grandes actions comme les moindres. Sa robe eſt compoſée d'un tiſſu d'yeux, de bouches & d'oreilles.

On peut lire la deſcription qu'en donne Voltaire.

Du vrai comme du faux la prompte Messagère ;
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des Mèrs,
Passe d'un Pôle à l'autre, & remplit l'Univers.
Ce Monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles ;
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, la honte & la crédulité,
De sa brillante voix, &c.

Réprimande.

Le but de la *Réprimande* étant de mortifier & même de donner de la Terreur, on la représente par une vieille femme armée, dont le visage est irrité, & le regard menaçant. Le cornet à bouquin qu'elle s'apprête à sonner, signifie combien est disgracieux le son des paroles répréhensives, qui cependant doivent être mesurées avec prudence. C'est ce que l'Emblême de la langue humaine qu'elle tient indique, selon les paroles d'Aulugele, *Liv. 8.*

Sapiens sermones præcogitat, & examinat prius in pectore, quàm proferat in ore.

ÉNIGME XII.

Je vois le jour, & n'eus jamais de père ;
Je n'habitai jamais la terre :
Je ne ſuis point né dans les eaux ;
Et je ne fus jamais du nombre des Oiſeaux.
Chacun, comme il veut, me fait naître ;
Mais auſſi-tôt je ceſſe d'être ;
Et le moment qui commence mon ſort,
Voit preſqu'en même temps ma mort.
J'ai pour retraite un fort étroit paſſage.
Je ſers à bien plus d'un uſage :
L'Artiſan me poſſède ainſi que le plus riche ;
Je ſuis au libéral, auſſi-bien qu'au plus chiche.

RÉSURRECTION.

Ce ſujèt eſt exprimé par une femme nuë qui ſort d'un tombeau, tenant un Phénix dans ſes mains, & s'élevant dans l'air vers le Ciel.

Les Anciens prétendoient que le Phénix étoit le ſeul oiſeau de ſon eſpèce, qu'il vivoit cinq cents ans, & qu'enſuite il faiſoit lui-même un bucher de bois aromatique, l'allumoit en battant des aîles, & s'y conſumoit ; que de ſa cendre il renaiſſoit un ver qui devenoit un autre Phénix, lequel ſucceſſivement terminoit ſa carrière, & la recommençoit comme le premier.

ÉNIGME XIII.

Si l'on ne dormoit point, je ſerois inutile ;
Je ſuis pourtant ennemi du Sommeil,
Et l'on me voit ſouvent, même avant le Soleil,
Interrompre le cours d'un plaiſir ſi tranquile.
Mais je reçois d'un autre ce pouvoir ;
Une fidelle ſœur ſçait fixer mon devoir.
Je frappe, & je réduis tantôt à l'indigence
Le pauvre qui ſe croit aſſis dans l'opulence ;
Tantôt par un autre revers,
Je rends au riche, accablé ſous les fers
D'un dur & pénible eſclavage,
Sa première félicité.
Enfin le ſtudieux fait de moi grand uſage :
Mais ſi je vous produis, Mortels, quelqu'avantage,
C'eſt par mon importunité.

RHADAMANTE.

Rhadamante, fils de *Lycaſte*, & Roi de Lycie, ſe rendit recommandable par ſa ſévérité & par ſon éxactitude à rendre la Juſtice : ce qui a donné ſujèt aux Poëtes de feindre qu'il étoit un des trois Juges de l'Enfer, & collégue d'Æacus & de Minos. Strabon dit qu'Homère ayant appris que *Rhadamante*, ancien Roi de Crète, y avoit établi autrefois des Loix fort ſaintes, à quoi il avoit été incité par Minos ; il en prit occaſion de les faire Juges de

tout le genre humain, dans le lieu où tout le genre humain s'assemble; c'est-à-dire, dans l'autre monde, & de les dire enfans de Jupiter; parceque pour autoriser leurs Loix ils avoient répandu ce bruit, que Jupiter les avoit dictées. Platon découvre les vérités cachées sous ces Fictions Poëtiques, lorsqu'il fait dire à Jupiter qu'il s'étoit lassé des plaintes qu'on lui faisoit des mauvais jugemens que l'on rendoit en terre, qu'il y remédieroit, en cachant aux hommes l'heure de leur mort, & ne les faisant juger qu'après leur mort, & même par des morts; afin que la faveur & les faux témoins, les parens & les intérêts n'eussent plus de lieu, comme pendant leur vie; qu'il avoit commis la charge de les juger à trois de ses fils, à *Rhadamanthe* pour les Asiatiques, à Eaque pour ceux de l'Europe, & à Minos pour terminer les difficultés qui pourroient survenir. Aussi le même Platon mèt Minos beaucoup au-dessus des deux autres, & lui donne un Sceptre d'or à la main, & aux deux autres une Verge seulement: *Minos autem considerans sedet solus aureum habens sceptrum.*

RHEIMS,

Ville en Champagne, une des plus an-

ciennes du Royaume. On prouve son antiquité par un célèbre monument qu'on y découvrit en 1677. C'est un Arc de Triomphe composé de trois arcades. Celle du milieu est nommée l'*Arcade des Saisons*; celle de la droite, l'*Arcade* de *Romulus* & de *Remus*; & celle de l'aîle gauche, celle de *Léda*. Quelques connoisseurs veulent que cet Arc de Triomphe ait été érigé en l'honneur de *Jules-César*; lorsque, sous l'empire d'*Auguste*, on fit les grands chemins des Gaules, dont l'un aboutissoit à cette porte; d'autres croyent que *Jules-César* l'a fait bâtir lui-même, & d'autres jugent enfin que cette Architecture n'est pas des premiers siécles, & veulent que cet Édifice ait été bâti par *Julien* l'Apostat, quand il passa par *Rheims*, venant à Paris, au retour de ses Conquêtes d'Allemagne.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que cet Arc de Triomphe a été élevé en l'honneur de quelqu'Empereur Romain, & que cela s'est fait après quelque victoire, dont on voit des marques au-dedans & au-dehors de cet ouvrage. Il y avoit un autre *Arc de Triomphe*, où étoit représentée *Vénus*, mère d'Énée. Ce second Arc est encore en vûë, mais plus qu'à demi-ruiné. Il ne reste plus que la voûte de l'ar-

cade du milieu, & quelques vestiges des deux autres qui étoient bâties sur les aîles.

La structure du Portail de la Cathédrale de *Rheims*, est la plus estimée de France pour son Architecture; ses figures & ses bas-reliefs, la rendent une pièce achevée. C'est dans cette Église que se fait la Cérémonie du Sacre de nos Rois.

RHÉSUS,

Roi de Thraçe, vint au secours de Troye la dixième année du siège. Il sçavoit qu'un Oracle avoit déclaré aux Grècs, comme une des fatalités de cette Ville, qu'elle ne pouvoit être prise, à moins qu'on n'empêchât les chevaux de *Rhésus* de boire de l'eau du Xanthe, (Fleuve de Phrygie) & de manger de l'herbe des champs de Troie. C'est pourquoi il résolut de n'arriver que de nuit, & campa près de Troye, pour y entrer le lendemain matin. Les Grècs en ayant été avertis par Dolon, l'espion des Troyens, envoyèrent cette même nuit Ulysse & Diomède, qui, sous la protection de Minerve, arrivèrent sans être apperçus au quartier des Thraçes : ils les trouvèrent dormant tranquillement, ayant chacun près de soi ses armes & ses chevaux. *Rhésus* au mi-

lieu d'eux dormoit profondément, ayant aussi près de lui ses chevaux attachés derrière son char. Diomède lui plongea son épée dans le sein, & fut pour ce malheureux Prince un songe funeste que Minerve lui envoya, dit Homère, pendant qu'Ulysse détachoit les chevaux de *Rhésus*, pour les emmener dans son Camp. Cet Oracle concernant *Rhésus* & ses chevaux pouvoit bien être un artifice d'Ulysse, qui auroit répandu le bruit de cette fatalité de Troye, pour porter efficacement les Grècs à prévenir le secours que le Roi de Thraçe amenoit aux Troyens.

RHÉTORIQUE.

Elle est représentée sous la figure d'une belle femme assise sur une chaire, parée de superbes habillemens, ornée d'une très-belle chevelure, ayant en tête une Couronne d'Immortalité; tenant de la main droite des Foudres, de la gauche le Caduçée de Mercure, ou Scèptre, signifiant que son pouvoir lui vient de l'Étude. On voit à ses pieds une Lyre à sept cordes, entrelaçée de fleurs de toutes espèces. Étant assise sur une chaire, elle annonce la supériorité des Orateurs. Ses superbes habillemens désignent la majeste du Style;

ſa belle chevelure exprime les beautés de l'Éloquence : les Foudres qu'elle tient de la main droite, ſont de puiſſantes armes pour diſſiper l'Erreur, la Fraude, & les Ténèbres de l'Ignorance. Le Caduçée de Mercure, qu'elle porte de la main gauche, eſt le Symbole du Dieu de l'Éloquence. La Lyre à ſept cordes entrelaçée de fleurs de toutes eſpèces, eſt l'Allégorie ſimple & naturelle de la Poëſie.

Ovide, Héſiode & Nazianzène entendent par la Chimère les trois parties de la *Rhétorique* ; la Judicielle exprimée par le Lyon, à cauſe de la frayeur qu'elle donne aux criminels ; la Démonſtrative figurée par la Chèvre ; parceque l'Orateur ſe réjouit, pour ainſi dire, & prend plaiſir à ſe donner carrière ; la Délibérative déſignée par le Dragon ou Serpent ; pour nous faire comprendre la diverſité des Argumens, & longs circuits dont il faut uſer en perſuadant.

RHIN.

Les anciens Gaulois honoroient ce Fleuve comme une Divinité. Ils croyoient que c'étoit lui qui les animoit au Combat, qui leur inſpiroit le courage & la force pour défendre ſes rives ; auſſi l'invoquoient-ils ſouvent au milieu des dan-

gers. Lorſqu'ils ſoupçonnoient la fidélité de leurs femmes, ils les obligeoient d'expoſer ſur le *Rhin* les enfans dont ils ne ſe croyoient pas les pères ; & ſi l'enfant alloit au fond de l'eau, la mère étoit cenſée adultère : ſi au contraire il ſurnageoit & revenoit à ſa mère, le mari, perſuadé de la chaſteté de ſon épouſe, lui rendoit ſa confiance & ſon amour. L'Empereur Julien, de qui nous apprenons ce fait, ajoute que ce Fleuve vengeoit par ſon diſcernement l'injure qu'on faiſoit à la pureté du lit conjugal.

Rhodes.

Les Habitans de cette Iſle furent les premiers qui ſacrifièrent à Minerve ; c'eſt pourquoi Jupiter ſon père, dit Pindare, couvrit toute l'Iſle d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir ſur les Habitans des richeſſes infinies ; Fable allégorique, qui nous apprend que ceux qui honorent Minerve, ou la Sageſſe, ſont comblés de biens.

Énigme XIV.

Mon nom renferme en ſoi toute mon éxiſtence ;
Il fait voir clairement quelle eſt mon impuiſſance ;
Il n'eſt aucun endroit où je puiſſe habiter.
On ne peut, ni mes ans, ni mon temps limiter.

Je ſuis commun en Vers, je ſuis commun en Proſe.
On me trouve ſouvent en cherchant autre choſe :
Mais, hélas ! quel profit a-t-on de me trouver ?
Ne me cherchez donc plus, & ceſſez de rêver.

Rigueur.

La *Rigueur* ne pardonne rien, ſur-tout dans les occaſions où les éxemples ſont néceſſaires : ainſi on la repréſente ſous un aſpect *féroce* & rigide, tenant de la main droite une Verge de fer élevée, & s'appuyant de la gauche ſur le Livre des Loix. Elle a dans la même main des Balances, dont un des côtés emporte l'autre de beaucoup.

Énigme XV.

Je ſuis une femelle aſſez hétéroclite,
Qui, ſous deux ſèxes différens,
Nouveau genre d'Hermaphrodite,
Amuſe tous les jours mainte eſpèce de gens.
Ce commerce eſt d'une nature
A ne pouvoir donner aucun mauvais ſoupçon :
De crainte cependant que quelqu'un ne murmure,
Quiconque uſe de moi, ſe contraint par raiſon
A garder certaine meſure.
Quand avec ma compagne on veut m'apparier,
Souvent je fais la difficile :
Dans d'autres momens plus facile,
Je m'offre ſur le champ ſans me faire prier.

Se gouverner ainsi, Lecteur, que vous en semble ?
C'est suivre son humeur, plutôt que la raison.
Aussi m'est-il permis d'oublier sa leçon,
Car il n'est pas commun de nous trouver ensemble.

RIRE.

Selon Aristote, le ridicule excite le *Rire*; ainsi ce sujèt est caractérisé par un jeune homme vêtu graçieusement, & qui rit en regardant un masque laid & grimaçier; il tient l'Iscription :

Amara risu tempera.

Les plumes dont sa tête est ornée, sont allusives à la légèreté ou l'aliénation de l'esprit : c'est pourquoi le Sage a dit : *Risus abundat in ore stultorum.*

RIS, ou RISUS.

Divinité à laquelle les Lacédémoniens avoient élevé des Statuës, comme au plus aimable de tous les Dieux, & à celui qui fait tout l'agrément de la vie, & tout l'adoucissement des peines & des travaux. Ses Statuës étoient toujours plaçées auprès de celles de Vénus, avec les Plaisirs & les Amours. Les Thessaliens faisoient tous les ans des Sacrifices célèbres à ce Dieu. Pausanias & Apulée en font mention.

RIVALITÉ.

Elle eſt excitée par l'envie de plaire, & d'être préférée à ſes concurrens. On perſonnifie ce ſujèt par une femme vêtuë galamment, & couronnée de Roſes, dont les épines indiquent les motifs piquans de la Jalouſie. La Chaîne d'or qu'elle préſente graçieuſement, ſignifie que les dons ſont ſouvent un puiſſant ſecours pour remporter la victoire deſirée. Les deux Béliers qui ſe battent, ſont l'Emblême de ce ſujèt.

ROBIGALES,

Fête que les Romains célébroient le 25 Avril, en l'honneur du Dieu qu'ils appelloient *Robigus*. On ſacrifioit à cette Divinité proche des bleds, afin qu'elle en détournât la Nielle, qui les gâte & les pourrit. On lui immoloit une Brebis & un Chien, ou un jeune Veau. Numa Pompilius inſtitua cette Fête vers la fin du mois d'Avril, parceque c'eſt en ce temps principalement que la Nielle corrompt les Bleds. *Robigo* ou *Rubigo* en Latin ſignifie la *Nielle*.

RODIGAST,

Divinité des anciens Germains, qui

portoit une tête de Bœuf ſur la poitrine, un Aigle ſur la tête, & tenoit une Pique de la main gauche.

Roi.

Après que les Athéniens eurent chaſſé les Rois, ils élevèrent une Statuë à Jupiter, ſous le nom de Jupiter *Roi*, pour faire connoître qu'ils n'en vouloient pas d'autre à l'avenir. A Lébanie, on offroit de même des Sacrifices à Jupiter *Roi*. Enfin ce Dieu a ſouvent le titre de *Roi* chez les Anciens.

Le ſecond Magiſtrat d'Athènes, ou le ſecond Archonte s'appelloit *Roi*; mais il n'avoit d'autres fonctions que celles de préſider aux Myſtères & aux Sacrifices, de même que ſa femme, qui avoit le nom de Reine, avec les mêmes fonctions. L'origine de ce Sacerdoce, dit Démoſthène, venoit de ce qu'anciennement dans Athènes le Roi éxerçoit les fonctions du Sacerdoce, & la Reine entroit dans le plus ſecrèt des Myſtères; cela étant dû à ſa qualité de Reine. Après que Théſée eût donné la liberté à Athènes, & mis l'État en forme de Démocratie, le Peuple continua d'élire d'entre les principaux & les plus gens de bien des Concitoyens, un Roi pour les choſes ſacrées; & établit une

Loi, que sa femme devoit toujours être de la Ville d'Athènes, & Vierge quand il l'épouseroit; afin que les choses sacrées fussent administrées avec toute la pureté & la piété convenable : & afin qu'on ne changeât rien à cette Loi, il fut décidé qu'on la graveroit sur une colonne de pierre. Ce *Roi* présidoit donc aux Mystères; il jugeoit les affaires qui regardoient le violement des choses sacrées : en cas de meurtre, il rapportoit l'affaire au Sénat de l'Aréopage, & déposant sa Couronne, il s'asséyoit pour juger avec eux. Le Roi & la Reine avoient des Ministres qui servoient sous eux, tels que les Épimelètes, les Hiérophantes, les Gérères, & les Céryces.

La même chose se pratiqua chez les Romains : il y avoit un *Roi* des Sacrifices, ou *Roi* Sacrificateur, lequel avoit soin du Culte Divin; mais il étoit subordonné au Souverain Pontife. On choisissoit ordinairement le plus ancien parmi les Pontifes & les Anciens.

ROME.

Les Anciens représentoient *Rome* en Déesse, vêtuë comme Pallas, avec un air jeune, pour nous dire peut-être que *Rome* étoit toujours dans la vigueur de la jeu-

neſſe, & qu'elle ne vieilliſſoit point. On lui donnoit un Caſque en tête & la Pique à la main, avec un habit long; pour marquer, qu'elle eſt également prête à la guerre & à la Paix : puiſqu'elle étoit habillée comme Pallas, que l'on repréſentoit avec la Pique & le Caſque, & comme Minerve que l'on dépeignoit avec la robe longue. On trouve ſouvent cette tête de *Rome* dans les Médailles Conſulaires ; & même dans quelques Médailles Grècques, on la voit jointe avec celle du Sénat, repréſenté en vieillard, parceque le Sénat étoit compoſé de vieillards. Les titres qui accompagnent les têtes de *Rome* & du Sénat dans les Médailles Grècques, ſont la *Déeſſe Rome*, & *Dieu Sénat*, ou le *Sacré Sénat*. Ils avoient même élevé dans tout l'Empire des Temples à l'honneur de la Déeſſe *Rome* ; & enfin les moindres titres de leur flatterie étoient *ROMA VICTRIX*, *Rome victorieuſe ; ROMA INVICTA*, *Rome invincible ; ROMA ÆTERNA*, *Rome éternelle ; ROMA SACRA*, *Rome ſacrée*. Les Médailles de Maxence repréſentent *Rome* éternelle, aſſiſe ſur des enſeignes militaires, armée d'un Caſque ; elle tient d'une main ſon Scèptre, & de l'autre un Globe, qu'elle préſente à l'Empereur, couronné de Laurier ; pour lui dire, qu'il

étoit le Maître & le Conservateur de tout le monde, avec cette Inscription : *Conservatori Urbis æternæ.* Les Médailles de Vespasien nous la font voir ayant le Casque en tête, couchée sur les sept montagnes de *Rome* ; tenant son Scèptre, & ayant à ses pieds le Tibre sous la figure d'un vieillard. Dans les Médailles d'Adrien, elle tient un Rameau de Laurier de la main gauche, & de la droite la Victoire sur un Globe, comme victorieuse de tout le monde. Ceux de Smyrne ont les premiers dressé un Temple à la Ville de *Rome*, sous le Consulat du vieux Caton ; lorsqu'elle n'étoit pas encore montée à ce haut faîte de grandeur, où elle parut après la défaite de Carthage, & la conquête de l'Asie.

ROSE.

Cette Fleur étoit particulièrement consacrée à Vénus, parcequ'elle avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessée : ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche qu'elle avoit avant cette aventure.



ÉNIGME XVI.

Je ſuis d'une, de deux, même de trois couleurs ;
Un habit en naiſſant m'enveloppe la tête ;
Bien des Amans qui me font fête,
Par d'innocens baiſers me prouvent leurs ardeurs.
L'un m'aime un ſeül moment, l'autre un jour, l'autre une heure.
Quand on m'a fait ſortir du lieu de ma demeure,
Je me vois transformée en plus d'une façon.
Héros, après la mort, vous vivez dans l'Hiſtoire :
Moi, je me puis donner la gloire ;
D'avoir fait compoſer un Roman ſur mon nom.

ROSSIGNOLS.

Les Thraçes diſoient, au rapport de Pauſanias, que les *Roſſignols*, qui ont leurs nids aux environs du Tombeau d'Orphée, chantent avec plus de force & de mélodie que les autres.

RUMIE,

Déeſſe que les Romains invoquoient pour élever les enfans à la mamelle, avoit été appellée anciennement *Ruma* par les Latins. Dans les Sacrifices de cette Déeſſe, on n'uſoit point de Vin ; mais on y offroit du Lait, & de l'Eau mêlée avec du Miel.

S.

S, chez les Anciens, étoit une Lettre numérale, qui signifioit *Sept*, suivant ce Vers :

S verò septenos numeratos significabit.

Dans les Livres de Marine, S signifie *Sud* ; S O, *Sud-Ouest* ; S S O, *Sud Sud-Ouest* ; S E, *Sud-Est* ; S S E, *Sud Sud-Est.*

SABAÏSME.

Sabaïsme ou l'Adoration des Astres : c'est la plus ancienne Idolatrie, & peut-être la plus excusable de toutes. On en trouve des vestiges chez presque toutes les Nations du Monde ; on croit qu'elle a précédé le Déluge, & qu'elle a pris naissance dès le temps d'Hénoch. Dans cette opinion les Étoiles & les Planètes passoient pour les Dieux inférieurs, & le Soleil étoit le Grand Dieu, le Souverain des Dieux. Les Chaldéens qui cultivèrent les premiers l'Astronomie, s'attachèrent à ce genre d'Idolatrie, & le communiquèrent aux anciens Perses, qui en ont fait long-temps leur Religion dominante. Quant à la Dénomination de *Sabaïsme*, les sçavans

ne conviennent pas de ce qui peut y avoir donné lieu. On pourroit en trouver l'Étymologie dans les Langues Orientales.

SABBAT.

C'eſt un mot Hébreu qui ſignifie proprement *Repos*, & qui eſt le jour que nous appellons *Samedi*. Rabbin Moïſe, dans ſon *More nevochim*, *part 2*, *c. 31*, dit que l'obſervation de ce jour a été commandée aux Juifs comme le fondement de leur Religion, touchant la création du Monde; afin qu'ils ſe ſouvinſſent toujours, que Dieu avoit créé de rien le monde en ſix jours, & qu'il s'étoit repoſé le ſeptième jour. Ainſi le Sabbat a été inſtitué, pour conſerver la mémoire de la création. Les Anciens Pères de l'Égliſe conviennent en cela avec les Juifs, comme il paroît par les conſtitutions fauſſement dites des Apôtres, qui ordonnoient d'obſerver le jour du Sabbat, auſſi bien que le Dimanche; parceque l'un eſt conſacré à la mémoire de la Création, & l'autre à la mémoire de la Réſurrection. Moïſe rapporte une ſeconde raiſon de l'inſtitution du *Sabbat*, qui regarde purement les Juifs; ſçavoir leur Délivrance de la captivité d'Égypte; afin qu'ils ſe ſouvinſſent, qu'ils avoient été eſclaves en ce pays-là, & que

Dieu avoit fait succéder le Repos aux misères qu'ils avoient souffertes en Égypte. Le précèpte de la Célébration du *Sabbat* fut établi, ou plutôt renouvellé par la Loi de Moïse; & depuis éxactement observé par les Juifs, qui considèrent le *Sabbat* comme un jour consacré particulièrement au Culte de Dieu. Il commence le Vendredi au soir, suivant l'usage général des Juifs, qui célèbrent leurs *Sabbats* ou leurs Fêtes, depuis un soir jusqu'à l'autre. Les Juifs lisoient, & ils lisent encore dans leurs Synagogues, tous les jours de *Sabbat*, la Loi qui leur est expliquée par les Docteurs ou Rabbins, & passent ce jour-là en prières. Les Anciens Juifs observoient même avec éxactitude la cessation de toute œuvre en ce jour, & la poussoient même jusqu'au scrupule, comme Jesus-Christ le leur reproche dans l'Évangile. On lit dans l'Histoire des Machabées, que les Juifs étant attaqués au jour du *Sabbat*, se laissèrent massacrer plutôt que de combattre. Mais Mathatias fit connoître aux Juifs qu'il ne falloit point faire difficulté de se défendre, quand on étoit attaqué le jour du *Sabbat*. *L.* 1 *des Machabées*, *Ch.* 2. Les Rabbins ont marqué éxactement tout ce qui leur est défendu de faire pendant le jour du *Sabbat*: ce qu'ils réduisent à

trente-neuf Chefs, qui ont leurs dépendances. Ces trente-neuf Chefs sont ainsi rapportés par R. Léon de Modène. Il leur est défendu de Labourer, de Semer, de Boteler & Lier des gerbes, de Battre le grain, de Vanner, de Cribler, de Moudre, de Bluter, de Paitrir, de Cuire, de Tordre, de Blanchir, de Peigner ou de Carder, de Filer, de Retordre, d'Ourdir, de Traquer, de Teindre, de Lier, de Délier, de Coudre, de Déchirer ou mettre en morçeau, de Bâtir, de Détruire, de Frapper avec le marteau, de Chasser ou de Pècher, d'Égorger, d'Écorcher, de Préparer & Racler la peau, de la Couper pour en travailler, d'Écrire, de Raturer, de Regler pour écrire, d'Allumer, d'Éteindre, de Porter quelque chose d'un lieu particulier en public. Ces trente-neuf Chefs renferment diverses espèces; par éxemple, Limer, est une dépendance de moudre; & les Rabbins ont exposé toutes ces espèces avec de grands rafinemens. Quoiqu'ils ne pussent allumer de feu ce jour-là, ils peuvent néanmoins se servir, pour leur en allumer, de quelqu'un qui ne soit pas Juif; mais ils n'apprêtent ni ne font cuire aucune chose pour manger; il ne leur est pas permis de parler d'affaire, ni du prix de quoi que ce soit,

d'arrêter aucune chose qui regarde l'achat ou la vente, ni de donner, ni de reçevoir. Ils ne peuvent sortir plus d'un mille hors la Ville & des Fauxbourgs. Le *Sabbat* commence chez eux, environ une demi-heure avant le coucher du Soleil, & alors toutes ces défenses s'observent. Les femmes sont obligées d'allumer une lampe dans la chambre, qui a d'ordinaire six lumignons, ou au moins quatre, & qui dure une grande partie de la nuit. De plus, elles dressent une table couverte d'une nappe blanche, & mettent du pain dessus, qu'elles couvrent d'un autre linge long & étroit : ce qu'ils font, disent-ils, en mémoire de la Manne qui tomboit de la sorte, ayant de la rosée dessus & dessous ; & le jour du *Sabbat* il ne pleuvoit point.

ÉNIGME XVII.

Deux cachots contigus composent ma structure ;
On y voit jour, quoique sans ouverture.
De l'un à l'autre, on voit d'un cours égal
Passer mille captifs. Mille ? Je compte mal ;
Car seulement pour changer de demeure,
Il leur faut quelquefois une heure.
Mais l'Inspecteur les a-t-il fait passer,
Que c'est encor tout à recommencer.
Dans leur manége, ils se culbutent,
Et follement ils se disputent

L'honneur de paſſer les premiers,
Puiſque les moins gênés ſont toujours les derniers.
Pour achever de faire ma peinture,
Tu peux, Lecteur, quand tu voudras,
Sans craindre cependant de changer ma figure,
Me renverſer du haut en bas.

ÉNIGME XVIII.

Dans le monde je fais du bruit;
Mon corps eſt porté par ma mère:
Cependant je porte mon père,
Quoiqu'il ſoit grand & moi petit.

SACERDOCE.

Toute religion ſuppoſe un *Sacerdoce*; c'eſt-à-dire, des Miniſtres qui ayent ſoin des choſes de la Religion. Le *Sacerdoce* appartenoit anciennement aux Chefs de famille, d'où il a paſſé aux Chefs des peuples, aux Souverains, qui s'en ſont déchargés en tout ou en partie ſur des Miniſtres ſubalternes. Les Grècs & les Romains avoient une véritable Hiérarchie; c'eſt-à-dire, des Souverains Pontifes, des Prêtres & d'autres Miniſtres ſubalternes. A Delphes il y avoit cinq Princes des Prêtres, & avec eux des Prophêtes qui annonçoient les Oracles. Le *Sacerdoce* à Syracuſe étoit d'une très-grande conſidération,

tion, selon Cicéron, mais il ne duroit qu'un an. Il y avoit quelques Villes Grècques comme Argos, où les femmes éxerçoient le *Sacerdoce* avec autorité.

C'étoit principalement à Rome que cette Hiérarchie avoit lieu. Le *Sacerdoce* fut d'abord éxercé par soixante Prêtres, élus deux de chaque Curie, dans la suite le nombre fut augmenté. Au commencement c'étoient les seuls Patrices qui éxerçoient le *Sacerdoce*, auquel étoient attachées de grandes prérogatives; mais les Plébeïens s'y firent admettre dans la suite, comme ils avoient fait dans les premières Charges de l'État. L'élection se fit d'abord par le College des Prêtres : bientôt après le Peuple s'attribua les élections, & les conserva jusqu'au temps des Empereurs. Le *Sacerdoce* avoit à Rome differens noms & différentes fonctions : Le Souverain Pontife, le Roi des Sacrifices, les Pontifes, les Flamines, les Augures, les Aruspices, les Saliens, les Arvales, les Luperces, les Sibylles, les Vestales.

Le *Sacerdoce* étoit fort honoré à Rome & jouissoit de grands privilèges. Les Prêtres pouvoient monter au Capitole sur des Chars, ils pouvoient entrer au Sénat : on portoit devant eux une branche de laurier & un flambeau pour leur faire honneur.

On ne pouvoit les prendre pour la guerre, ni pour tout autre office onéreux ; mais ils fournissoient leur part des frais de la guerre. Ils pouvoient se marier, & leurs femmes pour l'ordinaire prenoient part au Ministère. Quand il s'agissoit d'élire un Prêtre, on éxaminoit sa vie, ses mœurs & même ses qualités corporelles ; car il falloit qu'il fût éxempt de ces défauts qui choquent, comme d'être borgne, boiteux, bossu, &c. Romulus avoit ordonné que les Prêtres auroient au moins cinquante ans accomplis.

SACRÉES,

Fêtes qu'on faisoit autrefois à Babylone en l'honneur de la Déesse Anaïtis : c'étoit, comme les Saturnales à Rome, une Fête pour les esclaves : elle duroit cinq jours, pendant lesquels, dit Athénée, les esclaves commandoient à leurs maîtres, & l'un d'entr'eux, revêtu d'une robe royale qu'on appelloit Zogane, agissoit comme le maître de la maison. Une des Cérémonies de cette Fête étoit de choisir un prisonnier condamné à mort, & de lui permettre de se donner tous les plaisirs qu'il pouvoit souhaiter, avant d'être conduit au supplice.

SACREMENS.

Le mot de *Sacrement*, en général, eſt employé dans les ſaintes Écritures, pour ſignifier une choſe ſainte & ſacrée. Exemple : dans le Livre de la Sageſſe, il eſt dit que les Méchans n'ont point connu les ſecrèts de Dieu : *Neſcierunt Sacramenta Dei*. c. 2. Ce mot pris dans une ſignification moins étenduë, ſignifie une choſe ſainte & ſacrée, en tant qu'elle dévouë les hommes à Dieu ; & en ce ſens il a la même ſignification que celui de Myſtère, mot grèc, qui veut dire le ſigne extérieur d'une choſe ſacrée & ſecrète. Ainſi Saint Paul, en parlant du Myſtère de l'Incarnation, dit : *Manifeſtè magnum eſt pietatis* SACRAMENTUM, *quod manifeſtatum eſt in carne :* & ailleurs, parlant de l'union du mari & de la femme : SACRAMENTUM *hoc magnum eſt, ego autem dico in Chriſto & in Eccleſiâ*. Eph. 5. Dans l'Apocalypſe, on voit ces expreſſions : SACRAMENTUM *ſeptem ſtellarum...... Angeli ſunt ſeptem Eccleſiarum*. c. 1.

Le mot de *Sacrement* a été mis en uſage dès les premiers ſiècles de l'Egliſe, pour ſignifier les *Sacremens* que Jeſus-Chriſt a inſtitués : en effet, les Saints Pères ont attribué les mêmes ſignifications à ces

deux mots de Myſtère & de *Sacrement*; & ont entendu, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, les *Sacremens* de Baptême & de l'Euchariſtie. Les *Sacremens* de l'ancienne Loi étoient des ſignes ſacrés, qui avoient la vertu de ſignifier la grâce qui devoit être communiquée aux hommes par la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Car c'eſt ainſi qu'ils ſont définis dans le Décrèt du Pape Eugène, *Act. du Conc. de Florence.* Ils étoient la figure & l'ombre des *Sacremens* de la nouvelle Loi : *Umbratum enim habens lex futurorum bonorum, non ipſam imaginem rerum.* Heb. 10. mais ils n'avoient pas la vertu de conférer la Grâce. Ils conſiſtoient en diverſes Ablutions & en des Cérémonies charnelles, & impoſées juſqu'au temps que cette Loi ſeroit corrigée par une nouvelle : *Et variis baptiſmatibus & juſtitiis carnis uſque ad tempus correctionis impoſitis.* Heb. 9.

Les *Sacremens* de la nouvelle Loi, ſelon la définition du Catéchiſme du Concile de Trente, ſont un ſigne ſenſible ; qui, par l'inſtitution divine, a la vertu de ſignifier & de produire la ſainteté & la juſtice. Ils ont tous été inſtitués par Jeſus-Chriſt ; puiſque, comme dit Saint Paul, les Apôtres n'ont été que les diſpenſateurs des Myſtères de Dieu ; *Sic nos exiſtimet homo*

ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei. I. Cor. 4. Sur quoi Saint Ambroise dit : *Ergo auctor Sacramentorum, quis est? nisi Dominus Jesus Christus*. lib. 4, de Sacr. cap. 4. C'est la Doctrine des Pères, & celle de toute l'Eglise; car le Concile de Trente prononce anathême contre ceux qui soutiennent le contraire : *Si quis SACRAMENTA novæ legis, &c. non fuisse omnia à Jesu Christo Domino nostro instituta, anathema sit*. Seff. 21, c. 2. Et en effet il n'y a que Dieu seul qui ait pu donner aux *Sacremens*, par sa puissance souveraine, la vertu & la force qu'ils ont. Les Pères du même Concile déclarent que l'Église a le pouvoir de changer & de règler quelque chose touchant les Cérémonies des *Sacremens*; mais qu'elle ne peut rien changer touchant la substance des *Sacremens*; c'est-à-dire, ce qui en fait l'essence : & quoique les Cérémonies & autres choses instituées pour la solemnité des *Sacremens*, ne soient pas exprimées dans les saintes Écritures, l'Église les a cependant apprises des Apôtres par une tradition non interrompuë.

La cause principale de l'effet intérieur des *Sacremens*, c'est Jesus-Christ comme Dieu par sa puissance souveraine : la cause méritoire & efficiente, c'est Jesus-Christ

comme homme par la vertu de sa passion, qui est la cause méritoire & instrumentelle de notre justification, en ce que les mérites de la Passion du Fils de Dieu agissent dans les *Sacremens*; qu'ils sont célébrés par l'invocation de son saint nom, & que les *Sacremens* ont reçu leur vertu de l'institution qu'il en a faite.

La fin des *Sacremens* est, 1°. la rémission des péchés; c'est-à-dire, qu'en les instituant, le dessein de Jesus-Christ a été de nous donner, par les *Sacremens*, des moyens pour effacer nos péchés, & nous rendre justes & agréables à Dieu : car les uns, tels que le Baptême & la Pénitence, nous remettent dans la Grâce de Dieu, en effaçant nos péchés; & les autres nous conservent dans cette Grâce, en l'augmentant après que nous l'avons reçuë; comme la Confirmation, l'Eucharistie, & les autres. 2°. Ils ont été institués pour unir les Fidèles ensemble dans un corps de Religion, par des signes qui fassent connoître qu'ils sont d'une même Religion. Cette raison est rapportée dans le Catéchisme du Concile de Trente : *Ut scilicet notæ quædam & symbola essent, quibus Fideles ..... secernerentur.*

Il n'y a que sept *Sacremens* dans l'Eglise. Le Canon du Concile de Trente y

eſt formel : *Si quis dixerit SACRAMENTA eſſe plura vel pauciora quam ſeptem : videlicet, Baptiſmum, Confirmationem, Euchariſtiam, Pœnitentiam, Extremam-Unctionem, Ordinem & Matrimonium...... anathema ſit.* Ce Concile n'a fait en cela que confirmer la Doctrine de l'Églife, qui a toujours déclaré qu'il n'y avoit que ſept *Sacremens.* Cette Doctrine eſt conforme à l'Écriture & à la Traditon. C'eſt ce dont on peut ſe convaincre dans tous les articles qui établiſſent le Dogme de chaque *Sacrement* en particulier. Tertullien, qui vivoit au deuxième ſiècle de l'Égliſe, fait mention des ſept *Sacremens.* L. *de Præſc.* c. 40. Saint Ambroiſe & Saint Auguſtin en font de même. Il eſt vrai que, dans les ſaintes Écritures, ni dans les Ouvrages des Pères, on ne trouve pas ce nombre déterminé de ſept; mais il n'y a aucun des ſept *Sacremens*, dont il ne ſoit fait mention. Et ſi l'Égliſe a enſeigné par un article exprès de ſa Doctrine, qu'il n'y en avoit que ſept, ç'a été à l'occaſion de pluſieurs Héréſies qui ſe ſont élevées, dont les unes & les autres n'admettoient qu'un certain nombre de *Sacremens* ; & elle a été obligée de donner ſur cette matière des Déciſions dans les Conciles, pour faire connoître à ſes enfans la véritable

Doctrine qu'elle avoit reçuë de Jesus-Christ.

A l'égard de la dignité de chaque *Sacrement* en particulier, en les comparant les uns aux autres, le Concile de Trente a marqué cette différence, & les a changés selon l'ordre qu'ils doivent avoir, à raison de leur excellence. Par cette raison, 1°. l'Eucharistie doit tenir le premier rang, comme contenant le Corps & le Sang de Jesus-Christ : 2°. le Baptême, car c'est le *Sacrement* le plus nécessaire : 3°. l'Ordre & la Confirmation, à cause de la perfection où ils portent les Fidèles : 4°. le *Sacrement* de Pénitence & d'Extrême-Onction. Et le même Concile déclare anathême contre ceux qui soutiennent qu'il n'y en a pas un plus digne que l'autre : *Si quis dixerit, hæc septem SACRAMENTA esse inter se paria, ut nulla ratione aliud sit dignius alio, anathema sit.* Seff. 7, Can. 3; & dans le Can. 4, il prononce anathême contre ceux qui soutiennent que les *Sacremens* ne sont point nécessaires pour le salut des hommes : *Non esse ad salutem necessaria, sed superflua.* Cependant il ajoute qu'ils ne sont pas tous nécessaires d'une égale nécessité : *Non parem & æqualem necessitatem habere.* Mais il y en a trois absolument néces-

ſaires : *Præ cæteris neceſſaria dicuntur :* ſçavoir, le *Sacrement* de Baptême d'une néceſſité abſoluë ; le *Sacrement* de Pénitence, ſi on eſt tombé en péché mortel ; & le *Sacrement* de l'Ordre pour l'Egliſe en général, mais non pour les Fidèles en particulier : *Non ſingulis Fidelibus, toti tamen Eccleſiæ neceſſarius eſt.* La Matière & la Forme, & l'intention du Miniſtre, ſont les parties eſſentielles des *Sacremens* ; elles ſont d'Inſtitution divine, & abſolument néceſſaires dans chaque *Sacrement.*

La Matière des *Sacremens*, c'eſt la choſe ſenſible qui ſe rencontre dans chaque *Sacrement* ; car il eſt compoſé de choſes ſenſibles & de paroles : par éxemple, l'Eau, l'Huile, l'Onction, le Pain, le Vin, l'Impoſition des mains ; toutes ces choſes ſont la Matière éloignée ; & l'application de cette même Matière, ou l'action qui ſe fait lorſque le Miniſtre confère le *Sacrement*, eſt la Matière prochaine.

La Forme des *Sacremens*, ſont les Paroles qui ſont jointes avec les choſes ſenſibles qui ſont la Matière du *Sacrement.*



SACRIFICE,

Culte que l'on rend à Dieu par l'oblation de quelque Victime, ou par quelqu'autre présent. Le premier *Sacrifice*, dont il soit parlé dans l'Écriture Sainte, est celui d'Abel, qui immoloit à Dieu la graisse de son bétail, pendant que Caïn ne lui offroit que des fruits. Moyse parle encore du *Sacrifice* de Noë, lorsqu'il fut sorti de l'Arche, après que les eaux du Déluge se furent retirées; de celui de Melchisédech, qui étant venu à la rencontre d'Abraham, présenta pour lui du pain & du vin au Seigneur, selon les Interpretes catholiques. On lit aussi dans la Génèse, qu'Abraham, Isaac & Jacob firent plusieurs *Sacrifices* à Dieu. Lorsque Dieu délivra son peuple de la servitude d'Égypte, il commanda à Moïse de préparer le *Sacrifice* de l'Agneau Paschal, lequel fut immolé le quatorzième jour du mois de Nisan, qui répond à notre mois d'Avril : ce que le Peuple Juif continua depuis. Les premiers *Sacrifices* se faisoient par les Pères de famille ou par les Aînés de la maison; mais ensuite on établit des Prêtres & des Sacrificateurs. Les Cérémonies des *Sacrifices* parmi les Israélites, furent réglées par Moyse, suivant l'ordre qu'il en

avoit reçu de Dieu. Aaron fut le premier Grand Pontife des Juifs ; & les *Sacrifices* ne se firent plus que par les Prêtres & les Lévites, dans le Tabernacle ou dans le Temple. Avant que la Victime fût immolée, celui qui l'offroit, tenant la main dessus, faisoit une confession publique de ses péchés ; puis on tuoit la Victime, on l'écorchoit, & on la coupoit en six parties ou en neuf. Ensuite on ôtoit les entrailles qu'on lavoit, & on reçevoit le sang de la Victime dans des coupes. Le Prêtre arrosoit de ce sang les quatre cornes de l'Autel, au pied duquel il versoit ce qui restoit dans la coupe. Ensuite, si le *Sacrifice* étoit un Holocauste, toute la Victime étoit consumée par le feu : dans les autres *Sacrifices*, on n'en brûloit qu'une partie, comme les entrailles & la graisse. Les Lévites chantoient alors des hymnes à la louange de Dieu, & le prioient d'agréer le *Sacrifice*. Les parties de la Victime qui n'étoient pas brûlées, étoient pour les Prêtres & pour le Peuple, qui en faisoient un Festin après le *Sacrifice*. Il y avoit cinq sortes de Victimes dans les *Sacrifices* des Juifs ; 1. des vaches, des taureaux ou des veaux ; 2. des brebis ou des béliers ; 3. des chevres ou des boucs ; 4. des pigeons ; 5. des tourterelles. Les *Sacrifices* que l'on ap-

pelloit *Oblations*, étoient de pure farine de froment, avec de l'huile & de l'encens. Le Prêtre mettoit tout l'encens sur l'Autel avec une poignée de farine & un peu d'huile, pour y être consumés; & le reste étoit pour lui, suivant la Loi de Dieu. Il n'étoit pas permis de présenter du miel ou du levain dans ces Oblations; mais il y falloit toujours ajouter du sel. Les *Libations* étoient une espèce de *Sacrifice*, où l'on présentoit du vin & de l'huile, que l'on versoit sur l'Autel. Les *Sacrifices* de l'Ancienne Loi ont été abolis dans la nouvelle, par le *Sacrifice* de Jesus-Christ sur la croix, qui s'est offert pour tous les hommes, qui est le seul & unique *Sacrifice* qui se continue tous les jours d'une manière non sanglante sur nos Autels, dans l'Oblation de l'Eucharistie.

Les Idolâtres pratiquoient d'autres Cérémonies dans leurs *Sacrifices*, dont néanmoins quelques-unes paroissoient avoir été empruntées des Hébreux, ou par les choses que les Philosophes Païens avoient luës dans les Livres de Moïse; ou parceque le Démon vouloit se faire adorer de la même manière que le vrai Dieu. Lorsque la Victime étoit auprès de l'Autel, le Sacrificateur, chez les Romains, tenant la main sur l'Autel, faisoit de certaines prières,

qui commençoient par une invocation de Janus & de Vesta, auxquels on s'adressoit d'abord dans tous les *Sacrifices*, comme à des Divinités qui donnoient accès auprès des autres Dieux; puis il imploroit le secours du Dieu auquel il sacrifioit. Ensuite il jettoit de la farine cuite au four, mêlée de sel, sur la tête de la Victime, qu'il arrosoit aussi de Vin, après en avoir goûté un peu, & en avoir donné à goûter à ceux pour qui il offroit le *Sacrifice*. La Cérémonie de la farine s'appelloit *Immolation*, du mot Latin *Mola*, qui signifie Farine ou *Pâte salée*; & celle de Vin se nommoit *Libation*, du mot *libare*, qui veut dire, *égoûter*, ou *verser légèrement*. Ensuite le Sacrificateur arrachoit du poil d'entre les cornes de la Victime, & le jettoit dans le feu qui étoit allumé sur l'Autel, offrant cette Victime à la Divinité à laquelle il sacrifioit; puis il la livroit aux Ministres du *Sacrifice*, qui l'égorgeoient, reçevant le sang dans des coupes; & qui, après l'avoir écorchée, la lavoient, pour la remettre entre les mains du Sacrificateur, ou du Devin, que l'on appelloit *Aruspex*. Il découpoit les entrailles, comme le foie, le poumon, le cœur ou la rate, pour en tirer des Augures, par rapport à l'état où ces parties se trouvoient. Lorsque cette Céré-

monie étoit achevée, les Miniſtres coupoient un petit morceau de chaque membre & de chaque partie intérieure de la Victime, qu'ils enveloppoient dans de la farine de froment, qu'ils apportoient dans de petits paniers au Sacrificateur, lequel les jettoit dans le feu de l'Autel. L'Offrande du Dieu auquel on ſacrifioit, étant conſumée, on faiſoit un Feſtin du reſte de la Victime, avec d'autres mèts. On y chantoit les louanges de ce Dieu, & on danſoit autour de l'Autel au ſon des Tymbales.

SACRILÉGE.

On repréſente ce ſujèt par un homme qui a l'aſpect affreux, & la phyſionomie ſcélérate. Il fuit chargé des dépouilles d'un Autel qu'il a volé. Proche de lui eſt un Porc, qui foule des Roſes ſous ſes pieds. Ce Hiéroglyphe ſignifie le mépris que le Vice fait de la Vertu. Selon Saint Thomas, *I*, 2. *Q*. 99.

Sacrilegium eſt ſacra rei violatio, ſeu uſurpatio.

SAGES.

Les ſept *Sages* de la Grèce. Dans le Parvis du Temple de Delphes, dit Pauſanias, on voit de belles Sentences, qui

ſont d'une grande utilité pour la conduite de la vie ; elles y ont été écrites de la main même des ſept *Sages* de la Grèce. Le premier de ces *Sages* fut *Thalès* de Milèt, qui naquit dans la trente-cinquième Olympiade ; il deſcendoit d'Agénor. Le ſecond fut *Pittacus* de Mitylène, qui fleurit vers la quarante-deuxième Olympiade. *Bias* de Prienne dans la Carie étoit contemporain & ami de Pittacus. *Solon* fut Préteur d'Athènes vers la quarante-ſixième Olympiade. *Cléobule* de Linde étoit de même âge, & avoit les mêmes ſentimens que Solon. *Myſon* de Chènes en Laconie, qui vécut preſque toujours en ſolitude : & *Chilon* de Sparte, qui mourut vers la cinquante-deuxième Olympiade. Ces grands Perſonnages, continuë Pauſanias, étant venus à Delphes, y conſacrèrent à Apollon ces préceptes, qui depuis ont été dans la bouche de tout le monde, comme, par éxemple ceux-ci : *Connois-toi toi-même ; rien de trop* ; & les autres.

C'eſt Bias qui donnoit cette idée de l'Amitié : *Regardez vos meilleurs Amis comme s'ils pouvoient devenir vos ennemis les plus cruels.* Bias étant un jour dans une Foire où l'on vendoit beaucoup de ſuperfluités rares & curieuſes, s'écria : *Que voilà de choſes, dont je ſçais me paſſer.*

Chilon parvint de bonne heure à la dignité d'Éphore de Lacédémone, & éxerça toute sa vie la Magistrature. A sa mort, il osa se vanter de n'avoir fait en sa vie qu'une action dont il pût se repentir : *c'étoit d'avoir sauvé un coupable de la mort, mais un coupable son meilleur ami.*

Diogène Laërce raconte à quelle occasion le titre de *Sage* fut donné à ces illustres Grècs. Des Pêcheurs de l'Isle de Cos ayant jetté leurs filèts en Mèr, il survint des Étrangers de Milèt, qui en achetèrent le premier trait. Quand ces filèts furent tirés de l'eau, on vit avec surprise qu'ils contenoient un Trépied d'or. Il s'éleva d'abord une longue dispute au sujèt de ce Trépied, d'abord entre les Pêcheurs & les Étrangers de Milèt; les premiers soutenant qu'ils n'avoient eu dessein de vendre que le Poisson qui pouvoit s'arrêter dans leurs filèts; & les autres qui n'avoient rien désigné en particulier, voulant profiter de l'équivoque. Mais bientôt cette dispute devint une Guerre de Nation à Nation ; & elle auroit eu des suites funestes, sans l'Oracle de Delphes, qui ordonna que le Trépied seroit donné au plus *Sage* des Grècs. On l'envoya d'abord à Thalès, qui vivoit à Milèt. Thalès déclara avec modestie, qu'il ne méritoit point un si noble

présent, & le renvoya à Bias; Bias à Pittacus, Pittacus à Solon, Solon à Cléobule, Cléobule à Myson, Myson à Chylon, qui le fit enfin rapporter à Thalès. Il reconnut alors qu'aucun homme ne pouvoit avec justice s'approprier le nom de *Sage*, & il consacra le Trépied à Apollon.

SAGESSE.

Elle se peint assise sur un Cube de marbre, qui est l'Emblême de la Solidité. Son vêtement & ses armes blanches désignent sa Force & sa Pureté. Le Coq qui est sur son Casque, est, selon Platon, le Symbole de son Intelligence & de sa Vigilance. Les deux Rayons de lumière qui lui sortent des Tempes, comme à Moïse, signifient Dignité & Sainteté. Le Livre fermé des sept Sçeaux, démontre que les Jugemens de la *Sagesse* sont inconnus & cachés. L'Agneau qui est sur le Livre, est le Symbole de la Douceur; & le Saint-Esprit rayonnant est sur son Bouclier, parceque *Sapientiam docet Spiritus Dei.*

Il ne paroît pas que les Grècs ayent jamais divinisé la *Sagesse*, qu'ils appelloient Σοφία, mais ils l'ont du moins personnifiée, le plus souvent sous la figure de Minerve, Déesse de la *Sagesse*. Son Symbole ordinaire étoit la Chouette, Oi-

ſeau qui voit dans les ténèbres, & qui marque que la vraie *Sageſſe* n'eſt jamais endormie. Les Lacédémoniens repréſentoient la *Sageſſe* ſous la figure d'un jeune homme qui a quatre Mains & quatre Oreilles, un Carquois à ſon côté, & en ſa main droite une Flûte. Ces quatre Mains ſemblent déſigner que la vraie *Sageſſe* eſt toujours dans l'activité; les quatre Oreilles, qu'elle reçoit volontiers des conſeils; la Flûte & le Carquois, qu'elle doit ſe trouver par-tout, au milieu des armées, comme dans les plaiſirs.

VRAIE SAGESSE.

Dans ce Siècle de fer, j'ai peu de Sectateurs;
Les hommes aiment les grandeurs,
Et la véritable SAGESSE
Déclame contre elles ſans ceſſe.

Cette Vertu n'a rien que de céleſte: auſſi la repréſente-t-on ſous la figure d'une femme bien haute, élevée par-deſſus la terre; elle eſt preſque toute nuë, ayant des aîles au dos & des rayons céleſtes qui l'environnent, & des nuages ſous les pieds: Emblêmes qui ſignifient qu'elle foule les Vanités d'ici-bas, dont les Brouillards & les Nuages ſont les Symboles; que ſa nudité lui plaît, étant dépouillée des Gran-

deurs & des Richeſſes du Monde ; que ſes Penſées n'ont pour but que le Ciel, & qu'elle n'a point d'autres deſirs, que de ſervir Dieu ; ce qu'elle déclare par ces paroles ſacrées : *Domine, ante te omne Deſiderium meum.*

SAGITTAIRE,

L'un des douze Signes du Zodiaque, où le Soleil entre au mois de Novembre, eſt repréſenté moitié Homme & moitié Cheval, tenant un Arc & tirant une Flèche ; ce qui montre la Violence du Froid, & la Rapidité des Vents qui règnent en ce mois-là. Les Fables diſent que c'eſt Chiron le Centaure, ou, ſelon quelques-uns, Crocus, fils d'Euphème, Nourrice des Muſes, lequel s'étant adonné à la Chaſſe ſur le Mont Parnaſſe, fut, après ſa mort, plaçé dans le Ciel en faveur des Muſes.

SAINTETÉ.

Elle eſt repréſentée ſous la figure d'une belle femme, vêtuë d'une draperie violette, & d'un manteau de toile d'argent. Elle s'élève ſur ſes pieds, étend les bras, & regarde le Ciel dans une eſpèce d'extaſe. Le Saint-Eſprit rayonnant, qui eſt au-deſſus de ſa tête, ſignifie qu'elle eſt un

Don de Dieu, ſelon les paroles du Pſeaume 84, *Gratiam & gloriam dabit Dominus.*

SAISONS.

Les Anciens avoient perſonnifié les *Saiſons* : les Grècs les repréſentoient en femmes, parceque le mot grèc ὥρα eſt du genre féminin. Les Romains, qui appelloient les *Saiſons*, *Anni Tempora*, du genre neutre, les exprimoient ſouvent par de jeunes garçons qui avoient des aîles, ou par de tres-petits enfans ſans aîles, avec les Symboles particuliers à chaque *Saiſon*. Le *Printemps* eſt couronné de Fleurs, tenant à la main un Cabri qui vient en cette *Saiſon*, ou bien il trait une Brebis ; quelquefois il eſt accompagné d'un Arbriſſeau qui pouſſe des feuilles & des rameaux. L'*Eſté* eſt couronné d'Épis de Bled, tenant d'une main un Faiſceau d'Épis, & de l'autre une Faucille. L'*Automne* a dans ſes mains un Vaſe plein de Fruits, & une grappe, ou bien un Panier de Fruits ſur la tête. L'*Hyver*, bien vêtu, bien chauſſé, ayant la tête voilée ou couronnée de Branches ſans feuilles, tient d'une main quelques Fruits sècs & ridés, & de l'autre des Oiſeaux aquatiques. Les aîles qu'on donne quelquefois aux quatre

Saisons, conviennent non-seulement au Temps, mais aussi à toutes ses parties. On pourroit dire en un sens, qu'elles conviendroient mieux à ses parties, qu'au Temps même : ces parties passent successivement ; au lieu que le Temps, généralement parlant, passe, & dure toujours.

Ovide, au second Livre des Métamorphoses, mèt proche du Trône de Phébus les quatre *Saisons de l'année*, disant :

Verque novum stabat cinctum florente corona.
Stabat nuda Æstas : *& spicea serta gerebat.*
Stabat & Autumnus *calcatis sordibus uvis.*
Et glacialis Hyems *canos hirsuta capillos.*

Énigme XIX.

Je suis un composé de douceurs & de charmes.
Les Dieux, pour me former, s'intéressent pour moi.
Neptune, par sa mèr, m'offre je ne sçais quoi ;
Cybèle par son sein, l'Aurore par ses larmes.

Minerve, par ses fruits, fournit une liqueur ;
Vertumne, par ses Dons, se mèt de la partie ;
Bacchus, par ses raisins, y mêle un peu d'aigreur.
Et de tout leur mêlange, on me voit assortie.

Fait-on quelque régal, quelque noble festin ?
On m'invite aussi-tôt pour venir à la table.
Je n'y bois, ni ne mange, & vois plus d'une main
Qui s'arme contre moi : suis-je pas misérable ?

SALIENS,

Prêtres de Mars, institués à Rome par Numa Pompilius, étoient au nombre de douze, & furent nommés Saliens *à saliendo*; parcequ'à certains jours ils dansoient par la Ville de Rome; ou à cause de Salius de Samothrace ou de Mantinée, qui avoit apporté cette Danse en Italie. Ils avoient une Robe brochée d'or, nommée *Trabea*, un Bonnèt pointu appellé *Apex*, & un Baudrier de cuivre, où pendoit leur Épée. Ils portoient à la main droite un petit Bouclier à la Thracienne, qu'on nommoit *Ancile*, & dans la gauche un Javelot, avec lequel ils frappoient en cadence sur leur Bouclier d'airain, & ils ajoutoient leurs pas & leur voix à ce bruit. Les *Saliens* alloient ainsi à la Ville en chantant & dansant. Ils faisoient entre eux des Festins magnifiques les jours de leurs Fêtes, se mettant sur la tête des couronnes de branches d'arbres entrelaçées, & y prenant plusieurs sortes de divertissemens. On croit que ce qui donna lieu à leur institution, fut un de ces Boucliers que Numa Pompilius dit lui avoir été envoyé du Ciel, comme un gage certain de la protection des Dieux pour la Ville de Rome. Il assura que la Nymphe Égérie &

les Muſes lui avoient conſeillé de le garder ſoigneuſement, parceque les Deſtinées de l'Empire y étoient attachées. Afin qu'il ne pût être enlevé, il en fit forger onze par Véturius Mammurius, ſi ſemblables, qu'on ne pouvoit le diſtinguer des autres; & il créa un Collége de douze Prêtres, pris de l'Ordre des Patriciens, à qui il confia la garde de ces Boucliers, qu'il mit dans le Temple de Mars. Ce Sacerdoce étoit très-auguſte à Rome, & les plus grands Capitaines Romains en étoient. Ils s'appelloient les *Saliens Palatins*, à cauſe que leur Temple étoit ſur le Mont Palatin : c'étoit auſſi afin de les diſtinguer des Saliens appellés *Collini*, qui étoient auſſi au nombre de douze, & de l'Ordre des Patriciens inſtitués par Tullus Hoſtilius.

SALMONÉE,

Frère de Siſyphe, étoit fils d'Éole & petit-fils d'Hellen. Ayant conquis toute l'Élide juſqu'aux rives de l'Alphée, il eût la témérité de vouloir paſſer pour un Dieu : pour cet effèt, il fit faire un pont d'airain, qui traverſoit une grande partie de ſa Capitale, ſur lequel il faiſoit rouler un Charriot, qui imitoit le bruit du Tonnerre. Il lançoit de-là des Torches allu-

mées sur quelques malheureux, qu'il faisoit tuer à l'instant, pour inspirer plus de terreur à ses Sujèts. « J'ai vu, dit Énée, » dans les horreurs d'un cruel supplice, » l'impie *Salmonée*, qui eut l'audace de » vouloir imiter le Foudre du Maître des » Dieux. Armé de feux, ce Prince, d'un » air triomphant, parcouroit sur son Char » la Ville d'Élis, éxigeant de ses Sujèts » les mêmes honneurs qu'on rend aux Immortels; insensé, qui, par le vain bruit » de ses chevaux & de son pont d'airain, » croyoit contrefaire un bruit inimitable : » mais Jupiter lança sur lui le véritable » Foudre, l'investit de flammes (ce n'étoient pas de vains Flambeaux), & le » précipita dans l'Abyme du Tartare.

Salut du Genre humain,

Femme majestueuse, qui embrasse une Croix, & qui tient l'Arche de Noé. C'est ainsi que ce sujèt est exprimé dans la Bibliothéque du Vatican.

Saluts d'Angleterre.

Monnoie d'Angleterre, ainsi nommée, parcequ'elle portoit l'empreinte de la Vierge, reçevant la salutation de l'Ange. Ces espèces furent frappées sur la fin du Règne

Règne de *Charles VI*, Roi de France, & ſous celui de *Henri IV*, Roi d'Angleterre. Elles étoient de ſoixante-trois au marc, & valoient ving-cinq ſols tournois.

SAMNITES,

Eſpèces de Gladiateurs, ainſi nommés à cauſe de leurs armes. C'étoient les Gladiateurs que les Particuliers employoient d'ordinaire pour le Spectacle de leurs Feſtins, comme dit Tite-Live; *Quod Spectaculum inter epulas erat* : & ils ne combattoient pas alors avec de véritables armes, mais avec des Fleurèts. Lucius, en parlant d'un certain Q. Velocius, dit:

Quamvis bonus ipſe
Samnis in ludo, ac rudibus cuivis ſatis aſper.

C'eſt-à-dire, quoiqu'il fût aſſez bon Gladiateur, *Samnite* dans la Salle, eſt aſſez redoutable au Fleurèt. Ces fauſſes armes faiſoient, d'un côté, que leur combat duroit long-temps; ce qu'Horace appelle *lento duello* ; & de l'autre, qu'ils ſe donnoient de grands coups, ſans ſe faire de véritables bleſſures.



ÉNIGME XX.

Je donne un vif éclat au beau teint de Sylvie ;
Je ſuis le doux lien qui joint l'âme & le corps ;
C'eſt moi qui rends les hommes forts :
Celui que j'abandonne, abandonne la vie.

Brun, gris, bleu, jaune & verd, thé, caffé blanc & noir,
Tout change dans mon creux en couleur cardinale ;
Quel prodige ! Rien ne m'égale :
Je dois, pour me garder, nuit & jour me mouvoir.

SANTÉ.

Je ſuis un bien ineſtimable ;
Sans moi, pauvres Mortels, vous le ſentez tous bien :
Le plus riche eſt plus miſérable,
Que celui qui n'a du tout rien.

Ce précieux Tréſor de la vie humaine ſe perſonnifie par une femme robuſte, tenant un Coq ; cet Animal étant conſacré à Eſculape, Dieu de la Médecine. Elle tient un Bâton, autour duquel eſt un Serpent : c'eſt de tous les Reptiles, l'Animal le moins ſujèt aux maladies.

Énigme XXI.

Des plaiſirs je ſuis la ſource ;
Je fais des malheureux
La dernière reſſource ;
Et je punis les heureux,
En déſertant d'avec eux.
C'eſt de moi que l'Amour emprunte ſes délices :
Quoique pourtant je ſerve aux Vices,
A la Vertu je ne nuis pas ;
Et pour les plus dévots j'eus toujours des appas.
Souvent j'échappe, on le ſçait bien,
Et l'on gémit de mon abſence.
On me regarde comme rien,
Quand on jouit de ma préſence.
Hommes, retenez bien ces mots :
Trop de ménagement me mèt ſouvent en fuite ;
Et je ſuis bientôt détruite,
Quand d'un ſoin importun l'on trouble mon repos.

Sapience.

Le Livre que je tiens eſt la Sainte Ecriture ;
Quand on puiſe dans cette eau pure,
Le Fidèle eſt certain d'arriver au vrai but,
Puiſqu'il opère ſon ſalut.

La *Sapience* eſt repréſentée par une jeune fille, qui, dans l'obſcurité de la nuit, tient de la main droite une Lampe allumée. Sa jeuneſſe commande aux Aſ-

tres, qui ne la peuvent faire vieillir, ni lui ôter l'intelligence, par la clarté qu'elle porte dans son entendement, en dissipant les ténèbres du vice. Elle tient le Livre des Saintes Écritures, qui conduit infailliblement les âmes au Salut.

Sapience Divine.

Je brille d'un éclat qui n'a point de pareil;
Ma clarté le dispute à celle du Soleil;
Mais n'en sois point surpris : céleste d'origine,
Ma lumière est toute Divine.

Sapience Humaine.

On doit, pour m'acquérir, mettre tout en usage;
Ecouter tout, tout retenir,
Le ruminer, s'en souvenir :
C'est par ce moyen-là qu'on peut devenir Sage.

Scamandre,

Rivière de la Troade, ou petite Phrygie, porte encore aujourd'hui le nom de *Scamandro*, & doit être distinguée du *Xantus* & du *Simoïs*, plus célèbres, aussibien qu'elle, par la Fable, que par leurs cours. Elle sort du Mont Ida, & se va jetter dans la Mèr Égée. Les Vierges avoient accoutumé de s'y aller laver, par principe de Religion, la veille de leurs

noces; & y alloient offrir leur Virginité au Dieu de cette Rivière.

SCANDALE.

Quand tu vois sur ton chef les frimats & les glaçes,
Tu dois prendre congé de Vénus & des Grâces;
Comédie, Opéra, lecture d'Amadis
Ne sont plus de saison pour gens à cheveux gris.
Vieillard, songe à mourir, & quitte tes sottises;
Tu fais rire les gens, ou tu les scandalises.

Dans le Sens de l'Écriture, ce mot signifie toutes les choses qui sont de mauvais éxemple; & Jesus-Christ dans l'Évangile en fait voir l'horreur par ces paroles:

Væ homini per quem SCANDALUM venit.

On caractérise ce sujèt par la figure d'un vieillard atteint des vices de la jeunesse, puisque les moindres défauts dans leur conduite deviennent un sujèt de *Scandale*. Il est vêtu galamment; tient d'une main une Bouteille, de l'autre le Portrait d'une jeune femme. Il est auprès d'une table couverte d'un tapis verd, où sont des cartes à jouer & des dez.



ÉNIGME XXII.

Je suis tout seul quelquefois,
Et j'ai quelquefois un frère ;
Nous suivons les mêmes loix,
Par un chemin tout contraire.
Sans regrèt je suis caché
Dans une sombre demeure :
Je l'aime tant que je pleure,
Lorsque j'en suis arraché.
Quoique sans cesse je nage
Sur un perfide Elément,
Je ne crains point le naufrage,
Et me noie à tout moment.
Je n'ai bras, ni pieds, ni tête,
Je ne suis de chair ni d'os,
Et si-tôt que l'un m'arrête,
L'autre trouble mon repos.

SÇEAUX DE NOS ROIS.

Charlemage n'en avoit point d'autre que le *POMMEAU* de son Épée, où son *Sçeau* étoit gravé, & avec lequel il sçelloit les Ordres qu'il donnoit. Ce Prince, en montrant ce *Sçeau*, disoit ordinairement : *Voilà mes Ordres* ; & il ajoutoit, en montrant son Épée : *Voilà qui les fera respecter de mes ennemis.* Ce qui rendoit

ſes Ordres plus reſpectables, c'étoit la Juſtice qui les accompagnoit. Tout étoit grand dans ce Monarque.

Le *Sçeau*, ſous *Philippe Auguſte*, tenoit encore lieu de ſignature. *Saint Bernard*, *Epiſt.* 330 & 339, s'excuſe de n'avoir pas ſon *Cachèt* ou ſon *Sçeau*.

Nous avons vû *Louis XV* tenir le *Sçeau* aſſez long-temps; c'eſt-à-dire, plus d'un an après la mort de M. *Berrier* : après quoi il a nommé M. *Feydeau de Brou*, enſuite M. de *Maupeou*, qui eſt Garde des *Sçeaux* & Chancelier de France, depuis le 9 Octobre 1763.

Ce n'eſt pas une choſe nouvelle. *Louis XIV*, après la mort du Chancelier *Séguier*, en 1672, garda le *Sçeau* pendant trois mois. *Louis XIII* le tint au Camp devant Montauban, après la mort du Connétable de *Luynes*. *Henri IV* le tint en 1690, après que *Montholon* s'en fut démis; & *Henri III* ſçella lui-même des Lettres patentes, que le Chancelier de *Birague* avoit refuſé de ſçeller.

Comme il y a trois ſortes de Chancellerie, la *grande Chancellerie de France*, celle des *Parlemens*, & celle des *Préſidiaux*; il y a trois eſpèces de *Sçeaux*.

Le *grand Sçeau*, qui eſt celui de la grande Chancellerie, a l'image du Roi,

empreinte d'un côté, & de l'autre les Armes de France. On en ſçelle les Édits, Ordonnances, Déclarations, Lettres de proviſion d'Offices, Abolitions, Rémiſſions, Légitimations, Naturalités, Dons, Expéditions de Finance, Lettres de Grâce, &c.

Il y a un autre *grand Sçeau*, appellé *Dauphin*, qui eſt pour ſçeller les Expéditions qui regardent la Province du Dauphiné. On voit dans ce *Sçeau* l'image du Roi à cheval, armé de toutes pièces, ayant un écu pendu au col, dans lequel ſont empreintes les Armes de France, écartelées avec celles du Dauphiné, le tout dans un champ ſemé de Fleurs de lis & de *Dauphins*. Les Lettres qui concernent la Province du Dauphiné, appellées *Chartres*, & autres, ſont accordées à perpétuité, & ſont ſçellées en cire verte, de ce *grand Sçeau Dauphin*.

Il y a un *Sçeau* particulier dans chacune des Chancelleries du Parlement, cependant toujours avec la même empreinte des Armes de France. Celui du Parlement de Paris a cette Inſcription autour : *Sigillum parvum, pro abſentia magni* ; pour ſignifier qu'en l'abſence du *grand Sçeau*, on y peut ſçeller toutes ſortes de Lettres, ſur-tout les Commiſſions ſur Arrêt du

Parlement & du Grand Conseil, & autres Expéditions de Justice.

SCÈPTRE.

Le mot *Scèptre* est un mot grèc, dont on prétend que *Cicéron* s'est servi le premier, parmi les Écrivains Latins. C'est une marque de la Royauté, qui est plus ancienne que la Couronne des Rois; & c'est un de leurs principaux ornemens, *lorsqu'ils* paroissent en Cérémonie.

Depuis un temps immémorial, ils sont représentés, sur les Monnoies & sur les Sçeaux, avec un *Scèptre* à la main. Celui dont nos Rois se servent à leur Sacre, & qui est gardé au Trésor de l'Abbaye de Saint Denis, est un Bâton fort long, au haut duquel est une petite figure d'Empereur, que quelques-uns disent être celle de *Charlemagne*.

La *Main de Justice* est aussi une espèce de *Scèptre* que l'on mèt à la main gauche du Roi revêtu de ses Ornemens Royaux. C'est un Bâton d'une coudée de haut, au bout duquel est la figure d'une main faite d'ivoire. Nos Rois s'en servent principalement à leur Sacre.

Cet Ornement a été inconnu aux Rois des première & seconde Raçes : l'opinion commune veut que ce soit le Roi *Louis*-

Hutin qui s'en ſoit ſervi le premier. Ce Prince ſe trouve repréſenté avec la *Main de Juſtice* dans tous les *Sçeaux* que nous avons de lui. Il faut que ces *Sçeaux*, dit *Piganiol de la Force*, ayent été entièrement inconnus au ſçavant *Fauchèt*, puiſqu'il rapporte dans la Vie de *Louis d'Outremèr*, que *le Roi Charles V ſemble avoir été le premier qui a porté cette Main pour ſon Sçeau de Juſtice*, ainſi qu'on le voit, Introduction à la Deſcription de la France, *Tome I*, *page 102*.

SCÈPTRE D'AGAMEMNON.

Ce *Scèptre* avoit une grande réputation parmi les Grècs : on l'adoroit à Chéronée, où il reçevoit tous les jours des Sacrifices. L'Intendant de ce Culte avoit un *Scèptre* en dépôt dans ſa maiſon, pendant tout le temps de ſon Intendance, qui étoit d'un an, & le remettoit avec cérémonie à ſon Succeſſeur. On prétend que ce *Scèptre* fut trouvé avec beaucoup d'or en Phocide, où il avoit été porté par Électre. Les Phocéens prirent l'or, & ceux de Chéronée le *Scèptre*, auquel ils attribuèrent une eſpèce de Divinité, juſqu'à prétendre qu'il faiſoit des miracles. Homère en fait, pour ainſi dire, la Généalogie ; en diſant comment il étoit paſſé entre les mains d'Agamem-

non. Ce *Scèptre*, dit-il, Ouvrage incomparable de Vulcain, qui l'avoit donné au fils de Saturne, passa de Jupiter à Mercure; puis à Pélops, à Atrée, à Thyeste, & à Agamemnon. Il étoit encore du temps d'Homère, & on le conserva encore long-temps après.

Sçience.

Cet homme bouffi d'arrogance,
Se croit plus sçavant qu'on ne pense;
Mais une chose sçais-je bien,
Qu'il est tout rempli d'ignorance :
Qui croit tout sçavoir, ne sçait rien.

La *Sçience* est toute la profondeur des connoissances qui ont un rapport particulier avec ce qui est spéculatif. Platon en donne cette définition :

SCIENTIA est opinio vera cum ratione.

On la peint dans l'âge avancé, parce-qu'elle est le fruit d'une longue Expérience. Le rayon de lumière qui l'entoure, signifie qu'elle est un Don du Ciel. Elle a des aîles à la tête, & regarde dans un Miroir.

Selon les Philosophes :

SCIENTIA est abstrahendo.

C'est ainsi que l'imagination reçoit

l'impression des choses par le moyen des sens. Le Triangle équilatéral signifie les trois termes d'une Proposition.

SCIRIES,

Fêtes qu'on célébroit dans l'Arcadie, en l'honneur de Bacchus, dont on portoit la Statuë sous un Parasol. En cette solemnité, des femmes se soumettoient à la flagellation devant l'Autel du Dieu, pour obéir à l'Oracle de Delphes.

SCIRON,

Insigne voleur, qui habitoit proche de Mégare, & qui jettoit les passans dans la Mèr : d'autres disent que c'étoit un Prince, qui maria sa fille Endéïde à Éaque, fils de Jupiter, & qui eût d'elle Pélée & Télamon. Les Poëtes feignent que *Sciron* ayant été précipité dans la Mèr par Thésée, ses os furent changés en rochers, qui ont depuis porté son nom ; ils sont entre Corinthe & Mégare. Il y avoit à Athènes un Vent qui portoit le nom de *Sciron*, parcequ'il venoit du côté de cette Montagne.

SCRUPULE.

Ce sujèt est caractérisé par un Vieil-

lard, dont la maigreur & l'air chagrin indiquent les embarras d'une conscience qui s'attache aux minuties. Sa robe blanche, & la chaîne d'or qu'il a au col, à laquelle est attaché un Cœur, sont les Emblêmes de la Candeur & du bon Conseil. Il tient un Calendrier, qu'il considère attentivement; & un Crible, qui est l'Attribut de la distinction du bien & du mal.

Son attitude est craintive, selon cette expression de Ménandre, Poëte Grèc:

Qui aliquid sibi conscius est etiamsi fuerit audacissimus.
Conscientia tamen facit illum timidissimum.

Sculpture.

La *Sculpture* est de tous les Arts libéraux celui dont l'origine est la plus ancienne, puisque l'Écriture parle des Idoles de Laban. Il faut la représenter d'un âge avancé, vêtuë avec simplicité, & couronnée d'une branche de Laurier & d'une branche d'Olivier. Elle s'appuie sur le Torse, qui est le plus parfait fragment de l'Antiquité Grècque dans ce genre. Le Compas & le Porte-crayon, qu'elle tient, signifient que son principal objèt est la Justesse des Proportions, & l'Élégance du Dessein.

La *Sculpture* eſt donc un Art par lequel on forme toutes ſortes de figures en Terre, en Cire, en Bois, en Pierre, en Marbre, & avec tous les autres Métaux qui peuvent ſe travailler au ciſeau. Il eſt très-ancien, puiſqu'on lit auſſi dans l'Écriture, que les Iſraëlites dreſsèrent un Veau d'*Or* dans le Déſert. On ignore quand cet Art commença dans la Grèce, & qui fut le premier qui s'y appliqua : les uns veulent que ce ſoit un Potier de Sycione, nommé *Dibutade* ; les autres ſoutiennent qu'il prit ſon origine dans l'Iſle de *Samos*, & qu'un certain *Idéocus* & un nommé Théodore furent les premiers qui firent des *Statues*, long-temps avant que l'Ouvrier de *Sycione* parut. *Pline* croit que cet Art commença en même temps que les *Olympiades*. Il eſt toujours vrai que les Grècs avoient porté cet Art à ſa perfection, avant que les Romains le connuſſent. L'Ébène, l'ivoire, l'Olivier, le Citronnier, le Cyprès, le Palmier, le Buis, le Cèdre, & même la Vigne, furent d'abord les Bois qui leur ſervirent à faire des *Statuës* : dans la ſuite ils employèrent le *Marbre blanc* de Paros, le *Jaſpé*, le *Tacheté* de Chio. Leurs Statuës étoient preſque nuës ; ce qui faiſoit voir l'habileté de l'Ouvrier, en donnant ainſi la repréſentation du corps

au naturel. Souvent ils mêloient l'Argent & l'ivoire ; & leurs plus belles Statuës étoient ordinairement faites de ces deux matières. Ils fondoient les Métaux pour en faire des figures ; & dans cette fonte, ils y en mêloient de différens, & avec un Art si merveilleux, que, par la diversité des couleurs, ils sçavoient exprimer dans les Statuës les différentes passions & les différens sentimens.

L'Art de fondre & de jetter en bronze fut porté, chez les Grècs, à la dernière perfection ; ils n'employoient que le bel *Airain* de Corinthe & de Délos. Parmi leurs *Sculpteurs* fameux, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, sont *Phydias*, *Miron d'Athènes*, *Polyclète*, *Lisyppe de Sycione*, Ville du Péloponnèse ; *Praxitèle*, *Scopas* de l'Isle de Paros, & beaucoup d'autres. Ainsi l'on peut dire que la GRÈCE a été la première École & le Centre de la *Sculpture*.

DÉMARATE, père du premier *TARQUIN*, qui se retira en Italie, y porta l'Art de la *Sculpture*, qu'il avoit pris chez les Grècs. Deux Ouvriers célèbres, qui le suivirent, communiquèrent cet Art aux *TOSCANS* ; & *TARQUIN*, fils de *DÉMARATE*, établi à Rome, y appella un nommé *Torionus*, Disciple des deux

Grècs. Il leur fit faire, avec de la terre cuite, la Statuë de *JUPITER*, & quatre chevaux de même matière, pour mettre devant le Temple de ce Dieu. Mais les Romains ne tardèrent pas à se perfectionner dans cet Art; & Rome se vit bientôt remplie d'un nombre infini de *STATUES* faites, ou en l'honneur de la multitude des Divinités qu'on y adoroit, ou en l'honneur des grands hommes qui avoient dignement servi la Patrie. Comme la *Sculpture* y fut d'abord plus cultivée que les autres Arts, il n'est pas étonnant qu'on y soit parvenu à ce point de correction & d'élégance, qui distingue les *STATUES* que les Romains nous ont laissées. On y remarque en effèt, sur-tout dans celles qui sont à nud, outre la régularité des contours & les justes proportions, une éxactitude d'Anatomie d'autant plus admirable, qu'ils n'avoient qu'une connoissance très-imparfaite de cette Sçience. Mais il est à présumer que les Spectacles, où les Lutteurs & les Gladiateurs, qui combattoient nuds, leur découvroient tous les différens mouvemens extérieurs des muscles, des nerfs & des vaisseaux, leur tenoient lieu d'École d'Anatomie.

Mais si les Romains ont tant excellé dans les *STATUES*, il paroît qu'ils n'ont

connu qu'imparfaitement les Règles de la Perſpective ; on en juge par les bas-reliefs qui nous reſtent : on y voit des Maiſons, des Tours, & d'autres Édifices, dont l'alignement eſt ſi mal obſervé, que les figures humaines qui en ſont proches, ſont plus grandes que les Édifices mêmes. Au reſte, le travail eſt très-fini, comme on le voit dans les Deſſeins qu'on a tirés des Colonnes *TRAJANES* & *ANTONINES*.

Nos *Sculpteurs* peuvent être mis en parallèle avec les Anciens ; c'eſt ce que nous font voir les *STATUES* en marbre qu'on voit dans le Jardin des Tuileries, dans le Parque de Verſailles, le Tombeau du Cardinal de *RICHELIEU* dans le Chœur de l'Égliſe de la Sorbonne, &c. On peut encore citer les Chevaux que l'on voit à l'Abreuvoir de Marly, éxécutés par M. COURTOU ; les *Sculptures* de la Fontaine de la Ruë de Grenelle, la *Statuë* de *Louis XV* à Paris, par BOUCHARDON ; les Monumens érigés au Roi dans les principales Villes du Royaume ; le Mercure, dont Sa Majeſté a fait préſent au Roi de Pruſſe ; le *MAUSOLÉE* du Maréchal de *SAXE*, par M. PIGALLE, qui n'eſt pas encore achevé, & dont le modèle a été expoſé aux yeux du Public il y a quelques années ; le Tombeau de

l'ancien Curé de Saint Sulpice. En jettant les yeux sûr tous les beaux Édifices qui embellissent le Royaume, on conviendra que nos *Sculpteurs* ont pris la plaçe de ces grands hommes qui ont décoré la Grèce, Rome & l'Italie; car les progrès rapides que la *Sculpture* a faits, depuis le Règne de *Louis XIV* jusqu'à nos jours, passent encore pour être supérieurs à ceux de la Peinture.

SCYLLA,

Fameux Monstre de la Mèr de Sicile, avoit été autrefois une belle Nymphe, dont Glaucus, Dieu Marin, fut amoureux; mais n'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, fameuse Magicienne, qui composa un poison, qu'elle jetta ensuite dans une Fontaine où la Nymphe avoit coutume de se baigner. A peine *Scylla* fut-elle entrée dans la Fontaine, qu'elle se vit changée en un Monstre qui avoit douze griffes, six gueules & six têtes : une foule de chiens lui sortoient du corps autour de sa ceinture, & par des hurlemens continuels effrayoient tous les passans. *Scylla*, effrayée elle-même de sa figure, se jetta dans la Mèr, près de l'endroit où est le fameux Détroit qui porte son nom : mais elle se vengea de

Circé, en faiſant périr les Vaiſſeaux d'Ulyſſe ſon Amant.

Voici le portrait qu'Homère fait de ce Monſtre. *Scylla* a une voix terrible, & ſes cris affreux reſſemblent au mugiſſement du Lion. C'eſt un Monſtre horrible, dont l'aſpect feroit frémir un Dieu même. Il a ſix longs cols, & ſix têtes énormes; & dans chaque tête trois rangs de dents qui recèlent la mort. Lorſqu'elle voit paſſer des Vaiſſeaux dans le Détroit, dit Virgile, elle avance la tête hors de ſon antre, & les attire à elle pour les faire périr. Depuis la tête juſqu'à la ceinture, c'eſt une Fille d'une beauté ſéduiſante; poiſſon énorme dans le reſte de ſon corps: elle a une queuë de Dauphin, & un ventre de Loup.

On croit que *Scylla* étoit un Navire des Tyrréniens, qui ravageoit les Côtes de Sicile, & qui portoit ſur ſa prouë la figure monſtrueuſe d'une femme qui avoit le corps environné de têtes de chiens. Ajoutons que le bruit que font les vagues qui ſe briſent contre les Rochers du Détroit, imitant l'aboyement des chiens, & l'eau qui ſe précipite avec impétuoſité dans des Gouffres, ont aidé à la Fable.

Secours.

Cette figure ſeule exprime les différentes manières de ſecourir le prochain. Elle eſt armée, & tient une Épée nuë : c'eſt le *Secours* contre les incurſions des ennemis. Elle porte une Bourſe & un Panier rempli de vivres : c'eſt le *Secours* dans les Calamités & la Famine. L'Action de marcher à grands pas, ſignifie qu'il faut être prompt & actif à *ſecourir*.

Énigme XXIII.

On ne devroit point m'approcher :
Je ſuis de diverſe nature ;
On veut me voir & me cacher.
Chez le Sèxe ſur-tout je cours mainte aventure.
Sans être un corps, je pèſe ; & cependant je vois
Qu'à me pourſuivre l'on s'attache ;
Mais j'en ſuis bien vengé : l'importun qui m'arrache,
Prend ſouvent mon ombre pour moi.
L'obſcurité m'eſt néceſſaire ;
Elle fait mon mérite, & ſur-tout en amour :
Eh ! n'ai-je pas raiſon de chercher le myſtère ?
Je meurs dès que je vois le jour.

Secrèt.

Ne fais cas d'un ami, que lorſqu'il eſt diſcrèt,
Et qu'il ſcait garder le Secret.

On caractériſe le *Secrèt* par un jeune homme totalement enveloppé d'une draperie noire, pour ſignifier que les *Secrèts* qui nous ſont confiés, doivent être enſevelis dans un profond oubli, dont le Noir eſt la couleur emblématique. Il a un Bandeau ſur la bouche, ſur lequel il imprime encore un Cachèt. Selon Lucien :

Arcanum ut celet, claudenda eſt lingua ſigillo.

ÉNIGME XXIV.

Le Ciel, la Terre & l'Eau m'ont donné la naiſſance ;
Ce dernier Elément ſans ceſſe me détruit :
Dans les coffres du Roi j'augmente la finance,
Mais il y faut veiller & le jour & la nuit.
Je répands en tous lieux une odeur agréable,
Chacun eſt convaincu de mon utilité ;
C'eſt pourquoi tous les jours ſans incivilité,
Je me trouve plaçé des premiers à la table.

ÉNIGME XXV.

Je n'ai qu'un ventre creux, un dos aride & sèc.
Ma tête faite en œuf, ſe courbe comme un bèc.
On a beau fort ſouvent me charger de cuiſine,
Plus maigre qu'un hareng, je n'ai rien que l'échine.
On voit d'ordinaire engagé
Un animal vivant & fort gros dans mon ventre.
Qu'il marche, qu'il ſorte, ou qu'il rentre,
Je ſuis toujours à jeun, jamais je n'ai mangé.

J'ai toutefois cet avantage,
Qu'avec un ſi maigre corſage,
Faut-il ou vaincre ou terraſſer ?
Avec peine de moi Mars ſe pourroit paſſer.
Souvent j'aide aux fuyards comme à ceux qui pourſuivent :
Je les ſers tous également ;
Et ſoit qu'ils meurent, ou qu'ils vivent,
Quand tout agit, je ſuis ſans mouvement.

SÉLIMNUS,

Fleuve de l'Achaïe, qui a ſon embouchure près d'une Fontaine appellé *Argyre*. *Sélimnus*, diſoit-on, fut autrefois un beau jeune Berger, qui plut tant à la Nymphe Argyre, que tous les jours elle ſortoit de la Mèr, pour le venir trouver. Cette paſſion ne dura pas long-temps ; il ſembloit à la Nymphe, que le Berger devenoit moins beau : elle ſe dégoûta de lui, & *Sélimnus* en fut ſi touché, qu'il mourut de déplaiſir. Vénus le métamorphoſa en Fleuve ; mais tout Fleuve qu'il étoit, il aimoit encore Argyre. La Déeſſe ayant donc pitié de lui encore une fois, lui fit perdre entièrement le ſouvenir de la Nymphe. « Auſſi croit-on dans le Pays, » ajoute Pauſanias, que les hommes & » les femmes, pour oublier leurs Amours, » n'ont qu'à ſe baigner dans le *Sélimnus* :

» ce qui en rendroit l'eau d'un prix inestimable, si l'on pouvoit s'y fier.

SÉMÉLÉ,

Fille de Cadmus & d'Harmonie, ayant plu à Jupiter, devint mère de Bacchus. Junon, muë de jalousie contre cette Rivale, descendit du Ciel, & prenant la Figure de Béroë, Nourrice de *Sémélé*, lui inspira adroitement des soupçons sur la personne de son Amant, lui faisant entendre que, s'il étoit véritablement Jupiter, comme il se vantoit de l'être, il ne se déguiseroit pas toujours, pour venir la voir, sous la figure d'un mortel ordinaire; & que, pour éclaircir ce doute, il falloit éxiger de lui qu'il parût devant elle avec la même Majesté qu'il se laissoit voir à Junon. *Sémélé* suivit le conseil de la fausse Béroë; & lorsqu'il vint la voir, elle l'obligea de lui jurer par le Styx, qu'il lui accorderoit sa demande, quelle qu'elle pût être. « Quand vous viendrez me voir, dit-elle, » paroissez avec toute la Majesté dont » vous êtes revêtu, lorsqu'en qualité d'É» poux, vous approchez de Junon. » Jupiter voulut lui fermer la bouche, pour l'empêcher d'achever sa demande, mais il n'en étoit plus temps. A peine fut-il entré dans le Palais, qu'il l'embrasa entière-

ment, & *Sémélé* périt dans cet incendie; mais le fruit qu'elle portoit ne périt pas avec elle. Quand Bacchus fut grand, il defcendit aux Enfers, pour en retirer fa mère; & obtint de Jupiter, qu'elle feroit au rang des Immortels, fous le nom de Thioné. Quelque galanterie qu'eut cette Princeffe, & dont l'iffuë fut peut-être tragique, donna lieu à cette Fable. Paufanias dit que Cadmus s'étant apperçu de la groffeffe de *Sémélé*, la fit enfermer dans un coffre elle & fon fruit, & qu'enfuite ce coffre fut abandonné à la merci des flots, qui le portèrent jufques chez les Brafiates dans la Laconie; que ces Peuples ayant trouvé *Sémélé* morte, lui firent des magnifiques funérailles, & prirent foin de l'éducation de fon fils.

Sémélé, dit le Poëte Nonnus, fut tranfportée au Ciel, où elle converfoit avec Diane & Minerve, & mangeoit à la même table avec Jupiter, Mercure, Mars & Vénus. Le faux Orphée l'appelle Déeffe & Reine de tout le monde. Il ne paroît pourtant pas que fon Culte ait été fort en vogue. On trouve dans une pierre gravée, rapportée par Béger, ces mots : *Les Génies tremblent au nom de Sémélé*; d'où on peut inférer que *Sémélé* avoit recu de Jupiter quelqu'autorité fur les Génies ou Divinités

Divinités inférieures. Philostrate dit enfin que, quand *Semelé* fut brûlée à l'arrivée de Jupiter, son image monta au Ciel; mais qu'elle étoit obscure, & noircie par la fumée de la Foudre.

SÉMENTINES.

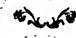
Les Féries *Sémentines* étoient des Fêtes que les Romains faisoient tous les ans pour obtenir de bonnes Semailles : elles se célébroient dans le Temple de la Terre, le 24 de Janvier pour l'ordinaire; car le jour n'étoit pas toujours le même. On prioit la Terre de donner croissance aux Grains, & aux autres fruits qu'on a jettés dans son sein.

SÉMIRAMIS,

Reine des Assyriens, fille de la Déesse Syrienne Dercéto, ou *Atergatis*, fut d'abord mariée à *Menon*, Général des Armées du Roi Ninus. Son penchant, qui la portoit à suivre son mari dans les Armées, & à combattre à ses côtés, la fit connoître à *Ninus*, qui en devint amoureux. Elle abandonna Menon, qui se pendit de regrèt, & se donna à ce Prince, qu'elle accompagna dans ses conquêtes. Depuis, comme Tutrice du jeune *Nynias* son fils,

elle ſuccéda à Ninus. Elle étendit les conquêtes du Roi ſon Époux, d'un côté juſqu'à l'Éthiopie, de l'autre juſques dans les Indes. Après avoir ſoumis la Médie, la Lybie & l'Égypte, où elle fit la guerre au Roi Stabrobates, elle éleva un magnifique Tombeau à Ninus, changea la montagne de Bagiſtone en Statuë, en fit renverſer d'autres pour applanir les grands chemins; & ayant achevé Babylone, elle y fit bâtir ces murailles, ſelon l'opinion commune, & élever ces Jardins, qui paſsèrent pour des Merveilles du Monde. Quelques Auteurs attribuent à Nitocris, qui vécut longtemps depuis, la conſtruction de ces murs merveilleux de Babylone; mais ils conviennent que *Sémiramis* fit renfermer entre des chauſſées très-élevées l'Euphrate, qui inondoit auparavant tout le pays. Cette Héroïne ſouilla ſa gloire, en s'abandonnant à des impuretés extraordinaires. On dit qu'elle faiſoit égorger ceux qui lui avoient ſervi à contenter ſes lubricités, & qu'enſuite elle leur faiſoit élever de magnifiques Tombeaux. Son fils Nynias lui plut tant, qu'elle le ſollicita à commettre un inceſte; mais ce Prince la fit mourir, après qu'elle eut régné quarante-deux ans, & qu'elle en eut vécu ſoixante-deux. Ceux qui admettent ce récit,

que Diodore de *SICILE* a pris de Ctésias, ne s'accordent pas entre eux sur le temps auquel on doit rapporter ces grands évènemens. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque tous les systêmes qu'on a imaginés là-dessus, n'ont plu qu'à ceux qui en ont été les Inventeurs. Ninus ne trouve point de place dans la vraie Chronologie; mais *Sémiramis*, dont on ignore l'Epoux, y en tient une honorable; car on trouve qu'elle étoit Reine d'Assyrie, dans le temps même où l'Assyrie devint un puissant État, ou, si l'on veut, un Empire. C'est à l'année 2806 du Monde, 1229 ans avant Jesus-Christ, qu'on la trouve jettant les Fondemens de ce grand Empire, qui subsista cinq cents vingt ans, selon Hérodote. Il y avoit alors mille quatre ans que Babylone étoit fondée; ce qui s'accorde à ce qu'a écrit Erranius, ancien Auteur, cité par Étienne de Bysance: & Troye fut prise par les Grècs quarante-six ans après; ce qui revient encore parfaitement à ce que Porphyre assure, que divers Auteurs avoient écrit que *Sémiramis* vivoit très-peu de temps avant ce mémorable évènement de l'Histoire Grècque.



LES SENS.

LA VUE.

Les Égyptiens ont donné pour Attribut au *Sens* de la *Vûë*, un Autour & un Aigle : l'Autour a la *Vûë* très-pénétrante ; & l'Aigle l'a si forte, qu'il peut regarder fixement le Soleil sans être ébloui. Le Miroir lui est aussi donné pour Emblême, comme l'image de l'Œil, qui reçoit & rend les objèts par d'égales répercussions.

Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, dit :

Accipitre etiam picto sæpè Osirin proponunt,
Ea enim avis pollet visus acumine.

L'OUIE.

Le *Sens* de l'*Ouïe* se représente par une jeune fille qui jouë de deux Flageolèts à l'antique. L'Attribut ordinaire que les Égyptiens donnoient à ce sujèt, étoit le Lièvre, dont Plutarque dit :

Celeritate exaudiendi videtur aliis anteire,
Cujus admiratione dicti Ægyptii in suis sacris
Literis picto lepore Auditum significant.

L'ODORAT.

Le *Sens* de l'*Odorat* a pour Attribut

une Caſſolette où fument des parfums, & un Bouquèt de Roſes. Le Chien brac eſt auſſi l'Emblême que lui donnoient les Égyptiens, étant un animal d'un odorat très-fin.

Le Gout.

Les Anciens n'ont point donné d'autres Attributs à la figure dont ils repréſentoient le Sens du *Goût*, qu'une Corbeille remplie de différens fruits dont elle mange.

Les ſentimens des Auteurs ſont différens ſur la partie la plus ſuſceptible de ce Sens. Les uns prétendent que c'eſt le Palais; d'autres la Langue; & d'autres le Goſier.

Ariſtote dit que :

Linguæ ſenſum movet ſaporum, oſculentorum autem omnium voluptas in deſcendendo contigit.

Et paulò poſt.

In devorando gulæ tactione ſuavitas exiſtit, & gratia.

Le Toucher.

Le Sens du *Toucher* ſe caractériſe par un jeune homme, qui, de la main droite, ſe touche le poignèt du bras gauche, pour ſentir le mouvement de ſon pouls.

Les différentes qualités de toutes les choſes que l'on touche, fourniroient des Attributs en quantité, & n'occaſionneroient que de la confuſion.

Ariſtote, dans ſon Hiſtoire des Animaux, dit que le *Toucher* leur eſt commun.

Omnibus ſenſus unus ineſt communis Tactus.

SEPTEMBRE.

Quand une belle Vendangeuſe
Sur ſa cuve tourne les yeux,
C'eſt pour nous préparer dans la ſaiſon vineuſe
Un breuvage délicieux.

Ce Mois, le ſeptième de l'Année Romaine, & le neuvième de la nôtre, étoit ſous la protection de Vulcain : on le trouve perſonnifié ſous la figure d'un homme preſque nud, ayant ſeulement ſur l'épaule une eſpèce de Manteau, qui flotte au gré des vents. Il tient de la main gauche un Lézard attaché par une jambe à une ficelle : ce Lézard ſuſpendu en l'air ſe débat autant qu'il peut. Au pied de l'homme ſont deux cuves ou vaſes préparés pour la Vendange, comme le marquent les quatre vers d'Auſone, dont voici le ſens. « *Septembre* cueille les grappes ; c'eſt

» en ce Mois que les fruits tombent. Il » se divertit à tenir en l'air un Lézard at- » taché par le pied, qui se démene d'une » manière agréable. » Les Fêtes de ce Mois étoient : le 3 les Dionysiaques ou les Vendanges : le 4 les Jeux Romains pendant huit jours : le 15 les Grands Jeux Circenses voués pendant cinq jours : le 20 la naissance de Romulus : le 30 les Méditrinales.

SEPTÉNAIRE.

Le *Septénaire* est composé du nombre Ternaire, qui est Sacré & Divin ; & du nombre Quaternaire, qui est le nombre Elémentaire. C'est pourquoi le nombre Sept est consacré dans les Livres saints, & dans la Religion des Juifs, par un grand nombre d'évènemens & de circonstances mystérieuses. Dieu crée le monde dans l'espace de Sept jours ; il consacre au repos le Septième jour. Ce repos du Septième jour marque, selon S. Paul ; le repos de l'Éternité. Non-seulement le Septième jour est en honneur chez les Hébreux, par le repos du Sabbat ; toutes les Sept années sont aussi consacrées au Repos de la terre, sous le nom d'Année Sabbatique ; de même que toutes les semaines des Sept années ; c'est-à-dire, les quarante-neuf

vièmes années, en l'année du Jubilé. Dans le ſtyle des Prophètes, *une ſemaine* marque ſouvent Sept années. Jacob ſert pendant Sept années ſon beau-père Laban, pour chacune de ſes filles. Le Songe myſtérieux de Pharaon lui repréſente Sept vaches graſſes, Sept vaches maigres; & Sept épis pleins, & autant de vuides & deſſéchés, qui marquoient les Sept années de fertilité, & les Sept années de ſtérilité. Le nombre de Sept jours obſervés dans les Octaves des grandes Solemnités de Pâques, des Tabernacles, de la Dédicace du Tabernacle & du Temple; les Sept branches du chandellier d'or; le nombre de Sept victimes, ordonné dans pluſieurs occaſions; Sept trompettes, Sept Prêtres qui en ſonnent; Sept jours pendant leſquels on fait le tour de Jéricho.

Le Prophète Roi prioit Sept fois le jour. Suivant la même harmonie, les premiers fondemens de la Religion Chrétienne ſont auſſi conſacrés, obſervés, & entièrement conformes au nombre *Septénaire*. Sept Sacremens, Sept Dons du Saint-Eſprit, Sept demandes dans l'Oraiſon Dominicale, Sept Œuvres de Miſéricordes ſpirituelles, Sept Œuvres de Miſericorde temporelles, Sept péchés capitaux, Sept ordres dans l'Égliſe, Sept paroles de Jeſus-Chriſt à la

croix, Sept paroles de la Sainte Vierge, Sept dégrés de Sageſſe dans Saint Jacques, Sept dégrés de Vertus dans Saint Pierre.

Dans l'Apocalypſe, Sept Égliſes, Sept Chandeliers, Sept Eſprits, Sept Étoiles, Sept Lampes, Sept Sçeaux, Sept Anges, Sept Phioles, Sept Plaies, &c. En un mot, le nombre Sept ſe trouve, pour ainſi dire, à chaque page dans l'Écriture. Iſaïe dit que Sept femmes prendront un homme pour lui demander qu'il les épouſe. Jérémie, *18*, *9*, ſe ſert de la même expreſſion. Dieu menaçe ſon Peuple de le frapper Sept fois pour ſes péchés. Le Pſalmiſte parlant d'un argent bien épargné, dit qu'il eſt épuré Sept fois. Le Meurtrier de Caïn ſera puni Sept fois; mais celui de Lamech le ſera Septante fois Sept fois. Le Pareſſeux s'eſtime plus ſage que Sept hommes qui prononcent des Paraboles; il croit mieux valoir que Sept Sages. Saint Pierre demande au Sauveur : Combien de fois pardonnerai-je à mon prochain? juſqu'à Sept fois? Et Jeſus-Chriſt lui répond : Je ne vous dis pas juſqu'à Sept fois, mais juſqu'à Septante fois Sept fois. Amos répète pluſieurs fois, *Super tribus ſceleribus, & ſuper quatuor non parcam.* Je ne pardonnerai pas les Sept péchés de Damas, d'Édom, de Gaze, de Tyr, d'Am-

mon, &c. mais je les punirai dans toute la rigueur.

Que tout homme de bon sens reconnoisse donc que cette belle Harmonie est émanée d'un Dieu souverainement Sage ; lequel a voulu que Tout, dans ce vaste Univers, fût exécuté par Poids, Nombre, & Mesure, *Pondere, Numero, & Mensurâ omnia disposuisti.*

SEPTENTRION.

Les Peuples septentrionaux
Sont vaillants, nés pour les travaux ;
Ennemis de la Paix, quand une aveugle envie
Les porte à se venger aux dépens de leur vie.
Leur Climat tout de glaçe, éloigné du Soleil,
Peut fort bien s'appeller un Climat sans pareil.

Le *Septentrion* nous est représenté sous la figure d'un homme d'âge, bien fait : il est habillé en guerrier, couvert d'Armes blanches, & en action de mettre l'Épée à la main. Il porte une Écharpe bleuë, avec les trois Signes célestes qui se trouvent sous le Zodiaque.

SÉRAPEON,

Temple fameux d'Aléxandrie, ainsi nommé, parcequ'on y avoit déposé la Statuë du Dieu *Sérapis*. Ce Temple avoit

une Bibliothèque, qui devint fameuse dans tous les siècles suivans, par le nombre & le prix des Livres qu'elle contenoit. Ptolomée Soter la commença, & la plaça dans le quartier d'Aléxandrie, qu'on nommoit *Bruchion*, où étoit le Museon, espèce d'Académie qu'il fonda. Son fils Philadelphe la laissa composée de cent mille Volumes; & sous ses Successeurs, on y comptoit jusqu'à sept cents mille Volumes. Quand elle fut si grossie, qu'on ne trouva plus de place pour tant de Livres, on commença à mettre dans le *Sérapeon* les Volumes nouveaux qu'on y ajoutoit. Cette dernière Bibliothèque étoit donc comme un supplément de l'autre; aussi voit-on qu'on l'appelloit sa fille; & avec le temps il se trouva dans cette dernière jusqu'à trois cents mille Volumes.

Dans la Guerre qu'eut César avec ceux d'Aléxandrie, un incendie, qui en fut l'effèt, consuma la Bibliothèque de *Bruchion* avec ces quatre cents mille Volumes. La Bibliothèque de *Sérapeon* ne souffrit aucun dommage; & ce fut là apparemment que Cléopatre mit les deux cents mille Volumes de celle de Pergame, dont Marc-Antoine lui fit présent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de temps en temps, rendit la nouvelle

Bibliothèque d'Aléxandrie plus nombreuſe & plus conſidérable que la première ; & quoique pillée plus d'une fois pendant les troubles & les révolutions qui arrivèrent dans l'Empire Romain, elle ſe remettoit toujours de ſes pertes, & recouvroit ſon nombre de Volumes. Elle a ainſi ſubſiſté un grand nombre de ſiècles, ouvrant ſes tréſors aux Sçavans & aux Curieux, juſqu'au ſeptième ſiècle, qu'elle eut enfin le même ſort que ſa mère, & qu'elle fut brûlée par les Sarraſins, lorſqu'ils prirent la Ville l'An de grâce 642. La manière dont la choſe arriva eſt trop ſingulière, pour ne la pas mettre ici.

Jean, ſurnommé le Grammairien, fameux Sectateur d'Ariſtote, ſe trouva dans Aléxandrie quand elle fut priſe. Comme il étoit fort bien dans l'eſprit du Général de l'Armée des Sarraſins, qui eſtimoit beaucoup ſon ſçavoir, il demanda à ce Général la Bibliothèque d'Aléxandrie. Ce Général lui répondit, que la choſe ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, pour avoir ſes ordres, ſans leſquels il n'oſoit en diſpoſer. Il écrivit effectivement à Omar, Caliphe dans ce temps-là, dont la réponſe fut : Que ſi ces Livres contenoient la même Doctrine que l'Alcoran, ils étoient inutiles, puiſque

l'Alcoran contenoit toutes les vérités nécessaires; mais que s'ils contenoient des choses contraires à l'Alcoran, il falloit les brûler. En conséquence, il lui ordonnoit, sans autre éxamen, de les brûler tous. On les donna aux Bains publics, où ils servirent pendant six mois à les chauffer au lieu de bois : ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de Livres qu'il y avoit dans cette Bibliothèque. Ainsi périt ce trésor inestimable de sçience.

Je finirai cet article par une remarque, touchant la manière singulière dont se forma cette fameuse Bibliothèque : voici comment on s'y prit. On saisissoit généralement tous les Livres Grècs & autres qui entroient en Égypte; & on les envoyoit au Museon, où l'on en faisoit faire des Copies par des gens qu'on y entretenoit exprès. Après cela on rendoit ces Copies aux Propriétaires, & l'on retenoit les originaux pour la Bibliothèque.

Ptolomée Évergète, par éxemple, emprunta des Athéniens les Œuvres de Sophocle, d'Euripide, & d'Eschille; & ne leur renvoya que les Copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talens (quinze mille écus), dont il leur fit présent pour les Originaux qu'il retenoit.

SÉRAPIS,

Fausse Divinité que les Égyptiens adoroient. Cette Divinité étoit adorée dans plusieurs endroits de la Grèce, & principalement à Athènes. Les Romains bâtirent un Temple à cette Divinité dans le Cirque de Flaminius, qui étoit dans le neuvième quartier de Rome. Dans la suite, les Romains défendirent en différens temps de célébrer dans leur Ville les Cérémonies des Sacrifices de *Sérapis*. L'Idole, dont l'Empereur Adrien, & après lui Julien l'Apostat, voulurent avoir une copie, étoit composée de toutes sortes de métaux, de bois & de pierres préçieuses. Le Temple & la Statuë furent démolis du temps de Théodose *le Grand*, en 398, après une sédition excitée à Aléxandrie par les Païens. Ils étoient irrités de ce que Théophile d'*Aléxandrie* ayant demandé un vieux Temple à l'Empereur, on y avoit trouvé des grottes souterreines, qui révéloient le secrèt honteux de leurs Mystères. Quelques Auteurs prétendent que le nom de *Sérapis* est tiré d'un mot qui veut dire, *Sauveur du Monde*; & que les Égyptiens, par *Sérapis*, ont voulu représenter Joseph, qui, par sa sage prévoyance, sauva

l'Égypte pendant une longue famine. Julius Firmicus Maternus le fait venir du nom de *Sara*. Nymphodore, dans Clément *Aléxandrin*, le tire d'un mot Grèc, qui veut dire *Mort*; & d'autres croyent en découvrir l'origine dans le nom d'*Apis*, & le mot Hébreu *Sor*, qui signifie *Bœuf*: ainsi on a dit *Sor-apis*, puis *Sérapis*; comme si on eût voulu dire, *le Bœuf d'Apis*. D'autres enfin en cherchent l'étymologie dans les mots Hébreux *Sar-abit*, qui signifient *Prince puissant*. Quoi qu'il en soit, *Sérapis* étoit régardé comme l'Inventeur & le Dieu de la Médecine.

Le Symbole ordinaire de *Sérapis* est une espèce de Panier ou de Boisseau, appellé en Latin *Calathus*, qu'il porte sur la tête; pour signifier l'Abondance que ce Dieu, pris pour le Soleil, apporte à tous les hommes. On représente *Sérapis* barbu; & au Boisseau près, il a par-tout presque la même forme que Jupiter; aussi est-il pris souvent pour Jupiter dans les Inscriptions. Lorsqu'il est *Sérapis* Pluton, il tient à la main une Pique ou un Scèptre, & il a à ses pieds le Cerbère, Chien à trois têtes.



Énigme XXVI.

D'une Nymphe j'ai pris mon nom.
Je n'ai fait aucun crime, & je suis détenuë
Dans une obscure tour, flanquée & défenduë
D'un bastion bien muni de canons.

Au lieu de me venger d'une telle injustice,
J'en sors, quand on le veut, pour secourir les gens;
Et loin de vendre mon service,
Ce qu'on me donne, je le rends.

On me connoît pour si discrète,
Qu'à peine se voit-il quelqu'un qui ne commette
Sa plus secrète affaire à ma fidélité;
Et quand on m'emploie, on me traite
Ainsi qu'une Divinité.

Sermens.

Quand les anciens François partoient pour la Guerre, ils juroient de ne se point faire la barbe, qu'ils n'eussent vaincu leurs ennemis; c'est ce qu'ils firent, quand *Clovis* les conduisit contre *Alaric.* L'usage étoit encore de tirer, d'agiter, & de secouer leurs Épées, quand ils s'engageoient par *Serment* de faire observer quelque chose.

Le *Serment* a été aussi en usage chez les François, après leur conversion; & ils ne

penſoient pas qu'un Chrétien pût prendre à témoin d'une fauſſeté, ce qu'il a de plus ſacré : ils ſe perſuadoient que Dieu ne manqueroit pas de punir le parjure, comme en effèt il arrivoit ſouvent.

Ceux qui *JUROIENT*, devoient être à jeun ; & c'étoit communément dans quelque Lieu ſaint que l'on reçevoit leur *Serment*.

Ils juroient ſur l'*Évangile*, ſur la *Croix*, ou ſur les *Reliques* des Saints. Ils étoient à genou, & ils élevoient la main pour toucher l'Autel, & ce qu'on y avoit placé, ſoit l'Évangile, ſoit la Croix, &c.

Mais les Évêques & les Prêtres ne touchoient point les choſes ſur leſquelles ils juroient ; ce qu'on appelloit *jurare inſpectis ſacris* ; c'eſt-à-dire, *jurer en préſence des choſes ſaintes* ; & l'autre manière s'appelloit *jurare ſuper ſacra* ; ce qui ſignifie *jurer ſur les choſes ſaintes*. C'eſt de-là, ſans doute, que nous eſt reſtée la coutume de lever la main en faiſant *Serment* ; & pour les Prêtres, de la tenir étenduë ſur la poitrine.

Plus le crime étoit grave, plus on faiſoit jurer de perſonnes avec l'accuſé ; c'eſt ce qu'on appelloit *jurare tertiâ manu*, *ſeptimâ*, *duodecimâ* ; c'eſt-à-dire, *jurer par trois*, *ſept*, *douze mains*, ſelon le nombre

de ceux qui juroient avec l'accusé, & qui devoient être de sa condition.

Des *Nobles* faisoient jurer des *Nobles*; un *Prêtre* faisoit jurer des *Prêtres*; une *femme* faisoit jurer des *femmes* : une partie de ces personnes étoient choisies par l'*accusé*, & l'autre par l'*accusant*.

L'*accusé* prononçoit seul la formule de son *Serment*; & ceux qui juroient avec lui, disoient seulement : *Je jure que je crois qu'il dit la vérité.*

Les Rois de France faisoient communément prêter les *Sermens* qu'ils éxigeoient, sur la *Chape de Saint Martin*, que l'on conservoit dans l'oratoire de leur Palais; quelquefois pour une plus grande assurance de fidélité, ils faisoient jurer la même personne dans les différentes Églises où reposoient les corps des Saints les plus célèbres; comme de *Saint Martin*, de *Saint Denis*, de *Saint Germain*, de *Saint Médard*, de *Saint Aignan*, &c. Quand les uns attestoient un fait que les autres nioient, on choisissoit un *Champion* de chaque côté, pour se battre avec le *Bouclier* & le *Bâton*. Le vaincu, réputé *parjure*, avoit la main coupée; les autres témoins de son parti payoient l'amende, pour *racheter leur main* : de-là est venu le Proverbe : *Les battus payent l'amende.*

Cette dernière Loi avoit été portée par *Louis le Debonnaire*. Quelquefois même on admettoit en preuve le *Serment* de personnes qui ne pouvoient avoir une connoissance certaine du fait dont il s'agissoit : par éxemple, un père faisoit *Serment* que sa fille étoit fidelle à son mari.

Quand on refusoit de reçevoir la preuve du *Serment*, on en venoit à celle du *Duel*; & le vaincu étant toujours censé être le *coupable*, subissoit la peine dûë au crime dont il étoit l'*accusateur* ou l'*accusé*.

Plusieurs de nos Rois avoient un *Serment* qui leur étoit particulier. *Philippe-Auguste* juroit par les Saints de France, *per Sanctos Franciæ* : ce *Serment* n'avoit rien de *scandaleux*. Un des *Sermens* favoris de *Louis XI*, étoit *Pâques-Dieu*, ainsi que celui qu'il faisoit sur la *Croix* de Saint Lo d'Angers. Celui de *Henri IV* étoit, *Ventre-saint-gris*. On lit que le Maréchal de Rèts, Gouverneur de Charles IX, lui enseignoit pour maxime, que les *Sermens* étoient l'ornement du discours. Quelle éducation pour un Prince, qui alloit règner sur un grand Peuple, à qui il devoit l'éxemple !

Serpent.

Cet Animal est un Symbole ordinaire

du Soleil, dit Macrobe; en effèt, rien n'eſt plus commun dans les Monumèns : dans quelques-uns il ſe mord la queuë, faiſant un cercle de ſon corps; ce qui marque le cours ordinaire du Soleil. Dans les figures de Mithras, il entoure quelquefois Mithras à pluſieurs tours, pour figurer le cours annuel du Soleil ſur l'Écliptique, qui ſe fait en ligne ſpirale.

Le *Serpent* étoit auſſi le Symbole de la Médecine, & des Dieux qui y préſident, comme *Apollon*, *Eſculape*. Pline en rend pluſieurs raiſons : c'eſt parceque, dit-il, le *Serpent* ſert à pluſieurs remèdes, ou parcequ'il marque la vigilance néceſſaire à un Médecin; ou peut-être enfin parceque tout de même que le *Serpent* ſe renouvelle en changeant de peau, l'homme auſſi eſt renouvellé par la Médecine, qui lui donne comme un corps nouveau par la force des remèdes. Pauſanias nous dit que, quoique les *Serpens* en général ſoient conſacrés à Eſculape, cette prérogative appartient pourtant ſur-tout à une eſpèce particulière, dont la couleur tire ſur le jaune : ceux-là ne font point de mal aux hommes, & l'Épidaurie eſt le ſeul Pays où il s'en trouve. Le *Serpent* d'Épidaure, qui fut tranſporté à Rome pour Eſculape, étoit de cette eſpèce. C'étoit peut-être auſſi de

cette même eſpèce de *Serpent*, dont les Bacchantes entortilloient leurs Thyrſes, ou les Paniers myſtiques des Orgies; ce qui ne laiſſoit pas d'inſpirer de l'horreur ou de la crainte aux Spectateurs.

Les Égyptiens ne ſe contentoient pas de mêler le *Serpent* avec leurs Divinités; les Dieux eux-mêmes étoient ſouvent repréſentés chez eux n'ayant que leur tête propre avec le corps, & la queuë du *Serpent*. Tel étoit pour l'ordinaire Sérapis, qu'on reconnoît dans les Monumens, à ſa tête couronnée d'un Boiſſeau; mais dont tout le corps n'eſt qu'un *Serpent* à pluſieurs tours. Apis ſe voit auſſi avec une tête de Taureau, ayant le corps & la queuë de *Serpent* retrouſſée à l'extrémité.

Les Génies ont été quelquefois repréſentés ſous la figure d'un *Serpent*. Deux *Serpens* attelés tiroient le Char de Triptolème, lorſque Cérès l'envoya parcourir la terre, pour apprendre aux hommes à ſemer le bled. Les Poëtes ont imaginé que les *Serpens* étoient nés du ſang des Titans, qui fut répandu dans la guerre qu'ils eurent contre Jupiter, & qui tombé ſur la terre, produiſit tous les Animaux venimeux, les *Serpens*, les Vipères, &c. D'autres les attribuent au ſang de Python ou de Typhon.

Servitude.

L'eſclavage m'eſt odieux ;
Quand j'aurois tous les biens de la Terre & de l'Onde,
Si, ſelon mon deſir, il faut que je réponde,
Sçachez que j'aime beaucoup mieux
Etre libre, qu'avoir tous les biens du Monde.

Le Joug qu'on lui mèt ſur les épaules, & les Épines ſur leſquelles elle marche, ſignifient la gênante obligation de l'état ſervile. Son vêtement eſt ſimple ; & les aîles qu'elle a aux pieds, déſignent la promptitude qu'elle doit avoir à obéir. La Gruë, qui tient une pierre dans ſa patte, eſt l'Emblême de l'attention & de la vigilance qui lui conviennent, ſelon les paroles de l'Évangile :

Beati ſervi illi, quos, cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes.

Servitude, ou Esclavage.

Celle-ci eſt diſtinguée de la précédente en ce qu'elle eſt vêtuë encore plus ſimplement, & qu'elle s'occupe à un travail pénible. Sa tête raſée & les chaînes qu'elle a aux pieds & au col, ſont les marques de l'*Eſclavage*. Elle eſt en action de rouler une pierre extrêmement peſante, pour

désigner l'excès de tyrannie qui accable cet état.

Sévérité.

Un Prince, un Magistrat, nos Précepteurs, nos pères,
Ne sçauroient être trop sévères.

Une Matrône dans une attitude soutenuë, & dont le regard est fier, caractérise ce sujèt. Elle est couronnée d'une branche de Chêne, qui est l'Attribut de la Force. Sa robe est de couleur violette, tirant sur le noir, pour marquer que l'excès de la gravité engendre la tristesse. Elle s'appuie sur un Livre des Loix, & tient une Verge de fer. Le Cube, dans lequel est planté le poignard, désigne sa fermeté & son infléxibilité, selon ce Vers de Virgile, *En. Liv. 4.*

Mens immota manet, lachrymæ volvuntur inanes.

Sèxe.

Le *beau Sèxe* fut en une très-grande considération dans les siècles de l'*ancienne Chevalèrie* & des *Tournois*. Le desir de lui plaire étoit l'âme de toutes les belles actions de ces *preux Chevaliers.*

Un *Chevalier*, prêt d'aller au combat, fut ceint de ſon Épée par une *jeune Demoiſelle*.

Le jeune *Lancelot* fut fait *Chevalier* par la femme du Roi *Artus*, & cette Princeſſe lui ceignit l'Épée.

Partenopex de Blois dit, dans ſon *Roman*, qu'il fut fait *Chevalier* par une *Dame*, ſans qu'elle le connût.

Des Écuyers ne voulurent être armés *Chevaliers*, que par les *Dames*; c'eſt-à-dire, qu'elles leur ceignoient l'Épée.

On lit dans un des curieux Mémoires de l'*ancienne Chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye, que, pendant qu'on préparoit les lieux deſtinés aux Tournois, on étaloit, le long des Cloîtres de quelques Monaſtères voiſins, les écus & armoiries de ceux qui prétendoient entrer en lice. Ils y reſtoient pluſieurs jours, expoſés à la curioſité, & à l'éxamen des *Dames* & des *Demoiſelles*. Un *Hérault*, ou *Pourſuivant* d'Armes, nommoit ceux à qui ils appartenoient; & ſi, parmi les prétendans, il s'en trouvoit quelqu'un, dont une *Dame* eût ſujèt de ſe plaindre, ſoit parcequ'il avoit mal parlé d'elle, ſoit pour quelqu'autre offenſe ou injure, elle touchoit le *Timbre* ou *Écu de ſes Armes*, pour le recommander au *Juge du Tournois*. Celui-ci, après avoir fait les informations

informations nécessaires, prononçoit ; & si le crime avoit été prouvé juridiquement, la punition suivoit de près.

La plupart de ces *Dames* & *Demoiselles*, qui étoient alors en si haute considération parmi cet Ordre Militaire de *Chevaliers*, dont la noblesse égaloit la bravoure, prenoient le titre d'*Equitissa*, de *Militissa* : ce n'est pas qu'elles fussent *Chevalières*, & *Guerrières*, comme l'a prétendu la Roque, dans son *Traité de la Noblesse, page 430* ; la foiblesse de leur *Sèxe* ne le permettoit pas : si elles se qualifioient ainsi, c'est que leurs Pères, ou leurs Maris, peut-être leurs Frères ou leurs Amans, étoient *Chevaliers*. C'est comme aujourd'hui les *Dames* de Condition, qui prennent les qualités dont sont personnellement revêtus leurs Maris.

L'office de ces anciens *Chevaliers* étoit de maintenir les *Femmes veuves*, les *Orphelins*, les *hommes mal-aisés & non-puissans*, & sur-tout l'honneur des *Dames*. C'est, de toutes les Loix de la *Chevalerie*, celle qui se soit maintenuë avec plus de vigueur parmi la *Noblesse Françoise*.

Une seule autorité suffit pour le prouver. *Brantôme* dit que, *si une honnête Dame veut se maintenir en sa fermeté & constance, il faut que son serviteur n'épargne nullement sa vie pour la maintenir &*

défendre, si elle court de moindre fortune au monde, soit ou de sa vie, ou de son honneur, ou de quelque méchante parole; ainsi que j'en ai vu en notre Cour plusieurs, qui ont fait taire les médisans tout court, quand ils sont venus à détracter leurs Maîtresses & Dames, auxquelles, par devoir de Chevalerie, & par ses Loix, nous nous sommes tenus de servir de Champions à leurs afflictions.

Mais ce beau Droit que les *Dames* avoient sur la *Chevalerie*, étoit conditionnel. Le sçavant Académicien, Auteur des Mémoires de l'*ancienne Chevalerie*, nous apprend qu'il supposoit que la conduite & la réputation des *Dames* ne les rendoit pas indignes de l'espèce d'association qui les unissoit à cet *Ordre de Chevalerie*, uniquement fondé sur l'honneur.

Une Princesse, suivant le témoignage de *Tirant le Blanc, Tome I, page 266*, se soumit de perdre tout droit à la *Chevalerie*, & consentit que jamais *Chevalier* ne pût prendre Armes pour sa défense, si elle ne tenoit pas la Promesse de mariage qu'elle avoit donnée à un *Chevalier*, qui l'aimoit.

Il faut juger par-là, que les *Dames* étoient assujetties à avoir les mœurs pures & honnêtes, que les *Chevaliers* éxigeoient

d'elles, & à s'observer scrupuleusement dans toutes les démarches de leur vie : & c'étoit, dit M. *de Sainte-Palaye*, un nouveau service que la *Chevalerie* rendoit à la Société.

Une *Demoiselle*, dont *Gérard de Nevers* entreprit la défense, ayant vu l'empressement avec lequel il s'y porta, prit son *Gant senestre*, le lui donna, en disant : *Sire, mon Corps, ma Vie, mes Terres, mon honneur, je les mèt en la garde de Dieu, & de vous, auquel je prie Dieu qu'il doint à vous telle grâce octroyer, que au-dessus en puissiez venir, & nous ôter au danger où nous sommes.*

Il n'y a point d'honneur que ces Preux *Chevaliers* ne rendissent aux *Dames* & *Demoiselles* qui avoient bonne renommée. En temps de paix, ils leur donnoient des Fêtes. S'il s'en trouvoit parmi elles, dont la conduite fut équivoque, ces *bons Chevaliers*, sans égard à leur Naissance, aux Richesses, au rang des Pères & des Époux, ne craignoient point de venir à elles, & de plaçer celles qui avoient une bonne Réputation, devant & au-dessus de celles qui n'en jouissoient pas. Par cette distinction, les unes étoient honorées autant qu'elles devoient l'être, & les autres humiliées autant qu'elles le méritoient. Telles

étoient les mœurs de ce temps-là : nous n'en sommes pas bien éloignés ; & malgré un libertinage affiché, on distingue encore dans les Sociétés, la Sagesse & la Vertu du *Sèxe*.

Les *Chevaliers vainqueurs* faisoient leurs offrandes aux *Dames* ; quelquefois ils leur présentoient les *Champions* qu'ils avoient renversés, *& les Chevaux*, dont ils avoient fait vuider les arçons.

Quand les *Chevaliers*, dans les joûtes, avoient leurs habits si déchirés, qu'on ne les reconnoissoit plus à leurs blasons, les *Dames spectatrices*, pour les distinguer dans la mêlée, leur envoyoient des *Bannières* ou *Timbres*, pour leurs *Héaumes* ; des *Écus chargés de parures* ; leurs *propres Mantelèts fourrés*. *Perceforest* fait la description d'un *Paon artificiel*, qu'une *Demoiselle* envoya à son *Ami*, pour être porté sur son Casque dans un *Tournois*.

A celui de *Saint-Denis*, en 1389, ordonné pour la *Chevalerie* du Roi de Sicile & de son frère, les *Dames*, après le souper, comme *Juges du Champ & de l'Honneur de la Lice*, adjugèrent le prix à deux *Chevaliers*.

Bayard ayant le mieux fait dans un *Tournois*, qu'il fit publier à Aire en Picardie, les *Dames* & les Gentilshommes

lui déférèrent l'honneur de remettre lui-même le prix à qui bon lui sembleroit.

On lit dans le *Roman* de *Perceforest*, qu'une Reine, précédée de deux Ménétriers, jouant de leurs Instrumens, & marchant entre deux *Demoiselles*, qui, les mains élevées, portoient le prix, s'avança vers les deux *Chevaliers*, qui avoient également partagé l'honneur du *Tournois*; qu'elle les complimenta, & leur dit, *que le Roi pouvoit bien leur donner de riches prix, mais qu'à leur âge, le plus agréable étoit un chapeau de roses, qui étoit un trésor pour les Amoureux, qui furent assises par les mains des deux Demoiselles, sur le chef d'un chacun d'eux*; car on n'avoit pu discerner lequel avoit le mieux fait.

Un *Baiser* étoit aussi le prix du *Tournois*. Celui de l'Isle, en 1433, fut remporté par M. *de Charolois* : les Officiers d'Armes lui amenèrent deux *Demoiselles*, qui étoient les Princesses de *Bourbon* & d'*Estampes*, qu'il embrassa.

Autres temps, autres divertissemens. Aujourd'hui la jeune *Noblesse Françoise* n'est ni moins polie, ni moins galante, ni moins courageuse (c'est un héritage de nos pères, qui se transmet d'âge en âge) : & nos Preux & hardis *Chevaliers* modernes, sans insulter publiquement à la foi-

blesse, sans marquer de la craie les maisons des personnes qui ne sont pas bonnes à fréquenter, sont, comme leurs ancêtres, les *Champions* de l'Honneur & de la Vertu ; & ne cherchant qu'à plaire, quand le Prince ou les Généraux l'ordonnent, dans des Camps de Paix, ils sçavent, par de sçavantes & fatiguantes évolutions militaires, retraçer au *Sèxe* & à tout un Public, l'idée des *Tournois* & des *Joûtes*.

SIAM,

Ville des Indes au-delà du Gange, Capitale du Royaume de *Siam*. Elle est située dans une Isle que forme le Fleuve *Ménan*, & elle est coupée par un grand nombre de canaux qu'on a tirés de ce Fleuve, & qui la traversent, de telle sorte qu'il y a peu de maisons où l'on ne puisse aller en bateau.

Elle a plusieurs belles rues : ses bâtimens sont d'une belle structure ; & la richesse des Pagodes ou Temples des faux Dieux, surpasse tout ce qu'il y a de plus superbe dans les Indes.

Le Palais du Prince est sur le bord de la rivière ; il est d'une prodigieuse étendue ; ses Dômes & ses Pyramides sont dorés.

Entre les Pagodes les plus superbes, est

celui du Palais du Roi : l'or y éclate de toutes parts ſur les murs, ſur les lambris, aux voûtes & aux piliers ; les couches ſont ſi épaiſſes, & en même temps ſi unies, qu'il ſemble que tout ſoit revêtu de lames de ce métal.

On voit ſur l'Autel quatre Pagodes (l'on donne ce nom aux Idoles, comme aux Temples) d'or maſſif, à peu près de la hauteur d'un homme, dont les jambes ſont croiſées à la ſiamoiſe.

Outre cela, il y a dans le Chœur (ſi l'on peut donner ce nom à un Temple prophane) une Statuë coloſſale d'or maſſif, de quarante-cinq pieds de haut, ſur ſept ou huit de largeur, qu'on eſtime douze ou treize millions.

Aſſez près de ce Pagode, on en voit un autre qui renferme, à la vérité, moins de richeſſes, mais dont l'Architecture eſt beaucoup plus belle.

Il eſt bâti en forme de croix, comme la plupart de nos Égliſes, & ſurmonté de cinq Dômes, dont celui du milieu eſt le plus exhauſſé & le plus vaſte.

Ce Temple eſt environné de quarante-quatre Obéliſques de différentes proportions, diſpoſés au pourtour avec ſymmétrie, par trois plans de différente hauteur. Les uns ſe terminent en pointe, & les

autres en petit Dômes. Le tout eſt enfermé dans une eſpèce de Cloître quarré, où l'on voit plus de quatre cents Pagodes de brique, diſpoſées avec ſymmétrie, & parfaitement dorées.

Sibylles.

Les Païens donnèrent ce nom à de certaines femmes qu'ils diſoient inſpirées de l'eſprit prophétique. Diodore croit qu'elles furent ainſi appellées, ou du nom de celle de Delphes, ou d'un mot Grèc, qui ſignifie inſpiré, ou conſeillé par les Dieux. On convient aſſez communément qu'il y a eu des *Sibylles*, mais on ne s'accorde pas ſur le nombre. Platon, le premier des Anciens qui en ait parlé, ſemble n'en reconnoître qu'une; car il dit ſimplement, la *Sibylle*. Quelques Auteurs modernes ont ſoutenu, après ce Philoſophe, qu'il n'y avoit eu effectivement qu'une *Sibylle*; ſçavoir, celle d'Érythrée en Ionie; qu'elle a été multipliée dans les Écrits des Anciens, parcequ'elle a beaucoup voyagé & vécu très-long-temps. Solin & Auſone en comptent trois, l'Érythréenne, la Sardienne, & la Cumée. Élien en admèt quatre; ſçavoir, celle d'Érythrée, celle de Sardes, l'Égyptienne, & la Samienne. Enfin Varron, cité par Lactance, & ſuivi du plus grand

nombre des Sçavans, distingue dix *Sibylles*, qu'il nomme en cet ordre : la *Persique* ; c'est celle qui, dans les Vers Sibyllins supposés, se dit bruë de Noé ; on la nommoit Sambethe : la *Libyenne*, qu'on disoit être fille de Jupiter & de Lamia, & qui voyagea en plusieurs endroits, à Samos, à Delphes, à Claros, &c. La *Delphique* étoit fille de Tirésias Thébain. Après la prise de Thèbes, elle fut consacrée au Temple de Delphes par les Épigones, & eut la première le nom de *Sibylle*, au rapport de Diodore, parcequ'elle étoit souvent éprise d'une fureur divine. La *Cumée*, qui faisoit sa résidence ordinaire à Cumes en Italie. L'*Érythréenne*, qui prédit le succès de la Guerre de Troye, dans le temps que les Grècs s'embarquoient pour cette expédition. La *Samienne*, dont on avoit trouvé les Prophéties dans les anciennes Annales des Samiens. La *Cumienne*, née à Cumes dans l'Éolide ; c'est celle qu'on nomme Démophile, Hérophile, ou même Amalthée, & qui apporta à Tarquin l'ancien ses Vers à vendre. L'*Hellespontine*, née à Marpèze dans la Troade, qui avoit prophétisé du temps de Solon & de Cyrus. La *Phrygienne*, qui faisoit son séjour à Ancyre où elle rendoit ses Oracles. Et enfin la *Tiburtine*, nommée Albunée, qui

fut honorée comme une Divinité à Tibur ou Tivoli sur le Tévéron.

On peut ajouter ici ce que Virgile dit de la manière dont elle rendoit ses Oracles. « Vous trouverez au fond d'une grotte » une *Sibylle*, qui annonce aux humains » les Secrèts de l'Avenir : elle écrit ses » Oracles sur des feuilles volantes, qu'elle » arrange dans sa caverne, où ils restent » dans l'ordre qu'il lui a plu de leur donner. Mais il arrive quelquefois que le » Vent, lorsqu'on ouvre la porte, dérange » les feuilles : la *Sibylle* dédaigne alors de » rassembler ces feuilles éparses dans sa » caverne, & néglige de rétablir l'ordre » des Vers. Ceux qui la viennent consulter, frustrés ainsi de leur espérance, s'en » retournent sans réponse, en maudissant » & la Prêtresse & son Antre.

Voici l'origine des Livres Sibyllins. Après que Tarquin en eut fait l'acquisition, il en confia la garde à deux Prêtres particuliers, nommés Duumvirs, dont tout le Sacerdoce se borna d'abord aux soins que demandoit ce Dépôt sacré : on y attacha ensuite la fonction de célébrer les Jeux Séculaires. Ces Livres étoient consultés dans les grandes calamités ; mais il falloit un Arrêt du Sénat pour y avoir recours ; & il étoit défendu, sous peine

de mort, aux Duumvirs, de les laiſſer voir à perſonne.

Valere Maxime dit, que M. Atilius, Duumvir, fut puni du ſupplice des parricides, pour en avoir laiſſé prendre une copie par Pétronius Sabinus.

Ce premier Recueil d'Oracles Sibyllins périt dans l'incendie du Capitole, ſous la Dictature de Sylla. Après cet accident, le Sénat, pour réparer cette perte, envoya en différens endroits, à Samos, à Troye, à Érythrée, & à pluſieurs autres Villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Aſie, pour recueillir ce qu'on pourroit trouver de Vers Sibyllins; & les Députés en rapportèrent un grand nombre : mais comme il y en avoit ſans doute beaucoup d'apocryphes, on commit des Prêtres pour en faire un choix judicieux.

Ces nouveaux Livres Sibyllins furent dépoſés au Capitole, comme les premiers; mais on n'y eut pas tant de foi, & ce qu'ils contenoient ne fut pas auſſi ſecrètement gardé; car il paroît que la plupart de ces Oracles étoient publics, & que chacun, ſelon les évènemens, en faiſoit l'application à ſa fantaiſie.

Il n'y eut que les Vers de la *Sibylle* de Cumes, dont le ſecrèt fut toujours gardé. On forma un Collége de quinze perſon-

nes, pour veiller à la conservation de cette collection, qu'on nommât les Quindecimvirs des *Sibylles*. On avoit une si grande foi aux prédictions qui y étoient contenuës, que dès qu'on avoit une guerre importante à entreprendre, une sédition violente à appaiser, lorsque l'armée avoit été défaite, que la peste, ou la famine, ou quelque maladie épidémique affligeoit la Ville ou la Campagne, ou enfin si on avoit observé quelques prodiges qui menaçassent d'un grand malheur, on ne manquoit pas d'y avoir recours. C'étoit une espèce d'Oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, & avec autant de confiance, que celui de Delphes par les Grècs.

Quant aux Oracles qu'on avoit recueillis des autres *Sibylles*, & dont le Public avoit connoissance, les Politiques sçavoient en faire usage pour leurs propres intérêts; souvent même ils les inventoient, & les faisoient courir parmi le Peuple comme anciens, afin de les faire servir aux desseins de leur ambition. C'est ainsi que P. Lentulus Sura, un des Chefs de la conjuration de Catilina, faisoit valoir une pretenduë prédiction des *Sibylles*, que trois Cornéliens auroient à Rome la puissance souveraine. Sylla & Cinna, tous

ux de la Maison Cornélienne, avoient ja vérifié une partie de la prédiction. entulus, qui étoit de la même famille, : persuada que les deux tiers de la préiction ayant déja été vérifiés, c'étoit à ui à l'achever en s'emparant du pouvoir uprême; mais la prévoyance du Consul Cicéron empêcha les effets de son ambition.

Pompée voulant rétablir Ptolémée Aulétès dans son Royaume d'Égypte, la faction qui étoit contraire à Pompée, publia une prédiction *Sibylline*, qui portoit que, si un Roi d'Égypte avoit recours aux Romains, ils ne devoient pas lui refuser ses bons offices, mais il ne falloit pas lui fournir de troupes. Cicéron, qui étoit dans le parti de Pompée, ne doutoit pas que l'Oracle ne fût supposé; mais au lieu de le réfuter, il chercha à l'éluder : il fit ordonner au Proconsul d'Afrique d'entrer en Égypte avec une armée, & d'en faire la conquête pour les Romains; ensuite on en fit présent à Ptolémée.

Lorsque Jules César se fut emparé de l'autorité souveraine, sous le titre de Dictateur perpétuel, ses partisans cherchant un prétexte pour lui faire déférer le titre de Roi, répandirent dans le Public un nouvel Oracle Sibyllin, selon lequel les

Parthes ne pouvoient être assujettis que par un Roi des Romains. Le Peuple étoit déja déterminé à lui en accorder le titre, & le Sénat devoit en rendre le décrèt, le jour même que César fut assassiné.

Pausanias rapporte, dans ses Alchaïques, une prédiction des *Sibylles* sur le Royaume de Macédoine. L'Oracle étoit conçu en ces termes. « Macédoniens, qui vous vantez d'obéir à des Rois issus des anciens » Rois d'Argos, apprenez que deux Philippes feront tout votre bonheur & tout » votre malheur : le premier donnera des » Maîtres à de grandes Villes & à des Nations : le second, vaincu par des Peuples » sortis de l'Occident & de l'Orient, vous » perdra sans ressource, & vous couvrira » d'une honte éternelle. » En effèt, l'Empire de Macédoine, après être parvenu à un haut point de gloire, sous Philippe, père d'Aléxandre, tomba en décadence sous un autre Philippe, qui devint tributaire des Romains. Ceux-ci étoient au couchant de la Macédoine, & furent secondés par Attalus, Roi de Mysie, qui étoit à l'Orient. Les *Sibylles* avoient aussi prédit apparemment ce grand tremblement de terre, qui ébranla l'Isle de Rhodes jusques dans ses fondemens; car Pausanias dit à cette occasion, que la *Prédic-*

n de la Sibylle ne se trouva que trop complie.

Nous avons encore aujourd'hui une ollection de Vers Sibyllins en huit Lies, qui contient, sur la Religion Chréenne & sur les Mystères saints, des préictions infiniment plus claires que toutes elles d'Isaïe & des autres Prophètes sacrés. Mais tous les Critiques conviennent que c'est un ouvrage supposé, le fruit de la pieuse fraude de quelques Chrétiens du second siècle de l'Église, plus zélés que habiles, & qui prétendirent prêter des armes à la Religion, & combattre le Paganisme avec plus d'avantage; comme si la Vérité avoit besoin de l'appui du mensonge, pour triompher de l'erreur.

SIÈCLE.

C'est l'espace de cent années. On personnifie ce sujèt par un vieillard décrépit, pour faire connoître que le *Siècle* est la plus longue durée de la vie humaine. Le Phénix, qui renaît de sa cendre, est l'Emblême qu'on lui donne; parceque, selon quelques Auteurs, cet Animal termine volontairement sa carrière au bout de cent ans; & selon d'autres, c'est au bout de cinq cents ans.

Siècle d'Or.

O le bienheureux Temps ! O l'Age fortuné !
Tout causoit du plaisir, rien n'étoit incommode.
Puisse-t-il pour toujours nous être ramené,
Que toutes ces douceurs redeviennent à la mode.

Le *Siècle d'Or* est attribué au Règne de la Terre, parceque de son temps le Dieu Janus apporta au monde cet Age d'or si célèbre dans les Écrits des Anciens. La Terre, sans être cultivée, produisoit alors toutes sortes de biens ; la Justice régnoit ici-bas, & tous les humains vivoient en commun dans une parfaite union. Cet âge dura jusqu'à ce que Saturne fut chassé de son Royaume, qui étoit le Ciel, selon les anciens Poëtes. Mais à proprement parler, ce temps convient à celui que nos premiers parens passèrent dans le Paradis terrestre, & qu'Adam fut chassé de ce lieu de délice. Cet agréable temps nous est représenté sous la figure d'une belle fille, couronnée d'une Guirlande de Fleurs. Elle est vêtuë d'un simple habillement, tenant d'une main une Ruche de Mouches à miel, & de l'autre un Rameau d'Olivier.



SIÈCLE D'ARGENT.

entôt l'ambition s'empara des Humains ;
e desir d'acquérir & la concupiscence
ouillèrent aussi-tôt leurs cœurs avec leurs mains,
t le monde perdit sa tranquille innocence.

Le *Siècle d'Argent* est attribué au Régne de Jupiter, accusé, par Virgile, d'avoir donné du Poison aux Serpens, & d'avoir suscité à leurs places des Loups, pour faire la guerre aux hommes. Alors la terre ne produisit que par la culture. Il s'éleva parmi eux des Tyrans, qui, pour se rendre plus puissans, opprimoient les autres par leurs violences & leurs injustices. Ce qui arriva au Règne de Nemrod, petit-fils de Caïn, qui se rendit redoutable en faisant bâtir Babylone, & jetta les fondemens de l'Empire du Monde l'an 1771, quinze ans après le Déluge universel Le Peuple de Dieu fut assez heureux sous les Patriarches jusqu'à Abraham ; ainsi le *Siècle d'Argent* est représenté par une fille belle, & l'ajustement de cette Beauté supplée aux charmes de la précédente. Elle est vêtuë de gaze d'argent, coëffée de pierreries, tenant la main droite appuyée sur un Soc de Charruë ; & de la gauche, elle tient une Gerbe d'Épis.

Siècle d'Airain.

Voici l'âge tissu des plus funestes jours,
Qui comble les Mortels de mille maux étranges :
Puisse-t-il pour jamais finir son triste cours,
Et nous rendre par-tout la douceur de l'orange.

Le *Siècle d'Airain* a commencé au temps où des hommes furieux étoient possédés par l'injuste passion de dominer, en s'élevant au-dessus des autres. Tel fut Nemrod, qui commença à faire la guerre à ses voisins pour les détruire. L'on doute avec raison, que l'homme ait dans la nature un ennemi plus cruel que l'homme. Sous ce Siècle malheureux, arriva l'embrasement de Troye par les Grècs, l'an du monde 2820. Le Peuple de Dieu eut beaucoup plus à souffrir que leurs pères : aussi représente-t-on le *Siècle d'Airain* sous la figure d'une femme, dont le visage marque une grande résolution. Elle est armée d'un Héaume, sur lequel est représentée la tête d'un Lion. Elle est vêtuë d'une robe en broderie, tenant en main une Lançe.



SIÈCLE DE FER.

eur de perdre un bien avec peine amassé,
lors ressentir de mortelles alarmes;
our le conserver, l'homme se vit forcé
venter les procès, & de forger des armes.

Le *Siècle de Fer* commença l'an du onde 3228, où toutes sortes de crimes mmencèrent à inonder la Terre : la Puur & la Justice se retirèrent pour faire çe à la Violence, à l'Effronterie, à la uberie, & aux Assassinats. Au lieu que hommes se contentoient auparavant des hesses que la Nature leur offroit, ils enouvrirent les entrailles de la terre, afin en tirer l'or & l'argent qu'elle y cachoit : urce fatale de tous les désordres & de us les malheurs. Ce Siècle est aussi représenté sous la figure d'une femme épouvanble à voir. Son Habillement de couleur fer, une Tête de Loup sur son Héaue, l'Epée nuë qu'elle tient d'une main, Bouclier de l'autre, font assez connoître u'elle n'aspire qu'après les Combats, la alamité de la Guerre, & de la Destrucon des hommes.

SIGALION.

Dieu des Égyptiens : c'étoit le Dieu du

Silence qu'on repréſentoit, ayant l'Index de la main droite ſur les lèvres. On portoit ſa Statuë dans les Fêtes d'Iſis & de Sérapis.

SIGILLATEURS.

C'étoient, chez les Égyptiens, les Prêtres qui étoient chargés de marquer les Victimes deſtinées au Sacrifice. Comme il falloit que l'Animal fût entier, pur & bien conditionné, pour être ſacrifié, il y avoit des Prêtres deſtinés à examiner ceux qu'on deſtinoit à être victime. Ils examinoient toutes leurs parties, & juſqu'au poil, pour voir s'il y en avoit un ſeul qui fût noir. Quand la Bête ſe trouvoit propre aux Autels, ils la marquoient, en lui attachant aux cornes de l'écorce de l'herbe appellée Papyrus, & en imprimant leur cachêt ſur de la terre ſigillée, qu'ils lui appliquoient. On puniſſoit de mort quiconque offroit une Victime qui n'avoit pas été ainſi marquée, ſelon Hérodote.

SILENCE.

On le repréſente par un jeune homme qui tient un doigt ſur ſa bouche, & qui de l'autre main fait ſigne de ſe taire. Son Attribut eſt une Branche de Pêcher. Les Anciens conſacroient cet Arbre à Harpo-

, Dieu du *Silence*; parceque ſa feuille
e la forme de la langue humaine.
ioſte donne une chauſſure de Feutre
lence, & un manteau noir, parcequ'il
mi de la nuit; & dans la peinture
fait de la grotte du Sommeil, il dit:

nzio va intorno, e fa la ſcorta;
e ſcarpe di feltro, e il mantel bruno;
quanti incontra di lontano,
non debbian venir ecuna eon mano.

es Païens avoient des Dieux du *Si-
e*, comme il y en avoit pour la Parole.
mian Marcellin dit qu'on adoroit la
inité du *Silence*, *Silentii numen coli-*
Les Égyptiens l'appelloient Harpo-
e; les Grècs, Sigalion; & les Romains,
erona.

Énigme XXVII.

Je règne en grand nombre de lieux,
Où mon règne eſt toujours paiſible.
ais qui que ce ſoit ne m'a vu de ſes yeux;
Auſſi ſuis-je très-inviſible.
règne, ou plutôt ſi je ne règne point,
'un des autres ſens on peut bien le connoître.
Je hais le monde juſqu'au point,
l'on me trouvera bien plutôt dans un Cloître.
ır l'Antiquité l'on doit être eſtimé,
is au monde avant que l'homme fût formé:

Et si par une femme il perdit l'innocence,
Ce Sèxe me trahit très-ordinairement;
Car souvent sans se faire extrême violence,
Il semble qu'il ne peut me garder un moment.

SILÈNE.

Les plus considérables & les plus âgés d'entre les Satyres étoient nommés *Silènes*, au rapport des anciens Historiens, qui les nomment souvent au pluriel; mais il y en a un principal, appellé *Silène*, fort renommé dans la Fable, & à qui les Mythologues donnent plusieurs fonctions. Il étoit né de Mercure ou de Pan, & d'une Nymphe. Nonnus, dans ses Dionysiaques, le fait fils de la Terre; c'est-à-dire, qu'on ne connoît guère son origine. Diodore, suivant une ancienne Tradition, dit que le premier *Silène* règnoit dans une Isle que fait le Fleuve Triton en Lybie; que ce *Silène* avoit une queuë derrière lui, & que toute sa postérité l'eut de même. D'anciens Monumens nous représentent en effèt les *Silènes* avec une queuë derrière. On lui donne aussi des cornes, & un gros nez retroussé, une petite taille, mais une corpulence charnuë. On le représente tantôt assis sur un Ane, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir, tantôt marchant appuyé sur un bâton, ou sur un Thyrse.

Silène étoit fort agréable aux Dieux, dit Orphée, à l'assemblée desquels il se trouvoit fort souvent. Il fut chargé de l'enfance de Bacchus, & accompagna ensuite ce Dieu dans ses voyages. Ovide raconte qu'un jour *Silène* n'ayant pu suivre Bacchus, quelques Paysans le rencontrèrent ivre & chancelant, autant par son grand âge, que par le vin; & après l'avoir paré de guirlandes & de fleurs, ils le conduisirent devant Midas. Dès que ce Prince eut reconnu qu'il avoit en sa puissance un Ministre fidèle du Culte de Bacchus, il le reçut magnifiquement, & le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances & en Festins; ensuite il le renvoya à ce Dieu.

Mais c'est principalement dans Virgile, qu'il faut voir le portrait de *Silene*. « Deux Bergers le trouvèrent un jour endormi au fond d'une grotte. Il avoit, » selon sa coutume, les veines enflées du » vin qu'il avoit bu la veille. Sa couronne » de fleurs, tombée de sa tête, étoit auprès de lui, & un vase pesant, dont » l'anse étoit usée, pendoit à sa ceinture. » Ces Bergers se jettent sur lui, & le lient » avec des guirlandes. Eglé, la plus jolie de » toutes les Nymphes, se joignant à eux, » encourage les deux Bergers timides, &

» au moment qu'il commence à ouvrir les » yeux, elle lui barbouille tout le visage du » jus de mures. Le bon *Silene* riant de ce ba- » dinage, leur dit : Pourquoi, mes enfans, » me liez-vous ? Laissez-moi libre, je vais » vous satisfaire. Il se mèt à chanter ; vous » eussiez vu aussi-tôt les Faunes & les Bêtes » farouches accourir & danser autour de » lui, & les Chênes même agiter leurs » cimes en cadence. La Lyre d'Apollon ne » fit jamais tant de plaisir sur le sommèt » du Parnasse ; jamais Orphée, sur les » Monts Rhodope & Ismare, ne se fit tant » admirer.

Le Poëte lui fait débiter ici, au milieu de son ivresse, les principes de la Philosophie d'Épicure, sur la formation du monde. Élien rapporte la conversation que *Silène* eut avec Midas sur ce monde inconnu, dont Platon & quelques autres Philosophes ont tant parlé. Ce qui fait voir qu'il ne faut pas toujours regarder *Silène* comme un vieux débauché, presque toujours ivre ; puisqu'on le peint souvent comme un Philosophe, & même comme un grand Capitaine. C'est en effèt le portrait qu'en fait Lucien, lorsqu'il dit que, des deux Lieutenans de Bacchus, l'un étoit un petit vieillard camus, tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites,

droites, & un gros ventre..... mais au reste grand Capitaine. L'autre, c'est-à-dire, Pan, un Satyre cornu, &c.... Euripide, dans son Cyclope, fait raconter à *Silène* ses exploits. « Dans la Guerre des Géans, » *Silène* étoit à tes côtés, ô Bacchus! Je » signalai ma valeur, & je perçai de ma » lance Encélade, malgré son énorme Bou- » clier. » Le Poëte suppose que *Silène* avec ses quatre fils, étant à chercher sur mèr Bacchus, qu'il avoit perdu, fut jetté sur le rocher d'Etna, où le Cyclope Polyphème le fit son esclave, jusqu'à ce qu'Ulysse vint l'en tirer.

SILVAIN,

Dieu Champêtre chez les Romains, qui présidoit aux Forêts, comme son nom l'indique. On croit qu'il étoit fils de Faune; d'autres le font fils de Saturne, & le confondent avec Faune. C'étoit peut-être le Pan des Grècs, qu'ils appelloient Égipan, ou Pan chèvre.

Macrobe distingue trois *Silvains :* l'un étoit Dieu Domestique, ou Dieu Lare; l'autre, Dieu Champêtre, & c'étoit le même que Faune; le troisième, Dieu Oriental, ou le Dieu Terme, & celui-ci étoit proprement *Silvain*. Servius dit que c'étoit là l'opinion commune, mais que les

Philosophes disoient que *Silvain* étoit le Dieu de la matière, qui est la masse & la lie des Élémens; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grossier dans le Feu, dans l Air, dans l'Eau, & dans la Terre.

On trouve *Silvain* représenté, tantôt avec les cornes & la moitié du corps de chèvre, tantôt avec toute la forme humaine. Les Attributs de *Silvain*, sous la forme humaine, sont une Serpe à la main, une Couronne grossièrement faite de Feuilles & de Pommes de Pin, un habit rustique qui lui descend jusqu'au genou, un Chien après lui, & des Arbres à ses côtés, comme Dieu des Forêts.

Silvain, en la forme de Pan, étoit avec les cornes, les oreilles, & toute la partie inférieure du corps de chèvre, tout nud, couronné de Lierre, mais dont les cornes percent la couronne; portant de la main gauche une Branche de Pin, où tiennent des Pommes de cet Arbre; ce qui montre que le Pin étoit l'Arbre favori de ce Dieu. Souvent au lieu de Pin, c'est une Branche de Cyprès, à cause de la tendresse qu'il avoit pour le jeune Cyparissus, qui fut métamorphosé en Cyprès; où, selon les Historiens, parcequ'il a le premier appris à cultiver cet Arbre en Italie.

Une troisième manière assez ordinaire

de repréſenter *Silvain*, c'eſt en forme de Terme, où l'on ne voit que la tête & la moitié du corps ſans bras, le reſte ſe terminant en Pillier, dont la groſſeur diminuë toujours juſqu'à la baſe.

Silvain fut extrêmement honoré en Italie, où l'on croyoit qu'il avoit pris naiſſance, & qu'il avoit règné utilement pour les hommes. Il avoit pluſieurs Temples à Rome; un dans les Jardins du Mont Aventin; un autre dans la Vallée du Mont Viminal; & un troiſième ſur le bord de la Mèr, d'où il étoit appellé *Littoralis.* Ses Prêtres formoient un des principaux Colléges du Sacerdoce Romain. Il n'y avoit que des hommes qui puſſent lui ſacrifier. Au commencement on ne lui offroit que du Lait; on lui immola enſuite un Cochon: on paroit ſes Autels de branches de Cyprès ou de Pin; c'eſt pour cela qu'on l'appelloit Dendrophore.

Silvain étoit un Dieu ennemi des enfans, & dont on leur faiſoit peur comme du Loup; c'eſt à cauſe de l'inclination qu'ont tous les enfans à détruire & à rompre des branches d'Arbres: pour les en empêcher, on leur repréſentoit *Silvain* comme un Dieu qui ne ſouffriroit pas impunément qu'on gâtât des choſes qui lui étoient conſacrées. Mais pourquoi *Silvain*

étoit-il la terreur des femmes en couche, & falloit-il implorer contre lui la protection des Divinités Intercido, Pilumnus & Déverra ? C'est que *Silvain* étoit regardé comme Incube.

SIMONIE.

C'est la pratique criminelle de vendre ou d'acheter à prix d'argent des biens ou des Dignités Ecclésiastiques. On la personnifie allégoriquement par une femme vêtuë d'une draperie obscure, & dont la tête est couverte d'un voile noir ; pour indiquer que les Simoniaques tiennent cachées leurs intentions. Près d'elle, est un petit Temple, où brille dans des rayons éclatans le Saint-Esprit en forme de Colombe. Elle tient d'une main au-dessus du Temple une Bourse, & de l'autre cette Inscription :

Intuitu pretii.

L'Étymologie de ce nom vient du crime de Simon Magicien, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres.

SIMPLICITÉ.

On la représente dans la première jeunesse, & vêtuë d'une draperie blanche, qui est la couleur symbolique de la Can-

deur. La Colombe, qu'on lui donne pour Attribut, ſignifie la *Simplicité* des mœurs. Quant à la *Simplicité* de l'eſprit, qui tient un peu de l'Imbécillité, ſon Emblême eſt un Faiſan, qui cache ſa tête dans un Buiſſon : cet Animal s'imagine n'être point vu, lorſqu'il ne voit point.

SINCÉRITÉ.

Qu'on voit peu de Candeur dans le ſiècle où nous ſommes !
Les ſuivans en cela ſe reſſembleront tous :
Tant que les hommes ſeront hommes,
Ils diſſimuleront tout de même que nous.

Cette Vertu eſt repréſentée ſous la figure d'une belle Vierge, vêtuë modeſtement d'une robe blanche, & dont le regard plein de majeſté & de douceur, inſpire la Confiance & le Reſpect. Elle tient une Colombe contre ſon ſein, & préſente graçieuſement un Cœur rayonnant.

SINCÉRITÉ D'AME.

On ſe piquoit du temps jadis,
De SINCE'RITE', de franchiſe :
Cette Vertu n'a plus de prix ;
Un Cœur double eſt ce que l'on priſe.

La *Sincérité d'Ame* eſt repréſentée par

une jeune Fille, sur le sein de laquelle éclate un Soleil; marque de la *Sincérité* de son âme : & pour témoigner qu'elle n'a point de plaisirs qui ne soient innocens & purs, elle donne à manger à un poulèt blanc; tient de la main gauche un Lis entouré d'un rouleau où ces mots sont écrits : *Et Spiritum rectum innova in visceribus meis* : c'est-à-dire; renouvellez l'esprit de mon Innocence.

ÉNIGME XXVIII.

Je suis un corps formé de diverses parties,
Toujours assez bien assorties,
A les prendre par la longueur,
Car elles sont souvent de bizarre couleur.
Elles ne tiennent qu'à ma tête,
Et sont libres par le bas bout;
Ce qui fait que chacune est prête,
Sans le quitter, d'aller par-tout.
La matière qui me compose,
Entre dans les habits des Princes & des Rois.
Quoique l'or & l'argent me parent quelquefois,
Cela ne va pas à grand'chose.
Plaignez l'état où je me vois :
A ma place, Lecteur vous mourriez de tristesse;
Je ne puis m'acquitter de mes plus beaux emplois,
Que je ne sois en laisse.

Singes.

Ces Animaux étoient en vénération en Egypte, comme tous les autres. Diodore dit que le Culte des *Singes* passa d'Egypte dans l'Isle de Pytéeuse, appellée l'Isle des *Singes*, à cause des honneurs qu'on leur y rendoit. Chez les Romains, c'étoit un mauvais présage de rencontrer un *Singe* en sortant de sa maison.

Sinius,

Géant surnommé le Ployeur de Pin, ou Pityo-camptès, demeuroit dans l'Isthme de Corinthe, & faisoit mourir d'une mort cruelle tous les Étrangers qui tomboient entre ses mains. Il plioit deux arbres voisins par la cime, & y attachant ces malheureux, il laissoit aller ensuite ces arbres à leur état naturel, pour les démembrer; ou, selon Pausanias, il courboit des branches de Pin jusqu'à terre, y attachoit par les bras & par les jambes ceux qui tomboient entre ses mains; de sorte que ces branches d'arbres venant à se relever & à se rejoindre à leur tronc, les misérables qui y étoient attachés, avoient les membres tout disloqués. Mais Théfée le fit périr lui-même de la même manière.

SIRÈNES.

C'étoient les Filles du Fleuve Achéloüs, & de la Muse Calliope. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment Parthénope, Leucosie, & Ligée; d'autres Aglaophème, Thelxiépie, & Pisinoë : tous ces noms roulent sur la Douceur de leur voix, & le Charme de leurs paroles.

Hygin raconte qu'au temps du Rapt de Proserpine, les *Sirènes* vinrent dans la Terre d'Apollon; c'est-à-dire, dans la Sicile; & que Cérès, en punition de ce qu'elles n'avoient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en Oiseaux. Ovide dit au contraire, que les *Sirènes*, désolées du Rapt de Proserpine, prièrent les Dieux de leur accorder des aîles pour aller chercher cette Princesse par toute la terre. Elles habitoient des rochers escarpés sur le bord de la Mèr, entre l'Isle de Caprée & la Côte d'Italie.

L'Oracle avoit prédit aux *Sirènes*, qu'elles vivroient autant de temps qu'elles pourroient arrêter tous les passans; mais que dès qu'un seul passeroit sans être arrêté pour toujours par le charme de leurs voix & de leurs paroles, elles périroient. Ces Enchanteresses ne manquoient pas d'arrêter, par leur harmonie, tous ceux

qui arrivoient près d'elles, & qui avoient l'imprudence d'écouter leurs chants. Elles les enchantoient si bien, qu'ils ne pensoient plus à leur pays; & que, comme enforcelés, ils oublioient le boire & le manger, & mouroient faute d'alimens. La terre des environs étoit toute blanche des monçeaux d'ossemens de ceux qui avoient péri de la sorte.

Ulysse, qui devoit passer dans son Navire devant ces *Sirènes*, averti par Circé, boucha les oreilles de tous ses Compagnons avec de la cire, & se fit attacher au mât du Navire par les pieds & par les mains; afin que, si, charmé par les doux sons & les attraits des *Sirènes*, l'envie lui prenoit de s'arrêter, ses Compagnons qui avoient les oreilles bouchées, loin de condescendre à ses desirs, le liassent plus fortement avec de nouvelles cordes, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné.

Ces précautions ne furent pas inutiles; car Ulysse, malgré l'avis donné du danger où il alloit s'exposer, fut si enchanté des sons flatteurs de ces *Sirènes*, & des promesses séduisantes qu'elles lui faisoient de lui apprendre mille belles choses, qu'il fit signe à ses Compagnons de le délier; ce qu'ils n'eurent garde de faire. Les *Sirènes*, dit Hygin, n'ayant pu arrêter Ulysse, se

précipitèrent dans la Mèr ; & ce lieu fut depuis appellé de leur nom Sirénide.

• Les *Sirènes*, ſelon l'opinion des Anciens, ou avoient la tête & le corps de femme juſqu'à la ceinture, & la forme d'oiſeau de la ceinture en bas ; ou elles avoient tout le corps d'oiſeau & la tête de femme ; car on les trouve repréſentées en ces deux manières ſur les anciens Monumens, & dans les Mythologues. On leur mèt à la main des Inſtrumens ; l'une tient une Lyre ; l'autre deux Flûtes ; & la troiſième un Rouleau comme pour chanter.

Quelque Auteurs modernes ont prétendu que les *Sirènes* avoient la forme de poiſſon de la ceinture en bas, & que c'étoit d'une *Sirène* qu'Horace entendoit parler, quand il repréſente une belle femme, dont le corps ſe termine en poiſſon : *Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.* Mais il n'y a aucun Auteur qui nous ait repréſenté les *Sirènes* comme femmes poiſſons.

Ceux qui veulent moraliſer ſur cette Fable, diſent que les *Sirènes* étoient des femmes de mauvaiſe vie, qui demeuroient ſur les bords de la Sicile, & qui, par tous les attraits de la Volupté, attiroient les paſſans, & leur faiſoient oublier

leur courſe, en les enivrant de délices. On prétend même que le nombre & le nom des trois *Sirènes* ont été inventés ſur la triple Volupté des ſens ; la Muſique, le Vin, & l'Amour, qui ſont les attraits les plus puiſſans pour attacher les hommes. C'eſt pourquoi on a tiré l'étymologie de *Sirènes* d'un mot Grèc, qui ſignifie une chaîne ; comme pour dire qu'il étoit impoſſible de ſe tirer de leurs liens, & de ſe détacher de leurs attraits invincibles. Héſichius dérive leur nom d'un petit Oiſeau.

Pauſanias rapporte encore une Fable ſur les *Sirènes*. « Les Filles d'Achéloüs, » dit-il, encouragées par Junon, prétendirent à la gloire de chanter mieux que » les Muſes, & osèrent les défier au combat ; mais les Muſes les ayant vaincuës, » leur arrachèrent les plumes des aîles, & » s'en firent des couronnes. » En effèt, il y a d'anciens Monumens qui repréſentent les Muſes avec une plume ſur la tête. Strabon dit que les *Sirènes* eurent un Temple près de Surrente.

SISIPHE,

Deſcendant d'Éole, & frère de Salmonée, règna à Corinthe, après que Médée ſe fut retirée. On dit qu'il avoit enchaîné

la Mort, & qu'il la retint jusqu'à ce que Mars la délivra, à la prière de Pluton; dont l'Empire étoit désert, à cause que les hommes ne mouroient plus. Homère explique comment *Sisiphe* avoit lié la Mort; c'est parcequ'il aimoit la Paix, & que non-seulement il la gardoit avec ses voisins, mais travailloit encore à la maintenir entre ses voisins mêmes; c'étoit aussi, dit le Poëte, le plus sage & le plus prudent des Mortels. Cependant les Poëtes unanimement le mettent dans les Enfers, & le condamnent à un supplice particulier, qui est de rouler incessamment une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retomboit aussi-tôt par son propre poids; & il étoit obligé sur le champ de la remonter, par un travail qui ne lui donnoit aucun relâche. On donne plusieurs raisons de ce supplice. Les uns ont dit que c'étoit pour avoir révélé les secrèts des Dieux. Jupiter ayant enlevé Égine, la fille d'Asopus, celui-ci s'adressa à *Sisiphe*, pour sçavoir ce qu'étoit devenu sa fille: *Sisiphe*, qui avoit connoissance de l'enlèvement, promit à Asopus de l'en instruire, à condition qu'il donneroit de l'eau à la Citadelle de Corinthe. *Sisiphe* à ce prix revéla son secrèt, & en fut puni dans les Enfers. Selon d'autres, ce fut pour avoir

débauché Tyro sa nièce, fille de Salmonée.

Noël-le-Comte en donne une autre raison plus singulière, d'après Démétrius, ancien Commentateur de Pindare sur les Olympiques. *Sisiphe* étant près de mourir, dit-il, ordonna à sa femme de jetter son corps au milieu de la plaçe, sans sépulture : ce que la femme éxécuta très-ponctuellement. *Sisiphe* l'ayant appris dans les Enfers, trouva fort mauvais que sa femme eût obéi si fidèlement à un ordre, qu'il ne lui avoit donné que pour éprouver son amour pour lui. Il demanda à Pluton la permission de retourner sur la terre uniquement pour châtier sa femme de sa dureté. Mais quand il eut de nouveau goûté l'air de ce monde, il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à ce qu'après bien des années, Mercure, en éxécution d'un Arrêt des Dieux, le saisit au collèt, & le ramena de force aux Enfers, où il fut puni pour avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée à Pluton. Ce retour de *Sisiphe* à la vie, signifie peut-être que ce Prince revint d'une maladie, qu'on avoit jugée mortelle; & qu'ayant recouvré la santé dans le temps qu'on le croyoit mort, il avoit ensuite vécu jusqu'à une extrême vieillesse.

D'autres Mythologues, sans avoir égard au portrait avantageux qu'Homère fait de *Sisiphe*, ont dit qu'il éxerçoit toutes sortes de brigandages dans l'Attique, & qu'il faisoit mourir de divers supplices tous les Étrangers qui tomboient entre ses mains : que Théfée, Roi d'Athènes, lui fit la guerre, & le tua dans un combat; & que les Dieux le punirent avec raison dans le Tartare pour tous les crimes qu'il avoit commis sur la terre. Ce rocher qu'on lui fait roûler incessamment, est l'Emblême d'un Prince ambitieux, qui roula longtemps dans sa tête des desseins qui n'eurent point d'éxécution.

SMINTHÉUS,

Surnom d'Apollon, dont on rapporte deux raisons différentes. La première est de Clément Aléxandrin. Les descendans de Teucer étant sortis de l'Isle de Crête, pour aller chercher fortune, apprirent de l'Oracle, qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les reçevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la Mèr, dans l'Asie Mineure, un grand nombre de Rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers, qui étoient de cuir. Le lendemain, les Crétois ayant vu ce dégât,

comprirent que c'étoit là l'accomplissement de l'Oracle, se fixèrent en cet endroit, y bâtirent une Ville, qu'ils appellèrent Sminthie, & un Temple à Apollon sous le nom de *Sminthéus*, & enfin tinrent pour sacrés tous les Rats des environs de ce Temple. Athénée donne une autre origine à ce Temple. Il y avoit, dit-il, dans la Ville de Chryse en Mysie, un Prêtre d'Apollon, nommé Crimès, contre lequel ce Dieu étoit irrité pour la négligence avec laquelle il remplissoit son Ministère; & pour l'en punir, Apollon envoya des Rats, qui désolèrent toutes les terres de Crimès. Ce Prêtre instruit de l'Auteur & de la cause de ses maux, travailla à fléchir le Dieu, & à réparer sa faute. Apollon apporta lui-même le remède au mal; il tua à coups de flèches tous les Rats; & en actions de grâces eut un Temple nouveau, sous le titre d'Apollon *Sminthéus*. Ce Temple devint célèbre dans la suite, par un Oracle qui fut souvent consulté.

SOBRIQUÈT,

Surnom, Épithète burlesque qu'on donne le plus souvent à quelqu'un en dérision de quelque chose qu'il a dit ou fait mal-

à-propos ; ou à cauſe de quelque défaut perſonnel. Vers la fin de la ſeconde Raçe, les *Sobriquets* commencèrent à ſe multiplier. On y eut même recours pour diſtinguer ceux qui portoient des noms ſemblables. On attachoit à ces *Surnoms*, ou *Sobriquèts*, une idée honorable ou ridicule. Souvent ils étoient pris du lieu de la naiſſance, d'un Fief, d'une Seigneurie, d'un défaut, ou d'un talent naturel ; & ces *Sobriquèts* devinrent dans la ſuite des Surnoms.

Les Mercures de Septembre 1733, de Mars 1734, & de Février 1735, nous ont conſervé des Liſtes de *Sobriquèts* tirés d'un ancien Manuſcrit de plus de quatre ou cinq cents ans, donnés à pluſieurs Villes, Provinces, & habitans de ces mêmes Villes & Provinces.

On y lit en vieux langage :

Perſonne de Rains :
Seignor de Laon :
Cervaiće de Cambray :
Buriers de Tournay :
Li prive de S. Denis :
Li eſgare de Teroanne :
Li garſilleor de Roan :
Li donneor de Liſiſies :
Li jureor de Daix :
Li ſorcuidie de Coutances :
Li Cloiſtrier de Canz :
Li pourc orgueillox de Tors :
Li enfrãn de Tol :
Li damoiſel d'Amiens :
Li bachelerie de Beauvez :

Li bardeor d'Arraz :
Li nience de Chaalons :
Li chanteor de Sens :
Li Clerc de N. D. de Chartres :
Li Chanoine de Paris :
La boule de Noyon :
La ribaudie de Soissons :
Li cointerel de Troyes :
Li chietif de Senlis :
La crote de Mialz :
Li perdior de Nantes :
Li buveor d'Auxerre :
Li maître de Lyons :
Li larron de Mâcon :
Li musart de Verdun :
Li uzuriers de Metz :
Li poissonniers de Nantes :
Li sonneor d'Angers :
Li papelart du Mans :
Li mangeor de Poitiers :
Li Chieor de Borges :
Li plus enquerrant en Normandie :
Li plus belles femmes sont en Flandres :
Li plus bel homme en Allemagne :
Li meilleor sailleor en Poitou :
Li meilleor arch (apparemment archers (en Anjou :
Li meilleor juglor en Gascogne :
Li plus roignox en Limosin :
Chevalier de Champaigne :
Écuyer de Bourgoigne :
Champion de Eu :
Vilain de Beauvoisin :
Usurier de Chaorse :

Les Sobriquèts *qui suivent, sont plus modernes.*

Les pelletiers de Blois :
Camus d'Orléans ; d'autres disent : Bossus d'Orléans, & Guespins d'Orléans.
La moquerie de Château-Landon :
Bain de Bourbon :
Les friands de Noyon :
Les sots de Ham :

Les ivrognes de Péronne :

Les cocus de Nesle :

Les dormeurs de Compiègne :

Les Singes de Chauny :

Les beyeurs de Saint-Quentin :

Les Corbeaux de la Ferre :

Les larrons de Vermand.

Voilà de quoi éxercer le génie de ceux qui connoissent les anciennes Coutumes & le génie des Peuples. Il ne peut y avoir que de la badinerie dans ces *Epithètes* ou *Sobriquèts* donnés aux Habitans des Villes & Provinces mentionnées dans cette Liste ; & personne ne peut se fâcher de cette recherche. Les mœurs sont bien changées depuis ce temps-là ; & souvent ce qui a fait désigner telle Ville par telle ou telle dénomination, n'est peut-être venu que d'un petit nombre de ses Habitans, ou d'une Société, ou d'un fait qui sera arrivé. Un particulier ne doit pas prendre pour lui ce qui ne se dit qu'en général.

On ne voit point de Normand se fâcher de l'ancienne Épithète donnée à la Province, qui a fourni, & qui fournit tous les jours de si grands hommes dans tous les états. Les Picards ne se mettent point en colère, quand on dit qu'ils ont la tête chaude : *Ducange*, qui étoit Picard, n'a pas même dédaigné de fournir quelques

preuves, pour faire voir que le mot *Picard* n'a pas une origine des plus honorables; quoiqu'un peu plus bas, il se moque de celle que *Valois* lui donne dans sa *Notitia Gallorum*.

Un bon Curé Champenois du quatorzième siècle inséra dans son Livre d'Église ces deux Vers sur les Picards :

Isti Picardi non sunt ad prælia tardi,
Primò sunt hardi, sed sunt in fine cohardi.

Ce dernier mot signifie, en vieux langage, *Timide*, *Fuyard*, *Couard*. Dans la Ville d'Angers, quoique plus petite que plusieurs autres Villes, il y a tant de Chapitres & de Communautés, qu'on y entend perpétuellement sonner des cloches; c'est ce qui a fait nommer *Li sonneor d'Angers*. Le Sobriquèt *Li uzuriers de Metz* n'a aussi en vuë que les Juifs de Metz. Si les Gascons sont appellés *Joculator*, c'est qu'il y a plus de quatre cents ans qu'ils passoient pour les meilleurs Jongleurs.

Au sujèt des *Bossus d'Orléans*, un Poëte a dit que la Nature ayant purgé de Montagnes la Beauce, les avoit transportées sur le dos des Orléanois; mais c'est une badinerie. On lit dans un vieux Rituel d'Orléans, que le Curé demandoit à Dieu

de préserver ses Paroissiens de *Boces* : ces Bosses étoient une espèce de Galle, mal épidémique, Cloux, Feux, &c. Pour le nom Guespin, qu'on donnoit aux Orléanois, *Richelèt* & les autres Auteurs du Dictionnaire de Trévoux, disent que *c'est un Sobriquèt qu'on emploie, quand on veut signifier qu'une personne est fine & rusee, & qu'elle est d'Orléans.*

Un Aureur Orléanois, qui a pris la défense de sa Patrie, dit que les Orléanois ont de l'esprit assurément, & que c'est une justice qu'on doit leur rendre; mais que pour être fins & rusés, c'est un reproche qu'ils ne méritent pas. Ils sont trop unis & trop naturels : c'est même ce caractère, ajoute-t-il, qui fait en partie celui de *Guespin*, qu'il dépeint par ces Vers, où *Boileau* (Sat. 1.) fait son portrait sous le nom de Damon :

Je suis rustique & fier, & j'ai l'âme grossière;
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom;
J'appelle un chat un chat, & Rolèt un fripon.

Quant à l'origine du nom *Guespin* donné aux Orléanois, il derive de *Guespin*, dont on s'est servi dans la basse Latinité, pour *Vespa*, une Guêpe. Cet Insecte, comme il l'avouë, n'est pas d'un favorable augure; aussi les anciens Philosophes en Fai-

ſoient-ils celui d'un Eſprit querelleur ; & il a plu au fameux *Alciat*, dans ſon cinquante-unième Emblême, d'en faire celui de la Médiſance :

Veſpas
Eſſe ferunt linguæ certa ſigilla malæ.

Dans les Mémoires de la Ligue, *Tome III, page 344*, l'Auteur dit : Le naturel du *Gueſpin* (j'en prends Orléans à témoin pour éxemple) eſt d'être Hagard, Noiſeux & Mutin ; & M. de Valois (*Notitia Gallorum*) dit, en parlant des Orléanois : *Veſpis quarum ad volantium moleſtos ictus importunos bombos, ac pugnandi libidinem, vino ſuo inflati clamoribus, rixis & conviciis imitantur.* Mais ſi l'Auteur de la Notice des Gaules a ſi mal parlé des *Gueſpins*, *Théodore de Bèze*, qui avoit étudié à Orléans, & dont l'eſprit & le cœur étoient intéreſſés à aimer cette Ville, parcequ'il y avoit pour Maîtreſſe, *Marie de l'Étoile*, dont on voit l'Épitaphe dans le Cimetière, en proſe Latine & Françoiſe, a expliqué le mot de *Gueſpe* en faveur des Orléanois : *Juvenilia, page 43 verſo.*

Aurelias vocare Veſpas ſuevimus
Vi dicere olim mos erat naſum Atticum.

Voilà une comparaiſon flatteuſe des

Orléanois avec les Athéniens les plus ſpirituels de la Grèce.

Bonaventure des Périers, dans ſes nouvelles Récréations & *joyeux Devis*, *page 71*, *Édition de Lyon*, *1558*, oppoſe le mot de *Gueſpin* à Civil & Poli. C'eſt dans le Conte d'*une Dame* d'Orléans qui aimoit un Écolier, & il dit : *Une Dame gentille & honnête, encore qu'elle fût Guêpine.* Un autre paſſage, pour joindre à celui de *Théodore de Bèze*, où le mot *Gueſpin* eſt employé ſans mauvaiſe interprétation, c'eſt dans la Relation de l'entrée de l'Empereur *Charles-Quint* dans la Ville d'Orléans, en 1539 : *Après, venoient les Maîtres d'École, les Médecins, puis les Officiers de l'Univerſité, les Conſeillers & Gueſpins d'icelle.*

Un autre Écrivain, peu content de ces différentes qualifications données au mot *Gueſpin*, & de ſon étymologie, lui en a trouvé une bien plus favorable, & qui fait honneur aux Orléanois.

Orléans, dit-il, eſt une des plus anciennes Villes des Gaules, & fondée par une Colonie Grècque, ſortie des environs de l'Épire, deux cents cinquante ans après la deſtruction de Troye ; & comme dans ces temps-là, les Grècs étoient les ſeuls Peuples adonnés aux Sçiences, ils firent

de leur Colonie (d'Orléans) la plus sçavante Ville des Gaules On remarquoit dans les Habitans un certain Génie vif & brillant, qu'on ne distinguoit point dans les autres Gaulois : aussi leur donna-t-on dès-lors un nom Grèc, qui signifie Pierre brillante; c'étoit une espèce de Caillou transparent, qui se trouvoit aux environs de l'Épire, & qui a long-temps décoré les Temples des Grècs. Ce nom leur est resté depuis, & par corruption de langage, a été changé en celui de *Guespin*. Ceci est extrait de deux Lettres insérées dans le Mercure de Mai, *page 917*, & de Septembre, *page 2143*, année 1732. L'Auteur de la première est un Orléanois; & celui de la seconde, un Marseillois. Les Orléanois doivent avoir plus d'obligation au Provençal, qui a trouvé une si belle origine au mot *Guespin*, qu'à leur Compatriote.

Si l'on dit les *Sots de Ham*, c'est qu'il y avoit dans cette Ville une Compagnie de Fous ou de *Sots*. Leur Chef étoit nommé le *Prince des Sots*. Ces Fous montoient sur un Ane, tenant la queuë au lieu de la bride. On ne pouvoit faire de folies sans la permission de ce Prince, sous peine d'amende. La petite-fille du dernier Prince étoit encore vivante en 1735, & on l'appelloit *Princesse*. Mais

ces folies ont cessé par les soins des Missionnaires.

On donne aux Habitans de Chauny le *Sobriquet* de *Singes*, parceque les Arquebusiers de cette Ville ont un *Singe*, Animal fort laid, dans leur Étendard.

Les *Beyeurs de Saint-Quentin* veut dire, Curieux; gens qui regardent les Étrangers au nez; & ce n'est pas un grand défaut.

On a dit, *les Larrons de Vermand. Le Vasseur*, dans ses Annales de Noyon, prouve que Vermand a été Ville. Quand quelqu'un de cette Ville passoit par les Villages d'alentour, & étoit reconnu, chacun le *houpoit*; c'est-à-dire, le huoit, & crioit après lui : Voilà un des *Larrons de Vermand*. Le même *le Vasseur, Tome II, pag. 373*, dit aussi qu'un Doyen de Noyon disoit, en 1633 : *Noyon-la-Sainte, Saint-Quentin-la-Grande, Péronne-la-Dévote, Chauny-la-bien-aimée, Ham-la-bien-plaçée, Buhain* (Bouchain) *la Frontière, Nesle-la-Noble*, & *Athie-la-Désolée*.

Quant à la Principauté de Ham, ce sont des Principautés de cette nature (du moins cela est probable), qui ont rendu le nom de *le Prince* & celui de *le Roi* si communs en France. On créoit des Royautés, non-seulement à l'occasion des repas

du

du 6 Janvier ; mais encore pour des objèts bien différens. Dans un Extrait d'un Regiſtre baptiſtaire, du 10 Janvier 1575, en Bourgogne, on liſoit qu'un garçon baptiſé ce jour-là, qui étoit le Jeudi gras, dans la Paroiſſe de S. L..... d'A...... le Curé avoit écrit : *Edme Fanay*, *Roi des Poles*. C'étoit ſans doute parceque ledit *Edme Fanay* étoit Roi de la *Joûte aux Coqs* ; laquelle Joûte ſe faiſoit par les jeunes Écoliers, qui fourniſſoient chacun un *Coq*, bien *abreuvé* de vin, & les mettoient en bataille les uns contre les autres le Jeudi gras. Or, comme il y avoit toujours un *Coq victorieux*, ce *Coq* valeureux & magnanime méritoit bien par excellence le titre noble de *Roi des Poles* ; & c'étoit le Propriétaire du *Coq*, qui avoit tous les honneurs de la victoire. On écrivoit alors *Poles* pour *Poules*, & *Dobles* pour *Doubles*.

Dans le Mercure de Février 1735, les *Mirandolins de Joigny*. Le mot paroît Italien, dit l'Auteur d'une Lettre inſérée dans ce Journal ; & il ajoute que, deſcendant un jour du côté de Paris par le Coche d'eau d'Auxerre, il entendit pluſieurs perſonnes, qui, de cette voiture, ſaluèrent à haute voix le Corps des Habitans de la Ville de Joigny, non ſous le nom de *Mirandolins*, mais

ſous celui de *Maillotins*. Il eſt parlé des *Maillotins* de Paris dans les Écrivains du quinzième ſiècle. *Voyez* pour un plus long détail ſur les *Sobriquèts* donnés à pluſieurs Villes, Provinces, & à leurs Habitans, les Mercures cités, d'où nous avons tiré cet Extrait.

Soif de Justice.

Venez, enfans de Dieu, de la Grâce altérés,
Etancher votre ſoif à ces canaux ſacrés;
Deſquels l'eau nous conduit en l'éternelle vie:
Par elle notre cœur s'unit à Jeſus-Chriſt;
Et notre âme en étant d'un ſaint plaiſir ravie,
Nous y tient attachés, & de corps, & d'eſprit.

Une Fontaine d'eau vive, rejailliſſante par ſes divers canaux, nous repréſente d'où diſtillent les Eaux de la Grâce, que Jeſus-Chriſt communique à ceux qui s'en approchent avec des ſentimens d'Humilité, de Modeſtie, & d'un Cœur contrit.

Soin.

Ce n'eſt ni les Beautés du corps,
Ni les Agrémens du dehors,
Qui te rendent recommandable;
C'eſt le ſoin que tu prends, pour te rendre agréable.

Quoique le *Soin* vieilliſſe, il ne laiſſe

pas de prendre l'occasion par les cheveux, & de retenir ce qui est bon. Aussi on le peint avec des aîles, qui semblent l'élever avec une extrême vîtesse. D'un côté, il tient deux Horloges de sable, tandis qu'il est animé par le Chant du Coq, qui est à ses pieds : de l'autre côté, le Soleil, qui sort de l'Onde, & qui ne s'arrête point dans sa course, en désigne le véritable Emblême.

Soir. (le)

Les journées les plus charmantes
Ont moins de charmes que le Soir ;
Lorsque du Firmament les Etoiles brillantes
Commencent à se faire voir.

Le *Soir* ne sçauroit être mieux représenté, que sous la figure de Diane, Déesse de la Chasse. Elle tient de la main droite un Arc, & de l'autre des Chiens entrelaçés, qu'elle mène ; pour montrer que, de toutes les parties du jour, il n'en est point de plus propre ni de plus favorable aux Chasseurs, que celle du *Soir*.

Sol d'Argent.

Si l'on en juge, dit M. le Blanc, dans son *Traité des Monnoies*, par le poids du

denier qui étoit, sous Philippe-Auguste, de vingt-trois à vingt-quatre grains, il devoit peser une demi-once : ainsi, dans ce siècle, où le Marc d'Argent est à cinquante-deux livres, le *Sol d'Argent* vaudroit trois livres cinq sols.

Pour le *Sol d'Or*, qui étoit une Monnoie usitée en France, sous *Philippe I*, le même Auteur croit que ce peut être la même chose que le *Franc* ou le *Florin*.

Soleil.

Cet Astre a été le premier objèt de l'Idolatrie. L'idée d'un Être purement Spirituel s'étant effacée dans l'esprit des hommes, ils portèrent leurs vœux à ce qu'ils trouvèrent dans la Nature de plus approchant de l'idée qu'ils avoient de Dieu : la Beauté du Soleil, le vif éclat de sa lumière, la rapidité de sa course, sa régularité à éclairer successivement toute la terre, & à porter par-tout la lumière & la fécondité ; tous ces caractères essentiels à la Divinité, trompèrent aisément des hommes grossiers & charnels. C'étoit le *Bel* ou Baal des Chadéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Béelphégor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens & des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Égyp-

tiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionisius* des Indiens, & l'*Apollon* ou Phœbus des Grècs & des Romains. Il y a des Sçavans qui ont prétendu même que tous les Dieux du Paganisme se réduisoient au *Soleil*, & toutes les Déesses à la Lune.

Mais le *Soleil* a été encore adoré sous son propre nom. Les anciens Poëtes ont distingué ordinairement Apollon du *Soleil*, & les ont reconnus comme deux Divinités différentes. Homère, dans l'adultère de Mars & de Vénus, dit qu'Apollon assista au spectacle, comme ignorant le fait; & que le *Soleil*, instruit de toute l'intrigue, en avoit donné connoissance au mari. Le *Soleil* avoit aussi ses Temples & ses Sacrifices à part : on lui donnoit encore une origine différente; il étoit fils d'Hypérion, selon les Grècs; & Apollon, de Jupiter. Lucien dit que le *Soleil* étoit un des Titans. Les Marbres, les Médailles & tous les anciens Monumens les distinguent ordinairement : ce qui n'empêche pas que les Philosophes & les Physiciens, qui recherchent la nature des choses, n'ayent pris Apollon pour le *Soleil*, comme Jupiter pour l'Air, Neptune pour la Mèr, Diane pour la Lune, & Cérès pour les Fruits de la Terre.

On représentoit ordinairement le *Soleil*

en jeune homme, qui a la tête rayonnante : quelquefois il tient en sa main une Corne d'Abondance, Symbole de l'Abondance dont le *Soleil* est l'Auteur ; assez souvent il est représenté sur son Char, tiré par quatre Chevaux, qui vont tantôt de front, & tantôt comme séparés en deux couples. Le nom de ses Chevaux, selon Fulgence, est Érythréus ou le *Rouge*, Ætéon le *Lumineux*, Lampos le *Resplendissant*, & Philogéus *qui aime la Terre*. Le premier nom d'*Érythréus* se prend du Lever du *Soleil*, où les rayons sont rougeâtres ; & de-là vient qu'Homère appelle l'Aurore ῥοδοδάκτυλος, qui a les doigts de couleur de rose ; les doigts sont pris pour les Rayons. Le second, Ætéon, prend son nom de la clarté du *Soleil*, lorsqu'il a fait une partie de sa course, vers les neuf où dix heures, & que n'ayant plus un Athmosphère si épais à perçer, il répand une lumière plus pure. Le troisième, *Lampos* le Resplendissant, tire son nom du *Soleil* vers son midi, où il a toute sa splendeur. Le quatrième, *Philogéus* qui aime la Terre, prend son nom du *Soleil* à son coucher, où il semble tendre vers la Terre. Ovide donne aux Chevaux du *Soleil* des noms differens ; Pyræis, Éoüs, Æthon, & Phlégon.

Le *Soleil* étoit la grande Divinité des Rhodiens ; c'étoit à cet Aſtre qu'ils avoient conſacré ce magnifique *Coloſſe*, dont nous avons parlé. L'Empereur Éliogabale ſe glorifia toujours d'avoir été Prêtre du *Soleil* dans la Syrie, & lui conſacra un ſuperbe Temple à Rome. On trouve ſur une Médaille de cet Empereur, un *Soleil* couronné de rayons, avec cette Inſcription, *Sancto Deo Soli*, au Soleil Dieu Saint. Sur une autre Médaille on lit, *Invicto Soli*, à l'Invincible Soleil. Les Maſſagètes, ſelon Hérodote, & les anciens Germains, ſelon Jules Céſar, adoroient le *Soleil* nommément, & lui ſacrifioient des Chevaux, pour marquer, par la légèreté de cet Animal, la rapidité du cours du *Soleil*. Sur une Montagne près de Corinthe, il y avoit, dit Pauſanias, pluſieurs Autels dédiés au *Soleil*. Les Trœzéniens conſacrèrent un Autel au *Soleil* Libérateur, après qu'ils furent délivrés de la crainte de tomber ſous l'eſclavage des Perſes.

Énigme XXIX.

Je ſers également & le pauvre & le riche ;
J'entre dans les maiſons des Bergers & des Rois ;
J'habite les Cités, de même que les Bois ;
Et ſi j'ai des tréſors, je n'en ſuis jamais chiche.

Je marche avec agilité,
Quoique je ſois ſans pieds, ſans jambes, & ſans tête ;
On ne voit point que je m'arrête,
Et je ne vas jamais pendant l'obſcurité.

Je regarde un chacun, & cependant les Belles,
Je ne ſçais comment ni pourquoi,
Contraintes d'avouer que je ſuis plus beau qu'elles,
S'éloignent de ma vûë, & ſe cachent de moi.

De même qu'aux Enfers les triſtes Danaïdes
S'efforcent de remplir des tonneaux toujours vuides,
Ainſi le travail que je fais,
Recommence toujours, & ne finit jamais.

Solitude.

Elle ſe repréſente vêtuë ſimplement, & aſſiſe tranquillement, s'appuyant ſur un Livre; parceque l'amour de la Simplicité, de la Tranquillité & de la Méditation engage à chercher la *Solitude.* Elle eſt dans un lieu déſert, & ſes Attributs ſont un Paſſereau, & un Livre. David :
Sicut Paſſer ſolitarius in deſerto.

Solstice d'Esté.

Dès que je touche à certain point,
Dans le plus fort de ma carrière,
Il faut que je tourne en arrière;
Le Soleil ne s'arrête point.

C'eſt lorſque le Soleil ſe trouve dans ſon plus grand éloignement de l'Équateur, qui eſt à vingt-trois dégrés & demi, ce qui arrive deux fois l'an : dans le *Solſtice d'Eſté*, le Soleil eſt au Tropique du Cancer ; & c'eſt ce qui donne le plus long jour de l'Eſté, & la nuit la plus courte.

On le repréſente nud, pour indiquer les chaleurs de cette Saiſon. Le Cercle, dont ſa tête eſt entourée, lequel eſt orné de neuf Etoiles, & du Signe du Cancer, ſignifie ce Tropique. Il eſt en action de retourner en arrière, parcequ'il ſemble, pendant le *Solſtice*, que le Soleil rétrograde ou s'arrête ; & c'eſt de cette action qu'on a compoſé le mot Latin *Solſtitium*. La Boule qu'il tient, dont un quart eſt ombré, & les trois autres quarts lumineux, déſigne la grandeur des jours, & la brièveté des nuits.

Solstice d'Hyver.

Le Soleil pareſſeux à fournir ſa carrière,
Semble nous envier ſa brillante lumière.

Dans le *Solſtice d'Hyver*, le Soleil eſt au Tropique du Capricorne ; c'eſt ce qui donne le jour le plus court, & la nuit la plus longue : ainſi qu'il eſt déſigné par la Boule que tient cette Figure, qui n'a

qu'une quatrième partie d'éclairée, & les trois autres obſcures. On l'habille de fourrures, pour marquer la rigueur de la Saiſon dans laquelle il arrive. Le Cercle qu'il a aux jambes avec douze Étoiles, & le Signe du Capricorne, ſont les marques diſtinctives de ce Tropique.

SOMMEIL.

Homère & Héſiode font le *Sommeil* fils de l'Érèbe & de la Nuit, & frère de la Mort, dont il eſt la plus parfaite image. Junon voulant endormir Jupiter, pour l'empêcher de voir ce qui ſe paſſoit dans le Camp des Grècs & des Troyens, va trouver le *Sommeil* à Lemnos ſon ſéjour ordinaire, & le prie d'aſſoupir les yeux trop clair-voyans de Jupiter, en lui promettant de beaux préſens, & l'appellant le Roi des Dieux & des hommes. « Je me ſouviens, lui dit-il, d'une ſemblable prière que vous me fites au ſujèt » d'Hercule : je m'inſinuai auprès de Ju» piter ; je fis couler dans ſes yeux & dans » ſon eſprit mes douceurs les plus puiſ» ſantes, & vous profitâtes de ces momens » pour perſécuter ce Héros. Jupiter s'étant » éveillé, entra dans une ſi grande colère, » qu'il me chercha par-tout pour me pu» nir. J'étois perdu ſans reſſource, il m'au-

» roit jetté dans les abymes les plus pro-
» fonds de la Mer, si la Nuit, qui dompte
» les Dieux comme les hommes, ne m'eût
» sauvé. Je me jettai entre ses bras secou-
» rables ; & Jupiter, quelqu'irrité qu'il
» fût, s'appaisa ; car il craignoit la Nuit,
» & n'osoit forçer cet asyle : & aujour-
» d'hui vous venez m'exposer encore au
» même péril. » Cependant Junon le ga-
gna, en lui promettant en mariage la plus
jeune des Grâces.

Ovide établit le domicile du *Sommeil* dans le Pays des Cimmériens, que les Anciens croyoient être plongé dans les plus épaisses ténèbres. « Là est une vaste Ca-
» verne, dit-il, où les rayons du Soleil
» ne pénètrent jamais. Toujours environ-
» née de nuages sombres & obscurs, à
» peine y jouit-on de cette foible lumière
» qui laisse douter s'il est jour ou nuit. Ja-
» mais les Coqs n'y annoncèrent le retour
» de l'Aurore ; jamais les Chiens ni les
» Oies, qui veillent à la garde des mai-
» sons, ne troublèrent, par leurs cris im-
» portuns, le tranquille Repos qui y rè-
» gne ; nul Animal, ni féroce, ni domes-
» tique, ne s'y fit jamais entendre. Le
» Vent n'y agita jamais ni les feuilles, ni
» les branches. On n'y entend ni querel-
» les, ni murmures ; c'est le sejour de la

H vj

» douce Tranquillité. Le ſeul bruit qu'on » y entend, eſt celui du Fleuve d'Oubli, » qui, coulant ſur des petits cailloux, fait » un doux murmure, qui invite au repos. » A l'entrée de ce Palais, naiſſent des Pa- » vots, & une infinité d'autres Plantes, » dont la Nuit ramaſſe ſoigneuſement les » ſucs aſſoupiſſans, pour les répandre ſur » la terre. De crainte que la porte ne faſſe » du bruit en s'ouvrant ou en ſe fermant, » l'antre demeure toujours ouvert, & on » n'y voit aucune garde. Au milieu de ce » Palais, eſt un lit d'Ébène, couvert d'un » rideau noir : c'eſt là que repoſe ſur la » plume & ſur le duvèt le tranquille Dieu » du *Sommeil*..... Iris, envoyée par Ju- » non, s'étant approchée de ce lit, le *Som-* » *meil*, frappé de l'éclat de ſes habits, ou- » vre ſes yeux appeſantis, fait un effort » pour ſe relever ; & retombe auſſi-tôt. » Enfin, après avoir laiſſé ſouvent tomber » ſon menton ſur ſon eſtomac, il fait un » dernier effort, & s'appuyant ſur le cou- » de, demande à Iris, quel étoit le ſujèt » de ſon arrivée.

On repréſentoit ce Dieu comme un enfant enſeveli dans un profond Sommeil, qui a la tête appuyée ſur des Pavots. Tibulle lui donne des aîles : un autre Poëte lui fait embraſſer la tête d'un

Lion qui est couché. Les Lacédémoniens, au rapport de Pausanias, joignoient ensemble la Représentation du *Sommeil* & celle de la Mort. Lorsqu'on invoquoit le *Sommeil* pour les Morts, il s'agissoit alors du *Sommeil* éternel, qui étoit la Mort.

On le représente gras, replèt, couronné de Pavots, & dormant paisiblement sur un lit d'Ébène, au bas duquel coule un petit ruisseau. Il tient un Cornèt noir & poli, d'où sort une vapeur, qui, selon les Grècs, signifie les Songes. *Silio Ital. Liv. 10.*

. . . . Curvoque volueris
Per tenebras portat medicata papavera cornu.

M. de B. dans sa Descrip. du Matin :

Le Dieu du Repos,
Couvert de Pavots,
Remonte avec peine
Sur son Char d'Ebène.
Dans les airs portés,
Les aimables Songes,
Suivis des Mensonges,
Sont à ses côtés.

ÉNIGME XXX.

Je suis le frère aîné d'une cruelle sœur,
Qui ne peut inspirer que la crainte & l'horreur.

Pour moi, plus bienfaisant, j'ai pour mon apanage,
Paix, douceur & repos ; tout vient me rendre hommage.
Je sçais m'assujettir les Bergers & les Rois,
Et tout ce qui respire est sujèt à mes loix.
Le plus sublime esprit, sans entrer en délire,
Egare sa raison abordant mon Empire.
Je puis, quand il me plaît, répandre à pleines mains,
Selon leurs goût divers, cent dons sur les humains.
Mais quelquefois aussi, par un égal caprice,
Je les conduis moi seul au fond du précipice.
Ce n'est pas tout encor ; je verse sur Iris,
Sans le secours de l'Art, le plus beau coloris.
Pour comble de faveurs, j'offre à tous un asyle,
Où le plus malheureux, pour un temps, est tranquille.

Songes.

Ils étoient les enfans du Sommeil, selon les Poëtes. Les *Songes*, dit Ovide, qui imitent toutes sortes de figures, & qui sont en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles dans les Forêts, & les grains de sable sur le rivage de la Mèr, demeurent nonchalamment étendus autour du lit de leur Souverain, & en défendent les approches. Entre cette multitude infinie de *Songes*, il y en a trois principaux, qui n'habitent que les Palais

des Rois & des Grands ; les autres font pour le Peuple.

Pénélope ayant raconté un *Songe* qu'elle avoit eu, par lequel le prochain retour d'Ulyſſe & la mort des pourſuivans lui étoient promis, ajoute ces paroles : « J'ai » toujours ouï dire, que les *Songes* font » difficiles à entendre, qu'on a de la peine » à perçer leur obſcurité, & que l'évène- » ment ne répond pas toujours à ce qu'ils » ſembloient promettre ; car on dit qu'il » y a deux portes de *Songes*, l'une eſt de » corne & l'autre d'ivoire : ceux qui vien- » nent par la porte d'ivoire, ce ſont les » *Songes* trompeurs, qui font attendre des » choſes qui n'arrivent jamais ; & ceux » qui ne trompent point, & qui ſont vé- » ritables, ſont les *Songes* qui viennent » par la porte de corne. Hélas ! je n'oſe » me flatter que le mien ſoit venu par » cette dernière porte. » Virgile a copié cette idée d'Homère. « Il y a aux Enfers, » dit-il, deux portes appellées les portes » du Sommeil, l'une de corne & l'autre » d'ivoire : par celle de Corne, paſſent les » Ombres véritables, qui ſortent des En- » fers, & paroiſſent ſur la terre. Par celle » d'Ivoire, ſortent les vaines illuſions & » les *Songes* trompeurs. Énée ſortit des » Enfers par la porte d'ivoire. » Horace a

aussi adopté ces deux portes : lorsqu'Europe se voit transportée dans l'Isle de Crète sur le dos d'un Taureau, dans sa surprise elle s'écrie : « Ne seroit-ce point » un vain *Songe*, échappé par la porte » d'Ivoire ? » Tous les Commentateurs se sont tourmentés pour expliquer ces deux portes, dans un sens physique ou moral : je ne rapporterai que l'opinion de Madame Dacier, qui croit que, par la Corne, qui est transparente, Homère a entendu l'Air, le Ciel qui est transparent ; & par l'Ivoire, qui est solide, opaque, il a marqué la Terre. Les *Songes* qui viennent de la terre, c'est-à-dire, des vapeurs terrestres, sont les *Songes* faux : & ceux qui viennent du Ciel, sont les *Songes* vrais ; c'est-à-dire, les *Songes* envoyés de Dieu.

Lucien nous a donné la description d'une Isle des *Songes*, dans laquelle on entre par le Havre du Sommeil : elle est entourée d'une Forêt de Pavôts & de Mandragores, qui est pleine de Hiboux & de Chauve-souris ; ce sont les seuls Oiseaux de l'Isle. Il y a un Fleuve au milieu, qui ne coule que de nuit. Les murs de la Ville sont fort hauts ; ils sont de couleurs changeantes, comme l'Arc-en-Ciel. Elle a quatre portes : des deux premières, l'une est de Fer & l'autre de Terre, par où

ſortent les *Songes* affreux & mélancoliques : des deux autres, l'une eſt de Corne & l'autre d'Ivoire ; c'eſt par celles-ci qu'on entre dans la Ville. Le Sommeil eſt le Roi de l'Iſle, la Nuit en eſt la Divinité. Le Coq y a auſſi un Temple. Les Habitans ſont les *Songes*, qui ont tous la taille & la forme différentes ; les uns beaux & de belle taille, les autres hideux & contrefaits ; ceux-ci riches, & vêtus d'or & de pourpre, comme des Rois de Théâtre ; ceux-là gueux, & tout couverts de haillons, &c.

Il y avoit des Dieux qui rendoient leurs Oracles en *Songes*, comme Hercule, Amphiaraüs, Sérapis, Faunus. Les Magiſtrats de Sparte couchoient dans le Temple de Paſiphaë, pour être inſtruits en *Songes* de ce qui concernoit le bien public. Ennapius a écrit que le Philoſophe Œdéſius reçut en *Songe* un Oracle d'une manière bien ſingulière. Il le trouva à ſon réveil écrit dans ſa main gauche en Vers héxamètres. Cet Oracle lui promettoit une grande renommée, ſoit qu'il demeurât dans les Villes, ſoit qu'il ſe retirât à la Campagne. Enfin on cherchoit à deviner l'avenir par les *Songes*, & cet Art s'appelloit Onciro-cratie.

ÉNIGME XXXI.

Je ſuis bon ou mauvais, agréable ou fâcheux;
Je divertis ou je chagrine;
J'enrichis ou bien je ruine;
Je rends content ou malheureux.

Je donne la mort aux vivans,
Aux morts je ſçais rendre la vie;
Mais, hélas! tous ces changemens
Ne ſont qu'une pure folie.

En un mot, ſans pinçeau, je peins d'après nature,
Je travaille la nuit plus ſouvent que le jour;
Et je ſuis quelquefois favorable à l'Amour:
Mais tout ce que je fais, n'eſt rien qu'une impoſture.

Je fis d'un innocent autrefois un coupable;
J'armai ſes proches contre lui;
Mais par un retour favorable,
Je cauſai ſa fortune, & je fus ſon appui.

Les temps ſont bien changés; il ſeroit ridicule
De m'ajouter la moindre foi:
Auſſi les vrais Dévots s'en font-ils un ſcrupule;
Et c'eſt avec raiſon, car tout eſt faux chez moi.

SOPHIE. (S^te^.)

C'étoit anciennement l'Égliſe Patriarchale de Conſtantinople, & le Temple le

plus ſuperbe du monde. Elle fut bâtie par Conſtantin, & établie par Juſtin & par Juſtinien. Les Turcs, Nation barbare dans ſon origine, & ennemie des Arts, en ont détruit ou laiſſé périr la plus grande partie; & il n'en reſte aujourd'hui que le ſuperbe Dôme, qui, quoiqu'aſſez vaſte pour faire une grande Égliſe, n'étoit cependant que le Chœur de l'ancienne : ſon diamètre eſt de cent treize pieds.

Cette eſpèce de Rotonde eſt environnée d'une galerie ſoutenuë de cent vingt colonnes de marbre ou de porphyre, de même volume, & de même ordonnance.

Lorſque cette Égliſe appartenoit aux Chrétiens d'Orient, les femmes étoient obligées de ſe plaçer dans ces galeries, dont l'entrée étoit interdite aux hommes.

Cette Égliſe n'avoit anciennement qu'un Autel; aujourd'hui elle n'en a point du tout. Proche du lieu où étoit cet Autel, on voit encore au milieu d'un demi-Dôme orné de moſaïques & de dorures, une grande Statuë de la Sainte Vierge, qui eſt repréſentée aſſiſe ſur un Trône, tenant ſur ſes genoux l'Enfant Jeſus, qui ſemble donner ſa bénédiction. Au-deſſus eſt gravée l'Image de la Sainte Façe de Jeſus Chriſt ſur un voile; & aux deux côtés, ſont deux grands Anges, dont les aîles cachent tout

le corps. Plus haut, sous l'Arcade ou le Ceintre, on voit quatre Saints & une Vierge au milieu, avec plusieurs ornemens d'Architecture; & dans les deux vuides qui sont entre cette Arcade & la partie orientale du Dôme, il y a deux Séraphins à six aîles chacun. Au-dessus de la porte de l'Église en-dedans, est encore l'Image du Sauveur assis, qui donne sa bénédiction à un Empereur prosterné: celle de la Vierge est à sa gauche.

C'est une chose assez surprenante, que les Turcs ayent laissé ces Figures dans leur Mosquée; car, dans tous les autres endroits de ce Temple, ils ont brisé ou couvert de chaux les Images qui y étoient.

A côté de l'ancien Autel, en tournant vers le midi, est le *Mirabe* ou *Marahal*, c'est-à-dire, la niche où l'on mèt l'Alcoran. Cette niche est tournée vers le *Keblé* ou Mosquée de la Mècque, & vers Médine, où est le tombeau de Mahomèt; & c'est de ce côté-là que les Mahométans doivent s'incliner en priant.

Les ornemens de l'entrée & du dedans de ce Temple, sont tous de beau marbre, d'albâtre, de serpentine, de porphyre, de nacre de perles, de cornalines, & d'autres pierres de grand prix. Le pavé est de marbre par compartimens, & couvert de

riches tapis de Turquie. Le Dôme eſt orné de Figures en moſaïque, & l'or y éclate de toutes parts.

Dans cette ſuperbe Moſquée, on voit une eſpèce de Tribune pratiquée dans la muraille, & deſtinée pour le Grand Seigneur, qui y arrive par un eſcalier dérobé, lorſque ſa dévotion l'appelle à la Moſquée.

Les Turcs montrent auſſi dans cette Moſquée un Tombeau, qu'ils diſent être celui de l'Empereur Conſtantin.

Devant le Portail, on voit des Turbes de marbre; c'eſt-à-dire, de petits réduits en façon d'Oratoires, & couverts d'un petit Dôme, qui ſervent de ſépultures à quelques jeunes Princes Ottomans.

Au-dela du Portique qui eſt devant cette Moſquée, & dans lequel les femmes Mahométanes viennent quelquefois faire leurs prières, il y a neuf portes de bronze, dont il n'y en a qu'une d'ouverte pour entrer dans la Moſquée. On y voit auſſi en-dehors quatre *Minarèts* ou petites Tours à pluſieurs étages, avec des balcons en ſaillie. Des hommes appellés *Meuzins* y montent cinq fois le jour à de certaines heures, pour appeller les Turcs au *Naamad*, c'eſt-à-dire, à l'Oraiſon; car les Turcs ne ſe ſervent point de cloches.

Sorbonne.

La *Sorbonne*, avant le Cardinal de Richelieu, n'étoit célèbre que par son ancienneté, & par la réputation d'être la plus sçavante École du monde.

Ce Ministre, grand dans tous ses projèts, résolut d'en faire un des plus magnifiques Édifices. Jacques le Mercier fut chargé de cette grande entreprise.

Le Bâtiment de la *Sorbonne* est un quarré long, & consiste en quatre grands Pavillons joints par de grands corps de logis, où sont trente-six appartemens de Docteurs, & plusieurs belles salles. La Cour est vaste, & est terminée du côté de l'Église par un péristile formé par dix Colonnes Corinthiennes, où l'on arrive par quinze dégrés.

Le Portail de l'Église est décoré de deux Ordres d'Architecture l'un sur l'autre; le premier est Corinthien; le second est formé par des Pilastres composites seulement; ce qui rend ce Portail un peu nud.

Le Dôme est accompagné de quatre Campaniles, & terminé par une Lanterne où sont les timbres pour les heures & les quarts, avec une balustrade en-dehors.

Le dedans de l'Église eſt orné en ſon pourtour de Pilaſtres Corinthiens, ſéparés par des niches remplies de Statuës.

Le grand Autel eſt du deſſein de le Brun : il eſt orné de ſix Colonnes Corinthiennes d'un beau marbre ; les baſes & les chapiteaux ſont de bronze doré d'or moulu. Au milieu de l'Autel eſt un beau Crucifix de marbre blanc ſur un fond noir ; c'eſt un des meilleurs Ouvrages de François Anguierre. Les deux Colonnes du milieu forment un corps en reſſaut ; couronné d'un fronton, ſur lequel ſont deux Anges d'un beau travail. Entre deux autres Colonnes, ſont deux belles Figures de marbre, dont l'une repréſente la Vierge, & l'autre Saint Jean.

Le Dôme a été peint par Philippe de Champagne, & cette Égliſe en général eſt fort décorée.

Mais le plus ſuperbe Monument qu'on y trouve, eſt le Mauſolée du grand Cardinal, Bienfaiteur de cette Maiſon.

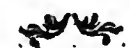
Ce Miniſtre eſt repréſenté ſur ſon ſéant ; la Religion le ſoutient, & la Sçience eſt à ſes pieds ; la tête penchée, les bras joints, enſorte qu'une main lui couvre la moitié du viſage, qui paroît baigné de pleurs : deux Anges ſoutiennent l'Écuſſon du Cardinal.

Sorcier.

C'étoit un Emploi sacré que celui de *Sorcier*, qui avoit la fonction de jetter les Sorts : elle étoit éxerçée par des hommes & par des femmes au choix du Pontife ; on les appelloit *Sortiarii*, & *Sortiariæ ;* d'où sont venus les noms de *Sorcier* & Sorcière. Mais ceux qui jettoient les Sorts, n'avoient pas le pouvoir de les tirer : on se servoit pour cela du ministère d'un jeune enfant. Parmi les Inscriptions recueillies par Gruter, on en trouve une d'un nommé C. Stiminius Héracla, qui se qualifie de *Sorcier* de Vénus Érycine.

Sorcières.

Celles de Thessalie avoient, dit-on, le pouvoir d'attirer, par leurs enchantemens, la Lune sur la terre. Elles empruntoient leurs charmes des Plantes venimeuses que leur Pays fournissoit en abondance ; depuis que Cerbère, passant la Thessalie, lorsqu'Hercule l'emmenoit enchaînée au Roi de Mycènes, avoit vomi son venin sur toutes les Herbes : Fable fondée sur ce qu'on trouve en Thessalie beaucoup plus de Plantes venimeuses, qu'ailleurs.



Sort, ou Destin.

J'ai toujours, pendant ma jeunesse,
Éprouvé tes rigueurs, Fortune; mais enfin
Je suis heureux dans ma vieillesse;
Il entre par-tout du Destin.

On représente le *Destin* sous la figure d'une femme bizarrement vêtuë d'une robe de couleur obscure, tenant de la main droite une Couronne d'or, avec une Bourse pleine d'argent : elle tient de la main gauche une Corde, Symbole du bon ou du mauvais *Destin*; en quoi les Anciens ont pu se tromper.

Sorts.

Les *Sorts* étoient le plus souvent des espèces de Dés, sur lesquels étoient gravés quelques caractères ou quelques mots, dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les usages étoient différens sur les *Sorts* : dans quelques Temples, on les jettoit soi-même; dans d'autres, on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venuë cette manière de parler si ordinaire aux Grècs : *Le Sort est tombé.* Ce Jeu de Dés étoit toujours précédé de Sacrifices & de beaucoup de Cérémonies. Les Lacédémoniens allèrent un jour con-

ſulter les *Sorts* de Dodon, ſur quelques guerres qu'ils entreprenoient. Après toutes les Cérémonies faites, ſur le point qu'on alloit jetter les *Sorts* avec beaucoup de reſpect & de vénération, voilà un Singe du Roi des Moloſſes, qui, étant entré dans le Temple, renverſe les *Sorts* & l'Urne. La Prêtreſſe effrayée dit aux Lacédémoniens, qu'ils ne devoient pas ſonger à vaincre, mais ſeulement à ſe ſauver; & tous les Écrivains aſſurent que jamais Lacédémone ne reçut un préſage ſi funeſte.

Les plus célèbres entre les *Sorts* étoient à Préneſte & à Antium, deux petites Villes d'Italie; à Préneſte étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes. Cicéron raconte l'origine des *Sorts* de Préneſte. On lit dans les Mémoires des Préneſtins, dit-il, qu'un certain Numérius Sufficius, homme de bien & d'une noble famille, avoit été ſouvent averti en ſonge, & même avec menaces, d'aller en un certain endroit couper une pierre en deux; qu'effrayé par des viſions continuelles, il ſe mit en devoir d'y obéir, à la vuë de tous ſes Citoyens, qui s'en moquoient; & que quand la pierre eut été fenduë, on y trouva les *Sorts* gravés, en caractères antiques, ſur une planche de chêne. Ce lieu-là eſt aujourd'hui enfermé & religieuſement gar-

dé, dit le même Auteur, à cause de Jupiter enfant, qui y est représenté avec Junon, tous deux dans le sein de la Fortune, qui leur donne la mamelle ; & toutes les mères y ont grande dévotion..... C'est dans ce lieu-là qu'on conserve les *Sorts*, & qu'on les en retire quand il plaît à la Fortune. Mais que pensoit des *Sorts* cet Auteur, un des plus sensés d'entre les Païens ? Ecoutons-le parler au même endroit.

Qu'est-ce, à votre avis, que les *Sorts*, disoit-il à un Stoïcien ? C'est à peu près comme de jouer au nombre, en haussant & en fermant les doigts, ou de jouer aux osselèts & aux dés ; en quoi le hasard & peut-être une mauvaise subtilité peuvent avoir quelque part, mais où la Sagesse & la Raison n'en ont aucune. Les *Sorts* sont donc pleins de tromperies ; & c'est une invention ou de la Superstition, ou de l'Avidité du gain........ La Divination par les *Sorts* est désormais entièrement décriée : la beauté & l'antiquité du Temple (de Préneste) a véritablement conservé le nom des *Sorts* de Préneste, mais parmi le Peuple uniquement. Car y a-t-il quelque Magistrat, quelque homme un peu considérable qui y ait le moindre recours ? Par-tout ailleurs on ne parle plus

des *Sorts* ; & c'eſt ce qui faiſoit dire à Carnéade, qu'il n'avoit jamais vu la Fortune, plus fortunée qu'à Préneſte.

Dans la Grèce & dans l'Italie, on tiroit ſouvent des *Sorts* de quelque Poëte célèbre, comme Homère, Euripide : ce qui ſe préſentoit à l'ouverture du Livre, étoit l'Arrêt du Ciel. Deux cents ans après la mort de Virgile, on faiſoit déja aſſez de cas de ſes Vers, pour les croire Prophétiques, & pour les mettre en la place des *Sorts* qui avoient été à Préneſte ; car Alé-xandre Sévère, encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Héliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponſe, dans le Temple de Préneſte, cet endroit de Virgile, dont le ſens eſt ; « Si » tu peux ſurmonter les Deſtins contrai» res, tu ſeras Marcellus.

SOSIPOLIS,

Dieu des Éléens. Pauſanias raconte que les Arcadiens ayant fait une irruption en Élide, les Éléens marchèrent contre eux : comme ils étoient ſur le point de livrer bataille, une femme ſe préſenta aux Chefs de l'Armée, portant entre ſes bras un enfant à la mamelle, & leur dit, qu'elle avoit été avertie en ſonge, que cet enfant combattroit pour eux. Les Généraux

Éléens crurent que l'avis n'étoit pas à négliger : ils mirent cet enfant à la tête de l'Armée, & l'exposèrent tout nud. Au moment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout-à-coup en Serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite : les Éléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage, & remportèrent une Victoire signalée. Comme par cette aventure, la Ville d'Élis fut sauvée, les Éléens donnèrent le nom de *Sosipolis* à ce merveilleux enfant, & lui bâtirent un Temple à l'endroit où, changé en Serpent, il s'étoit dérobé à leurs yeux. Il eut une Prêtresse particulière pour présider à son Culte, & pour faire toutes les Purifications requises. Elle offroit au Dieu, suivant l'usage des Éléens, une espèce de Gâteau pétri avec du miel. Le Temple étoit double : la partie antérieure étoit consacrée à Lucine, parceque les Éléens étoient persuadés que cette Déesse avoit singulièrement présidé à la naissance de *Sosipolis*. Tout le monde avoit une entrée libre dans cette partie du Temple ; mais dans le Sanctuaire du Dieu, personne n'y entroit que la Prêtresse, qui même, pour exercer son ministère, se couvroit le visage & la tête d'un voile blanc. Les filles &

les femmes restoient dans le Temple de Lucine : elles chantoient là des Hymnes, & brûloient des parfums en l'honneur du Dieu; mais elles n'usoient point de Vin dans leurs Libations. La Prêtresse étoit obligée de garder la chasteté. Jurer par *Sosipolis*, étoit, pour les Éléens, un serment inviolable. On représentoit ce Dieu d'après une apparition en songe, dit le même Historien, sous la forme d'un enfant avec un habit de plusieurs couleurs & semé d'étoiles, tenant d'une main une Corne d'Abondance.

On peut croire que les Chefs des Éléens, pour effrayer leurs ennemis, & donner du courage à leurs troupes, s'avisèrent d'un stratagême, en exposant un enfant à la tête de leur Camp, & faisant mettre ensuite à sa place un Serpent. Pour soutenir la Ruse, on y fit intervenir la Religion.

SOSTRATE DE SICYONE,

Célèbre Pancratiaste, que l'on surnommoit Achrochersite, parcequ'il tenoit les mains de ses antagonistes si serrées entre les siennes, qu'il leur écrasoit les doigts, & les obligeoit à lui céder la victoire. Il fut couronné douze fois, tant aux Jeux Néméens, qu'aux Jeux Isthmiques; douze fois aux Jeux Pythiques, & trois fois aux

Olympiques. Après ſa mort, il eut une Statuë à Olympie.

Soter, Soteria;

C'eſt-à-dire, Conſervateur, Conſervatrice. On trouve que ces noms étoient ſouvent donnés aux Divinités, lorſqu'on croyoit leur être redevable de ſa conſervation. On les donnoit particulièrement à Jûpiter, à Diàne, & à Proſerpine. Il y avoit, chez les Grècs, des Fêtes appellées *Soteries*, qui ſe célébroient en actions de grâces, quand on étoit délivré de quelque péril.

Sottise.

On perſonnifie ce ſujèt par une femme vêtuë ridiculement, & qui tient un Moulinèt de carte qui tourne au vent, & dont elle rit de toute ſa force; ce qui juſtifie la parole de Salomon, que, dans la bouche des ſots, le rire abonde. Elle a une Calotte de plomb ſur la tête, pour marquer que ſon génie eſt peſant, *plumbeum ingenium*. Proche d'elle, eſt un Dinde qui fait la rouë. Cet Attribut lui eſt donné, pour marquer que la *Sottiſe* eſt toujours accompagnée d'un eſprit de ſuperbe, qui n'a nul fondement.

ÉNIGME XXXII.

De bien des métiers je me mêle ;
Toujours à couvert de la grêle,
Je me cantonne auprès du feu :
Chez le pauvre, on me trouve peu.
Suivant les lieux, je change de figure ;
Petit auprès des Grands, & grand chez les petits.
Mes ornemens sont assortis
Par fois de galons d'or, & par fois de ferrures.
Sans connoître A MI LA, D LA RE', C SOL UT,
Je sers à composer de sçavante Musique ;
Mais quand je suis sans âme, on me jette au rebut ;
Je reste sans Panégyrique.

ÉNIGME XXXIII.

Pour bien arranger ma matière,
Une forme m'est nécessaire,
Laquelle, devinez pourquoi,
Est matière tout comme moi.
Ce qui vous surprendra peut-être,
C'est ma mort qui m'a donné l'être ;
Car il est sûr que quand je vis,
Je ne suis pas ce que je suis.
Tantôt je suis mal fait, tantôt fait à merveille ;
Selon la main qui me conduit.
J'ai double quartier, double oreille.
Je sers très-rarement la nuit.

Lorsque je suis trop grand, je fais laide figure,
Sans avoir tort, ni raison.
Je sers entre la terre & l'homme;
Et suis à Paris comme à Rome :
Et joint avec un certain bois,
Je sers pour aggrandir le Sèxe de trois doigts.

Énigme XXXIV.

Nous sommes deux enfans sortis d'un même père,
Et fort étroitement unis ;
Toujours ensemble, & toujours bons amis,
L'un ne va point sans l'autre, & les deux font la paire.

Souliers a la Poulaine.

Malgré la Publication de la Loi Somptuaire de *Philippe le Bel*, il s'établit, sous son Règne, la mode bizarre d'une chaussure, qu'on nommoit *Souliers à la Poulaine*, du nom, peut-être, de celui qui l'avoit imaginée. Ces *Souliers* finissoient en pointe ; le bèc en étoit plus ou moins long, suivant la qualité de la personne : c'étoit pour les gens du commun, un demi-pied ; pour les plus riches, un pied ; pour les grands Seigneurs & les Princes, deux pieds. On l'ornoit quelquefois de cornes, quelquefois de griffes, ou de quel-

I v

ques autres figures grotesques : plus il étoit ridicule, plus il sembloit beau. Les Évêques fulminèrent long-temps sans succès, contre cette mascarade.

On ignore l'origine des *Souliers à la Poulaine*. Selon *Villarèt*, *dans une Note de la page 111*, *T. X*, voici la plus vraisemblable des différentes opinions. *Henri*, fils de *Geoffroi* Plantagenèt, Comte d'Anjou, étoit estimé le Prince le plus accompli de son temps ; sa beauté, sa taille avantageuse excitoient l'admiration de tous les Courtisans. Un seul défaut défiguroit cet extérieur prévenant. Il avoit, à l'extrémité du pied, une croissance de chair assez longue. Pour dérober la vûe de cette difformité, il portoit une chaussure, dont le bout présentoit une forme de griffe. Cette chaussure bizarre fut aussi-tôt adoptée par les Seigneurs ; & le Peuple, vrai singe de la Noblesse, ne tarda pas à l'imiter. Cette Mode subsista pendant trois siècles. Elle ne fut éteinte, qu'en condamnant à dix florins d'amende ceux qui s'obstineroient à la suivre. Ce fut sous *Charles VI*, qu'à cette chaussure aiguë, succéda la mode des *Souliers* faits en bèc de canne, remplacée ensuite par des *Souliers* d'un pied de large.

SOUPÇON.

On peint le *Soupçon* par une figure, dont le regard est inquièt. Elle est sur la défénsive, & remparée derrière avec un grand Bouclier à l'antique, sur lequel est représenté un Tigre en fureur.

Cet Animal lui est donné pour Attribut, parceque, selon Aristote, il est si soupçonneux, qu'il prend tout en mauvaise part, même les sons les plus mélodieux de Musique. Le Coq qui est sur le Casque de cette figure, est l'Emblême de la Vigilance.

L'Arioste, dans le second des cinq Chants ajoutés à son Poëme, dépeint ainsi le *Soupçon*.

Grida da merli, te tien le gouardie deste,
Né mai riposa al Sol, né al Ciel oscuro:
E ferro sopra ferro, e ferro veste:
Quanto piu s'arma, e tanto men sicuro.
Mata, ed accresce, or quelle cose, or queste
Alle porte, al serra glio, al forso, al micro
Per dame altrui munizion, gli avanza,
E non gli per che mai n'abbia abbastanza.



ÉNIGME XXXV.

Pour reçevoir le jour que je perds en naissant,
Je sors, sans être vû, d'un lieu rempli d'alarmes;
On n'y rencontre point, que je ne sois absent,
La Paix, sa Douceur, & ses charmes.

Je ne rentre jamais dans ce sombre séjour;
Mais je suis en tous lieux le maître de Cythère;
Et l'endroit le plus solitaire
Est quelquefois celui qui me donne le jour.

Le trépas est souvent le prix de mon ardeur,
Pour avoir exprimé certain brûlant desir.
J'annonce, interprète du cœur,
L'excès de la tristesse, & l'excès du plaisir.

ÉNIGME XXXVI.

A deux choses bien différentes,
Un même nom convient; ce nom qu'il faut trouver,
Sans le secours des remarques suivantes,
Pourroit, Lecteur, te faire trop rêver.

Pour te faciliter ce que tu te proposes,
Je te dirai que l'une de ces choses
S'exprime en genre masculin,
Et l'autre en genre féminin.

L'une est graçieuse, agréable,
D'un accueil doux & favorable,

Et très-volontiers se produit ;
L'autre toujours est ténébreuse,
Timide, inquiète, ombrageuse,
Et s'éfarouche au moindre bruit.

L'une fait toujours bonne mine,
L'autre ne vit que de rapine,
Et ravage par-tout où son corps peut passer.
L'une est un vrai gâte-ménage ;
D'amour & d'amitié l'autre est un vrai témoignage ;
Mais un moment suffit aussi pour l'effacer.

SPARTES.

On donne ce nom aux Compagnons de Cadmus, qui, selon la Fable, étoient nés des dents du Dragon dont Minerve avoit jonché la terre. On croit plus problablement qu'ils furent ainsi nommés, parceque s'étant établis avec Cadmus dans la Béotie, leurs habitations étoient éparses de côté & d'autre. Quelques-uns disent qu'ils étoient au nombre de treize, tous fils de Cadmus & de diverses femmes.

SPECTACLES.

On ne comptoit à Athènes, que cinquante ans depuis *Thespis*, jusqu'à *Sophocle*, *Aristophane*, & les autres Fondateurs du Théâtre des Grècs ; & nous comptons plus de quatre cents ans, depuis qu'à

l'éxemple de *Thefpis*, l'*Infanterie Dijonnoife* promenoit fes *Vignerons*, jufqu'à la première époque de la gloire, dont le *Théâtre François* eft redevable à *Corneille*, à *Racine*, & à *Molière*.

Les Perfonnages de l'Infanterie Dijonnoife, déguifés en Vignerons, chantoient, fur des charrettes, des Chanfons & des Satyres, qui contenoient la cenfure des mœurs du temps. Les Ducs de Bourgogne, les Gouverneurs, les Magiftrats, les Prélats même, vouloient être aggregés à cette affociation appellée, *Mère folle*, & *Infanterie Dijonnoife*. Elle fubfifta jufqu'en 1630, que *Louis XIII* la fupprima. Un de nos Hiftoriens modernes dit, que nous pouvons avoir un modèle de ces inftitutions, uniquement fondées fur la cenfure des mœurs, dans la *burlefque Confraternité* du Régiment de la Calotte, qui fleuriffoit encore au commencement de ce Règne. Mais revenons à l'origine de nos *Spectacles*.

De tous les *Spectacles* que les Romains avoient apportés dans les Gaules, les François ne confervèrent que les Combats d'Animaux; & leur ardeur guerrière borna long-temps tous leurs amufemens aux *Joûtes*, aux *Tournois*, aux *Affauts à outrance*. Vers l'an 600, les *Pantomimes* commen-

cèrent à joindre leurs Jeux à ce premier *Spectacle*.

Clovis fit demander à *Théodoric* un *Pantomime*, qui joignoit à l'excellence de son Art le talent de la Musique. Ces *Mimes* furent nos premiers *Comédiens*, ainsi qu'ils l'avoient été chez les Grècs & chez les Romains. Ces *Histrions Mimes*, ou *Farceurs* de la Cour de nos Rois des première & seconde Races, & même d'une partie de la troisième, se répandirent dans les Provinces, & tâchèrent de se rendre agréables aux Spectateurs, par des Postures indécentes, des Chansons malhonnêtes; c'est ce qui les rendit infâmes; & *Charlemagne* les déclara incapables de porter témoignage contre des personnes libres.

Ces *Histrions* furent effacés par les *Troubadours*, qui se réformèrent sur eux, & introduisirent une action dans un récit composé de chant & de déclamation. Ces Compositeurs, Danseurs, Joueurs d'Instrumens, Acteurs & Chanteurs, furent connus sous les noms généraux de *Jongleurs & Menestriers*.

Ces sortes de *Spectacles* ou *Jeux publics* étoient permis sous Saint Louis. Ils consistoient alors en quelques mauvais récits du plus bas burlesque, en gesticulant, en tours de passe-passe; dont les Acteurs étoient

hommes, ou singes, quelquefois tous les deux ensemble.

On nomma ces hommes *Jongleurs*, & les femmes *Jongleresses*. Ils se retirèrent à Paris dans une seule ruë, qui, de leur nom, fut appellée *Ruë des Jongleurs* : c'est aujourd'hui Saint Julien des Ménestriers.

La preuve qu'ils éxistoient sous le Règne de *Saint Louis*, c'est que dans le tarif qui fut fait par ce Monarque, pour régler les droits de Péage à l'entrée de Paris, il est dit : *Le Marchand qui apporte un Singe pour le vendre, payera quatre deniers ; si le Singe appartient à quelqu'un qui l'ait acheté pour son plaisir, il ne donnera rien ; s'il est à un Joueur, il le fera jouer devant un Péager, qui se contentera de cette monnoie.* C'est de-là, sans doute, que vient cet ancien Proverbe populaire, *payer en monnoie de Singe*, c'est-à-dire, *payer en gambades.* Un autre article porte qu'à l'égard des *Jongleurs*, ils seront quittes de tout Péage, en faisant le récit d'un couplèt de Chanson devant le Péager. *Voyez* le *Traité de la Police par la Marre, Tome II, Livre. 3, Tit. 3, page 336.*

Ces *Jongleurs* étoient appellés à toutes les Fêtes ; ils formoient, dans les grandes Villes, un corps particulier ; & ils avoient

un Chef & des Statuts, & seuls le privilége d'amuser la Nation. Mais des Pélerins revenus de la Palestine, de l'Espagne, & même de plusieurs lieux de la France, vinrent leur disputer la palme, & se firent connoître sous le nom de *Confrères de la Passion*.

On peut remonter l'origine de ces *Spectacles* pieux, où l'on jouoit les Mystères de la Religion, jusqu'à l'an 1313, sous *Philippe le Bel*, qu'on éleva des Théâtres ornés de superbes courtines, où l'on jouoit maintes Féries, dit *Godefroi de Paris*. Ce fut à l'occasion de la Chevalerie des fils de *Philippe le Bel*, Louis Hutin, Philippe le Long, & Charles le Bel; & cette Fête dura trois jours.

Ces Confrères de la Passion représentèrent d'abord sur des échafauds dressés dans les ruës, au milieu des Carrefours ou des Plaçes publiques. Ils choisirent le Bourg de Saint-Maur-lès-Fossés, près de Paris, pour y dresser un Théâtre, où ils représentèrent l'Histoire de la mort du Sauveur; on y accouroit en foule. Mais assurés d'un état tranquille sous la protection du Souverain (c'étoit sous les Règnes de *Charles V* & *Charles VI*), ils vinrent dresser un Théâtre dans la grande salle de la Trinité; & voilà le Berçeau de la Scène

Françoise. Ces représentations étoient des espèces de Poëmes dramatiques, dont la grossière irrégularité n'étoit pas le moindre défaut. Les sujets de ces Poëmes étoient aussi tirés de l'*Écriture Sainte* & de la *Légende des Saints*. Parmi tous ces Ouvrages, qui se multiplièrent presqu'à l'infini, on distinguoit le *Mystère de la Vengeance de la Mort de Jesus-Christ*...... la *Destruction de Jérusalem* (le tout par personnages), le *Mystère de la Conception & de la Nativité de la Vierge*, *son mariage*; la *Nativité*, la *Passion*, la *Résurrection*, l'*Ascension de Jesus-Christ*, joués à Paris en 1507; & aussi le *Mystère* & le *beau Miracle de Saint Nicolas*, à vingt-quatre personnages. *Jean Petit*, *Joseph de Marnes*, *Dabondance*, & *Louis Choquèt*, furent les Poëtes les plus fameux en ce genre.

Il y eut une autre espèce de Mystères, où la Religion n'eut point de part. On les représentoit aux Fêtes de nos Rois. Un de ceux qu'on estimoit le plus, est intitulé : *Mystère où la France se présente en forme de personnages au Roi Charles VII, pour le glorifier des grâces que Dieu a faites pour lui, & qu'il a reçuës en sa cause durant son Règne, & parlant ensemble en forme de dialogue ; puis les Ba-*

tons du Roi parlent l'un après l'autre, chacun en deux couplèts.

Une autre Société d'Acteurs, d'un genre moins sérieux, unis entre eux par une conformité de goût pour le plaisir & le penchant à la raillerie, s'étoit formée à peu près dans le même temps que les *Confrères de la Passion*, sous le titre d'*Enfans sans souci*. Les extravagances humaines furent l'objèt de leurs plaisanteries. Les Acteurs étoient de jeunes gens des meilleures Maisons de la Ville. Leur Chef prenoit le titre de *Prince des Sots*, & leur drame étoit intitulé la *Sottise*. Ils étoient tout-à-la-fois Auteurs & Acteurs. Leur Théâtre étoit ovale. Leur *Spectacle*, qui n'étoit qu'un ingénieux badinage, charma la Cour & la Ville; & *Charles VI* le confirma par Lettres-Patentes

Les *Clercs de Procureurs au Parlement*, connus sous le nom de *Basochiens*, inventèrent, vers le même temps, une autre espèce de drame, appellée *Moralités*. C'étoient des Allégories insipides, qui avoient besoin d'être échauffées par des scènes piquantes : c'est ce qui fit que les *Basochiens* transigèrent avec les *Enfans sans souci*, qui leur permirent de représenter des Sottises & des Farçes; & en échange,

ils eurent la liberté d'introduire la *Morale* sur leur Théâtre.

Les *Clercs du Châtelèt* & *ceux de la Chambre des Comptes*, distingués sous le titre de *Jurisdiction du S. Empire*, voulurent aussi, comme les *Clercs du Palais*, avoir leur Théâtre; mais leurs succès ne furent ni si constans, ni si brillans. Le célèbre *Clément Marot* travailla pour le Théâtre des *Enfans sans souci*, & celui des *Basochiens*.

La licence des guerres civiles, qui survinrent peu après, introduisit dans les Jeux de ces Sociétés des critiques amères, & des Satyres personnelles, que les désordres du temps autorisoient. Cet abus ne put être réformé par les Magistrats, que quand la réunion des Factions eut amené la tranquillité.

La fureur de représenter gagnoit tous les Ordres. Les *Écoliers de l'Université* jouoient aussi des Farçes; se masquoient, & élisoient entre eux un Roi des Foux; s'habilloient en Évêques, &, dans cet état, couroient les ruës, battoient le guèt, & commettoient mille désordres. L'Histoire du Théâtre François fait encore mention de ces Scènes indécentes qui se passoient dans nos Églises, & où des Acteurs gros-

ſiers imitoient nos plus reſpectables Myſtères.

De toutes ces Sociétés, il n'y eut que celle des *Enfans ſans ſouci* qui s'acquit quelque célébrité. Les autres tombèrent peu-à-peu, & furent défenduës même par le Parlement. Mais pluſieurs Particuliers, entraînés par le goût, ou par l'attrait du plaiſir, ſe dévouèrent entièrement à ces Amuſemens, qui étoient devenus ſi fort à la mode; ils devinrent Comédiens de profeſſion, & prirent le nom d'*Enfans ſans ſouci*. C'eſt le nom qu'on pourroit encore donner à nos Acteurs de Théâtre, qui ne doivent pas faire difficulté de les reconnoître pour leurs pères; car c'eſt à ces Comédiens, que la Confrérie de la Paſſion, qui, par ignorance, ne pouvoit jouer des Pièces profanes, fut obligée de louer le Théâtre dont elle avoit fait l'acquiſition, au lieu même où ſubſiſte aujourd'hui la Comédie Italienne.

La *Farçe* qu'ils jouoient n'étoit que d'un Acte; la plus courte paſſoit pour la meilleure. Ces *Farçes* étoient remplies de pointes, d'équivoques, ſouvent indécentes & accompagnées de jeux groſſiers.

Celle de l'*Avocat Patelin* a toujours paſſé pour être très-amuſante. Les perſonnages de cette ancienne *Farçe* étoient *Pa-*

telin, *Avocat*, *Maître paſſé en tromperies*; *Guillemette* ſa femme, qui le ſeconde; *Guilleaume*, Marchand Drapier; *Maître Badaut*, qui eſt duppé par *Patelin* de ſix aunes de drap, valant neuf livres. On y introduiſoit auſſi un Berger, nommé *Agnelèt*, accuſé devant le Juge, par *Guilleaume*, de lui avoir égorgé pluſieurs moutons, ſous prétexte de la maladie de la gravelée, pour les vendre au Boucher. C'eſt cette *Farçe* que *Paſquier* dit avoir luë & reluë, & qu'il ne craint point d'oppoſer aux *Comédies Grècques & Latines*. L'*Abbé de Bruys* en a tiré le fonds, la conduite & le perſonnage d'une Comédie intitulée, l'*Avocat Patelin*, qu'on joue ſouvent aux François, & qui eſt une des meilleures & des plus amuſantes petites Pièces dont ce Théâtre ſoit en poſſeſſion.

Les noms de *Tabarin*, *Turlupin*, *Gautier*, *Garguille*, *Gros-Guillaume*, *Guillot-Gorju*, ſont les plus célèbres dans la Liſte de ces anciens Farçeurs.

Étienne Jodelle, Pariſien, mort en 1573, âgé de quarante-un ans, eſt le premier de nos Poëtes François, qui, dans notre Langue, ait donné des Tragédies & des Comédies. Sa *Cléopatre* eſt la première qui ait porté en France le nom de *Tragédie*. La nouveauté de ce *Spectacle* fit la

meilleure partie de sa réputation, & rendit son nom célèbre. Il ne méditoit rien, sa main pouvoit suivre son imagination. La plus longue & la plus difficile de ses Pièces de Théâtre ne l'occupa jamais plus de dix matinées. On dit de lui, qu'il composa, par une gageure, dans une seule nuit, plus de *cinq cents Vers* Latins. Il nous reste de lui deux Tragédies, sçavoir, *Cléopatre captive*, *Didon sacrifiant* ; & trois Comédies, *Eugène*, *les Mascarades*, & *la Rencontre*. Voyez *Jodelle*, & *Moréri*, sur ce Poëte, ou l'*Histoire des Théâtres*, par MM. *Parfait*.

Mais c'est *Aléxandre Hardy*, Parisien, qui, avant *Corneille*, est l'Auteur fameux du *Théâtre François*. On lui a, pour ainsi dire, l'obligation d'avoir tiré la Tragédie du milieu des Ruës & des Carrefours. Il s'étoit associé, pour une part, avec une Troupe de Comédiens, à la charge de leur fournir chaque année six Tragédies; & il en faisoit souvent une en quinze jours. C'est à l'ignorance du siècle, & à l'enfance du *Théâtre*, qu'il faut attribuer l'admiration que l'on avoit pour les Compositions lourdes & embarrassées, les Vers rudes & raboteux, le mauvais goût, & presque tous les défauts d'un Auteur, qui n'aimoit rien tant qu'à varier le lieu de la Scène d'un mo-

ment à l'autre. Le même Perſonnage parloit à Paris, à Naples, à Madrid, à Cracovie, &c. Il nous reſte cinq gros Volumes *in-8°*. des Pièces de cet Auteur; ſi toutes avoient été imprimées, elles pourroient fournir vingt Volumes. *Théophile*, Contemporain de *Hardy*, a dit de ce Poëte :

Hardy, dont le plus grand Volume,
N'a jamais ſçu tarir la plume,
Pouſſe un torrent de tant de Vers,
Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrène
Ne tient tous ſes vaiſſeaux ouverts,
Que lorſqu'il y remplit ſa veine.

Il eſt étonnant (c'eſt la réflexion de pluſieurs de nos Hiſtoriens) que, chez une Nation vive, ingénieuſe, idolâtre du plaiſir, & portée à la raillerie, on n'ait vu naître, qu'après une révolution de pluſieurs ſiècles, le bon goût de la Comédie. *Sophocle* & *Eſchille* firent fleurir le Théâtre d'Athènes, cinquante ans après *Theſpis*, & furent bientôt ſuivis d'*Ariſtophane*; & *Rotrou* & *Corneille* n'ont paru que dans le 17e ſiècle; quoique, plus de quatre cents ans avant eux, on eût vu à Dijon cette Société dont nous avons parlé au commencement de cet article, & qui étoit pareille à celle que *Theſpis* promenoit dans l'Attique.

Mais enfin *Corneille* parut; & ſon génie l'éleva

l'éleva bientôt jusqu'au sublime d'un Art qu'il avoit créé, pour ainsi dire, parmi nous. La Tragédie ne fut plus une machine énorme, que l'on faisoit mouvoir à force d'intrigues, d'incidens, de ruses, de méprises & de bravades : elle ne fut plus un Roman construit à la hâte, chargé de personnages épisodiques, de combats, de déguisemens & de reconnoissances. La Tragédie prit une marche régulière : l'Art seconda la Nature, & *Melpomène* se montra avec toute la dignité, toute la décence & toute la majesté qui lui conviennent, & qu'elle n'avoit pas eues jusqu'alors.

C'est ici le lieu de parler du *grand Corneille*. Dans le temps que sa *Tragédie du Cid* avoit, à la Cour & à la Ville, ces brillans succès, qu'il n'est pas aisé de s'imaginer, dit *Pélisson*, on ne pouvoit se lasser de la voir ; on en parloit dans toutes les Compagnies ; chacun en sçavoit par cœur quelque partie, & on la faisoit apprendre aux enfans.

Un Étranger (c'étoit en 1637), en arrivant à Paris, n'eut rien de plus pressé que de s'informer de tout ce qui regardoit *Pierre Corneille*. Sa surprise fut extrême, quand il apprit que ce Poëte n'étoit pas *Ministre d'État*. Les Détails militaires répandus dans la *Tragédie de Sertorius*,

faisoient dire au *grand Turenne* : *Où donc Corneille a-t-il appris l'Art de la guerre ?* Et c'est, sans doute, la *Tragédie d'Othon*, qui a fait dire au Maréchal de *Grammont : Corneille est le premier des Rois*. Ce Prince de nos Poëtes Tragiques avoit dans son cabinet la *Tragédie du Cid*, traduite en toutes les Langues de l'Europe, excepté l'Esclavonne & la Turque. Dans plusieurs Provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.*

Tout le monde sçait que le Cardinal de *Richelieu* n'épargna rien pour obtenir que ce Drame parût, de façon à faire croire au Public, qu'il en étoit l'Auteur ; mais *Corneille* tint bon, plus de deux cents Critiques parurent presqu'en même temps que la Pièce ; c'est ce qui donna occasion à *Boileau* de dire dans une de ses Satyres :

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

L'Académie Françoise prononça sur cette Pièce : & le *grand Corneille* se soumit. Le rôle de l'Infante a été supprimé, comme épisodique & entièrement superflu. Ce changement est l'ouvrage du *grand Rousseau*. Il ne faut pas s'étonner si le Cardinal de *Richelieu* vouloit passer pour l'Auteur du *Cid*. Ce Ministre joignoit à

l'Amour des Lettres, le talent de l'Éxécution. Il y avoit plus de cinq cents Vers de sa façon, dans un Drame intitulé, la *Grande Pastorale*, qui n'a point paru.

Vint aussi le célèbre *Racine*, qui moissonna de nouveaux lauriers dans une carrière, que *Corneille* avoit parcourue avec tant de gloire; & déja *Molière* avoit réformé la Comédie, & lui faisoit prendre une forme nouvelle. Il imitoit les Anciens, les surpassoit, devenoit lui-même inimitable, & contribuoit, avec *Corneille* & *Racine*, à élever la *Scène Françoise* à côté de celle d'Athènes, au-dessus de tous les Théâtres du monde, & dans l'état enfin où nous la voyons aujourd'hui, faisant l'admiration de l'Europe.

SPHINX,

Monstre fabuleux, auquel les Anciens donnoient ordinairement un visage de femme avec un corps de Lion couché. Rien de plus commun que le *Sphinx* dans les Monumens Égyptiens. Les uns sont représentés avec des aîles, d'autres sans aîles, mais avec de longues tresses de cheveux. Plutarque dit qu'on mettoit des *Sphinx* devant les Temples des Égyptiens, pour marquer que la Religion Égyptienne étoit toute énigmatique.

La *Sphinx* la plus fameuſe dans la Fable, eſt celle de Thèbes, qu'Héſiode fait naître d'Échidne & de Typhon. Junon, irritée contre les Thébains, envoya ce Monſtre dans le territoire de Thèbes, pour le déſoler. On repréſentoit la *Sphinx* de Thèbes différemment de celles d'Égypte : elle avoit la tête & le ſein d'une jeune fille, les griffes d'un Lion, le corps d'un Chien, la queuë d'un Dragon, & les aîles comme les Oiſeaux. Elle éxerçoit ſes ravages ſur le Mont Phiçée, d'où ſe jettant ſur les paſſans, elle leur propoſoit des Énigmes difficiles, & mettoit en pièces ceux qui ne pouvoient les expliquer. Voici l'Énigme qu'elle propoſoit ordinairement : Quel eſt l'Animal qui a quatre pieds le matin, deux ſur le midi, & trois le ſoir. Sa deſtinée portoit qu'elle perdroit la vie dès qu'on auroit deviné ſon Énigme. Déja pluſieurs perſonnes avoient été les victimes du Monſtre ; & Thèbes ſe trouvoit dans de grandes alarmes, lorſqu'Œdipe ſe préſenta pour expliquer l'Énigme, & fut aſſez heureux pour la deviner : diſant que cet Animal étoit l'homme, qui, dans ſon enfance, qu'on devoit regarder comme le matin de ſa vie, ſe traînoit ſouvent ſur les mains & ſur les pieds : vers le midi, c'eſt-à-dire, dans la force de ſon âge, il

n'avoit besoin que de ses deux jambes; mais le soir, c'est-à-dire, dans sa vieillesse, il se servoit d'un bâton comme d'une troisième jambe pour se soutenir. La *Sphinx*, outrée de dépit de se voir devinée, se cassa la tête contre un rocher.

Il y en a, dit Pausanias, qui prétendent que *Sphinx* étoit fille naturelle de Laïus; & que, comme son père l'aimoit fort, il lui avoit donné connoissance de l'Oracle que Cadmus avoit apporté de Delphes. Après la mort de Laïus, ses enfans s'entredisputèrent le Royaume; car outre son fils légitime, il en avoit laissé plusieurs de diverses concubines. Mais le Royaume, suivant l'Oracle de Delphes, ne devoit appartenir qu'à un des enfans de Jocaste. Tous s'en rapportèrent à *Sphinx*, qui, pour éprouver celui de ses frères qui avoit le secrèt de Laïus, leur faisoit à tous des questions captieuses; & ceux qui n'avoient point connoissance de l'Oracle, elle les condamnoit à mort, comme n'étant pas habiles à succéder. Œdipe, instruit de l'Oracle par un songe, s'étant présenté à *Sphinx*, fut déclaré successeur de Laïus. D'autres ont dit que *Sphinx*, fille de Laïus, peu contente de n'avoir aucune part au Gouvernement, s'étoit mise à la tête d'une troupe de bandits, qui com-

mettoient mille désordres aux environs de Thèbes; ce qui la fit regarder comme un Monstre. On lui donnoit pour père Échidne & Typhon; c'étoient toujours les père & mère de ce qu'il y avoit de plus monstrueux. Les Griffes du Lion marquoient sa cruauté; son Corps de Chien, les désordres dont une fille de ce caractère étoit capable; ses Aîles, l'agilité avec laquelle elle se transportoit d'un lieu à un autre, pour éviter les poursuites des Thébains; ses Énigmes, les embuches qu'elle dressoit aux passans, les attirant dans les rochers & dans les broussailles du Mont Phiçée, où elle habitoit, & dont il leur étoit impossible de se dégager, faute d'en sçavoir les issuës, qu'elle connoissoit parfaitement. Œdipe la força dans ses retranchemens, & la fit mourir.

Hérodote parle aussi d'un *Androsphinx*, à qui il donne une tête d'homme. On voit un de ces *Sphinx* auprès des grandes Pyramides d'Égypte, environ à quatre milles du Caire vers l'Occident, proche le rivage du Nil. Il est d'une grosseur extraordinaire; & l'on doute si cette figure monstrueuse a été taillée d'une roche, que la Nature ait formée en cet endroit, ou si elle y a été transportée d'ailleurs: ce qui est assez vraisemblable, parceque les terres des envi-

rons font des fables déliés & unis. Pour s'en éclaircir, on a voulu creuser fous le *Sphinx*, mais on n'a pu en venir à bout, parcequ'il eft enfeveli dans le fable jufqu'aux épaules. Cette Figure eft toute d'une pièce, & la matière en eft fort dure. Les proportions du vifage y font bien gardées. Pline en parle en ces termes : *Au-devant des Pyramides, il y a un Sphinx, qui eft encore plus admirable. C'eft comme la Divinité Champêtre des Habitans. On croit que le Roi Amafis y eft enterré, & que cette machine y a été apportée d'ailleurs. Il eft taillé d'une feule pierre polie. La tête de ce Monftre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur ; & en profondeur, depuis le fommèt de la tête jufqu'au ventre, cent foixante-deux pieds.* Les Hiftoriens racontent plufieurs Fables de cette Figure. Ils difent entr'autres qu'elle rendoit des Oracles ; mais c'étoit une fourberie des Prêtres, qui avoient creufé un canal fous terre, lequel aboutiffoit au ventre & à la tête de ce Monftre ; & paffoient par-là pour rendre leurs réponfes équivoques à ceux qui venoient confulter l'Oracle. Comme le fon de la voix s'augmentoit extrêmement dans le creux de cette Figure, & qu'il n'en fortoit que par la bouche, cela faifoit un grand bruit ; &

les Païens, trop crédules, s'imaginoient entendre la voix terrible de cette prétendue Divinité. Pline rapporte qu'il y avoit un grand nombre de ces *Sphinx* dans les lieux inondés par le Nil, pour connoître l'accroissement de ses eaux. Aben Vaschia, Auteur célèbre, est aussi de ce sentiment. Le *Sphinx*, à cause du sens allégorique que les Égyptiens lui donnoient, étoit dépeint en deux manières; ou sous la forme d'un Monstre, qui avoit le corps d'un Lion & le visage d'une fille; ou sous la figure d'un Lion étendu sur un lit de Justice. La première figure étoit pour marquer l'accroissement du Nil; & la seconde représentoit *Momphta*, Divinité Égyptienne, qui commandoit sur les eaux, & étoit comme la Directrice des débordemens du Nil. Ces figures ne sont pas une preuve que ces Peuples ayent cru qu'on trouvoit de semblables Animaux en quelqu'endroit du monde. Ce n'étoient que des Emblêmes, & des Caractères sensibles qui exprimoient leurs pensées; & les *Sphinx* ne signifioient autre chose que l'état où le Nil est, quand il inonde l'Égypte. Comme ces inondations arrivent aux mois de Juillet & d'Août, lorsque le Soleil parcourt les Signes du Lion & de la Vierge, & que les Égyptiens sont naturellement

portés à faire de ces fortes d'unions monſtrueuſes ; ils imaginèrent cette figure rampante contre terre, compoſée de la tête d'une Fille & du corps d'un Lion, pour marquer que le Nil ſe débordoit, lorſque le Soleil parcouroit ces deux Signes. Quelques-uns croyent que de-là eſt venuë la coutume, chez les Égyptiens, & enſuite chez tous les Peuples de l'Europe, de faire les Tuyaux, les Canelles & les Robinèts de Fontaine, en forme de tête de Lion. Les Anciens mettoient auſſi des *Sphinx* au-devant des Portaux de leurs Temples, pour faire connoître que la Sçience des choſes divines eſt enveloppée de Myſtères & d'Énigmes.

Diodore aſſure qu'on trouve dans l'Éthiopie, & dans le Pays des Troglodytes, de vrais *Sphinx*, qui ſont d'une figure ſemblable à celles que leur donnent les Peintres, excepté qu'ils ſont plus velus. Ces Animaux ſont très-doux & très-dociles de leur nature, & ils apprennent aiſément tout ce qu'on leur montre. Aujourd'hui la repréſentation des *Sphinx* fait un ornement de nos Jardins, on les mèt ſur les rampes des terraſſes, comme les deux *Sphinx* de marbre blanc, qui ſont devant le Parterre à la Dauphine, à Verſailles.

Splendeur.

Ce sujèt est caractérisé allégoriquement par la figure d'une Matrône de bel aspect, vêtuë d'une robe de couleur pourpre, enrichie d'or. Cette parure étoit consacrée, par les Anciens, aux personnes illustres. La Massuë, sur laquelle elle s'appuie, étoit aussi, chez eux, le Symbole des Vertus, comme la Chaîne & la Médaille d'or en étoient la récompense. Elle a une Couronne d'Hyacinthe, Fleur qui étoit dédiée à Apollon ; & le Flambeau allumé, qu'elle tient, est allusif à l'éclat des belles actions.

Splendeur de Nom.

Tu sera toujours en ma bouche ;
Grand Héros ; ma Lyre & mes Vers
Feront connoître à l'Univers,
Combien le souvenir de ton grand nom me touche.

La *Splendeur de Nom* nous est représentée par un homme de bonne mine, de belle taille, & d'un âge viril : sa présence semble animer le courage à faire des actions éclatantes. Il porte une robe tissuë d'or & de pourpre, le plus noble des habillemens. Son âge, qui ne témoigne rien d'éventé par la jeunesse, ni rien de foible

par la vieillesse, ne respire que les actions de gloire ; afin que son nom soit écrit au Temple de Mémoire. Il est couronné d'une Guirlande d'Hyacinthe rouge, portant au col une Chaîne d'or. Sa main droite est appuyée sur une Massuë, comme celle d'Hercule, tenant de la main gauche une Torche allumée.

SPONDIUS.

Apollon avoit un Autel dans le Temple d'Hercule à Thèbes, sous le nom de *Spondius*; c'est-à-dire, Apollon qui préside aux Traités. Cet Autel étoit fait de la cendre des Victimes. Là se pratiquoit une espèce de Divination tirée de tout ce que l'on a pu apprendre, soit par la renommée, soit autrement.

STABILITÉ.

La figure, dont on se sert pour caractériser ce sujèt, est vêtuë d'une draperie noire ; parceque cette couleur ne pouvant être changée, par la teinture, en aucune autre couleur, est un des plus significatifs Emblêmes de la *Stabilité*. Le Cube de marbre sur lequel elle est assise, & les deux Pieux plantés d'à-plomb en terre sur lesquels elle s'appuie & se soutient, signifient qu'elle est ferme & immuable.

STATOR,

Surnom de Jupiter. Romulus voyant ses Soldats plier dans un combat contre les Samnites, & commencer à prendre la fuite, pria Jupiter de rendre le courage aux Romains, & de les arrêter dans leur fuite : la prière fut éxauçée ; & en mémoire de cet évènement, Romulus bâtit un Temple à Jupiter, au pied du Mont Palatin, sous le titre de *Stator*, le Dieu qui arrête. La Statuë, qu'on lui consacra, représentoit Jupiter debout, tenant la Pique de la main droite, & la Foudre de la gauche. Cicéron rapporte que le Consul Flaminius, marchant contre Annibal, tomba tout d'un coup lui & son cheval devant la Statuë de Jupiter *Stator*, sans qu'il parut aucune cause ; ce qui fut pris par ses Troupes pour un mauvais augure, ou plutôt pour un avis que le Dieu lui donnoit de s'arrêter, & de ne pas aller combattre. Mais le Consul méprisa l'avis ou l'Augure, & fut battu à la journée de Trasimène.

STATUËS,

Figures des faux Dieux, des Héros, & des Hommes illustres, que l'on a dressées pour leur rendre quelque vénération, ou

pour honorer leur mémoire. Les Grècs en ont établi l'usage, qui passa ensuite dans l'Italie. Les *Statuës* de Romulus & de ses Successeurs, que l'on a gardées plusieurs siècles dans le Capitole, furent presque les seules qu'il y eût à Rome, pendant que la souveraine Puissance fut entre les mains des Rois. Celles de Brutus, d'Horatius Coclès, de Clélie, & une infinité d'autres parurent bientôt après ; & ces marques d'honneur devinrent si communes, par la liberté que chacun avoit de se faire ériger des *Statuës*, qu'il fut ordonné qu'on ôterois des Plaçes publiques toutes celles qui y avoient été mises sans l'ordre du Sénat ou du Peuple. Ainsi le droit de décerner des *Statuës* demeura au Sénat & au Peuple jusqu'au temps des Empereurs. Les femmes mêmes aspirèrent à cet honneur, & l'obtinrent non-seulement dans les Provinces, mais aussi dans Rome. Sous les premiers Empereurs, on vit un nombre prodigieux de *Statuës*, & il est remarqué dans l'Histoire, que l'on ne pouvoit compter celles de Séjan, Favori de Tibère. Les Temples, les Palais, les Portiques, les Amphithéâtres, les Thermes ou Bains, & les Plaçes publiques étoient remplies de *Statuës*, que le mérite ou la flatterie avoit élevées ; ce qui fit dire assez ingénieuse-

ment à un Ancien, qu'*il y avoit dans Rome un Peuple de marbre & de bronze, qui égaloit presque le nombre des Citoyens*. Caligula & Claudius s'opposèrent aux entreprises des particuliers, qui usurpoient cet honneur; & ordonnèrent qu'il ne seroit accordé qu'à ceux qui avoient rendu des services considérables à la République dans la guerre ou dans les Magistratures. A l'égard de la matière, la plus ancienne étoit le bronze ou le marbre. On y employa ensuite l'argent, l'or & l'ivoire. Les *Statuës* d'argent commencèrent à être en usage sous le Règne d'Auguste; mais cet Empereur trouvant cette dépense excessive, fit fondre les siennes, & en fit faire de bronze ou de marbre. Il n'en fut pas de même de ses Successeurs, & principalement de Domitien, qui voulut que celles qu'on lui consacreroit, dans le Capitole, fussent d'or & d'argent, & d'un certain poids. Caligula, Claudius & Commode eurent des *Statuës* d'or : & il parut encore quelque chose de cette magnificence sur la fin du quatrième siècle, au temps de l'Empereur Théodose, pour qui Arcadius en fit faire une d'argent, qui pesoit jusqu'à sept mille quatre cents livres. Les Bustes de cire, que les personnes de qualité avoient droit d'exposer dans les Vesti-

bules de leurs maisons, n'étoient pas, à proprement parler, des *Statuës*; mais des Images de leurs Ancêtres, à demi-corps, dont le nombre marquoit la noblesse des Romains.

On trouve de quatre sortes de *Statuës* dans l'Antiquité; les Colossales, les Curules, les Équestres, & les *Statuës* en pied. Les Colossales étoient d'une grandeur extraordinaire, & l'on n'en faisoit que pour les Dieux. Néron fut le premier des Empereurs Romains, qui voulut avoir de ces *Statuës*. Zénodore lui en fit une de cent dix pieds de hauteur; mais ce Prince étant mort presque dans le même temps, elle fut consacrée au Soleil. Commode en fit ôter la tête, & mettre la sienne à la place de celle de Néron. Adrien & Aléxandre Sévère éxigèrent aussi des *Statuës* Colossales. Les *Statuës* appellées Curules étoient posées sur des Chars à deux ou à quatre Chevaux; & se décernoient à ceux qui avoient triomphé, ou qui avoient étendu les bornes de l'Empire Romain. Auguste honora de ces *Statuës* la plupart de ses Généraux. On en voit aussi de lui & de ses Successeurs, sur des Médailles, où les Chars sont quelquefois tirés par des Éléphans; & cela étoit emprunté des Grècs, qui rendoient ces sortes d'honneurs à leurs

Athlètes victorieux. Quant aux *Statuës* Équestres, celle de Clélie montre que l'usage en étoit fort ancien à Rome : & l'on sçait que Sénèque a pris de-là occasion de reprocher aux hommes de son siècle, qu'ils devoient rougir de paroître en Litière dans une Ville, où les femmes avoient mérité des *Statuës* à Cheval. Ces *Statuës* néanmoins n'ont pas été si communes en Italie, que dans la Grèce ; & l'on ne voit pas qu'aucun Romain ait fait dresser tout-à-la-fois six vingts *Statuës* Équestres, comme fit Aléxandre pour autant de Cavaliers tués dans un combat. Les Poëtes Latins ont célébré celle de l'Empeur Domitien, qu'ils ont comparée, pour sa grosseur, au Cheval de Troye ; & l'on voit encore aujourd'hui à Rome celle de Marc Aurele. Pour ce qui est des *Statuës* en pied, il y en avoit plus que de toutes les autres ensemble : aussi est-ce l'état le plus naturel, celui qui exprime mieux l'air & la taille, & qui convient le plus aux personnes majestueuses. On érigeoit les *Statuës* des Empereurs, avec de grandes magnificences. Les Panégyriques, le Jeux du Cirque & l'Amphithéâtre, les Comédies, les Festins, & les largesses publiques faisoient partie de la Cérémonie, & cela recommençoit tous les ans. On

rendoit à ces *Statuës* des honneurs presque divins : on leur offroit même de l'Encens & des Victimes, comme à celles des Dieux ; & elles servoient d'asyle à ceux qui y avoient recours. *Frigelius, de statuis illustrium Romanorum.*

Bergier remarque que les grandes *Statuës* étoient distinguées en Augustes, Héroïques & Colossiqures. Les Augustes représentoient les Empereurs, les Rois, & les Princes. Les Héroïques étoient les images des Héros ou demi-Dieux, & avoient deux fois la grandeur d'un homme. Les Colossiques se faisoient pour les Dieux, & contenoient trois hauteurs ; comme le Jupiter Olympien d'Élide en Grèce, qui étoit un ouvrage du célèbre Phydias ; la Minerve d'Athènes, haute de trente-six coudées, faite d'ivoire & d'or ; le Jupiter du Capitole à Rome, que Carvilius fit faire des corselèts & des casques des Samnites, qu'il avoit vaincus ; le Colosse d'Apollon de quarante coudées de hauteur, dans la Ville de Tarente, travaillé par le fameux Lysippe ; & le Colosse du Soleil, que Charès Lyndius éleva sur le Port de Rhodes. Pline rapporte qu'en une Ville d'Auvergne, dans les Gaules, on voyoit une *Statuë* Colossique de Mercure, qui avoit quatre cents pieds de haut, à la

quelle Zénodore avoit employé dix ans de travail.

Les Grècs faisoient leurs *Statuës* presque nuës, pour faire paroître l'excellence de leur Art, en représentant les corps au naturel. Mais les Romains les revêtoient d'habits de guerre, ou de paix. Telles sont les *Statuës* de Jule César & d'Auguste, que l'on voit encore aujourd'hui au Capitole de Rome.

Statuës Équestres de Louis XIV et de Louis XV.

Il y a plusieurs Villes dans le Royaume, où l'on voit plusieurs *Statuës*, tant Équestres, que Colossales, érigées en l'honneur de *Louis XIV* & de *Louis XV*.

La Ville de Lyon a fait ériger une *Statuë Équestre* à *Louis XIV*, où ce Prince est représenté en habit de Triomphateur Romain, tenant un bâton de commandement. Le piédestal, sur lequel cette *Statuë* est élevée, est orné de deux grandes & belles figures de bronze, dont l'une représente le Rhône, & l'autre la Saone. Sa dédicace s'est faite le 27 Décembre 1713; mais le piédestal de cette *Statuë* n'a été revêtu de ses ornemens, qu'en 1722.

Les États de Bretagne chargèrent, en 1685, *Goyzevox* d'exécuter, pour la Ville

de Rennes, une *Statuë Équestre de Louis XIV* en bronze. Cette *Statuë* ne fut posée sur son piédestal, qu'en 1726, onze ans après la mort du Roi; ce Prince y est représenté habillé à la Romaine.

Les États de Bourgogne firent éxécuter, à Paris, une *Statuë* de *Louis XIV* en bronze, par *le Hongre*, Sculpteur du Roi, qui ne fut plaçée sur son piédestal, qu'en 1725; ce fut alors M. *de la Brise*, Intendant de la Province, qui en fit l'*inauguration*.

Louis XIV n'étoit plus, lorsque les États de Languedoc, en 1716, résolurent de lui élever une *Statuë Equestre* au milieu du Peyrou, à Montpellier. L'inauguration s'en fit le 27 Février 1718.

Bordeaux, qui est une des plus belles, & une des plus commerçantes Villes du Royaume, forma, en 1728, le dessein de construire une plaçe sur son Port, & d'y ériger une *Statuë Equestre* de Sa Majesté *Louis XV*, pour marque de son amour & de son attachement. Feu M. *Gabriel*, premier Architecte du Roi, fut chargé, par la Ville, d'en donner le dessein. La *Statuë* du Roi fut faite à Paris dans les Fauxbourgs du Roule. Il y avoit plus de quarante ans, qu'on n'avoit coulé en France de *Statuë Equestre* en bronze, lorsqu'on

entreprit celle de Bordeaux : tous les Fondeurs qui en avoient éxécuté, n'étoient plus ; mais M. *de Boffrand*, témoin oculaire de la fonte du Monument élevé à *Louis XIV*, par la Ville de Paris, à la plaçe Vendôme, qui avoit conservé des desseins du procédé dont on s'étoit servi pour opérer cette grande fonte, les communiqua à M. *le Moyne*. Le Vaisseau chargé de cette *Statuë*, arriva dans la Capitale de la Guienne, le 12 Juillèt 1743 : le 24, elle fut débarquée, & posée dans la Plaçe ; & le 29 de la même année, on en fit l'*inauguration*.

En 1744, le Roi ayant séjourné huit jours à Valenciennes, les Magistrats, pour célébrer cet honneur favorable, formèrent le dessein d'élever dans cette Ville la *Statuë Pédestre* de Sa Majesté *Louis XV*. C'est M. *Saly*, célèbre Sculpteur de l'Académie de Peinture & de Sculpture, qui fut chargé de l'éxécution de ce Monument ; & Sa Majesté fit présent à la Ville de Valenciennes du bloc de Marbre. Cette *Statuë* fut éxécutée à Paris, arriva à Valenciennes le 5 Septembre 1752, fut plaçée sur son piédestal le 7, demeura couverte jusqu'audit jour marqué pour la Cérémonie de son *inauguration*. Cette *Statuë Pédestre* a environ neuf pieds de proportion. Sa Majesté

eſt repréſentée en Héros de l'Antiquité, couronnée de Laurier, tenant de la main gauche la poignée de ſon Épée, qui eſt commençée à tirer du fourreau, & étendant la droite, dans l'action de donner des ordres; elle eſt plaçée ſur un piédeſtal de marbre blanc veiné, de onze pieds de haut, élevé ſur trois marches.

A Rennes Capitale de la Bretagne, on voit dans la grande Plaçe, où eſt placé le Parlement, la *Statuë Équeſtre* de *Louis XIV*. Lors de l'incendie arrivé en 1720, qui réduiſit en cendre la moitié des maiſons & des édifices de Rennes; Sa Majeſté y envoya feu M. *Gabriel*, ſon premier Architecte, qui donna le projèt d'une autre Plaçe dans le centre de la Ville; & les États de Bretagne ordonnèrent que le Monument auroit pour objèt de célébrer ſa convaleſcence & ſes victoires. M. *le Moyne*, Sculpteur de Sa Majeſté, fut chargé de l'éxécution. Ce Monument fut plaçé & achevé dans le courant de 1754. Il eſt compoſé de trois Figures, qui concourent à fournir une action. La *Statuë Pédeſtre* du Roi eſt plaçée ſur un piédeſtal de quatorze pieds de hauteur, accompagnée de Trophées & de Drapeaux. Sa Majeſté eſt repréſentée tenant le bâton de commandement, vêtuë

à la Romaine, & prête à marcher à de nouvelles conquêtes. La Déesse de la Santé est au côté droit du piédestal, tenant d'une main un Serpent, qui mange dans une patère qu'elle lui présente de l'autre main. On voit auprès de la Déesse un Autel entouré de fruits, Symbole des vœux des Peuples. De l'autre côté du piédestal, est la Bretagne, avec les Attributs de la guerre & du commerce. La *Statuë* du Roi a onze pieds trois pouces de hauteur; les Figures qui l'accompagnent, dix pieds de proportion. Toutes les trois sont de bronze, ainsi que les ornemens.

La Ville de Nancy, Capitale de la Lorraine, ne consistoit anciennement que dans ce qu'on appelle aujourd'hui la *Vieille-Villè.* Ce ne fut que sous le Règne du grand Duc *Charles*, que la nouvelle fut commençée à bâtir. L'une & l'autre s'embellirent beaucoup sous le Régne de *Léopold*, qui commença un nouveau Palais sur les ruines de l'ancien. Ce Bâtiment, qui étoit de la plus grande magnificence, & dont il n'y eut de bâti que la façade, occupoit la plaçe qu'on nomme aujourd'hui la *Carrière Boffrand;* un des premiers Architectes François en donna le plan. La mort de *Léopold* fit discontinuer ce projèt. Feu son fils, l'Empereur *Fran-*

çois I, élevé ſur un plus grand Trône, ne put ſuivre ces vaſtes deſſeins pour l'embelliſſement de cette Capitale. Ce fut dans ces circonſtances, que *Staniſlas I*, que la mort nous a enlevé ſur la fin de Février 1766, quittant ſa Patrie pour pacifier l'Europe, vint combler les vœux des Lorrains, & eſſuyer leurs larmes. Il ſuivit l'éxemple de *Léopold*. Parmi les Merveilles dont ce Prince embellit la Lorraine, on diſtingue ſur-tout la Plaçe qu'il a fait élever à Nancy, pour y élever une *Statue* à *Louis XV*, ſon Gendre ; elle eſt *Pédeſtre* & en bronze, de onze pieds quatre pouces de hauteur. Ce Prince eſt repréſenté en habit de Triomphateur Romain, dans l'attitude la plus noble, avec un manteau royal ſur ſes épaules. Elle fut coulée à Lunéville le 15 Juillèt 1755 ; & le jour de ſa dédicace fut fixé au 26 Novembre de la même année.

La Ville de Rheims, une des plus grandes de la Champagne, & qui a le privilege de ſacrer nos Rois, s'eſt beaucoup embellie ſous ce Règne. Feu M. *de Pouilly*, Lieutenant des Habitans, avoit conçu le projèt d'orner la Ville d'une Plaçe royale, avec un Monument à la gloire du Roi. La mort l'ayant ſurpris avant que ſon deſſein fut rempli, M. *Roger*, ſon Succeſſeur, a ſuivi ſes vuës ; & M. *le Gendre*,

aujourd'hui un des Inſpecteurs Généraux de la Généralité de Paris, fut chargé, par la Ville de Rheims, d'en compoſer les deſſeins, qui furent approuvés par Sa Majeſté. Les premiers travaux pour la conſtruction de la Plaçe qui environne le Monument, furent commencés en 1756. C'eſt une *Statue Pédeſtre* en bronze, de la plus grande beauté, éxécutée par M. *Pigalle*, Sculpteur du Roi : elle a 11 pieds & demi de proportion. *Louis XV* eſt repréſenté couronné de Lauriers, habillé à la Romaine, regardant ſon Peuple avec bonté, & étendant ſa main ſur ſes Sujèts, en ſigne de protection. La première pierre de ce Monument a été poſée en 1761 ; & la cérémonie de cette *Statuë* s'eſt faite en 1765.

Le deſſein d'une Plaçe royale à Rouen ayant été préſenté au Roi par feu M. le Maréchal de *Luxembourg*, alors Gouverneur de la Province, le 3 Avril 1757 ; Sa Majeſté l'ayant agréé, en autoriſa l'éxécution cette même année, par un Arrêt de ſon Conſeil. La première pierre, pour un nouvel Hôtel-de-Ville, fut poſée le 28 Juillèt 1758. A cette occaſion, la Ville de Rouen fit frapper uune Médaille gravée par M. *Roitier*, repréſentant d'un côté le portrait du Roi, vu de profil ; & de l'autre la principale façade de cet Édifice. Cette Médaille

Médaille fut enfermée dans une boîte de plomb, qui contenoit aussi une plaque de cuivre, sur laquellle étoient gravés les noms du Gouverneur, de l'Intendant de la Province, des Officiers Municipaux, & de l'Architecte. On a encore mis dans cette boîte plusieurs pièces d'argent monnoyé, qui instruiront la Postérité de l'Époque de la construction de ce Monument. Au milieu de cette Plaçe royale, sera érigée la *Statuë Pédestre* de Sa Majesté, portée sur un Bouclier par trois Soldats. *Louis XV* est représenté avec une cuirasse, des brassards, & des cuissards. Il a un manteau royal & une écharpe. Pardessus sa cuirasse, est son Cordon bleu, & l'Ordre de la Toison d'Or, dont il est décoré : une de ses mains est appuyée sur le côté ; de l'autre il tient le bâton de commandement. Les Soldats qui le portent, sont élevés sur un Tronc de Colonnes, qui sert de piédestal au Monument, & qui signifie en même temps que la Colonne de l'État étant brisée, il en renaît de son sein une nouvelle. Aux quatre coins de la base, sont des Trophées de Guerre, qui désignent les Victoires du Roi. Sur le Tronc de la Colonne, on lira cette belle Inscription, qui est gravée dans les cœurs de tous les François.

SI NON JUS ; AMOR EVEHERET.

Cet article curieux ſur les différentes *Satues Pédeſtres & Équeſtres*, élevées en l'honneur de *Louis XIV* & de *Louis XV*, eſt extrait des Monumens érigés en France à la gloire de *Louis XV*, par M. *Patte*, Architecte de S. A. S. Monſeigneur le Prince Palatin, Duc règnant des *Deux-Ponts*, qui nous a permis de profiter de ſes recherches & de ſon travail.

STELLIO.

Cérès, cherchant ſa fille par mèr & par terre, un jour qu'elle étoit accablée de laſſitude, & preſſée de la ſoif, alla frapper à la porte d'une cabane, d'où ſortit une vieille femme nommée Baubo, à qui elle demanda à boire. Cette bonne femme lui ayant préſenté un breuvage, la Déeſſe l'avala avec tant d'avidité, qu'un jeune enfant, qui étoit dans la cabane, en éclata de rire. Cérès, piquée de ce que cet enfant ſembloit ſe moquer d'elle, jetta à cet enfant ce qui reſtoit dans le vaſe; & ſur le champ il fut changé en Lézard.

STENTOR.

Junon, dans Homère, prend la reſſemblance du généreux *Stentor*, dont la voix

étoit plus éclatante que l'airain, & qui seul, lorsqu'il se mettoit à crier, se faisoit entendre de plus loin, que cinquante hommes des plus robustes : sa voix servit de Trompettes à l'Armée.

STÉRILITÉ.

Les Anciens ont exprimé ce sujèt par une femme, dont le maintien est languissant, & le visage mélancolique. Elle s'appuie sur une Mule, & tient une Branche de Saule : ces Attributs lui conviennent, parceque ni l'un ni l'autre ne portent de fruit. Elle tient & regarde un Bouquèt d'Apios ; c'est une Plante de l'Isle de Candie, faite à peu près comme la Ruë, & qui a la même propriété.

Pline, *Liv. 20*, *Ch. 11*, dit que, dans le cœur de l'Apios, naissent de petits vers, qui rendent stériles les femmes, & même les hommes qui en mangent.

Glande vermiculos gigni, ideòque eos, qui ederent
Sterilescere mares, fœminasque.

STIRITIS.

Cérès avoit un Temple à *Stiris*, Ville de Phocide, sous le nom de Cérès *Stiritis*, dans lequel on lui rendoit, dit Pausanias,

tous les honneurs imaginables. Ce Temple étoit bâti de briques cruës ; mais la Déesse étoit du plus beau marbre : elle tenoit un Flambeau de chaque main.

STONE-HINGE,

Édifice surprenant, & le Monument ancien le plus curieux qu'on voie en Angleterre ; il est dans la Plaine de Salisburi, dans le Comté de Wilte. Il est composé de plusieurs grandes pierres grisâtres, qui n'ont point été taillées, dont quelques-unes ont vingt-huit pieds de long & dix d'épaisseur ; elles sont posées deux à deux, à plomb, avec une troisième, qui est en travers, & elles sont liées avec des tenons & des mortaises. Speed croit que ce Monument est l'ouvrage d'Aurélius Ambrosius, Roi de la Grande Bretagne. Mais l'Auteur d'un Livre Anglois écrit sur ce sujèt, & qui est intitulé, *Stone-Hinge Restored*, entreprend de prouver que c'est un Temple construit par les Romains en l'honneur de *Cœlum*, le plus ancien des Dieux : voici ses raisons.

Que ce soit un Ouvrage des Romains, cela paroît, dit-il, par l'Architecture & par la forme de ce Monument. Ce sont quatre triangles équilatéraux inscrits dans un cercle, avec un double portique ; mo-

dèle fort usité chez les Romains dans leurs Édifices : ajoutez que les Architraves sont toutes sans mortier ; ce qui étoit fort ordinaire chez les Romains.

La situation, ajoute l'Auteur Anglois, l'aspect & la forme de cet Édifice, montrent que c'étoit un lieu consacré au Dieu *Cœlum*. En effet, il est dans une plaine ouverte de toutes parts, sans bois, sans Village à l'entour. Il est découvert, & n'a point de toît ; sa figure est circulaire, &c. Voilà ce que dit l'Auteur Anglois.

Cambden croit que ce sont des pierres artificielles, faites sur les lieux par fusion, ou par impastation, & que les Anciens avoient ce secrèt. C'est ainsi, dit-il, que les Citernes de Rome étoient faites de sable, dont les grains étoient unis ensemble par une espèce de ciment, & devenoient par-là aussi durs que les pierres. Il ajoute qu'on trouve, en creusant dans cet endroit, des ossemens de corps humain. On a une représentation de cet Édifice, gravée par le célèbre Sébastien le Clerc, dans le Livre intitulé, *Histoire des Singularités naturelles d'Angleterre*, imprimé à Paris en 1667.

Childéric, autre Écrivain Anglois, soutient que cet Édifice, qui a tant exercé l'esprit des Antiquaires, n'est qu'un amas

de pierres brutes & naturelles, que le hasard a assemblées dans ce lieu; en ce cas, ce Monument seroit quelque chose de fort commun, & les Antiquaires Anglois auroient fait là une dépense d'esprit fort inutile.

STRASBOURG,

Ville de la basse Alsace, fameuse par son Arsenal, sa Maison de Ville, son Pont de bois, sa belle Cathédrale, & par la Tour pyramidale qui l'accompagne.

Cette Tour a cinq cents soixante-quatorze pieds de hauteur; l'on y monte par sept cents dégrés. C'est là qu'est ce bel Horloge, si connu sous le nom d'Horloge de *Strasbourg*. Il a divers Cadrans, qui indiquent les heures, les jours, & les mois de l'année, le cours du Soleil & de la Lune, & des autres Planètes. Les sept jours de la semaine sont figurés par les sept Planètes, qui passent tour à tour dans un charriot. Il y avoit aussi des ressorts, qui servoient à marquer les Éclipses de Lune & de Soleil; mais ces ressorts ne marchent plus.

STRATAGÊME MILITAIRE.

Pour caractériser ce sujèt, on peint un Soldat armé, qui est aux aguèts derrière

un retranchement paliſſadé. Il couvre un piége, en étendant deſſus une draperie d'étoffe d'or. Près de lui, eſt un Renard, qui eſt l'Attribut de la Fourberie & de la Fineſſe.

STRATAGÊME UTILE.

L'origine de cet Emblême vient d'Annibal, fameux Général Carthaginois. Lorſqu'il ſe trouva à la veille d'être entièrement défait par la multitude de ſes ennemis, il fit comme un prudent Capitaine doit faire; c'eſt-à-dire, de néceſſité vertu; en mettant des fagots ardens ſur les têtes de ſes bœufs : c'eſt ce qui le tira d'un péril évident.

STRÉNIA,

Déeſſe Romaine, qui préſidoit aux préſens qu'on ſe faiſoit les uns aux autres le premier jour de l'an, qu'on nommoit *Strena*, d'où eſt venu notre mot d'*Étrennes*. On célébroit ſa Fête le même jour, & on lui ſacrifioit dans un petit Temple proche de la Voie Sacrée.

STROZZI,

Palais de *Strozzi* à Veniſe. Il eſt ſitué ſur une des Places publiques de la Ville; ſa principale vûë eſt ſur la ruë *Sainte-*

Marie de Fleurs; ſa forme eſt preſque quarrée. Par la grande entrée, laquelle eſt au milieu de la façe, on arrive à un grand veſtibule, au milieu duquel, à droite comme à gauche, il y a un grand eſcalier, large, clair, & fort orné, faiſant retour dans l'angle, chaçun de ces eſcaliers ayant un perron ſemblable à l'autre. A la droite, derrière l'eſcalier, il y a deux grandes Salles, & à la gauche deux ſemblables, à la manière de Florence. Au bout du veſtibule, il y a une ouverture, par laquelle on entre ſous une galerie, dont le deſſus eſt ſoutenu par des portiques, qui entourent une grande cour, par laquelle tous les logemens, qui ſont auſſi à l'entour, ſont éclairés. Au bout de la Galerie d'entrée, à la gauche, il y a une porte ouverte ſur la ruë; & vis-à-vis, au bout de la même galerie, à la droite, il y a une autre porte pour entrer dans le Jardin : plus avant, du même côté, il y a un appartement un peu élevé, diſtribué en deux pièces ſemblables. Au derrière, il y a une Cour cloſe du mur voiſin, par-deſſus lequel vient la clarté, & à chaque bout de cette Cour, il y a un eſcalier par lequel on communique aux appartemens d'en-haut, & à ceux d'en-bas, où ſont, outre les caves, les offices, cuiſines, &c.

Ce Palais eſt un peu élevé de terre, pour lui donner plus de grandeur; & ſa belle hauteur eſt diſtribuée en trois étages : le premier eſt d'Ordre Dorique, à boſſage, ayant des pilaſtres couplées au portail, & aux deux extrémités de la façade, leſquels ont tous leurs ornemens : les fenêtres ont auſſi leurs ornemens particuliers, & au-deſſus de ces fenêtres il y a des tables quarrées, renfonçées dans le mur, leſquelles ſont remplies de Sculptures ou bas-reliefs, repréſentant diverſes Hiſtoires, ayant auſſi leurs chambranles, ou cadres ornés de moulures. Le ſecond eſt d'Ordre Ionique, avec des Pilaſtres accompagnés de leurs ornemens, & au milieu ſur la porte d'entrée, une arcade, ayant ſon appui ſoutenu de baluſtrades. Elle eſt auſſi accompagnée de pilaſtres, qui répondent à ceux du portail ; & à chaque trumeau, entre toutes les fenêtres, il y a auſſi un pilaſtre dans toute la longueur de la face, avec des Statuës couchées ſur les frontons des fenêtres, dont les bandeaux ou chambranles ſont ornés de moulures. Le troiſième eſt d'Ordre Romain, avec des pilaſtres accompagnés de tous les ornemens, & diſtribués de même qu'à l'étage de deſſous; les fenêtres auſſi couronnées de frontons, avec des Statuës; tous

les appuis ſoutenus de baluſtres, & dans la friſe, des jours en ovale, avec leurs ornemens autour. Toute ſa façade eſt ornée de Cadres, Chambranles, Bandeaux, Couronnemens, Frontons, Statuës, Hiſtoires, Inſcriptions, Armoiries; & dans tous les endroits propres & convenables à chacun de ces ornemens.

La façade de derrière eſt ornée des mêmes Ordres que les dehors. Ce Palais a été bâti ſur les deſſeins du Scamozzi.

STUPIDITÉ.

C'eſt un défaut de ſentiment, qu'il ne faut pas confondre avec la Bêtiſe, qui eſt un défaut d'intelligence. On repréſente ce ſujèt par une femme vêtuë négligemment, pour marquer que les Stupides ne ſont affectés de rien. Elle eſt couronnée de Narciſſe, parcequ'on prétend que l'odeur de cette Fleur appeſantit l'eſprit. Elle eſt aſſiſe dans une eſpèce d'aſſoupiſſement, & s'appuië ſur une Brebis, Animal naturellement ſtupide.

STYMPHALE,

Lac d'Arcadie. Il y avoit ſur ce Lac des Oiſeaux monſtrueux, dont les aîles, la tête & le bèc étoient de fer, & les ongles

extrêmement crochus. Ils lançoient des dards de fer contre ceux qui les attaquoient ; le Dieu Mars les avoit lui-même dressés au combat. Ils étoient en si grand nombre, & d'une grosseur si extraordinaire, que, lorsqu'ils voloient, leurs aîles ôtoient la clarté du Soleil. Hercule ayant reçu de Minerve une espèce de Tymbales d'Airain, propres à épouvanter ces Oiseaux, s'en servit pour les attirer hors du bois, où ils se retiroient, & les extermina tous à coups de flèche. On croit qu'il s'agit ici de quelques Troupes de Brigands qui ravageoient la Campagne, & détruisoient les Paysans aux environs du Lac *Stymphale*. Hercule trouva peut-être le moyen de les faire sortir de leur retraite, & les fit périr avec le secours de ses Compagnons.

Pausanias dit que les Déserts de l'Arabie, qui engendrent tant de sortes de Bêtes, ont aussi des Oiseaux nommés *Stymphalides*, qui ne sont guères moins à craindre, pour les hommes, que les Lions & les Léopards ; car, lorsqu'ils sont poursuivis par les Chasseurs, ils fondent tout-à-coup sur eux, les percent de leur bèc, & les tuent. Le fer & l'airain sont de foible résistance. Ils sont de la grandeur des Gruës, & ressemblent aux Cigognes, avec

cette différence qu'ils ont le bèc plus fort, & qu'ils ne l'ont pas recourbé. « Je ne puis » dire, continuë l'Historien, s'il y a eu » autrefois en Arcadie des Oiseaux de » même nom que ceux de l'Arabie; mais » supposé que l'espèce des *Stymphalides* » soit unique, je me persuade que les » *Stymphalides* sont des Oiseaux d'Ara- » bie, dont quelques-uns auront volé vers » les rives du *Stymphale*; & que dans la » suite la gloire d'Hercule, & le nom des » Grècs, beaucoup plus célèbre que celui » des Barbares, aura fait appeller ces Oi- » seaux *Stymphalides*, dans l'Arabie mê- » me; au lieu qu'auparavant ils avoient » un autre nom.

STYMPHALIE,

Surnom de Diane, qui avoit un Temple dans la Ville de Stymphale en Arcadie : sa Statuë étoit de bois doré. La voûte de ce Temple étoit ornée de figures d'Oiseaux Stymphalides. Sur le derrière du Temple, on voit des Statuës de marbre blanc, qui représentent de jeunes filles avec des cuisses & des jambes d'Oiseau. Les Habitans de Stymphale éprouvèrent, dit-on, la colère de la Déesse d'une manière terrible. La Fête de Diane étoit négligée; on n'y observoit plus les Cérémo-

nies prescrites par la coutume. Un jour les eaux du Lac Stymphale grossirent prodigieusement, jusqu'au point d'inonder toute la Campagne l'espaçe de plus de quatre cents stades; de sorte qu'elle paroissoit n'être qu'un très-grand Lac. Un Chasseur, qui couroit après une Biche, se laissant emporter à l'envie d'avoir sa proie, se jetta à la nage dans ce Lac, & ne cessa de poursuivre l'Animal, jusqu'à ce que, tombés tous deux dans le même gouffre, ils disparurent, & se noyèrent. Les eaux se retirèrent à l'instant, & en moins d'un jour la terre parut sèche. Depuis cet évènement, la Fête de Diane se célébra à Stymphale avec plus de pompe & de dévotion.

STYX,

Étoit fille de l'Océan & mère de l'Hydre de Lerne, selon les Poëtes, qui la changèrent ensuite en Fleuve d'Enfer. Le *Styx*, dit Virgile, se repliant neuf fois sur lui-même, tient les morts pour toujours emprisonnés sur ses bords. Le nom du *Styx* imprimoit tant de terreur, que le Serment le plus inviolable étoit de jurer par le *Styx*; & les Dieux mêmes étoient très-religieux à le garder : la punition de ceux qui se parjuroient après ce Serment,

étoit très-rigoureuse. Jupiter leur faisoit présenter une coupe pleine de l'eau empoisonnée de ce Fleuve, qui les laissoit sans âme, dit Hésiode, ou sans vie pendant un an, & leur Divinité étoit suspenduë pour neuf ans. Lorsque les Dieux juroient par le *Styx*, ils devoient avoir une main sur la Terre & l'autre sur la Mèr.

Styx étoit une Fontaine de l'Arcadie, près du Mont Cyllène, qui dégoûtoit d'un rocher extrêmement élevé. Après s'être fait une route à travers les rochers, elle tomboit dans le Fleuve Crathis. Cette eau, dit Pausanias, est mortelle aux hommes & à tout animal. Souvent des Chèvres sont mortes pour en avoir bu ; mais l'on a été du temps à s'en apperçevoir. Une autre qualité fort surprenante de cette eau, c'est qu'aucun vase, soit de verre, soit de crystal, soit de terre cuite, soit même de marbre, ne la peut contenir sans se casser. Elle dissout ceux qui sont de corne ou d'os ; elle dissout même le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'ambre, l'argent, & même l'or, quoiqu'au rapport la rouille ne l'altère jamais ; ce qui est aussi confirmé par l'expérience : mais cette même eau du *Styx* n'agit point sur la corne du pied des Chevaux. On a dit qu'Aléxandre, fils de Philippe, a été empoisonné de cette eau.

C'eſt ſans doute cette mauvaiſe qualité de l'Eau de la Fontaine du *Styx*, qui a donné lieu aux Poëtes d'en faire un Fleuve ou un Marais d'Enfer. Quant au Serment des Dieux par le *Styx*, on croit que l'idée en eſt venuë de ce qu'on ſe ſervoit anciennement de l'Eau du *Styx*, pour faire les épreuves des coupables & des innocens.

SUBSTANCE.

Cette terre qui nous ſoutient,
Nous nourrit & nous entretient :
C'eſt en elle que tout abonde ;
Elle ſuffit à tout le monde.

La *Subſtance* eſt ce qui conſtituë proprement chaque choſe, & qui en eſt l'eſſence. On diſtingue des *Subſtances* ſpirituelles & des *Subſtances* matérielles : c'eſt cette dernière que l'on traite ici, & qui ſe perſonnifie par une belle femme dans un parfait embonpoint, couronnée de Pampres & d'Épis de Bled, & preſſant ſes mamelles, dont elle fait jaillir le lait en abondance.

SUBTILITÉ DE GÉNIE.

Les Grècs exprimoient allégoriquement ce ſujèt par une Minerve, qui tenoit un Javelot ſur la tête d'un Sphinx. C'eſt ce

que rapporte P. Val. *Lib. VI*, sur l'autorité de Pline :

Ea verò hasta palladiæ cuspidi subjecta ostendit
Nihil tam abditum, & reconditum esse, quod ingenii
Acumine exeri, & palam proferri non possit : ita
Quidem Sphyngis.

SUCHUS.

A Arsinoë en Égypte, on honoroit les Crocodiles, parmi lesquels on en choisissoit un, que les Prêtres avoient soin d'apprivoiser : ils l'ornoient magnifiquement le jour de sa Fête ; & les Dévots à cette Divinité venoient lui présenter du Pain & du Vin, qu'il prenoit de leurs mains. Le Crocodile apprivoisé étoit surnommé *Suchus*. Hérodote ne nous apprend pas l'origine de ce mot.

ÉNIGME XXXVII.

Je suis fille d'une mère,
Et volage & très-légère,
Qui me produit en passant,
Et puis se perd à l'instant.
On me chasse, on me fait la guerre ;
J'ai sous moi la flamme & les feux.
Il n'est permis qu'à quelques malheureux
De venir me jetter par terre.

Si l'on me laisse augmenter & grossir,
Si je péris dans ma sombre demeure,
On est trop tard sujèt au repentir ;
Je fais passer de très-méchans quarts-d'heure.

Énigme XXXVIII.

J'habite un lieu très-noir, d'un accès difficile ;
Pour m'en faire déloger,
On va chercher un Etranger,
En cela plus qu'un autre habile :
Il m'attaque, il m'abat ; & fier de sa victoire,
Il chante à haute voix ma défaite & sa gloire.

Summanus,

Un des Dieux des Enfers. Les Mythologues ne s'accordent point sur cette Divinité. Ovide, parlant des Temples qu'on rebâtit en l'honneur de ce Dieu pendant la guerre contre Pyrrhus, témoigne que l'on ne sçavoit pas bien quel Dieu c'étoit. Pline le Naturaliste dit qu'on attribuoit à *Summanus* les Foudres & les Tonnerres qui arrivoient pendant la nuit, au lieu que ceux qui se faisoient entendre de jour, étoient censés venir de Jupiter. Les anciens Romains avoient eu plus de vénération pour ce Dieu infernal, que pour Jupiter même, dit S. Augustin, jusqu'au temps qu'on bâtit le fameux Temple du

Capitole, qui attira alors tous les vœux des Romains, & fit oublier jusqu'au nom de *Summanus* : cependant il avoit encore un Temple à Rome du temps de Pline, auprès de celui de la Jeunesse, & une Fète qu'on célébroit le vingt-quatre de Juin. On lui immoloit deux Moutons noirs, ornés de bandelettes noires. Macrobe prétend que *Summanus* n'est qu'un surnom de Pluton ; que c'est l'abrégé de *Summus Manium*, le Chef & le Souverain des Mânes, ou le Prince des Dieux de l'Enfer. Cicéron raconte que *Summanus* avoit une Statuë, qui n'étoit que de terre, placée sur le faîte du Temple de Jupiter. Cette Statuë ayant été frappée de la Foudre, & la tête ne s'en étant trouvée nulle part ; les Auspices consultés répondirent que le Tonnerre l'avoit jettée dans le Tybre : elle y fut effectivement trouvée toute entière, à l'endroit qu'ils avoient désigné.

SUOVETAURILIA,

Ou les Sacrifices du Bélier, du Verrat, & du Taureau. C'étoient les plus grands & les plus considérables Sacrifices que l'on faisoit à Mars. Ce Sacrifice se faisoit pour la Lustration ou l'Expiation des Champs, des Fonds de terre, des Armées, des Villes, & de plusieurs autres choses, pour les

sanctifier, ou les expier, ou les purifier; & attirer la protection des Dieux par cet Acte de Religion. Les *Suovetaurilia* étoient distingués en grands & en petits: les petits étoient ceux où on immoloit de jeunes Animaux, un jeune Cochon, un Agneau, un Veau: les grands étoient ceux qui se faisoient avec des Animaux parfaits, qui avoient toute leur taille, comme le Verrat, le Bélier, le Taureau. Avant les Sacrifices, on faisoit faire à ces Animaux trois fois le tour de la chose dont on vouloit faire l'Expiation, comme le dit Virgile: Que la Victime qui doit être offerte, soit promenée trois fois autour des Moissons. Le Verrat étoit toujours immolé le premier, comme l'Animal qui nuit le plus aux Semences & aux Moissons, & successivement le Bélier & le Taureau. Les *Suovetaurilia* étoient, chez les Romains, un Sacrifice à Mars; mais chez les Grècs, ce Sacrifice étoit offert à d'autres Dieux; dans Homère, à Neptune; & à Esculape dans Pausanias, comme aussi à Hercule, & peut-être à d'autres encore.

SUPERBE.

L'orgueil est aussi sot, comme il est incommode;
C'est pourtant le vice à la mode.

Selon Saint Bernard, c'eſt la ſoif des Grandeurs, & la complaiſance outrée pour ſon mérite perſonnel : c'eſt pourquoi on peint ce ſujèt ſous la figure d'une belle femme ; dans une attitude altière, vêtuë richement ; ſa coëffure eſt enrichie d'or & de quantité de perles. Ses Attributs ſont un Miroir, dans lequel elle ſe contemple avec plaiſir. Le Paon, qui étale ſa queuë, lui étoit auſſi donné pour Emblême ; parcequ'il eſt ſi occupé de ſa beauté, qu'il mépriſe la compagnie des autres Oiſeaux.

Dante cite Lucifer pour l'éxemple de ce vice, diſant au Chant du Paradis :

Principio Dei cades, fu il maledetto
Superbis di colui che tu vedeſti
Da tutti i peſi del mondo coſtretto.

SUPERSTITION.

C'eſt une vénération religieuſe, fondée ſur la crainte & ſur l'ignorance des hommes, ſelon ce Vers de Virgile ; *Livre 8, Énéid.*

Vana ſuperſtitio, veterumque ignara Deorum.

Elle s'exprime par une vieille femme, qui tient un Cierge allumé, & un Cercle d'Etoiles qui entoure les Signes des ſept Planètes. Ses Attributs ſont le Hibou &

la Corneille, qui servoient à la *Superstition*. Virgile, *Egl. 1*, dit :

Sæpè sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

Supports.

Ce sont les Figures peintes à côté de l'Écu, qui semblent le supporter. Les *Supports* de l'Écu de France sont des Anges. Il y en a qui ont des Sauvages pour *Supports*. Les Princes de Monaco ont des Moines Augustins pour *Supports*; les Ursins, des Ours, par équivoque à leurs noms. Les Rois d'Angleterre ont d'un côté un Léopard; de l'autre une Licorne. D'autres y ont mis des Lions, des Aigles, des Griffons, &c. Quelques-uns mettent de la différence entre *Tenant* & *Support*. Quand l'Écu est porté par un seul Animal, on le nomme alors *Tenant*; quand il est porté par deux, on les nomme *Supports* ; d'autres disent qu'on ne doit appeller *Supports*, que les Figures des Animaux; & que quand ce sont des Anges, ou des Figures humaines, on les doit appeller *Tenans*; car c'est le propre des hommes de tenir. Le Père Ménestrier semble confondre *Supports* & *Tenans*, quand il dit : Nous trouvons d'ancien usage trois sortes de *Tenans*, ou de *Sup-*

ports des Armoiries. On tient que Charlemagne eſt le premier qui a fait ſupporter ſon Écu par deux Anges, n'y en ayant qu'un auparavant. D'autres diſent que ce fut Philippe VI, qui le premier fit les *Supports* des Armoiries de France de deux Anges, ayant fait ſa Deviſe d'un Ange qui renverſoit un Dragon, à cauſe que les Anglois avoient un Dragon pour Deviſe. Les Ducs de Bourgogne ont auſſi fait ſupporter le leur par deux Anges. Le Roi Charles VI a pris deux Cerfs pour *Supports*.

SUPPLICATION.

Ce ſujèt, tiré d'une Médaille de Néron, & rapporté par Céſar Ripa, étoit, chez les Romains, le nom d'une Solemnité religieuſe ordonnée par le Sénat, pour appaiſer les Dieux, les ſupplier d'être propices, ou pour les remercier de quelques faveurs reçuës. On étendoit des Lits magnifiques à terre, dans les Temples aux pieds des Autels; & les Sénateurs alloient, avec leurs familles & le Peuple, chanter des Hymnes, & préſenter des Offrandes de Fleurs odoriférantes de toutes les ſortes.

Une jeune Vierge, graçieuſe, couronnée de Laurier, à genoux ſur un de ces Lits, & parant un Autel d'une guirlande

de Fleurs, eſt l'Allégorie de la *Supplication.*

SURCOT,

Eſpèce de Soubreveſte, que, dans le XIV[e] Siècle, on portoit ſur la Cotte. Du *Surcot*, ſont venus nos *Surtouts*.

SURETÉ.

Défie-toi de tout, quoi que tu puiſſe faire,
Et ne t'endors jamais dans la ſécurité.
La méfiance en toutes affaires,
Eſt mère de la SURETÉ.

La *Sûreté* eſt repréſentée de différentes façons; mais celle-ci eſt dépeinte par Maclin ſur une Médaille. On voit la figure d'une femme, qui, de ſa main droite, s'appuie ſur une Pique. Son bras gauche ſe repoſe ſur une Colonne, qui eſt le Symbole de la Fermeté.

BONNE SURETÉ.

Une âme vraiment héroïque
Trouve par-tout des lieux de SURETÉ;
Et vit même en tranquillité
Parmi les Monſtres de l'Afrique.
Le Sage, qui ſçait que la vie
N'eſt que le chemin de la Mort,
Ne craint jamais d'aller au port
Où ſa naiſſance le convie.

La meilleure *Sûreté* de l'homme, c'est la bonne Conscience : aussi la représente-t-on sous la figure d'un Voyageur, qui ne porte ni verge ni bâton ; il méprise même des armes qu'il trouve en son chemin, quoiqu'il apperçoive des Monstres affreux sur la route.

SURTOUT,

Est un nom qu'on a donné à une grosse Casaque, ou Justaucorps, qu'on mèt en Hyver par-dessus les autres Habits, ou Justaucorps. Anciennement on appelloit la même chose *Souravis*, comme qui diroit *Surhabits*. On trouve ce mot dans le Sire de Joinville. On trouve aussi que, dès l'an 1226, il est défendu aux Religieux de Saint Benoît, par leur Règle, de porter des Habits de Laïcs, comme des Balandrans & des *Surtouts*, qui sont appellés en François *Surcots*. Outre la veste, on prend (à la Chine) par-dessus une espèce de *Surtout* à manches larges & courtes comme celles des robes de Palais. Les Gens de Lettres les portent fort longs ; les Cavaliers, & sur-tout les Tartares, les veulent courts ; & ceux dont ils usent, ne descendent que jusqu'à la hauteur de la poche. Les Dames Chinoises portent, comme les hommes, une longue veste de

ſatin, ou de brocard rouge, bleu, ou verd, ſelon leur goût particulier. Les plus âgées s'habillent de noir ou de violèt : elles ont outre cela, par-deſſus, une eſpèce de *Surtout*, dont les manches extrêmement larges traînent juſques à terre.

ÉNIGME XXXIX.

Vous autres, Curieux, qui voulez tout ſçavoir,
Il faut contenter votre envie.
Je ſuis un nouveau né, brunèt, gris, blanc, ou noir :
La couleur ne dépend que de la fantaiſie ;
Et chacun me diverſifie,
Selon qu'il en a le pouvoir.
Je ſers aux Champs comme à la Ville,
Et ſuis de toutes les Saiſons.
Mais c'eſt dans le temps des glaçons,
Qu'on me trouve le plus utile.
Je fais honneur à qui je ſuis,
Je le diſtingue du vulgaire :
Il ſemble que je l'enrichis,
Mais auſſi quelquefois je cache ſa misère.
Ceux qu'on voit aujourd'hui ſoumis,
Par une cataſtrophe étrange,
Faiſoient jadis ſeuls mon emploi :
Voyez un peu comme tout change.
Je ne ſuis pas juſte, il eſt vrai ;
Mais en cela je vous dirai,
Que la mode eſt de ne pas l'être,
Et qu'ainſi je plais à mon Maître.

SYCA,

Nymphe, dont Bacchus devint amoureux, & qu'il transforma en Figuier. C'eſt pour cela qu'on trouve ce Dieu ſouvent couronné de feuilles de Figuier.

ÉNIGME XL.

Quand nous nous aſſemblons, l'artifice des hommes
Nous fait changer de nom, de ſort, de qualité;
Vous nous voyez ici cinquante que nous ſommes,
Sans pouvoir découvrir notre ſubtilité.

SYLVE,

Jeu public des Romains, pour lequel on faiſoit une Forêt artificielle dans le Cirque, où les Soldats apportoient de grands arbres, qu'ils replantoient pour repréſenter un bois. On y lâchoit quantité de bêtes, que le Peuple pourſuivoit comme dans une Chaſſe, & qu'il tâchoit d'attraper à la courſe; car il n'avoit point d'armes, & il falloit prendre les bêtes vives. C'eſt pourquoi on n'y mettoit guère d'Animaux farouches, & qui puſſent bleſſer dangereuſement les Chaſſeurs. L'Empereur Héliogabale, au lieu des pièces d'argent qu'on jettoit au Peuple, & des petits Animaux qu'on lui expoſoit, fit

mettre dans le Cirque, des Bœufs, des Chameaux & des Cerfs. L'Empereur Gordien donna une *Sylve*, qui est fameuse dans l'Histoire; où il y avoit deux cents Cerfs, trente Chevaux farouches, cent Chèvres, dix Élans, cent Taureaux, trois cents Autruches, trente Anes sauvages, cent cinquante Sangliers, deux cents Chèvres sauvages, & deux cents Dains. Depuis Constantin, l'Histoire ne parle plus de ces *Sylves*; mais il est encore fait mention du Pancarpe, qui étoit un autre Spectacle.

SYMARE,

Mante à longue queuë traînante; les Dames Romaines l'attachoient avec une agraffe plus ou moins riche sur l'épaule.

Il faut sçavoir que les Dames, par-dessus leur Stole, portoient la Mante ou la *Symare* dont nous venons de parler. La queuë extrêmement traînante de cette *Symare*, se détachoit de tout le reste du corps, depuis les épaules où elle étoit attachée avec une agraffe, le plus souvent garnie de pierreries, & se soutenoit à une longue distance par son propre poids : la partie supérieure portoit ordinairement sur l'épaule & sur le bras gauche, pour donner plus de liberté au bras droit, que les femmes portoient découvert comme

les hommes; elle formoit par-là, en deſcendant, un grand nombre de plis, qui donnoient de la dignité & de la grace à cet habillement.

Quelques-uns ont prétendu que la forme en étoit quarrée, *Quadrum pallium.* Le fond étoit de pourpre, & les ornemens d'or. Iſidore s'eſt plu à l'enrichir de pierreries : *Affixis in ordinem gemmis diſtincta.* La mode de cette *Symare* s'introduiſit ſur la ſcène, & les Comédiens balayoient les Théâtres avec leur longue queuë :

. . . . *Longo Syrmate vertit humum.*

Symbole,

Signe, Type, eſpèce d'Emblême, ou repréſentation de quelque choſe morale, par les Images, ou par les propriétés des choſes naturelles. Le *Lion* eſt le *Symbole* de la Valeur; la *Boule*, de l'Inconſtance; le *Pélican*, de l'Amour paternel. Chez les Égyptiens, les *Symboles* étoient fort eſtimés, & couvroient la plupart des Myſtères de Morale. Les Hiéroglyphes de Piérius paſſent pour des *Symboles*. Les Lettres des Chinois ſont la plupart des *Symboles* ſignificatifs. Le Père Cauſſin a écrit un Livre de *Symboles*. Les Médailliſtes ap-

pellent *Symboles* certaines marques, ou certains Attributs particuliers à certaines perſonnes, ou à certaines Déités. Par éxemple ; la *Foudre*, qui accompagne quelquefois la tête d'un Empereur, marque la ſouveraine Autorité, & un Pouvoir égal aux Dieux. Le *Trident* eſt le *Symbole* de Neptune ; le *Paon* eſt celui de Junon ; une Figure appuyée ſur une Urne, repréſente un *Fleuve*. Les Provinces, les Villes ont auſſi leurs *Symboles* différens ſur les Médailles.

On ſçait que les *Symboles* ſe trouvent ſur l'une ou l'autre façe des Médailles, c'eſt-à-dire, ſur la tête, ou ſur le revers, & quelquefois ſur les deux côtés. Nous réſervons à parler au *mot tête*, des ornemens & des *Symboles* qu'on voit le plus ordinairement ſur ce côté de la Médaille. Mais comme c'eſt particulièrement ſur les revers, que ſont placés les *Symboles* ou Types, ſans la connoiſſance deſquels les Curieux ne peuvent tirer des Médailles, ni le plaiſir, ni l'inſtruction qu'ils s'en promettent ; il en faut traiter ici avec un peu d'application, d'étenduë, & de méthode.

Nous remarquerons d'abord qu'il y a des revers où les *Symboles* ſont attachés aux figures ; d'autres où les figures mêmes

ſervent de *Symboles ;* ſoit que ce ſoit des figures d'hommes ou d'animaux, ou des choſes inſenſibles.

Des *Symboles* attachés aux figures, les uns ſont communs à pluſieurs, qui ne ſe diſtinguent que par la Légende : d'autres ſont uniques, & tiennent lieu de Légende, lorſqu'il ne s'y en rencontre point ; car il ne faut point de Légende pour deviner, par exemple, qu'une Figure qui tient la Foudre à la main, & un Aigle à ſes pieds, eſt Jupiter ; ou qu'une autre qui tient une Harpe & une branche de Laurier, eſt Apollon.

L'Haſte, qui eſt un Javelot ſans fer, ou plutôt un ancien Scèptre, convient à toutes les Divinités ; parcequ'il deſigne la bonté des Dieux, & la conduite de leur Providence, également douce & efficace. Juſtin marque expreſſément que la coutume d'en donner à toutes les Déités, vient de la ſuperſtition des Anciens, qui, dès le commencement du monde, avoient adoré le Scèptre comme les Dieux mêmes ; ſans doute que les Statuës n'étoient point alors ſi communes qu'elles l'ont été depuis ; car il ne faut pas s'imaginer qu'ils les adoraſſent comme de véritables Déités.

La Patère, dont on ſe ſervoit pour les Sacrifices, ſe mèt pareillement à la main

de tous les Dieux, soit du premier, soit du second ordre, pour faire connoître qu'on leur rendoit les honneurs divins, dont le Sacrifice est le principal. La Patère se voit aussi à la main des Princes, pour marquer la Puissance Sacerdotale unie avec l'Impériale, par la qualité de Souverain Pontife : c'est pourquoi il y a souvent un Autel, sur lequel il semble que l'on verse la Patère.

La Corne d'abondance se donne à toutes les Divinités, aux Génies, & aux Héros, pour marquer les Richesses, la Félicité, & l'Abondance de tous les biens, procurés par la bonté des uns, ou par les soins & la valeur des autres : quelquefois on en mèt deux, pour indiquer une Abondance extraordinaire.

Le Caducée est encore un *Symbole* commun, quoiqu'attribué à Mercure par préférence ; il signifie la bonne Conduite, la Paix & la Félicité. Il est composé d'un Bâton qui marque le Pouvoir, de deux Serpens qui désignent la Prudence, & de deux Aîles qui marquent la Diligence ; toutes qualités nécessaires pour réussir dans ses entreprises.

Les *Symboles* que j'appelle *uniques*, sont sans nombre ; il suffit de marquer ici les plus ordinaires.

Le Thyrse, qui est un Javelot entouré

de Lierre ou de Pampre, eſt le *Symbole* de Bacchus, & caractériſe la fureur que le vin inſpire.

La Foudre dans la main d'une Figure, & ou à côté ou au-deſſous du Buſte, lorſque ce n'eſt pas la Tête d'un Empereur, marque la tête du Vé-jove, c'eſt-à-dire, de Jupiter foudroyant & irrité; car il y a quelques Empereurs qu'on a flatté juſqu'à leur mettre la Foudre en main, comme à Jupiter.

Une Branche de Laurier à la main d'un Empereur, fait voir ſes victoires, ſes conquêtes, & ſon triomphe, comme la Branche d'Olivier repréſente la Paix qu'il a donnée ou conſervée à l'État. Les autres Plantes particulières déſignent les Pays où elles naiſſent, comme la Roſe marque l'Iſle de Rhodes, &c.

Deux mains jointes peignent la Concorde des Particuliers, ou les Alliances, ou l'Amitié.

L'Enſeigne Militaire plaçée ſur un Autel, marque une nouvelle Colonie, dont le bonheur doit dépendre de la protection des Dieux : j'entends une Colonie faite de vieux Soldats, car c'eſt ce que l'Enſeigne veut dire ; & quand il s'en trouve pluſieurs, cela ſignifie que les Soldats ont été tirés de différentes Légions. Le nom,

s'y distingue assez souvent, comme *Leg.* XXII, dans Septime Sévère, dans Gallien, &c.

Un Gouvernail posé sur un Globe accompagné de Faisceaux, est le *Symbole* de la souveraine Puissance. Dans la Médaille de Jules, où l'on y a joint le Caducée, la Corne d'abondance, & le Bonnèt pontifical, on a voulu marquer que César gouvernant la République, y faisoit fleurir la Paix, la Félicité, & la Religion.

Le Bouclier signifie des vœux publics rendus aux Dieux pour la conservation des Princes, ou marque que le Prince est l'assurance & la protection de ses Sujèts. Ces sortes de Boucliers s'appelloient *Clipei votivi :* on les pendoit aux Autels, ou aux colonnes des Temples. L'on en voit deux d'une figure extraordinaire sur une Médaille d'Antonin Pie, avec ce mot *Ancilia :* c'est, par allusion au Bouclier fatal envoyé du Ciel, une marque que ce bon Prince étoit regardé comme le Maître de la destinée de l'Empire. On portoit ces Boucliers aux Jeux séculaires, & à certaines Processions publiques, qui se faisoient dans les nécessités de l'État.

Des Boîtes & des Urnes mises sur une Table, d'où il sort des Palmes, ou des

Couronnes plaçées à côté avec le Sympule, qui est un petit vase dont on faisoit les Libations, désignent les Jeux auxquels on joignoit ordinairement des Sacrifices.

Un Vaisseau en course annonce la Joie, la Félicité, le bon Succès, l'Assurance. Quand on en voit plusieurs aux pieds d'une figure tourelée, ils indiquent que c'est une Ville maritime, où il y a un port & du commerce. Quand ils sont aux píeds d'une Victoire aîlée, ils marquent des Combats de Mèr, où l'on a vaincu la Flotte ennemie.

Une Grappe de Raisin signifie Abondance, la Joie, & un Pays fertile en bon Vin.

Une ou deux Harpes marquent les Villes où Apollon étoit adoré, comme chef des Muses.

Le Boisseau d'où il sort des Épis de Bled & des Pavots, est le *Symbole* de l'Abondance, & des grains qu'on a fait venir pour le soulagement du Peuple, dans un temps de famine.

Les Signes Militaires qui se trouvent quelquefois jusqu'à quatre, font connoître, ou les Victoires remportées par les Légions, ou le serment de fidélité qu'elles prêtent à l'Empereur, ou les Colonies

qu'elles ont établies ; quelquefois ce sont des Drapeaux pris par les ennemis, & renvoyés & repris par force. L'Aigle est l'Enseigne principale de chaque Légion : les autres Signes Militaires sont les Enseignes des Cohortes ; le Guidon est l'Enseigne de la Cavalerie.

Un Bâton tourné par en-haut en forme de Crosse, est la marque des Augures ; on l'appelle en Latin *Lituus*. Ils s'en servoient pour partager le Ciel, lorsqu'ils faisoient leurs observations. On y joint quelquefois des Poulèts à qui l'on donne à manger, ou des Oiseaux en l'air, dont on observe le vol. Les Augures croyoient par les uns & par les autres deviner les choses à venir.

Un Bonnèt surmonté d'une pointe croisée sur le pied, avec deux pendans que les Romains nommoient *Apex* & *Filamina*, peint la Dignité Sacerdotale & Pontificale, soit que ce Bonnèt se rencontre seul, soit qu'on le trouve joint aux Instrumens dont on se servoit pour les Sacrifices : ces Instrumens étoient un Vase, un Plat-bassin, un Aspersoir, une Hache, avec la Tête d'un Animal, un Couteau, un Tranchoir, un Sympule. La Tête désigne la Victime, la Hache sert pour l'assommer, le Bassin pour reçevoir les entrailles,

& les chairs qui devoient être offertes ; le Couteau pour les couper, le Vase pour mettre l'Eau lustrale, & l'Aspersoir pour la répandre sur les Assistans pour les purifier ; le Sympule pour les Libations, & comme l'essai des Liqueurs, qu'on répandoit sur la tête des Victimes.

La Chaise Curule représente la Magistrature, soit des Édiles, soit du Prêteur, soit du Consul ; car tous avoient droit de s'asseoir dans une chaise d'ivoire en forme de pliant. Quand elle est traversée par une Haste, c'est le *Symbole* de Junon, qui est en usage pour désigner la Consécration des Princesses.

Quelquefois le Sénat décernoit une Chaise d'or qu'il faut sçavoir distinguer, aussi-bien que les Statuës de ce métal.

Un ornement de Vaisseau recourbé, soit à la poupe, que les Grècs nommoient ἀφλάςον, soit à la prouë, en Grèc ἀκροςόλιον, marque les Victoires navales, & les Vaisseaux pris ou coulés à fond ; quelquefois les Villes maritimes, comme Sidon, &c. On arrachoit ces ornemens aux Vaisseaux ennemis qu'on avoit pris, & l'on en faisoit comme des Trophées de la Victoire.

Un Char traîné, soit par des Chevaux, soit par des Lions, soit par des Éléphans,

veut dire ou le Triomphe, ou l'Apothéose des Princes. Quant au Char couvert, traîné par des Mules, il n'est usité que pour les Princesses, dont il marque la consécration, & l'honneur qu'on leur faisoit de porter leurs Images aux Jeux du Cirque.

Une espèce de Porte de Ville ou de Tour, qui se trouve, depuis Constantin, avec ces mots, *Providentia Augusti*, désigne des magasins établis pour le soulagement du Peuple ; ou, comme d'autres pensent, la Ville de Constantinople, dont l'Étoile qui paroît au-dessus de la Tour est le *Symbole*, aussi-bien que le Croissant.

Un Panier de Fleurs & de Fruits signifie la beauté & la fertilité du Pays.

Une espèce de Cheval de frise avec des pieux enlaçés, comme dans la Médaille de Licinius, montre un Camp fortifié & palissadé, pour la sûreté des Troupes.

Le Trépié couvert ou non, couvert avec une Corneille & un Dauphin, est le *Symbole* des Quinze-virs députés pour garder les Oracles des Sibylles, & pour les consulter dans l'occasion. On les conservoit aux pieds de la Statuë d'Apollon Palatin, à qui la Corneille est consacrée, & à qui le Dauphin servoit d'Enseigne dans les Cérémonies des Quinze-virs.

Le Zodiaque avec toutes ses figures, le Soleil & la Lune au milieu, comme dans une Médaille d'Aléxandre Sévère, figure l'heureuse étoile des Princes, & la conservation de tous les Membres de l'État, que le Prince soutient, comme le Zodiaque fait les Astres.

Passons aux *Symboles* des Médailles qui concernent principalement les Déités.

L'Ancre qui se voit sur plusieurs Médailles des Rois de Syrie, étoit un Signe que tous les Séleucides portèrent à la cuisse, depuis que Laodicée, mère de Séleucus, s'imagina être grosse d'Apollon, & que ce Dieu lui avoit donné un anneau sur lequel une Ancre étoit gravée. Dans son sens naturel, l'Ancre marque les Victoires navales.

Un Bouquèt d'Épis est le *Symbole* du soin que le Prince s'étoit donné de faire venir du bled pour le Peuple, ou simplement de la fertilité du Pays, comme sur la Médaille d'Aléxandrie.

La Colonne marque quelquefois l'Assurance, quelquefois la Fermeté d'esprit.

Le Char attelé de deux, de quatre ou de six Chevaux, ne marque pas toujours la Victoire ou le Triomphe. Il y a d'autres Cérémonies où l'on se servoit de Chars; l'on y portoit les images des Dieux dans

les ſupplications ; on y mettoit les images des familles illuſtres aux funérailles, & de ceux dont on faiſoit l'apothéoſe. Enfin on y conduiſoit les Conſuls qui étoient en charge, comme nous l'apprenons par les Médailles de Maxence & de Conſtantin ; l'un & l'autre porte, *Felix proceſſus Conſulis Auguſti noſtri.*

Les Étoiles dénotent quelquefois les enfans des Princes régnans ; quelquefois au contraire les enfans morts, & mis dans le Ciel au rang des Dieux.

La Harpe eſt l'Attribut d'Apollon. Quand elle eſt entre les mains d'un Centaure, c'eſt Chiron, le Maître d'Achille. On ſçait que Mercure en fut l'Inventeur, & qu'il en fit préſent à Apollon. Quand elle eſt jointe au Laurier & au Couteau, elle marque les Jeux Apollinaires.

Le Maſque eſt le *Symbole* des Jeux Scéniques, qu'on faiſoit repréſenter pour divertir le Peuple, & où les Acteurs étoient ordinairement maſqués. Il y en a dans la famille Hirtia.

Des Branches de Palme ſignifient les enfans des Princes, ſelon Artémidore.

Un Panier couvert avec du Lierre à l'entour, & une peau de Faon, annoncent les Myſtères des Bacchanales ; on le connoît par la Statuë de Bacchus, qui ſe

trouve ſouvent au-deſſus. On ſçait que Sémélé, groſſe de Bacchus, fut miſe par Cadmus dans une corbeille, & jettée dans la rivière.

Une Roue déſigne les chemins publics raccommodés par ordre du Prince, pour la commodité des charrois, comme *Via Trajana*. Au pied de la Fortune, elle déſigne l'Inconſtance : à ceux de Néméſis, elle indique le ſupplice des méchans.

Une eſpèce de Siége ſur lequel eſt aſſis Apollon, dans le revers des Médailles des Rois de Syrie, qu'on prendroit pour une petite montagne perçée de pluſieurs petits trous ; c'eſt le couvercle qu'on mettoit ſur l'ouverture où les Prêtres d'Apollon alloient reçevoir les Oracles, ou ſe remplir de la fureur ſacrée qui les faiſoient eux-mêmes répondre en gens inſpirés, à ceux qui les conſultoient.

La Toiſe marquée à chaque pied ſignifie une nouvelle Colonie dont on avoit toiſé l'enceinte, & les champs qui lui étoient attribués. Cette Toiſe ſe trouve quelquefois accompagnée d'un Boiſſeau, qui déſigne le bled qu'on avoit donné pour commencer à enſemencer les terres.

Les Déités ſe reconnoiſſent preſque toutes par des *Symboles* particuliers, dont je ne marquerai que les principaux.

Jupiter, par la Foudre & par l'Aigle. Neptune, par le Trident & le Dauphin. Quelques-uns veulent que le Trident marque la troisième Région qui tient l'eau dans le monde, après le feu & l'air.

Les Dieux Marins, Mélicerte, Palémon & Portumne, soit qu'ils ne fassent que la même Déité sous trois noms différens, soit qu'on les ait regardés comme trois Dieux, n'ont que le même *Symbole*; car ils sont représentés par un enfant assis sur un Dauphin, & ils désignent les Jeux de l'Isthme, qui furent institués par Sisyphe en l'honneur du premier de ces Dieux.

Junon se reconnoît par le Paon, qui devint son oiseau, après qu'elle en eut donné la forme à son fidele Argus.

Esculape, Hygée & Salus, par le Serpent, qui est le premier Inventeur de ce que la Médecine cherche inutilement, sçavoir le moyen de rajeunir.

Bacchus est couronné de Pampres, marque de la joie que le Vin inspire; le pot à la main, toujours prêt à boire, & à faire boire les autres; un Panthère est à ses pieds, parceque le Vin rend furieux. Un Thyrse est à la main de ce Dieu, & son Char est tiré par des Tygres. Il est tantôt barbu, tantôt sans barbe, parceque les jeunes gens boivent par débauche, &

les vieillards par néceſſité ; quelquefois nud, d'autres fois habillé, parceque l'excès du Vin ruine les buveurs, au lieu que le Vin pris modérément entretient la ſanté, & aide la chaleur naturelle.

Le Canope, Dieu d'Égypte, eſt repréſenté par un Pôt de terre, d'où il ſort une tête qui porte la fleur d'Iſis. Ce Pot plein d'eau, percé de tous côtés, mais dont les trous étoient bouchés avec de la cire, éteignit le feu des Perſes, qui conſumoit toutes les autres Déités. Ainſi furent confondus les Prêtres de Mithra, qui ſe vantoient que leur Dieu étoit le plus grand de tous les Dieux.

Le Dieu Lunus eſt diſtingué par le Croiſſant, dont il a les épaules chargées ; par le Bonnèt Arménien qui lui couvre la tête, & par un Coq qu'on mèt auprès de lui : Latone, mère de Diane, avoit fait du Coq ſon oiſeau favori, depuis qu'il lui avoit été d'un grand ſecours dans ſes couches.

Aſtarte, la Déeſſe des Sidoniens, eſt plaçée ſur un Char à deux rouës ; c'eſt ainſi qu'on la menoit dans le pays, pour amaſſer de l'argent. Quoique l'on ne convienne ni de ſon nom, ni de ſa figure, on croit avec aſſez d'apparence, que c'eſt l'Aſtaroth, dont il eſt parlé dans l'Écriture.

On la voit quelquefois ſur un Lion, tenant en main la Foudre, principalement ſur les Médailles de Carthage.

Cybèle porte la Couronne de Tours, parceque la terre porte les Villes. Elle a des Lions à ſes pieds, qui marquent ſes amours furieuſes pour Atys. Le Crotale, eſpèce de tambour de baſque, eſt l'Inſtrument dont ſes Prêtres ſe ſervoient, comme ceux d'Iſis du Siſtre.

Iris a pour *Symbole* une Étoile, c'eſt la Canicule; un Siſtre qui rappelle à l'imagination l'Harmonie des Cieux dans leur mouvement continuel; une Fleur ſur la tête, parceque les immortels ne vieilliſſent point.

Cérès ſe reconnoît par la Couronne d'Épis, par le Char que traînent des Serpens, & par les Flambeaux allumés au Mont Ethna, pour chercher Proſerpine.

Proſerpine a pour *Symbole* une Grenade, parceque Cérès ayant preſſé Jupiter de lui faire rendre ſa fille, il la lui promit, pourvu qu'elle n'eût encore rien mangé chez Pluton. Or il ſe trouva qu'elle avoit mangé quelques grains de Grenade.

Diane s'annonce par le Croiſſant, par l'Arc, par le Carquois, par l'Habit de Chaſſeuſe, & par le Char où des Cerfs ſont attelés.

Pour la Diane d'Éphèſe, ſon Type eſt très-ſingulier; elle a une infinité de mamelles, parcequ'on la regarde comme la mère de toutes choſes; elle eſt ſoutenuë ſur des appuis, ayant à ſes pieds, tantôt deux Cerfs, tantôt deux Bœufs, & ſur la tête un Panier de Fruits. Tout cela eſt myſtérieux, & ſe trouve expliqué dans le ſçavant Ouvrage de M. Ménêtrier, intitulé, *Symbolica Dianæ Epheſiæ Statua.* Rom. 1657. *in-4°.* Il y en a auſſi une Édition *in-folio.*

On donne ordinairement à Minerve le Chat-huant & le Serpent, tous deux *Symboles* de la Sageſſe; l'un parcequ'il voit clair au milieu des ténèbres, l'autre parcequ'il ſçait garder adroitement ſa tête, & expoſer tout ſon corps pour la couvrir. Il a l'adreſſe de ſe dépouiller de ſa vieille peau pour en prendre une nouvelle; enfin il ſçait ſe précautionner contre les charmes de l'enchanteur, en ſe bouchant les oreilles.

Vénus ſe connoît par la Pomme que Pâris lui adjugea, par ſon fils Cupidon qui eſt ſouvent auprès d'elle, & par un Gouvernail qu'on lui donne, pour montrer le pouvoir de l'Amour; quelquefois par le Bouclier & le Caſque, pour peindre la force de cette paſſion. Dion dit que Jules,

dans les affaires les plus importantes, se servoit d'un Cachèt où étoit gravé *Venus Victrix*; & qu'à la Bataille de Pharsale, il donna ce mot aux Soldats, comme Pompée celui d'*Hercules invictus*.

La Vénus adorée à Paphos, n'avoit point d'autre figure qu'une pierre taillée en borne, telle qu'on la voit sur quelques Médailles de cette Ville, & sur celle d'Hadrien, frappée avec ces mots, *παφιν σαρδιανων*.

Jupiter étoit aussi figuré par une grosse pierre ronde coupée par la moitié, tel qu'on le voit sur les Médailles avec l'Inscription ΣΕΥϹΚΑϹΙΟϹ. La tête est de Trajan, & le revers porte ϹΕΛΕΥΚΕΩΝ *πίεριαν*, où étoit adoré celui que Cicéron appelle *Jupiter Lapis*.

Vesta est représentée ordinairement assise, ou debout, tenant d'une main le Palladium, & de l'autre une Patère, ou la *Capeduncula*. On trouve même dans le Livre de M. Vaillant, une Médaille de Julia Pia, où, au lieu d'une Patère, Vesta tient une Corne d'abondance; d'autres fois elle tient une Haste, ou droite, ou transversale. On la voit assise au revers d'une Médaille de Vitellius, tenant d'une main la Patère, & de l'autre un Flambeau allumé; elle est debout avec les mêmes *Sym-*

boles ſur une Médaille de Salomine : l'une & l'autre ſe trouvent dans le ſçavant Ouvrage de M. Spanhein, *de Veſtâ & Pritanibus ;* & on verra dans le même Livre les différens Types de cette Déeſſe, tant ſur les Médailles Grècques, que ſur les Latines.

Mars eſt figuré avec le Caſque & la Cuiraſſe, tenant une Pique ou Haſte d'une main, & un Trophée de l'autre.

La Paix ſe fait connoître par la Branche d'Olivier, ou par un Flambeau avec lequel elle mèt le feu ſur un monçeau d'armes.

La Providence porte une Baguette dont elle ſemble toucher un Globe, pour marquer qu'elle gouverne le Monde. Elle eſt très-ſouvent auſſi repréſentée tenant un Globe à la main droite, & de la gauche une longue Haſte tranſverſale.

L'Abondance étale ſes Épis ; elle a à ſes pieds un Boiſſeau d'où ſortent des Épis, & un Pavot, pour figurer l'attention du Prince à entretenir l'abondance dans ſes États. Quelquefois on y voit un Vaiſſeau, qui montre qu'on a fait venir du bled des Pays éloignés.

La Piété eſt ordinairement couverte d'un grand voile ; quelquefois elle a les bras étendus en forme de ſuppliante. On la voit auſſi tenant en main un Temple,

où une Boîte d'Encens pour jetter sur un Autel ; à ses pieds est une Cigogne. Tous ces *Symboles* signifient que la Piété paroît dans les Prières publiques & particulières, & dans les devoirs que l'on rend à ses parens. On dit que les Cigognes nourrissent les leurs, & qu'elles ont été nommées pour cela par les Hébreux & les Latins, *Aves piæ.*

La liberté tient d'une main le Bonnèt, parceque les esclaves étoient toujours tête nuë, & qu'en les affranchissant, on leur mettoit un Bonnèt. De l'autre main elle porte une Baguette nommée *Vindicta ;* dont le Prêteur touchoit aussi les esclaves, pour apprendre qu'il les tiroit de la servitude & du pouvoir de leur maître.

La Libéralité tient à la main une Tablette quarrée, emmanchée, piquée d'un certain nombre de points qui marquent ce que le Prince donnoit de bled ou d'argent. Elle préside à tous les congiaires.

La Clémence porte le plus souvent une Branche d'Olivier, qui caractérise la Douceur ; quelquefois une Branche de Laurier, parcequ'on s'en servoit pour expier les Criminels.

La Noblesse porte une Haste, ou Javelot, pour marquer qu'elle nous approche des Dieux ; & une petite Image, parce-

qu'on consacroit celle de ses Ancêtres, & que le nombre de ces images étoit la preuve de l'antiquité de la race.

La Pudicité est couverte d'un grand voile, & a le doigt sur la bouche, pour régler les habits, les regards & les paroles.

La sécurité est assise négligemment sur une chaise, la tête appuyée sur sa main, pour montrer qu'elle n'a rien à craindre.

La Fortune est tantôt assise, & tantôt debout, tenant un Gouvernail, parceque les Païens croyoient que le Hasard gouvernoit tout. On voit une Rouë à côté d'elle, pour annoncer son inconstance; & dans sa main une Corne d'abondance, parce qu'elle répand aveuglément tous les biens.

La Valeur, *Virtus*, est représentée sous la figure d'une femme casquée, tenant d'une main la Haste, & de l'autre le Parazonium, Type assez semblable à celui de Rome.

La Félicité est peinte par une femme debout, vêtuë de la Stole, tenant le Caducée d'une main, & la Corné d'Abondance de l'autre.

L'Espérance offre de la main droite une poignée d'herbes naissantes, ou un bouquèt de fleurs; & de la gauche relève sa robe par derrière.

La

La Fécondité eſt repréſentée ſur une Médaille de Julia Domna, par une femme demi-nuë, couchée à terre, appuyée le bras gauche ſur une Corbeille remplie de Fruits ; de la main droite, elle touche un Globe, autour duquel ſont quatre petits enfans.

La Joie, *Hilaritas*, brille ſous la figure d'une femme debout, qui tient de la main droite une Palme, ou une Branche d'Arbre ; & de la gauche la Corne d'abondance.

La Foi, *Fides* ou *Fides publica*, eſt le plus ſouvent figurée tendant la main à quelqu'un en ſigne d'aſſurance, ſuivant ce paſſage de Valère Maxime : *Venerabile Fidei manum dexteram ſuam, certiſſimum ſalutis humanæ pignus, oſtentat.* Cependant ſur les Médailles d'Hadrien, & de pluſieurs autres Empereurs, elle eſt déſignée par une femme debout, qui tient de la main droite des Épis, & de la gauche un petit Plat chargé de Fruits.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit décrire tous les Types de ces Divinités ſubalternes ; on apprendra à les connoître par l'uſage même des Médailles.

On trouve auſſi ſur les revers des Médailles des Figures ſans bras & ſans pieds, que nous appellons Termes ; & ſi nous en

croyons Polibe, la ſuperſtition en eſt venuë des querelles que les Peuples ont eues pour leurs limites, leſquelles étant appaiſées, ils élevoient des Statuës aux Dieux qu'ils croyoient avoir préſidé à leur accord. De-là vient le *Jupiter terminalis* des Crotoniates & des Sybarites.

L'Équité & la Monnoie portent également la Balance; ſouvent on mèt trois Figures pour la Monnoie, qui ont chacune à leurs pieds une figure, à cauſe de l'or, de l'argent, & du cuivre, qui ſont les trois métaux ſur leſquels on bat la Monnoie. On y voit plus ſouvent trois petits tas de monnoie.

Deux Figures, au milieu deſquelles eſt ce mot, OMONOIA, marquent l'alliance que faiſoient certaines Villes les unes avec les autres, dont elles vouloient que leurs Dieux fuſſent les témoins & les garans.

Deux Figures qui ont à leurs pieds une Rouë, & qui tiennent le doigt ſur la bouche, ſont les Déeſſes vengereſſes des crimes, dites Néméſis. La Rouë dénote la Sévérite; & le doigt ſur la bouche apprend à ne pas ſe plaindre de la Juſtice des Dieux, comme ſi la Colère épargnoit les coupables, pour ne tourmenter que les gens de bien: *Lento enim gradu ad ſui vindictam divina procedit ira; ſed tardi-*

tatem supplicii gravitate compensat, dit Valère Maxime.

Trois Figures qui se tiennent par la main, comme pour danser, sont les trois Graces.

Trois Figures qui supportent un grand voile étendu en arc sur leur tête, marquent l'Eternité, ou les trois différences du temps passé, présent & futur, qui sont confonduës dans un seul instant, incompréhensible à l'esprit humain. L'Eternité est encore marquée par une Figure debout, qui tient dans une de ses mains la tête du Soleil, & dans l'autre celle de la Lune; parceque ce sont les deux Dieux que les Egyptiens croyoient éternels.

Trois autres Figures armées de Flambeaux, de Poignards & de Serpens, sont les Furies, nommées autrement *Euménides* & *Erynnies*, qui portent la Discorde, le Fer & le Feu par-tout.

Quatre petites Figures désignent les quatre *Saisons* de l'année. La seule qui est vêtuë, marque l'*Hyver*; l'Automne se distingue par un *Lièvre*, parceque c'est la Saison de la Chasse; le *Printemps* porte un Panier de Fleurs; l'*Esté* une Faucille pour les moissons.

Une espèce de grosse Pierre en forme de montagne, traînée sur un Char, repré-

ſente le Soleil, tel qu'Hélagabale l'adoroit, ſelon l'opinion de ceux qui croyoient que cet Aſtre étoit une pierre enflammée. L'Étoile qui paroît au-deſſus, eſt l'Étoile qui précède le Soleil ; & cette Étoile nous ſert à diſtinguer les Médailles de ce Prince d'avec celles de Caracalle, à ce que prétend le Père Jobert. Sa remarque ſeroit juſte, ſi toutes les Médailles de Caracalle avoient une Étoile ; mais cette Étoile ne s'y trouve pas toujours ; & quand elle paroît, elle accompagne le plus ſouvent des Types, qui ayant un rapport marqué avec le Sacerdoce d'Hélagabale, applaniſſent toute difficulté.

Quant au Soleil levant, il eſt repréſenté par une Figure nuë, couronnée de rayons, avec un Fouèt à la main, à cauſe de la rapidité de ſa courſe.

Les Figures couchées & appuyées ſur un Vaſe, ſont les Fleuves ; quelquefois cependant les Rivières paroiſſent comme des Figures à mi-corps, qui nagent dans l'eau.

M. Vaillant aſſure que les Fleuves ne ſont repréſentés couchés, que quand ils en reçoivent d'autres qui les groſſiſſent, & qu'alors le Fleuve qui porte les eaux dans un autre, eſt repréſenté debout.

Mais cette remarque de M. Vaillant

eſt détruite par pluſieurs Médailles ; je me contenterai d'en citer deux. La premiere, qui eſt de Gordien Pie, a été frappée par les Saïtténiens dans la Lydie : on y voit au revers deux Figures couchées avec des Joncs & des Urnes ; ce ſont deux Rivières, dont l'une, qui eſt le Pactole ou l'Hyllus, ſe jette dans l'Hermus. Dans la ſeconde Médaille, qui eſt d'Apamée, on voit le Méandre & le Marſyas, tous les deux couchés, quoique le Marſyas ſe jette dans le Méandre. Ces deux Médailles ſont citées par M. Spanhein, dans une de ſes Lettres à Morel.

Les Figures couchées dans des Lits ſont des exemples d'une Cérémonie particulière aux Païens, nommée *Lectiſterne*. En effet, dans les grandes néceſſités, comme pour faire ceſſer les maladies contagieuſes, ils mettoient dans des Lits magnifiques des Idoles de certaines Déités ; comme Apollon, Diane, Latone, Cérès, la Fortune, Neptune, Hercule, Mercure. Tite-Live prétend que cette ſuperſtition, qu'Arnobe reproche aux Païens, commença l'an 366 de Rome.

Il faut parler maintenant des *Symboles* des Provinces & des Villes.

Les Provinces ont pareillement des marques qui les font connoître, ſoit dans

leurs habillemens, ſoit dans les *Symboles* qui les environnent.

L'Afrique eſt coëffée d'une tête d'Éléphant. Elle a auprès d'elle un Scorpion, un Serpent ou un Lion, tous animaux qui naiſſent dans ce pays. On y voit quelquefois des Montagnes, à cauſe de celles qui s'élèvent juſqu'aux nuës, dans la Mauritanie Tingitane.

L'Aſie eſt déſignée par le Serpent & par un Gouvernail, pour montrer que c'eſt un pays où l'on ne pouvoit aller que par Mèr. Je ne ſçais ſi les deux Serpens ſur la Médaille d'Auguſte, *Aſiâ ſubactâ*, ne ſignifient pas plutôt que l'Aſie diviſée entre lui & M. Antoine, revint en entier à Auguſte, après la Bataille d'Actium.

L'Europe n'a point de *Symbole* particulier; car les Médailles où l'on voit Europe enlevée par Jupiter transformé en Taureau, ſont les Médailles de Sidon.

L'Orient eſt figuré par une tête jeune, couronnée de rayons; ſouvent le mot *Orient* y eſt exprimé.

La Macédoine eſt vêtuë en Cocher, le Fouèt à la main, ou parcequ'elle fourniſſoit d'excellens Chevaux, ou parcequ'elle honoroit particulièrement le Soleil. Les Médailles de ce pays-là portent auſſi la

Maſſuë d'Hercule, dont les Rois de Macédoine ſe vantoient de deſcendre.

La Mauritanie ſe marque par un Cheval ou par une Houſſine, à cauſe de la vîteſſe de ſes Courſiers, à qui l'on ne donnoit jamais de l'éperon, comme on ne leur mettoit jamais de mors à la bouche.

L'Égypte ſe connoît par le Siſtre, par l'Ibis, & par le Crocodile. Aléxandrie prend un Bouquèt d'Épis & un Cèp de Vigne.

L'Achaïe ſe diſtingue par un Lapin, dont elle nourrit grande quantité; ce qui la fait nommer par Catulle *Cuniculoſa*. On la voit en habit de Soldat, avec un petit Bouclier, & deux Javelots, à cauſe de la valeur de ſes peuples. Elle tient des Épis, à cauſe de ſa fertilité.

La Gaule a une eſpèce de Javelot, que Virgile nomme *Gæſum*. Elle eſt vêtuë d'une Saie aſſez ſemblable au Juſtaucorps qu'on y porte aujourd'hui. La Saie étoit un habit militaire.

La Judée eſt en robe, & ſe connoît par le Palmier qu'elle porte, ou contre lequel elle s'appuie; c'eſt parcequ'elle fait partie de la Phénicie, à qui proprement appartient le Palmier, dont elle a pris le nom.

L'Arabie ſe marque par le Chameau,

qui, dans ce pays-là, va plus vîte que le Cheval, à ce que dit Ariſtote, par la canne parfumée & par l'arbre qui porte l'encens.

La Dace eſt repréſentée en habit de femme, portant un Javelot avec une Tête d'Ane, Type de ſa valeur; les Anciens ayant nommé cet animal ζῶον ἀήττητον, & en ayant fait en Orient la monture des Princes : quelquefois c'eſt une Tête de Bœuf ou de Cheval, qui ſert de *Symbole* à la Dace, à cauſe des trompettes paphlagoniennes, dont le ſon approchoit fort du cri de ces Animaux. Elle eſt auſſi quelquefois aſſiſe ſur une Cotte d'armes, avec une Palme & une Enſeigne, à cauſe de la bravoure de ſon peuple.

La Sicile eſt déſignée par une Tête au milieu de trois Cuiſſes, qui ſont ſes trois promontoires. Elle a quelquefois une Faucille & des Épis, pour faire connoître ſa fertilité.

La Pannonie eſt marquée par deux Figures de femmes vêtuës, à cauſe de la froideur du climat. Elle tient des Enſeignes militaires à la main, pour caractériſer la vaillance de ſes habitans.

L'Italie, comme Reine du monde, eſt aſſiſe ſur un Globe, la couronne tourelée ſur la tête, à cauſe de la quantité de Villes

qu'elle renferme, & qui marque son Empire sur l'Univers : la Corne d'abondance qu'elle tient d'une main, désigne sa fertilité. Ce Type de l'Italie se rencontre sur les Médailles de Titus, d'Antonin-Pie, de Commode, &c. Dans Hadrien, l'Italie est représentée debout, s'appuyant de la main droite sur une Haste sans fer, & tenant de la gauche une Corne d'abondance. La Légende est *Italia*.

La Germanie est taillée en grande femme, avec un Javelot & un Bouclier, plus long & plus étroit que ceux des Romains. Les Grisons & la Ville d'Ausbourg ont pour *Symbole* la Pomme de Pin, à cause de la quantité de Pins qui se trouvent sur les Alpes voisines du pays, dit Ortélius.

L'Arménie porte le Bonnèt en Coqueluche, avec l'Arc & les Flèches.

Le Royaume des Parthes est représenté par une femme habillée à la mode du pays, avec l'Arc & le Carquois, à cause de l'habileté des Parthes à tirer des flèches même en fuyant.

La Bithinie tient un Cartouche pareil à celui qu'on mèt à la main de la Libéralité. Ce *Symbole* pourroit bien être particulier aux Médailles d'Adrien, *Restitutori Bithyniæ*, & peindre les largesses que fit ce Prince, pour rétablir les Villes

de ce pays, que les tremblemens de terre avoient renversées, principalement Nicomédie & Niçée.

La Cappadoce porte la Couronne tourelée, & un Guidon de Cavalerie, qui marque les troupes que les Romains en tiroient. Elle est aussi ordinairement accompagnée du Mont Argée, soit qu'elle le tienne à la main, soit qu'on le voie plaçé à ses pieds. On sçait que les Cappadociens l'adoroient comme une Déité.

La Mésopotamie figure entre deux Fleuves, le Tygre & l'Euphrate, avec une espèce de Mitre sur la tête, dit Antoine Augustin : mais si la Médaille de Trajan, qu'il cite, est celle sur laquelle nous lisons *Armenia & Mesopotamia in potestatem P. R. redactæ*, il y a apparence qu'il a pris l'un des deux Fleuves, qui figure la Mésopotamie, pour la Province même.

La Grande Bretagne, qui est une Isle, se reconnoît par le Gouvernail sur lequel elle s'appuie, & par une Prouë de Navire à ses pieds, ainsi que par la forme du Bouclier & du Javelot plus long que le Romain.

Les Villes particulières ont eu aussi des *Symboles*, sur lesquels je ne m'étends point, parcequ'ordinairement la Légende les indique ; outre qu'ayant à parler des

Animaux, je vais être forcé de faire mention de la plupart de ces *Symboles*.

L'Abeille est l'Emblême de la Ville d'Éphèse, parceque les Muses, sous la figure d'Abeilles, y conduisoient la Flotte des Athéniens, qui, selon l'Oracle de Delphes, formèrent en même temps treize Colonies. Les Médailles Latines où l'on trouve des Abeilles représentées, ont été frappées à Rome pendant le temps de la République, & elles entrent dans la suite des Consulaires. *Voyez la Dissertation* intitulée : *Jo. Petri Bellorii notæ in numismata, tùm Ephesia, tùm aliarum Urbium, Apibus insignita.* Rom. 1658, *in-4°.*

L'Aigle est le *Symbole* naturel des Légions, dont il étoit la principale Enseigne. Il signifie la *Puissance Souveraine*, parceque Jupiter s'en sert pour porter son foudre. On le donne aussi aux Ministres des Princes, dont on veut qu'il marque les bonnes qualités; parcequ'Ælien déclare que ces Oiseaux ne mangent point de chair, ne vont jamais à la proie, & ne vivent que de certaines herbes.

Le Bœuf ou le Taureau désigne cent choses différentes. Sur les Médailles d'Égypte, c'est Apis : on s'en sert aussi pour marquer la consécration d'Antinoüs, que les Égyptiens mirent au nombre de leurs

Dieux, comme un second Apis. Sur d'autres Médailles, ils signifient la *Force*, la *Patience*, la *Paix*, favorable au Laboureur; enfin les Sacrifices où ces Animaux servoient de Victimes : alors ils ont les cornes chargées de rubans, & on les appelle *Tauri vittati*, ou *infutati*, ou *Mithrati*.

Quand ils sont en posture de frapper de la corne, ils annoncent la guerre, ou simplement des combats de Taureaux qu'on a donnés pour spectacle. Quand ils sont ou passans ou accouplés, & conduits par un homme voilé, ils marquent les Colonies, dont on traçoit l'enceinte avec la charruë.

On sçait peut-être la cérémonie qui se pratiquoit pour les Villes qu'on vouloit bâtir. On atteloit, non pas une paire de Bœufs, mais un Bœuf & une Vache, & on mettoit le Bœuf en-dehors & la Vache en-dedans. Le sens de ce mystère est que le Bœuf marque les *hommes*, qui doivent aller & venir pour les affaires; & la Vache marque les *femmes*, qui doivent garder le logis, & prendre soin du domestique.

Le Cancre décèle les Villes maritimes. C'est encore le *Symbole* de la Prudence, & il est consacré à Minerve, Déesse de la

Sageſſe, à cauſe de l'induſtrie qu'il a de ſe défaire de ſon écaille quand il en eſt incommodé. On le trouve joint à un Papillon, à cauſe du bon mot d'Auguſte, *Feſtina lente.*

Le Capricorne, ou ſimple ou double, eſt le *Symbole* de cet Empereur. On croit que c'eſt le Signe ſous lequel ce Prince vint au monde, & qu'il marquoit l'Horoſcope qui lui fut faite à Apollonie par Théogène, lorſqu'il lui prédit l'Empire. Cette opinion cependant ſe trouve combattuë par les Sçavans, qui ſoutiennent qu'Auguſte n'eſt point né ſous le Capricorne.

Le Chameau nous annonce l'Arabie.

Le Cheval, dans les Médailles puniques, eſt le *Symbole* de Carthage, bâtie, ſelon l'Oracle, dans le lieu où l'on apperçut une tête de Cheval. Les Chevaux paiſſans marquent la *Paix* & la *Liberté*, ou ſimplement un Pays abondant en pâturages. Le Cheval bondiſſant dénote l'Eſpagne fertile en excellens Chevaux; quelquefois il déſigne les Victoires remportées dans les Jeux publics, comme ſur les Médailles du Roi Hiéron : quelquefois c'eſt le Bucéphale d'Aléxandre, ou ſimplement l'Emblême des Rois de Macédoine.

Le Chien eſt l'image de la Fidélité. On le donne à Minerve, à cauſe de ſa vigilance & de ſon induſtrie à découvrir ce qu'il quête. Diane a ſes Lévriers pour *Symbole*. Quand le Chien eſt auprès d'une coquille, & qu'il a le muſeau barbouillé de rouge, il marque la Ville de Tyr; car c'eſt là que le Chien d'Hercule, ayant mangé le *Murex*, en revint le nez tout empourpré, & fit connoître cette belle couleur. On poſsède une Médaille d'argent conſulaire de la famille *Mamilia*, ſur laquelle l'on voit d'un côté la tête de Mercure couverte du pétaſe, & le Caduçée derrière : de l'autre, eſt un homme en habit de voyageur, qui s'appuie de la main gauche ſur un grand bâton, & qui tend la main droite ſur un Chien, qui ſemble le reconnoître & s'approcher pour le careſſer. Tout le monde reconnoît là l'aventure d'Ulyſſe, racontée dans l'Odiſſée d'*Homere*. La Légende de la Médaille eſt *C. Mamillimea*. Elle a été reſtituée par Trajan.

La Cigogne, qui nourrit ſon père & ſa mère durant leur vieilleſſe, eſt le *Symbole* de la Piété. Elle ſe place ordinairement aux pieds de cette Déeſſe, ou à côté des enfans qui ont ſingulièrement honoré leurs parens.

Le Coq est l'Attribut de la Vigilance. On le donne au Dieu Lunus & à Mercure ; quelquefois à Bacchus, parcequ'on le lui sacrifioit pour la conservation des vignes. Il dénote aussi les Combats & la Victoire.

La Corneille est le *Symbole* d'Apollon, le Dieu des Devins : quand elle est perchée, elle désigne la Foi conjugale.

Le Crocodile représente le Nil & l'Égypte qu'il arrose, parcequ'il naît dans ce Fleuve : quelquefois il marque des Spectacles, où l'on avoit donné le plaisir au Peuple de voir ces Animaux extraordinaires.

Le Dauphin, entortillé à un trident ou à une ancre, spécifie la liberté du Commerce & l'Empire de la Mèr : quand il est joint au Trépié d'Apollon, il caractérise le Sacerdoce des Quinze-virs, qui, pour annoncer leurs Sacrifices solemnels, portoient par toute la Ville un Dauphin au bout d'une perche, & qui regardoient ce Poisson comme étant consacré à Apollon, ainsi que la Corneille parmi les Oiseaux.

L'Eléphant figure l'Eternité, parcequ'il est d'une très-longue vie ; plus souvent néanmoins il marque les Jeux publics, où l'on en exposoit aux yeux du Peuple.

Dans les Médailles de Jules, du temps

de la République, lorſqu'il n'étoit pas encore permis de mettre ſa tête ſur les Monnoies, il fit graver à la plaçe cet animal, dit le Père Jobert, parcequ'en langue punique, *Cæſa* ſignifie un *Éléphant.* Mais il n'eſt pas vraiſemblable que Céſar ait employé cette frivole équivoque ; de plus, l'Hiſtoire nous apprend que le ſurnom de Céſar étoit dans la famille des Jules, dès le temps de la ſeconde guerre punique.

La Harpie eſt l'Emblême de la Valeur.

Le Hibou, qui voit comme le Chat dans les ténèbres, eſt le *Symbole* de la Sageſſe ; il eſt conſacré à Minerve, & placé quelquefois ſur ſon Caſque, quelquefois à ſes pieds.

L'Hippopotame repréſente le Nil & l'Égypte que ce Fleuve arroſe.

Le Lièvre & le Lapin ſont le *Symbole* de l'Eſpagne : on en voit auſſi ſur les Médailles de Sicile. Ils caractériſent en général l'Abondance, à cauſe de leur fécondité.

Le Loup & la Louve ſignifient, ou l'origine de la Ville de Rome, fondée par les deux frères qu'on publioit avoir été allaités par une Louve, ou ſimplement la Domination Romaine, à laquelle les Peuples étoient ſoumis : peut-être déſignent-ils le Pays où il ſe trouvoit quantité de Loups,

comme l'exprime la Médaille de la Ville de Mérida. Souvent on voit les deux frères, Rémus & Romulus, attachés à la tête de la Louve.

Le Paon & l'Aigle peignent la consécration des Princesses, comme on peut le voir sur des Médailles de Plotine, de Marciana, de Matidie & de Sabine, rapportées par M. Vaillant. Comme on croyoit que ces Oiseaux favoris, l'un de Junon & l'autre de Jupiter, portoient les âmes au Ciel, on les voit quelquefois au-dessus du bucher.

Le Pégase aîlé est le *Symbole* de Corinthe, où Minerve le donna à Bellérophon, pour combattre la Chimère. Il se trouve aussi sur les Médailles des Villes d'Afrique, & sur celles de Sicile, depuis que les Carthaginois s'en furent rendus les maîtres; parcequ'on tenoit que ce Cheval miraculeux étoit né du sang de Méduse, qui étoit Afriquaine. Siracuse en particulier, qui avoit une étroite alliance avec Corinthe, gravoit un Pégase sur ses murailles.

Le Phénix, qui renaît, à ce qu'on prétend, de ses cendres, signifie, tantôt l'espérance d'un plus heureux temps, tantôt l'Éternité même & la durée de l'Empire. On le voit quelquefois seul perché sur un

Globe; le plus ſouvent il eſt dans la main du Prince.

Les Pigeons ſont conſacrés à Vénus, & ſe trouvent quelquefois à ſon Char & à celui de ſon fils; ils ſont ordinairement ſur ſes Temples & à côté de ſes Autels.

Les Poiſſons marquent les Villes maritimes; mais les Thons, appellés *Pélamides*, ſont le *Symbole* particulier de Bizance, parcequ'on y en pêche quantité.

Le Porc, ſur les Médailles d'Antonin, ſignifie les commencemens de Rome, & le lieu où Lavinium fut bâti, ſelon l'Oracle qui avoit ordonné qu'on le plaçât à l'endroit où la truie ſe feroit arrêtée, promettant qu'après autant d'années qu'elle auroit de petits cochons, on ſe trouveroit en état d'en bâtir une bien plus conſidérable.

Le Sanglier eſt le *Symbole* des Jeux Séculaires qui ſe faiſoient en l'honneur de Diane, à qui cet Animal étoit conſacré: quelquefois il déſigne de certaines chaſſes dont on donnoit le plaiſir au peuple.

Le Serpent ſeul eſt mis ordinairement pour Eſculape, ou pour Glycon, le ſecond Eſculape: & quand il eſt ou à l'Autel, ou dans la main d'une Déeſſe, c'eſt toujours le *Symbole* d'Higée ou de la Santé. Le double Serpent eſt la marque de l'Aſie:

quelquefois il ſignifie la Guerre & la Diſcorde, quand il eſt aux pieds de la Paix. Quand il eſt aux pieds de Minerve, à qui Plutarque dit qu'il étoit conſacré, il marque le ſoin qu'on doit prendre des filles, qu'il faudroit, s'il eſt poſſible, garder avec le Dragon des Heſpérides. Quand il ſort d'une Corbeille, ou qu'il accompagne Bacchus, il marque les Orgies de ce Dieu. Quand il eſt au-deſſus d'un Trépié, il marque l'Oracle de Delphes, qui ſe rendoit par un Serpent.

La Sirène, dont l'image ſe trouve ſur les Médailles de Cumes, eſt Parthénope qui y eſt enterrée.

Le Sphinx repréſente la Prudence, & ſe donne à Apollon & au Soleil, à qui rien n'eſt caché. On le mettoit à l'entrée des Temples, pour marquer la ſainteté des Myſtères. Sur les Médailles d'Auguſte, il nous repréſente le Cachèt de ce Prince, qui prétendoit montrer par-là que les Secrèts des Princes doivent être impénétrables.

La Tortuë eſt un *Symbole* de Vénus; il apprend alors que les femmes doivent ſe tenir à la maiſon.

La Tourterelle eſt l'image de la Concorde entre la femme & le mari.

Certains Animaux extraordinaires qui

ſe rencontrent ſur les Revers avec ce mot, *Munificentia Aug.* ou bien avec celui-ci, *Sæculares Aug.* ne ſignifient autre choſe, ſinon que les Princes dont la Médaille porte le nom, les ont fait venir des pays étrangers, afin de les donner en ſpectacle au Peuple.

On a quelquefois pris le ſoin de ſpécifier ſur les Médailles, l'ordre dans lequel on les avoit fait voir au Peuple ; c'eſt ce qu'expriment certains chiffres qui ſe trouvent ſur les Médailles des Philippes, I, II, III, &c. Ils veulent dire que cet Animal parut le premier, le ſecond, &c.

Symmétrie.

Une juſte proportion
Nous garantit en tout de la confuſion ;
Mais qu'il faut d'art & d'induſtrie,
Pour garder cette Symmétrie !

La *Symmétrie* eſt une juſte & une convenable meſure qui ſe fait de toutes ſortes de choſes. Elle ſe repréſente par une femme d'une ſingulière beauté, bien proportionnée dans toutes les parties de ſon corps, dont le milieu eſt couvert avec une écharpe ſemée d'Étoiles, qui déſigne les ſept Planettes. Elle a devant elle la Statuë d'une Vénus toute nuë, dont elle

prend les proportions avec un Compas & une Règle, qu'elle tient en ses deux mains.

On personnifie encore ce sujet par une femme dans une attitude *Symmétrique* ; c'est-à-dire, ayant la tête droite & vuë de face ; les bras étendus dans la même position, & tenant dans chacune de ses mains un Flambeau à égale distance & à égale hauteur.

Sympathie.

Un de nos Poëtes en a donné une assez juste définition dans ces quatre Vers :

Il est des nœuds secrèts, il est des Sympathies,
Dont par les doux rapports, les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par un je ne sçais quoi, qu'on ne peut expliquer.

Synode d'Apollon.

C'étoit une espèce de Confrérie d'Apollon, où l'on reçevoit des gens de Théâtre appellés Scéniques, des Poëtes, des Musiciens, des Joueurs d'Instrumens : cette Société étoit fort nombreuse. Nous trouvons dans Gruter soixante aggrégés au *Synode d'Apollon*, désignés par leurs noms & leurs surnoms, entre lesquels je n'en nommerai qu'un seul, Marc Aurele Sep-

tentrion, Affranchi d'Auguste, & le premier Pantomime de son temps, qui étoit Prêtre du *Synode d'Apollon*, Parasite du même Apollon, & qui fut honoré par l'Empereur de Charges considérables.

SYRIENNE,

La Déesse *Syrienne.* Il y a en Syrie, dit Lucien, une Ville qu'on nomme Sacrée, ou Iérapolis, dans laquelle est le plus grand & le plus auguste Temple de la Syrie; car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont en très-grand nombre, il y a des marques d'une Divinité présente. On y voit les Statues suer, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes étant fermées... Les richesses de ce Temple sont immenses, car on y apporte des présens de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie, & de Babylone. Les portes du Temple étoient d'or, aussi-bien que la couverture, sans parler du dedans, qui brilloit par-tout du même métal. Pour les Fêtes & les Solemnités, il ne s'en trouve pas tant nulle part. Les uns croyent que ce Temple a été bâti par Sémiramis en l'honneur de Déocéto sa mère. D'autres disent qu'il a été consacré à Cybèle par Atys, qui le premier

enseigna aux hommes les Mystères de cette Déesse ; mais c'étoit l'ancien Temple dont on entendoit parler. Pour celui qui subsistoit du temps de Lucien, il avoit été bâti par la fameuse Stratonice, Reine de Syrie. Parmi plusieurs Statuës des Dieux, on voyoit celle de la Déesse qui présidoit au Temple : elle avoit quelque chose de plusieurs autres Déesses ; car elle tenoit un Scèptre d'une main, & de l'autre une Grenouille ; sa tête étoit couronnée de rayons & coëffée de tours, sur lesquelles on voyoit un voile comme celui de Vénus céleste. Elle étoit ornée de pierreries de diverses couleurs, entre lesquelles il y en avoit une sur la tête, qui jettoit tant de clarté, que tout le Temple en étoit éclairé la nuit ; c'est pourquoi on lui donnoit le nom de Lampe. Cette Statuë avoit une autre merveille, c'est que de quelque côté qu'on la considérât, elle sembloit toujours vous regarder.

Apollon rendoit des Oracles dans ce Temple, mais il le faisoit par lui-même, & non par ses Prêtres. Quand il vouloit prédire, il s'ébranloit ; alors ses Prêtres le prenoient sur leurs épaules, & à leur défaut il se remuoit lui-même & suoit. Il conduisoit lui-même ceux qui le portoient, & les guidoit comme un Cocher fait ses

Chevaux, tournant de çà & de là, & passant de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le souverain Prêtre l'interrogeât sur ce qu'il vouloit sçavoir. Si la chose lui déplaît, dit Lucien, il recule; sinon il s'avance, & s'élève quelquefois en l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté : il prédit le changement des temps & des Saisons, & la mort même.

Apulée fait mention d'une autre façon de rendre les Oracles, dont les Prêtres de la Déesse *Syrienne* étoient les Inventeurs. Ils avoient fait deux Vers, dont le sens étoit : Les Bœufs attelés coupent la terre, afin que les Campagnes produisent leurs fruits. Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on venoit les consulter sur un mariage, c'étoit la chose même, des Bœufs attelés ensemble, des campagnes fécondes : si on les consultoit sur quelques terres qu'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour les labourer, voilà des campagnes fertiles. Si on les consultoit sur un voyage, les Bœufs sont attelés & tout prêts à partir, & ces campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la guerre, ces Bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis.

Cette Déesse, qui avoit les Attributs de plusieurs

plusieurs, étoit, selon Vossius, la Vertu générative & productive que l'on désigne par le nom de Mère des Dieux.

SYRINX,

Nymphe d'Arcadie, fille du Fleuve Ladon, étoit une des plus fidelles compagnes de Diane, dont elle avoit les inclinations. Le Dieu Pan l'ayant un jour rencontrée comme elle descendoit du Mont Lycée, tâcha de la rendre sensible à son amour, mais inutilement. *Syrinx* se mit à fuir, & Pan à la poursuivre : déja elle étoit arrivée sur les bords du Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les Nymphes ses sœurs de la secourir. Pan voulut alors l'embrasser, mais au lieu d'une Nymphe, il n'embrassa que des roseaux : il se mit à soupirer auprès de ces roseaux, & l'air poussé par les Zéphirs répétoit ses plaintes ; ce qui lui fit prendre la résolution d'en arracher quelques-uns, dont il fit cette Flûte à sept tuyaux, qui porta le nom de la Nymphe. Cette Fable peut signifier que quelqu'un de ceux à qui les Grècs donnoient le nom de Pan, s'étoit servi des roseaux du Fleuve Ladon pour faire cette sorte de Flûte. Elle peut aussi avoir rapport à quelque aventure d'une fille, qui, jalouse de conserver son hon-

neur, s'étoit couchée parmi des roseaux, pour se dérober à des poursuites.

T.

Cette Lettre, comme les autres muettes, se prononce avec peine; c'est pour cela que Lucien lui fait reprocher par l'M, qu'elle semble vouloir déchirer la voix. Elle a souvent pris la place de l'S, aussi on a dit *Pultare* pour *Pulsare*; & comme elle a une très-grande conformité avec le D, on a prononcé indifféremment l'une pour l'autre. C'est pour cela que les Anciens ont quelquefois écrit *Alexanter* & *Cassantra* pour *Alexander* & *Cassandra*. On s'en servoit encore pour autoriser les Ordonnances du Sénat; & le T vouloit dire que les Tribuns avoient approuvé ce que contenoient ces Edits. Ausone compare cette Lettre à un mât de Navire :

Malus ut antennam fert vertice, sic ego sum T.

Lucien ajoute que comme elle est faite en forme de croix, on s'en servoit pour désigner le crime d'un voleur qui méritoit cette punition. Mais depuis que le Sauveur du Monde eut consacré cette sorte de supplice par sa mort, le T a été une marque de Salut par sa ressemblance avec

la Croix, conformément à ces paroles du Prophete Ezéchiel : *Super quem videritis Thau, ne occidatis*. C'est dans ce sens, que Gaston & les premiers Supérieurs de l'Ordre de Saint Antoine Viennois ordonnèrent que les Religieux de leur Institut porteroient sur leurs habits un T bleu, pour dire qu'ils étoient sous la protection de la Croix ; & qu'ils ne craignoient rien avec cette marque salutaire, que les Égyptiens considéroient comme le Symbole de la vie, conformément à la remarque de Rufin, de Socrate & de Sozomène.

TAAUT, ou TAAUTUS,

Étoit, selon Sanchoniaton, un des descendans des Titans, & le même qu'Hermès Trismégiste. C'est lui, dit-il, qui le premier inventa les Lettres. M. Huet dit que les Phéniciens, gens uniquement adonnés au trafic, adoroient Mercure sous ce nom.

TABARE.

Ducange dit que c'étoit un Manteau rond & court, affecté d'abord aux gens de Guerre, dans le temps que les habits amples & longs étoient en usage. Ces Manteaux parurent indécens aux Ecclé-

siastiques, & aux personnages graves; qui n'obtinrent la permission d'en porter, qu'en allongeant leur forme, & les faisant descendre jusqu'aux talons.

TABERNACLE,

Lieu sacré que Moïse fit construire suivant l'ordre de Dieu, pour servir de Temple aux Israélites, dans le désert; & même dans la Terre-Sainte, jusqu'à la fondation du Temple de Salomon. Il est ainsi appellé, du Latin *Tabernaculum*, qui signifie une Tente; parceque sa structure représentoit à peu près une Tente de guerre. Il avoit trente coudées de long & douze de large. Sa hauteur égaloit sa largeur. Les planches, dont il étoit construit, étoient revêtues de lames d'or. Vers le fond du *Tabernacle*, Moïse avoit fait dresser quatre colonnes de bronze, dont les corniches étoient d'argent, & les bases de bronze doré. Les Sacrificateurs pouvoient aller dans tout le reste du *Tabernacle* : mais il ne leur étoit pas permis d'entrer dans l'espace enfermé entre ces quatre colonnes, que l'on regardoit comme un Ciel, où la Majesté de Dieu habitoit; & où il n'y avoit que le grand Pontife qui y entroit une fois l'an. Tout le *Tabernacle* portoit le nom de *Saint* ;

mais cet endroit séparé étoit nommé *le Saint des Saints.* Il y avoit à l'entrée du *Tabernable* cinq colonnes d'or posées sur des bases de bronze. Proche de ces colonnes, descendoit un voile de lin attaché au haut du *Tabernacle* : ce voile étoit de couleur de pourpre, d'hyacinthe & d'écarlate, & figuré de toutes sortes de fleurs & d'autres ornemens, à l'exception des animaux. Pour le conserver, on le couvroit d'un autre voile, fait d'une étoffe propre à résister à la pluie. Le Saint des Saints étoit caché à la vûe des Sacrificateurs, par un voile de même tissure & de même couleur que le premier. Le haut & les côtés du *Tabernacle* étoient ornés de riches tapisseries ; & les dehors étoient couverts de peaux de chèvres, pour les préserver contre la pluie, & les grandes ardeurs du Soleil. Le *Tabernacle* étoit dressé au milieu d'une enceinte, qui formoit un quarré long de cent coudées, & large de cinquante. Il y avoit de chaque côté de cette enceinte vingt colonnes de bronze, & dix dans le fond sur la largeur. La façe étoit aussi large que le fond, mais la disposition en étoit différente, à cause de l'entrée qui étoit ornée d'une double colonne de bronze revêtue d'argent, & accompagnée au-dedans de trois autres colonnes, rangées des deux

côtés en droite ligne, pour former une espece de vestibule, proche duquel il y avoit un grand vaisseau de cuivre sur une base de même métal, où les Sacrificateurs prenoient de l'eau pour laver leurs mains, & pour arroser leurs pieds. Toute cette enceinte étoit environnée d'un grand voile de lin tendu à l'entour, qui lui servoit comme de mur. Le voile de l'entrée étoit de lin, de couleur de pourpre & d'hyacinthe, & embelli de diverses figures.

Moïse enferma dans le *Tabernacle* l'Arche d'Alliance, la Table des Pains de Propositions, le Chandelier d'or, & les Autels. L'Arche d'Alliance étoit une espece de coffre, fait d'un bois incorruptible, que les Hébreux nomment Héoron, & étoit entièrement couverte de lames d'or, dedans & dehors. Il y avoit au-dessus de l'Arche deux figures de Chérubins avec des aîles, selon que Moïse les avoit vus proche du Trône de Dieu. Cette Arche où Moïse avoit mis les deux Tables de la Loi sur lesquelles étoient écrits les dix Commandemens de Dieu, avoit son lieu destiné dans le Sanctuaire. La Table étoit ordinairement placée du côté du Septentrion, assez près du Sanctuaire; & on mettoit dessus douze pains sans levain, faits de pure fleur de farine, rangés les uns sur

les autres, six d'un côté, six de l'autre; & sur ces pains étoient deux vases d'or pleins d'encens. Chaque jour de Sabbat on ôtoit ces douze pains, pour en mettre douze autres en leur place. Vis-à-vis de cette Table, du côté du Midi, il y avoit un Chandelier à sept branches, dont chacune portoit une lampe; le pied & les branches étoient d'or, & la beauté du travail égaloit ou surpassoit le prix de la matière. Il étoit enrichi de petites boules rondes, de lys, de pommes de grenades, & de petites figures en forme de tasses, jusques au nombre de soixante-dix, qui formoient les sept branches. Entre la Table & le Chandelier, étoit un petit Autel quarré, sur lequel on brûloit des parfums en l'honneur de Dieu. Cet Autel étoit revêtu d'une lame de cuivre; & il y avoit dessus un brasier d'or, environné de couronnes du même métal. A l'entrée du *Tabernacle*, étoit un autre Autel plus grand, sur lequel, au lieu de brasier, il y avoit une grille, au travers de laquelle les charbons & la cendre de ce qu'on y brûloit, tomboient à terre; car il n'avoit point de piédestal.

TABERNACLES.

Les Juifs ont une Fête qu'ils nomment la Fête des *Tabernacles*, ou des Tentes; en

mémoire de ce qu'ils campoient ainſi dans le Déſert, à la ſortie d'Égypte. On l'appelle Scénopégie, qui ſignifie *conſtruire, faire, planter* les Tentes. Elle ſe célèbre le 15 du mois Tiſri, qui répond à celui de Septembre. Cette Fête eſt commandée dans le Chapitre vingt-troiſième du Lévitique, où il eſt dit : *Vous habiterez ſept jours dans des Tabernacles*, ou *Tentes*. Léon de Modène dit que chacun fait chez ſoi en un lieu découvert une cabane couverte de feuillages, tapiſſée à l'entour, & ornée autant qu'on le peut. Ils boivent & mangent là-dedans, & quelques-uns même y couchent; du moins ils y paſſent tout le temps du jour & de la nuit qu'ils ont accoutumé d'être à la maiſon, & cela pendant ſept jours. Le huitième jour eſt ſolemniſé avec de grandes Cérémonies dans une Aſſemblée publique. La Fête de la Réjouiſſance de la Loi *Lætitia Legis*, qui ſe célèbre le lendemain, fait partie de la Fête des *Tabernacles*, laquelle dure ainſi neuf jours. Les deux premiers jours & les deux derniers de cette Fête ſont ſolemnels, mais les cinq qu'ils renferment ne le ſont pas tant. Ils ſont ſi bien qu'ils recouvrent pour ce temps-là une branche de Palmier, trois de Myrte, deux de Saule, une de Citronnier; & lorſque dans la Synagogue on récite les

Pseaumes *Hallel*, ils prennent dans leur main droite toutes ces branches liées ensemble, excepté celle de Citronnier, qu'ils tiennent à la gauche, & en les approchant les unes des autres, ils les agitent vers les quatre Parties du Monde, comme il est dit au Lévitique, *Ch. 23, v. 40. Et vous prendrez au premier jour un beau fruit d'arbres & palmes de datiers.* Puis chantant quelques Cantiques, ils font une fois chaque jour le tour de ce petit Autel ou Pupitre qui est dans la Synagogue, tenant en leurs mains ces branches d'arbres, parce-qu'autrefois on faisoit la même Cérémonie dans le Temple autour de l'Autel.

ÉNIGME XLI.

Je possède des biens, & n'en saurois jouir.
Je suis de tous festins, & jamais je n'y mange.
Quand on me veut parer, il me faut du mélange ;
Et quand je divertis, c'est sans me réjouir.

J'assiste aux entretiens sans pouvoir les ouïr.
Qui me fait de l'honneur, reçoit de moi le change ;
Qui me fait un affront, trouve en moi qui se venge.
La terre en ma faveur doit se laisser fouir.

Quand on m'habille bien, on y trouve son compte ;
Quand on m'habille mal, on en souffre la honte.

On m'apporte, je porte; on me charge, je rends.

J'éxige en ces emplois de la viciſſitude.
On y voit un travail exempt de laſſitude.
Je ne demande rien; qu'on me donne, je prends.

TABLE RONDE,

Sorte de Joûte, ou Combat ſingulier, ainſi nommé, parceque les Chevaliers qui y avoient combattu, venoient au retour ſouper chez celui qui étoit l'Auteur de la Joûte, où ils étoient aſſis à une *Table ronde*. Les anciens Romains donnent au fameux Arthus, Roi des Bretons, la gloire d'avoir inventé les Tournois, les Joûtes & la *Table ronde*; & les Anglois même ſe perſuadent que c'eſt cette Table qui ſe voit encore à préſent attachée aux murailles du vieux Château de Wincheſter en Angleterre : ce que le ſçavant Cambden révoque en doute avec ſujet, remarquant que cette Table eſt d'une fabrique bien plus récente. Thomas de Walſingham dit que le Roi Édouard III, qui commença de régner en 1042, fit bâtir au Château de Windſor une maiſon, à laquelle il donna le nom de *Table ronde*. Quoi qu'il en ſoit, il y avoit cette différence entre les Tournois & les Combats de *Table ronde*, que les premiers ſe faiſoient en troupes, & ceux-ci

étoient des Combats singuliers, dont l'arme propre étoit la Lance. Matthieu Paris distingue ces deux Exercices militaires, l'an 1252, par ces paroles : *Non in hastiludio illo quod* Torneamentum *dicitur, sed potiùs in illo Ludo militari qui* Mensa rotunda *dicitur.*

ÉNIGME XLII.

Je suis enfanté sans douleur :
De me voir enlever, mon père a le courage,
Et n'estime point un malheur,
Quand on me pend à la fleur de mon âge.
Je vis pourtant des siecles sans vieillir.
Si je suis chagrin, c'est sans peine,
Et si je parois gai, c'est toujours sans plaisir.
J'attends sans mouvement & sans aucune gêne,
Tous ceux qui de me voir ont le moindre desir.
En mon habit j'ai cela de commode,
Qu'étant riche ou sans ornement,
Il ne craint point le changement,
Ni le caprice de la mode.
Je touche quelquefois des cœurs,
Quelquefois aussi l'on me baise ;
Mais fort insensible aux douceurs,
Je n'en parois nullement aise.
Que je sois bon, méchant, mon père également
En a le blâme ou la louange.
On me loge superbement,
Ou bien au grenier on me range.

TACITA,

Déesse du *Silence* : elle fut inventée par Numa Pompilius, qui jugea cette Divinité aussi nécessaire à l'établissement de son nouvel État, que la Divinité qui fait parler.

TAILLE,

Stature : la *Taille* se prend depuis les épaules jusqu'à la ceinture. Sa beauté consiste principalement dans les épaules, que les Peintres doivent faire larges dans les hommes & dans les femmes ; mais plus dans ceux-là, que dans celles-ci.

En terme de gravûre, on appelle *Taille* l'impression du burin, de l'échope, du cizelèt, & des autres instrumens de gravûre.

On appelle *Tailles*-douces, ou Figures en *Tailles*-douces, les Estampes gravées au burin.

On appelle *Tailles* de bois les Figures gravées sur bois. La *Taille* de bois a ses beautés comme la *Taille*-douce, & d'habiles Graveurs, comme *Albert-Dure* & *Stimmer* l'ont souvent préférée.

La différence essentielle de l'une à l'autre, est que la première marque par ses

parties élevées, & la seconde par ses parties creuses.

TALASIUS,

Étoit un jeune Romain non moins recommandable par sa valeur, que par ses autres vertus. Lorsque les Romains enlevèrent les Sabines, quelques-uns d'entre le Peuple, amis de *Talasius*, ayant trouvé une jeune Sabine d'une beauté parfaite, la réservèrent pour le jeune Romain, & la conduisirent chez lui en criant à ceux qui vouloient la leur ôter : C'est pour *Talasius*. Son mariage fut fort heureux ; il fut père d'une belle & nombreuse famille, ensorte qu'après sa mort on souhaitoit aux gens mariés le bonheur de *Talasius*. Bientôt on en fit un Dieu du Mariage, que les Romains invoquèrent comme les Grècs Hyménée. Plutarque rapporte une autre origine du mot *Talasius*. « Pourquoi, dit-» il, chante-t-on dans les noces *Talasius* ? » Est-ce à cause de l'apprêt des laines, signifié » par ce mot *Talasia* ? Car quand on intro-» duit la nouvelle épouse, on étend une » toison ; elle porte une quenouille & un » fuseau, & elle borde de laine la porte de » son mari. »

TALE,

Neveu de Dédale, autrement nommé *Perdix* : ayant beaucoup d'esprit, il apprit l'Architecture, sous son oncle, en peu de temps; & il inventa l'usage de la Scie & du Compas. Dédale envieux de son industrie, de peur qu'il ne le surpassât un jour en son art, le précipita du haut de la Tour de Minerve : mais cette Déesse favorable aux beaux esprits, le reçut au milieu de l'air, & le changea en oiseau, lui donnant pour récompense de sa subtilité, la légèreté des aîles. C'est pourquoi la Perdrix, qui retient son nom, n'ose s'élever en haut, & ne fait que voler près de terre, où elle fait son nid; car son ancienne chûte lui fait fuir les lieux hauts.

TALED.

C'est le nom que les Juifs donnent à un certain voile blanc fait de laine, qui est quarré, & qui a des houppes aux coins. Ils ne font jamais leurs Prières dans les Synagogues, qu'ils ne le mettent sur leur tête, ou au moins à l'entour de leur cou. Léon de Modène, Rabbin de Venise, dit que l'usage de ce *Taled* ou voile, est afin que les Juifs soient plus attentifs à la Prière,

& qu'ils ne regardent ni de côté ni d'autre. Mais ceux qui ont hanté dans leurs Synagogues, peuvent témoigner qu'il n'y a point de gens au monde qui soient si immodestes que les Juifs dans leurs Prières. Ils se contentent de jetter ce *Taled* sur leur chapeau, car ils prient Dieu le chapeau en tête, ou sur leur cou & sur leurs épaules; puis ils récitent leurs Prières avec une étrange confusion, sans aucun ordre, & même parlent le plus souvent de leurs affaires.

Talion.

C'est une Loi ainsi nommée, parcequ'elle ordonnoit de punir le coupable de la même peine qu'il avoit fait souffrir. Cette Loi, fondée sur les Principes de la Nature, & ordonnée dans l'Ancien Testament, avoit été établie chez les Grècs par *Solon*, & passa des Grècs aux Romains, qui l'insérèrent dans la Loi des Douze Tables. Il y a deux sortes de *Talion*; le *Talion* d'identité, quand on fait précisément au coupable le même tort qu'il a fait, ce qui est dit dans l'Evangile, *Œil pour Œil, Dent pour Dent*; & le *Talion* d'équivalescence, quand le Juge ordonne une perte proportionnée à l'injure ou au dommage.

Le ſçavant Auteur de l'*Eſprit des Loix, Liv. VI, Chap. 19*, dit que les États deſpotiques qui aiment les Loix ſimples, uſent beaucoup de la *Loi du Talion*. Elle eſt établie dans l'Alcoran. Les États modérés la reçoivent quelquefois ; mais il y a cette différence, que les premiers la font exercer rigoureuſement, & que les autres lui donnent preſque toujours des tempéramens.

TALISMANS.

On appelle ainſi certaines Figures, gravées ſur des pierres ou ſur des métaux, dont l'Auteur anonyme du Livre intitulé, les *Taliſmans* juſtifiés, fait ainſi la deſcription. Le *Taliſman*, dit-il, eſt le Sçeau, la Figure, le Caractère, ou l'Image d'un Signe Céleſte, d'une Conſtellation, ou d'une Planète, gravée ſur une pierre ſympathique, ou ſur un métal correſpondant à l'Aſtre, dans un temps commode pour reçevoir les influences de cet Aſtre. Les effets que l'on attribuë à ces Figures, ſont tout-à-fait merveilleux. On dit, par exemple, que la Figure d'un Lion gravée en or, pendant que le Soleil eſt dans le Signe du Lion, préſerve de la gravelle ceux qui portent ce *Taliſman* : & que celle d'un Scorpion, faite ſous le Signe du Scorpion, ga-

rantit des blessures de cet animal. Pour la Joie, la Beauté & la Force du corps, on grave la Figure de Vénus dans la première face de la Balance, des Poissons, ou du Taureau. Pour acquérir aisément les Honneurs & les Dignités, on grave l'Image de Jupiter ; c'est-à-dire, un homme ayant la tête d'un Bélier, sur de l'argent ou sur une pierre blanche : & portant ce *Talisman* sur soi, on voit, dit-on, des effets surprenans. Pour être heureux en marchandise & au jeu, on représente Mercure sur de l'argent. Pour être courageux & victorieux, on grave la Figure de Mars, en la première face du Scorpion. Pour avoir la faveur des Rois, on représente le Soleil sous la Figure d'un Roi assis dans un Trône, ayant un Lion à son côté, sur de l'or très-pur, en la premiere face du Lion. En voilà assez pour faire connoître ce que c'est qu'un *Talisman*. Bodin, dans sa Démonomanie, rapporte que l'on dit qu'au Palais de Venise, il n'y a pas une seule mouche & qu'au Palais de Tolede en Espagne, on n'en voit qu'une ; & il ajoute que si cela est, il y a quelqu'Idole enterrée sous le seuil du Palais, c'est-à-dire, quelque *Talisman*. Tous ces effets ne peuvent venir que d'un pacte exprès ou tacite fait avec le Démon : car il n'y a aucune vertu dans ces Figures qui

en puiſſe être la cauſe. On mèt au nombre des *Taliſmans* le Palladium de Troye; les Boucliers Romains appellés *Ancilia;* les Statuës fatales de Conſtantinople, pour la conſervation de cette Ville; la Statuë de Memnon en Égypte, qui ſe mouvoit & rendoit des Oracles, auſſi-tôt que le Soleil avoit donné deſſus; la Statuë de la Déeſſe Fortune, qu'avoit Séjan, laquelle porta bonheur à tous ceux qui la poſſédèrent; la Mouche d'airain & la Sangſuë d'or de Virgile, qui empêchèrent les mouches d'entrer dans Naples, & firent mourir les Sangſuës d'un puits de cette Ville : la Figure d'une Cigogne, qu'Apollon mit à Conſtantinople pour en chaſſer ces animaux; la Statuë d'un Chevalier, qui ſervoit de préſervatif à cette Ville contre la peſte; & la Figure d'un Serpent d'airain, qui empêchoit tous les Serpens d'entrer dans le même lieu. D'où il arriva que Mahomèt II, après la priſe de Conſtantinople, ayant caſſé d'un coup de flèche les dents de ce Serpent, une multitude prodigieuſe de Serpens ſe jetta ſur les habitans de cette Ville, ſans néanmoins leur faire aucun mal, parcequ'ils avoient tous les dents caſſées, comme celui d'airain.

On diſtingue de trois ſortes de *Taliſman;* à ſçavoir, d'Aſtronomiques, de Ma-

giques, & de Mixtes. Les Aſtronomiques ſe reconnoiſſent aux Signes ou Conſtellations céleſtes, qui y ſont gravées avec d'autres Figures, & quelques Caractères intelligibles. Les Magiques ont des Figures extraordinaires avec des mots ſuperſtitieux, & des noms d'Anges inconnus. Les Mixtes ſont compoſés de Signes, & de noms barbares, mais qui ne ſont ni ſuperſtitieux, ni d'Anges inconnus. On les enſevelit dans la terre, ou on les plaçe dans des lieux publics, ou bien on les porte ſur ſoi. Quelques-uns croyent qu'*Apollonius Tyaneus* eſt le premier Auteur de la Sçience des *Taliſmans* : mais d'autres ſont d'avis que les Égyptiens en ſont les inventeurs ; ce qu'Hérodote ſemble inſinuer au Livre ſecond de ſon Hiſtoire, lorſqu'il dit que ces Peuples ayant les premiers donné le nom à douze Dieux Céleſtes, ils gravèrent auſſi des animaux ſur des pierres. Les habitans de l'Iſle de Samothrace faiſoient des *Taliſmans* avec des anneaux d'or, qui avoient du fer enchaſſé, au lieu de pierre précieuſe. Pétrone en parle, lorſqu'il dit que Trimalcion portoit une bague d'or, garnie d'étoiles de fer. Les Dieux qu'on appelloient de Samothrace, étoient ceux qui préſidoient à la Sçience des *Taliſmans* : ce que confirment les In-

ſcriptions de ces trois Autels dont parle Tertullien : *Devant les Colonnes*, dit-il, *il y a trois Autels dédiés à trois ſortes de Dieux, que l'on nomme Grands, Puiſſans & Forts ; & que l'on croit être ceux de Samothrace.* Apollonius fait mention de trois Divinités, à qui il joint Mercure, & rapporte les noms barbares de ces Dieux, qu'il étoit défendu de révéler ; ſçavoir, Axierus, Axiocerſo, Axiocerſus, & Caſmilus ; qu'il dit être Cérès, Proſerpine, Pluton, & Mercure.

Les Égyptiens, de qui la plûpart des autres Peuples ont appris le ſecrèt de ces Anneaux, avoient auſſi d'autres *Taliſmans* pour toutes les parties du corps : c'eſt peut-être pour cela qu'on trouve tant de petites Figures de Dieux, d'Hommes & d'Animaux, dans les anciens Tombeaux de ce pays. Richelèt apporte pluſieurs raiſons, pour combattre les *Taliſmans*, & pour détourner ceux qui voudroient s'appliquer à cette Sçience, qui n'eſt fondée que ſur des Figures, leſquelles n'ont aucune vertu, & ne ſont que des artifices du démon, pour ſurprendre les hommes, & les engager dans des ſuperſtitions criminelles. Il y en a néanmoins qui oſent ſoutenir que l'on peut faire des *Taliſmans* ſans magie, & par des principes tirés de la Philoſophie ;

on suivant des expériences que l'on ne doit point condamner, quoiqu'on n'en sçache point la cause; non plus que d'une infinité d'autres effets que les Sçavans mêmes admirent. Ils s'appuient sur l'autorité de Symphorien, de Campège, de Campanella & de Bacon; ils prétendent que l'application des choses naturelles faite à propos, est suffisante pour prévenir, ou pour produire plusieurs effets extraordinaires: ils disent que l'on ne peut douter des influences célestes sur les corps sublunaires; & que les Astres ont quelque ressemblance avec les choses d'ici-bas, ou plutôt quelque sympathie: c'est pourquoi les premiers Philosophes leur ont donné le nom des choses sur lesquelles ils agissoient plus particulièrement. Ce n'est pas, disent-ils, que ce soient les figures & les images seules qui déterminent les Corps célestes à leur communiquer leurs influences & leurs vertus; la matière y contribuë aussi, comme on voit dans les miroirs d'acier, dont l'opération est si prompte & si surprenante pour reçevoir & réunir les rayons du Soleil. Ainsi il y a des matières plus capables de reçevoir les vertus des Astres, & de produire des effets qui soient conformes à leurs influences. Ils ajoutent que les plus anciens *Talismans* se sont faits sur des

plantes, des branches d'arbres, ou des racines. Joseph en parle au Livre de ses Antiquités, & en attribuë l'invention à Salomon. *On attachoit*, dit-il, *au nez du malade* (*possédé du démon*) *un anneau dans lequel, à la place d'une pierre, il y avoit une racine enchassée : Salomon l'avoit enseigné dans ses ouvrages.* Cet Historien dit même qu'il en a vu l'effet ; & qu'un Juif nommé Éléazar guérit une fois plusieurs possédés de cette manière, en présence de l'Empereur Vespasien. Les anciens Égyptiens ont cru que certaines pierres taillées en escarbots avoient des vertus considérables, pour procurer de la force & du courage à ceux qui les portent ; parceque, dit Élien, cet animal n'a point de femelle, & qu'il est une image du Soleil. On mettoit aussi des figures de Grenouilles dans les *Talismans* ; & Pline témoigne que, si on croit ceux qui cultivent cette Science, *les Grenouilles doivent être estimées plus utiles à la vie, que les Loix.* Élien indique que celles d'Egypte prennent un roseau, qui les empêche d'être dévorées par les Hydres ou Crocodiles du Nil ; & qu'elles sont le Symbole de la Sagesse & de la Prudence. Tzetzes rapporte qu'un Philosophe appaisa une peste à Antioche par un *Talisman* de pierre, où il y

avoit une tête de Charon gravée. Apollonius employoit la figure des Cigognes contre les Serpens ; & les Égyptiens se servoient communément de la figure de Sérapis, de Canope, Dieu des Égyptiens, de l'Épervier, & de l'Aspic, contre les maux qui pouvoient venir des quatre Élémens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu. Les *Talismans* modernes ne sont pas si curieux que les anciens ; & on les reconnoît par les caractères, qui sont purement Arabes, Turcs, ou d'autres Langues Orientales. Les principaux Auteurs qui ont traité de cette matière dans les derniers siècles, sont Camilli, Léonardi qui a fait le Miroir des Pierres, Geber, Bacon & Paracelse, qui ont parlé de la Magie Astrologique, & de la Sympathie des Pierres, des Métaux, & des Planètes. Gaffarel a composé sur ce sujèt un Livre intitulé, *les Curiosités inouïes* ; & Agrippa en a traité dans sa Philosophie occulte. Grégoire de Tours rapporte, que la Ville de Paris avoit été bâtie sur une Constellation, qui la défendoit de l'embrasement, des Serpens, & des Souris ; & qu'un peu avant l'incendie qui arriva l'an 585, on avoit trouvé en fouillant une arche d'un Pont, les deux *Talismans* préservatifs de cette Ville, qui étoient un Serpent & une Souris d'airain.

TALMUD.

C'eſt proprement le Livre qui contient le Droit Civil & Canon des Juifs, & il eſt compoſé principalement de deux parties; dont la première, qui ſert comme de texte, ſe nomme *Miſna*; & l'autre qui en eſt comme la gloſe, s'appelle *Guemara*. La Miſna, comme le remarque R. Simon dans ſon Catalogue des Auteurs Juifs, eſt écrite d'un Hébreu de Rabbin aſſez pur; mais qui eſt ſi concis, qu'il eſt difficile de l'entendre, à moins qu'on ne ſçache la matière dont il eſt traité. La *Guemara* qui eſt une gloſe pire que le texte, eſt écrite en méchant Chaldéen, & d'un ſtyle fort embarraſſé, qui eſt même entendu de fort peu de Juifs. On voit quantité d'Éditions de la Miſna ſéparément; mais la plus belle & plus commode eſt une qui a été faite depuis quelques années par les Juifs de Hollande, à laquelle ils ont ajouté les points voyelles. Il y a eu auſſi pluſieurs Éditions du *Talmud* entier : celle qui eſt la plus recherchée de toutes, & qui eſt devenue fort rare, parceque les Juifs du Levant en ont fait venir chez eux la plupart des exemplaires, eſt l'Édition de Veniſe par Bombergue, qui eſt en pluſieurs Volumes.

mes. R. Simon remarque dans son Supplément aux Cérémonies des Juifs, que les Juifs ayant deux célèbres Écoles, sçavoir, celle de Babylone & celle de la Palestine, où ils enseignoient leurs Traditions, celà donna occasion à deux différens recueils de ces Traditions, & par conséquent à deux *Talmuds*; dont l'un se nomme *le Talmud de Babylone*, & l'autre *le Talmud de Jérusalem*. Ce dernier a été composé le premier; mais il est si obscur, que les Juifs ne s'en servent presque point; de sorte que quand ils citent le *Talmud*, ils citent ordinairement celui de Babylone; & quand ils veulent marquer l'autre, ils disent *Jérusalem*. Outre les Fables dont le *Talmud* est rempli, il y a des faussetés manifestes, dans l'Histoire & dans la Chronologie; mais la plupart des Juifs n'y prennent pas garde de si près. Ce *Talmud* est défendu dans toute l'Italie aux Juifs, qui n'osent le lire ni le garder chez eux.

ÉNIGME XLIII.

Je suis le ferme appui de la plus belle plante
Que le Ciel ait jamais produit;
Et je sers à porter un fruit,
Dont la vuë est toujours charmante.

J'ai le nom d'un grand homme honoré de Thémis;
Et jadis un Héros que la Grèce révère,
A la Parque sans moi n'eût point été soumis.
On sçait qu'en Ibérie est une Loi sévère,
Qui défend au beau Sèxe en mainte occasion,
De me faire sortir tout nud de ma prison.

ÉNIGME XLIV.

Je suis ce que je suis; si je ne le suis pas
C'est qu'on n'est pas toujours ce que l'on paroît être.
Je suis rampant, soumis à l'emploi le plus bas;
J'élève qui me porte, au moins le quart d'un pas.
Mes porteurs sont ma maîtresse & mon maître.

ÉNIGME XLV.

Je n'ai gosier, langue ni bouche,
Cependant je m'explique bien :
Mais il me faut contraindre, ou je ne dirai rien.
Lorsque je suis rempli, je suis comme une souche :
Quand je ne le suis pas, on se plaît à m'oüir;
Et ma voix grossière & farouche
Ne laisse pas de réjoüir.

Je suis dans une grande estime;
Les plus grands, les plus fiers sont soumis à mes loix;
Et quand on fait refus d'obéir à ma voix,
Ce refus passe pour un crime.

Tanagra,

Fille d'Éole, ou, ſelon d'autres, d'Aſope, donna ſon nom à la Ville de Tanagre en Béotie : elle eut une vie ſi longue, que ſes voiſins ne la nommoient plus que la *Gréé*; c'eſt-à-dire, la Vieille : nom qui paſſa à la Ville ; car Homère dans ſon dénombrement ne lui en donne point d'autre. On voyoit à Tanagre le Tombeau d'Orion, & le Mont Cérycius, où l'on dit que Mercure a pris naiſſance. Les Tanagréens paſſoient pour les plus religieux peuples de la Grèce, en ce qu'ils avoient bâti leurs Temples dans un lieu ſéparé du commerce des hommes, où il n'y avoit point de maiſons, & où l'on n'alloit que pour adorer les Dieux.

Tantale,

Roi de Phrygie & de Paphlagonie, fils, ſelon les Poëtes, de Jupiter & de la Nymphe Ploté, fut le ſeul de tous les Princes voiſins que Tros n'appella point à la première ſolemnité, qui ſe fit dans la Ville de Troye : & pour ſe venger de ce Roi, il enleva Ganimède ſon fils pendant qu'il ſe divertiſſoit à la chaſſe. Ilus, autre fils de Tros, leva une puiſſante armée, & con-

traignit *Tantale* de se retirer dans le Péloponnèse. L'Histoire fabuleuse rapporte que *Tantale* reçut un jour à sa table Jupiter & les autres Dieux; & que pour éprouver leur Divinité, ayant fait tuer son fils Pélops, il le coupa en morçeaux, & le fit servir parmi les autres viandes. Les Dieux s'apperçurent de ce meurtre, & n'y voulurent point toucher, à la réserve de Cérès, qui ne songeant qu'à sa fille Proserpine, mangea, sans y penser, l'épaule gauche. Jupiter rassembla tous les membres de Pélops, & l'ayant ressuscité, lui donna une épaule d'ivoire en plaçe de celle de chair qui avoit été mangée. A l'égard de *Tantale*, il fut condamné à être tourmenté dans les Enfers, par une faim & une soif excessive & perpétuelle. On le mit dans un Lac, dont l'eau lui alloit jusqu'au menton, & où une branche d'arbre chargée de fruits, descendoit jusques sur ses lèvres. Mais lorsqu'il vouloit prendre de ce fruit, la branche se redressoit en haut, & quand il vouloit boire, l'eau se retiroit. Hygin dit que *Tantale* souffroit cette peine, pour avoir révélé aux hommes les secrèts que Jupiter avoit coutume de lui confier. D'autres disent que c'étoit un châtiment de son Avarice insatiable. Ovide en parle ainsi :

Quærit aquas in aquis, & poma fugacia captat
Tantalus, hoc illi garrula lingua dedit.

Lib. II. Amor.

Voici l'application qu'Horace en fait à un Avare.

Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina. Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur : congestis undique saccis
In dormis inhians, & tanquam parcere sacris
Cogeris, aut pictis tanquam gaudere tabellis.

Lib. I. Serm.

Hygin ajoute que ce malheureux Roi avoit toujours au-dessus de sa tête une grosse pierre suspenduë en l'air, qui sembloit aller l'écraser : & Lucrèce en fait aussi mention.

Nec miser impendens magnum timet aëre saxum
Tantalus.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la nature du châtiment de *Tantale ;* & Cicéron, après avoir suivi Horace, & Virgile en sa première Tusculane, *Cap. 5*, adopte en la quatrième Tusculane, *C. 16*, la tradition d'Euripide, de Pindare & de Platon, qui représente *Tantale* ayant la tête au-dessous d'un rocher, dont la chûte le menace à tout moment. Ce Philosophe,

parlant de la douleur que cause la crainte, dit : « C'est de ce supplice que les Poëtes » ont voulu nous traçer l'image, en nous » peignant *Tantale* dans les Enfers, avec » un rocher au-dessus de sa tête, toujours » prêt à tomber pour le punir de ses cri- » mes. »

Quels étoient ses crimes ? Les Poëtes sont encore moins d'accord sur ce point : les uns l'accusent d'avoir fait servir aux Dieux dans un festin les membres de son propre fils qu'il avoit égorgé, pour éprouver leur Divinité ; c'est-à-dire, comme l'explique un Mythologue moderne, d'avoir voulu faire aux Dieux le barbare sacrifice de son fils. D'autres l'accusent d'avoir révélé le secrèt des Dieux, dont il étoit Grand Prê- tre ; c'est-à-dire, d'avoir découvert les Mystères de leur Culte. Selon Pindare, il ne mérita ce supplice, que parcequ'ayant été admis à la table des Dieux, il déroba le Nectar & l'Ambrosie pour en faire part aux Mortels ; ou enfin, selon Lucien, par- ceque *Tantale* avoit volé un Chien que Jupiter lui avoit confié, pour garder son Temple dans l'Isle de Crête. Le Dieu lui ayant fait demander ce qu'étoit devenu ce Chien, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Cicéron, sans exprimer aucun des crimes de *Tantale* en particulier, dit qu'il est

puni de ses forfaits, de sa fureur, & de son orgueil : *Ob scelera animique impotentiam, & superbiloquentiam.* Horace trouve le portrait de l'Avare dans le supplice de *Tantale* au milieu des eaux, qui fuient si-tôt qu'il veut boire. « Avare, de qui pen» sez-vous rire ? dit-il ; c'est de vous que » parle la Fable sous un nom emprunté. »

ÉNIGME XLVI.

On veut que je sois d'origine
D'une barbare Nation :
Quoi qu'il en soit, sans nulle ambition,
Je n'ai rien de barbare, à me voir à la mine.
L'Iris dans sa beauté n'a pas tant de couleurs
Qu'il en éclatte sur ma robe :
Le temps cruel tous les jours m'en dérobe,
Et chasse de mon teint la jeunesse & les fleurs.
Tantôt haut, tantôt bas, par un sort immanquable,
On me voit à la Cour, comme au lieu le plus saint.
Je fais honneur par-tout, même jusqu'à la Table,
Où je me tiens toujours, sans jamais avoir faim.

TAPISSERIES.

Les Manufactures de *Tapisseries* de *haute-lisse* & d'étoffes de soie & d'or, établies au Caire, dans Aléxandrie, ou à Dâmas, dont nos Damas ont retenu le nom, étoient fort supérieures à toutes nos Fabri-

ques en ce genre. La Manufacture d'Arras fournissoit alors des *Tapisseries de haute-lisse*; & *Charles VI* en envoya une à Bajazèt, Empereur Turc, qui représentoit l'Histoire d'Aléxandre. Il y joignit des toiles peintes fabriquées à Rheims.

Sous *François I*, il y avoit déja des *Tapisseries* de grand prix. Ce Monarque donna jusqu'à vingt-deux mille écus d'une en soie & en or, où étoit représenté le triomphe de Scipion, & dix-huit mille écus d'une autre pièce, où étoit représentée la Vie de *Saint Paul*. Ces *Tapisseries* se voient encore parmi les meubles de la Couronne.

Celles de Haute-lisse se sont perfectionnées de nos jours. Anciennement on ne faisoit que des ouvrages les plus communs. Il falloit découper le modèle par bandes, pour le placer sur la *Tapisserie*; & par surcroît, comme on travaille à revers, la difficulté de comparer le coloris du tableau avec l'ouvrage, paroissoit un obstacle invincible, pour pouvoir bien éxécuter en ce genre une certaine perfection. M. *de Vaucanson* a remédié à ces inconvéniens, en inventant un nouveau métier, qui, au lieu d'être immobile comme auparavant, peut se mouvoir sur de petits pivots, comme ces petits mé-

tiers, dont se servent les femmes, qui s'inclinent à volonté. Par-là il a mis l'Ouvrier à portée de voir son modèle quand il veut, & de le comparer aussi souvent qu'il le veut. Les *Tapisseries* de Beauvais sont fort estimées. Les *Tapisseries* de la Savonnière, & les Verdures d'Aubusson, ont reçu de grands accroissemens.

La Manufacture Royale des Gobelins est fameuse; elle est située à Paris, au Fauxbourg Saint-Marcel (qu'on nomme aujourd'hui *Saint-Marceau*), qui fut autrefois occupée par de célèbres Teinturiers en laine, dont le premier, Gilles Gobelin, sous le Règne de *François I*, trouva, à ce qu'on dit, le secrèt de teindre la belle écarlate, qui depuis ce temps-là a été nommée l'*Écarlate des Gobelins*. La Maison en a aussi retenu le nom, ainsi que la petite rivière, qui coule auprès, autrement appellée la *Rivière de Bièvre*.

Cette Manufacture Royale a été établie par *Louis XIV*: elle est composée d'excellens Ouvriers en Peinture, en *Tapisserie*, en Orfévrerie, & en Sculpture; sous la direction du Directeur Général des Bâtimens, Arts & Manufactures de France.

TARANIS,

Nom que les Gaulois donnoient à Jupiter, & sous lequel ils lui immoloient des victimes humaines. *Taranis* répondoit au Jupiter tonnant des Romains; mais ce Dieu n'étoit pas chez ces Peuples le Souverain des Dieux, il n'alloit qu'après Ésus. Le Dieu de la Guerre étoit la grande Divinité des Gaulois.

TARAS,

Fils de Neptune, passe pour le Fondateur des Tarentins, qui le mettoient sur leurs Médailles, sous la forme d'un Dieu Marin, monté sur un Dauphin comme sur un Cheval, & tenant ordinairement le Trident de son père, ou bien la Massuë d'Hercule, Symbole de la Force; ou une Chouette, pour désigner Minerve, Protectrice des Tarentins; ou une Corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays où il avoit bâti Tarente; ou enfin avec un Pot à deux anses, & une Grappe de Raisins avec la Thyrse de Bacchus, Symbole de l'Abondance du Vin chez les Tarentins. *Taras* avoit une Statuë dans le Temple de Delphes, où on lui rendoit les honneurs dûs aux Héros.

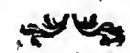
TARAXIPPE.

C'est le nom d'un certain Dieu, qui étoit adoré par les Peuples de l'Élide dans le Péloponnèse. Son Autel étoit placé dans la Lice, où se faisoient les courses des Charriots ; & voici ce qui donna lieu à l'établissement de ce Culte. Il y avoit au bout de cette Lice, pour marquer l'endroit où il falloit tourner & revenir sur ses pas, une bande d'une largeur considérable, tracée sur la terre en demi-rond, d'une couleur d'écarlate, afin qu'elle fût facilement apperçuë dans l'impétuosité de la course. Il arrivoit souvent que, lorsque les Chevaux étoient parvenus en cet endroit, & qu'ils étoient sur le point de prendre leur tour, ils étoient saisis d'une frayeur subite, qui leur faisoit quelquefois renverser leurs Conducteurs & briser leur Char ; soit que cela vint de ce que les Cochers empressés vouloient tourner trop court, ou de ce que les Chevaux ardens étoient trop frappés tout d'un coup de cette couleur éclatante qui bornoit la carrière. Les Peuples Grècs superstitieux, ne sçachant à quelle cause attribuer cet effet, se figurèrent qu'il y avoit quelque Dieu qui vouloit être adoré en ce lieu-là,

& le nommèrent *Taraxippe*; c'est-à-dire, en François, *Terreur des Chevaux*. Dans la suite, il y a eu parmi ces Peuples diverses opinions là-dessus. Les uns ont attribué la cause de ces accidens à l'ombre de Myrtile, Cocher d'Oénomaüs, Roi d'Élide. Ils ont prétendu que lorsque Pélops ayant corrompu ce Myrtile, demeura vainqueur dans la Lice, & qu'à la prière d'Oénomaüs mourant, il tua ce Cocher perfide, l'ombre ou le génie de Myrtile demeura au même endroit où il avoit été tué; & que c'est cette ombre ou ce génie qui épouvantoit les Chevaux. Les autres ont dit que Pélops avoit reçu d'Amphion un Talisman qu'il avoit caché en ce lieu-là, pour faire cet effet sur les Chevaux de tous ceux qui viendroient à courir dans cette carrière; peut-être afin que personne ne fit jamais après lui d'aussi belles courses que celles qu'il y avoit faites.

TARPÉÏUS.

Jupiter a quelquefois ce surnom, à cause du Temple qu'il avoit sur le Mont Tarpéïen, depuis appellé Capitole. Il y avoit aussi les Jeux Tarpéïens que l'on célébroit en l'honneur de Jupiter.



TARTARE.

C'étoit dans les Enfers la prison des impies & des scélérats, dont les crimes ne pouvoient s'expier ; Prison d'une telle profondeur, dit Homère, qu'elle est aussi éloignée des Enfers, que les Enfers le sont du Ciel. Virgile en donne une autre idée : Le *Tartare* est une vaste prison dans les Enfers, qui est fortifiée de trois enceintes de murailles, & entourée du Phlégéton : une haute tour en défend l'entrée ; les portes en sont aussi dures que le diamant ; tous les efforts des Mortels & toute la puissance des Dieux ne pourroient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte, & empêche que personne n'en sorte, tandis que Rhadamante y livre les criminels aux Furies.

C'étoit l'opinion commune qu'il n'y avoit point de retour ni de grace à espérer, pour ceux qui étoient une fois précipités dans le *Tartare*. Ce n'étoit pas le sentiment de Platon, qui parle en ces termes : « Ceux qui ont commis de grands » crimes, mais qui ne sont pas sans re- » mède, comme ceux qui sont coupables » d'homicide, mais qui en ont eu ensuite » du regrèt, ceux là sont nécessairement » précipités dans le *Tartare* ; & après

» qu'ils y ont passé une année, un flot
» les en retire. Alors ils passent par le Cocyte ou le Péryphlégéton, & de-là au
» Lac Achérusia, où ils appellent par leur
» nom ceux qu'ils ont tués, & les supplient instamment de souffrir qu'ils sortent de ce Lac, & de leur faire la grâce
» de les admettre en leur compagnie. S'ils
» peuvent obtenir cela d'eux, ils sont d'abord délivrés de leurs maux : sinon ils
» sont de nouveau rejettés dans le *Tartare*, & ensuite reviennent aux Fleuves
» comme devant; & réitèrent toujours
» jusqu'à ce qu'ils puissent fléchir ceux
» qu'ils ont offensés. C'est la peine établie
» par les Juges.

On croit que l'idée du *Tartare* a été formée sur le Tartesse des Anciens, qui étoit une petite Isle à l'embouchure du Bétis, aujourd'hui Guadalquivir en Espagne. On envoyoit peut-être en cette Isle les criminels d'État.

TATIUS,

Roi des Sabins, qui, indigné de ce que les Romains avoient enlevé les filles de ses sujèts, leur vint faire la guerre : elle fut terminée par la prudence de ces femmes, qui se mirent entre leurs pères & leurs maris. Cela arriva la quatrième an-

née de la fondation de Rome : trois ans après, la paix fut jurée entre les Romains & *Tatius*. Ce dernier s'établit à Rome, d'où les Romains prirent le nom de Quirites. Il fut assassiné six ans après, & on crut que c'étoit par ordre de Romulus, à qui ce partage de domination & de commandement ne plaisoit pas.

ÉNIGME XLVII.

Avant de sçavoir qui je suis,
Lecteur, admire en moi la bizarre nature.
J'étois blanche quand je naquis,
Ensuite j'ai passé, sans avoir rien acquis,
A la couleur la plus obscure.
J'occupe une vaste maison,
Où je suis, sans comparaison,
Plus à l'étroit qu'un mort dans la fatale bière :
Malgré cela je ne puis guère,
Lorsque j'ai besoin d'aliment,
Le prendre qu'en me promenant.
Le travail m'est héréditaire.
Qui croiroit que dans cet état,
D'un rustique mortel j'excitasse l'envie ?
Il en veut si fort à ma vie,
Qu'il se fait de ma mort un triomphe d'éclat :
Le pis est que de lui je ne puis me défendre ;
Car tel est mon malheureux sort,
Que plus je cherche à fuir la mort,
Plus je travaille à me laisser surprendre.

TAURÉADORES,

Nom que les Eſpagnols donnent à ceux qui tâchent d'arrêter le Taureau, en lui jettant un manteau ſur les yeux, dans la courſe des Taureaux à Madrid. Cette courſe eſt un Combat qui dure pluſieurs jours ; & ſe fait lorſqu'on ſolemniſe la Fête de quelque Saint, ou qu'on célèbre le mariage ou la naiſſance de quelque Prince du Sang Royal. Le Roi & les perſonnes de la Maiſon Royale ſe plaçent dans les galeries d'un Palais appellé *el Conſiſtorio*, & les Ambaſſadeurs ſe mettent vis-à-vis. Les Combattans ſont des perſonnes de qualité : ce jour-là ils ne ſont vêtus que de noir, mais les *Créades* ou Eſtafiers, qui les ſuivent, ſont habillés richement, & le plus ſouvent en habits de Turcs, de Mores, ou de Sauvages. On ne lâche jamais qu'un Taureau à la fois, & on ne lui oppoſe qu'un Combattant, qui l'attaque, ou avec la Lance, ou avec des *Réjonnes* ; c'eſt ainſi qu'ils appellent les Javelots. On ouvre le Combat ſur les quatre heures du ſoir, & le Combattant entre dans la carrière à cheval, & les jambes à la genette, ſelon l'uſage du pays ; c'eſt-à-dire, tellement racourcies, que les

pieds touchent contre les flancs du cheval. Le Cavalier, accompagné de ses Créades, va faire la révérence au Roi, ensuite il va saluer les Dames les plus apparentes, tandis que l'on irrite le Taureau, qu'on tient enfermé dans une cabanne au bout de la plaçe, & qu'on lâche quand il est en furie. Le Cavalier se détourne un peu de lui; mais en passant il tâche de donner le coup de lance ou de javelot dans le col du Taureau, qui est l'endroit favorable pour le tuer d'un seul coup. Si le Taureau est mort, on fait entrer dans la plaçe des Mules richement enharnachées, qui l'entraînent au son des Trompettes : mais si le Cavalier, en frappant le Taureau, a son cheval blessé, ou que lui-même soit désarçonné par la rencontre du Taureau, il est obligé de mettre pied à terre, & d'aller à coups de sabre tuer le Taureau : ce qui s'appelle un *Empeno*. Mais en ces occasions, les Créades du Cavalier & ses amis préviennent leur maître, & attaquent le Taureau, qui bien souvent en tuë plusieurs en se défendant.

Taureau.

Second Signe du Zodiaque, où le Soleil entre le 21 Avril. Il est composé de

trente-trois Étoiles. Ceux qui ont écrit de l'Astronomie fabuleuse, disent que c'est le *Taureau* qui transporta Europe de Phœnicie en Candie : les autres, que c'est Io ; laquelle Jupiter, après l'avoir changée en Vache, l'enleva au Ciel.

TAUREAUX D'AIRAIN ;

Ils gardoient la Toison d'Or à Colchos. Jason, pour avoir cette Toison, devoit mettre sous le joug deux Taureaux, présent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomissoient des tourbillons de feux & de flammes. Jason, par le secours des enchantemens de Médée, sçut les apprivoiser, & les attacha même à la charruë. La Fable de ces *Taureau d'airain* est sur l'équivoque d'un mot Syrien, qui signifie également une Muraille ou un *Taureau* : apparemment que le trésor étoit gardé dans un lieu fermé de deux portes d'airain, dont Médée donna la clef à Jason.

TAUREAU FURIEUX,

Dompté par Hercule. Neptune, irrité contre les Grècs, suscita autour de Marathon un Taureau, qui jettoit le feu par les narines, faisoit de grands dégats, & tuoit

beaucoup de monde. Hercule envoyé par Euryſthée pour le prendre, le dompta, & le lui amena; mais comme il étoit conſacré aux Dieux, il le lâcha. On voit dans une Médaille de Commode, Hercule appuyé ſur une colonne, qui tient ſa maſſuë ſur la tête d'un Taureau.

Taureau de Mithras.

On voit communément Mithras ſur un Taureau, dont il tient le mufle ou les cornes de la main gauche, tandis que de l'autre il lui enfonce un poignard dans le cou. Comme Mithras repréſente le Soleil, on prétend que le Taureau marque la Terre, que le Soleil perce de ſes rayons, comme d'un couteau, pour la rendre féconde & propre à nourrir les animaux. D'autres croient que, par les cornes du Taureau, la Lune eſt déſignée; & la ſupériorité que le Soleil a ſur la Planète, donne l'explication de l'Emblême.

Le Taureau étoit la Victime la plus ordinaire dans les Sacrifices. On l'immoloit principalement à Jupiter, à Mars, à Apollon, à Minerve, à Cérès, à Vénus, aux Lares. On choiſiſſoit des Taureaux noirs pour Neptune, Pluton, & les Dieux Infernaux. Avant de les immoler, on les

ornoit de différentes manières : ils avoient sur le milieu du corps une grande bande d'étoffe ornée de fleurs, qui pendoit des deux côtés ; leurs cornes étoient accompagnées de festons : le Taureau qu'on sacrifioit à Apollon, avoit ordinairement les cornes dorées.

Le Taureau céleste qui forme le second des douze Signes du Zodiaque, c'est le Taureau qui enleva Europe.

Tauricorne,

Surnom qu'on donnoit à Bacchus, parcequ'on le représentoit quelquefois avec une corne de Taureau à la main : cette corne étoit proprement un vase à boire, qui tenoit la forme d'une corne de Taureau. C'est en effet le Symbole le plus convenable à Bacchus.

Taurobole.

C'étoit un nouveau genre d'expiation, que les Païens inventèrent dans les commencemens du Christianisme, pour l'opposer au Baptême des Chrétiens. Le Poëte Prudence nous a donné en Vers Latins l'Histoire & la Description des *Tauroboles :* comme c'est une cérémonie des plus bizarres & des plus singulières du Paga-

nisme, il est à propos de la faire connoître; M. de Fontenelle va nous la raconter d'après le Poëte Latin. On creusoit une fosse assez profonde, où celui pour qui se devoit faire la cérémonie, descendoit avec des bandelettes sacrées à la tête avec une couronne, enfin avec tout un équipage mystérieux. On mettoit sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit sur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front ornés de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, & celui qui y étoit, le reçevoit avec beaucoup de respect; il y présentoit son front, ses jouës, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortoit de-là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégouttans; mais aussi il étoit purgé de tous ses crimes & régénéré pour l'Éternité; car il paroît positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le reçevoient une régénération mystique & éternelle. Il falloit le renouveller tous les vingt ans; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les siècles à venir. Les fem-

mes reçevoient cette régénération aussi-bien que les hommes. On y associoit qui l'on vouloit; des Villes entières la reçevoient même par députés. Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le Salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barbouiller en leur nom de sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie.

Ces *Tauroboles* se faisoient principalement pour la consécration du Grand Prêtre, & des autres Prêtres de Cibèle. On trouva en 1705, sur la montagne de Fourvière à Lyon, une Inscription d'un *Taurobole*, qui fut célébré sous l'Empereur Antonin le Pieux, l'an 160 de Jesus-Christ. Elle nous apprend qu'il se fit par ordre de la Mère des Dieux Idéenne, pour la santé de l'Empereur & de ses enfans, & pour l'État de la Colonie de Lyon.

TÉLAMON,

Frère de Pélée, étoit fils d'Éaque, & d'Endéis, fille de Chiron. Jouant un jour avec Phocus son autre frère, mais de différente mère, le palèt de *Télamon* cassa la tête à Phocus & le tua. Éaque informé de cet accident, & sçachant que les

Princes ses fils avoient eu auparavant quelque différend ensemble, il chassa *Télamon* de l'Isle d'Égine, & le condamna à un éxil perpétuel. Ce jeune Prince se mit sur un Vaisseau, & lorsqu'il fut un peu éloigné du rivage, *Télamon* envoya un Héraut à son père, pour l'assurer que s'il avoit tué Phocus, c'étoit par un malheur, & nullement par un dessein prémédité. Mais Éaque lui fit dire qu'il ne remît jamais les pieds dans son Isle, & que s'il vouloit se justifier., il pouvoit plaider sa cause de dessus son Vaisseau. *Télamon* entra la nuit suivante dans le Port, & ayant fait une espèce de tertre avec de la terre, il voulut se justifier; mais ayant perdu sa cause, & les soupçons d'Éaque ne se trouvant que trop justifiés, il fit voile vers Salamine. Cychréus, qui en étoit Roi, lui donna sa fille Glaucé en mariage, & le fit son successeur. *Télamon* règna en effet dans l'Isle de Salamine. Après la mort de Glaucé, il épousa Péribée, fille d'Alcathoüs, Roi de Mégare, dont il eut le célèbre Ajax. *Télamon* eut pour troisième femme Hésione, sœur de Priam; & voici comme le mariage se fit.

Télamon avoit suivi Hercule dans la guerre contre Laomédon; & parceque *Télamon* fut le premier qui monta sur les

murailles de Troye, Hercule lui fit présent d'Hésione, dont il eut Ajax. *Télamon* se signala encore en d'autres rencontres à la suite de ce Héros; comme dans la guerre des Amazones, dans le combat contre le Géant Alcyonée : il avoit été de l'expédition des Argonautes; & s'il n'alla point au siége de Troye, ce fut apparemment la vieillesse qui l'en empêcha; mais il y envoya ses deux fils Ajax & Teucer. L'on montroit encore du temps de Pausanias, proche le Port de Salamine, le rocher où il s'assit pour suivre des yeux autant qu'il pourroit le Vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent. Il étoit encore en vie quand les Grècs revinrent de Troye : ayant appris la mort de son fils Ajax, & que Teucer son autre fils ne l'avoit ni empêchée ni vengée, il témoigna son ressentiment à celui-ci, en le chassant honteusement, & lui défendant l'entrée. Il songea à venger lui-même la mort d'Ajax : Ulysse qui en étoit la cause ayant paru avec sa Flotte sur les côtes de Salamine, *Télamon* sçut l'attirer dans des rochers, & fit périr une partie de ses Vaisseaux.

TELCHINES,

Anciens Personnages des temps fabuleux, sur lesquels il règne d'étranges contrariétés

trariétés dans les Traditions mythologiques : contrariétés qui se sont étendues jusques sur le nom de *Telchines* ; en s'éloignant de la signification naturelle & primitive, la Fable a changé en Magiciens odieux ceux qui ont été les Inventeurs des Arts les plus nécessaires. Mais c'est M. Frérèt qui a le premier débrouillé ce mélange d'idées & d'attributs dans des Mémoires pleins de sagacité, qui embellissent beaucoup l'Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Nous devons, dit ce Sçavant profond & ingénieux, rejetter également les deux Traditions opposées qui faisoient les *Telchines* pères ou enfans des Dactyles Indiens. Ces noms, comme ceux des Corybantes & des Curètes, n'étant point des noms de Peuples ou de Familles, mais des simples épithètes, il ne faut les regarder que comme servant à désigner l'emploi & les occupations de ceux ausquels l'Antiquité les donnoit.

On trouve des *Telchines* dans le Péloponnèse, sous les premiers descendans d'Inachus, & long-temps avant l'arrivée des Dactyles : on suppose qu'ils habitoient le territoire de Syécone, qui porta d'abord le nom de Telchinie ; & qu'après une guerre de quarante-sept ans, ils furent

enfin chassés du pays par Apis, successeur de Phoronée. On ajoute que du continent de la Grèce, ils pasèrent en Crète, de-là dans l'Isle de Chypre, & de cette Isle dans celle de Rhodes, où ils s'établirent enfin. Mais tous ces voyages sont une Fable imaginée par les Critiques du moyen âge, qui trouvant le nom de *Telchines* donné à des hommes de différens pays, supposèrent qu'ils avoient passé de l'un dans l'autre, sans réfléchir que, dans le temps où ils plaçoient ces transmigrations successives, les Grècs n'avoient point de Vaisseaux. Ces passages prétendus des *Telchines* sont antérieurs à *Cécrops*, à *Cadmus*, à *Danaüs*, d'environ trois cents ans, selon la Chronologie de Castor, adoptée par Africain & par Eusèbe.

La plus légère attention sur ce que signifioit le nom de *Telchines* auroit détrompé les Critiques. Ce nom écrit indifféremment *Telchines* ou *Telghines* se dérivoit du mot θελγεῖν, soulager, guérir, adoucir la douleur. C'est de la même racine que sortoient le nom de Τελχινία, donné à Junon par les Jalysiens, & celui de Τελχίνιος, qu'Apollon portoit dans quelques Temples.

Cependant nous voyons dans Hésychius & dans Strabon, que, malgré sa significa-

tion primitive, ce terme étoit devenu dans la suite un mot injurieux, un Synonyme des noms d'Enchanteurs, de Sorciers, d'Empoisonneurs, de Génies ou Démons malfaisans. On accusoit les *Telchines* d'avoir inventé cette Magie qui donnoit le pouvoir d'exciter des orages, & de jetter des sorts sur les hommes. Ils se servoient, dit-on, d'un mélange de souffre avec de l'eau du Styx pour faire périr les plantes. Ovide leur attribuë même la faculté de fasciner ou d'empoisonner par leur simple regard, les végétaux & les animaux.

Malgré ce déchaînement de la plupart des Grècs, occasionné peut-être par les invectives des anciens Écrivains de l'Histoire d'Argos, dévoués aux Successeurs de Phoronée, les *Telchines* avoient leurs partisans, qui regardoient toutes ces imputations comme les suites de la jalousie inspirée par le mérite de leurs découvertes.

Les *Telchines* étoient, selon Diodore, fils de la Mèr, & furent chargés de l'éducation de Neptune : d'autres leur donnoient une mèr nommée *Zaps* ; mais *Zaps*, dans l'ancien Grèc, signifioit la mèr, si nous en croyons Euphorion & le Poëte Denys, cités par Clément Aléxandrin, *Stromat. v.* 4.1 5. Cette origine &

cet emploi, qui les ſuppoſent des Navigateurs, s'accordent avec la Tradition, qui leur faiſoit habiter ſucceſſivement les trois Iſles principales de la Mèr Égée. On vantoit auſſi leur habileté dans la Métallurgie; c'étoient eux, diſoit-on, qui avoit forgé la Faulx dont la Terre arma Saturne, & le Trident de Neptune. On leur attribuoit l'Art de travailler le Fer & l'Airain : probablement ils l'apprirent dans l'Iſle de Chypre, célèbre par ces mines, & dont les Habitans ſçurent les premiers mettre le Cuivre en œuvre. L'uſage de ce métal, auſſi connu ſous le nom d'Airain, avoit précédé celui du Fer, du moins dans la Grèce, & on en fabriquoit des armes. Le Fer étoit rare dans cette contrée; la dureté qu'il eſt capable d'acquérir par la trempe, lui faiſoit donner le nom d'*Adamas*, d'infléxible, qui depuis a paſſé au Diamant.

Comme les anciens uſages conſacrés par la Religion s'obſervent toujours avec un ſoin qui les perpétuë, on continua d'employer l'Airain pour les Inſtrumens des Sacrifices, & dans la fabrique des armes qu'on offroit aux Dieux. Il eſt même aſſez vraiſemblable que ces Épées & des Inſtrumens de cuivre qu'on déterre de temps en temps, eurent autrefois cette deſtination excluſivement à tous autres. En effet, dès

que le Fer devint commun, on ne continua pas sans doute à se servir, comme auparavant, du Cuivre; métal aigre, cassant, & beaucoup plus pesant que le Fer. Si l'on ne découvre aujourd'hui que peu d'armes de fer, c'est que le fer se détruit par la rouille; au lieu que celle du cuivre le couvre d'un vernis qui en conserve la substance, & dont la dureté résiste quelquefois au burin le mieux trempé.

Il n'est pas surprenant que les premiers Sauvages de la Grèce ayent cru tout ce qu'on débitoit du pouvoir magique des *Telchines*. Cette crédulité régna dans les siècles les plus éclairés d'Athènes & de Rome. Peut-être même ce mélange du soufre avec l'eau du Styx, réduit au simple, n'est que l'ancienne pratique de purifier les troupeaux avec la fumée du soufre, avant que de les mener aux champs pour la première fois à la fin de l'hyver: peut-être a-t-il quelque rapport à cet autre usage non moins ancien, d'arroser ou de frotter les plantes avec des infusions de drogues amères, pour les garantir des insectes. Caton, Columelle, Pline, & tous les Géoponiques sont pleins de différentes recettes, qu'on croyoit propres à composer ces fumigations & ces liqueurs.

Lorsqu'on examine les pratiques de

l'ancienne Magie, on adopte l'idée que Pline s'en étoit faite. Ce judicieux & sçavant Naturaliste la regardoit comme une espèce de Médecine superstitieuse, qui joignoit aux remèdes naturels, des formules auxquelles on croyoit de grandes propriétés. Caton nous rapporte sérieusement quelques-unes de ces formules : nous voyons même que le préjugé vulgaire attribuoit à de simples remèdes, à des fumigations, le pouvoir d'empêcher la grêle & de chasser les démons. Végèce, dans un de ses Ouvrages, termine la longue recette d'une fumigation qu'il prescrit, par ces mots étranges : *Quod sustinentum præter curam jumentorum, sanat hominum passiones, grandinem depellit, dæmones abigit, & larvas.* Cette fumigation utile aux troupeaux, guérit de plus les passions des hommes, détourne la grêle, chasse les démons & les spectres. *Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XXIII. in-4°.*

Télégone,

Fils d'Ulysse, & de Circé, célèbre Enchanteresse & fille du Soleil, naquit dans l'Isle Ææe. Circé, qui y faisoit son séjour, fut touchée de la bonne mine d'Ulysse, qui y avoit abordé par hasard. Elle se fit

aimer de ce Prince par ses charmes, & le retint quelque temps dans son Isle, après avoir transformé ses compagnons en bêtes. Long-temps après qu'Ulysse en fut parti, elle fit embarquer *Télégone*, qu'elle avoit eu de lui, pour le chercher. Il fut jetté par une tempête sur les bords d'Itaque, où la faim le contraignit de piller la campagne. Les Sujèts d'Ulysse, qui voulurent s'en venger, furent défaits par *Télégone*, qui tua même Ulysse, sans le connoître, dans un combat. Un Oracle avoit averti ce dernier de se garder de la main de son fils. *Télégone* au désespoir de cet accident, fut consolé par Minerve, qui lui fit épouser Pénélope. Cette Déesse leur ordonna de porter dans l'Isle d'Ææe le corps d'Ulysse, où Circé lui rendit les honneurs de la sépulture. Du mariage de Pénélope & de *Télégone*, naquit Italus; lequel, selon Hygin, donna son nom à l'Italie. Cette Opinion tout-à-fait fabuleuse ne doit point tenir place dans l'Histoire : car, si l'on en croit Varron, le nom d'Italie vient de la grandeur des Bœufs qu'elle produisoit; parceque, dit-il, les anciens Grècs appelloient les Taureaux Ιταλοὶ. Servius au contraire prétend qu'un Italus, Roi de Sicile, s'étant emparé des lieux voisins du Tibre, leur donna son nom. Quelques

Auteurs disent, que *Télégone*, après son retour d'Ithaque en Italie, jetta les fondemens de la Ville de *Tusculum*, maintenant *Frescati*; ou, selon d'autres, de Preneste, nommée aujourd'hui *Palestrine*; mais ces origines sont mal fondées.

Télémaque,

Fils d'Ulysse & de Pénélope, fut le seul enfant qu'ils eurent de leur mariage. Il y avoit peu de temps qu'ils étoient ensemble, & *Télémaque* venoit à peine de naître, lorsqu'Ulysse son père fut pressé par les autres Princes Grècs de s'embarquer avec eux pour la célèbre expédition que l'enlèvement d'Hélène leur fit entreprendre contre les Troyens. Ulysse, charmé de sa nouvelle épouse, contrefit l'insensé pour se dispenser de l'engagement qui alloit l'éloigner d'elle. On dit même que pour mieux feindre, il ensemença ses terres avec du sel, & les laboura avec une charruë bizarrement attelée; mais Palamède pénétrant son artifice, prit *Télémaque*, qui étoit encore au berçeau, & le jetta devant la charruë d'Ulysse. Ce Prince, effrayé du danger que couroit son fils, détourna sa charruë de peur de le blesser, & fit voir par cette précaution que sa folie n'étoit que simu-

lée. Il fut obligé de partir, & laissa *Télémaque* auprès de Pénélope, & de Laërtes son aïeul paternel, qui prit soin de son éducation. Les Amans que la beauté de Pénélope attira de tous côtés à Ithaque, pendant l'absence d'Ulysse, causèrent de grands chagrins à cette Princesse & à son fils *Télémaque ;* lequel, lorsqu'il commença de se sentir, fut outré de l'injure qu'on faisoit à son père, & du dégât qu'Antinoüs, Eurymaque & les autres faisoient dans ses terres. Il se préparoit à s'en venger, lorsqu'Ulysse arrivant à Ithaque, après vingt années d'absence, tua tous ces téméraires à coups de flèches, étant secondé par *Télémaque.* Depuis, Télégone, autre fils d'Ulysse, qu'il avoit eu pendant ses voyages, de Circé, fille du Soleil, fut envoyé par sa mère à Ithaque. Il en vint aux mains avec des gens d'Ulysse. Ce Prince étant accouru à leur secours, fut tué de la main de Télégone, qu'il ne connoissoit point, & auquel il étoit inconnu. Minerve, qui avoit toujours protégé Ulysse, prit soin de sa famille, & ordonna à *Télémaque* d'épouser Circé. *Télémaque* eut un fils de Circé, appellé Latinus, qui, selon quelques-uns, donna son nom au pays Latin : mais l'opinion la plus commune est que ce Latinus étoit fils de Faune.

TÉLESPHORE,

Un des Dieux de la Médécine, étoit proprement le Dieu des Convalescens. Il étoit fort honoré à Pergame : les Épidauriens l'appelloient Acésios, qui rend la santé, qui la soutient, & qui guérit les maladies ; & ceux de Sycione le nommoient Évémérion, qui fait vivre longtemps. *Télesphore* étoit toujours représenté jeune homme, quelquefois même comme un enfant. Il accompagne assez souvent Esculape & Hygiéa sa fille, Divinités de la Médecine. D'autre fois il est avec Hercule, le Dieu de la Force, pour marquer que la Force ne se peut conserver qu'avec la santé, ou qu'Hercule a besoin de *Télesphore* pour le soutenir.

TELLUS,

Fut cruë par les Anciens la Déesse de la Terre, & est appellée par Homère la Mère des Dieux ; pour montrer que tous les Élémens sont engendrés l'un de l'autre, & que la terre est leur fondement. Ils la faisoient, ou femme du Soleil, ou du Ciel ; parceque le Soleil ou le Ciel la rend fertile. Ils la peignoient comme une femme qui avoit quantité de mamelles ;

pour signifier que la terre nourrit toutes sortes d'Animaux. Plusieurs la confondent avec la Déesse Cérès.

TEMPÉRANCE.

Les Attributs ordinaires de cette Vertu sont l'Eau & le Vin qu'elle mêle ensemble, pour corriger l'un par l'autre. L'Éléphant lui est aussi donné pour Symbole; cet Animal n'excédant jamais la même quantité de nourriture qu'il est accoutumé de prendre. P. Valèr. *Lib. 1*, dit :

Assuetus enim certæ pabuli mensuræ, si quid largius, opulentiusque apposueris, tantum assumit, quantum quotidiana consuetudine pascere sit institutus.

TEMPÊTE.

Les Romains avoient déifié la *Tempête*. Marcellus lui fit bâtir un petit Temple hors la porte Capenne, en action de grâces de ce qu'il avoit été délivré d'une violente *Tempête* entre les Isles de C[illegible] & de Sardaigne. On trouve sur d'anciens Monumens des Sacrifices offerts à la *Tempête*.

La *Tempête* peut entrer dans le nombre des Nymphes de l'Air. On la peint le visage irrité, dans une attitude furibonde, &

assise sur des nuages orageux, parmi lesquels sont plusieurs vents qui soufflent dans un sens opposé. Elle répand de la grêle en abondance, qui brise des arbres & détruit des moissons. On peut joindre à ces désastres l'image d'une Mèr agitée, & quelques Vaisseauxqui périssent.

L'imagination de l'Artiste peut être fructueusement excitée par la description qu'en fait Virgile.

Hæc ubi dicta, earum conversa cupide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Qua data porta, ruunt & terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque à sedibus imis
Una Eurusque, Notusque ruunt creberque procellis
Africus, & vastos volvunt ad littora fluctus
Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum,
Eripiunt subito nubes cælumque, diemque
Teucrorum & oculis ; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, & crebris micat ignibus Æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem.

Vide cætera paulò post Lib. 1 Æneid.

Temples,

Édifices sacrés élevés à l'honneur de quelques Divinités. Les Égyptiens & les Phéniciens sont les premiers, au rapport d'Hérodote & de Strabon, qui ayent érigé des *Temples* aux Dieux. Les Perses &

tous ceux qui ſuivoient la Doctrine des Mages, ont été long-temps ſans avoir de *Temples*; diſant que le monde entier étoit le *Temple* de Dieu, & qu'il ne falloit pas renfermer dans des bornes étroites celui que l'Univers ne pouvoit contenir. Ils ſacrifioient donc à leurs Divinités en plein air, & par-tout où ils ſe rencontroient; mais principalement ſur des hauteurs.

Les *Temples* des Anciens étoient partagés en pluſieurs parties : la première étoit l'Aire ou le Veſtibule, où étoit la Piſcine dans laquelle on puiſoit l'eau luſtrale, pour expier ceux qui vouloient entrer dans les *Temples*; ce qu'on appelloit *Naos*, qui étoit comme la Nef de nos Égliſes, où tout le monde entroit : & le lieu ſaint ou l'*Adytum*, dans lequel il n'étoit pas permis au Peuple d'entrer, ni même de regarder. En certains *Temples*, il y avoit au-delà de l'*Adytum* un lieu plus reculé, appellé Επισοδομος, comme qui diroit l'*arrière Temple*. Ils avoient auſſi quelquefois des Portiques, comme les *Temples* de Diane. Autour des *Temples*, règnoient des galeries couvertes, ſoutenuës d'un rang de colonnes, quelquefois de deux, comme ſont aujourd'hui nos Cloîtres. On montoit aux *Temples* par des degrés, & fort ſouvent ces degrés règnoient tout autour

comme les galeries. La montée du *Temple* de Jupiter Capitolin étoit de cent degrés.

L'intérieur des *Temples* étoit souvent très-orné : car outre les Statuës des Dieux, qui étoient quelquefois d'or, d'ivoire, d'ébène, ou de quelque autre matière précieuse, & celle des grands hommes qui y étoient souvent en grand nombre : il étoit ordinaire d'y voir des peintures, des dorures, & d'autres embellissemens, parmi lesquels il ne faut pas oublier les offrandes ou les *ex Voto*; c'est-à-dire, des Prouës de Vaisseaux, lorsqu'on croyoit avoir été garanti du naufrage par le secours de quelque Dieu, des tableaux pour la guérison d'une maladie, les armes prises sur les ennemis, des trépieds, des boucliers votifs, & souvent de riches dépôts.

Les Païens avoient un si grand respect pour les *Temples*, que, selon Arrien, il étoit défendu d'y cracher & de s'y moucher. On y montoit quelquefois à genoux, dit Dion. C'étoit un lieu d'asyle; il n'étoit pas permis d'en tirer par force ceux qui s'y réfugioient. Dans les adversités publiques, les femmes se prosternoient à terre dans les *Temples*, & balayoient le pavé de leurs cheveux. Mais si malgré les Prières & les Sacrifices, les choses continuoient toujours d'aller mal, le Peuple perdoit

quelquefois patience, & s'emportoit jusqu'à jetter des pierres contre les *Temples*, comme on peut voir dans Suétone sur Caligula.

Lorsqu'on vouloit bâtir un *Temple*, les Aruspices étoient employés à choisir le lieu & le temps auquel on devoit en commencer la construction : ce lieu étoit purifié avec grand soin, au rapport de Tacite ; tout l'espaçe destiné à l'Edifice étoit environné de rubans & de couronnes : les Vestales, accompagnées de jeunes garçons & de jeunes filles ayant père & mère, lavoient ce lieu avec de l'eau pure & nette ; le Pontife achevoit de l'expier par un Sacrifice solemnel. Alors les Magistrats & les personnes les plus considérables mettoient la main à une grosse pierre qui devoit entrer dans les fondemens, & y jettoient quelques pièces de métal qui n'eût pas encore passé par le creusèt. Telle fut la consécration du *Temple* que Vespasien fit rebâtir au Capitole.

Il y avoit des *Temples* qui ne devoient pas être bâtis dans l'enceinte des Villes, mais hors les murs ; comme ceux de Mars, de Vulcain, & de Vénus : voilà la raison qu'en donne Vitruve. « C'est, dit-» il, de peur que si Vénus étoit dans l'in-» térieur de la Ville même, cela ne fût

» une occasion de débauche pour les jeu-
» nes gens, & pour les mères de famille.
» Vulcain devoit être aussi en-dehors,
» pour éloigner des maisons la crainte
» des incendies. Mars étant hors des murs,
» il n'y aura point de dissension entre
» le Peuple; & de plus il sera là comme
» un rempart pour garantir les murailles
» de la Ville des périls de la guerre. Les
» *Temples* de Cérès étoient aussi hors
» des Villes, en des lieux où on n'al-
» loit guère que pour lui offrir des Sacri-
» fices, afin que la pureté n'en fût point
» souillée. » Cependant ces distinctions ne furent pas toujours observées. Quant aux Dieux Patrons des Villes, on plaçoit leurs *Temples* aux lieux les plus élevés, d'où l'on pût voir la plus grande partie des murs qu'ils protégeoient. Si c'étoit à Mercure, on devoit mettre son *Temple* à l'endroit où se tenoit le Marché ou la Foire. Ceux d'Apollon ou de Bacchus devoient être près des Théâtres : ceux d'Hercule, près du Cirque, s'il n'y avoit ni Cymnase, ni Amphithéâtre, &c.

Les *Temples* les plus célèbres dans l'Antiquité Païenne, ont été celui de Vulcain en Égypte, que tant de Rois eurent bien de la peine à achever; celui de Jupiter Olympien; celui d'Apollon de Delphes;

celui de la Diane d'Éphèse ; le Capitole & le Panthéon de Rome ; & enfin le *Temple* de Bélus à Babylone, le plus singulier par sa grandeur & par sa structure.

Les Autels étoient des lieux élevés ordinairement dans les *Temples*, souvent hors des *Temples*, & en plein air, pour sacrifier aux Dieux. Selon Porphyre, on érigeoit des Autels aux Dieux célestes, des Foyers aux Dieux terrestres & aux Héros ; aux Dieux des Enfers, on faisoit des Fosses ; au monde & aux Nymphes, on destinoit les antres. Cet usage n'a pas toujours été suivi, car il n'est point de Divinité à qui on ne sacrifiât sur des Autels. Les premiers Autels n'ont été que de simples monçeaux de terre, ou de gazon, ou de pierres brutes ; comme étoient ceux de Noé & de nos premiers Patriarches. Mais dans la suite, la matière & la forme changèrent souvent. Il y en eut de différentes formes ; de quarrés, de quarrés longs, de ronds, de triangulaires ; comme de différentes matières, de pierre, de marbre, de bronze, & d'or même. Il y en avoit aussi de bois, mais plus rarement. Celui de Jupiter Olympien n'étoit qu'un tas de cendres ; d'autres n'étoient qu'un simple amas de cornes de différens animaux. Tel étoit un Autel de Diane à

Ephèſe, qu'Apollon, ſelon Ovide, avoit conſtruit des cornes des Chevreuils que Diane avoit tués à la chaſſe.

Les Autels différoient auſſi par leur élévation : les uns n'alloient pas à la hauteur du genou ; d'autres alloient juſqu'à la ceinture : ceux de Jupiter & des Dieux céleſtes étoient encore plus élevés. Il y en avoit de maſſifs ; d'autres étoient creux, pour reçevoir les Libations & le ſang des victimes ; d'autres enfin étoient portatifs, pour ſervir dans les voyages, & dans les occaſions. On en trouvoit communément ſur les montagnes, & ſur les lieux hauts qui étoient environnés de bois ; genre d'Idolatrie que l'Écriture Sainte a ſouvent reproché aux Iſraélites mêmes. Enfin chaque particulier pouvoit avoir dans ſa maiſon de petits Autels pour ſacrifier à ſes Dieux Lares, aux Génies, aux Junons, aux Divinités protectrices de la famille.

L'Autel étoit la partie la plus ſacrée du *Temple*, & celle pour laquelle on avoit plus de vénération. C'étoit aux Autels que ſe faiſoient les Traités & les Sermens pour les rendre plus inviolables. On touchoit les Autels en jurant, dit Cicéron, pour rendre les juremens plus ſolemnels. C'étoit devant les Autels que ſe célébroient

les Noces, & que se contractoient les amitiés les plus étroites : les éxemples en sont fréquens dans les anciens Auteurs. Les Autels ont été de tout temps des lieux d'asyle, mais qui n'ont pas toujours été respectés. Enfin c'étoit près des Autels qu'on faisoit les repas publics, comme il paroît par Virgile.

Il y a une Constellation, l'une des quinze méridionales, appellée l'Autel; les Poëtes disent que c'est l'Autel sur lequel les Dieux prêtèrent serment de fidélité à Jupiter avant la guerre contre les Titans, & que ce Dieu le mit dans les Astres après sa victoire. D'autres disent que c'est l'Autel sur lequel Chiron le Centaure immola un Loup, dont la Constellation est dans le Ciel, proche de l'Autel.

TEMPS.

On divinisa le *Temps* avec ses parties; Saturne en étoit ordinairement le Symbole. On représentoit le *Temps* avec des aîles, pour marquer la rapidité avec laquelle il passe; & avec une faulx, pour signifier ses ravages. Le *Temps* étoit divisé en plusieurs parties; le Siècle, la Génération ou espace de trente ans, le Lustre, l'Année, les Saisons, les Mois, les Jours, & les Heures; & chacune de ces parties

avoit sa figure particulière, en hommes ou en femmes, suivant que leurs noms étoient ou masculins ou féminins; on portoit même leurs images dans les Cérémonies religieuses.

Les Poëtes représentent le *Temps* sous la figure de Saturne; c'est-à-dire, d'un Vieillard sec & décharné, ayant une longue barbe, & la tête chauve. Il a des aîles aux épaules, pour marquer la vélocité dont il passe. D'une main il tient une Faulx, & de l'autre une Horloge à sable: l'une est l'Emblême de la destruction, & l'autre celui de la vicissitude des choses terrestres. Ceux qui y ajoutent un Serpent, qui se mordant la queuë forme un cercle, le peignent comme une image de l'Éternité.

On peut lire cette description du *Temps* par Rousseau.

Ce Vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, *cette image mobile*
De l'immobile Eternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

TÉNACITÉ.

Le Lierre étant de toutes les Plantes le plus tenaçe, comme le dit Catulle dans l'Épithalame de Manlius,

Ut tenax hedera huc, & huc,
Arborem implicat errans.

sert d'Attribut à ce sujèt, qui n'est exprimé que par cette Plante, qui lie, entoure & serre étroitement une femme d'âge avancé.

Il étoit de sinistre Augure chez les Romains, que le Prêtre de Jupiter non-seulement toucha, mais encore nomma le Lierre : ils prétendoient que les Prêtres devoient être absolument libres pour sacrifier.

TENTATION,

Jeune & belle Vierge, vêtuë simplement. Elle tient sur ses genoux un Vase de Feu, qu'elle attise. Un Génie noir & laid lui présente une Bourse & des Joyaux ; & un Génie blanc & gracieux s'efforce de lui faire accepter une Palme. Elle paroît indécise dans le choix.

TERPSICORE,

Une des Muses à laquelle on attribuë

l'invention du Bal & de la Danſe. On la repréſente couronnée d'une guirlande, tenant une Harpe à la main, avec des Inſtrumens de Muſique à ſes pieds.

TERRE.

Il y a eu peu de Nations païennes qui n'ayent rendu un Culte religieux à la *Terre*. Les Égyptiens, les Syriens, les Phrygiens, les Scythes, les Grècs & les Romains ont adoré la *Terre*, & l'ont miſe avec le Ciel & les Aſtres au nombre des plus anciennes Divinités. Héſiode dit qu'elle naquit immédiatement après le Chaos; qu'elle épouſa le Ciel, & qu'elle fut Mère des Dieux & des Géans, des Biens & des Maux, des Vertus & des Vices. On lui fait auſſi épouſer le Tartare, & le Pont ou la Mèr, qui lui firent produire tous les monſtres que renferment ces deux Élémens; c'eſt-à-dire, que les Anciens prenoient la *Terre* pour la Nature ou la Mère univerſelle des choſes, celle qui produit & nourrit tous les êtres; c'eſt pourquoi on l'appelloit communément la Grande Mère, *Magna Mater*. Elle avoit pluſieurs autres noms; Titée ou Titéïa, Ops, Tellus, Veſta, & même Cybèle: car on a ſouvent confondu la *Terre* avec Cybèle.

Les Philoſophes les plus éclairés du Paganiſme croyoient que notre âme étoit une portion de la Nature Divine; *Divinæ particulam auræ*, dit Horace. Le plus grand nombre s'imaginoit que l'homme étoit né de la *Terre* imbibée d'eau, & échauffée par les rayons du Soleil. Ovide comprit l'une & l'autre opinion dans ces beaux Vers, où il dit, que l'homme fut formé, ſoit que l'Auteur de la Nature l'eût compoſé de cette Semence divine qui lui eſt propre, ou de ce germe renfermé dans le ſein de la *Terre*, lorſqu'elle fut ſéparée du Ciel.

Pauſanias parlant d'un Géant Idien d'une taille extraordinaire, ajoute : « Si » dans les premiers temps, la *Terre* en» core toute humide, venant à être échauf» fée par les rayons du Soleil, a produit » les premiers hommes, quelle partie de la » *Terre* fut jamais plus propre à produire » des hommes d'une grandeur extraordi» naire, que les Indes, qui encore aujour» d'hui engendrent des animaux tels que » les Éléphans » ? Il eſt ſouvent parlé dans la Mythologie des enfans de la *Terre* : en général, lorſqu'on ne connoiſſoit pas l'origine d'un homme célèbre, c'étoit un fils de la *Terre*; c'eſt-à-dire, qu'il étoit né dans le pays, mais qu'on ignoroit ſes parens.

La *Terre* eut des Temples, des Autels, des Sacrifices, & même des Oracles. A Sparte, il y avoit un Temple de la *Terre*, qu'on nommoit *Gasepton*; je ne sçais pourquoi. A Athènes, on sacrifioit à la *Terre*, comme à une Divinité qui présidoit aux noces. En Achaie, sur le Fleuve Crathis, étoit un Temple célèbre de la *Terre*, qu'on appelloit la Déesse au large sein, Ε'υρυςέρνον; sa Statuë étoit de bois. On nommoit pour sa Prêtresse une femme, qui dès ce moment étoit obligée de garder toujours la chasteté, encore falloit-il qu'elle n'eût été mariée qu'une fois; & pour s'assurer de la vérité, on lui faisoit subir une terrible épreuve; sçavoir, de boire du sang de Taureau : si elle étoit parjure, ce sang devenoit pour elle un poison mortel.

Les Romains avoient fait bâtir un Temple à la Déesse *Tellus* ou la *Terre*; mais les Historiens ne nous apprennent point quelle figure on donnoit à la Déesse : il y avoit plusieurs Attributs de Cybèle qui ne lui convenoient que par rapport à la *Terre*; comme le Lion couché & apprivoisé, pour nous apprendre qu'il n'est point de *Terre* si stérile & si sauvage, qui ne puisse être bonifiée par la culture : le Tambour, Symbole du Globe de la

la *Terre* : les Tours sur la tête, pour représenter les Villes semées sur la surfaçe de la *Terre*.

Avant qu'Apollon fut en possession de l'Oracle de Delphes, c'étoit la *Terre* qui y rendoit ses Oracles, & qui les prononçoit elle-même, dit Pausanias ; mais elle étoit en tout de moitié avec Neptune. Daphné, l'une des Nymphes de la Montagne, fut choisie par la Déesse *Tellus*, pour présider à l'Oracle. Dans la suite, *Tellus* céda tous ses droits à Thémis sur Delphes, & celle-ci à Apollon.

Entre les souhaits qu'on faisoit aux Morts chez les Anciens, un des plus communs étoit celui-ci : Que la Terre vous soit légère, *Sit tibi terra levis :* ce qu'on exprimoit souvent par les seules lettres initiales S. T. T. L. Et quand on vouloit faire des imprécations contre quelqu'un qu'on avoit haï pendant sa vie, on disoit au contraire : Que la Terre vous soit pesante, *Sit tibi terra gravis :* S. T. T. G. On en trouve plusieurs Exemples dans les anciens Poëtes, Ovide, Catulle, &c.

TERREUR PANIQUE.

Les Anciens croyoient que Pan couroit la nuit par les montagnes : ce qui a fait

nommer *Terreur panique*, cette épouvante dont on eſt ſaiſi pendant l'obſcurité de la nuit, ou par une imagination ſans fondement. Il eſt ſouvent arrivé que des Armées fort nombreuſes ont été frappées tout-à-coup d'une ſemblable *Terreur*, & ſont tombées dans la conſternation. On dit que Pan accompagna Bacchus dans les Indes, & qu'il l'aida beaucoup à remporter tant de victoires. On a cru auſſi que c'étoit par ſon ſecours que les Athéniens avoient gagné la Bataille contre les Perſes dans la Plaine de Marathon : car on dit que Miltiade étant prêt à ſe battre contre l'ennemi, Pan parut à la tête de l'Armée ſous l'apparence d'une ſtature plus qu'humaine ; qu'ayant fait ſonner aux Trompettes & aux Cors un air qui inſpiroit de l'horreur, toute l'Armée des Perſes prit l'épouvante : d'où quelques-uns diſent, qu'eſt venu le mot de *Terreur panique*.

La *Terreur* ſe repréſente furieuſe, marchant à grands pas, & ſonnant de la trompette ; pour indiquer la crainte qu'elle inſpire. Elle eſt coëffée & vêtuë d'une peau de Lion, qui eſt l'Emblême du Courage ; & tient un Bouclier, ſur lequel eſt la Tête de Méduze.

TÊTE,

Côté de la Médaille opposé au revers. L'on voit peu de Médailles antiques sans *Tête*, c'est-à-dire, sans qu'on y ait frappé ou le buste, soit de quelque Divinité, soit de quelque Personnage humain ; ou bien il se rencontre sur ce côté de la Médaille quelque chose qui en tient lieu. Il se trouve aussi très-peu de Médailles antiques sans revers, à moins qu'elles ne soient incuses.

Les *Têtes* se connoissent d'abord par la Légende ; mais les ornemens qui les accompagnent, sont autant d'Énigmes capables d'embarrasser par leur obscurité, si l'on n'a au moins les premières notions de la Science des Antiquaires. C'est à tracer ces premières notions à l'égard des *Têtes*, que cet article est destiné.

Les *Têtes* ou Personnages qui se voyent sur les Médailles, sont quelquefois de simples *Têtes*, qui finissent avec le col ; quelquefois ce sont de simples bustes avec les épaules & les bras ; quelquefois des figures à mi-corps. Chacune de ces positions reçoit des ornemens différens.

Les simples *Têtes* sont quelquefois toutes nuës ; d'autres sont couvertes en diverses façons.

Nous ne parlerons point de celles des femmes, parcequ'il n'eſt pas poſſible de donner des noms propres à leurs différentes coëffures. On ne peut que les connoître à l'œil, & les exprimer enſuite par des noms qui ayent quelque analogie aux coëffures modernes. Cependant on trouvera dans le *Valeſiana*, *pag.* 99, 103, un petit article ſur les coëffures qui ſe voyent ſur les Médailles des Impératrices. Ce léger eſſai auroit dû porter des Antiquaires à faire quelques recherches ſur les différentes coëffures qui ont été en uſage, tant dans le haut que dans le bas Empire; mais perſonne n'y a ſongé.

Dans les Médailles impériales, lorſque la *Tête* eſt toute nuë, c'eſt ordinairement la marque que ce n'eſt point une *Tête* d'Empereur, mais de quelqu'un de ſes enfans, ou véritables, ou adoptifs, ou de quelque héritier préſomptif de l'Empire. Tel eſt le jeune Néron, Aëlius adopté par Hadrien, Aurélius par Antonin, &c. ou bien ce ſont des Princes qui n'ont jamais règné, comme Bruſus, Germanicus, &c. Cependant on ne peut ſur cela faire des règles générales; car ſi l'on vouloit dire que perſonne n'a porté ſur les Médailles la couronne avant que de règner, on feroit voir de ſimples Céſars couronnés de lauriers, ou pa-

rés du Diadême, comme Conſtantin le jeune, & Conſtantius dans la famille de Conſtantin. Et ſi l'on vouloit avancer, qu'au moins tous les Empereurs régnans ont pris la Couronne ou le Diadême, on montreroit avec la même facilité pluſieurs Médailles d'Auguſte déja Empereur, de Néron, de Galba, d'Othon, d'Hadrien, &c. où leur *Tête* ſe trouve toute nuë.

Les *Têtes* couvertes le ſont, ou du Diadême, ou d'une Couronne, ou d'un voile, ou de quelque ornement étranger.

DES ORNEMENS DE TÊTES SUR LES MÉDAILLES.

Le Diadême eſt plus ancien que la Couronne; c'eſt le propre ornement des Rois, qui n'eſt devenu que dans le bas Empire, celui des Empereurs. Je ſçais qu'un Sçavant a prétendu que le Diadême étoit un privilége attaché à la qualité d'Auguſte; & Jornandès dit, qu'Aurélien eſt le premier des Empereurs Romains qui s'en ſoit paré. Le Diadême eſt un tiſſu, tantôt plus & tantôt mois large, dont les extrémités nouées derrière la *Tête*, tombent ſur le col. Ce n'eſt que depuis Conſtantin que les Empereurs Romains s'en ſont ſervis, en le relevant par des perles & par des diamans, ou ſimples ou à double rangs; &

permettant même aux Impératrices de le porter ; ce qui ne s'étoit point vu dans le haut Empire, où jamais *Tête* de femme ne fut couronnée. Je dis *dans l'Empire*, & *dans le haut Empire*, parceque nous trouvons des Reines sur les Médailles Grècques & dans le bas Empire, qui portent le Diadême ou la Couronne, témoin Jotape, Théodora, Galéria Valéria.

La Couronne des Empereurs est ordinairement de laurier : le droit de la porter fut accordé à Jules César par le Sénat ; & ses Successeurs ont continué d'en jouir.

Justinien est le premier qui ait pris une espèce de Couronne fermée, qui tantôt est plus profonde en forme de bonnèt, & tantôt plus plate, en approchant du Mortier de nos Présidens, excepté qu'elle est surmontée d'une croix, & souvent bordée de perles à double rang. C'est ce que M. du Cange nomme *Camelaucium*, que l'on a confondu ordinairement avec le mantelèt, qu'on appelle *Camail*, à cause de la ressemblance du mot, quoique l'un soit fait pour couvrir les épaules, au lieu que l'autre est pour couvrir la *Tête*.

Les Couronnes radiales se donnoient aux Princes, lorsqu'ils étoient mis au rang des Dieux, soit avant, soit après leur mort ; cette sorte de Couronne n'étant

propre qu'à des Déités, comme dit Casaubon.

Je ne prétends pas néanmoins faire de cela une maxime constante; car je sçais combien il y faudroit d'exceptions particulièrement depuis les douze Césars. Nous ne voyons point qu'aucun Empereur vivant ait pris la Couronne radiale avant Néron, qui la méritoit le moins de tous; Auguste même n'ayant eu cet honneur qu'après sa mort.

Il se trouve sur les Médailles plusieurs autres façons de Couronnes qu'il faut distinguer : les unes appellées *Rostrales*, sont composées de prouës de vaisseaux enlaçées les unes dans les autres; elles se donnoient après les victoires navales. Agrippa reçut cette Couronne d'Auguste, après qu'il eut défait les flottes de Sextus Pompéïus & de M. Antoine.

D'autres appellées *Murales*, sont composées de tours; c'étoit la recompense de ceux qui avoient pris des Villes, comme c'est l'ornement des Génies & des Déités qui les protègent. C'est pourquoi Cybèle, Déesse de la Terre, & tous les Génies particuliers des Provinces & des Villes, portent des Couronnes tourelées.

On en voit de Chêne que l'on donnoit à ceux qui avoient sauvé la vie à un Ci-

toyen : telle eſt celle qui enferme les Inſcriptions, *Ob Cives ſervatos*, & qui ſe voit quelquefois ſur la *Tête* même du Prince.

Il y en a de deſtinées à couronner ceux qui remportoient le prix aux Jeux publics. Ainſi aux Jeux de l'Iſthme de Corinthe, nommés *Iſthmia*, les Victorieux étoient couronnés d'Ache, qui eſt une eſpèce de Perſil plus fort & plus grand que le nôtre ; on en voit la forme ſur une Médaille de Néron. Adrien, en faveur d'Antinoüs, en fit faire une de Lotus, à laquelle il donna ſon nom, Αντινοεια, qui ſe lit ſur ſes Médailles.

Les Prêtres, pour marquer le Sacerdoce, en faiſoient de crânes de Bœufs, enlaçés avec les plats où l'on mettoit les entrailles des victimes, & les rubans dont elles étoient parées quand on les conduiſoit à l'Autel. Cette Couronne ſe trouve ſur une Médaille d'Auguſte.

Les Déités ont leur *Têtes* ornées de Couronnes particulières : Bacchus eſt couronné tantôt de Pampre, tantôt de Lierre ; Hercule en porte une d'un feuillage ſemblable au Lierre ; celle de Cérès eſt d'Épis de Bled ; celle de Flore eſt de Fleurs. Au reſte, le Lecteur peut voir ſur les Couronnes, les Diadêmes & les autres ornemens

de *Têtes*, représentés sur les Médailles des Rois, des Empereurs, des Impératrices, des Prêtres, des Athlètes, &c. le sçavant Ouvrage de Charles *Paſchal*, intitulé, *Caroli Paſchali coronæ opus*, Libris X, *diſtinctum, quibus res omnia coronaria, è priſcorum monumentis eruta, continetur.* Paris, 1610, *in-4°.* & *Lugd. Bat.* 1671, *in-8°.*

On peut aiſément connoître à l'œil les différentes façons de Caſques, ſoit à la Grècque, ſoit à la Romaine. C'eſt le plus ancien habillement de *Tête* qui paroiſſe ſur les Médailles, & le plus univerſel ; les Rois, les Empereurs & les Dieux mêmes s'en ſont ſervis. Le Caſque qui couvre la *Tête* de Rome, a d'ordinaire deux aîles, comme le Pétaſe de Mercure. Celui de quelques Rois eſt paré des cornes de Jupiter Hammon, ou ſimplement des cornes de Taureau ou de Bélier, pour marquer une force extraordinaire.

Les Habillemens étrangers ſont la Mitre des Rois d'Arménie de Syrie, preſque ſemblable à celle de nos Évêques, excepté qu'elle eſt quelquefois quarrée, ou crénelée par le haut ; tel eſt ſur nos Médailles l'ornement de *Tête* d'Abgare, Roi d'Édeſſe.

La Tiare, fort ſemblable à celle des

Papes, servoit aux Rois de Perse, & aux Parthes.

On voit aussi le Bonnèt Phrygien ou Arménien sur les Médailles de Midas & d'Athys, & sur celles de Zémisçès, dont le revers, qui représente l'Adoration des Mages, fait voir ces trois Princes avec ce même Bonnèt. Telle est du moins la pensée de M. du Cange, que tout le monde n'approuve pas : mais ce n'est pas ici le lieu de décider de ce différend.

Plusieurs Rois Grècs ont affecté de se coëffer de la dépouille du Lion, à l'imitation d'Hercule, comme Philippe, père d'Aléxandre Sévère, &c. C'est ce qui paroît par les *Têtes* de leurs Médailles.

Le Voile qui couvre souvent la *Tête* des Princes & des Princesses, marque, ou les fonctions sacerdotales qu'ils éxercent, comme de faire des Sacrifices, ou qu'ils sont mis au rang des Dieux; honneur qui leur a été rendu par les Païens jusqu'à Constantin, dont on souffrit l'apothéose sur la monnoie; les Empereurs Chrétiens ne se croyant pas encore assez maîtres pour bannir généralement toutes les Cérémonies païennes. Mais bientôt après, les Princes & les Princesses affectèrent par dévotion de faire paroître sur leurs Médailles une main qui sortoit du Ciel, &

qui leur mettoit la Couronne sur la *Tête* : telles sont les Médailles d'Eudoxia & de son mari Arcadius, d'Honorius, de Galla Placidia, &c.

On remarque quelquefois, sur-tout dans les Médailles du bas Empire, tout autour de la *Tête* des Empereurs, une espèce de cercle rayonnant, que l'on appelle *Nimbe*.

Les *Têtes* des Déités portent, comme les Princes, ou la Couronne, ou le Casque, ou le Voile, ou le Bonnèt, ou quelqu'autre Symbole qui les doit faire reconnoître.

La Couronne de Laurier distingue Apollon, & le Génie du Sénat ou du Peuple, appellé Ιερα συγκλητος ιερος δημος.

La Couronne d'Épis est le Symbole de Cérès.

La Couronne de Fleurs fait connoître Flora.

La Couronne de Lierre ou de Pampre marque Bacchus ou les Bacchantes.

La Couronne de Rayons marque le Soleil, quand les rayons partent de la *Tête*, sans être liés par un cercle.

Le Casque convient à Mars & à Minerve; mais quand il est surmonté par le Chat-huant, c'est indubitablement Minerve.

La Barette avec deux aîles eſt le Chapeau de Mercure, nommé par les Latins, *Petaſus.*

Un Bonnèt ſans bords, comme nos bonnèts de nuit, marque Vulcain, les Cyclopes, ou les Cabires & Forgerons.

Deux ſemblables Bonnèts ſurmontés chacun d'une Étoile, marquent Caſtor & Pollux. On dit que ce ſont les coques des œufs dont on prétend qu'ils ſont ſortis.

Le Bonnèt recourbé en pointe ſe donne au Dieu Lunus.

Le Boiſſeau qui ſe voit ſur la *Tête* de Sérapis & de tous les Génies, déſigne la Providence, qui ne fait rien qu'avec meſure, & qui nourrit les hommes & les animaux.

Téleſphore, Dieu de la Santé, porte une Capotte toute ſemblable à celle de nos Matelots, ou des Soldats qui ſont l'Hyver en faction.

Junon eſt ſouvent voilée ; mais celle qui préſide aux Noces, ſous le nom de *Juno pronuba*, eſt enveloppée preſque à mi-corps d'un grand voile nommé *Flammeum.* Junon, dite *Soſpita*, eſt coëffée d'une dépouille de Chèvre avec les deux cornes.

Il y a d'autres Déités, particulièrement chez les Égyptiens, qui ont la *Tête* nuë

avec un Symbole. Apis est un Taureau, qui porte une Fleur de Lotus entre les deux cornes, une marque blanche au milieu du front, & le Croissant blanc sur la *Tête*. Osiris a le même Symbole. Isis & le Canope portent sur le devant de la *Tête* une espèce de Fleur plus large & plus épanouie que le Lis : on dit que c'est la Fleur d'Ausone, dite par les Grècs ἀβρότονον. Elle est commune aux deux Canopes, pour l'un & l'autre sèxe, comme on le voit sur quelques Médailles ; le Dieu retenant le nom de *Canope*, & la Déesse prenant celui d'*Euménythis*. L'Espérance porte la même Fleur plus approchante du Lis.

Les *Têtes* parées des Symboles de plusieurs Déités différentes, se nomment *Panthées*.

Des Ornemens de Bustes.

Les *Bustes* qu'on voit sur les Médailles, se trouvent accompagnés de Symboles qui leur sont particuliers, sur-tout quand les deux bras paroissent, comme il est ordinaire dans les Médaillons, & dans les plus petites Médailles du bas Empire. Souvent ils tiennent dans la main un Globe, pour marquer qu'ils sont les Maîtres du monde. Ce Globe est quelquefois surmonté

d'une Victoire aîlée, qui tient une Couronne ; afin de faire connoître que c'eſt à la Victoire que le Prince doit l'Empire du monde ; quelquefois ce Globe eſt ſurmonté d'une Croix, ſur-tout depuis Conſtantin.

Le Scèptre qu'ils tiennent à la main, lorſqu'ils ſont en habit conſulaire, & c'eſt ainſi que ſont preſque tous les Empereurs de Conſtantinople, eſt ſurmonté d'un Globe chargé d'une Aigle. Dès le temps d'Auguſte, on voit ſur les Médailles le Scèptre conſulaire dont nous parlons.

Phocas eſt le premier qui ait fait ajouter une Croix à ſon Scèptre.

Lorſqu'ils ſont repréſentés en armes, outre le Caſque & le Bouclier, ils ont ordinairement un Javelot à la main, ou ſur l'épaule.

Quand ils ſont en robe dans le bas Empire, le Scèptre eſt une férule, qui conſiſte en une tige aſſez longue, dont le haut eſt quarré & plat. L'uſage en eſt fort ancien parmi les Grècs, qui appelloient leurs Princes *Narticophores*, Porte-férule.

Dans la famille de Conſtantin, & dans quelques autres, on voit ſouvent les Princes portant une eſpèce de Guidon, nommé *Labarum*.

La Foudre, qui eſt quelquefois placée derrière la *Tête* des Princes, comme ſur une Médaille d'Auguſte, marque la ſouveraine autorité, & un pouvoir égal à celui des Dieux.

Depuis Anaſtaſe, on voit dans la main des Empereurs une eſpèce de ſachèt, ou de rouleau long & étroit, dont il n'eſt pas aiſé de pénétrer le myſtère. Les uns prétendent que c'eſt un mouchoir plié, que celui qui préſidoit aux Jeux jettoit de ſa loge pour les faire commencer ; & c'eſt pour cela que les Conſuls dont nous avons les figures, en tiennent un ſemblable. D'autres veulent que c'eſt ce ſachèt que l'on préſentoit à l'Empereur à la Cérémonie de ſon Sacre : il étoit plein de cendre & de pouſſière, & on le nommoit *Akakia*. Peut-être que ceux qui diſent ſimplement, que ce n'eſt qu'un rouleau de papier & de mémoires que l'on préſentoit aux Princes & aux Conſuls, & qu'ils tenoient à la main pour y répondre, ſont auſſi bien fondés que les autres dans leurs conjectures ; d'autant plus que, lorſque les Statuës ſont entières, on voit ordinairement au pied une petite caſſette pour ſerrer ces papiers.

Le Croiſſant eſt ſouvent employé pour ſoutenir le Buſte des Princeſſes ; elles

tiennent dans l'État, dont le Prince est le Soleil, la place que l'on donne à la Lune dans le Ciel. Le Dieu Lunus porte le Croissant aux épaules, pour Symbole naturel, selon la pensée superstitieuse de certains Peuples, qui ont cru que la Lune étoit une Déité mâle, & que ceux qui l'adoroient comme une Déesse, étoient malheureux dans leur mariage.

Le Buste des Amazones est ordinairement orné d'une petite Hache d'armes, qu'elles portent sur l'épaule avec un petit Bouclier fait en croissant, que les Latins nomment *Pelta*.

Les Cabires portent un gros Maillèt à deux *Têtes*; & Vulcain des Tenailles & un Marteau, qui souvent dans le revers se mettent avec l'Enclume.

Anubis est connu par sa *Tête* de Chien, & par le Sistre d'Isis qu'on lui mèt à la main.

La Massuë & la dépouille du Lion sont le Symbole d'Hercule, & des Princes qui prétendoient être de ses descendans, ou les imitateurs de sa valeur, comme les Macédoniens.

Je finis par ces espèces de Bustes qui vont jusqu'à mi-corps, tels qu'il s'en rencontre sur des Médaillons ou sur le grand Bronze. On y voit le Casque, le Bouclier,

& un Cheval qu'on tient par la bride, pour marquer les Victoires remportées, ou dans le combat de la guerre, ou dans les jeux du Cirque.

Il se trouve encore sur les Médailles, principalement sur les Grècques, d'autres petits Symboles du côté de la *Tête*, qui sont la marque, ou des Charges que possédoient ceux qui y sont représentés, ou des Victoires qu'ils avoient remportées, ou les Monogrammes des Villes, ou les Symboles des Déités honorées singulièrement par les Princes ou par les Villes, ou des contre-marques de la différente valeur des Monnoies.

Téthis,

Femme de l'Océan, fut mère de Nérée & de Doris, qui se marièrent ensemble. C'est de ce mariage que sortirent les Nymphes de la Terre & de la Mèr. *Téthis* la jeune fut la plus belle de toutes, & inspira de l'amour à Jupiter, qui voulut l'épouser. Mais ayant sçu des Destinées, qu'elle enfanteroit un fils qui s'éleveroit au-dessus de son père, il appréhenda que ce fils ne le détrônât un jour, & la maria à Pélée. Les noces furent magnifiques, & on y invita tous les Dieux & toutes les Déesses, excepté la Discorde, dont on

craignoit les artifices. Elle s'en fâcha; & pour s'en venger, elle jetta dans l'Assemblée une Pomme d'Or, sur laquelle on avoit gravé ces paroles : *C'est pour la plus belle.* Pallas, Vénus & Junon se flattèrent qu'elles y avoient bonne part, & firent Pâris juge de leur différend. *Téthis* fut mère d'Achille.

Thalie,

Mère des Dieux Palices, une des Grâces & des neuf Muses, dont le nom signifie la *Florissante.* On la fait présider à la Comédie & à la Peinture naïve des mœurs & des ridicules qu'on expose au Théâtre.

Des jeux innocens de Thalie
L'amusant spectacle étalé,
Des hommes montrent la folie;
Aux ris le vice est immolé;
La fureur du jeu, l'imprudence,
Le faux-sçavoir & l'arrogance
Y sont percés de mille traits :
Là le Misantrope bizarre,
Le Jaloux, l'Imposteur, l'Avare,
Rougissent de voir leurs portraits.

On représente *Thalie* appuyée contre une colonne, & tenant un Masque de la main droite.

Thargélies,

Fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur d'Apollon & de Diane, comme auteurs de tous les fruits de la terre. On y faiſoit l'expiation des crimes de tout le Peuple, par un crime encore plus grand; c'eſt-à-dire, par le Sacrifice barbare de deux hommes, ou d'un homme & d'une femme, qu'on avoit ſoin d'engraiſſer auparavant. La Fête a pris ſon nom du mois Thargelion, qui répond au mois d'Avril, dans lequel elle ſe célébroit : & ce mois étoit ainſi appellé chez les Athéniens, parceque le Soleil échauffe la terre en ce mois.

Théagène,

Luteur très-célèbre de l'Iſle de Thaſos, remporta juſqu'à quatorze cents Couronnes, en divers Jeux de la Grèce : c'eſt pourquoi on le mit ſur un Oracle d'Apollon au rang des Héros, & on lui dreſſa une Statuë de bronze après ſa mort. Un envieux de ſa réputation alloit ſouvent battre cette Statuë à coups d'étrivières : elle tomba enfin ſur lui, & l'accabla. Alors les enfans firent appeller en jugement cette Statuë; (car, ſelon les Loix de Dacon, les choſes inanimées pouvoient être

aſſignées, en cas d'homicide.) La Statuë fut condamnée à être jettée dans la Mèr. Mais les Thaſéens ayant enſuite été attaqués de famine, l'Oracle fut conſulté, & répondit qu'ils rappellaſſent leurs bannis: ce qu'ayant fait, ſans que la ſtérilité ceſſât, ils conſultèrent une ſeconde fois l'Oracle, qui leur reprocha qu'ils ne s'étoient point ſouvenus de *Théagène*. Là-deſſus ils firent repêcher cette Statuë, la firent remettre en ſa plaçe, & lui ſacrifièrent comme à un Dieu, qui acquit la réputation de guérir pluſieurs maladies.

THÉMIS,

Fille du Ciel & de la Terre, ou d'Uranus & de Titaïs, étoit ſœur aînée de Saturne & tante de Jupiter. Elle ſe diſtingua par ſa prudence & par ſon amour pour la Juſtice. C'eſt elle, dit Diodore, qui a établi la Divination, les Sacrifices, les Loix de la Religion, & tout ce qui ſert à maintenir l'ordre & la paix parmi les hommes. Elle règna dans la Theſſalie, & s'appliqua avec tant de ſageſſe à rendre la Juſtice à ſes Peuples, qu'on la regarda toujours depuis comme la Déeſſe de la Juſtice, dont on lui fit porter le nom. Elle s'appliqua auſſi à l'Aſtrologie, & devint

très-habile dans l'Art de prédire l'avenir ; & après sa mort, elle eut des Temples où se rendoient des Oracles. Pausanias parle d'un Temple & d'un Oracle qu'elle avoit sur le Mont Parnasse, de moitié avec la Déesse Tellus, & qu'elle céda ensuite à Apollon. *Thémis* avoit un autre Temple dans la Citadelle d'Athènes, à l'entrée duquel étoit le tombeau d'Hyppolite.

La Fable dit que *Thémis* vouloit garder sa virginité, mais que Jupiter la força de l'épouser, & lui donna trois filles ; l'Équité, la Loi, & la Paix. C'est un Emblême de la Justice, qui produit les Loix & la Paix, en rendant à chacun ce qui lui est dû. Hésiode fait encore *Thémis* mère des Heures & des Parques.

Thémis, dit Festus, étoit celle qui commandoit aux hommes de demander aux Dieux ce qui étoit juste & raisonnable : elle préside aux conventions qui se font entre les hommes, & tient la main à ce qu'elles soient observées.

THÉÆNIÈS.

C'étoient des Fêtes de Bacchus chez les Athéniens. Le Dieu lui-même étoit appellé *Theænos*, le Dieu du Vin, ou pour mieux dire, le Dieu *Vin*.

THENSES.

Les *Thenses* étoient, comme nos Châsses, ornées de figures : on les faisoit en forme de Char, de bois, d'ivoire, & quelquefois d'argent. Il y a une Médaille de l'Empereur Claude, qu'on trouve également en or & en argent, représentant d'un côté la tête de ce Prince couronné de Laurier, & ayant de l'autre une *Thense*. C'est un des honneurs qui fut rendu à l'Empereur Claude après sa mort, par ordre du Sénat. On portoit dans des *Thenses* les Statuës des Dieux ; & s'il est permis de se servir du mot suivant, en parlant des faux Dieux, toutes leurs reliques, qui s'appelloient *Exuviæ*, Dépouilles.

THÉOGAMIE,

Nom d'une Fête que les Siciliens Païens célébroient à l'honneur de Proserpine, & en mémoire de ses noces avec Pluton. On solemnisoit cette Fête avec des Luttes & des courses à Nysa, Ville de Carie, & l'on y étoit admis à disputer le prix, de quelque pays que l'on fût, comme on le voit par une Médaille frappée à Nysa, sous Valérien. On y voit deux Palmes avec cette Inscription, *Theogamia oicumenica*.

THÉOLOGIE.

C'eſt la Sçience qui traite de Dieu & de la Religion. On la repréſente aſſiſe ſur un Globe terreſtre, tenant un Livre, & dans la contemplation du Ciel, qui eſt ouvert. Son vêtement eſt composé des couleurs ſymboliques des trois Vertus théologales : le Voile blanc déſigne la Foi ; la Jupe verte, l'Eſpérance ; & le Corsèt rouge, la Charité. Le Saint-Eſprit, dont les rayons l'éclairent, ſignifie que les connoiſſances de cette Sçience émanent de l'Eſprit Divin.

THÉORIE.

C'eſt l'oppoſé de la Pratique. Comme elle n'a pour objèt que la partie ſpéculative d'une Sçience, on la repréſente aſſiſe tranquillement dans une attitude penſive, & s'appuyant ſur un Livre fermé. Elle a ſur ſa tête un Compas ouvert, dont les pointes ſont dirigées vers le Ciel. Cet Emblême hiéroglyphique ſignifie qu'elle s'attache plutôt à la démonſtration, qu'à la pratique des Vérités.

THÉOXÉNIES.

C'étoit un jour ſolemnel, où l'on ſacrifioit à tous les Dieux enſemble. Cette

Fête avoit été instituée par les Dioscures, Castor & Pollux. On y célébroit ensuite des Jeux, où le prix du Vainqueur étoit une Veste appellée *Calena.*

THERME,

Dieu protecteur des Bornes que l'on mèt dans les Champs, & vengeur des usurpations, *Deus terminus.* C'étoit un des plus anciens Dieux des Romains; la preuve en est dans les Loix Romaines faites par les Rois, dans lesquelles on ne trouve le Culte d'aucun Dieu établi avant celui du Dieu *Therme.* C'est Numa qui inventa cette Divinité, comme un frein plus capable que les Loix d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au Peuple la distribution des terres, il bâtit au Dieu *Therme* un petit Temple sur la roche Trapëienne. Dans la suite, Tarquin le superbe ayant voulu bâtir un Temple à Jupiter sur le Capitole, il fallut déranger les Statuës, & même les Chapelles qui y étoient déja. Tous les Dieux cédèrent sans résistance la plaçe qu'ils occupoient : le Dieu *Therme* tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, & il fallut nécessairement le laisser en sa plaçe; ainsi il se trouva dans le Temple même qui fut construit en cet endroit.

endroit. Le conte se débitoit parmi le Peuple, pour lui persuader qn'il n'y avoit rien de plus sacré que les limites des Champs : c'est pourquoi ceux qui avoient l'audace de les changer, étoient dévoués aux Furies, & il étoit permis de les tuer.

Le Dieu *Therme* fut d'abord représenté sous la figure d'une grosse pierre quarrée, ou d'une souche : dans la suite, on lui donna une tête humaine plaçée sur une borne pyramidale ; mais il étoit toujours sans bras & sans pieds ; afin, dit-on, qu'il ne pût changer de plaçe.

On honoroit ce Dieu non-seulement dans ses Temples, mais encore sur les bornes des Champs, qu'on ornoit ce jour-là de guirlandes, & même sur les grands chemins. Les Sacrifices qu'on lui faisoit, ne furent pendant long-temps que des Libations de lait & de vin, avec des offrandes de fruits, & quelques gâteaux de farine nouvelle. Dans la suite, on lui immola des Agneaux & des Truies, dont on faisoit ensuite un festin auprès de la borne.

Les *Thermes* étoient aussi chez les Romains de grands Édifices, principalement destinés pour les Bains chauds ou froids : nous verrons dans la suite, que ces Bains étoient publics ou particuliers.

Les Romains, par les *Thermes*, enten-

doient des Bains d'eau chaude ; & on l'appliqua tellement aux Édifices où étoient ces Bains, qu'il s'étendit même jusqu'à ceux où l'on se baignoit dans l'eau froide.

Les *Thermes* eurent rang parmi les Édifices les plus somptueux de Rome : on s'y lavoit l'Hiver avec de l'eau tiède, quelquefois avec des eaux de senteur ; ou bien, par une autre sorte de mollesse, on faisoit seulement sentir à son corps les vapeurs chaudes de l'eau : pendant l'Hiver, on s'oignoit le corps avec des huiles & des parfums de prix ; & pendant l'Esté, après être sorti du bain tiède, on alloit se rafraîchir dans de l'eau froide. Gordien voulut bâtir dans un même lieu des *Thermes* pour l'Hiver & pour l'Esté ; mais la mort qui le prévint, l'empêcha d'achever l'ouvrage. L'Empereur Aurélien fit bâtir au-delà du Tibre des *Thermes* pour l'Hiver seulement.

Les *Thermes* étoient si vastes, qu'Ammien Marcellin, *Liv. XVI, Ch. 6*, pour donner une idée de leur grandeur, les compare à des Provinces entières : *In modum Provinciarum extructa lavacra.* Ce qui nous reste encore aujourd'hui de quelques anciens *Thermes*, nous fait juger de leur étenduë prodigieuse.

Le nombre de ces *Thermes* étoit aussi

ſurprenant à Rome, que leur grandeur. Publius Victor dit, qu'il y en avoit plus de huit cents; & Pline le jeune, *Lib. IV*, *Epiſt. 8*, qu'ils s'étoient augmentés à l'infini : *Quæ nunc Romæ ad infinitum auxere numerum.* Les Empereurs les firent d'abord bâtir pour leur uſage particulier; enſuite ils les abandonnèrent au Peuple, ou en firent bâtir pour lui. Outre les *Thermes* où l'on ne payoit rien, il y en avoit qui ſe donnoient à ferme; & de plus les principaux Citoyens avoient des bains particuliers chez eux.

Les *Thermes* étoient accompagnés de divers Édifices, & de pluſieurs pièces & appartemens. Il y avoit de vaſtes réſervoirs, où ſe raſſembloit l'eau par le moyen des aquéducs; des canaux qu'on avoit ménagés, ſervoient à faire écouler les eaux inutiles. Les murailles des réſervoirs étoient ſi bien cimentées, que le fer avoit de la peine à rompre la matière employée pour la liaiſon des pierres : le pavé des *Thermes*, comme celui des bains, étoit quelquefois de verre; le plus ſouvent néanmoins on y employoit la pierre, le marbre, ou des pièces de rapport, qui formoient un ouvrage de marqueterie de différentes couleurs.

La deſcription des *Thermes* de Dioclé-

tien, qui nous a été donnée par André Baccius, fournit une idée complette de la grandeur & de la magnificence romaine dans ces sortes d'ouvrages. On y voit entre autres un grand Lac, dans lequel on s'éxerçoit à la nage; des portiques pour les promenades; des basiliques où le Peuple s'assembloit avant que d'entrer dans le bain, ou après en être sorti; des appartemens où l'on pouvoit manger; des vestibules & des cours ornées de colonnes; des lieux où les jeunes gens faisoient leurs éxercices; des endroits pour se rafraîchir, où l'on avoit pratiqué de grandes fenêtres, afin que le vent y pût entrer aisément; lieux où l'on pouvoit suer; des bois délicieux plantés de planes & autres arbres; les endroits pour l'éxercice de la course; d'autres où l'on s'assembloit pour conférer ensemble, & où il y avoit des siéges pour s'asseoir; des lieux où l'on s'éxerçoit à la lutte; d'autres où les Philosophes, les Rhéteurs & les Poëtes cultivoient les Sciences par manière d'amusement; des endroits où l'on gardoit les huiles & les parfums; d'autres où les Lutteurs se jettoient du sable l'un sur l'autre, pour avoir plus de prise sur leurs corps, qui étoient frottés d'huile.

L'usage des *Thermes*, comme celui des Bains, étoit très-ancien à Rome. Les Peu-

ples de l'Aſie en donnèrent l'éxemple aux Grècs, & ceux-ci le tranſmirent aux Romains, qui avoient des *Thermes* avant que les Médecins Grècs euſſent mis le pied à Rome; époque que l'on rapporte à l'an 535 de la fondation de cette Ville, ſous le Conſulat de L. Émilius & de M. Licinius. Homère, *Odiſſ. v. 248*, compte l'uſage des *Thermes* au nombre des plaiſirs honnêtes de la vie.

THERSITÈ,

Étoit un miſérable bouffon de l'armée des Grècs, qui ne s'occupoit qu'à faire rire le monde, & à invectiver contre les Généraux. Cet homme, dit Homère, parlant ſans borne & ſans meſure, faiſoit un bruit horrible; il ne ſavoit dire que des injures, & toutes ſortes de groſſièretés; il parloit d'Agamemnon & des autres Rois avec une inſolence tout-à-fait Cynique : avec cela c'étoit le plus laid de tous les hommes; il étoit louche & boiteux; il avoit les épaules courbées & ramaſſées ſur la poitrine, la tête pointuë & parſemée de quelques cheveux. Un jour qu'il faiſoit les plus ſanglans reproches à Agamemnon ſur le mauvais ſuccès du ſiége de Troye, Ulyſſe, qui étoit préſent, le menaça, s'il

continuoit, de le déchirer à coups de verges comme un vil esclave ; en même temps il le frappa de son scèptre sur le dos & sur les épaules. La douleur du coup fit faire à *Thersite* une grimaçe si hideuse, que les Grècs, quelque affligés qu'ils fussent, ne purent s'empêcher d'en rire. Cela contint le railleur pour quelque temps ; mais ayant osé s'attaquer de même à Achille, ce Héros n'eut pas tant de patience, & le tua d'un coup de poing. Ce *Thersite* a fondé une espèce de Proverbe parmi les Gens de Lettres : quand on veut parler d'un homme mal-fait & qui a l'esprit encore plus mauvais, on dit : *C'est un vrai Thersite.*

Thésée,

Qu'on mèt au nombre des Demi-Dieux, étoit fils d'Égée, Roi d'Athènes, & d'Æthéra, fille de Pithée, & donna des marques de courage en diverses occasions, faisant la guerre à tous ceux qui, par leurs violences, troubloient le repos du Public. Il défit d'insignes Voleurs, dompta des Monstres, porta la Guerre chez les Amazones, & battit Créon, Roi des Thébains. Les Poëtes ont feint qu'il avoit tué le Minautore de Crète, dont Minos étoit Roi. Mais la vérité est que ce même Minos

très-puissant sur Mèr, voulant se venger du meurtre de son fils Androgeos, contraignit, à main armée, les Athéniens à lui payer tous les ans un tribut de garçons & de filles. Ils furent dégagés de cette obligation par la valeur de *Thésée*, qui tua un des Chefs de Minos, appellé *Taurus*; & se délivra des détours embarrassés du Labyrinthe, avec le secours d'Ariadne, fille du Roi. Cette Princesse le suivit; mais elle en fut abandonnée dans l'Isle de Naxos. *Thésée* fit battre de la monnoie, qu'il fit marquer de la figure d'un Bœuf; ou à cause du Minotaure, ou parcequ'il vouloit, par une semblable figure, inviter les Athéniens à l'Agriculture; & c'est delà, au sentiment de Plutarque, que sont venuës ces façons de parler parmi les Anciens : *Telle chose vaut dix Bœufs, telle autre chose en vaut cent*; à cause qu'elle valoit autant de pièces de monnoie marquées à ce coin-là. *Thésée* institua les Jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune, imitant Hercule qui en avoit dédié d'autres à Jupiter. Pirithoüs fut son ami particulier. *Thésée* étant revenu à Athènes, trouva son père Égée mort; & étant devenu maître du Royaume, il réunit les douze Villes de l'Attique, & commença à y établir une République l'an 1236 avant Je-

ſus-Chriſt. Étant allé faire un voyage en Épire, il fut arrêté par Aidonéus, Roi des Moloſſes ; & pendant qu'il étoit détenu priſonnier, Méneſthée, petit-fils d'Érichthée, ſe rendit maître d'Athènes. *Théſée*, délivré de priſon, ſe retira à Scyros, où il périt, précipité du haut d'un rocher, après avoir régné trente ans à Athènes.

THESMOPHORIES,

Fêtes inſtituées en la Ville d'Éleuſis, en l'honneur de la Déeſſe Cérès, que les Païens regardoient comme Légiſlatrice & comme Inventrice des Moiſſons. Il n'étoit pas permis aux hommes d'aſſiſter aux *Thémoſphories* ; il n'y avoit que les filles ou femmes de condition libre qui euſſent droit de les célébrer. Elles ſe rendoient à Éleuſis, pour la ſolemnité de ces Fêtes. Pendant ce temps, pluſieurs Vierges portoient ſur leurs têtes certains Livres, qui contenoient les Myſtères ſecrèts du ſervice de cette Déeſſe. Ces Cérémonies & ces Sacrifices étoient obſervés ſi religieuſement, que pendant ce temps-là les femmes étoient tout le jour au Temple, couchées contre terre, ſans boire ni manger ; & que même il n'étoit pas permis à leurs maris de coucher avec elles. Auſſi falloit-

il que ceux qui entroient y fussent purifiés de toutes sortes de crimes : ce qui leur étoit dénoncé par le Prêtre appellé *Hiérophante.* L'on y observoit aussi d'autres Cérémonies, selon la diversité des lieux. Les Femmes Siciliennes alloient courant avec des flambeaux allumés, & appelloient à haute voix Proserpine, à cause que Cérès avoit fait la même chose en la recherche de sa fille. Les Laboureurs solemnisoient aussi une Fête en l'honneur de Cérès, nommée par les Latins *Ambarvales*, qui étoient certaines Processions qui se faisoient autour des Champs. Ils avoient encore la coutume, après les Moissons faites, de présenter à cette Déesse les prémices de leurs grains, selon que l'année rapportoit; & ceux qui étoient parens ou alliés, faisoient ensemble un Festin. Comme il étoit défendu, sur peine de la vie, de révéler les Mystères d'Éleusis, l'Antiquité ne nous en a découvert que peu de chose; il faut même le ramasser de divers Auteurs, comme a fait Jean Meursius, dans son Livre intulé *Eleusiana.*

THEUTATÈS,

Divinité Gauloise, dont Lucain fait mention. C'est par l'effusion du sang, dit-il, que ces Peuples se rendent propice le

cruel *Theutatès*. Lactance & Minutius Félix l'expliquent du ſang humain ; & diſent qu'on immoloit à *Theutatès* des Victimes humaines, ou plutôt inhumaines.

THIA,

Femme d'Hypérion, étoit, ſelon Héſiode, mère du Soleil, de la Lune & de l'Aurore. *Thia* ſignifie Divine ; ainſi en diſant qu'elle étoit mère du Soleil, de la Lune & de l'Aurore, le Poëte a voulu marquer que tous les biens nous venoient de la bonté de Dieu.

THISBÉ,

Étoit la plus aimable Fille de tout l'Orient, dit Ovide ; & Pyrame ſon Amant étoit le jeune homme le plus accompli. Ils avoient leurs maiſons proche l'une de l'autre à Babylone : le voiſinage leur donna bientôt lieu de ſe connoître & de s'aimer, & leur amour s'accrut avec le temps. Mais leurs parens, que des intérêts particuliers diviſoient, s'opposèrent à leur bonheur, & leur défendirent même de ſe voir. Dans le mur qui ſéparoit leurs deux maiſons, étoit une fente auſſi ancienne que le mur : nos deux Amans furent les premiers qui s'en apperçurent, & qui la firent

ſervir à leurs entretiens. Quelque temps après, peu contens de cette reſſource, & laſſés de la dure contrainte où ils étoient réduits, ils ſe donnèrent un rendez-vous hors de la Ville, près du tombeau de Ninus, ſous un Murier blanc. *Thisbé* couverte d'un voile s'échappa la première, & ſe rendit au lieu convenu; mais ayant apperçu au clair de la Lune une Lionne, qui avoit la gueule encore enſanglantée, elle s'enfuit avec tant de précipitation, qu'elle laiſſa tomber ſon voile. La Lionne le trouva ſur ſon paſſage, le déchira, & y laiſſa des traces du ſang dont elle avoit la gueule teinte. Pyrame arriva au rendez-vous un peu après; & ayant trouvé le voile de *Thisbé* enſanglanté, il ne douta point qu'elle n'eût été dévorée par quelque bête, & ſans autre éxamen il ſe perça de ſon épée. Il reſpiroit encore, lorſque *Thisbé* ſortit du lieu où elle s'étoit cachée, cherchant des yeux ſon Amant; & brûlant d'envie de lui raconter le péril dont elle s'étoit garantie, elle s'avança ſous le Murier, & y trouva un corps tout palpitant & baigné dans ſon ſang : elle reconnut auſſi-tôt Pyrame; & ne doutant point qu'il ne ſe fût tué lui-même, & que le voile déchiré n'eût cauſé quelque erreur dont il étoit la victime, elle ſe perça de

la même épée, & tomba ſur le corps de ſon Amant. Le Murier fut teint de leur ſang, & le fruit dont il étoit chargé changea de couleur, & de blanc qu'il étoit, devint d'un noir pourpré. Ovide & Hygin ſont les ſeuls qui content cette aventure, dans laquelle il n'y a rien que de vraiſemblable, hors le Murier qui eſt un ornement de Poëte.

THYESTE,

Fils de Pélops & d'Hyppodamie, père d'Égiſthe, & frère d'Atrée, commit un inceſte avec ſa belle ſœur Europe, femme d'Atrée ; lequel, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui en étoit né, & le fit ſervir ſur la table à *Thyeſte*. Les Poëtes diſent que le Soleil retourna en arrière, & ſe couvrit pour ne point voir une action ſi horrible.

THYIADES.

C'étoient des ſurnoms qu'on donnoit aux Bacchantes ; parceque, dans les Fêtes & les Sacrifices de Bacchus, elles s'agitoient comme des furieuſes, & couroient comme des folles. Ces *Thyiades* étoient quelquefois ſaiſies d'enthouſiaſme, ou vrai ou ſimulé, qui les pouſſoit même juſqu'à la fureur ; ce qui pourtant ne diminuoit

en rien le respect du Peuple à leur égard. Sur quoi Plutarque rapporte cette Histoire. « Après que les Tyrans des Phocéens eurent pris Delphes, dans le temps que » les Thébains leur faisoient pour cela la » guerre, qu'on appelloit Sacrée, les femmes Prêtresses de Bacchus, qu'on nomme *Thyiades*, furent saisies d'une espèce » de fureur bacchique, & errant pendant » la nuit, elles se trouvèrent, sans le sçavoir, à Amphisse; où, fatiguées de l'agitation que leur avoit causé cet enthousiasme, elles se couchèrent & s'endormirent dans la place publique. Alors les » femmes de cette Ville confédérée des » Phocéens, craignant que les Soldats des » Tyrans ne fissent quelqu'insulte à ces » *Thyiades* consacrées à Bacchus, coururent toutes au marché, se rangèrent en » cercle tout autour d'elles, afin que personne ne pût en approcher, gardant un » profond silence, de peur de les éveiller. » Après que les *Thyiades* furent éveillées » & revenuës de phrénésie, les Amphissiennes leur donnèrent à manger, les » traitèrent avec honneur, & obtinrent » permission de leurs maris de les reconduire jusqu'en lieu de sûreté. »

Les Éléens avoient une Compagnie de ces femmes consacrées à Bacchus, qu'on

appelloit les Seize ; parce qu'elles étoient toujours en ce même nombre. Dans le temps qu'Aristotime, qui avoit occupé la Tyrannie, les traitoit avec la dernière dureté, voulant obtenir de lui quelque grâce, ils lui envoyèrent les Seize, chacune ornée d'une des Couronnes consacrées au Dieu Bacchus. Le Tyran étoit alors dans la grande place, entouré des Soldats de sa garde, qui voyant arriver les Seize, se rangèrent, par respect, de côté & d'autre, pour les laisser approcher d'Aristotime. Le Tyran ayant appris le sujèt de leur venuë, se mit en colère, fit battre & chasser les *Thyiades*, & les condamna chacune à deux talens d'amende. Ce qui indigna tellement les Éléens, qu'ils conspirèrent sa perte, & se défirent de lui.

THYIASES.

On appelloit ainsi les Danses que faisoient les Bacchantes en l'honneur du Dieu qui les agitoit. Il y a d'anciens Monumens qui nous représentent les gestes & les contorsions affreuses qu'elles faisoient dans leurs Danses. L'une paroît un pied en l'air, haussant la tête vers le Ciel, ses cheveux épars & négligés, flottant au-delà des épaules ; tenant d'une main un

Thyrse, & de l'autre une petite figure de Bacchus. Une autre plus furieuse encore, les cheveux épars & flottans, le corps à demi nud dans la plus violente contorsion, tient une épée d'une main, & de l'autre la tête d'un homme, qu'elle vient de couper.

Thyrse.

C'étoit une Lance ou un Dard enveloppé de pampres de Vigne ou de feuilles de Lierre, qui en cachoient la pointe. On dit que Bacchus & son Armée le portèrent dans leurs guerres des Indes, pour tromper les esprits grossiers des Indiens, qui ne connoissoient pas les armes. C'est de-là qu'on s'en servoit dans les Fêtes de ce Dieu. Phornutus donne au *Thyrse* une autre origine. Le *Thyrse*, dit-il, est donné à Bacchus & aux Bacchantes, pour marquer que les grands buveurs ont besoin d'un bâton pour se soutenir, lorsque le vin leur a troublé la raison. C'est le Symbole ordinaire aux Bacchantes. Les Poëtes attribuoient au *Thyrse* une vertu surprenante. Une Bacchante, dit Euripide, ayant frappé la terre avec le *Thyrse* qu'elle portoit, il en sortit sur le champ une Fontaine d'eau vive; & une autre fit rejaillir de la même maniere une Source de vin.

TIARE,

Espèce de Bonnèt rond & élevé, environné de trois couronnes d'or, enrichies de pierreries, posées en trois rangs l'une sur l'autre. Ce Bonnèt se termine en pointe, & soutient un Monde ou un Globe surmonté d'une Croix. L'Abbé de Choisi dit dans son *Histoire de Philippe de Valois*, que les Papes ne portoient au commencement qu'un simple Bonnèt d'une forme semblable aux Mîtres Phrygiennes, dont se servoient autrefois les Sacrificateurs de Cybèle. Mais le Pape Hormisdas, qui fut élu en 514, mit sur ce Bonnêt la Couronne Royale d'or, dont l'Empereur de Constantinople avoit fait présent à Clovis, Roi de France, & que ce Monarque avoit envoyée à Saint Jean de Latran. Boniface VIII, qui fut élu en 1293, enrichit cette *Tiare* d'une seconde Couronne, à l'occasion des démêlés qu'il eut avec le Roi Philippe le Bel, sur la puissance temporelle, voulant marquer par là la double autorité qu'il s'attribuoit. Enfin Jean XXII trouva à propos, vers l'an 1328, d'y mettre la troisième, qui fait le dernier ornement de la *Tiare* Pontificale, que les Italiens appellent *Il Règno*, & quelquefois *Il tri Règno* : ce qui arriva,

& qu'il se montroit inébranlable à ne point reconnoître l'Empereur Louis de Bavière.

TIBRE,

Fleuve d'Italie, qui baigne les murs de Rome. On le trouve personnifié sous la figure d'un Vieillard couronné de Laurier, à demi-couché, tenant une Corne d'abondance, & s'appuyant sur une Louve, auprès de laquelle sont les deux petits enfans, Rémus & Romulus. C'est ainsi qu'on le voit représenté dans ce beau Grouppe en marbre qui est au Jardin des Tuileries, copié sur l'antique à Rome.

TIGRE.

Ce cruel Animal accompagne assez souvent les Monumens de Bacchus, & des Bacchantes. Le Char de Bacchus est ordinairement tiré par des *Tigres*. Quelquefois on voit des *Tigres* aux pieds des Bacchantes. Seroit-ce pour caractériser la fureur dont elles sont agitées ?

TIMANTHE,

Cléonien, Athlète renommé, qui remporta plusieurs fois le prix du Ceste & de la Lutte aux Jeux Olympiques. Étant de-

venu vieux, & voyant qu'il ne pouvoit plus bander un arc d'acier, qu'un jeune homme plioit facilement; il en eut tant de chagrin, qu'il se jetta dans un bucher allumé, & s'y brûla tout vif, comme un autre Hercule.

Timésius,

A été un homme puissant dans Clazomène sa patrie. Il y possédoit une telle autorité, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit; & comme il avoit rendu beaucoup de services à la République, il ne croyoit pas être devenu odieux par son crédit. Il fut assuré du contraire, lorsque passant par un lieu où quelques petits enfans se divertissoient à jouer aux osselèts, il entendit ce qu'ils disoient. Il s'agissoit de faire sauter un osselèt hors d'un trou : la chose paroissoit si difficile, que la plupart des enfans dirent qu'elle ne se feroit pas; mais celui qui devoit jouer en jugea d'une autre manière. *Plût aux Dieux*, dit-il, *que je fisse sauter la cervelle de Timésius, comme je ferai sauter cet osselèt. Timésius* ne douta plus qu'il ne fut extrêmement haï dans la Ville; & dès qu'il fut de retour chez lui, il raconta à sa femme ce qu'il venoit d'ouir, lui ordonna de plier bagage & de le suivre, & sortit hors de Clazomène. On croit que ce

fut depuis ce temps-là qu'il entreprit de conduire une Colonie dans la Thraçe, où il voulut rebâtir la Ville d'Abdère : dessein qui ne lui réussit pas; car il fut chassé par les Thraçes, avant que d'avoir mis en ordre ce nouvel établissement. Les Téïens, qui, dans la cinquante-neuvième Olympiade, abandonnèrent la Ville, réussirent incomparablement mieux que lui, dans le dessein de rebâtir Abdère. Ils conservèrent pour lui tant de respect, qu'ils l'honorèrent comme un Héros. Il éprouva qu'on lui avoit répondu juste, lorsqu'il avoit consulté l'Oracle touchant le dessein de conduire une Colonie. *Cherchez*, lui répondit-on, *des essains d'abeilles, vous aurez abondance de guêpes*. Le mal fut qu'au lieu de faire comme les abeilles, qui, au témoignage de Virgile, chassent les frélons, les guêpes le contraignirent à déguerpir.

TIRÉSIAS,

Devin très-expert, étoit fils d'Evère & de la Nymphe Chariclo. On dit qu'un jour ayant vu deux Serpens frayer ensemble sur le Mont Cythéron, & ayant observé lequel des deux étoit la femelle, il la tua, & fut à l'instant transformé en femme. Mais comme sept ans après il en

eut encore trouvé deux accouplés, il tua le mâle, & fut ainsi rétabli en sa première forme d'homme. On ajoute que Jupiter & Junon disputant ensemble pour sçavoir qui reçevoit plus de plaisir de l'homme ou de la femme dans l'action conjugale, choisirent pour arbitre *Tirésias*, qui avoit possédé l'un & l'autre sèxe. Il prononça en faveur de Jupiter, qui soutenoit que la Femme étoit plus sensible; de sorte que Junon indignée l'aveugla. Mais Jupiter en récompense, au lieu des yeux corporels, lui augmenta ceux de l'entendement, lui accordant le don de Prophétie, qu'il garda jusques dans les Enfers. D'autres disent qu'il fut privé de la vuë pour avoir révélé quelques secrèts des Dieux, ou pour avoir apperçu Minerve toute nuë, lorsqu'elle se lavoit dans la Fontaine d'Hippocrène. Strabon dit que son sépulcre étoit auprès de la Fontaine de Tilphuse, où il mourut, fuyant de Thèbes, & déja fort âgé. Les Thébains lui consacrèrent des Honneurs divins. Il fut l'Inventeur des Auspices. On l'honora comme un Dieu à Orchomène, où son Oracle devint muèt, après avoir été célèbre pendant plusieurs siècles.

TISIPHONE,

Une des Furies, couverte d'une robe ensanglantée. *Tisiphone* est assise nuit & jour à la porte du Tartare, où elle veille sans cesse. Dès que l'Arrêt est prononcé aux criminels, *Tisiphone*, armée d'un fouèt vengeur, les frappe impitoyablement, & insulte à leurs douleurs : de la main gauche, elle leur présente des Serpens horribles, & elle appelle ses barbares sœurs pour la seconder. Tibulle dit que *Tisiphone* étoit coëffée de Serpens au lieu de cheveux. Le nom de *Tisiphone* signifie proprement celle qui venge les meurtres.

TITAN,

Fils du Ciel & de la Terre, ou de Vesta, & frère aîné de Saturne, devant succéder à son père, céda néanmoins son droit à Saturne son frère puîné, à la prière de sa mère, à condition qu'il n'élèveroit aucun mâle, afin que la Couronne revint aux enfans de *Titan*. Mais après que Jupiter, Neptune & Pluton eurent été nourris & élevés par l'adresse de Rhéa leur mère, & femme de Saturne, *Titan* & ses enfans se voyant frustrés de leur espé-

rance, prirent les armes contre Saturne, lequel fut vaincu & emprisonné, jusqu'à ce que Jupiter son fils le délivra, & défit entièrement ces *Titans*. Quelques-uns, comme Diodore, ne mettent que six *Titans* & six filles, du nombre desquels fut Japèt, père de Prométhée, & Hypérion, qui fut père du Soleil & de la Lune, d'où le Soleil est même appellé *Titan*, & la Lune *Titanis*. Les Égyptiens en mettoient jusqu'au nombre de quarante-cinq. Quelques-uns confondent ces *Titans* avec les Géans; mais d'autres distinguent, & disent que les *Titans* firent la guerre à Saturne, & les Géans à Jupiter. *Tit*, en Phénicien, signifie de *la bouë;* ce qui s'accorde avec la Fable, qui fait les *Titans* fils de la Terre.

TITHÉNIDIES,

Fêtes des Lacédémoniens, dans laquelle les Nourrices portoient les enfans mâles dans le Temple de Diane Corythallienne; & pendant qu'on immoloit à la Déesse de petits Cochons pour la santé de ces enfans, les Nourrices dansoient.

TITYRES.

Strabon & d'autres Auteurs admettent

des *Tityres* dans la Troupe Bacchique. Ils avoient tout-à-fait la figure humaine ; des peaux de bêtes leur couvroient une petite partie du corps. On les repréſentoit dans l'attitude de gens qui danſent en jouant eux-mêmes de la Flûte : quelquefois ils jouoient en même temps de deux Flûtes, & frappoient des pieds ſur un autre Inſtrument appellé *Scabilla*, ou *Crupézia*. Virgile & Théocrite employent ce nom dans leurs Bucoliques, & le donnent à des Bergers qui, jouiſſant d'un grand loiſir, s'amuſent à jouer de la Flûte.

TITYUS,

Géant, fils de Jupiter & de la Nymphe Élare, fille d'Orchomène. Jupiter craignant l'indignation de Junon, pour cette Nymphe, qui étoit groſſe de lui, la cacha dans une caverne ſous terre. Lorſque ſon terme fut expiré, elle enfanta ce *Tityus*, qui étoit d'une grandeur prodigieuſe ; mais elle mourut en travail : enſuite de quoi la terre nourrit & éleva *Tityus*, qui fut ſurnommé fils & nourriſſon de cette Déeſſe. Depuis il fut aſſez téméraire pour attenter à l'honneur de Latone, mère d'Apollon ; mais il fut tué par Apollon & par Diane à coups de flèche, & fut enſuite

foudroyé & précipité dans les Enfers, où ſon corps étendu couvroit neuf arpens de terre. Un Serpent (ſelon Homère) ou un Vautour lui dévoroit ſans ceſſe le foie, qui renaiſſoit avec la Lune.

Tmolus,

Roi de Lydie, étoit fils de Mars & de la Nymphe Théogène, ſelon Clytophon; ou de Supilus & d'Eptonie, ſelon Euſtathe. Un jour que ce Prince étoit à la chaſſe, il apperçut une compagne de Diane, qui ſe nommoit Arriphé. Elle étoit parfaitement belle, & *Tmolus* en devint ſur le chant éperdument amoureux. Réſolu de ſatisfaire ſa paſſion, il pourſuivit vivement cette jeune Nymphe, qui, pour ne pas tomber entre ſes mains, alla chercher un aſyle dans le Temple de Diane. Mais le lieu ne fut pas reſpecté, & Arriphé fut violée aux pieds des Autels de la Déeſſe. Un affront ſi ſanglant la jetta dans l'accablement & dans le déſeſpoir : elle ne voulut pas ſurvivre un inſtant à ſon malheur, & ſe perça le ſein, en conjurant les Dieux de la venger. En effet ſa mort ne reſta pas impunie : *Tmolus* fut un jour enlevé par un Taureau furieux, & tomba ſur des pieux, dont les pointes le firent

expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Il fut inhumé sur une Montagne de Lydie qui prit son nom. C'est ce même Prince qui, selon Ovide, fut pris par Mydas pour arbitre dans un défi que Pan avoit fait à Apollon sur l'excellence de sa flute, contre la Lyre du Dieu. *Timolus* ayant jugé en faveur d'Apollon, fut recusé par Mydas, qui reçut alors des oreilles d'âne pour marque de son bon goût.

TOLÉRANCE.

C'est une qualité compatissante du cœur, & qui s'acquiert par l'expérience & par la considération de la fragilité humaine; ainsi on la peint sous la figure d'une femme dans la maturité de l'âge, qui avec tranquillité supporte sur son estomac une grosse pierre sur laquelle est ce mot :

Rebus me serva secundis.

TOMBEAU.

C'est ce que les Anciens nommoient *Arca*, & qu'ils faisoient de terre cuite, de pierre ou de marbre, creusé au ciseau

quarrément ou à fond de cuve, & couvert de dales de pierre ou de tranches de marbre, avec des Bas reliefs & des inscriptions. Il y avoit aussi des *Tombeaux* faits d'une espece de pierre qui consumoit les corps en peu de tems. On les appelloit *Sarcophages*, Mange-chair, d'où est venu le nom de *Cercueil.*

Les Rois d'Égypte, pour se consoler de leur mortalité, se bâtissoient des maisons éternelles qui devoient leur servir de *Tombeaux* après la mort. Voilà l'origine de leurs Obélisques & de leurs superbes Pyramides.

Les Romains avoient trois sortes de *Tombeaux*, le Sépulchre, le Monument & le Cénotaphe.

Le *Sépulchre* étoit un lieu destiné à enterrer les corps des défunts, ou les os & les cendres des corps qu'on brûloit. C'étoient des lieux sacrés; & ceux qui violoient les Sépulchres, ou qui y fouilloient, furent toujours odieux à toutes les Nations, & on les punissoit très-sévèrement. Les Pyramides étoient bâties pour servir de Sépulchre aux Rois d'Égypte. Les Égyptiens appelloient leurs *Tombeaux* des maisons éternelles, au lieu qu'ils n'honoroient leurs palais & leurs maisons que du titre d'Hôtelleries, pour le

peu de tems que nous demeurons en cette vie, en comparaiſon du ſéjour que nous faiſons dans le Sépulchre.

Perpetuas ſine fine domos mors incolit atra.
Æternoſque levis poſſidet umbra lares.

Ce n'étoit pas aſſez que les plus fameux des Payens euſſent témoigné par leur conduite que la Vanité étoit le grand mobile de leurs actions, s'ils ne l'euſſent encore fait revivre après leur mort. Les Mauſolées, les Obéliſques & les Monumens ſuperbes qu'ils ſe faiſoient dreſſer en ſont des preuves inconteſtables. » C'eſt » une belle choſe, diſoit une Reine, dans » l'hiſtoire d'Hérodote, d'être honorée » après ſa mort d'un magnifique Monu» ment, qui ſoit un témoignage de notre » Gloire à la poſtérité. « Varron parle d'un Barbier nommé *Licinus*, qui eut l'ambition d'avoir un Tombeau de marbre :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, & Cato parvo ;
Pompeius nullo : credimus eſſe Deos ?

La Pyramide des Ceſtius, qui ſubſiſte encore à Rome, & qui avoit au-dedans une chambre peinte de la main d'un très-bon maître, n'eſt que le *Tombeau* d'un particulier. Les gens de qualité avoient

des voûtes ſépulchrales, où ils plaçoient les cendres de leurs ancêtres. On en a trouvé autrefois à Nîmes une ſemblable, avec un riche pavé de marqueterie, qui avoit tout-à-l'entour des niches dans le mur, où étoient rangées dans chacune, des Urnes de verre doré remplies de cendres.

On bâtiſſoit les Sépulchres ſur les grands chemins les plus fréquentés, comme ſur le chemin qui conduiſoit à Brindes, dit *Via Appia*, ou le Chemin d'Appius; ſur le Chemin de Flaminius, ou ſur le Chemin Latin, où étoit le Sépulchre des Collatius, des Scipion, des Serviliens & des Marcels; & cela pour faire ſouvenir les paſſans qu'ils étoient mortels, & les porter à l'imitation des Vertus des grands hommes, qui étoient repréſentés ſur ces Superbes *Tombeaux*, ou dans les inſcriptions qu'on y liſoit. Agene Urbique fait mention de quelques autres places dans les fauxbourgs qui ſervoient à bâtir des Sépulchres. Il y en avoit une nommée *Culinæ*, où étoient enterrés les pauvres & les eſclaves; une autre, dite *Seſtertium*, où étoient mis les corps de ceux que les Céſars faiſoient mourir.

Il y avoit des Sépulchres de famille,

& d'autres héréditaires. Les Sépulchres de famille étoient ceux qu'une personne faisoit faire pour soi & pour tous ceux de sa famille ; c'est à dire, pour ses enfans & proches parens, & pour ses affranchis. Les Héréditaires étoient ceux que le testateur ordonnoit pour soi & pour ses héritiers, ou qu'il avoit acquis par droit d'héritage. Les personnes pouvoient se réserver un Sépulchre particulier, où personne n'eût été mis. Ils pouvoient aussi défendre par Testament d'enterrer dans leur Sépulchre de famille aucun de leurs héritiers. Quand on vouloit montrer qu'il n'étoit pas permis à un héritier d'être enterré en un Sépulchre, on y gravoit ces lettres qui se trouvent encore aujourd'hui en une infinité de lieux, H. M. H. N. S. c'est-à dire : *Hoc Monumentum hœredes non sequitur*, CE TOMBEAU N'EST POINT POUR LES HÉRITIERS ; ou ces autres, H. M. *ad* H. N. TRANS. c'est-à-dire, LE DROIT DE CE TOMBEAU NE SUIT POINT L'HÉRITIER.

Le *Monument* offroit aux yeux quelque chose de plus magnifique que le simple Sépulchre ; c'étoit l'Édifice construit pour conserver la Mémoire d'une

perſonne, ſans aucune ſolemnité funèbre. On pouvoit ériger pluſieurs *Monumens* à l'honneur d'une perſonne, mais on ne pouvoit avoir qu'un ſeul Tombeau. Gruter a rapporté l'Inſcription d'un *Monument* élevé en l'honneur de Druſus, qui nous inſtruit en même tems des fêtes que l'on faiſoit chaque année ſur ces ſortes de *Monumens.*

Lorſqu'après avoir conſtruit un Tombeau, on y célébroit les funérailles avec tout l'appareil ordinaire, ſans mettre néanmoins le corps du mort dans ce Tombeau, on l'appelloit *Cénotaphe*, c'eſt-à-dire *Tombeau vuide.* L'idée des *Cénotaphes* vint de l'opinion des Romains, qui croyoient que les âmes de ceux dont les corps n'étoient point enterrés, erroient pendant un ſiécle le long des Fleuves de l'Enfer, ſans pouvoir paſſer dans les Champs Eliſées. *Hæc omnis quam cernis inops inhumataque turba eſt.* On élevoit donc un Tombeau de gazon, ce qui s'appelloit *Injectio glebæ.* Après cela on pratiquoit les mêmes cérémonies que ſi le corps eût été préſent. C'eſt ainſi que Virgile, *Æneïd. liv. 6*, fait paſſer à Caron l'âme de Déiphobus, quoique Ænée ne lui eût dreſſé qu'un Cénotaphe. Suétone,

dans la *vie de l'Empereur Claude*, appelle les Cénotaphes des *Tombeaux honoraires*, parcequ'on mettoit dessus ces mots : *ob Honorem* ou *Memoriâ*, au lieu que dans les Tombeaux où reposoient les cendres, on y gravoit ces lettres D. M. S. pour montrer qu'ils étoient dédiés aux Dieux Mânes.

Les Anciens ornoient leurs Tombeaux de bandelettes de laine & de festons de fleurs; mais ils avoient sur-tout soin d'y faire graver des ornemens qui servissent à les distinguer, comme des figures d'Animaux, des Trophées militaires, des Emblêmes caractéristiques, des Instrumens ; en un mot, différentes choses qui marquassent le mérite, le rang, ou la profession du mort.

Dans ces tas de poussière humaine,
Dans ce cahos de bouë & d'ossemens épars,
Je cherche, consterné de cette affreuse scène,
Les Aléxandres, les Césars,
Cette foule de Rois, fiers rivaux du tonnerre,
Ces nations la gloire & l'effroi de la terre,
Ce peuple Roi de l'univers,
Ces sages dont l'esprit brilla d'un feu céleste:
De tant d'hommes fameux voilà donc ce qui reste,
Des Urnes, des Cendres, des Vers!

Tour du Louvre.

Elle eſt de la plus haute Antiquité. On la voyoit encore au commencement du ſeizième ſiécle : ſa ſtructure étoit ſi ſolide que l'on fut quatre mois entiers à la détruire. Elle fut abbatuë ſous le Régne de *François I*, en 1527. Ce Prince y fit enſuite jetter les fondemens des ouvrages que l'on nomme aujourd'hui *le Vieux Louvre.*

Ce fut dans cette Tour que *Philippe Auguſte*, en 1214, fit enfermer *Ferrand*, Comte de Flandres, après la fameuſe Bataille de *Bouvines*, que ce Prince gagna ſur l'Empereur *Othon*, & ſur le Comte de Flandres, ſon feudataire, qui s'étoit révolté contre lui.

Au retour de cette ſignalée Victoire, *Philippe Auguſte*, fit ſon entrée dans Paris, & le Comte Ferrand y parut chargé de chaînes, traîné dans un charriot par quatre chevaux ferrans, & le peuple chantoit ces vers.

Quatre ferrans bien ferrés,
Traînent Ferrand bien enferré.

Quant à cette *Tour du Louvre*, depuis *Philippe Auguſte*, elle ſervit à garder les tréſors & les Archives des Rois ſes

ſucceſſeurs, & l'on croit qu'elle fut bâtie pour recevoir les hommages & le ſerment de fidélité des Seigneurs qui relevoient de la Couronne, & qu'elle étoit la priſon de ceux qui manquoient à venir y rendre leur foi & hommage. On la conſidéroit, & en effèt elle étoit le ſiége ſeigneurial, duquel dépendoient tous les grands Fiefs de la Couronne; & quoique cette Tour ne ſubſiſte plus, quantité de grands Seigneurs ne laiſſent pas de faire foi & hommage au *Louvre*, & prêter ſerment de fidélité, dit *Sauval*, à l'ombre de cette *Tour*; c'eſt-à-dire, à ſon nom qui ſubſiſte toujours.

C'étoit dans ces tems-là la coutume de bâtir de *Hautes tours* dans les châteaux ſur leſquels on en conſtruiſoit une plus petite, appellée le *Donjon*, & qui étoit la marque de la Seigneurie. Il n'y a point de province dans le Royaume qui n'ait ſes anciens veſtiges de *Tours* & de *Tourelles*.

TOURNOI.

En latin *Torneamentum*, dit DU-CANGE, appellé par les étrangers *Combat des François*, ou *à la manière des François*. En effèt nos Ancêtres ſont les Inſtituteurs de ces jeux guerriers : c'étoit leur paſſe-tems

chéri. Ils quittoient tout pour y aller, & ils vendoient tout pour y paroître. Le *Tournoi* étoit annoncé dès le jour qui le précédoit par les proclamations des Officiers d'Armes; & un Gentil-homme n'étoit estimé qu'autant qu'il s'y étoit distingué; & la preuve la plus authentique qu'il pouvoit donner de sa noblesse, c'étoit d'y avoir combattu. M. *de Sainte-Palaye*, dans son *Mémoire sur* l'Ancienne Chevalerie, dit que les jeunes gens regardoient les *Tournois* comme une école honorable pour se former au métier des armes; les gens faits, comme une occasion de faire admirer leur adresse; les Amans, comme un moyen d'acquérir l'estime de leurs maîtresses.

Les Dames présidoient à ces Jeux, en faisoient l'ornement, distribuoient le prix & donnoient, avant le combat, ce qu'on appelloit *Faveur*, *Joyau*, *Noblesse* ou *Enseigne*, dont le Chevalier favorisé couvroit le haut de son heaume ou de sa lance, son écu, sa cotte d'armes, ou de quelqu'autre partie de son armure.

On n'est point d'accord sur l'Antiquité de ces Jeux guerriers; on en attribue l'invention à *Geoffroi* de Preuilly, mort en 1066; mais on croit que ce *Geoffroi* n'a fait que rédiger les loix qui devoient

s'obſerver dans ces Jeux; puiſqu'il y eut des combats à cheval entre les Gentils-hommes de la ſuite de Charles le Chauve, & de Louis ſon frère, Roi d'Allemagne.

Quoi qu'il en ſoit, ce noble amuſement paſſa de nos Cours dans celles d'Allemagne & d'Angleterre. Les armes étoient des lances ſans fer, des épées ſans taillant, ni pointe, quelquefois des épées de bois, même de ſimples cannes. Ces *Tournois* n'étoient que pour s'éxercer & former la Nobleſſe au métier de la guerre. On n'admettoit point indifféremment à ces nobles Éxercices toutes ſortes de perſonnes; il falloit être Gentil-homme de deux ou trois raçes, d'une probité reconnuë, & être ſans reproche du côté de la galanterie.

Un Noble qui s'étoit méſallié ou déſhonoré par quelque action indigne de ſa naiſſance, en étoit exclus, même pour avoir mal parlé du beau sèxe. Les uſages varièrent par rapport aux *Tournois*, ſuivant les divers tems de la Chevalerie. Dans le commencement, les plus anciens Chevaliers joûtoient enſemble; & le lendemain de cette joûte, les nouveaux Chevaliers s'éxerçoient dans d'autres *Tournois*, auxquels les Anciens Chevaliers ſe faiſoient un plaiſir d'aſſiſter en qualité de

ſpectateurs. La coutume changea depuis : ce fut la veille des grands *Tournois* que les jeunes Chevaliers s'éſſayoient les uns contre les autres, & l'on permit aux Écuyers de ſe mêler avec eux. Ceux-ci étoient récompenſés par l'Ordre de la Chevalerie, lorſqu'ils ſe diſtinguoient dans ces ſortes de combats. Ce mêlange de Chevaliers & d'Écuyers introduiſit dans la ſuite divers abus dans la Chevalerie, & la fit bientôt dégénérer.

Il ne ſe faiſoit preſque point de *Tournois*, qu'il n'y eût une infinité de gens bleſſés dans l'action, écraſés ſous les échafauds, foulés aux pieds des chevaux, étouffés de pouſſière : des accidens ſans nombre firent juger à propos d'en diſpenſer les Souverains & les Princes de leur ſang. Philippe-Auguſte prit le ſerment de ſes fils, Louis & Philippe, qu'ils n'iroient en aucun *Tournoi*, ſans ſa permiſſion, ſous prétexte d'y ſignaler leur valeur & d'y remporter le prix.

Ce Monarque, en 1203, preſſé de raſſembler des troupes, & les mener contre le Duc de Normandie, ſe rendit à Morèt dans le Gatinois, où il ſçavoit que des Gentils hommes s'étoient rendus en grand nombre pour un *Tournoi*. Ce Prince les détermina facilement à le ſui-

vte ; & au lieu de s'amuſer à des combats ſimulés, ils allèrent gaiement faire lever le ſiége d'Alençon.

Les combattans qui, comme on l'a dit, arrivoient pluſieurs jours auparavant le *Tournoi*, pour ſe préparer à ce noble Exercice, ſe ruinoient (la plupart) pour former leur équipage, où l'or, les rubis, les perles & les émeraudes brilloient avec une profuſion ſurprenante. Les tenans & aſſaillans partagés en quadrille, ſe rangeoient en ordre de bataille dans une carrière préparée exprès & environnée d'amphitéatres richement décorés. On donnoit la charge; les quadrilles ſe mêloient; le combat étoit long & opiniâtre; on recueilloit les voix, & on diſtribuoit le prix avec la plus grande équité. Les Dames préſidoient à ces ſortes de combats, & en étoient ordinairement les juges.

Philippe le Hardi fit publier pluſieurs *Tournois*, pour faire honneur au Prince de Salerne, fils du Roi de Sicile. Ces Jeux furent funeſtes au jeune Robert, Comte de Clermont, qui y reçut ſur la tête de ſi furieux coups, qu'il en perdit l'eſprit. Il venoit d'être fait Chevalier, & avoit épouſé l'héritière de Bourbon.

Les Papes ont défendu, mais inutile-

ment, ſous de griéves peines les *Tournois* : on y couroit comme on court aujourd'hui aux ſpectacles, que les caſuiſtes condamnent. Il n'a pas moins fallu que la mort tragique de Henri II, pour en éteindre la fureur dans le cœur des François.

Ce dernier *Tournoi* ſe donna, en 1559, à l'occaſion du mariage de ſa fille Eliſabeth avec Philippe II, Roi d'Eſpagne, & de ſa ſœur Marguerite avec le Duc de Savoye. Henri II, après avoir remporté, pendant deux jours, toute la gloire de ces ſortes de combats qu'il aimoit beaucoup, & dans leſquels il montroit la plus grande adreſſe, voulut, comme on étoit prêt de finir, rompre encore une lance avec le Comte de Montgommery, Capitaine des Gardes Écoſſoiſes. La Reine conjura le Prince pluſieurs fois de n'en rien faire ; mais il s'obſtina & parut dans la lice. Les deux lances ſe rompirent au premier choc. Le Comte atteignit le Roi d'un tronçon qui lui reſta dans la main, & un éclat entra fort avant dans l'œil droit du Roi, qui en mourut onze jours après, & qui recommanda, en mourant, de ne point inquiéter le Comte de Montgommery, qui étoit la cauſe innocente de ſa mort.

Mais la Reine, ſous prétexte de la

rebellion de ce Comte qui avoit été pris les armes à la main, demanda sa mort avec autant de vivacité, que s'il avoit commis un assassinat. Elle le poursuivit pendant quinze ans, & le fit mourir sur l'échafaud, en l'an 1574. Ce malheureux Comte avoit onze enfans, neuf garçons & deux filles. Le même arrêt qui condamna le père à la mort, dégrada de noblesse les enfans, & les déclara *vilains* (c'est-à-dire roturiers) intestables & incapables de posséder aucun office dans le royaume. Le Comte, monté sur l'échafaud, harangua le peuple, & finit par ces mots : *Faites sçavoir à mes enfans qui sont ici déclarés roturiers, que s'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever, je consens à l'arrêt.*

Si depuis plusieurs siécles il n'y a plus eu de *Tournois* en France, on les fait revivre de tems en tems dans les pays du nord ; & on a vû que l'année 1766 ; il y en a eu deux en Russie par l'ordre de l'Impératrice de toutes les Russies.

TORTUE.

Cet animal est un Symbole assez ordinaire de Mercure. Appollodore dit que » ce Dieu ayant trouvé devant sa caverne » une *Tortuë* qui broutoit l'herbe, il la

» prit, vuida tout le dedans, mit sur » l'écaille des cordelettes faites de peaux » de bœufs qu'il venoit d'écorcher, & en » fit une Lyre. « En effèt cet instrument s'appelloit en latin *Testudo*, Tortuë, parceque sa forme approchoit assez de l'écaille d'une *Tortuë.* La Tortuë étoit aussi un Symbole de Silence.

TOURMENT.

Ce sont les divers Attributs que l'on donne à ce sujèt qui caractérisent les *Tourmens* divers dont l'humanité peut être affligée.

On représente une figure dont l'attitude agitée indique les douleurs qu'elle ressent. Sa tête entourée d'épines, signifie les *Tourmens* de l'esprit. L'affreux Serpent qui la menaçe, dénote que la crainte du peril le rend plus redoutable, & le Vautour qui lui ronge le cœur est l'image de la souffrance corporelle, sous laquelle l'humanité est obligée à la fin de succomber.

TOURNESOL.

On dit que cette Plante se tourne toujours vers le soleil. Mais ce nom lui a été donné, parce que cette fleur paroît dans les plus grandes chaleurs, lorsque le Soleil est dans le Tropique du Cancer.

TOURTERELLE.

Oiseau, Symbole de Fidélité entre amis, entre mari & femme, & même des sujèts envers leurs Princes, & des àrmées envers leurs Généraux. On trouve sur le revers d'une Médaille d'Éliogabale une femme assise, tenant d'une main une *Tourterelle* avec cette Inscription, *Fides exercitûs*. Ce Symbole est fondé sur ce que dans cette espece d'oiseau, le mâle & la femelle volent ordinairement ensemble, & qu'elle semble gémir quand elle a perdu son pair.

TRAGÉDIE.

La dignité de ce Poëme, la douleur qu'il cause, & la terreur qu'il inspire, sont caractérisés par la figure d'une belle femme majestueuse, chaussée en cothurne, vêtuë de deuil, & tenant un poignard ensanglanté. Elle a un mouchoir dont elle essuye ses larmes, & dans le fond on voit un Trophée de dépouilles héroiques, & un Palais embrasé.

Boileau, dans le Chant 3e. de son Art Poétique, dit:

Ainsi pour nous charmer, la *Tragédie* en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs;

D'Oreste parricide exprima les alarmes ;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

TRAHISON.

Cet infame excès qui déshonore l'humanité, est personnifié par une vieille femme d'aspect affreux, qui caresse un jeune adolescent, & qui dans le même tems qu'elle lui donne un baiser, se prépare à lui donner un coup de poignard.

TRANQUILLITÉ.

On a trouvé à Nettuno dans la Campagne de Rome, sur le bord de la mèr, un Autel avec cette inscription : Autel de la Tranquillité, *Ara Tranquillitatis*, sur lequel est représentée une barque avec une voile tenduë, & un homme assis au gouvernail. On dit qu'elle avoit un Temple à Rome hors la porte Collatine. Cette Divinité étoit bien distinguée de la Paix & de la Concorde.

La *Tranquillité* est représentée assise paisiblement, & regardant une mèr en calme. Son Symbole est un Alcion dans son nid. Cet oiseau a le plumage bleu, vert & rouge, & le bec tranchant. Les Anciens le considéroient comme le précurseur du beau tems.

Voyez dans les Métamorphos. d'Ovide, Liv. II, ce qu'il dit de l'Alcion.

Perque dies placidos hyberno tempore ſeptem
Incubat halcyone pendentibus æquore nidis.
Tum via tuta maris : ventos cuſtodit & arcet
Æolus egreſſu : præſtatque nepotibus æquor.
Hos aliquis ſenior circum freta lata volantes
Spectat : & ad finem ſervatos laudat amores.

TRÉPIED SACRÉ.

C'étoit un inſtrument à trois pieds, qui entroit dans les Actes de Religion chez les Payens. Ils étoient faits pour l'ordinaire à l'imitation de celui du Temple de Delphes, ſur lequel la Pythie s'aſſeyoit pour rendre ſes Oracles. Ce *Trépied* étoit poſé ſur l'ouverture d'une caverne, d'où ſortoit une exhalaiſon prétenduë divine, qui inſpiroit l'avenir. Hérodote dit que les Grècs victorieux des Perſes à la Bataille de Platée, levèrent un dixième ſur les dépouilles, pour en faire un *Trépied* d'or qu'ils conſacrèrent à Apollon. Ce *Trépied* fut poſé ſur un Serpent d'airain à trois têtes, dont les différens contours faiſoient une grande baſe, qui s'élargiſſoit à meſure qu'elle deſcendoit vers la terre. Athenée appelle ce *Trépied*, le Trépied de la Vérité ; & dit qu'il appartient à Apollon, à cauſe de la Vérité de ſes oracles ; & à Bacchus,

à cause de la Vérité qui est dans le vin & dans les ivrognes. Ces *Trépieds* sacrés se trouvent de différentes formes : les uns ont des pieds solides, les autres sont soutenus sur des verges de fer. Il y en avoit qui étoient d'espèces de siéges, ou de tables, ou bien en forme de cuvettes : il y en avoit aussi qui servoient d'Autels, & sur lesquels on immoloit des victimes.

TRÈVE.

Elle est assise sur un Trophée d'armes, & sans casque. Elle a cependant encore sa cuirasse, pour marquer que les hostilités ne sont que suspenduës, par une condition réciproquement fondée sur la bonne foi : ce qui est indiqué par sa main gauche qu'elle tient appuyée sur sa poitrine, en signe d'assurance; & par l'épée qu'elle tient de la main droite, dont la pointe est baissée vers la terre.

TRIBULATION.

Cette affliction intérieure de l'âme est caractérisée par une femme vêtuë d'une robe noire, ayant les cheveux épars & abattus. Elle tient un Cœur sur une enclume, & le bat avec un petit fléau,

fait comme ceux dont on ſe ſert pour battre le bled. C'eſt du nom Latin de cet inſtrument, que l'on a formé le mot de *Tribulation.*

TRICEPS.

On donnoit à Mercure le nom de *Triceps*, ou à trois têtes ; parcequ'il ſe trouvoit également en fonction & dans le ciel, & ſur la terre, & dans les enfers ; & qu'il avoit trois différentes formes, ſuivant les trois différens endroits où il étoit employé.

TRIDENT.

Scèptre à trois pointes, ou fourche à trois dents, qui fait le Symbole le plus commun de Neptune, pour marquer ſon triple pouvoir ſur la mèr, de la *Conſerver*, de la *Troubler*, & de l'*Appaiſer.* C'étoit peut-être une eſpèce de Scèptre dont les Rois ſe ſervoient autrefois, ou plutôt un inſtrument de marin, un Harpon dont on fait ſouvent uſage en mèr pour piquer les gros poiſſons que l'on rencontre. Ce furent les Cyclopes qui en firent préſent à Neptune dans la guerre contre les Titans. On dit que

Mercure vola un jour à Neptune son Trident; c'est-à-dire, qu'il devint habile dans la Navigation.

TRIÉTÉRIDES.

Fêtes de trois en trois années, que faisoient les Béotiens & les Thraçes en l'honneur de Bacchus, & en mémoire de son expédition des Indes qui dura trois ans. Cette Solemnité étoit célébrée par des Matrones divisées par bandes, & par des Vierges qui portoient les Thyrses; les unes & les autres saisies d'enthousiasme ou d'une fureur bachique, chantoient l'arrivée de Bacchus, qu'elles croyoient présent à leur compagnie pendant cette fête, même qu'il vivoit & conversoit parmi les hommes.

TRIGLIA.

Femme à trois têtes que les anciens habitans de la Lusaçe adoroient. On nourrissoit dans son Temple un cheval noir, qui étoit spécialement consacré à la Déesse, & lorsqu'il y avoit demeuré quelques années, le Prêtre qui en avoit soin le menoit à la guerre pour en tirer des présages.

TRIOCULUS.

Il y avoit dans le Temple de Minerve à Corinthe, un Jupiter en bois, qui avoit deux yeux, comme la nature les a placés aux hommes, & un troisième au milieu du front. On peut raisonnablement conjecturer, dit Pausanias, que Jupiter a été représenté avec trois yeux, pour signifier qu'il règne premierement dans le Ciel, comme on le voit communément; secondement dans les Enfers; car le Dieu qui tient son empire dans ces lieux souterrains est aussi appellé Jupiter par Homère; troisièmement enfin sur les Mèrs, comme le témoigne Eschile. » Quiconque a donc » fait cette Statuë, je crois qu'il lui a » donné trois yeux, pour faire entendre » qu'un seul & même Dieu gouverne les » trois parties du Monde, que les autres » disent être tombées en partage à trois » Dieux différens.

TRIPTOLÈME,

Fils d'Eleusine, selon Hygin, ou plutôt, comme dit Pausanias, fils de Céléus, fils d'Eléusine & de Méhaline, enseigna le premier en Grèce la manière de cultiver la terre. C'est de-là que les Poëtes

ont feint qu'il avoit été élevé & instruit par Cérès, qui l'ayant mis sur un char auquel étoient attachés des serpens aîlés, l'envoya par toute la terre, pour enseigner aux hommes à labourer la terre & à semer le bled. Le Philosophe Xénocrate rapporte les Loix que *Triptolème* avoit données aux Athéniens, écrites dans les tems d'Eleusine, lesquelles se rapportent à trois chefs : qu'il faut adorer les Dieux, honorer ses parens, & ne point manger de chair. Quelques-uns disent que *Triptolème* étoit petit-fils de Cranaüs, Roi d'Athènes, & fils de Pharus, qui avoit reçu Cérès ; d'autres disent que celui que les Grècs ont appellé *Triptolème*, est Osiris, lequel avoit apporté d'Égypte des bleds en Grèce, sur des vaisseaux, que l'on peut comparer à des serpens aîlés.

TRISMEGISTE.

Trois fois grand, ou Hermès, Philosophe Égyprien, qui dans cette langue se nommoit *Taüth*, étoit Conseiller d'Osiris, Roi d'Égypte. On lui attribue l'invention d'une infinité de choses utiles à la vie, entr'autres de l'Écriture, soit ordinaire, soit Hyérogliphique : les premieres Loix des

des Égyptiens, des Sacrifices, de l'Harmonie, de l'Astrologie, de la lutte & de la lyre. Il fut, dit-on, Conseiller d'Isis, femme d'Osiris.

Il y a eu, outre celui-là, un autre Hermès qui traduisit les ouvrages du précédent, concernant la Médecine, l'Astrologie, & la Théologie Égyptienne. Clément Alexandrin nous apprend qu'il y avoit trente-deux livres de Théologie & de Philosophie, & six de Médecine. Ces livres se sont perdus, & nous n'avons aujourd'hui que quelques livres qui portent son nom, & qui sont supposés. On dit qu'Hermès composa un traité, *de duodecim locorum sive signorum appellationibus*; un recueil de cent sentences d'Astrologie, & un traité d'Horoscopes. Quant à l'ouvrage qui est intitulé *Pimander*, Casaubon croit que ç'a été un chrétien qui l'a fait, pour soutenir le Christianisme par une fraude pieuse, en faisant dire à Hermès une partie de ce que les chrétiens croient. On juge que ce livre a été composé au commencement du deuxième siécle.

Hermès, étoient aussi des Statuës du Dieu Mercure, faites de marbre pour l'ordinaire, & quelquefois aussi de bronze, sans bras & sans pieds. Les Grècs & les Romains avoient coutume d'en mettre

dans les carrefours, & aux vestibules des maisons & des Temples. Suidas rapporte qu'on plaçoit des *Hermès* à Athènes, à l'entrée des Temples & des autres Edifices; parce que Mercure étoit le Dieu de la parole & de la vérité, qui devoit règner en ces lieux : c'est pourquoi, dit-il, ces Statuës étoient quarrées, pour signifier que la vertu est toujours semblable à elle-même, de quelque côté qu'on la regarde. Ces *Hermès* se mettoient aussi dans les carrefours, & grands chemins, parce que Mercure qui étoit le courier des Dieux, présidoit aux chemins. L'origine des *Termes*, que nous voyons aux portails, & aux balcons de nos bâtimens, vient de ces *Hermès* Athéniens; qu'on plaçoit aux vestibules des maisons, & aux ornemens des Temples. On feroit mieux de les appeller *Hermes*, que des Termes; car quoique les Termes appellés *Termini* par les Latins, fussent des pierres quarrées, auxquelles ils ajoûtoient quelquefois une tête; néanmoins ils étoient plutôt employés, pour marquer les limites des champs & des possessions de chaque particulier, que pour servir d'ornement aux bâtimens. Les Latins même avoient d'autres noms pour signifier les figures & Statuës des femmes sans bras & sans

pieds, qu'ils plaçoient dans les Édifices, pour soutenir les galeries & les portiques, & pour porter les architraves. Ils les appelloient, après les Grecs, *Caryatides* ou *Persiques* ; & ils nommoient *Télamones*, les figures d'hommes, qui soutenoint les saillies des corniches : mais notre langue, qui craint les aspirations, a préféré le nom de Termes, à celui de *Hermès*. On voit encore à Rome quantité de ces Statuës quarrées, apportées de la Grèce, qui soutiennent les têtes de plusieurs Poëtes, Philosophes & Capitaines illustres.

Les femmes cultivoient particulièrement ces Statuës, & les ornoient aux parties que la pudeur ne permet pas de nommer. Prétendant par-là se procurer une fécondité qu'elles n'avoient point.

TRITON.

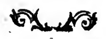
Dieu marin, étoit fils de Neptune & d'Amphytrite ou de la Nymphe Salacie; ou (selon d'autres) de l'Océan & de Thétis. Les Poëtes ont débité qu'il étoit le Trompette de Neptune, & l'ont représenté sous la figure d'un homme jusqu'au nombril, dont le bas du corps finit en poisson, avec une queuë de dauphin, &

qui a les deux pieds ſemblables à ceux d'un cheval, portant toujours en main une conque creuſe, qui lui ſert de Trompette. La plupart des Dieux Marins ſe nomment *Tritons*, & ſe peignent ordinairement avec des coquillages, des perles & du corail, ainſi que les Néréides.

On veut qu'il y ait eu des *Tritons*; & beaucoup d'Hiſtoriens en font foi. Pline, *L. 9, c. 51*, rapporte que certains Ambaſſadeurs, venus de Liſbonne, témoignèrent à l'Empereur Tibère qu'ils avoient vu & ouï un *Triton* jouer de ſa conque dans une caverne ſur le rivage de la mer. Le Pere Girardi, dans *ſes additions ſur Ælien*, témoigne que lorſqu'il étoit en Albanie, on en prit un qui violoit les filles, lorſqu'il les attrapoit ſur la côte, & qui, de déplaiſir, ſe laiſſa mourir de faim.

TRIVIA.

Surnom de Diane ou d'Hécate, parce que, dit Varron, on la mettoit aux lieux qui faiſoient le concours de trois chemins, ou parce qu'elle eſt la même que Lune, qui ſuit trois chemins dans ſa courſe en hauteur, largeur & longueur.



Troie.

Ville célebre de l'Asie mineure, sur le bord de la mer : Laomédon la fit environner de si fortes murailles, qu'on attribua cet ouvrage à Apollon, Dieu des beaux arts. Les fortes digues qu'il fallut faire contre les vagues de la mer, passèrent pour l'ouvrage de Neptune ; &, comme dans la suite les vents & les inondations ruinèrent une partie de ces ouvrages, on publia que Neptune s'étoit vengé du perfide Laomédon.

Le siége de Troie dura dix ans : la destinée de cette Ville, selon Homère, dépendoit d'Hector ; Troie devoit se défendre tant qu'il seroit en vie, c'est-à-dire, que ce Prince fut son plus grand défenseur. Les Poëtes postérieurs à Homère ont ajouté que la ruine de *Troie* étoit attachée à certaines fatalités qui devoient être accomplies auparavant. La première étoit qu'elle ne pouvoit être prise, s'il n'y avoit parmi les assiégeaus un descendans d'Éacus. Secondement, il falloit avoir les fléches d'Hercule : en troisième lieu, on devoit enlever le Palladium. Il falloit quatrièmement empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe.

La cinquième fatalité étoit la mort de Troile, fils de Priam, & la destruction du Tombeau de Laomédon. Enfin Troie ne pouvoit être prise sans que les Grècs eussent, dans leur armée, Télephe, fils d'Hercule, & d'Angé, allié des Troyens.

A la fin de la dixième année, les Grècs, lassés d'un siége qui duroit depuis tant d'années, & rebutés par tant de veines attaques où le destin leur avoit été contraire, eurent recours à un stratagême. Ils s'avisèrent de construire, suivant les leçons de Pallas, un cheval énorme, haut comme une montagne, composé de planches de sapin artistement jointes ensemble; & ils publièrent que c'étoit une offrande qu'ils consacroient à cette Déesse pour obtenir un heureux retour. On tira ensuite au sort les Soldats qui devoient être enfermés dans les vastes flancs de ce cheval. Les Troyens voyant ce colosse sous leurs murs, se proposèrent de le faire entrer dans leur Ville, & de le plaçer dans la citadelle: on abbat une partie des murailles de la Ville, on fait entrer ce monstre fatal, & on le place à la porte du Temple de Minerve. La nuit suivante, pendant que tout le monde dormoit profondément, le traître Sinon va ouvrir les flancs du cheval,

& fait ſortir les Grècs qui y étoient cachés. Sur cette fable de Virgile, Pauſanias s'explique ainſi : » ce fameux cheval » de bois étoit certainement une machine » de guerre propre à renverſer des murs, » ou bien il faut croire que les Troyens » étoient des ſtupides & des inſenſés, qui » n'avoient pas ombre de raiſon. « L'on croit que cette machine étoit la même que l'on a depuis appellée *Aries* ou *Bélier*. D'autres ont dit que les Grècs firent réellement ſemblant de ſe retirer; qu'ils posèrent une embuſcade dans une caverne voiſine; que les Troyens croyant n'avoir plus rien à craindre des Grècs, gardèrent négligemment leurs murailles, & ſe livrèrent à la joie & à la débauche; que les Grècs cachés eſcaladèrent les murs pendant la nuit, tuèrent les gardes, & ouvrirent les portes à toute l'armée, qui ſaccagea, & brûla la Ville cette même nuit.

TROMPERIE.

Elle ſe peint belle & riante, préſentant graçieuſement une corbeille remplie de fleurs, parmi leſquelles eſt un ſerpent. Elle tient cachés derrière elle pluſieurs hameçons. Ses jambes ſont terminées en queuë de Serpent, pour marquer qu'elle

rampe pour s'élever, & parvenir à ses fins.

Trompette.

Il y avoit à Corinthe un Temple sous le titre Minerve *Trompette*, qui avoit été bâti par Hégélaüs, fils de Tyrrhène, pour honorer la mémoire de son père qui étoit l'inventeur de la *Trompette*.

Trophonius,

Fils d'Apollon, selon les Payens, avoit bâti en son honneur un Temple à Lébadie, Ville des Grècs, dans la Béotie, où l'on alloit consulter l'Oracle. Le lieu où il rendoit ses réponses, étoit dans un bois sur la montagne. Son enceinte étoit de marbre, à la hauteur de deux coudées; &, sur ce pourtour de marbre, étoient dressées plusieurs obélisques d'airain. Au-dedans de ce circuit, il y avoit une caverne creusée dans la montagne, ressemblant en quelque façon à un four, où l'on ne descendoit point par des degrés, mais avec une petite échelle. Au fond de cette caverne, on en trouvoit une autre fort petite, où celui qui étoit descendu, présentoit les pieds, s'étant couché par terre, & tenant en ses deux mains deux

gâteaux faits avec du miel, pour donner aux Serpens, disoit-on, & les endormir; alors il étoit attiré dedans par une vertu secrette. Celui qui avoit résolu d'entrer dans cette Antre de *Trophonius*, se retiroit pendant quelques jours avec les Prêtres du Temple, & offroit plusieurs sacrifices. Ensuite il se lavoit dans trois petites rivières, qui couloient proche du Temple, & on lui montroit l'Idole de *Trophonius* qu'il adoroit. Après ces cérémonies, il marchoit vers la caverne vêtu d'une tunique de lin avec une ceinture de franges, & y descendoit comme nous venons de le dire. Là il entendoit une voix, ou il avoit quelque vision qui l'instruisoit de l'avenir; puis il en sortoit les pieds devant, & étoit repoussé dehors, comme il avoit été attiré. Etant de retour, les Prêtres le mettoient dans un trône, appellé *le Trône de Mnemosyne*, (Déesse de la Mémoire) & lui demandoient ce qu'il avoit vu ou entendu : ensuite ils le reconduisoient dans un lieu consacré à la bonne fortune & au bon génie, où il faisoit écrire sur un tableau tout ce qu'il avoit appris de l'Oracle. Tout cela n'étoit qu'un artifice des Sacrificateurs pour séduire le peuple : il y avoit de ces fourbes cachés dans la petite caverne, qui tiroient

l'homme par les pieds : auſſitôt qu'il y étoit entré, il y étoit étourdi & endormi par la fumée de certaines drogues, qui lui excitoient des ſonges extraordinaires*, contre leſquels les Sacrificateurs avoient des préſervatifs pour eux ; &, pendant cet aſſoupiſſement, l'un d'eux ſortoit de la caverne pour le retirer par les pieds. On diſoit que celui qui étoit deſcendu dans l'Antre de *Trophonius*, ne rioit plus de ſa vie.

Ce *Trophonius*, dont l'Antre étoit ſi célèbre, avoit été l'un des premiers Architectes Grècs. Selon quelques-uns, il étoit frère d'Argamède, qui excelloit en cet art, & fils d'Ergenius, Roi de Thèbes : il eſt certain du moins qu'ils étoient liés d'amitié, & qu'ils travaillerent enſemble avec beaucoup de réputation. Entre les ouvrages qu'ils firent en divers lieux, on eſtimoit fort un Temple conſacré à Neptune, proche de Mantinée, dans le Péloponèſe; mais particulièrement le fameux Temple d'Apollon, qui étoit à Delphes. Cicéron rapporte que l'ayant achevé, ils prièrent Apollon de leur accorder, pour récompenſe de leur travail, ce qu'il jugeroit de plus utile à l'homme, & que trois jours après on les trouva morts ; ce qui ne s'accorde pas avec ce que Pauſanias en écrit

contre les traditions ordinaires. Cet Auteur dit qu'après avoir fini ce Temple de Delphes, ils travaillèrent encore à plusieurs bâtimens, & qu'entre-autres ils en firent un à Lébadie, Ville de Béotie, où Hyricus mit son trésor, qui fut, à ce qu'il rapporte, la véritable cause de la mort de ces deux Architectes.

TRUIE.

Cet animal étoit la victime la plus ordinaire de Cérès & de la Déesse Tellus. On sacrifioit à Cybèle une *Truie* pleine. Lorsqu'on juroit quelqu'alliance ou qu'on faisoit la paix, elles étoient confirmées par le sang d'une *Truie*; c'est ainsi que Virgile représente Romulus & Tatius, se jurant une alliance éternelle devant l'autel de Jupiter, en immolant une Truie, *cæsâ porcâ*.

TUCCIA,

Vestale, ayant été accusée d'inceste, s'en purgea en cette manière, au rapport de Pline & de Valère Maxime. Elle prit un crible & fit cette prière : " Vesta, si » j'ai toujours conservé la chasteté en cé» lébrant vos Sacrés Mystères, faites en-

» core que l'eau que je puiserai avec ce
» crible dans le Tibre, y demeure jus-
» qu'à que je l'aurai rapportée à votre
» temple. « Elle alla puiser l'eau avec confiance, la rapporta dans le crible, sans qu'elle s'écoulât, & confondit ses accusateurs par une preuve solemnelle de son innocence. Valere Maxime ajoute à ce récit : » ces vœux étoient téméraires ;
» néanmoins la nature s'y soumit. « Il faudroit d'autres témoins que les deux auteurs cités pour persuader de la vérité de cette merveille. Pline place ce fait à l'an de Rome 519, lorsqu'on ferma pour la première fois depuis Numa, le Temple de Janus.

TUISTON,

Que les Anciens Germains regardoient comme l'Auteur de leur nation, étoit fils de la Terre; c'est-à-dire, qu'on ignoroit son origine. Il donna des Loix aux Germains, les poliça, établit des Cérémonies Religieuses parmi eux, & s'acquit de la part de son peuple tant de vénération, qu'après sa mort, il fut mis au rang des Dieux. Une des principales cérémonies de son culte étoit de chanter ses louanges qu'on avoit mises en vers. César croit que c'étoit Pluton qu'on honoroit sous le nom de *Tuiston*.

T U N I Q U E.

Eſpece de veſte ; habit de deſſous que portoient autrefois les Anciens, tant à Rome qu'en Orient. Le peuple ne portoit ordinairement qu'une *Tunique* ſimple, ſans manteau. Mais ceux qui étoient d'une condition plus relevée ou plus riche, portoient une robbe ou un manteau par-deſſus. La *Tunique* étoit le propre des hommes : la robbe de deſſous ne s'appelloit pas *Tunique*, mais *Stola*, d'où nous avons fait étolle. Les Philoſophes portoient un manteau ſans *Tunique ;* enſorte qu'ils étoient à demi-nuds. La *Tunique* ou robbe de deſſus que portoient les Sénateurs, étoit enrichie de pluſieurs petits morçeaux de pourpre taillés en forme de clous larges, que l'on appelloit le *Laticlave.* Les Chevaliers n'avoient ſur leur *Tunique* que des clous étroits : c'étoit l'*Anguſticlave.* Le peuple portoit la *Tunique* ſans clous; & ces trois différentes ſortes de *Tuniques* diſtingueoient les trois Ordres du Peuple Romain.

La *Tunique* étoit un habillement commun aux hommes & aux femmes, mais la forme en étoit différente. Les femmes avoient accoutumé de les porter beaucoup

plus longues que les hommes; &, lorsqu'elles ne leur donnoient pas toute la longueur ordinaire, c'étoit sortir de la modestie de leur sexe, & prendre un air trop cavalier.

Non-seulement les *Tuniques* des Dames étoient distinguées par la grandeur, elles l'étoient aussi par des manches qu'il n'étoit permis qu'à elles de porter. C'étoit parmi les hommes une marque de mollesse, dont les temps de la République n'avoient point montré d'éxemples. César ne put pas même sur cela se mettre à l'abri des reproches; mais ses mœurs étoient aussi efféminées que son courage étoit élevé.

La *Tunique* prenoit si juste au col, & descendoit si bas dans les femmes pleines de retenues, qu'on ne leur voyoit que le visage.

Elles laissoient à découvert cette partie des épaules qui est jointe au bras.

Lorsque le Luxe eut amené l'usage de l'or & des pierreries, on commença impunément à montrer encore la gorge; la vanité gagna du terrein, & les *Tuniques* s'échancrèrent davantage : souvent les manches, au rapport d'Élien, n'en étoient point cousues; & du haut de l'épaule jusqu'au poignèt, elles s'attachoient avec des agraffes d'or ou d'argent : de telle sorte

qu'un côté de la *Tunique* poſant à demeure ſur l'épaule gauche, l'autre côté tomboit négligemment ſur la partie ſupérieure du bras droit : ainſi les *Tuniques* étoient ouvertes par les côtés, à peu près comme nos chemiſes d'hommes.

Leur nombre s'augmenta chez les Romains, d'abord parmi les hommes dont les femmes ſuivirent l'éxemple; mais le goût en forma la différence. La première étoit une ſimple chemiſe; la ſeconde une eſpece de rochèt, & la troiſième, c'eſt-à-dire, celle qui ſe mettoit par deſſus, ſe nommoit *Stole*.

TURNUS,

Roi des Rutules, étoit fils de Daunus & de Vénilie, & neveu de la Reine Amate. Il fut élevé dans le Palais de Latinus, & ſe flattoit d'épouſer la Princeſſe Lavinie : mais les Dieux, par d'effrayans prodiges, s'oppoſoient à ce mariage, dit Virgile. *Turnus* voyant qu'Énée lui étoit préféré, ſe mèt à la tête de ſes Rutules, & porte la guerre dans le Latium. Après deux batailles perduës contre les Troyens, il conſent à un combat ſingulier avec Énée, qui en avoit propoſé le défi, & demande à Latinus que le vainqueur ſoit

ſon gendre & ſon ſucceſſeur. Virgile fait commençer ſingulièrement ce combat : » *Turnus*, dit-il, apperçoit une de ces » groſſes pierres qui ſervent de bornes à » un champ pour en fixer les limites. » Douze hommes, tels que ce ſiècle en » produit, auroient levé avec peine cette » maſſe énorme : cependant *Turnus*, dans » ſa fureur, la lève, & courant ſur Énée, » il lui lançe cette pierre. Au moment » qu'il la jette, il ne s'apperçoit pas lui- » même de ſon prodigieux effort; cepen- » dant ſon poids immenſe fait plier ſes » genoux, & épuiſe toutes ſes forces. La » pierre roulante dans l'air, ne peut par- » courir toute l'eſpace qui eſt entre lui & » ſon rival, ni lui porter le coup funeſte » dont elle le menace. « *Turnus*, après un pareille effort, n'eſt plus en état de ſe défendre : il eſt bleſſé à la cuiſſe par ſon ennemi; & tombant par terre, il ſe reconnoît vaincu, & demande la vie.

TUTÉLAIRES.

Il eſt parlé, dans les Anciens Auteurs, des Dieux *Tutélaires* ſous différens noms : on ne peut guère les diſtinguer des Dieux Pénates; car ils avoient tous les mêmes fonctions, qui étoient de défendre &

conserver la patrie. Il paroît pourtant que la qualité de Dieu *Tutélaire* avoit une espece de prééminence sur les Pénates; c'étoient des grands Dieux qui prenoient soin d'un Peuple dont ils étoient particulièrement honorés comme les Patrons du lieu. Telle étoit Minerve à Athènes, Junon à Samos & à Carthages, Mars dans la Thraçe, Vénus à Paphos & à Cythère. Les Romains, dit Macrobe, avoient un Dieu *Tutélaire;* &, quand ils assiégoient quelques Villes, dit Pline, ils faisoient évoquer par un Prêtre le Dieu *Tutélaire* de cette Ville, en le priant de se retirer chez eux, & lui promettant de l'honorer plus qu'il ne l'étoit dans sa propre Ville.

TUTELE.

La figure d'une matrone qui tient un livre où est écrit le mot, *Computa*; & sur lequel sont des balances, exprime ce sujèt. On connoît, par ces Attributs, la justesse & l'équité requise dans l'administration des biens d'un pupille. Le soin personnel, qui n'est pas de moindre conséquence que le précédent, est indiqué par le drapeau dont cette figure couvre un berçeau, dans lequel dort un enfant. La Vigilance requise à la qualité du Tuteur est symbolisée par le Coq.

Tutelina.

Divinité Romaine, qui veilloit à la conservation des moissons & des fruits de la terre déja recueillis. On lui avoit érigé des Statuës, des Autels & un Temple, qui étoit sur le Mont-Aventin.

Tyndare,

Fils d'Oëbalus, Roi de Sparte, & de Gorgophone, fille de Persée, devoit naturellement succéder à son père : mais Hipocoon, son frère, lui disputa la couronne, & l'obligea de se retirer en Messénie, jusqu'à ce qu'il fut rétabli sur le trône par Hercule. Il épousa Léda, dont il eut quatre enfans, Pollux & Hélène, Castor & Clytemnestre. On dit que *Tyndare* fit faire une Statuë de Vénus avec des chaînes aux pieds, pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable; ou selon d'autres, pour se venger de Vénus à qui il imputoit l'incontinence de ses propres filles. Lorsqu'il vit que sa fille Hélène étoit recherchée en mariage par plusieurs Princes de la Grèce, il assembla tous les prétendans, immola un che-

val en préſence de pluſieurs, & leur fit prêter ſerment ſur la victime : Que tous vengeroient Hélène & ſon époux, s'il arrivoit jamais que l'un ou l'autre fût outragé.

TYPE.

Les Théologiens ſe ſervent de ce Terme pour ſignifier un *Symbole*, un *Signe* ou une *Figure* d'une choſe à venir.

C'eſt ainſi que le Sacrifice d'Abraham, l'Agneau Paſcal, &c. étoient les Types ou figures de notre Rédemption. Le Serpent d'Airain étoit le *Type* de la Croix.

Les *Types* ne ſont pas de ſimples conformités ou analogies que la Nature fait naître entre deux choſes d'ailleurs différentes, ni des images arbitraires, qui n'ont d'autre fondement que la reſſemblance caſuelle d'une choſe à une autre. Il faut outre cela que Dieu ait eu une intention particulière de faire un *Type*, & qu'il ait déclaré expreſſément que ce *Type* en eſt un ; ou que l'autorité de *Jeſus-Chriſt* & des Apôtres, ou celle d'une tradition conſtante, aient décidé que telle ou telle choſe eſt *Type* par rapport à telle ou telle autre ; autrement, & s'il étoit libre à chaque particulier de mettre des *Types* où il veut, & où il juge à propos, l'Écri-

ture deviendroit un livre où l'on trouveroit tout ce qu'on voudroit.

M. Gale distingue les *Types* en Historiques & en Prophétiques. Les derniers sont ceux dont les Anciens Prophètes se sont servis dans leurs inspirations. Les premiers sont ceux dans lesquels des choses arrivées ou des Cérémonies instituées sous l'Ancien Testament, ont figuré d'avance, pronostiqué ou annoncé *Jesus-Christ*, ou des choses qui ont rapport à lui dans le Nouveau Testament.

Les Anciens Pères de l'Église, aussi-bien que les Critiques modernes, sont extrêmement partagés sur la nature & l'usage des Types, & sur les représentations Typiques qui se trouvent dans l'Ancien Testament; & c'est ce qui fait une des grandes difficultés que l'on a à entendre les Anciennes Prophéties, & à concilier l'Ancien Testament avec le Nouveau.

On ne peut disconvenir en effet qu'il n'y ait eu des *Types* instituées par la Sagesse divine, pour être les ombres & les figures des choses à venir; &, quoique les hommes soient tombés, à cet égard, dans bien des excès, & que plusieurs se soient imaginés voir des *Types* par-tout, comme Origine, qui trouvoit des Myf-

tères jusques dans les Chaudrons du Tabernacle, on doit se contenter des plus sensibles, & des plus frappans; ou de ceux dont l'application a déja été faite par une autorité supérieure en fait de religion. Mais il n'en faut point proposer, sans les prouver autant qu'il est possible, & sans faire voir que ce sont en effet des *Types*, afin de se conformer à la solidité du raisonnement des Apôtres qui en ont tiré des argumens.

TYPHON,

Géant, étoit fils du Tartare & de la Terre, selon Hésiode, ou plutôt de Junon seule. Selon Homère, cette Déesse, indignée de ce que Jupiter avoit enfanté Minerve, sans aide ni compagne, frappa la Terre de sa main, & en reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent, dont naquit ce Typhon. Sa taille étoit prodigieuse; car d'une main, il touchoit l'Orient, & de l'autre, l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux étoiles; ses yeux étoient tout de feu : il vomissoit des flammes par la bouche, & par les narines : son corps étoit couvert de plumes entortillés de serpens ; & ses cuisses & ses jambes avoient la figure de deux gros Dragons.

Ce Monstre se présenta avec les autres Géans, pour combattre & détrôner les Dieux, auxquels il fit si grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en Égypte, où ils se changèrent en de nouvelles formes. Enfin Apollon le tua à coups de fléches, ou, selon d'autres, Jupiter le foudroya, & le précipita sur le Mont-Gibel. Ovide décrivant son énorme grandeur, dit que la Sicile, qui est bornée de trois caps ou promotoires, repose toute entière sur son corps, ayant le Pélore ou Cap de Faro sur sa main droite, le Pachin ou Cap de Passaro sur la gauche, le Lylibée ou Cap de Coco sur les cuisses, & le Mont-Gibel sur sa tête. Quelques-uns disent que *Typhon* a été un Roi d'Égypte fort cruel, qui tua son frère Osiris, afin d'usurper le Royaume; mais qu'il fut vaincu par Isis, femme d'Osiris, qui lui fit porter la peine de son parricide.

TYRANNIE.

On peint la *Tyrannie* sous la figure d'une femme pâle, & dont la vûë égarée signifie que cet odieux excès d'injustice & de cruauté, est toujours accompagné de la crainte & du trouble. Sa couronne

eſt de fer, ſon ſcèptre eſt une épée nue: elle a une cuiraſſe, préſente un joug, & ſa robbe eſt tachée de ſang.

TYRO,

Fille du célèbre Salomonée, devenuë amoureuſe du divin fleuve Enipée, dit Homère, le plus beau de tous les fleuves qui arroſent les campagnes : elle alloit ſouvent ſe promener ſur ſes charmantes rives. Neptune prenant la figure de ce fleuve, profita de l'erreur de cette belle Nymphe à l'embouchure du fleuve, dont les eaux s'élevant comme une montagne, & ſe courbant comme en voûte, environnèrent, & couvrirent ces deux amans. Il eut d'elle les dernières faveurs, après lui avoir inſpiré un doux ſommeil, qui l'empêcha de le reconnoître. A ſon reveil, le Dieu lui annonça que, quand l'année ſeroit revolluë, elle mettroit au monde deux beaux enfans, qui ſeroient tous deux Miniſtres du Grand Jupiter. Ce furent Pélias & Nélée, dont l'un règna à Iolchos, & l'autre à Pylos. Après cette aventure, Tyro épouſa Créthéus, de la raçe des Éolides, dont elle eut Éſon, Pherès & Amithaon.

V.

VINGTIEME lettre de l'Alphabeth, & la cinquième des voyelles. Il y a aussi des U consonnes, qui sont marqués dans les Grammaires ainsi V. La prononciation de l'U, telle que nous l'avons maintenant, vient de l'Ancien Gaulois; car tous les autres Peuples de l'Occident ont prononcé *ou*. Chez les Romains, la lettre *u* remplissoit aussi le son de la diphtongue *ou*. Les Imprimeurs appellent *u trema*, lorsqu'il y a deux petits points sur l'*ü*.

V, est aussi une lettre numérale, qui signifie *cinq*, suivant ces vers :

V *Verò quinque dabit tibi, si rectè numerabis.*

Quand on y mèt un titre par-dessus, V̄, il signifie *Cinq Mille.*

VACANA.

Divinité de la Campagne chez les Romains : c'étoit la Déesse qui présidoit au repos des gens de la campagne. C'est pour cela qu'ils lui faisoient des vœux & des sacrifices en hiver, lorsqu'ils avoient fait toutes leurs recoltes, & que la saison leur donnoit du repos. Le culte de

Vacana

Vacana étoit très-ancien dans l'Italie, & y étoit établi long-tems avant la Fondation de Rome. Porphyrion, Commentateur d'Horace, a dit que *Vacana* étoit une Déesse des Sabins; qu'elle n'avoit point de figure certaine sous laquelle on la représentât; que les uns la prenoient pour Bellone, d'autres pour Minerve ou pour Diane. Varron croit que c'étoit la Victoire que les Sabins honoroient sous ce nom.

VAINE GLOIRE.

La *Vaine Gloire* est un manque de Jugement, qui fait croire que l'on mérite de l'admiration, parce que l'on s'admire. On la personifie par une femme altière, vêtue richement, ayant le regard dédaigneux; tenant une Trompette, & respirant avec satisfaction l'odeur de l'encens qu'elle se donne elle-même. S. Jérôme, dans une de ses Épîtres, en donne cette définition.

Gloria inanis *est inordinatus animi motus, quò aliquis propriam desiderat excellentiam, ut alios honore præcellat.*

Des cornes & des oreilles de bête, qu'on ajoute à cette figure, signifient que la Sotise est réelle, & que le mérite n'est qu'apparent.

VAISSEAUX.

L'usage de donner aux *Vaisseaux* le nom des Animaux qui étoient représentés sur la prouë, usage très-ancien, a occasionné bien des Fables. Ainsi, au lieu de dire que Persée voyageoit sur un *Vaisseau*, on disoit qu'il étoit monté sur un Cheval aîlé. Dédale s'enfuit de Crête sur un *Vaisseau* à voiles qui alloit beaucoup plus vîte que le *Vaisseau* à rames qui le poursuivoit : voilà les aîles avec lesquelles il s'envola.

Le Vaisseau des Argonautes parloit, dit on, parce que Minerve, en le construisant, avoit employé au gouvernail un des chênes de la Forêt de Dodone, qui rendoit des Oracles; fable fondée sur une équivoque de la Langue Phénicienne, qui a un même mot pour signifier la Parole ou le Gouvernail.

Les *Vaisseaux* d'Énée changés en Nymphes de la mer; lorsqu'Énée se préparant à traverser les mers, faisoit construire ses *Vaisseaux* dans la Forêt du Mont Ida, qui étoit consacrée à Cybele: cette Déesse obtint de Jupiter que ces *Vaisseaux*, dès qu'ils seroient construits, fussent transformés en Déesses immor-

telles de la mer. *Turnus* voyant la Flotte d'Énée à l'ancre dans le canal du Tibre, se proposa de la brûler : déja on voit voler les tisons ardens & les torches enflammées : déja une fumée épaisse s'éleve jusqu'aux astres, lorsqu'une voix redoutable se fait entendre : » Troyens, dit-» elle, ne vous armez point pour la dé-» fense de mes *Vaisseaux*; Turnus em-» brasera plutôt les mers que cette flotte » sacrée. Galères, nagez & devenez » Déesses de la mer : c'est la Mère des » Dieux qui l'ordonne. « Aussitôt chaque Galère brise ses cables; &, comme des Dauphins se plongeant dans le sein des flots, elles reparoissent à l'instant, & offrent aux yeux autant de Nymphes. Ces nouvelles Déesses se souvenant des dangers auxquels la mer les avoit souvent exposées, prêtent une main favorable aux *Vaisseaux* qui sont menacés du naufrage, pourvu que ce ne soit pas des *Vaisseaux* Grècs. C'est ainsi que le Poëte travestit, à la gloire de son Héros, un événement historique fort simple; sçavoir, que Turnus brûla la flotte des Troyens dans le Port.

VALEUR.

Quelques Artistes ont peint la *Valeur* sous la figure d'Hercule occupé à l'un de ses travaux; mais il est plus juste de représenter cette Vertu héroïque sous le noble aspect d'une Matrone respectable couronnée de laurier, & vêtuë d'une cuirasse d'or. Elle caresse un Lion qui est apprivoisé avec elle. Le Sceptre qu'elle tient élevé, signifie que son courage la rend digne de commander. Le coloris animé de son visage dénote qu'aucun péril ne l'intimide.

VANITÉ.

Dans le beau Sexe, elle naît du desir de plaire, & d'être considérée. On la représente sous la figure d'une jeune femme assise devant une toilette, & attentive à étudier dans le miroir les graces qu'elle croit lui être nécessaires. Pour ne pas confondre ce sujet avec la Coquetterie, on lui fait tenir un cœur sur sa main; car c'est une sorte de vanité de se croire les qualités du cœur parfaites, & de s'en flatter ouvertement.

VAUTOUR.

Oiſeau conſacré à Mars & à Junon, peut-être à cauſe des maux que ces deux Divinités faiſoient aux hommes. Le *Vautour* étoit auſſi un des Oiſeaux, dont on obſervoit le plus exactement le vol & les cris dans les Augures.

VÉLOCITÉ.

C'eſt la rapidité du mouvement, caractériſée par une femme qui lance une fleche, & qui eſt en action de courir, ayant des aîles au dos, & des tallonnières ſemblables à celles de Mercure, deſquelles Virgile dit :

. . . . & primum pedibus talaria nectit
Aurea : quæ ſublimem Alis, ſive æquora ſupra,
Seu terram rapido pariter cum flamine portant.

VÉLOCITÉ DE LA VIE HUMAINE.

L'emblême qui caractériſe ce ſujèt eſt un Centaure qui court au galop, ſelon Pierre Valerian, au liv. 4 de ſes Hiéroglyphes.

Job compare la *Vélocité* de la vie à la fleur qui naît & meurt promptement, & à l'ombre qui fuit avec vîtesse.

Qui, quasi flos, egreditur, & conteritur, & fugit
Velut umbra, & nunquam in eodem statu permanet.

VENGEANCE.

Les Poëtes en avoient fait une divinité allégorique qu'ils nommoient Némésis. Selon Hésiode, elle étoit fille de l'Océan & de la nuit. On la peint dans une atitude agitée, ayant le teint pâle & les yeux étincelans. Elle est armée d'une cuirasse, & sur son casque brille une flamme qui s'élance en avant. Elle se mort le doigt, & regarde un poignard. La fleche qui lui perce le flanc signifie que la *Vengeance* n'a lieu qu'après une offense reçue.

Nous en avons un exemple dans Virgile, lorsqu'Énée, sur le point de laisser la vie à Turnus, la lui ôte ayant apperçu sur lui l'écharpe que portoit Pallante, & venge ainsi la mort de son ami.

Ille oculis postquam sævi monumenta doloris,
Exuviasque hausit, furiis accensus, & ira
Terribilis : tunc hinc spoliis indute meorum
Eripiare mihi? Pallas, te hoc vulnere Pallas
Immolat, & pœnam scelerato ex sanguine sumit.

Hoc dicens, ferrum adverſo ſub pectore condit
Fervidus.

Æneid. Lib. 12.

VENTS.

Ils ſont nommés fils du Ciel & de la terre par les Poëtes, qui feignent que Jupiter leur avoit donné Éole pour Roi ou Gouverneur. L'Écriture-Sainte place l'origine des *Vents* parmi les tréſors de Dieu; c'eſt-à-dire parmi les choſes les plus ſecrètes & les plus cachées aux hommes. Les Philoſophes ont cru que les vapeurs de la terre, mêlées avec quelques influences des aſtres, étoient la cauſe des *Vents*: c'eſt l'opinion d'Ariſtote dans ſes météores. Voilà de quelle manière il faut entendre ce qu'on a ſuppoſé, que les *Vents* ſont fils du Ciel & de la terre. Saint Auguſtin lui-même, au livre *de la quantité de l'Ame*, où il s'étend fort ſur cette matière, dit que le Ciel & la terre produiſent les *Vents*, & parle de chacun en particulier. Les nombres différens que les Auteurs en admettent, ne ſont que différentes diviſions d'une même choſe en plus ou moins de parties. Les uns comptent quatre *Vents*, comme Homère; les autres huit, les autres douze, les au-

tres seize, les autres ving-quatre, & d'autres trente-deux.

Selon la Fable, Éole est leur Roi. On le représente tenant un Sceptre de fer, & les coins d'une grande voile, dans laquelle les *Vents* soufflent selon qu'il leur permet.

On fait mention de plusieurs sortes de *Vents*, mais la navigation n'en connoît que seize, suivant la nouvelle division, & on ne traite ici que des quatre principaux, selon la distinction qu'en fait Ovide au premier Livre de ses Métamorphoses.

Euro verso, l'aurora il regno tolse
Che al raggio mattutin si sottopone,
Favonio nell' occaso il seggio volse,
Opposto al ricco albergo di titone.
Per la fredda, e crudel scizia si volse,
L'orribil Borea nel Settentrione.
Tenne l'Austro la terra a lui contraria,
Che di nubi, e di piogge ingombra l'aria.

Vent d'Orient ou d'Est.

Il se nomme *Eurus*, on le peint de carnation moresque, par allusion au pays d'Éthiopie d'où il vient. Il est en action de voler avec rapidité : on peint le soleil au-dessus de sa tête, il doit être enflammé

parce qu'on prétend que quand cet astre nous paroît dans cet état avant de quitter notre horison, c'est un signe que l'*Eurus* doit souffler le lendemain, ce Vent tombe ordinairement par la pluie.

Cœruleus pluviam denuntiat, igneus Eurus.
Virg. Georg. 1.

VENT D'OCCIDENT OU D'OUEST.

C'est celui que les Poëtes nomment *Zéphir*, mot grec qui signifie, ce qui porte la vie : on a nommé ainsi ce Vent, parce qu'on le croit favorable à la végétation des plantes. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, soutenu dans l'air par des aîles de papillon, & soufflant légèrement. Son attribut est une guirlande de diverses fleurs.

Voyez Bocace, *liv.* 4. *de la Généalogie des Dieux.*

VENT DU MIDI OU DU SUD.

Celui-ci se peint dans un nuage, & tenant un vase dont il répand de l'eau ; ce vent est naturellement sec & froid, mais passant par la Zone torride pour venir jusqu'à nous, il s'échauffe, & les

humeurs que le soleil attire vers le midi par le moyen de ce Vent, se résolvent en pluyes chaudes & abondantes.

Voici comme le décrit Ovide dans les Métamorphoses, *liv.* 1.

Con l'ali umide su per l'aria poggia;
Gl'ingombra il volto molle oscuro nembo.
Dal dorso horrido suo scende tal pioggia,
Che par che tutto il mar tenga nel grembo.
Piovon spesst' acque in spaventosa foggia
La barba, il crine, e il suo piumoso lembo.
Le nebbie ha in fronte, i nuvoli alle bande,
Ovumque l'ali tenebrose spande.

Vent du Septentrion ou du Nord.

C'est l'Aquillon, il se nomme aussi Borée. On le représente agité & furieux: Ses aîles & sa tête sont couvertes de neige, & sa barbe est garnie de glaçons.

Ovide, au liv. 6 des Métamorphoses, fait la description des fureurs de ce Vent.

Undi, mentre per l'aria il velo ei stende,
Tutto di ghiaccio il crin, la barba, e l'ale.
E più bano:
Tutta a l'immensa terra imbianco il seno,

Quando in giu' verso il gelido mio lembo :
E come alla mia Rabbia allento il freno,
A pro il mar fino al suo più cupo grembo :
E per rendere al mondo il ciel sereno,
Scaccio dall' acre ogni vapore, e nembo :
E quando in giostra incontro, e che il percoto ;
Vinco, ed abbatto il nero orrido noto.

VÉNUS,

Déesse de l'Amour, étoit fille de Jupiter, & de Dioné, ou selon d'autres, naquit de l'écume de la mèr, & des testicules de Cœlus, que Saturne jetta dans la mèr Cicéron distingue quatre *Vénus* différentes ; la première, fille du Ciel ; la seconde, selon cet Orateur, tiroit son origine de l'écume de la mèr, & étoit mère de Cupidon ; la troisième, fille de Jupiter & de Dioné, qui épousa Vulcain, & qui eut Anteros de Mars ; la quatrième de Tyr, nommée Astarte, qui épousa Adonis : la première & la quatrième sont apparemment la *Vénus* d'Assyrie, que l'on appelloit *Uranie* ou *Céleste*, & dont le culte passa d'Assyrie ou de Babylone en Syrie, où elle fut appellée *Astarte*. Sanchoniaton la fait fille du Ciel, épouse

VÉRITÉ

On la peint nuë, parce qu'elle se présente toujours sans artifice & naturellement. Elle tient une palme, parce qu'elle triomphe de la fraude. Elle tient un livre pour marquer qu'en la cherchant par le secours de l'Étude, on la trouve. Elle foule au pied un Globe terrestre, parce qu'elle est au-dessus des biens & des maux de la terre. Elle regarde fixement le Soleil, parce qu'elle est amie de la Lumière, & que cet Astre est son Hiérogliphe, comme le dit Pier. Valer Liv. 44 de ses Hiérogliphes.

Quâ ratione sol unus est, aadem est veritatis hieroglyphicum.

VERTU.

Déesse des Anciens, avoit un Temple à Rome, joint à celui qui fut dédié à l'Honneur; de sorte qu'on ne pouvoit entrer dans le Temple de l'Honneur, que par celui de la *Vertu*, pour montrer qu'il falloit posséder la *Vertu* si l'on vouloit acquerir de l'Honneur. Lucien l'a décrite dans un de ses Dialogues, triste, affligée,

mal vêtuë, & fort maltraitée de la fortune ; en sorte qu'il lui étoit défendu de se faire voir à Jupiter ; c'est-à-dire, de paroître dans le grand monde, & d'être élevée aux honneurs. Cette Déesse eut deux Temples dans Rome, l'un bâti par les soins de Caïus-Marius, l'autre longtems auparavant par ceux de Marcellus, dans le tems de son premier Consulat. On la peignoit ordinairement sous la figure d'une femme grave modeste, vêtue de blanc, mais d'un habit fort simple, & assise sur une pierre quarrée, pour signifier sa candeur, sa simplicité & sa constance. On la représentoit encore comme un vieillard vénérable, ayant une longue barbe, s'appuyant sur une massuë, & se couvrant de la peau d'un Lion, pour marquer son expérience, sa force & sa générosité ; & quelquefois comme un homme armé, pour désigner sa valeur.

Toutes les différentes *Vertus* ont leurs attributs particuliers, comme on l'a pu voir aux sujèts qui les représentent.

Dans celui-ci on peint la *Vertu* en général. Elle a l'air humble & le maintien modeste. Le cube de marbre sur lequel elle est assise, désigne sa solidité. Ses aîles déployées signifient qu'elle s'élève au-dessus du vulgaire. Son vêtement blanc

est le Symbole de la pureté. Elle tient une Pique, un Scepetre, & une Couronne de laurier, qui sont les marques de ses combats, de son pouvoir, & de la récompense qui lui est duë.

VERTUMNE.

Dieu du *Latium*, fut ainsi appellé, parce qu'il se changeoit en toutes sortes de formes, comme les Grècs le disent de Protée. Étant devenu amoureux de la Nymphe Pomone, il se changea en vieille; & étant entré dans les jardins de cette Nymphe, il voulut lui persuader de l'aimer. Comme elle témoignoit n'avoir pas d'inclination pour une vieille, il prit la forme d'un jeune homme beau & bien fait, qui plut tant à la Nymphe qu'elle se rendit facilement. On fait *Vertumne* le Dieu des Jardins, & si l'on en croit Ovide c'étoit un des anciens Roi de Toscane qui enseigna la manière de planter, de cultiver la vigne & les arbres fruitiers. Il avoit un Temple à Rome, que les Toscans avoient bâti en son honneur, & une fête appellée les *Vertumnales*.

VERVEINE.

Plante fort en usage autrefois dans les opérations Religieuses : c'est pour cela qu'on l'appelloit Herbe Sacrée : on en balayoit les Autels de Jupiter, d'où vient son nom : on se présentoit dans les Temples des Dieux couronné de *Verveine*, ou tenant à la main de ses feuilles, lorsqu'il s'agissoit d'appaiser les Dieux : pour chasser des maisons les malins esprits, on faisoit des aspersions de l'eau lustrale avec de la *Verveine*. Les Druydes surtout étoient fort entêtés des prétenduës vertus de la *Verveine* : ils ne la cueilloient, & ne l'employoient qu'en y mêlant beaucoup de superstitions. D'abord, disoient-ils, il falloit la cueillir au moment que la Canicule se levoit, & cela à la pointe du jour, avant que le soleil fût levé, & après avoir offert à la terre un sacrifice d'expiation, où les fruits & le miel étoient employés. Mais aussi quelles vertus n'avoit pas alors cette plante ? En s'en frottant, on obtenoit tout ce qu'on vouloit : elle chassoit les fievres, guérissoit toutes sortes de maladies ; & qui plus est, concilioit les cœurs que l'inimitié avoit alliénés : enfin

répanduë avec un rameau en forme d'aspersion sur des convives, ceux qu'elle touchoit, se sentoient, & plus gais, & plus contens que les autres; comme si, pour procurer cette gaieté, la plus simple persuasion des effets de cette plante ne suffisoit pas.

VESTA,

Fille de Saturne & de la Déesse Ops, selon Appollodore & Diodore de *Sicile*; suivant Ennius, femme d'Uranus père de Saturne; & suivant Fabius Pictor, femme de Janus. Sanchoniaton, qui lui donne le nom de *Terre*, dit aussi qu'elle étoit femme d'Uranus; & que de la Phénicie, elle passa en Crète, où Diodore de *Sicile* dit qu'on la faisoit fille de Saturne & de Rhéa, inventrice de l'Architecture. On croit que, par *Vesta*, il faut entendre la Terre; & qu'elle est appellée ainsi, parce que *vi suâ stat*, suivant ce vers d'Ovide, Fast. l. 6.

Stat vi terra suâ, vi stando Vesta vocatur.

On la peignoit comme une femme portant un tambour, parce que la terre renferme les vents dans ses cavités. Les Athé-

niens, qui se vantoient d'être nés de la terre, lui dressèrent un Temple. Cicéron & Ovide disent que *Vesta* est le feu, & dérivent ce nom d'ἀπὸ τῆς ἑστίας. Il faut distinguer deux *Vesta*; l'une mère, & l'autre fille de Saturne. La première est celle qu'on prend pour la Terre, & la seconde est la Déesse du Feu. Quelques uns décrivent son nom de *esch*, UN, qui signifie *Feu*. On consacre à cette Déesse les Prêtresses dont nous allons parler.

VESTALES.

Ordre des Vierges institué chez les Romains par Numa Pompilius pour honorer la Déesse Vesta, & conserver dans son Temple un feu sacré. On n'en prenoit point dans cet Ordre au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Le choix que l'on en faisoit, étoit d'une si grande importance, que tout Rome se mettoit en mouvement pour cela. La première *Vestale* fut choisie par Numa : depuis, ce fut le Grand Pontife, qui les choisissoit au sort; &, en les prenant, il les affranchissoit de l'autorité paternelle. En entrant, elles coupoient leurs cheveux qu'on attachoit à une tête de cire; & c'étoit comme une marque de la liberte qu'elles

obtenoient, à l'éxemple des esclaves, qui avoient coutume de couper leurs cheveux dès qu'ils devenoient libres. Le nombre des *Vestales* ne fut, dans leur institution, que quatre : Tarquinius Priscus y en ajouta deux, & jamais dans la suite il n'y en eut plus de six. A Albe, les *Vestales* faisoient vœu de virginité perpétuelle; mais à Rome, elles n'étoient obligées qu'à une continence de trente années : elles en passoient dix à s'instruire de leur ministère, dix autres à l'éxerçer, & les dix dernières à l'apprendre aux nouvelles. Ce tems expiré, il leur étoit permis de se marier. Celles qui restoient parmi les *Vestales*, après avoir fini leur tems, étoient toujours en grande considération; mais elles n'avoient point de part au Ministère. Pour adoucir ce qu'il y avoit d'austère dans la condition des *Vestales*, on leur avoit permis des dédommagemens, qui pouvoient pourtant être regardés comme très-dangereux pour leur état; car on les laissoit vivre dans le luxe & dans la molesse : on entroit librement chez elles; les hommes pendant le jour, les femmes le jour & la nuit : elles se trouvoient aux Spectacles où elles avoient un lieu particulier : elles alloient souper dans leurs familles; &, comme il y en eut une de

violée en revenant le soir, pour prévenir cet accident, on leur donna une espece de Licteur, qui marchoit devant elles pour leur faire porter respect. Mais aussi si quelqu'une d'elles péchoit contre la pureté, on l'enterroit toute vive près de la Porte Colline, dans un lieu que l'on appelloit *Sceleratus Campus.* Sous prétexte de s'entremetre pour des réconciliations, elles s'étoient acquises le droit d'entrer dans les affaires des particuliers, & elles avoient beaucoup de part dans celles de l'état.

L'Habillement des *Vestales* n'avoit rien de triste : elles portoient une coëffe qui ne venoit pas plus bas que les oreilles, d'où pendoient plusieurs rubans. Leur habit étoit une espèce de rochèt blanc avec une mante de pourpre : les jours de Fêtes, elles avoient un ornement particulier. Le Feu négligé étoit une faute sévèrement punie : les Romains regardoient cet accident comme un présage des plus sinistres. On remarque qu'il s'éteignit peu de tems avant la Guerre de Mithridate, & une autre fois avant l'embrasement du Temple d'Apollon. Mais ce qui marque que ce n'étoit qu'un présage superstitieux, c'est qu'il s'éteignit aussi du tems que Scipion fut vainqueur en Espagne, & qu'il rétablissoit les affaires des Romains. Ce-

pendant quand on apprenoit dans Rome qu'une *Vestale* avoit laissé éteindre le Feu, c'étoit une consternation universelle, & toutes les affaires cessoient. Le Pontife prenoit soin de punir la *Vestale*, qui selon la Loi devoit être battuë de verges; ce qui se faisoit dans un lieu secrèt, ou pour épargner la pudeur de celle qui reçevoit ce châtiment, elle n'étoit vûë que du Pontife. On rallumoit le Feu éteint avec beaucoup de cérémonies, & il falloit faire un nouveau feu en réunissant les rayons du Soleil dans un miroir ardent. Le principal devoir des *Vestales* étoit donc d'entretenir ce Feu : elles y veilloient jour & nuit; les heures étoient distribuées entre elles, & elles se relevoient l'une l'autre. Elles conservoient le Feu sacré dans des foyers, qui étoient des vases de terre, au lieu que les Grècs le conservoient dans des lampes. Cet usage du Feu Sacré étoit établi presque par-tout; & il y a beaucoup d'apparence que les Anciens l'avoient emprunté des Juifs, qui étoient obligés par la Loi de l'Holocauste, d'entretenir perpétuellement un Feu Sacré. A Delphes on entretenoit ce Feu Sacré dans le Temple d'Apollon; à Athènes dans celui de Minerve; à Mantine dans celui de Cérès, & à Rome dans celui de Vesta : dans le

Temple de Jupiter Ammon, il y avoit une lampe qui ne s'éteignoit jamais.

Outre cet emploi de conferver le Feu Sacré, les *Veftales* faifoient auffi des facrifices, & offroient continuellement des vœux pour le falut de l'Empire. Aux Fêtes de Vefta le Temple étoit ouvert; tout le monde y entroit hors dans le Sanctuaire, où les *Veftales* gardoient ce qu'on appelloit *le Gage du Salut de l'Empire*. On n'a jamais bien fçu ce que c'étoit. Quelques-uns ont cru que c'étoient des Statues de Neptune & d'Apollon, ou celles de Caftor & de Pollux. On remarque que le Feu ayant pris au Temple de Vefta, Cecilius Métellus s'étant jetté dedans pour fauver les chofes facrées, fut frappé d'aveuglement en punition de fa témérité. Il y en a qui ont dit que c'étoient deux petits tonneaux, dont l'un étoit fermé, & l'autre ouvert : ce qui reviendroit à la penfée d'Homère qui en met pareillement deux à l'entrée du Palais de Jupiter, dans lefquels les biens & les maux qui arrivent aux hommes étoient contenus. Ce qu'il y a de fûr, c'eft que ce n'étoit point la Statuë de Vefta, car il étoit du culte de cette Déeffe de ne la repréfenter par aucune image. On portoit un refpect infini aux *Veftales*. Les Confuls & les Préteurs leur

cédoient le pas. Elles avoient droit de tester du vivant de leur père. Si quelqu'un les insultoient, il étoit puni de mort. Si par hazard elles rencontroient en leur chemin un coupable que l'on menoit au supplice, il avoit sa grace. On les faisoit dépositaires des Testamens, & on s'en rapportoit à elles sur des affaires de la dernière importance. Leur Sacerdoce a duré jusqu'au tems de l'Empereur Théodose, qui l'abolit avec les autres Sacerdoces du Paganisme, malgré le Sénat, comme il paroît par les Lettres de Symmaque & de Saint Ambroise.

V I C E.

Les Vices, ainsi que les Vertus, ont leurs Attributs différents; mais le *Vice* en général se caractérise par un nain difforme, borgne, & boiteux, ayant les cheveux roux, & embrassant etroitement un Hydre.

On donne à cette figure les *Vices* de nature, ou défauts corporels sur l'autorité de Martial, qui dit dans la seizième de ses épigrammes :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoile, si bonus es.

VICTOIRE.

Prétenduë Déesse adorée par les Anciens, & nommée par Varron fille du Ciel & de la Terre. Les Romains pendant la Guerre des Samnites, lui bâtirent un Temple sous le Consulat de L. Posthumius & de M. Attilius Régulus, & lui dédièrent le Temple de Jupiter *très-bon*, au Capitole; après la déroute de Cannes, selon Tite-Live. L. Sylla établit des jeux en son honneur. Les Athéniens lui consacrèrent un Temple dans leur ville, & la peignirent sans aîles, afin qu'elle ne pût s'envoler de leur Ville; ainsi que les Lacédémoniens avoient peint Mars enchaîné, afin qu'il demeura toujours avec eux, selon Pausanias. Mais communément on la peignoit sous la forme d'une jeune fille avec des aîles, tenant d'une main une couronne de laurier ou d'olivier, & de l'autre une branche de palme. Souvent on la peignoit avec une couronne seulement, ou bien avec une palme ornée de trophées, comme fait Claudien en louant Stilicon. Quelquefois on la représentoit armée avec un visage gai, mais toute couverte de poussière & de sueur, distribuant avec ses mains

mains sanglantes, les dépouilles & les prisonniers de guerre aux victorieux. Les Egyptiens, dans leurs Hiéroglyphiques, désignoient la *Victoire* par l'Aigle; parce qu'il surpasse en courage tous les autres oiseaux : c'est pourquoi les Romains le portoient dans leurs étendarts.

Voici comme Claudien la décrit :

Ipsa ducis sacras victoria panderet alas,
Et palmâ viridi gaudent, & amica trophæis :
Custos Imperii, Virgo, quæ sola mederis
Vulneribus : nullumque doces sentire dolorem.

Plinius :

Laborem in victoriâ nemo sentit.

Vie Humaine.

La *Vie Humaine* se caractérise sous la figure d'une matrône dont le vêtement verd, couleur symbolique de l'Espérance, signifie que c'est cette Vertu qui anime la vie. Sa couronne composée de roses, & de beaucoup d'épines, donne l'image de l'alternative des douceurs & des peines, dont le cours de la vie est un tissu. Le plaisir qui la délasse & le travail qui sert à la maintenir, sont indiqués par la Lyre & la Charrue, qui sont ses attri-

buts. Elle donne à boire à un enfant; pour marquer que la vie ne se soutient que par les aliments.

VIE ACTIVE.

Celle-ci se représente assise à l'ombre d'une vigne, préparant à manger dans un bassin, & berçant avec le pied un enfant. Proche d'elle sont plusieurs instruments propres au Labourage, avec ce mot tiré du Pseaume :

Fiducialiter agam, & non timebo.

VIE CONTEMPLATIVE.

On peint la *Vie Contemplative* sous la figure d'une belle femme assise tranquillement & comme en extase, considérant avec amour le Ciel qui est ouvert. Elle est à l'ombre d'un Palmier, qui est le Hiéroglyphe de la Vertu récompensée, & tient un Livre ouvert sur ses genoux. On lui donne ce mot du Pseaume :

Mihi adhærere Deo, bonum est.



VIE DE LONGUE DURÉE.

On en donne l'image dans la figure d'une matrône âgée, & vêtue à l'Antique. Elle est assise sur un Cerf, dont le bois est rempli de rameaux, elle caresse une corneille. Ces deux animaux, dont la vie est fort longue, sont les emblêmes convenables à ce sujet; selon ces quatre vers, que quelques Auteurs attribuent à Virgile *de ætatibus animalium*, & qui prouvent ce qui est dit ci-dessus au sujet de ces Animaux.

Ter binos, deciesque novem superexit in annos,
Justa senescentum, quos implet vita virorum,
Hos novies superat vivendo garrula cornix,
Et quater egreditur cornicis sæcula Cervus.

VIE INQUIETTE ET TRAVAILLÉE.

Sisiphe, qui roule continuellement une pierre au haut d'un rocher, laquelle retombe toujours en bas, est l'Allégorie que la Fable nous présente pour exprimer ce sujet :

Aut petis, aut urges ruiturum, Sysiphe, saxum.
Ovid. Lib. 4, Metamorph.

VIEILLESSE.

On la représente vêtue de noir & s'appuyant sur une béquille. La couleur de son vêtement indique les Chagrins qui l'accompagnent ; ce qui fait dire à Horace dans son Art Poëtique :

Multa senem circumveniunt incommoda.

La Béquille est allusif à la foiblesse & aux infirmités de cet âge. Elle tient une branche d'arbre desséchée, & regarde avec tristesse une fosse ouverte, sur le bord de laquelle est un horloge à sable, dont le peu de sable qui reste à couler fait connoître la briéveté des jours qui lui reste.

VIGILANCE.

On la personnifie sous la figure d'une jeune fille, parce que cet âge est le plus susceptible d'activité. Elle est dans une attitude attentive, tient un Livre ouvert, & une Lampe allumée. Le Coq & la Grue qui a une petite pierre dans sa patte, sont les Emblêmes qui conviennent à ce sujet.

VINALES.

Fêtes qu'on célébroit à Rome deux fois l'Année, ſur la fin d'Avril, & au milieu du Mois d'Août. Les premières, dit Pline, instituées pour goûter les Vins, ne regardoient point la conſervation des vignes. Les ſecondes ſe faiſoient pour avoir un tems exempt de tempêtes, & propre à la Vendange. Les *Vinales*, dit Varron, viennent du Vin : c'eſt un jour de Jupiter & non de Vénus. On prend grand ſoin de les célébrer dans le *Latium*. En certains endroits c'étoient les Prêtres qui faiſoient d'abord publiquement les Vendanges. Le Flamine Diale commence la Vendange, & après avoir donné ordre qu'on recueille le Vin, il ſacrifie à Jupiter une agneau femelle. Dans le tems qui ſe paſſe depuis que la Victime eſt découpée, & que les entrailles ſont données au Prêtre pour les mettre ſur l'Autel, le Flamine commence à recueillir le Vin. Les Loix Sacrées Tuſculanes défendent de voiturer le Vin dans la ville avant la célébration des *Vinales*. On faiſoit des Libations à Jupiter du Vin nouveau, avant qu'on en eut goûté. Quant aux *Vinales* d'Août, elles étoient conſacrées à Vénus, & ſe célébroient pour de-

mander aux Dieux un tems favorable à la Vendange.

VIOLENCE.

C'est ainsi que l'on nomme la Force qui s'emploie injustement pour combattre la Foiblesse, ou pour opprimer l'Innocence.

On caractérise ce sujet par une femme armée d'une Cuirasse, & qui tient une Massue dont elle assomme impitoyablement un enfant.

VIRGINEUSE.

Divinité que l'on invoquoit chez les Romains, lorsqu'on délioit la ceinture d'une nouvelle Epouse vierge. C'étoit la même Divinité que les Grecs appellòient *Diana Sysizona*. On portoit la Statue, ou du moins les images de *Virgineuse* dans la chambre des nouveaux Epoux, lorsque les Paranymphes en sortoient. On appelle aussi cette divinité *Virginicuris*.

VIRGINITÉ.

Une jeune & belle fille couronnée de fleurs donne l'image de ce sujet. Son regard est modeste, & la pâleur de ses joues

eſt l'effet de la privation des plaiſirs. Le Lis & l'Agneau ſont les Symboles de ſa pureté. Son vêtement eſt blanc, & elle eſt en action de ſe ceindre d'une ceinture de laine blanche. Les Vierges en uſoient ainſi chez les Anciens, & c'étoit le Mari qui détachoit cette ceinture, la premiere nuit des Nôces. Ainſi que le dit Catule dans l'Epithalame de Manlius & de Julie.

. . . . . Tibi Virgines
Zonulâ ſolvunt ſinus.

VIRILITÉ.

C'eſt l'âge dans lequel l'Homme a le plus de force; c'eſt-à-dire depuis trente-ſix juſqu'à cinquante ans. On repréſente une figure aſſiſe ſur un Lion, tenant un Livre & une Bourſe; pour marquer que c'eſt dans ce tems de Maturité, que l'étude a plus de fruit, & que l'Homme penſe plus ſérieuſement à l'accroiſſement de ſa fortune. L'Epée & la Couronne de Laurier qu'elle tient, ſignifient le deſir de la gloire.

VITULA.

Déeſſe de la réjouiſſance chez les Romains. Macrobe dit, qu'elle fut miſe au

nombre des Dieux à cette occasion. Dans la Guerre contre les Toscans, les Romains eurent du pire & furent mis en déroute le 7 de Juillet, qui pour cela fut appellé *Populi Fuga*, fuite du peuple : mais le lendemain ils eurent leur revanche, & gagnèrent la Victoire. On fit des Sacrifices, & sur-tout une *Vitulation*, en reconnoissance de cet heureux succès, & l'on honora la Déesse *Vitula*. On ne lui offroit en Sacrifice que des biens de la terre, parce que c'est la nourriture des hommes : d'où vient que quelques-uns croyent que *Vitula* étoit plutôt Déesse de la Vie que de la Joie, & que son nom venoit de *Vita*, la Vie, & non pas de *Vituari*, se réjouir.

VITUMNUS.

C'étoit le Dieu qu'on invoquoit à Rome lorsqu'un enfant étoit conçu, pour obtenir qu'il vînt heureusement à la vie. Saint Augustin, qui seul en fait mention, dit que *Vitumne* étoit un Dieu obscur & ignoble, qu'il étoit peu connu, & qu'on en parloit peu.



Ulysse.

Roi de deux petites Isles de la mer Ionienne, Ithaque & Dulichie, étoit fils de Laërte & d'Anticlie. Lorsqu'il vint au monde, son grand Pere Autolicus fut prié de lui donner un nom: « J'ai été, » dit-il, autrefois la Terreur de mes en-» nemis, jusqu'au bout de la terre; qu'on » l'appelle *Ulysse*, c'est-à-dire, qui est » craint de tout le monde. » C'étoit un Prince éloquent, fin, rûsé & artificieux; il contribua bien autant par ses artifices à la Prise de Troie, que les autres Généraux Grècs par leur valeur. Homère lui donne cet éloge, car pour le conseil il pouvoit être comparé à Jupiter même. Il n'y avoit que peu de tems qu'il étoit marié avec la belle Pénélope, lorsqu'il fut question de la Guerre de Troie; l'amour qu'il avoit pour cette jeune épouse, lui fit chercher plusieurs moyens pour ne pas l'abandonner & pour s'exempter d'aller à cette Guerre. Il imagina de contrefaire l'insensé, & pour faire croire qu'il avoit l'esprit aliené, il s'avisa de labourer le sable sur le bord de la mèr avec deux bêtes de différente espéce, & d'y semer du sel. Mais Palaméde découvrit la feinte

en mettant le petit Télémaque sur la ligne du sillon. *Ulysse* ne voulant pas blesser son fils, leva le soc de la charrue & fit connoître par-là que sa folie n'étoit que simulée. Il découvrit à son tour Achille qui étoit déguisé en fille dans l'Isle de *Scyros*.

Ulysse rendit de grands services aux Grècs dans cette Guerre : c'est lui qui enleva le Palladium avec Diomède, qui tua Rhésus, & emmena ses chevaux au camp, qui détruisit le Tombeau de Laomédon, qui força Philoctète, quoique son ennemi, à le suivre au Siége de Troye avec les fléches d'Hercule : toutes ces choses étant autant de Fatalités, ausquelles étoit attachées les Destinées de Troye, & sans lesquelles elle ne pouvoit être prise. Après la mort d'Achille, les armes de ce Héros furent adjugées à *Ulysse* par préférence sur Ajax.

A son retour de Troye il eut de grandes aventures, qui font le sujet de l'Odyssée d'Homère. Une tempête le jetta d'abord sur les côtes des Ciconiens, peuples de Thrace, où il perdit plusieurs de ses compagnons : de-là il fut porté au rivage des *Lotophages* en Afrique, où quelques-uns de ses gens l'abandonnèrent. Les vents le portèrent ensuite sur les terres des Cy-

clopes en Sicile, où il courut les plus grands dangers. De Sicile il alla chez *Éole*, Roi des Vents, de-là chez les Lestrigons, où il vit périr onze de ses vaisseaux; & avec le seul qui lui restoit il se rendit dans l'Isle d'Aée chez *Circé*, avec laquelle il demeura un an, d'où il descendit aux Enfers, pour y consulter l'ame de Tirésias sur sa destinée. Il échapa aux charmes de Circé & des Syrênes; il évita les Gouffres de Charybde & de Scylla: mais une nouvelle tempête fit périr son vaisseau & tous ses compagnons, & il se sauva seul dans l'Isle de Calypso. « Je » demeurai-là, dit-il, avec cette Déesse » sept années entières, arrosant tous les » jours de mes larmes les habits immor- » tels qu'elle me donnoit. Enfin la hui- » tième année, par l'ordre exprès de Ju- » piter, elle me renvoya sur un radeau. » Il eut bien de la peine à gagner l'Isle des Phéaciens, d'où avec le secours du Roi Alcinoüs il aborda enfin à l'Isle d'Ithaque, après une absence de vingt ans.

Comme plusieurs Princes de ses voisins qui le croyoient mort, s'étoient rendu maîtres chez lui & dissipoient son bien, il fut obligé d'avoir recours au déguisement pour surprendre ses ennemis. Homère dit, que « Minerve, pour le ren-

» dre méconnoissable à tous les mortels, » le toucha de sa verge, & qu'aussi-tôt » la peau d'*Ulysse* devint ridée, ses beaux » cheveux blonds disparurent, ses yeux » vifs & plein de feu ne parurent plus » que des yeux éteints; en un mot, ce » ne fut plus *Ulysse*, mais un vieillard » accablé d'années & hideux à voir. La » Déesse changea aussi ses beaux habits » en vieux haillons enfumés & rapetassés, qui lui servoient de manteau, & » par-dessus elle l'affubla d'une vieille » peau de cerf, dont tout le poil étoit » tombé. Elle lui mit à la main un gros » bâton, & sur ses épaules une besace » toute en piéces, qui attachée avec une » corde, lui pendoit jusqu'à la moitié du » corps ». Ce fut en cet équipage que le Roi d'Ithaque se rendit à son Palais.

Télémaque fut le premier à qui son père se découvrit. Comme ils se trouvoient seuls ensemble, Minerve toucha *Ulysse* de sa verge d'or; dans le moment il se trouva couvert de ses beaux habits, il recouvra sa belle taille, sa bonne mine & sa première beauté : son teint devint animé, ses yeux brillans & pleins de feu, ses jouës arrondies, & sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Télémaque étonné de la métamorphose, & saisi de

crainte & de respect, n'ose lever les yeux sur lui, de peur que ce ne soit un Dieu; mais *Ulysse* le rassure en l'embrassant & l'appellant du doux nom de fils : ils prennent ensemble des mesures pour se défaire de leurs ennemis, & Minerve remèt *Ulysse* dans son premier déguisement.

A la porte de son Palais il est reconnu par un chien, qu'il avoit laissé en partant pour Troye, & qui meurt de joie d'avoir vû son maître. Cette circonstance est d'Homère, qui emploie cinquante vers à l'Histoire de ce chien.

Ulysse entretient Pénélope sans en être connu; il lui fait une fausse histoire, & lui dit qu'il a reçu *Ulysse* chez lui en Crête comme il alloit à Troye, & l'assure qu'*Ulysse* sera bientôt de retour. Pénélope lui raconte à son tour comment elle a passé sa vie depuis le départ de son mari, dans les larmes & dans la douleur de ne pas revoir son cher époux. Elle lui dit qu'elle ne peut plus éluder les poursuites de ses amans, & qu'elle leur a proposé pour le lendemain par l'inspiration de Minerve, l'éxercice de tirer la bague avec l'arc d'*Ulysse*, & qu'elle a promis d'épouser celui qui viendra à bout de tendre cet arc. *Ulysse* approuve cette réso-

lution, espérant d'y trouver un moyen de se venger des poursuivans. Tous en effet avoient accepté la proposition de la Reine; mais ils essayèrent envain de tendre l'arc. *Ulysse* après eux demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces : il bande l'arc très aisément, & en même tems il tire sur les poursuivans, qu'il met tous à mort l'un après l'autre, aidé de son fils & de deux fidéles domestiques, ausquels il s'étoit découvert.

Ce Héros règna ensuite paisiblement dans son Isle jusqu'à ce que Télégone, qu'il avoit eu de Circé, le tua sans le connoître. On dit qu'après sa mort il reçut les Honneurs Heroïques, & qu'il eut même un Oracle en Étolie.

UNION.

Matrône graçieuse couronnée d'Olivier, Symbole de Paix, & de Mirthe qui est le Hiéroglyphe de l'Allegresse, selon Pier. Valer. Liv. 50.

Erat & hilaritatis indicium ramus Myrti.

Elle s'appuye sur un faisseau de baguettes étroitement liées ensemble sans les faire plier. Cet Emblême est l'image de la Force & de l'*Union*.

VŒUX.

L'usage des *Vœux* étoit si fréquent, tant chez les Grècs que chez les Romains, que les marbres & les Anciens Monumens en sont chargés : il est vrai que ce què nous voyons, se doit plutôt appeller l'accomplissement des *Vœux*, que les *Vœux* mêmes, quoique l'usage ait prévalu d'appeller *Vœu*, ce qui a été offert & éxécuté après le *Vœu*. Ces *Vœux* se faisoient ou dans les nécessités pressantes, ou pour l'heureux succès de quelque entreprise, ou de quelque voyage, ou pour un heureux accouchement, ou par un mouvement de dévotion, ou pour le recouvrement de la santé. Ce dernier motif a donné lieu au plus grand nombre des *Vœux*, & en reconnoissance l'on mettoit dans les Temples la figure des membres, dont on croyoit avoir reçu la guérison par la bonté des Dieux. Entre les Anciens Monumens qui font mention des *Vœux*, on a trouvé une table de cuivre, sur laquelle il est fait mention de toutes les guérisons opérées par la prétendue puissance d'Esculape.

VOL.

On le personnifie par un homme qui marche dans la nuit, ayant une Lanterne sourde, & une Bourse dans ses mains. Ses oreilles de Liévre & la Peau de Loup qui le couvre, signifient que la Rapine est toujours accompagnée de la Timidité. Les aîles qu'il a aux pieds marquent qu'il est prompt à la fuite, & qu'il n'a d'autre crainte que d'être pris.

Timor addidit alas.

VOLONTÉ.

C'est une faculté de l'ame qui la porte à se déterminer en faveur de quelque chose qu'elle désire. Comme la *Volonté* est dit-on ambulatoire, on la peint aîlée, vêtuë d'étoffe changeante, & tenant une Boule de diverses couleurs.

VOLUPIE.

Déesse de la Volupté & du Plaisir, à laquelle les Romains avoient bâti un Temple proche de la Porte Rumina, étoit représentée sous la figure d'une Reine élevée sur un siége magnifique, & tenant la

Vertu ſous ſes pieds; mais on lui donne un teint pâle & blême.

V O L U P T É.

C'eſt un excès qui tient de la Moleſſe & du Libertinage.

On la perſonnifie ſous la figure d'une belle femme dont les jouës ſont colorées du plus vif incarnat. Ses regards ſont languiſſants, & ſon attitude laſcive. Elle eſt couchée ſur un lit de Fleurs, elle tient une Boule de verre qui a des aîles. Ce Hiéroglyphe ſignifie que les Plaiſirs de la terre, quelque voluptueux qu'ils ſoient, ſont momentanés, & paſſent auſſi promptement qu'ils ſe goûtent.

V O R A C I T É.

C'eſt la qualité naturelle de certains Animaux qui en mangent d'autres, & l'on dit d'un grand mangeur que ſon eſtomac eſt Vorace. L'Autruche eſt l'Attribut de ce ſujet, comme il eſt celui de la Gourmandiſe; mais la *Voracité* indiquant une plus grande Gloutonnerie, on y ajoute un Loup maigre & affamé. Le vêtemenr de cette figure eſt couleur de la rouille de fer, qui ſignifie la Deſtruction.

URANIE.

Étoit fille du Ciel & de la Lumiere : c'est elle, selon les Anciens, qui animoit toute la Nature, & qui présidoit aux Générations ; ce n'étoit autre chose que le désir qui est dans chaque Créature de s'unir à ce qui lui est propre. *Uranie* n'inspiroit que des Amours chastes & dégagés des sens, au lieu que la Vénus terrestre présidoit aux Plaisirs sensuels. On voit à Cythère, dit Pausanias, un Temple de Vénus *Uranie*, qui passe pour le plus ancien & le plus célèbre de tous les Temples que Vénus ait dans la Grèce ; la Statue de la Déesse la représentoit armée. Elle avoit un autre Temple à Elis, dont la Statuë étoit d'or & d'ivoire, ouvrage de Phidias. La Déesse avoit un pied sur une Tortuë, pour marquer la Chasteté & la Modestie qui lui étoient propres ; car, selon Plutarque, la Tortuë étoit le Symbole de la retraite & du Silence qui conviennent à une femme mariée. Les Perses, au rapport d'Hérodote, avoient appris des Assyriens & des Arabes à sacrifier à *Uranie* ou Vénus célèste. *Uranie* & Bacchus étoient les deux plus grandes Divinités des Arabes.

URANUS.

Avoit été le premier Roi des Atlantes, peuples qui habitoient cette partie de l'Afrique qui est aux pieds des Monts Atlas, du côté de l'Europe. C'étoient, selon Diodore, les mieux policés de toute l'Afrique : ils prétendoient que les Dieux avoient pris naissance chez eux, & qu'*Uranus* avoit règné sur eux. Ce Prince rassembla dans les Villes les hommes qui avant lui étoient répandus dans les campagnes. Il les retira de la vie brutale & désordonnée qu'ils menoient : il leur enseigna l'usage des fruits & la manière de les garder, & leur communiqua plusieurs inventions utiles. Comme il étoit soigneux observateur des Astres, il détermina plusieurs circonstances de leurs révolutions. Il mesura l'Année par le cours du Soleil, & les Mois par celui de la Lune, & il désigna le commencement & la fin des Saisons. Les Peuples qui ne sçavoient pas encore combien le Mouvement des Astres est égal & constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il étoit d'une nature plus qu'humaine, & après sa mort ils lui décernèrent les Honneurs Divins. Ils

donnèrent son nom à la partie supérieure de l'Univers, tant parce qu'ils jugèrent qu'il connoissoit particulièrement tout ce qui arrive dans le Ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendoient. Ils l'appellèrent enfin Roi Éternel de toutes choses. On dit qu'*Uranus* eut quarante-cinq enfans de plusieurs femmes, mais qu'il en eut entr'autres dixhuit de Titia, dont les principaux furent Titan, Saturne Océanus. Ceux-ci se révoltèrent contre leur Père, & s'étant rendus maîtres de sa personne, Saturne osa porter les mains sur son père, pour le mettre hors d'état d'avoir des enfans. *Uranus* mourut ou de chagrin, ou de l'opération qu'il avoit soufferte.

Usage.

L'*Usage* s'introduit insensiblement, avec le tems, il sert d'une espece de Loi; & les Anciens disoient que l'*Usage* établi d'un consentement universel étoit aussi valide que les Loix de l'Empereur.

On représente ce sujèt par la figure d'un vieillard, pour marquer qu'il tire son autorité de son Ancienneté. Il s'appuye des deux mains sur une Meule à éguiser,

ſur laquelle ſont gravées ces paroles.

Vires acquirit eundo.

USURE.

C'eſt le nom du profit qu'on retire de l'Argent que l'on prète. L'*Uſure* n'étoit permiſe aux Juifs qu'envers les étrangers ennemis du Peuple de Dieu à titre d'Hoſtilité ; elle eſt abſolument interdite chez les Chrétiens, comme contraire même à la Loi naturelle.

On la perſonnifie ſous la figure d'une vieille femme laide, & vêtuë à l'uſage des Juifs. Elle eſt aſſiſe ſur un Coffre fort, tient une Bourſe fermée, & compte quelques pieces de monnoie. Proche d'elle ſont des Vaſes d'or & d'argent, & autres Richeſſes qu'elle a éxigée pour ſa ſureté.

UTILITÉ.

On la repréſente belle & graçieuſe, d'un viſage frais, & de bonne ſanté. Elle eſt couronnée d'épis & de raiſins, s'appuie ſur un Mouton, tient une branche de chêne garnie de fruits & de feuilles. Sa robe eſt d'étoffe d'or, & proche d'elle eſt une Source d'eau vive. Tous ces Emblêmes renferment les choſes utiles à la vie,

VULCAIN.

Dieu du Feu souterrein, des Métaux, &c. Forgeron des Dieux, étoit fils de Junon, & selon Homère, de Jupiter & de Junon. Son père fâché de le voir si laid, d'un coup de pied le jetta du Ciel en terre, & le rendit boiteux par cette chute. Depuis, *Vulcain* épousa Vénus, que Jupiter lui donna en récompense de ce qu'il lui avoit fendu la tête avec une coignée, pour en faire sortir Minerve. Vénus ne lui fut pas fidéle, & s'abandonna au Dieu Mars. On sçait de qu'elle manière *Vulcain* les attrapa ensemble, & les enveloppa dans un rèts; & comme il appella tous les Dieux pour être témoins de son deshonneur. Il se retira avec les Cyclopes dans l'Isle de Lipari, où il entretint ses forges, où l'on tient qu'il fabriquoit les Foudres de Jupiter. Les Égyptiens avoient un *Vulcain* qu'ils considéroient comme père des Dieux. Hérodote rapporte qu'ils lui avoient érigé un Temple magnifique à Thèbes, près duquel il y avoit sa Statuë haute de près de soixante & quinze pieds. Sanchoniaton mèt aussi *Vulcain* entre les Dieux de la Phénicie. Quelques-uns croient que le *Vulcain* des Grècs étoit

Prince de Sicile; & que le soin qu'il eut de faire creuser des Mines, & de préparer les métaux, donna sujet à ces fictions.

Vulcain dans le Ciel se bâtit un Palais tout d'airain, & parsemé de brillantes étoiles. C'est là que ce Dieu forgeron, d'une taille prodigieuse, tout couvert de sueur, & tout noir de cendre & de fumée, s'occupoit sans cesse à perfectionner les soufflèts de sa forge, & à mettre en pratique les idées que lui fournissoit sa science divine.

Thétis l'alla voir un jour pour lui demander des Armes pour Achille. « *Vulcain* aussi-tôt se leve de son enclume, » dit Homère; il boite des deux côtés, » & avec ses jambes frêles & tortuës, il » ne laisse pas de marcher d'un pas ferme. » Il éloigne ses soufflèts du feu, & les » mèt avec tous ses autres instrumens dans » un coffre d'argent; avec une éponge » il se nettoie le visage, les bras, le cou » & la poitrine; il s'habille d'une robe » magnifique, prend un scèptre d'or, & » en cet état il sort de sa forge. A cause » de son incommodité à ses deux côtés » marchoient pour le soutenir deux belles » esclaves toutes d'or, faites avec un art » si divin, qu'elles paroissoient vivantes. » Elles étoient douées d'entendement,

„ parloient, & par une faveur particu-
„ lière des immortels, elles avoient ſi
„ bien appris l'art de leur maître, qu'elles
„ travailloient près de lui, & lui aidoient
„ à faire ſes ouvrages ſurprenans qui
„ étoient l'admiration des Dieux & des
„ hommes..... Pour faire les Armes
„ d'Achille, il retourne à ſa Forge, ap-
„ proche d'abord ſes ſoufflèts du feu, &
„ leur ordonne de travailler : en même
„ tems ils ſoufflent dans vingt fourneaux,
„ & accommodent ſi bien leur ſouffle aux
„ deſſeins du Dieu, qu'ils lui donnent le
„ feu fort ou foible, ſelon qu'il en a be-
„ ſoin. Il jette des barres d'airain & d'é-
„ tain avec des lingots d'or & d'argent
„ dans ces fournaiſes embraſées; il place
„ une grande enclume ſur ſon pied, prend
„ d'une main un péſant marteau, & de
„ l'autre de fortes ténailles, & ſe mèt à
„ travailler au bouclier qu'il fait d'une
„ grandeur immenſe & d'une étonnante
„ ſolidité. „

Les Anciens Monumens repréſentent ce Dieu d'une manière aſſez uniforme : il paroît barbu, la chevelure un peu négligée, couvert à demi d'un habit qui ne lui deſcend qu'au deſſus du genou, portant un bonnet rond & pointu, tenant de

la

la droite un marteau & de la gauche des tenailles.

VULGAIRE.

C'eſt le nom que l'on donne au dernier ordre du peuple, ou à ce commun des hommes que l'on nomme Populace. Il ſe perſonnifie allégoriquement par un homme de figure baſſe & ignoble, regardant la terre, tenant un balai & une pelle, pour marquer que les plus bas emplois lui ſont deſtinés. On lui donne des oreilles d'âne alluſives à ſon ignorance. Selon Démoſtène :

Tam mobile eſt vulgi ingenium, & perplexum, ut quidquid conſtanter velit, non facile intelligi poſſit.

Sa tête eſt entourée d'une vapeur épaiſſe, qui dénote que ſon intelligence eſt obſcure.

X.

On a prétendu fauſſement que l'*X* n'étoit point anciennement dans l'Alphabet *Latin*, & qu'elle n'étoit pas encore reçuë du tems d'Auguſte, on en attribue l'invention à l'Empereur Claude; mais Plaute, Térence, & les autres Ecrivains

du premier âge l'ont employée, & ce que dit Cicéron *, ne laisse aucun doute que cette lettre ne fût ancienne chez les *Latins*. Isidore de Séville dit que le *C* & l'*S* en tenoient lieu. » *X littera usque ad* » *Augusti tempora nondum apud Latinos* » *erat : sed pro ea C & S scribebant. Unde* » *& duplex vocatur, quia pro C & S po-* » *nitur. Unde & ex eisdem litteris compo-* » *situm nomen habet* ». Chez les Grècs les lettres *ΚΞ* tenoient lieu également du *Ξ*, chez les *Latins* l'usage prévalut également d'écrire *CS* & *XS*, ainsi on écrivoit *Proxsumus*, *Maxsumus*. Dans la suite on retrancha l'*S*, & on ne conserva que la figure du *Chi* grèc, dont la valeur fut déterminée à exprimer cette double lettre *Xi*; les Grècs au contraire chez qui la lettre Ψ *Chi* étoit en usage dans quantité de termes, ne voulurent point employer sa figure pour exprimer la double lettre *ΚΞ*; mais ils prirent celle du Ξ, qu'ils changèrent un peu, & dont ils firent enfin

---

* *Verba sæpè contrahuntur, non usûs causa, sed aurium. Quomodo enim vester* axilla, ala *factus est, nisi fuga litteræ Vastioris? Quam litteram etiam è* Maxillis *&* Taxillis, *&* Vexillo *&* Paxillo, *consuetudo elegans latini sermonis evellit.* Orator Ciceronis.

le Ξ ; la figure de cette lettre, & celle de sa minuscule ξ rappellent aisément cette origine.

Les Anciens s'en sont servi pour marquer le nombre *Dix* ; & pour cette raison *V*, qui est la moitié de l'*X*, marque cinq. Nous avons d'Anciennes Monnoies nommées *Deniers*, parce que cette lettre *X* étoit gravée dessus.

XIXUTRUS,

Chef de la dixiéme génération, selon d'Anciens Auteurs Chaldéens cités par George Syncele, paroît être le même que Noë, comme il est facile d'en juger par le récit suivant tiré de ces mêmes Auteurs. *Xixutrus* fut averti en songe par Saturne que le quinzième du mois Drésius, le genre humain seroit détruit par un délugé : il reçut ordre en même tems de mettre par écrit l'Origine, l'Histoire & la fin de toutes choses, & de cacher sous terre ses mémoires dans la ville du Soleil, nommée Sippara ; de construire ensuite un vaisseau, d'y mettre les provisions nécessaires, d'y enfermer les oiseaux & les animaux à quatre pieds, & d'y entrer lui, ses parens & ses amis. *Xixutrus* exécuta ponctuellement ses ordres,

& fit un Navire qui avoit cinq Stades de longueur, & deux de largeur (le Stade vaut environ 90 toises). Il n'y fut pas plutôt entré que la terre fut inondée. Quelque tems après, voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiseaux qui ne trouvant ni nourriture ni lieu où se reposer, retournèrent au vaisseau. Quelques jours après, il en lâcha d'autres qui revinrent avec un peu de bouë aux pates. La troisième fois qu'il les laissa envoler, ils ne parurent plus; ce qui lui fit juger que la terre commençoit à être suffisamment découverte. Il fit alors une ouverture au Vaisseau; & voyant qu'il s'étoit arrêté sur une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille & le Pilote; & ayant salué la terre, élevé un autel, & sacrifié aux Dieux, lui & ceux qui l'avoient accompagné, disparurent. Ceux qui étoient demeurés dans le Vaisseau ne le voyant point revenir, sortirent & le cherchèrent vainement: seulement une voix se fit entendre, & leur annonça que la piété de *Xixutrus* lui avoit mérité d'être enlevé dans le Ciel, & d'être mis au nombre des Dieux avec ceux qui l'accompagnoient. La même voix les exhorta à être religieux, & à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les Mémoi-

tes qui y avoient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allèrent rebâtir la Ville du Soleil & plusieurs autres.

Il n'est personne qui ne voie que cette Histoire a été copiée prèsque mot à mot dans les Livres des Juifs, dont les Babyloniens eurent connoissance dans le tems de la Captivité de ce peuple à Babylone; ou bien c'étoit plus probablement la Tradition universelle que l'Idolâtrie avoit dénaturée chez les Babyloniens.

Y.

Palaméde a inventé la lettre *Y*, que les gruës forment en volant. On la nomme aussi la *Lettre de Pythagore*; non qu'elle ait été inventée par ce Philosophe, mais parce qu'il mettoit deux fins de toutes choses, la Vertu & la Volupté, exprimées par les deux pointes de l'*Y*.

ÉNIGME.

Dans un même logis, deux frères, sans se voir,
Jour & nuit demeurent ensemble,
L'un en tout à l'autre ressemble,
Et tous deux ont même pouvoir.
Ils parlent sans avoir de langues;

Et, trahissant celui qui si commodément
Les maintient dans leur logement,
Ils disent son secret par de vives harangues :
C'est par-là qu'on dit d'eux, avec grande raison,
Qu'ils trompent l'hôte en sa maison.

YPHICLES,

Fils d'Amphitrion & d'Alcméne, frère jumeau d'Alcide, quoique celui ci eut pour père Jupiter. Plaute dit que ces deux enfans, quoique conçus à trois mois l'un de l'autre, nâquirent en même tems, Jupiter voulant épargner à Alcméne la peine de deux accouchemens différens.

YPHTIME.

Nymphe dont Mercure devint amoureux, & qu'il rendit mère des Satyres.

Z.

Cette Lettre purement Grecque, ne sert guères en écrivant le Latin, que pour les mots qui sont tirés de cette Langue; & a été inutile parmi les Latins qui ont employé dans les mots de leur Langue la double *ss*. Ce que nous voyons mieux

dans les mots qui sont originairement grècs. Nous apprenons de Martianus Capella, qu'Appius Claudius détestoit la Lettre *Z*, sur cette plaisante considération, que les dents de celui qui prononce cette consonne ressemblent à celles d'un mort, tant le son en est foible & bas. Ausone a remarqué, que le *Z* tourné fait l'*N* des Latins.

ÉNIGME.

De mes sœurs, je suis la dernière;
Nous sommes deux fois douze, un homme est
notre père :
Son nom, je ne m'en souviens pas.
Pour me connoître, en tout cas,
Ce nom n'est pas bien nécessaire.
J'avoue ici de bonne foi,
Que de rire à chacun je fais naître l'envie;
Car un Nain, un Pygmée, à taille mal polie,
De le railler, si l'on a la manie,
On dit qu'il est fait comme moi,
Quoi qu'il en soit, j'ai sçu me couronner de gloire,
En me trouvant toujours dans les hazards;
Et, (ce qu'on aura peine à croire)
Je ne suis point dans l'eau, dans le feu, dans
les airs,
Ni même dans l'univers.
Je vais pourtant, & sans me contredire,

Vous dire où l'on peut me trouver;
C'est toujours avec le Zéphire,
Au Zodiaque encor... fort-bien, allez-vous dire,
Je n'irai pas vous y chercher.

ZACA.

C'est le nom que les Turcs donnent à l'Aumône qu'ils font d'une partie de leurs biens pour la nourriture & l'entretien des pauvres. Il n'est pas expressément dit dans l'Alcoran ce que les Mahométans doivent donner; mais leurs Docteurs prétendent qu'un bon Musulman ou fidéle, doit donner la dixième partie de son revenu. Quelques Auteurs ne font monter cette Aumône qu'à la quarantième ou à la cinquantième partie du revenu; d'autres disent qu'elle est d'un pour cent. Quoi qu'il en soit, l'Avarice & la Politique des Turcs empêchent les riches de s'acquitter éxactement de ce devoir. Car l'Avarice les empêche de donner beaucoup de leur bien; & la Politique leur fait craindre le danger où ils s'exposeroient, en faisant paroître leurs richesses, par un calcul éxact de leur Aumône à proportion de la quantité de leur revenu.

ZAMOLXIS.

C'étoit le Grand Dieu des Traces & des Gètes, au rapport d'Hérodote, il leur tenoit même lieu de tous les autres; car ils ne vouloient honorer que celui-là. *Zamolxis* fut d'abord esclave en Ionie; & après avoir obtenu sa liberté, il y acquit de grandes richesses, & retourna dans son pays. Son premier objèt fut de polir une nation grossière & de la faire vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais, où il régaloit tour-à-tour tous les habitans de sa ville, leur insinuant pendant le repas, que ceux qui vivoient ainsi que lui, seroient immortels; & qu'après avoir payé à la nature le tribut que tous les hommes lui doivent, ils seroient reçus dans un lieu délicieux, où ils jouiroient éternellement d'une vie heureuse : pendant ce tems-là, il travailloit à faire construire une chambre sous terre, & ayant disparu tout d'un coup, il s'y renferma & y demeura caché pendant trois ans. On le pleura comme mort; mais au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau, & ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés

à croire tout de qu'il leur avoit dit. Dans la suite, on le mit au rang des Dieux; & chacun fut persuadé, qu'en mourant il alloit habiter avec ce Dieu. Ils lui exposoient leurs besoins, & l'envoyoient consulter tous les cinq ans. La manière au reste dont ils le faisoient également cruelle & bizare, prouve, qu'en mourant *Zamolxis* n'avoit pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avoient choisi celui qui devoit lui aller exposer leurs besoins, on faisoit tenir trois javelines droites, pendant que d'autres prenoient le député par les pieds, & le jettoient en l'air pour le faire tomber sur la pointe de ces piques. S'il en étoit percé & mouroit sur le champ, ils croyoient que le Dieu leur étoit favorable, & s'il n'en mouroit pas, on lui faisoit de sanglans reproches, & on le regardoit comme un méchant homme. Puis choisissant un autre député, ils l'envoyent à *Zamolxis*, sans le soumettre à la même épreuve: lorsque le tems étoit troublé par quelque Orage, ces mêmes peuples tiroient des fléches contre le Ciel, comme pour ménacer leur Dieu, ne croyant pas qu'il y en eut d'autres que *Zamolxis*.

ZÉLE.

Le *Zèle* se personnifie par un vieillard, vêtu d'une longue robe blanche. Ses Attributs sont une Lampe, & une Discipline ; parce que le but du *Zèle* est de dissiper les ténébres de l'ignorance, & de corriger les erreurs.

ZENODORE,

Excellent Statuaire, se rendit célèbre du tems de Néron, par une prodigieuse Statuë de Mercure, à laquelle il travailla pendant dix ans en Auvergne. Néron, persuadé que rien ne manquoit à l'habileté de cet ouvrier, le fit appeller à Rome, pour signaler son empire par quelque merveilleux ouvrage, qui pût effacer ceux des siècles passés. Il fit à Rome une Statuë colossale de Néron de cent dix pieds, ou de cent vingt, selon Suétone, qui fut consacrée au Soleil. Après la mort de cet Empereur, Vespasien en fit ôter la tête de Néron, & poser à la place celle d'Apollon, ornée de sept rayons, dont chacun avoit vingt deux pieds & demi.

ZÉPHIRE.

Dieu du Paganisme, favorisoit, selon les Poëtes, la naissance des fleurs & des fruits de la terre, par un souffle doux & benin, qui ranimoit la chaleur naturelle des Plantes, & donnoit la vie à toutes choses; d'où vient que les Grècs l'appellèrent *Zéphire*, c'est-à-dire, en leur langue, *qui porte la vie.* On le représentoit sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort tendre, ayant sur la tête une couronne composée de toute fortes de fleurs. On disoit qu'il étoit fils de l'Aurore, & qu'il aimoit la Nymphe Chloris, à laquelle il avoit donné l'empire ou la surintendance des fleurs; car il est certain que celle que les Romains appelloient *Flore*, étoit la même que les Grècs avoient appellée avant eux *Chloris. Zéphire* est aujourd'hui le nom d'un Vent qui souffle du côté d'Occident, & qui est extrêmement sain & agréable, qui contribue à la naissance & à l'accroissement de tous les fruits; jusques-là même qu'on dit que le seul souffle de ce vent, engendre de certains œufs, qu'on appelle, à cause de cela, *Œufs de Zéphire.*

ENIGME.

Aux climats du caffé, jadis je pris naiſſance ;
Avec moi plus d'un frère y vit auſſi le jour.
Sans pieds, tête, ni bras, rien que ventre &
que panſe,
Ma figure eſt parfaite, & je ſuis fait au tour.
Mes parens, par caprice, en faiſant le partage
Que mes frères ont eû, n'oublièrent que moi.
Mais, malgré cette injuſte Loi,
J'ai toutefois bien ſouvent l'avantage,
(Quoique je ne poſſede rien)
De les enrichir tous, & d'augmenter leur bien.
C'eſt même là mon ſeul uſage.
Je n'aime point le lieu d'honneur ;
Quand je ſuis à leur tête, on me voit ſans
valeur ;
A leur ſuite, je fais merveilles ;
M'y mettre ou m'en ôter, n'eſt point indifférent.
Il n'eſt point richeſſes pareilles
A celles que, dans un inſtant
Avec mon ſecours, on aſſemble ;
Mais malheur à qui me reſſemble.



Zéthès et Calais.

Deux des Argonautes, fils de Borée & d'Orithye, étoient aîlés, & très-adroits à tirer de l'arc. Après avoir été favorablement reçus par Phinée, en leur voyage de Colchos, ils le délivrèrent des Harpies, qui gâtoient ses viandes, lorsqu'il étoit près de prendre son repas. Mais les ayant poursuivies jusqu'aux Isles Strophades, il leur fut fait défenses, par Iris, de la part de Junon, d'aller plus avant. Ensuite ayant offensé Hercules, ils furent tués par ce demi-dieu, & changés en ces vents qui précédent la canicule d'environ huit jours; c'est pourquoi les Grècs les ont nommés *Prodromes*, c'est-à-dire, *Avant-coureurs*. On dit que les pierres qu'on avoit mises sur leur tombeau, étoient agitées par le souffle de Borée, leur père.

Zeumichius,

C'est-à-dire, Jupiter le Machiniste, nom qu'on donna à Chrysor pour avoir fait plusieurs découvertes utiles, inventé plusieurs machines; l'Hameçon, la Ligne à pêcher, l'usage des Barques pour la pêche.

ZEUXIS,

D'Héraclée, Peintre excellent, qui vivoit sous la XCVII Olympiade, environ 400 ans avant J. C. On conjecture que la Ville d'Héraclée, dont les anciens l'ont dit natif, est celle qui est proche Crotone en Italie. *Zeuxis* avoit fait de très-beaux tableaux. Ce fut lui, au rapport de Quintilien, qui inventa la manière de ménager les jours & les ombres, & il excella dans le coloris. Il gagna des richesses immenses, ce qui fit que dans la suite il ne voulut plus vendre ses ouvrages, mais il en faisoit des présens, disant qu'il ne pouvoit mettre un prix proportionné à ce qu'ils valoient. Avant cela il se faisoit payer pour les montrer seulement; & l'on n'étoit admis à voir son Hélène qu'argent comptant : de là vient que les railleurs appellèrent ce portrait, *Hélène la Courtisanne*. On ne sçait si cette Hélène de *Zeuxis* étoit la même qui étoit à Rome du tems de Pline, ou la même qu'il fit aux Habitans de Crotone, pour mettre dans le Temple de Junon, & qu'il peignit sur les ving-cinq plus belles filles de la Ville, prenant de chacune ce qu'elle avoit de plus beau. On rapporte que ce Pein-

tre ayant voulu diſputer le prix de la peinture à Parrhaſius, il peignit ſi bien des raiſins, que les oiſeaux fondoient deſſus pour les becqueter; mais Parrhaſius peignit un rideau ſi artiſtement, que *Zeuxius* le prit pour un vrai Rideau qui cachoit l'ouvrage de ſon antagoniſte : il demanda donc plein de confiance que l'on tirât vîte ce rideau, afin de montrer ce que Parrhaſius avoit fait. Ayant connu ſa mépriſe, il ſe confeſſa vaincu, puiſqu'il n'avoit trompé que les oiſeaux, & que l'autre avoit trompé les maîtres même de l'art. Une autre fois il peignit un garçon chargé de raiſins; les oiſeaux volèrent encore ſur ce tableau; il s'en dépita, & reconnut ingénument que ſon ouvrage n'étoit pas aſſez fini, puiſque s'il eût auſſi heureuſement repréſenté le garçon que le raiſin, les oiſeaux auroient eu peur de lui; de dépit il effaça les raiſins, & ne garda que la figure où il avoit le moins réuſſi. L'un des meilleurs tableaux de ce peintre étoit un Hercule étranglant des dragons dans ſon berçeau, à la vûë de ſa mère épouvantée; mais il eſtimoit principalement ſon Athlète, ſous lequel il mit un vers, qui devint célèbre dans la ſuite, pour faire entendre qu'il ſeroit plus aiſé de critiquer cet ouvrage que de l'imiter.

Il ne se piquoit pas d'achever bientôt les tableaux. Verrius Flaccus dit qu'il mourut de trop rire, en considérant le portrait d'une vieille qu'il venoit d'achever; mais pas un des Anciens n'a remarqué cette particularité. Archelaüs, roi de Macédoine, s'étoit servi du pinceau de *Zeuxis* pour l'embellissement de son palais.

ZOGONOI.

C'étoit chez les Grècs, les Dieux qui présidoient à la vie des hommes, que l'on invoquoit pour conserver sa vie, pour obtenir une longuè vie. Les Fleuves & les eaux courantes étoient consacrés à ces Dieux.

ZOROASTRE,

Célèbre Philosophe, s'acquit, dit-on, par le moyen de ses prédictions, l'Empire des Bactriens, du tems de Ninus, Roi des Assyriens. Lorsqu'il fut vaincu, ou par Ninus ou par Sémiramis, on dit qu'il souhaita d'être consumé par le feu du Ciel, & qu'il avertit les Assyriens de garder soigneusement ses cendres; parce que leur conservation seroit la marque de la durée de leur Empire. Ces Peuples reçurent cet avis comme un Oracle; & après que *Zo-*

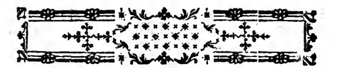
roastre eut été foudroyé, ils eurent un très-grand soin de ses cendres, qu'ils conservèrent jusqu'à la destruction de leur Empire.

Comme il y a eu plusieurs Personnes du nom de *Zoroastre*, & que les tems ausquels ils ont vêcu, ne sont pas assez connus; on les a confondus les uns avec les autres. On tient que le Premier & le plus célèbre a été Roi de la Bactriane, & qu'il fut défait par Ninus. On dit des merveilles de sa Sagesse, de sa Science, & des Prodiges qu'il a faits; & on le fait auteur de la Philosophie des Perses, qui s'appelloit *Magie* parmi eux. Platon parle de *Zoroastre*, comme de l'Inventeur de cette science parmi les Perses, & remarque qu'il étoit fils d'Oromaze. Eubulus, cité par Porphyre, lui attribue l'institution des Mystères de la Déesse Mithra. Eudoxus & Hermippe, allégués par Pline, disent qu'il a vécu six mille ans avant Platon. Mais Ctésias, qui avoit rapporté l'Histoire de *Zoroastre*, assuroit qu'il vivoit du téms de Cyrus; & c'est ce qui a fait distinguer à Arnobe deux *Zoroastre*. Eusebe fait *Zoroastre* aussi ancien que Ninus; & S. Epiphane dit qu'il a vécu du tems de Nembrod. Il a été appellé par les Perses *Zarades*, & par les Grècs *Zoroastre*. On donne plu-

fleurs significations à ce nom. Quelques-uns disent qu'il signifie en grèc un *Astre vivant*; d'autres *le fils d'un Astre*; & d'autres le *Contemplateur des Astres*. Tout ce qu'on dit de l'Ancien *Zoroastre*, a paru fabuleux à quelques-uns; parce que Diodore de *Sicile* témoigne que le Roi de la Bactriane, qui combattit contre Ninus, s'appelloit *Oxiastre*. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y a eu autrefois parmi les Perses un homme de ce nom, qui a été l'Auteur de leur Magie. C'est Zerdusth ou Zoroastre, qui, suivant M. Prideaux, sçavant Anglois, étoit contemporain des Prophètes Daniel & Ezéchiel : c'étoit un Prosélythe des Juifs de la Captivité de Babylone. Voyez aussi *les Mémoires de M. l'Abbé Foucher, Tom. 27 & 29 de l'Acad. des Inscriptions & Belles Lettres*. On dit qu'un de ces *Zoroastre* avoit composé quantité d'ouvrages. Hermippus assure qu'il avoit écrit deux millions de vers. Suidas rapporte les titres de quelques-uns de ses ouvrages; sçavoir, quatre livres de la Nature; un livre des Pierres Précieuses; & cinq livres de Prédictions Astronomiques. Eusèbe cite dans le Premier Livre de sa Préparation Évangélique, un passage de *Zoroastre*, tiré d'une Histoire des Perses, où il est parlé des Attri-

buts de Dieu; mais il est visible que c'est l'Ouvrage d'un Platonicien, même Chrétien. Synésius cite des Oracles de *Zoroastre* sur les Songes, qui ont été imprimés l'an 1538 & l'an 1595, avec les notes de Psellus & de Pléthon. Il est encore visible que ces Oracles sont tirés des écrits des nouveaux Platoniciens.

FIN.



CATALOGUE
RAISONNÉ
DES AUTEURS
Qu'on a consultés pour la composition de cet Ouvrage.

AUTEURS MYTHOLOGUES.

HISTORIENS DE LA FABLE;

Comme *Hérodote*, *Diodore de Sicile*, *Denis d'Halicarnasse*, *Pausanias*, *Tite-Live*, &c.

TOUS ont contribué pour leur part à ma Collection; mais je n'ai eu garde de copier toutes les Fables qu'ils débitent dans leurs Ouvrages, il y auroit eu trop à faire; & j'aurois grossi inutilement un Livre, qui n'est point destiné à rassembler toutes les Fables Anciennes, mais seulement celles où le Ministère des Dieux

& de la Religion se trouve employé : il n'y a que celles-ci qui entrent dans mon plan.

PHILOSTRATES, Sophistes Grècs, *Paris, Veuve Abel Langlier, & Veuve M. Guillemot, 1615*, in-fol. *avec Figures.*

CET Ouvrage est fort gaulois, mais de la plus profonde érudition. Entre les plus renommés de l'Antiquité, *Philostrate* doit bien être mis au premier rang, tant pour sa doctrine & élégante manière de parler, que pour les richesses de ses inventions : la naïve beauté de ses descriptions, sa curieuse recherche des mots convenables, parmi une si grande diversité de matières appropriées à toutes sortes de Professions & Métiers; avec une fort particulière instruction de toutes les plus belles Fables & fantaisies de l'Antiquité, qui peuvent convenir, & être propres à la Peinture, de laquelle il traite le principal point, & ce qui se trouve le plus recommandé & exquis; à sçavoir, l'invention, avec l'Ordonnance & Disposition, que les Grècs appellent *Œconomie*, dont dépend tout le sçavoir, la grace & accomplissement de cet Art; n'étant pas donné à tous d'avoir la dextérité, & pratique de sçavoir bien ordonner plusieurs personnages ensemble, en gestes & actions convenables & non ridicules; afin d'exprimer nettement & d'une efficace qui contente l'œil & l'esprit des hommes, la chose qui y doit être représentée avec le moins de traits dont on se puisse passer. N'ayant pas toutefois écrit seulement de la Peinture, mais plusieurs autres

fujèts encore, pour éxercer la Jeunesse à sçavoir deviner, & écrire à propos d'infinies belles choses, dont il a curieusement recherché la propriété des mots, auxquels il fait paroître avoir été merveilleusement versé & instruit : lesquelles choses toutefois, il coupe fort court, ne les disant qu'à demi-mots, & avec une telle brièveté, qu'il faut être merveilleusement attentif à sa Lecture, pour la bien comprendre ; car il s'étudie de propos délibéré à se rendre obscur, comme si, par cette difficulté, il en vouloit bannir le vulgaire ; de sorte qu'il étoit bien nécessaire d'une aussi docte plume que la sienne, pour en faciliter l'intelligence au Public.

MYTHOLOGIE

Ou Explication *des Fables de Noël le* Comte, *avec des sommaires sur chaque livre, & des figures en taille-douce : traduite par Jean Baudouin, & ci-devant par Jean de Montlyard. Paris*, Pierre Chevalier & Samuël Thibouſt, 1627, *in-fol.*

Les Poëtes ingénieux, dans leurs Ouvrages, nous ont voulu représenter trois sortes de vies ; à sçavoir, la Contemplative, l'Active & la Voluptueuse. La *Contemplative* nous pousse à la recherche de la vérité ; l'*Active* aux seuls biens de la fortune ; & la dernière, à ce que les Voluptés ont de plus charmant. De ces trois façons de *Vivre*, il est amplement traité dans cet Ouvrage ; ou, si vous considérez mûrement l'intention des Anciens Poëtes, vous trouverez

qu'elle n'est autre chose, que d'ombrager du Voile des Fables, les Mystérieux Secrèts de la Physique & de la Morale.

L'Antiquité expliquée,

Et représentée en figures, par Dom Bernard de Moutfaucon, avec le supplément. Paris, de l'anné 1722, 15 Tomes, en 10 Vol. *in-fol.* grand papier.

Cet Ouvrage est le fruit d'une prodigieuse lecture & d'une vaste érudition; mais auquel le Public n'a pas rendu, ce me semble, toute la Justice qu'il mérite : ce Recueil m'a été d'un grand secours; & j'ai usé de ses recherches avec d'autant plus de liberté, qu'un Livre de quinze Volumes *in-folio* ne peut être entre les mains des Jeunes Artistes; & que d'ailleurs de plus habiles que moi ont emprunté de ce Sçavant Religieux, peut-être la meilleure partie de leur Érudition; ensorte que nous pourrons nous rencontrer souvent dans nos extraits, parce que nous aurons puisé dans la même source.

Dictionnaire de Mythologie,

Pour l'Intelligence des Poëtes, de l'Histoire Fabuleuse, des Monumens Historiques, des Bas reliefs, des Tableaux, &c. Paris, Briasson, 1745, 3 Vol. *in-12.*

Le Titre seul de ce Livre annonce combien il est utile; si l'on ne connoît la Mythologie, on

on eſt arrêté à tout moment, en regardant des Tableaux, des Statuës, en liſant les Poëtes; ainſi il eſt indiſpenſable d'acquérir au moins quelque lumière ſur cette Sçience.

Ce Dictionnaire eſt auſſi étendu qu'on puiſſe le deſirer, puiſqu'il raſſemble tout ce qu'il eſt utile de ſçavoir ſur la Mythologie : l'Auteur a profité des Ouvrages les plus eſtimés de ceux qui ont travaillé ſur cette matière; tels que Pauſanias, Dom Bernard de Montfaucon dans ſes Antiquités Grèques & Romaines, l'Explication des Fables par l'Abbé Banier, l'Hiſtoire ſi célèbre des Orateurs de M. de Fontenelle; & enfin l'excellent Théâtre des Grècs du R. P. Brumoi. Ce *Dictionnaire* reſſemble au miel de l'abeille composé du ſuc des fleurs les plus odoriférentes; & c'eſt ſans doute le plus grand mérite qu'un *Dictionnaire* puiſſe avoir. L'Auteur qui écrit en homme d'eſprit & de goût, a fait un choix judicieux, & a même donné quelques explications que n'avoit pas données l'Abbé Banier.

Ce Livre eſt donc un précis de ce qui s'eſt dit de meilleur ſur la Mythologie ; l'extenſion que l'Auteur donne à ce mot, ne ſe borne pas à l'Hiſtoire Fabuleuſe des Dieux, des demi-Dieux & des Héros de l'Antiquité, quoique ce ſoit là proprément le fond de cette Sçience; c'eſt ſur ce pied que l'avoit traitée le P. Jouvency, dans un petit livre fort bon, mais fort court; intitulé: *Appendix de Diis & Heroïbus*, qui a été traduit en françois.

M. l'Abbé de la Clauſtre, Auteur de ce *Dictionnaire*, a porté ſes vûës plus loin, & a fait entrer dans ſon Livre tout ce qui a quelque rapport à la Religion Payenne; c'eſt-à-dire, les différens ſyſtêmes de Théologie, & tous les dogmes qui ſe ſont ſucceſſivement établis dans

les différens Ages du Paganisme; les Oracles, les Sorts, les Augures, les Auspices, les Présages, les Prodiges, les Expiations, les Dévouemens, les Evocations, & tous les genres de Divination qui ont été en usage ; les Fonctions des Prêtres, des Devins, des Sybilles, des Vestales; les Fêtes & les Jeux, les Sacrifices & les Victimes, les Temples, les Autels, les Trépieds & les Instrumens des Sacrifices, *&c.* ainsi quiconque sçauroit bien le contenu de ce *Dictionnaire*, pourroît se vanter d'être un homme très-Sçavant, & très-Versé dans la connoissance de l'Antiquité.

Précis avantageux

De la lecture des Auteurs Mythologues.

La Fable renferme l'Histoire Théologique, l'Histoire fabuleuse, l'Histoire poétique; &, pour le dire en un mot, toutes les Fables de la Théologie Payenne.

Quoiqu'elles soient très-nombreuses, on est parvenu à les rapporter toutes à six ou sept classes, à indiquer leurs différentes sources, & à remonter à leur origine. Comme M. l'Abbé Banier est un des Mythologistes qui a jetté, sur ce sujet, le plus d'ordre & de netteté : voici le précis de ses recherches.

Je divise la Fable prise collectivement, en Fables historiques, philosophiques, allégoriques, morales-mixtes, & Fables inventées à plaisir.

Les Fables historiques, en grand nombre, sont des histoires vraies & mêlées de plusieurs fictions : telles sont celles qui parlent des principaux Dieux, & des Héros, Jupiter, Apollon,

Bacchus, Hercule, Jason, Achille; le fond de leur Histoire est pris dans la vérité. *Les Fables philosophiques* sont celles que les Poëtes ont inventées pour déguiser les Mystères de la Philosophie; comme quand ils ont dit que l'Océan est le Père des Fleuves; que la Lune épousa l'Air, & devint Mère de la Rosée. *Les Fables allégoriques* sont des espèces de paraboles, renfermant un sens mystique, comme celle qui est dans Platon, de Porus & de Pénie, ou des richesses & de la Pauvreté, d'où naquit l'Amour. *Les Fables morales* répondent aux Apologues: telle est celle qui dit que Jupiter envoya pendant le jour les étoiles sur la terre, pour l'informer des actions des hommes. *Les Fables mixtes* sont celles qui sont mêlées d'allégories & de morale, & qui n'ont rien d'historique; ou qui avec un fond historique, font cependant des allusions manifestes à la Morale ou à la Physique.

Les Fables inventées à plaisir n'ont d'autre but que d'amuser; telle est la Fable de Psyché, & celles qu'on nommoit *milésiennes*, & Sybaritides.

Les Fables historiques se distinguent aisément, parce qu'elles parlent de gens qu'on connoît d'ailleurs: celles qui qui sont inventées à plaisir, se découvrent par les contes qu'elles font de personnes inconnues.

Les Fables morales & quelquefois les allégoriques s'expliquent sans peine: les philosophiques sont remplies de prosopopées qui animent la natute; l'air & la terre y paroissent sous les noms de *Jupiter* & de *Junon*, &c.

En général, il y a peu de Fables dans les Anciens Poëtes, qui ne renferment quelques traits d'Histoire; mais ceux qui les ont suivis, y ont ajoûté mille circonstances de leur imagination. Quand Homère, par exemple, raconte qu'Eole

avoit donné les vents à Ulisse enfermés dans une outre, d'où ses compagnons les laissèrent échaper; cette Histoire enveloppée nous apprend que ce Prince avoit prédit à Ulisse le vent qui devoit souffler pendant quelques jours, & qu'il ne fit naufrage que pour n'avoir pas suivi ses conseils : mais, quand Virgile nous dit que le même Éole, à la prière de Junon, excita cette terrible tempête, qui jetta la flotte d'Enée sur les côtes d'Afrique : c'est une pure fiction, fondée sur ce qu'Éole étoit regardé comme le Dieu de Vents. Les Fables mêmes, que nous avons appellées *philosophiques*, étoient d'abord historiques; & ce n'est qu'après coup, qu'on y a jetté l'idée des choses naturelles : de-là ces Fables *mixtes*, qui renferment un fait historique & un trait de Physique, comme celle de Myrrha, & de Leucothée changée en arbre qui porte l'encens, & celle de Clytie en tourne-sol.

Venons aux diverses sources de la Fable.

1°. On ne peut s'empêcher de regarder la vanité comme la première source des *Fables payennes*. Les hommes ont cru, que pour rendre la vérité plus recommandable, il falloit l'habiller du Brillant cortège du merveilleux : ainsi ceux qui ont raconté les premiers les actions de leurs Héros, y ont mêlé mille fictions.

2°. Une seconde source de *Fables* du paganisme est le défaut des caractères, ou de l'écriture. Avant que l'usage des lettres eût été introduit dans la Grèce, les événemens & les fictions n'avoient guère d'autres Monumens que la mémoire des hommes. L'on se servit dans la suite de cette tradition confuse & défigurée; & l'on a ainsi rendu *les Fables* éternelles, en les faisant passer, de la mémoire des hommes qui

en étoient les dépositaires, dans des monumens qui devoient durer tant de siècles.

3°. La fausse éloquence des Orateurs & la vanité des historiens ont dû produire une infinité de narrations fabuleuses. Les premiers se donnèrent une entière liberté de feindre & d'inventer; & l'historien lui-même se plut à transcrire de belles choses, dont il n'étoit garant que sur la foi des Panégyristes.

4°. Les relations des Voyageurs ont encore introduit un grand nombre *de Fables*. Ces sortes de gens, souvent ignorans, & presque toujours menteurs, ont pû aisément tromper les autres, après avoir été trompés eux-mêmes. C'est apparemment sur leur relations que les Poëtes établirent les Champs élisées, dans le charmant pays de la Béthique; c'est de-là que nous sont venuës ces *Fables* qui plaçent des Monstres dans certains pays, des Harpies dans d'autres; ici des peuples qui n'ont qu'un œil, là des hommes qui ont la taille des Géans.

5°. On peut regarder comme une autre source de Fables du Paganisme, les Poëtes, le Théâtre, les Sculpteurs & les Peintres. Comme les Poëtes ont toujours cherché à plaire, ils ont préféré une ingénieuse fausseté à une vérité commune; le succès justifiant leur témérité, ils n'employèrent plus que la fiction : les Bergères devinrent des Nymphes ou des Nayades, les Bergers des Satyres ou des Faunes : ceux qui aimoient la Musique, des Apollons; les belles Voix des Muses; les belles Femmes des Vénus; les Oranges des Pommes d'or; les Fléches & les Darts des Foudres & des Carreaux. Ils allèrent plus loin : ils s'attachèrent à contredire la vérité, de peur de se rencontrer avec les Historiens. Homère a fait d'une femme infidèle une

vertueuse Pénélope; & Virgile a fait d'un Traître à sa Patrie, un Héros plein de piété. Ils ont tous conspiré à faire passer Tentale pour un Avare : ils l'ont mis de leur chef en enfer; lui qui a été un Prince très-sage & très-honnête homme. Rien ne se fait chez eux que par machine. Lisez leurs Poésies.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque Vertu devient Divinité,
Minerve est la Prudence, & Vénus la Beauté.

Leurs Fables passèrent des Poëmes dans les Histoires, & des Histoires dans la Théologie : on forma un systême de Religion sur les idées d'Hésiode; Homère en érigea des Temples, & on offrit des Victimes à des Divinités qui tenoient leur éxistence de deux Poëtes.

Il faut dire encore que la Fable monta sur le Théâtre, comme sur son Thrône; & ajoûter que les Peintres & les Sculpteurs, travaillant d'après leur imagination, ont aussi donné cours aux Histoires fabuleuses, en les consacrant par les Chefs-d'œuvres de leur Art. On a tâché de surprendre le Peuple de toutes manières : les Poëtes dans leurs écrits, le Théâtre dans ses représentations, les Sculpteurs dans leurs statuës, & les Peintres dans leurs tableaux : ils y ont tous concouru.

6°. Une sixième source de Fables est la pluralité ou l'unité des noms. La pluralité des noms étant fort commune parmi les Orientaux, on a partagé entre plusieurs les actions & les voyages d'un seul : de-là vient ce nombre prodigieux

de Jupiters, de Mercures, &c. On a quelquefois fait tout le contraire; &, quand il est arrivé que plusieurs personnes ont porté le même nom, on a attribué à un seul, ce qui devoit être partagé entre plusieurs; telle est l'histoire de Jupiter, fils de Saturne, dans laquelle on a rassemblé les aventures de divers Rois de Crète qui ont porté ce nom aussi commun dans ce pays-là que l'a été celui de Ptolomée en Égypte.

7°. Une septième source des Fables fut l'établissement des Colonies & l'invention des Arts. Les Étrangers Égyptiens ou Phéniciens, qui abordèrent en Grèce, en policèrent les Habitans, leur firent part de leurs Coutumes, de leurs Loix, de leurs manières de s'habiller & de se nourrir : on regarda ces hommes comme des Dieux, & on leur offrit des sacrifices; telle est par exemple l'origine de la *Fable* de Prométhée; de même, parce qu'Apollon cultivoit la Musique & la Médecine, il fut nommé *le Dieu de ces Arts*. Mercure fut celui de l'éloquence; Cérès la Déesse du bled; Minerve celle des Manufactures de laine; ainsi des autres.

8°. Une huitième source des Fables doit sa naissance aux cérémonies de la Religion. Les Prêtres changèrent un culte stérile, en un autre qui fut lucratif par mille Histoires fabuleuses qu'ils inventèrent : on n'a jamais été trop scrupuleux sur cet article. On découvroit tous les jours quelque nouvelle Divinité, à laquelle il falloit élever de nouveaux Autels; de-là ce système monstrueux que nous offre la Théologie payenne. Ajoûtez ici la manie des Grands d'avoir des Dieux pour Ancêtres : il falloit trouver à chacun, suivant sa condition, un Dieu pour première tige de sa race; & vraisemblablement,

on ne manquoit pas alors de Généalogiſtes auſſi complaiſants qu'ils le ſont aujourd'hui.

L'abus que les Poëtes ont pû faire de l'Ancien Teſtament, comme tant de Gens pleins de ſçavoir l'ont aſſuré, donne auſſi une ſource aux *Fables*. Les Juifs étoient une Nation fort reſpectée de ſes Voiſins, connuë des Peuples éloignés ; quoique trop jaloulouſe de ſa Loi & de ſes cérémonies qu'elle cachoit aux Étrangers; les Orateurs hiſtoriens, contemporains de ce Peuple, tels que Celſe & Porphyre ont trouvé que les Poëtes de ce tems ont donné beaucoup de rapport entre les Héros de la Bible & ceux de la Fable.

9°. Mais une ſource réellement féconde des Fables payennes, c'eſt l'ignorance de l'Hyſtoire & de la Chronologie. Comme on ne commençà que trop tard, ſur-tout dans la Grèce, à avoir l'uſage de l'écriture, il ſe paſſa pluſieurs ſiècles pendant leſquels le ſouvenir des événemens remarquables ne fut conſervé que par tradition; après qu'on avoit remonté juſqu'à trois ou quatre générations, on ſe trouvoit dans le labyrinthe de l'Hiſtoire des Dieux, où l'on rencontroit toujours Jupiter, Saturne, le Ciel & la Terre: cependant, comme les Grècs, remplis de vanité ainſi que les autres peuples, voulurent paſſer pour Anciens, ils ſe forgèrent une Chronique fabuleuſe de Rois imaginaires, de Dieux & de Héros qui ne furent jamais : ils transférèrent dans leur Hiſtoire la plûpart des événemens de celle d'Égypte; & lorſqu'ils voulurent remonter plus haut, ils ne firent que ſubſtituer des *Fables*, à la vérité. Ils étoient de vrais enfans, comme le reprochoit à Solon un Prêtre d'Égypte, lorſqu'il s'agiſſoit de parler des tems éloignés : ils ſe perſuadoient que leurs Colonies avoient peuplé tous les autres pays, & ils tiroient leurs nom de ceux de leurs Héros,

10°. L'ignorance de la Physique est une dixième source de quantité de Fables payennes : on vint à rapporter à des choses animées, des effets dont on ignoroit les principes : on prit les Vents pour des Divinités fougueuses qui causent tant de ravages sur la terre & sur mèr. Falloit-il parler de l'arc-en-ciel dont on ignoroit la nature, on en fit une Divinité chez les Payens ?

Ce n'est pas la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé, pour effrayer la terre.
Un orage terrible, aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en couroux qui gourmande les flots.
Echo n'est pas un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Ainsi furent formées plusieurs Divinités physiques, & tant de Fables astronomiques qui eurent cours dans le monde.

11°. L'ignorance des langues sur-tout de la Phénicienne, doit-être regardée comme une onzième source des plus féconde, d'une infinité *de Fables* du Paganisme. Il est sûr que les Colonies sorties de Phénicie allèrent peupler plusieurs contrées de la Grèce ; &, comme la Langue phénicienne a plusieurs mots équivoques, les Grècs les expliquèrent selon le sens qui étoit le plus de leur génie ; par exemple, le mot *Ilpha*, dans la Langue phénicienne, signifie également *un taureau* ou *un navire*. Les Grècs, Amateurs du Merveilleux, au lieu de dire, qu'Europe avoit été portée sur un vaisseau, publièrent que Jupiter, changé en un taureau, l'avoit enlevée. Du mot *mom*, qui veut dire *vice*, ils firent le Dieu Momus, Censeur des défauts des hommes ;

&, ſans citer d'autres éxemples, il ſuffit de renvoyer le lecteur aux ouvrages de Bochart ſur cette matière.

12°. Non-ſeulement les équivoques des Langues orientales ont donné lieu à quantité *de Fables payennes*, mais même les mots équivoques de la Langue grèque en ont produit un grand nombre : ainſi eſt ſortie de l'écume de la mèr, parce qu'Aphrodite qui étoit le nom qu'ils donnoient à cette Déeſſe, ſignifioit l'*écume;* ainſi le premier Temple des Delphes avoit été conſtruit par le ſecours des aîles d'abeilles qu'Apollon avoit fait venir des Pays Hyperboréens, parce que Pteras, dont le nom veut dire *une aîle de plume*, en avoit été l'architecte.

13°. On a approuvé par des éxemples inconteſtables, que la plûpart des *Fables* des Grecs venoient d'Égypte & de Phénicie. Les Grècs, en apprenant la Religion des Égyptiens, changèrent, & les Noms, & les Cérémonies des Dieux de l'Orient; pour faire croire qu'ils étoient nés dans leurs pays, comme nous le voyons dans l'éxemple d'Iſis, & dans une infinité d'autres. Le culte de Bacchus formé ſur celui d'Oſiris, Diodore le dit expreſſément. Une règle générale qui peut ſervir à juger de l'origine d'un grand nombre *des Fables* du Paganiſme, c'eſt de voir ſeulement les noms des choſes, pour décider s'ils ſont Phéniciens, Grècs ou Latins: l'on découvrira, par ce ſeul éxamen, le pays natal, ou le tranſport de quantité de *Fables*.

En quatorzième lieu, il ne faut point douter que l'ignorance de la Navigation n'ait fait naître une infinité *de Fables :* on ne parla, par éxemple, de l'Océan, que comme d'un pays couvert de ténebres, où le Soleil alloit ſe coucher tout les ſoirs, avec beaucoup de fracas dans le Palais de

Thétis : on ne parla de rochers qui composent le détroit de Sylla & de Charybde, que comme de deux Monstres qui engloutissoient les Vaisseaux. Si quelqu'un alloit dans le Golfe de Perse, on publioit qu'il étoit allé jusqu'au fond de l'Orient, & au Pays où l'Aurore ouvre la barrière du jour; & parce que Persée eut la hardiesse de sortir du détroit de Gibraltard, pour se rendre aux Isles Arcades, on lui donna le cheval Pégase, avec l'équipage de Pluton & de Mercure, comme s'il avoit été impossible de faire un si long voyage, sans quelque secours surnaturel. Concluons que l'ignorance des Anciens Peuples, soit dans la Chronologie, soit dans les Langues, soit dans la Physique, soit dans la Géographie, soit dans la Navigation, a fait germer *des Fables* innombrables.

Quinzièmement, il est encore vraisemblable que plusieurs Fables tirent leur source du prétendu commerce des Dieux, imaginé à dessein de sauver l'honneur des Dames qui avoient eu des foiblesses pour leurs Amans. On appelloit au secours de leur réputation, quelque Divinité favorable; c'étoit un Dieu métamorphosé, qui avoit triomphé de l'insensibilité de la Belle. *La Fable* de Rhea-Silvia, mère de Remus & de Romulus, en est une preuve bien connue. Amulius, son Oncle, armé de toutes pièces & sous la figure de *Mars*, entra dans sa cellulle; & Numiter fit courir le bruit que les deux enfans qu'elle mît au monde, avoient pour Père le Dieu de la guerre : souvent même les Prêtres, étant amoureux de quelque femme, lui annonçoient qu'elle étoit aimée du Dieu qu'ils servoient. A cette nouvelle, elle se préparoit à aller coucher dans le temple du Dieu, & les parens l'y conduisoient avec cérémonie. Si nous

en croyons Hérodote, (liv. premier, chap. xviij) il y avoit une Dame de Babylonne, de celles que Jupiter-Belus avoit fait choisir par son premier Pontife, qui ne manquoit jamais toutes les nuits de se rendre dans son temple : de-là ce grand nombre de fils qu'on donne aux Dieux.

La dénomination de fils des Dieux, ou enfans des Dieux, est aussi confuse qu'étenduë dans l'Histoire fabuleuse. Je me borne donc aux principales recherches de M. l'Abbé Bannier dans son Dictionaire Mythologique.

1°. Tous les enfans du concubinage des Princes, mis en suite au rang des Dieux; comme Jupiter & quelques autres, qui eurent plusieurs femmes pendant leur vie, étoient tous autant d'enfans, ou *de fils des Dieux*.

2°. On a donné souvent le nom de *fils des Dieux* à plusieurs personnages poétiques; comme quand on dit : que l'Acheron étoit fils de Cérès; l'Amour, fils de la Pauvreté; l'Écho, fille de l'Air; les Nymphes, filles d'Acheloüs, & une infinité d'autres.

3°. Ceux qui furent les Imitateurs des Belles Actions des Dieux, & qui excellèrent dans les mêmes Arts, passèrent pour leurs fils; comme Esculape, Orphée, Linus, &c.

4°. Ceux qui se rendoient fameux sur la mèr, étoient regardés comme les enfans de Neptune; ceux qui se distinguoient dans la Guerre, étoient des fils de Mars, comme Thésée, Œnomaüs, &c.

5°. Ceux dont le caractère ressembloit à celui de quelque Dieu, passoient aussi pour leurs *fils* : étoit-on éloquent? On avoit Apollon pour père: fin & rusé? On étoit fils de Mercure.

6°. Ceux dont l'origine étoit obscure, étoient réputés enfans de la Terre : comme les Géans

qui firent la guerre aux Dieux ; Tagés, Inventeur de la Divination, Etrusque.

7°. La plûpart des Princes, & les Héros qui ont été déifiés, avoient les Dieux pour Ancêtres, & passoient toujours pour en être les fils.

8°. Ceux qu'on trouvoit exposés dans les Temples ou dans les Bois sacrés, étoient fils des Dieux à qui ces Bois étoient consacrés : ainsi Érictonius passa pour fils de Minerve & de Vulcain.

9°. Quand quelque Prince avoit intérêt de cacher un commerce scandaleux, on ne manquoit pas de donner un Dieu pour Père, à l'enfant qui en naissoit : ainsi Persée passa pour fils de Jupiter, & de Danaé; Romulus, pour fils de Mars & de Rhéa ; Hercule, pour fils de Jupiter & d'Alcmène.

10°. Ceux qui étoient nés du commerce des Prêtres, avec les femmes qu'ils subornoient dans les Temples, étoient sur le compte des Dieux, dont ces Prêtres étoient Ministres. La Mythologie a tout divinifé.

Enfin, pour ne rien laisser à desirer, s'il est possible sur les sources des Fables, on doit ajoûter ici que presque toutes celles qui se trouvent dans les Métamorphoses d'Ovide, d'Hyginus & d'Antonius-Liberalis, ne sont fondées que sur des manières de s'exprimer figurées & métaphoriques : ce sont ordinairement des véritables faits auxquels on a ajoûté quelques circonstances surnaturelles, pour les parer. La cruauté de Lycaon qui condamnoit à mort les Étrangers, l'a fait métamorphoser en Loup. La stupidité de Mydas, ou peut-être l'excellence de son ouïe, lui a fait donner des oreilles d'âne. Cérès avoit aimé Jason; parce qu'il avoit perfectionné l'Agriculture; dont cette Déesse, suivant l'imagi-

nation des Poëtes, avoit appris l'usage à la Grèce. Dans d'autres occasions, les Métamorphoses qu'on attribue à Jupiter & aux autres Dieux, étoient des Symboles qui marquoient les moyens, que les Princes qui portoient ces noms, avoient mis en œuvre, pour séduire leurs Maîtresses. Ainsi l'or, dont se servit Prétus pour tromper Danaé, fit dire qu'il s'étoit changé en pluie d'or; ou bien, comme le remarque Eustathius, ces prétenduës Métamorphoses n'étoient que des Médailles d'or sur lesquelles on les voyoit gravées; & que les Amans donnoient à leurs Maîtresses, présent plus propre pour la rareté du métal & la finesse de la gravure, à rendre sensibles les Belles, que de véritables Métamorphoses. Tel est le fondement *des Fables* dont on vient de parler; & si l'on n'en trouve pas le dénouement dans les sources qu'on vient d'indiquer, on les découvrira dans les Métaphores.

Ce seroit présentement le lieu de discuter en quel tems ont commencé *les Fables*, mais il est impossible d'en fixer l'époque : il suffit de sçavoir, que nous les trouvons déja établies dans les écrits les plus anciens qui nous restent de l'Antiquité profane : il suffit encore de ne pas ignorer, que les premiers berçeaux des Fables sont l'Égypte & la Phénicie, d'où elles se répandirent avec les Colonies en Occident; & sur-tout dans la Grèce, où elles trouvèrent un sol propre a leur multiplication : ensuite, de la Grèce, elles passèrent en Italie, & dans les autres contrées voisines. Il est certain qu'en suivant un peu l'Ancienne Tradition, on découvre aisément que c'est-là le chemin de l'Idolâtrie & des Fables, qui ont toujours marché de compagnie; qu'on ne dise donc point qu'Hésiode & Homère en sont

les Inventeurs; ils n'en parlent pas eux-mêmes sur ce ton : elles éxistoient avant leur naissance, dans les Ouvrages des Poëtes qui les précédèrent : ils ne firent que les embellir.

Mais il faut convenir que le siècle le plus fécond *en Fables* & en Héroisme, a été celui de la guerre de Troye. On sçait que cette célèbre Ville fut prise deux fois; la première, par Hercule, l'an du monde 1760; & la seconde, une quarantaine d'années après, par l'armée des Grècs sous la conduite d'Agamemnon. Au retour de la première prise, on vit paroître Thélamon, Hercule, Théſée, Jason, Orphée, Castor, Pollux, & tous les autres Héros de la Toison d'or. A la seconde prise, parurent leur fils ou leurs petits-fils, Agamemnon, Ménélaüs, Achille, Diomède, Ajax, Hector, Énée, &c. Environ le même tems, se fit la guerre des Thèbes où brillèrent Adraste, Œdipe, Éthéocle, Polinice, Capanée, & tant d'autres Héros, sujèts éternels des Poëmes épiques & tragiques : aussi les Théâtres de la Grèce ont-ils rétenti mille fois de ces noms illustres; & depuis ce tems, tous les Théâtres du Monde ont cru devoir les faire reparoître sur le sçène.

Voilà pourquoi la connoissance superficielle de *la Fable* est si générale. Nos Spectacles, nos Pièces lyriques & dramatiques, & nos Poésies en tout genre, y font de perpétuelles allusions : les Estampes, les Peintures, les Statuës, qui décorent nos Cabinèts, nos Galeries, nos Plafonds, nos Jardins, sont presque toujours tirées de *la Fable*; enfin elle est d'un si grand usage dans tous nos Écrits, nos Romans, nos Brochures, & même dans nos Discours ordinaires, qu'il n'est pas possible de l'ignorer à un certain point, sans avoir à rougir de ce manque

d'éducation; mais, de porter sa curiosité jusqu'à tenter de percer les divers sens, ou les mystères de *la Fable*, entendre les différents systêmes de la Théologie, connoître les cultes des Divinités du Paganisme, c'est une Science réservée pour un petit nombre de Sçavans; & cette Science, qui fait une partie très-vaste des Belles-Lettres, & qui est absolument nécessaire pour avoir l'intelligence des Monumens de l'Antiquité, est ce qu'on nomme la *Mythologie*.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE DES ANCIENS.

Nous avons deux manières de communiquer nos idées : la première, à l'aide des Sons: la seconde, par le moyen des Figures. En effet, l'occasion de perpétuer nos pensées, & de les faire connoître aux personnes éloignées, se présente souvent; &, comme les sons ne s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils sont proférés, on a inventé les Figures & les Caractères, après avoir imaginé les sons, afin que nos idées pussent participer à l'étenduë & à la durée.

Cette manière de communiquer nos idées par des Marques & par des Figures, a consisté d'abord à dessiner tout naturellement les Images des choses : ainsi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier essai de l'*Ecriture* a été, comme on voit, une Simple Peinture: on a sçu peindre, avant que de sçavoir écrire.

Nous en trouvons, chez les Méxiquains, une preuve remarquable. Ils n'employoient pas d'autre Méthode, que cette *Écriture* en Peinture, pour conserver leurs Loix & leurs Histoires.

Il reste encore aujourd'hui un modèle très-curieux de cette *Écriture* en Peinture des Indiens, composé par un Méxiquain, & par lui expliqué dans sa langue, après que les Espagnols lui eurent appris les lettres. Cette explication a été ensuite traduite en Espagnol, &, de cette langue, en Anglois. Purchas a fait graver l'Ouvrage, qui est une Histoire de l'Empire du Méxique, & y a joint l'explication. Je crois que l'Exemplaire original est à la Bibliothèque du Roi.

Voilà la première Méthode, & en même tems la plus simple, qui s'est offerte à tous les hommes, pour perpétuer leurs idées.

Mais les inconvéniens qui résultoient de l'énorme grosseur des volumes dans de pareils ouvrages, portèrent bien-tôt les Nations plus ingénieuses & plus civilisées, à imaginer des Méthodes plus courtes. La plus célèbre de toutes est celle que les Égyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'*Hiéroglyphique*. Par son moyen, l'*Écriture* qui n'étoit qu'une simple Peinture chez les Méxiquains, fut en Égypte une Peinture & Caractère; ce qui constituë proprement l'Hiéroglyphe.

Tel fut le premier degré de perfection qu'acquit cette Méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manières, qui, à consulter la nature de la chose, prouvent qu'elles n'ont été trouvées que par degrés, & dans trois tems différens.

La première manière consiste à employer la principale circonstance d'un sujèt, pour tenir lieu de tout. Les Égyptiens vouloient-il représenter deux armées rangées en bataille, les Hiéroglyphes d'Horapollo, cet admirable fragment de l'Antiquité, nous apprend qu'ils pei-

gnoient deux mains, dont l'une tenoit un Bouclier, & l'autre, un Arc.

La Seconde manière imaginée avec plus d'Art, consistoit à substituer l'Instrument réel ou métaphorique de la chose, à la chose même. Un Œil & un Scèptre représentoient un Monarque; une épée peignoit le cruel Tyran Ochus; & un Vaisseau, avec un Pilote, désignoit le Gouvernement de l'Univers.

Enfin on fit plus : pour représenter une chose, on se servit d'une autre, où l'on voyoit quelque ressemblance ou quelqu'analogie; & ce fut la troisième manière d'employer cette *Écriture*. Ainsi l'Univers étoit représenté par un Serpent, roulé en forme de cercle; & la bigarrure de ses taches désignoit les étoiles.

Le premier objèt de ceux qui imaginèrent la Peinture Hiéroglyphique, fut de conserver la mémoire des événemens, & de faire connoître les Loix, les Règlemens & tout ce qui a rapport aux matières civiles. Par cette raison, on imagina des Symboles relatifs aux besoins & aux productions particulières de l'Égypte. Par éxemple, le grand intérêt des Égyptiens étoit de connoître le retour ou la durée du Vent étésien, qui amonceloit les vapeurs en Éthiopie, & causoit l'inondation, en soufflant sur la fin du Printems, du Nord au Midi. Ils avoient ensuite intérêt de connoître le retour du vent de Midi, qui aidoit l'écoulement des eaux vers la Méditerranée. Mais comment peindre le vent? Ils choisirent, pour cela, la figure d'un Oiseau; l'Épervier qui étend ses aîles en regardant le Midi pour renouveller ses plumes au retour des chaleurs, fut le Symbole du Vent étésien, qui souffle du Nord au Sud; & la Truye qui vient d'Éthyopie pour trouver des vers dans le

limon, à la ſuite de l'écoulement du Nil, fut le Symbole du retour des Vents de Midi, propres à faire écouler les eaux. Ce ſeul éxemple peut donner une idée de l'*Écriture Symbolique* des Égyptiens.

Cette *Écriture ſymbolique*, premier fruit de l'Aſtronomie, fut employée à inſtruire le Peuple de toutes les vérités, de tous les avis, & de tous les travaux néceſſaires. On eut donc ſoin dans les commencemens de n'employer que les Figures, dont l'analogie étoit le plus à la portée de tout le monde; mais cette Méthode fit donner dans le rafinement, à meſure que les Philoſophes s'appliquèrent aux matières de ſpéculation. Auſſi-tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choſes des qualités plus abſtruſes, quelques-uns, ſoit par ſingularité, ſoit pour cacher leurs connnoiſſances au vulgaire, ſe plurent à choiſir, pour Caractères, des Figures dont le rapport aux choſes qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque tems, ils ſe bornèrent aux Figures dont la nature offre des modèles; mais, dans la ſuite, elles ne leur parurent, ni ſuffiſantes, ni aſſez commodes, pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fourniſſoit. Ils formèrent donc leurs Hiéroglyphes de l'aſſemblage myſtérieux de choſes différentes, ou de parties de divers animaux; ce qui rendit ces figures tout-à-fait Énigmatiques.

Enfin l'uſage d'exprimer les penſées par des Figures analogues, & le Deſſein d'en faire quelquefois un Secrèt & un Myſtère, engagea à repréſenter les modes mêmes des ſubſtances par des images ſenſibles. On exprima la Franchiſe par un Lièvre, l'Impureté par un Bouc ſauvage, l'Impudence par une Mouche, la Sçience par une

Fourmy ; en un mot, on imagina des Marques Symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de forme. On se contenta, dans ces occasions d'un rapport quelconque : c'est la manière dont on s'étoit déja conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

Jusque-là, l'Animal ou la chose qui servoit à représenter, avoit été dessinée au naturel ; mais lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'*Écriture Symbolique*, eut porté les Sçavans d'Égypte à écrire sur beaucoup de sujèts, ce dessein ayant trop multiplié les volumes, parut ennuyeux. On se servit donc par degré d'un autre Caractère, que nous pouvons appeller *l'Écriture courante des Hyéroglyphes :* il ressembloit aux Caractères Chinois ; &, après avoir été formé d'un seul contour de la figure, il devint à la longue une sorte de marque.

L'effèt naturel que produisit cette *Écriture Courante*, fut de diminuer beaucoup de l'attention qu'on donnoit au Symbole, & de la fixer à la chose signifiée : par ce moyen, *l'Étude* de *l'Écriture Symbolique* se trouva fort abregée, puisqu'il n'y avoit alors presqu'autre chose à faire, qu'à se rappeller le pouvoir de la Marque Symbolique : au lieu qu'auparavant il falloit être instruit des propriétés de la chose ou de l'Animal qui étoit employé comme Symbole : en un mot, cela réduisoit cette sorte d'Écriture à l'état où est présentement celle des Chinois.

Ce Caractère courant est proprement celui que les Anciens ont appellé *Hiérographique*, & que l'on a employé, par succession de tems, dans les ouvrages qui traitoient des mêmes sujèts que les Anciens Hyéroglyphes On trouve des éxemples de ces Caractères Hiérographiques dans quelques Anciens Monumens : on en voit pres-

qu'à tous les compartimens de la Table Isiaque, dans des intervalles qui se rencontrent entre les plus grandes figures humaines.

L'*Écriture* étoit dans cet état, & n'avoit pas le moindre rapport avec l'*Écriture* actuelle. Les Caractères dont on s'étoit servi, représentoient des objèts : celle dont nous nous servons, représente des sons : c'est un Art nouveau, un génie heureux. On prétend que ce fut le Secrétaire d'un des premiers Rois d'Égypte, appellé *Thoït*, Thoot ou Thot, qui sentit que le discours, quelque varié & quelqu'étendu qu'il puisse être par les idées, n'est pourtant composé que d'un assez petit nombre de sons, & qu'il ne s'agissoit que de leur assigner à chacun un Caractère représentatif. Il abandonna donc l'Écriture représentative des êtres, qui ne pouvoit s'étendre à l'infini, pour s'en tenir à une combinaison, qui, quoique très-bornée, (celle des sons) produit cependant le même effèt.

Si l'on y réfléchit, (dit M. Duclos le premier qui ait fait ces Observations, qui ne sont pas moins justes que délicates;) on verra que cet Art ayant été une fois conçu, dut être formé presqu'en même tems ; & c'est ce qui relève la gloire de l'Inventeur. En effèt, après avoir eu le Génie d'appercevoir que les sons d'une langue pouvoient se décomposer & se distinguer, l'énumération dut en être bien-tôt faite : il étoit bien plus facile de compter tous les sons d'une langue, que de découvrir qu'ils pouvoient se compter. L'un est un coup de Génie ; l'autre un simple effèt de l'attention. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'Alphabèt complèt, que celui de l'Inventeur de l'*Écriture*. Il est vrai-semblable que, s'il n'y eût pas alors autant de caractères qu'il nous en faudroit aujourd'hui, c'est que la langue

de l'Inventeur n'en éxigeoit pas davantage : l'Ortopraphe n'a été parfaite, qu'à la naissance de l'Écriture.

Quoi qu'il en soit, toutes les espèces d'*Écritures* Hiéroglyphiques, quand il falloit s'en servir dans les affaires publiques, pour envoyer les ordres du Roi aux Généraux d'Armées & aux Gouverneurs des Provinces éloignées, étoient sujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obscurément entenduës. Thoot, en faisant servir les lettres à exprimer des mots, & non des choses, évita tous les inconvéniens, si préjudiciables dans ces occasions : l'Écrivain rendit ses instructions avec la plus gande clarté & la plus grande précision. Cette Méthode eut encore cet avantage, que, comme le Gouvernement chercha sans doute à tenir l'invention secrète, les Lettres d'État furent pendant du tems portées avec toute la sûreté de nos chiffres modernes. C'est ainsi que l'*Écriture* en Lettres, appropriée d'abord à un pareil usage, prit le nom d'*Épistolique* : du moins je n'imagine pas, avec M. Warburton, qu'on puisse donner une meilleure raison de cette dénomination.

Le Lecteur apperçoit à présent que l'opinion commune, qui veut que ce soit la première *Ecriture* Hiéroglyphique, & non pas la première *Ecriture* en lettres, qui ait été inventée pour le secrèt, est précisément opposée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que, dans la suite, elles n'aient changé naturellement leur usage. Les Lettres sont devenuës l'*Ecriture* Commune, & les Hiéroglyphiques devinrent une *Ecriture* secrète & Mystérieuse.

En effet, une Écriture qui, en représentant les sóns de la voix, peut exprimer toutes les pensées & les objèts que nous avons coûtume de

désigner par ces sons, parut si simple & si féconde, qu'elle fit une fortune rapide. Elle se répandit par-tout ; elle devint l'*Ecriture Courante*, & fit négliger la Symbolique, dont on perdit peu-à-peu l'usage dans la Société ; de manière qu'on en oublia la signification.

Cependant, malgré tous les avantages des Lettres, les Égyptiens, long-tems après qu'elles eurent été trouvées, conservèrent encore l'usage des hyéroglyphes ; c'est que toute la Science de ce Peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'*Ecriture*. La vénération qu'on avoit pour les hommes, passa aux Caractères, dont les Sçavans perpétuèrent l'usage ; mais ceux qui ignoroient les Sciences, ne furent pas tentés de se servir de cette *Ecriture*. Tout ce que peut sur eux l'Autorité des Sçavans, fut de leur faire regarder ces Caractères avec respect, & comme des choses propres à embellir les Monumens publics, où l'on continua de les employer ; peut-être mêmes les Prêtres Égyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu-à-peu ils se trouvoient seuls avoir la Clef d'une Écriture qui conservoit les secrèts de la Religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les Hiéroglyphes renfermoient les plus grands Mystères.

On voit, par ces détails, comment il est arrivé que ce qui devoit son orrigine à la nécessité, a été dans la suite du tems employé au secrèt, & enfin cultivé pour l'ornemement.

Mais, par un effèt de la vicissitude continuelle des choses, ces mêmes Figures qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en Mystères, ont repris à la longue leur premier usage. Dans les Siècles florissans de la Grèce & de Rome, elles étoient employées sur les Monumens & sur les Médailles, comme le

AUTEURS HYÉROGRAPHES.

LE THÉATRE *des Bons Engins, auquel sont contenus cent Emblêmes Moraux, composé par Guillaume de la Perriere, Tholosain.* A Lyon, par Jean de Tournes, 1546. *in*-18.

DEVISES HÉROÏQUES, *par M. Claude Paradin, Chanoine de Beaujeu.* A Lyon, par Jean de Tournes & Guil. Gazeau, 1551. *in*-18.

THEODORI BEZÆ *Vezelii Emblemata. Apud Jacobum Stær*, 1589. *in*-18.

SYMBOLA *Divina & Humana Pontificum, Impp. Reguum, cum Isagoge Jac. Typotii. Pragæ* 1613. 3. Tom. en 1. Vol. *in-fol.*

VIRIDARIUM *Hieroglyphico-morale, in quo Virtutes & Vitia, atque Mores hujus Ævi secundum tres ordines Hierarchicos*, ecclesiasticum, politicum, œconomicum, *per definitiones, distributiones, causas, adfectiones, adjuncta, effecta*, &c. *Pie*,

prudenter, dextrè ac variè explicantur, & non tantum dictis, & exemplis historiarum veterum ac recentium, ex Sacris Scripturis, Sacris Patribus, seu DD. Ecclesiæ, Poetis, Philosophis, Historicis cum christianorum tum gentilium, sed etiam artificiosissimis Eiconibus hieroglyphicis *illustrantur. Opusculum novum ac rarum, cujus usum atque utilitatem præfixa præfatio docebit, per Henricum Oræum Assenheim. Weddorau ad radices Montis S. Johann. Apost. & Evang. Nauheim Ecclesf. Francofurti, apud Lucam Jennis, 1619. in-4°.*

Discours *sur les Médailles Antiques, par Louis Savot.* Paris, Cramoisy, 1627. *in-4°.*

La France Métallique, *par Jacques de Bie.* Paris, Roccolet, 1634. *in-fol.*

Médailles d'*Or, d'Argent & de Bronze des Rois & des Reines de France, par Jacques de Bie.* Paris, Camusat, 1636. *in-fol.*

Guilielmi Hesi, *Antverpiensis, è Societate Jesu, Emblemata Sacra de Fide, Spe, Caritate. Antverpiæ, ex Officina*

Plantiniana Balthasaris Moreti, 1636, *in*-16.

Iconologie, *ou Explication de plusieurs Images, Emblêmes & autres Figures Hiéroglyphiques, tirée de Césare-Ripa, par Jean Baudoin.* Paris 1636, *in-fol.*

Emblêmes *avec des Discours Moraux, qui servent d'explication.* Paris 1638, 3 vol. *in*-8°, *avec des Figures gravées par Briot. Elles ont été réimprimées plusieurs fois depuis avec des Figures moins bonnes, ou plutôt fort mauvaises, sous ce Titre :* Recueil d'Emblêmes, ou Tableaux des Sçiences & des Vertus Morales : 3 vol. *in-12.*

Jean Beaudoin étoit natif de *Pradelle*, petite Ville du Vivarais ; & M. *de Marolles* s'est trompé dans son dénombrement d'Auteurs ; en disant qu'il étoit de Franche-Comté.

Sa jeunesse se passa à faire les Études ordinaires, & ensuite à voyager. Il vint après à *Paris*, où il passa le reste de sa vie, sans y acquérir beaucoup de bien. Il fut quelque tems Lecteur de la Reine *Marguerite*, & se mit ensuite au service du Maréchal de *Marillac*. Sa principale occupation étoit de faire des Livres ; c'étoit pour lui une ressource dans la Médiocrité de sa fortune. Comme il travailloit *Fami non famæ*, il ne se donnoit pas le temps nécessaire pour donner à ses Ouvrages la perfection qu'il auroit pû leur donner ; & ses besoins régloient

Il fut admis à l'Académie Françoise, dès ses premiers commencemens, & avant qu'elle fût établie par un Edit du Roi, ce qui se fit en 1635; & il fut un de ceux qui présentèrent des Mémoires sur les règlemens qu'on devoit faire pour son Etablissement.

Il mourut à *Paris* l'an 1650, âgé, selon M. *Pellisson*, de plus de soixante ans. M. *le Clerc*, dans sa *Bibliothèque de Richelet*, croit qu'il n'avoit alors guères moins de 70 ans. Ce qui n'est guères probable, puisque, dans son premier Ouvrage, imprimé en 1609, il dit que ce sont-là les feuilles de son Verd-Printems : or, s'il avoit vécu 70 ans, il en auroit eu 29 en 1609, lorsqu'il publia cet Ouvrage; âge auquel son expression ne convient point du tout.

LES EMBLÊMES *latin-françois du Seigneur André Alciat, la Vie d'Alciat, la Version françoise:* Paris, J. Richer, 1584, *in-12.*

Ce fut *Peutinger* qui publia, pour la première fois, les Emblêmes d'*Alciat*, que ce Sçavant lui avoit adressées pour cela; & cette Edition se fit à *Ausbourg*, en 1531, *in-8°.*

Alciat, dans la Dédicace qu'il lui en fit, lui donne la qualité de Poëte : on n'a cependant aucune Poësie de sa façon qui puisse faire connoître s'il la méritoit.

Comme les Emblêmes d'*Alciat* avoient dans ce tems-là de la Réputation, elles attirèrent la curiosité de *Mignaut*. Un Moine de *Saint-Bénigne de Dijon*, nommé *Leger Bontems* (a),

(a) *C'est celui qui en latin prend le nom de*

ſan ami, lui conſeilla de travailler à les éclaircir. Ces *Emblêmes d'Alciat avec les Notes Latines* de *Mignaut*, parurent pour la première fois chez Plantin en 1574, *in-16*.

Cette Édition, qui eſt très-belle, devoit paroître plutôt; car l'Epître Dédicatoire, adreſſée à *Anne d'Eſcars*, Abbé de *Saint-Bénigne* de *Dijon*, eſt datée de *Paris*, le premier Décembre 1571 (*a*). Auſſi *Plantin*, dans une lettre latine à l'Auteur qui eſt à la fin de l'Ouvrage, s'excuſe-t-il de ce qu'il a retardé pendant trois années l'impreſſion de ces Emblêmes.

Cette première Edition fut ſuivie de quantité d'autres. Je crois que la ſeconde eſt d'*Anvers*, 1574, *in-12*; & *ibid.* 1576, *in-8°*. *Mignaut* nous avertit qu'en 1580, *Paris* & *Anvers* en avoient déja fourni ſept ou huit Editions. J'ai tenu celles-ci.

Paris. *Marnef*, 1581 & 1583, *in-8°*.
Anvers. *Plantin*, 1583, *in-8°*.
Paris. 1584, *in-8°*.
Paris. *Etienne Vallet*, 1589, *in-8°*.
Leyde. 1591, *in-8°*. & *in-16*.
Paris. 1601, *in-8°*.
Paris. *J. Richer*, 1602, *in-8°*.
Paris. *Etienne Vallet*, 1608, *in-8°*.
Leyde. *Rapheling*, 1608, *in-8°*.
Lyon. *Rouillé*, 1614, *in-8°*. *Cum Locorum Græcorum explicatione.* Il y a à la fin *Notæ poſteriores Minois ad Alciati Emblemata.* L'Edition eſt bonne.

Leodegarius Agatho Chronicus : *ces derniers mots en Grèc ſignifient* Bontems.

(a) *Cette pièce a été retranchée dans pluſieurs Editions; je ne ſçais pas pourquoi.*

Paris. J. Richer. *Cum Notis Fred. Morelli*, 1618, *in-8°.*

Padouë. *Cum Notis Minois & Pignorii*, 1619, *in.8°.* & 1661, *in-4°.* Les Notes de *Mignaut* sont séparées.

Anvers. *Moret*, 1648, *in-12.* Cette multitude d'Éditions marque l'Estime qu'on faisoit de notre Auteur. Il semble qu'on n'étoit pas sçavant, lorsqu'on ne sçavoit pas son *Alciat* & son *Mignaut*. *Colletet* a loué *Mignaut* sur cet article, *pag.* 106 *& suiv.* de son *Discours de la Poésie Morale.* Il avoue que, parmi les Auteurs qui avoient travaillé sur ces Emblêmes, *Mignaut* ou *Minos* étoit le plus considérable; puisque c'est lui qui les a enrichi d'un Docte Commentaire en Langue Latine. Le même *Colletet* a laissé d'autres témoignages de la considération qu'il avoit pour *Mignaut*; car il en a composé la vie, qu'il a placée dans son Recueil Manuscrit des Vies des Poëtes François.

Mignaut ne se contenta pas d'avoir travaillé en latin sur les Emblêmes d'Alciat, il a voulu les mettre entre les mains du peuple, & les traduisit pour cela en Vers François, avec des Notes.

Mignaut s'est fait donner, dans le Privilege du Roi pour l'Édition de cette Version, la qualité d'*Avocat du Roi au Baillage d'Estampes.* C'est, ce me semble, le seul endroit où il prenne cette qualité. La Préface nous apprend que, » dès 1582, *Mignaut* travailla à cet Ouvrage » à heures qu'il étoit contraint de perdre dans » un bateau, voyageant plusieurs fois par occa- » sion de ce lieu (*Estampes*) à *Paris*, à *Cor- » beil*, & d'*Illec* à *Estampes*.... qu'il l'a lû & » relû tant de fois, que non-seulement il l'a re- » tenu par cœur, mais qu'il en a tiré le suc «.

Je ne crois pas qu'il y ait une ſeconde Edition de cette Traduction.

EMBLEMATA *per Theodorum de* Bry *Sculpta*, par Jean-Jacques Boiſſard, *Francofurti*, 1593, *in*-4°. Ces Emblêmes ſont au nombre de 51.

JEAN-JACQUES BOISSARD naquît à *Beſançon* l'An 1528, de *Tibaud Boiſſard*, Magiſtrat de cette Ville, & de Jeanne Babel.

Il avait une paſſion extraordinaire pour les Antiquités, & ce fut pour la ſatisfaire qu'il entreprit tant de Voyages : il obſervoit par-tout avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'il pouvoit trouver en ce genre; en faiſoit des remarques particulières, & en levoit les Deſſins. Ce qui lui arriva à ce ſujet, dans le Jardin du Cardinal *Carpi*, mérite d'être rapporté. Ce Jardin, ſitué au Mont-Quirinal, étoit rempli d'anciens marbres : y étant allé un jour avec ſes amis pour le viſiter, il fut ſi charmé de la vuë de tant d'objèts ſi ſatisfaiſans pour un Antiquaire, qu'il s'écarta de ſa compagnie, & ſe cacha dans un boſquèt, juſqu'à ce que tout le monde fût ſorti. Lorſque les portes furent fermées, il commença à parcourir tout à ſon aiſe, & employa le reſte du jour à copier des Inſcriptions, & à deſſiner des Monumens ; éxercice que la nuit ſeule interrompit, & qu'il reprit, dès que le jour parut. Le lendemain matin, le Cardinal étant entré dans ſon jardin, le trouva occupé à ce travail, & fut curieux de ſçavoir comment il y étoit venu : *Boiſſard* lui conta naïvement la choſe comme elle s'étoit paſſée; & le Cardinal

en fut si touché, qu'il ordonna qu'on lui préparât à déjeûner, & qu'il lui permit de copier & de dessiner tout ce qui se trouveroit de rare dans son Palais.

Boissard avoit ramassé avec beaucoup de peine un grand nombre de Monumens Antiques, qu'il avoit laissés à *Montbeliard*, chez sa sœur; mais qu'il eut le chagrin de perdre presque tous, lorsque les Lorrains ravagèrent la Franche-Comté. Il ne lui resta que ceux qu'il avoit fait auparavant transporter à *Mètz*; mais, comme on sçavoit qu'il vouloit donner un Gros Recueil sur cette matière, on lui envoya de toutes parts plusieurs Desseins qui reparèrent un peu ses pertes.

VETUSTISSIMÆ TABULÆ Æneæ Hieroglyphicis, hoc est, Sacris Ægyptiorum Litteris cælatæ, accurata explicatio; in qua antiquissimarum superstitionum Origines, Progressiones, Ritus, ad Barbaram, Græcam, Romanamque Historiam illustrandam, enarrantur; & multa Scriptorum veterum loca quà explanantur, quà emendantur; Auct. Pignoria. Venetiis, 1605, in-4°.

LAURENT PIGNORIA naquit à *Padouë*, le 12 Octobre 1571, d'*Antoine Pignoria*.

Il apprit les Humanités sous les Jésuites, qui enseignoient alors à *Padouë*, & sous quelques autres Maîtres.

Marc Cornaro, Évêque de *Padouë*, touché de son bon naturel & de ses heureuses dispositions, le choisit ensuite pour son Secrétaire, & lui

donna l'Ordre de Prêtrise en 1602. Ce Prélat ayant été à *Rome* en 1605, y mena avec lui *Pignoria*, qui y demeura deux ans occupé à visiter les Antiquités de cette Ville, à frequenter les Bibliothèques, à conférer les Anciens Manuscrits, & à converser avec les Sçavans.

De retour à *Padouë*, il fut nommé Curé de l'Église de *Saint-Laurent*, par les Religieuses de *Saint-Étienne*, dont il fut ensuite Confesseur, après l'avoir été de celles de *Sainte-Claire*. Dans ces différens postes, il donnoit tous ses momens de loisir à l'Étude de l'Antiquité, qui faisoit tous ses délices, & dans laquelle il se rendit très habile. Galilée lui offrit une Chaire de Belles-Lettres & d'Éloquence dans l'Université de Pise; mais l'amour qu'il avoit pour sa Patrie & pour son repos, la lui fit refuser.

Pignoria étoit un homme d'une belle taille, grave dans sa démarche, & un peu pensif; mais au reste doux & aimable dans ses manières.

Il étoit de l'Académie des *Ricovrati* de *Padouë*, dont il faisoit un des Principaux ornemens.

Il avoit amassé un riche Cabinet rempli de diverses curiosités de l'Art & de la Nature, beaucoup de Manuscrits, tant Latins, que Grècs & Italiens. *Tomasini* a donné un Détail de tout ce qui y étoit contenu, & on le trouve à la fin de la Vie de *Pignoria* écrite par ce Prélat.

GRAND RECUEIL d'Inscriptions, par Joseph Juste Scaliger. *Heidelberg*, 1602. *in-fol*

Scaliger joignit à ce Traité quelques petites Notes, & un Indice, divisé en 24 Classes, qui lui coûta dix mois de travail.

« Si l'on s'étonne, dit M. *le Clerc* dans
» sa *Bibliothèque Choisie*, Tom. 14. p. 7.
» qu'un si grand homme ait voulu entre-
» prendre un travail si pénible, & qui
» sembloit au-dessous de lui, on doit sça-
» voir que de pareils Indices ne peuvent
» être faits que par un fort habile homme.
» Pour en venir à bout heureusement, il
» falloit entendre parfaitement les Ins-
» criptions, & sçavoir distinguer ce qu'il
» y a de particulier, de ce qui est commun.
» Il falloit même quelquefois pouvoir
» les éclaircir par quelques Remarques,
» & expliquer ce que veulent dire, non-
» seulement des Mots dont il n'y avoit
» qu'une syllabe ou deux, mais des Lettres
» seules ».

JOSEPH-JUSTE SCALIGER naquit à *Agen*, le 4 Août 1540, de *Jules-César Scaliger*, & d'*Andiette de Roques Lobejac.*

Lorsqu'il eut onze ans, son Père l'envoya avec deux de ses frères à *Bourdeaux* étudier dans le Collège de cette Ville. Il y passa trois années, occupé à apprendre les Élémens de la Langue Latine; mais la Peste l'en chassa au bout de ce tems, & l'obligea à s'en retourner chez son Père, qui prit lui-même soin de ses Études, en lui faisant composer tous les jours une petite déclamation sur un Sujet Historique qu'il lui fournissoit. Il se servit aussi de lui, pour copier les Poésies qu'il composoit, & lui donna par-là du goût & de l'inclination pour les Vers; incli-

nation qui le rendit bientôt Versificateur, puisqu'il composa quelque tems après une Tragédie d'*Œdipe*, où il fit entrer tous les ornemens de la Poésie, mais qu'il n'a cependant pas jugée dans la suite digne de voir le jour.

Ayant perdu son Père en 1558, il vint l'année suivante, âgé de 19 ans à *Paris*, dans le dessein de s'y appliquer à la Langue Grèque. Il écouta, pour cela pendant deux mois, les Leçons de *Turnèbe*; mais voyant qu'en suivant les voyes ordinaires, il seroit trop long-tems à parvenir à la connoissance qu'il desiroit, il se renferma dans son cabinèt, résolu à se passer de Maître. Là, après avoir effleuré, légèrement les Conjugaisons Grèques, il se mit tout d'un coup à lire *Homère* avec une traduction, & l'entendit tout entier en 21 jours. Sur cette Lecture, il se forma lui-même une Grammaire, qui fut la seule dont il se servit dans la suite.

Il passa ensuite aux antres Poëtes Grècs, qu'il lut en quatre mois; les Orateurs & les Historiens vinrent après. Enfin une application assiduë de deux années lui firent acquerir une intelligence parfaite de la Langue Grèque. Il n'en quitta l'Étude, que pour se donner à celle de l'Hébraïque, qu'il apprit aussi de lui-même, & avec la même facilité. Il avoit un talent particulier, pour apprendre les Langues; &, si l'on s'en rapporte à *du Bartas*, il en sçavoit treize: l'Hébreu, le Grèc, le Latin, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, le François, l'Éthiopien, l'Arabe, le Syriaque, le Chaldaïque, le Persan & l'Anglois.

Il ne fit pas de moindres progrès dans les autres Sçiences, & s'acquit par-là un nom, qui lui a procuré les applaudissemens de la plûpart des Sçavans de son tems. On s'est épuisé en

louanges à son égard, & il a été traité d'*Abîme* d'Érudition, d'*Océân* de Sçience, de Chef-d'œuvre, de Miracle, de Dernier Effort de la nature & d'Homme Divin. Ces louanges excessives étoient assez du goût de son Siècle; mais présentement qu'on sçait mieux réduire les choses à leur juste valeur, on avoue qu'il étoit profondement Sçavant, & qu'il avoit une érudition fort étenduë; mais on se garde bien de dire qu'on ne puisse point pousser les choses plus loin que lui, puisque plusieurs Sçavans qui sont venus après, l'ont surpassé en bien des genres d'Érudition.

En 1563, Joseph-Juste Scaliger s'attacha à *Louis Chastegnier de la Roche-Pozay*, qui fut depuis Évêque de Poitiers, & qu'il accompagna en ses différens voyages.

En 1593, il fut appellé à *Leyde* pour y professer les Belles-Lettres, & demeura dans cette Ville jusqu'à sa mort.

On rapporte dans le *Ménagiana*, tom. 4, p. 170, un trait, qui fait voir que le Roi Henri IV ne se soucioit pas de le retenir en France. » *Joseph Scaliger*, dit-on, étant appellé par » les Hollandois, pour être Professeur chez eux, » alla prendre congé du Roi Henri IV, auquel » il exposa, en peu de mots, le sujèt de son » voyage. Tout le monde s'attendoit à quelque » chose d'important de la part du Roi; mais on » fut bien surpris, lorsqu'après lui avoir dit: » *Eh bien, Monsieur de l'Escale, les Hollandois* » *vous veulent avoir, & vous font une grosse* » *pension; j'en suis bien-aise.* Ce Prince chan- » geant tout-à-coup de discours, se contenta » de lui demander : *Est-il vrai que vous avez* » *été de Paris à Dijon, sans aller à la selle?* «

Il mourut à *Leyde* d'Hydropisie, le 21 Janvier

1609, âgé de 68 ans, sans avoir été marié.

C'étoit un Homme fort sobre, qui avoit tant d'amour & d'application pour l'Étude, qu'on l'a vû souvent passer des jours entiers dans son cabinèt sans manger. Sa Vanité & sa Présomption égaloient celles de son Père, comme il paroît par ses ouvrages. *Chevreau* nous fournit des éxemples de la manière dont il traitoit les plus habiles gens de son tems, lorsqu'il parle ainsi dans le premier Tome du *Chevraana*, Page 87.

» Son cœur ne répondoit pas bien à son esprit, » & il n'a jamais épargné personne dans son dé- » goût, ou dans son chagrin. Il traite *Ori-* » *gêne* de *rêveur*; *Saint Justin*, de *simple*; » *Saint Jérôme*, d'*ignorant*; *Rufin*, de *vilain* » *maraut*; *Saint Jean-Chrysostome*, d'*orgueilleux* » *vilain*; *Saint Basile*, de *superbe*; *Saint Epi-* » *phane*, d'*ignorant*, de *pauvre-esprit* & de » *misérable*; *Saint Thomas*, de *pédant*, &c. » Son indulgence n'a pas été plus grande pour » ceux de son tems, qui, pour être ses inférieurs » en beaucoup de choses, ne laissoient pas d'être » distingués par leur réputation & par leur mé- » rite. Il dit que *Jacques Cappel* de *Sédan*, est » un *fou* & un *ridicule*; *Saville* Anglois, un » *sot orgueilleux*; de *Claves* (*Clavius*) une » *bête*; *Conneille Bertrand*, un *opiniâtre*; *Mal-* » *donat*, un *plagiaire de Calvin & de Bèze*; *Alde* » *Manuce*, fils de *Paul*, un *misérable esprit*; » *Sibrandus Lubertus*, un *rustique*; *Curion*, » un *méchant pédant*; *Mercurialis*, une *grosse* » *bête*; *Mérula*, un *pauvre esprit*; *Water*, un » *pauvre homme*. Il traite *Villalpandus*, d'*es-* » *prit misérable* & de *pauvre jugement*; le Car- » dinal du *Perron*, d'*ambitieux* & de *bavard*; » *Éricius Puteanus* & *Wauwer*, de *grands con-* » *teurs de sornettes*; *Robortel* & *Meursius*, de

» *pédans; Snellius*, le père d'*asne; Hotman*, » de *plagiaire; Lindembruch*, de *fat; Christmannus*, d'*ignorant*; *Victorius*, d'*esprit commun & de peu de jugement*, aussi bien » qu'*Arias Montanus*, *Popma* & *Lipse*. Pour » achever, il compte *Taubman*, *Delrio*, *Passerat*, pour des *ignorans*; les Luthériens, pour » des *barbares*; & généralement tous les Jésuites, pour des *asnes*, &c. «

Jules-César Scaliger, son Père, est mort Catholique; pour lui, il embrassa les Sentimens des Calvinistes. *Gassendi* rapporte, dans la Vie de M. de *Peiresc*, que ce Sçavant étant en Hollande en *1606*, alla voir *Scaliger*, qui, dans la conversation, lui dit qu'il souhaitoit venir mourir en Fance, pour être enterré dans le même tombeau que son Père. Sur quoi, M. de *Peiresc* lui ayant demandé s'il vouloit mourir dans la même Religion que lui, il laissa échapper quelques larmes, mais sans lui rien répondre.

Quoiqu'il ait passé sa vie dans une fortune très-médiocre & avec très-peu de bien, & qu'il déclare lui-même, dans ses Lettres, que, depuis sa jeunesse, la pauvreté avoit été sa compagne fidelle, & qu'il n'espéroit pas qu'elle pût jamais le quitter; il étoit cependant très-désintéressé, & refusoit généreusement les présens qu'on lui vouloit faire. *Heinsius* témoigne, dans son Oraison funèbre, qu'il ne voulut pas accepter une grosse somme d'argent que *Jannin*, Ambassadeur de France, lui offrit, en le priant instamment de la reçevoir. On lit aussi dans le *Naudaana*, que M. *de Nevers*, allant en Hongrie, & passant par la Hollande, le visita, & voulut lui faire un grand présent, mais que *Scaliger* le refusa honnêtement.

EMBLÊMES d'Adrian le Jeune, dit *Junius*, mises en vers françois. Anvers, *Christ. Plantin*, *1567. in-16.*

EMBLÊMES de Jean *Sambucus*, traduites en vers françois. Anvers, *Christ. Plantin*, *1568. in-16.*

JACQUES GREVIN naquit à *Clermont en Beauvaisis* vers l'an 1540, il s'adonna dès sa première jeunesse à la Poésie Françoise qu'il cultiva toujours jusqu'à la fin de sa vie avec assez de succès pour son tems. Sa réputation en ce genre lui a procuré de grandes louanges de la part de *Ronsard*, & a même excité un peu la jalousie de ce Fameux Poëte.

Mais l'application qu'il donna à la Poésie, ne l'empêcha pas de cultiver avec ardeur les Belles-Lettres, & de se rendre habile dans la Médecine, en laquelle il se fit recevoir Docteur à *Paris*.

Marguerite de France, qui avoit épousé en 1559, *Emmanuel Philibert*, Duc de Savoie, ayant eu occasion de le connoître, fut si charmée de son esprit, de son mérite & de ses bonnes qualités, qu'elle l'emmena avec elle à *Turin*, aussi-bien que sa femme; & se servit toujours de lui, non-seulement en qualité de Médecin, mais aussi en celle de Conseiller dans les affaires les plus importantes; aussi se plaignit-elle, après la mort de *Grevin*, qu'elle avoit perdu en même tems son Médecin pour les maladies du corps, & son Consolateur pour les inquiétudes de l'esprit. C'est pour cela qu'elle lui fit

faire des Funérailles magnifiques; & que, tant qu'elle vécut, elle retint toujours auprès d'elle sa veuve & sa fille, qu'elle avoit tenue sur les Fonds de Baptême, & qu'elle avoit nommée *Marguerite-Emmanuel*, & leur fit toutes sortes de biens.

Jacques Grevin mourut à *Turin*, les 5 Novembre 1570, n'ayant pas encore 30 ans.

ANTIQUÆ INSCRIPTIONES, *quum Græcæ, tum Latinæ, olim à Marquardo Gudio collectæ, nuper à Joanne Koolio digestæ, hortatu consilioque Joannis Georgii Grævii; nunc à Francisco Hesselio editæ, cum adnotationibus eorum. Leuwardiæ*, 1731. *in-fol.*

ON attendoit depuis long-tems ce nouveau Recueil d'Inscriptions; s'il ne paroît pas dans l'état où *Gudius* auroit pu le mettre lui-même, il ne laisse pas d'avoir son utilité, par les soins que les Éditeurs ont pris de le rédiger & de l'éclaircir.

LES COMMENTAIRES HIÉROGLYPHIQUES, ou Images des choses de Jean Pierius Valerian, esquelles comme en vif tableau est ingénieusement dépeint & représenté l'état de plusieurs Choses Antiques, comme de Monnoyes, Médailles, Armes, Inscriptions & Devises, Obélisques, Pyramides, & autres Monumens; outre une infinité de diverses &

profitables Hiſtoires, Proverbes & lieux communs, avec la parfaite interprétation des Myſtères d'Egypte, & de pluſieurs Paſſages de l'Écriture-Sainte conformes à iceux. Plus deux Livres de Cœlius Curio, touchant ce qui eſt ſignifié par les Diverſes Images & Portraits des Dieux & des hommes, traduits en françois par Gabriel Chapuis. *Lyon*, 1576. *in-fol.*

Les Hiéroglyphes de Jean-Pierre Valerian, ou Commentaires des Lettres & Figures Sacrées des Egyptiens & autres Nations, avec une addition de Cœlius Curio; le tout traduit du Latin par Jean de Montlyard. *Lyon* 1615. *in-fol.*

Jean *Piérius Valerianus Bolzanius* naquit à *Belluno* dans la Marche Treviſane, vers l'an 1475, de *Laurent Bolzanio* Ceux qui l'ont fait naître à *Bolzano* dans le Vicentin, ſe ſont trompés, parce qu'ils ont pris le nom de ſa famille pour celui de ſa Patrie. Il reçut au Baptême le nom de *Pierre;* mais *Sabellicus*, ſous lequel il étudia quelque temps, le lui changea, ſuivant l'uſage de ce tems, en celui de *Piérius*, qu'il a toujours conſervé depuis.

Ayant perdu ſon Père à l'âge de huit ans, il demeura avec ſes deux ſœurs ſous la conduite de ſa mère & de ſon Oncle paternel : *Urbain Valeriano Bolzanio*, Mineur conventuel, qui apprit depuis la Langue Grèque à Léon X. Comme ſa famille étoit pauvre, cet oncle ſe chargea de

ſon éducation, & l'emmena avec lui à *Veniſe*, où il le fit inſtruire dans les Sçiences par les plus fameux Maîtres.

Il apprit la Rhétorique & l'Éloquence ſous *Benoît Brognolo* & *Marc-Antoine Sabellicus*; ce dernier lui voyant du talent pour la Poéſie, lui changea, comme j'ai déja dit, ſon nom de *Pierre* en celui de *Piérius*, par alluſion à celui de *Pierides*, qui eſt donné aux Muſes.

Il s'appliqua auſſi à l'Étude des Belles-Lettres ſous *George Valla*, & frequenta l'École de *Jean Laſcaris*, pour s'y perfectionner dans la Langue Grèque, dont il avoit appris les principes de ſon Oncle.

Après quelque ſéjour à *Veniſe*, ſon oncle l'envoya à *Padouë*, où il fit ſa Philoſophie, ſous *Leonico Torneo*, Vénitien, qui y profeſſoit avec beaucoup d'applaudiſſement.

Étant allé à *Rome* ſous le Pontificat de Jules II, il y fut reçu avec beaucoup d'affection par le Cardinal *Jean de Médicis*, qui, étant devenu Pape en 1513, lui confia la conduite & l'inſtruction de ſes Neveux, *Hippolyte*, qui fut enſuite Cardinal, & *Aléxandre*, qui fut premier Duc de *Florence* en 1531.

Le Cardinal *Jules de Médicis* étant parvenu au Pontificat l'An 1523, ſous le nom de *Clément VII*, ne lui témoigna pas moins d'affection que *Léon X*. Il le fit même ſon Camérier ſecrèt, & enſuite Protonotaire Apoſtolique.

A la priſe de *Rome* en 1527, il ſe vit en danger de perdre tout ce qu'il avoit, & ſes Écrits qui lui tenoient encore plus au cœur : mais ce ne fut pas là ſon plus grand embarras. Il vouloit tâcher de ſauver ſes diſciples *Hippolyte* & *Aléxandre*, que l'on cherchoit par-tout pour les

arrêter; & il eût le bonheur d'y réussir, en les conduisant en sûreté à *Plaisance*.

L'Année suivante 1528, fatigué du séjour de la Cour, il se retira à *Belluno*, pour y vivre plus tranquille, & s'appliquer sans aucun obstacle à ses Études particulières : mais il ne put résister aux instances du Pape qui le rappella bientôt auprès de lui.

Hippolyte de Médicis ayant été nommé Cardinal le 11 Janvier 1529, le choisit pour son Secrétaire, & il remplit ce poste jusqu'à la mort de ce Cardinal, qui arriva le 3 Août 1535.

Celle du Duc *Aléxandre*, son autre Disciple, qui fut tué deux ans après, c'est-à-dire en 1537, lui causa un si grand chagrin, que, renonçant à toutes les espérances de fortune, qu'il pouvoit avoir, il se retira à *Padouë*, pour s'y occuper uniquement des Lettres. Il eut d'autant moins de peines à s'y déterminer, qu'il n'avoit jamais eu d'ambition, ayant refusé l'Évêché de *Capodistria* & l'Archevêché d'*Avignon*, dont le Pape *Clément VII* avoit voulu recompenser sa fidélité & son mérité.

Il mourut à *Padouë*, l'an 1558 dans la quatre-vingt-troisième année de son âge.

COMMENTAIRES Historiques, contenans l'Histoire Générale des Empereurs, Impératrices, Césars & Tyrans de l'Empire Romain, par Jean Tristan. *Paris, Moreau*, 1644. 3. *vol in-fol.*

HISTOIRE des Empereurs Romains depuis Jules-César jusqu'à Posthumus,

avec toutes les Médailles d'Argent qu'ils ont fait battre. *Paris, de Sommaville,* 1645. *in-fol.*

ŒDIPUS ÆGYPTIACUS, *hoc est, universalis Hieroglyphicæ veterum doctrinæ, temporum injuria abolitæ, instauratio Athanase Kircher. Romæ*, 1652. & suiv. *in-fol.*

Cet Ouvrage est divisé en quatre Tomes, dont le premier est intitulé: *Templum Isiacum, de Origine & Duratione Ægyptiacæ Sapientiæ*, & a été imprimé en 1652.

Le second, qui est de l'année suivante 1653, a pour titre: *Gymnasium Ægyptiacum, quo veterum Hebræorum & Orientalium Sapientia instauratur.*

Le troisième, qui est de la même année, contient: *Variarum Artium veteribus Ægyptiis usitatarum Classes.*

Le quatrieme, qui a paru en 1654, est intitulé: *Theatrum Hieroglyphicum, quod est Obeliscorum Cæterorumque Hieroglyphicorum Monumentorum Romæ in Ægypto, & alibi interpretatio.*

LE Père *Kircher* avoit fait une Étude parti-

culière des Caractères Hiéroglyphiques; mais on ne peut pas assûrer qu'il en eût trouvé la véritable signification, quoiqu'il sçût donner un sens à tout ce qu'il voyoit écrit en ces Caractères. On rapporte à ce sujèt une chose qui décréditeroit beaucoup sa sçience prétenduë, si elle étoit véritable. On dit que des jeunes gens, ayant dessein de se divertir à ses dépens, firent graver, sur une pierre informe, plusieurs figures de fantaisie, & enterrèrent cette pierre dans un endroit, où ils sçavoient qu'on devoit bâtir dans peu. On fouilla effectivement dans ce lieu quelque tems après, & on trouva la pierre, qu'on porta au Père *Kircher*, comme une chose singulière. Ce Père, ravi de joie, travailla alors avec ardeur à l'explication des Caractères qu'elle contenoit; & parvint enfin, après bien de l'application, à leur donner le plus beau sens du monde.

Athanase *Kircher* naquit à *Fulde* en Allemagne, le 2 Mai 1601.

Il entra le 11 Octobre 1618, dans la Compagnie de Jesus, où il fit, dans la suite, les quatre vœux.

Après le cours ordinaire des Études, il enseigna la Philosophie, les Mathématiques, & les Langues Hébraïque & Syriaque dans l'Université de *Wirtzbourg* en Franconie.

La guerre, que *Gustave Adolphe*, Roi de Suède, faisoit en Allemagne, l'ayant obligé d'interrompre ses éxercices, il quitta l'Allemagne; & étant passé en France, il alla les continuer à *Avignon*, où il étoit en 1635.

Appellé ensuite à *Rome*, il enseigna pendant six ans, les Mathématiques dans le Collège Romain, où il demeura le reste de sa vie.

Il y professa aussi la Langue Hébraïque, &

na un tems considérable à l'Étude des Écritures Hiéroglyphiques des Égyptiens, dans laquelle il se rendit fort habile.

Le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a composés, & l'Érudition qui y règne, font assez connoître son application au travail, & l'ardeur avec laquelle il s'y livroit : on peut même dire que leur composition a rempli la meilleure partie de sa vie.

Il mourut à *Rome* sur la fin du mois de Novembre de l'Année 1680, âgé de 79 ans.

URBIS PATAVINÆ INSCRIPTIONES *Sacræ & Profanæ*, par Jacques-Philippe Tomasini. *Patavini*, 1649. *in*-4°.

TERRITORII PATAVINI INSCRIPTIONES *Sacræ & Profanæ, quibus accesserunt omissæ in primo volumine, ac noviter positæ*, par Jacques Philippe Tomasini. *Patavii*, 1654. *in*-4°.

Les Inscriptions de ces deux Volumes se trouvent dans un Recueil plus ample publié depuis : *Agri Patavini Inscriptiones Sacræ & Profanæ F. Jacobi Salomonii Ord. Præd. Patavii*, 1696. *in*-4°.

JACQUES-PHILIPPE TOMASINI naquit à *Padouë*, le 17 Novembre 1597, de *Jacques Tomasini*, d'une famille noble, originaire de *Lucques*, & d'*Hippolite Panizzola*.

Il apprit les Langues Latine & Grèque, avec la Logique, de *Benoît Benedetti de Legnano*,

Juriſconſulte & Théologien fameux de ce tems-là, & ſe conſacra enſuite au ſervice de Dieu, en entrant dans la Congrégation des Chanoines ſéculiers de *Saint-George in Alga*.

Il s'y appliqua à la Philoſophie & à la Théologie, & ſe fit recevoir Docteur en cette dernière Faculté à *Padouë*, le 21 Février 1619. Il a inſéré, dans ſon *Gymnaſium Patavinum*, p. 190, les Lettres qu'on lui donna en cette occaſion.

Il auroit après cela volontiers profeſſé; mais les Règles de ſa Congrégation ne lui permettant pas, il ſe donna à la compoſition de différens Ouvrages, qui lui firent honneur.

Son mérite l'éleva bientôt aux premières Charges de ſon Ordre. Il en étoit Viſiteur, lorſque, paſſant à *Rome*, où il étoit déja connu de quelques Cardinaux, entr'autres du Cardinal François *Barberin*, à qui il avoit dédié ſon Livre *de Donariis*, il préſenta tous ſes Ouvrages au *Pape Urbain VIII*, qui les reçut avec plaiſir, & lui témoigna qu'il avoit lû, avec beaucoup de ſatisfaction, ſa vie de *Pétrarque*.

Ce Pape voulut lui donner des marques de ſon eſtime, en le nommant à l'Évêché de *Canée*, dans l'Iſle de *Candie*; mais *Tomaſini* ne put conſentir à l'accepter, pour diverſes raiſons. Il aima mieux celui de *Citta Nuova*, (en latin, *Œmonia*) en Iſtrie, quoique d'un revenu modique & ſitué dans un air peu ſain.

Le Pape *Urbain VIII*, l'y nomma le 16 Juin 1642. Il fut ſacré à *Rome* par le Cardinal *Antoine Bragadini*, le 22 Juillet ſuivant, & il prit poſſeſſion le premier Novembre de la même année.

Le ſoin de ſon Diocèſe & la compoſition de ſes Ouvrages l'occupèrent entièrement depuis.

Il

Il mourut à la fin de l'année 1654, âgé de 57 ans.

EMBLEMATUM *partim Ethicorum & Physicorum, partim Historicorum & Hieroglyphicorum Libri IV; & Aglamatum, sive Emblematum Sacrorum liber unus. Access. Stemmatum, sive Armorum Gentilitiorum Libri tres. Francof.* 1581. *in*-4°.

SYMBOLORUM IMPERATORIORUM *classes tres, in quarum prima continentur Symbola Imp. à C. Julio Cæsare usque ad Constantinum Magnum; in altera Imperatorum à Constantino M. usque ad Carolum M. in tertia Imp. à Carolo M. usque ad Rodolphum II. Cæs. Austriacum. Francofurti*, 1588. *in*-8°.

NICOLAS *Reusner* naquit à *Lemberg*, Ville de *Silésie*, le 2 Février 1545, de *François Reusner* & de *Barbe Fritscher*, tous deux de familles considérables de cette Province.

On l'instruisit de bonne heure dans les Belles-Lettres, & il s'y appliqua avec un tel succès, qu'ayant à peine onze ans, il faisoit déja des vers latins passablement bons.

Ce fut à cet âge, c'est-à-dire, 1556, qu'on jugea à propos de l'envoyer à *Goldberg*, où étoit la principale École de la Silésie, & il demeura deux ans en ce lieu. On le fit ensuite passer à *Breslau*, où il continua à s'appliquer à l'Étude des Langue Grèque & Latine, & à la la Poésie.

La réputation qu'avoit alors *Philippe Mélancthon* lui fit naître le desir de le voir, & il alla en 1560, à *Wittemberg* pour ce sujèt; mais il n'eut pas le plaisir de se satisfaire, il étoit mort quelque tems avant son arrivée.

Il fit en cette Ville son Cours de *Philosophie*, après lequel il alla à *Leipsic* étudier en Droit. S'y étant rendu suffisamment habile, il retourna à *Wittemberg* revoir les amis qu'il y avoit laissés.

Une Diète ayant été indiquée à *Augsbourg*, pour l'année 1565, il se rendit dans cette Ville pour voir ce qui s'y passeroit. Mais, comme elle fut remise à l'année suivante, *Reusner*, pour ne pas demeurer oisif, accepta une Chaire dans l'École de ce lieu, qu'on lui offrit, & la remplit jusqu'à la tenuë de la Diète. Il la quitta alors, pour se donner tout entier à la composition de différentes pièces de Poésies, à la louange des principaux membres de la Diète, qui pussent le faire connoître dans le monde.

Il y réussit effectivement, & ses Poësies lui firent un nom, qui lui fut utile dans la suite.

Sur la fin de la Diète, *Wolfgang*, Comte Palatin & Duc de Bavière, le choisit à la recommendation de *Pierre Agricola*, un de ses Conseillers, pour être Professeur dans le Collège qu'il venoit d'établir à *Langingen* en Suabe, sur le modèle de celui de *Strasbourg*. *Reusner* y professa plus de cinq ans les Belles-Lettres, & en fut ensuite fait Recteur en 1572; emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation pendant onze ans.

En 1582, il alla pour le seconde fois à la Diète d'Ausbourg, où il eut encore plus d'occasion de se faire connoître que la première. Il se maria aussi vers ce tems-là, & épousa *Ma-*

deleine Weihenmaier, dont il n'eut point d'enfans.

Il se rendit à *Basle en* 1583, pour y prendre le degré de Docteur en Droit, & fut aussi-tôt après nommé Assesseur de la Chambre Impériale de *Spire*, pour la Suabe; & appellé ensuite à *Strasbourg*, pour y enseigner le Droit.

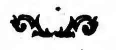
Il quitta cette dernière Ville, pour aller remplir un semblable emploi à *Jêne*, où il arriva le 3 Février 1589, & où il fut honoré de la qualité d'Ancien du Collège des Jurisconsultes & d'Assesseur du Tribunal de l'Échevinage, outre celle de Professeur en Droit.

Il fut deux fois Recteur de cette Université; & on le chargea, en différentes occasions de quelques Négociations importantes. Ainsi l'Administrateur de l'Électorat de Saxe l'envoya, en 1595, à la Diète de Pologne, avec les Députés de l'Empereur & de l'Électeur de Brandebourg, pour faire une Ligue contre les Turcs.

Avant qu'il partît pour ce voyage, l'Empereur *Rodolphe II* lui donna la Couronne Poétique, & la qualité de Comte Palatin.

Il joüit long-temps d'une parfaite santé; mais des douleurs néphrétiques l'attaquèrent enfin: & après l'avoir fait long-tems souffrir, le conduisirent au tombeau.

Il mourut le 12 Avril 1602, âgé de 57 ans, étant alors Recteur de l'Université de *Jêne*.



SYMBOLICA *Dianæ Ephesiæ Statua à Claudio Meneſtreio Ceimeliothecæ Barberinæ præfecto expoſita. Romæ, Typis Maſcardi,* 1657. *in*-4°.

DE L'ART DES DEVISES, par le P. le Moine, de la Compagnie de Jeſus, *in*-4°. A Paris, chez Seb. Cramoiſy, & Sebaſt. Marbre Cramoiſy, 1666.

LES *Deviſes* ſont de l'invention de ces derniers ſiècles, & n'ont pas été connuës des Grècs, ni des Romains. Les François ſont les premiers qui en ont fait, mais les Italiens ſont les premiers qui ont donné des règles : de ſorte qu'on peut dire que l'*Art des Deviſes* a été ébauché en France, & qu'il a reçu ſa perfection en Italie. Néanmoins quelque peine que les Italiens aient priſe pour perfectionner cet Art, toutes les règles qu'ils en ont données, ſont encore très-incertaines; parce que les Auteurs qui en ont écrit, s'accordent ſi peu, qu'on ne ſçait leſquels croire.

Le Père le Moyne a ramaſſé, dans ce Livre, tout ce que les Italiens ont dit de meilleur ſur ce ſujet, & il y a ajoûté du ſien pluſieurs Obſervations curieuſes, qui ne laiſſent preſque plus rien à deſirer pour la dernière perfection de cet Art. Les principales règles qu'il donne, ſont :

1°. Que le corps ou la figure de la Deviſe ne ſoit, ni ridicule, ni funeſte, ni énigmatique.

2°. Que le mot de la Devise convienne également à la figure & à la personne figurée.

3°. Qu'il n'y ait point de *Rebus* dans la Devise.

4°. Que le mot de la Devise soit noble.

Il donné encore plusieurs autres règles qui seroient trop longues à rapporter. Enfin il montre en quoi la Devise diffère de l'Emblême & de l'Inscription.

En traitant des Inscriptions, il parle de l'étrange imagination de ceux qui avoient marqué des six Notes de la Musique, six pièces de canon faites sur la proportion de six tuyaux d'orgue. C'étoit pour faire un effroyable concert de Musique.

Pour joindre les éxemples aux préceptes, il a mis, à la fin de ce Livre, un Recueil de *Devises*, entre lesquelles il y en a plusieurs très-ingénieuses qui sont de M. de Montmor.

INTRODUCTION à la connoissenee des Médailles, par Charles Patin. *Amst. Elzevir*, *1667. in-12.*

JACOBI BORNITII EMBLEMATA *Ethico politica, ingenuâ atque eruditâ interpretatione, nunc primum illustrata per M. Nicolaum* Meerfeldt-re. *Moguntiæ, sumpt. Lud. Bourgeat Bibliopolæ Academici*, 1669. *in-4°.*

LA PHILOSOPHIE DES IMAGES, composée d'un ample recueil de Devises & du jugement de tous les ouvrages qui ont été

fait, ſur cette matière; par le P. C. F. Méneſtrier, Jéſuite. *in-8°. à Paris, chez Robert de la Caille, 1682.*

On peut conſidérer trois choſes ſur la *Philoſophie des Images* : 1°. les Écrivains qui ont traité des Deviſes; 2°. l'Hiſtoire de ces Images Symboliques; 3°. l'Art d'en faire.

Cet Auteur commmence par les divers ſentimens de deux cens Auteurs qui ont écrit touchant les Deviſes, ſur leſquels, après les avoir fidellement expoſés, il porte ſon jugement, ſans néanmoins établir aucunes règles, qu'il ſe réſerve de donner ailleurs, avec l'Hiſtoire des Deviſes.

Il diſtingue ces Auteurs en cinq ordres. Le premier eſt de ceux qui ont entrepris expreſſément d'écrire de l'Art des Deviſes : le ſecond eſt de ceux qui ont parlé par occaſion touchant les Deviſes : le troiſième, de ceux qui en ont fait; le quatrième, de ceux qui en ont inſéré dans leurs Ouvrages.

Paul Jove eſt reconnu de tout le monde pour le premier qui ait entrepris de donner des règles de cet Art, quoique Luca Contile de l'Académie des *Affidati* de *Pavie*, diſe qu'avant Paul Jove, un François, dont il ne rapporte pas le nom, en avoit écrit. Il eſt vrai que le Traité de Paul Jove eſt un peu trop court.

Cependant, comme nous lui ſommes obligés de nous avoir appris ce que c'eſt que les Deviſes, d'en avoir recherché le premier l'origine, & conſervé celles que pluſieurs Princes & Seigneurs ont portées, il paſſe depuis plus d'un ſiècle pour le Père des Deviſes. Mais celui qui en a écrit le plus ſçavamment, eſt ſans contredit

Paul Aurefi, Milanois, Religieux de la Congrégation des Clercs Reguliers.

On peut mettre au fecond rang, Landi Kircher, Aléandri, &c. L'Abbé Tefforo en a encore parlé avec beaucoup d'efprit. Le P. Bouhours, Jéfuite, dans fes entretiens d'Arifte & d'Eugène, nous en a donné un petit Traité qu'on peut regarder comme une piéce achevée en ce genre. Un des premiers de ceux qui fe font d'abord mêlés d'en inférer dans le corps de leurs Ouvrages, a été un Gentilhomme Lionnois, nommé *Maurice Seve;* & D. Diego de Savedra, dans fon Prince politique, a exprimé fes idées par de fort belles Devifes.

Pour ceux qui en ont fait des Recueils, Gab. Simeoni Florentin eft le plus ancien de tous. L'Abbé Picinelli, Milanois, en fit, il y a quelques années, un qui peut paffer pour une compilation de tous les autres : mais, comme il n'avoit pas connu les Devifes qui s'étoient faites en France, & qui ont l'avantage de ne pas céder à celles qui ont paru par-tout ailleurs, cet Auteur en a promis un Recueil de cinq mille. Il y joint déja dans ce volume, au jugement de cet Auteur, toutes celles qu'il a ramaffées fur le ciel & fur les aftres, la plûpart defquelles il enrichit de petites explications morales, n'y ayant point de Devifes qui ne puiffe fervir dans un Difcours d'une riche fimilitude pour expliquer les chofes que l'on traite. Il y en a plus de cinq cents fur le feul Soleil, & la plûpart à la gloire du Roi.



Devises des Princes, Cavaliers, Dames, Sçavans & autres personnes illustres de l'Europe, ou la *Philosophie des Images*, tom. 2, par le P. C. F. Ménestrier de la Compagnie de Jésus : *à Paris, chez R. J. B. de la Caille*, *1683*.

C'est ici la suite d'un grand Recueil des Devises que le Père Ménestrier nous avoit promis, en donnant avec le caractère de deux cents Auteurs qui ont écrit sur cette matière, celles qui sont tirées du Ciel & des Astres qu'il nous a données jusqu'au nombre de mille. Ce Volume contient seulement tout ce qu'il a ramassé sur les deux seuls élémens du Feu & de l'Air. Les vapeurs, les nuées, les brouillards, l'arc-en-ciel, & tout le reste qui se forme dans l'air, avec quasi toutes les espèces d'oiseaux qui y volent, font le corps & le sujèt des Devises qui regardent ce dernier; & toutes les sortes de feu; ou tous les usages auxquels on l'emploie ou dans lesquels il paroît, composent les Devises du premier genre. Il n'y a pas jusqu'au feu d'enfer d'où il n'ait tiré quelque chose; & il est assez singulier qu'on ait mis la figure du Diable en Devise. Cela ne pouvoit tomber que dans la pensée d'un Espagnol, qui, pour donner à connoître ce qu'on devoit attendre de sa bravoure, prit, pour Devise en un Tournoi, un Diable armé d'un Marteau & d'une Flamme de feu, avec ces mots: Y CON HIERRO Y CON FUEGO, *avec le Fer & le Feu;* pour dire, en termes du Proverbe vulgaire, comme le remarque cet Auteur, qu'il feroit le Diable à quatre.

Ceux qui aiment ces sortes d'inventions, en trouveront ici de toutes manières. Pour les leur rendre encore plus agréables ou plus utiles, le P. Méneſtrier y remarque ſouvent les perſonnes qui s'en ſont ſervis, & les uſages non-ſeulement auxquels on les a employés, mais encore ceux où l'on peut les appliquer, ſoit pour la Piété, ſoit pour la Morale ou pour le Commerce du Monde.

RECHERCHES curieuſes d'Antiquités; par Spon. *Lyon, Amaulry, 1683, in-8°.*

DES DÉCORATIONS FUNÈBRES, où il eſt traité des Tentures, Lumières, *&c.* avec ce qui s'eſt fait de plus conſidérable pour les Papes, Empereurs, Rois, *&c.* enrichies de figures : par le P. C. F. Méneſtrier de la Compagnie de Jeſus, *in-8°. A Paris, chez R. J. B. de la Caille, 1684.*

ON trouve dans ce volume tout ce qui s'eſt fait de plus beau dans toute l'Europe, en matière de Décorations funèbres, depuis environ 150 ans, qu'on en a introduit ou renouvellé l'uſage ; & c'eſt des plus juſtes & des plus magnifiques de ces modèles, auſſi bien que des exemples & de la pratique de plus de trente ſiècles, que le P. Méneſtrier a tiré les remarques & les inſtructions qu'il donne ſur cette matière.

Après avoir diſtingué deux ſortes de Décorations funèbres, l'une commune & ordinaire

Cc v

qui ne consiste qu'en simples tentures & en lumières; & l'autre plus solemnelle, qui est accompagnée de Peintures, d'Inscriptions, d'Emblêmes & de Devises, &c. Cet Auteur dit qu'il y a trois choses à considérer dans ces Décorations; le lieu où elles se font, les personnes pour qui on les dresse, & la fin que l'on s'y propose. Que le lieu qui est ordinairement une Église, demande un sujèt & un dessin qui soient graves, en quoi manquent ceux qui y mêlent les Dieux de la Fable & du Paganisme; que ce dessin doit être propre & particulier aux personnes que l'on veut honorer; qu'il doit exprimer les motifs qui les font entreprendre; & qu'enfin il faut qu'il soit ingénieux, diversifié, grand, lugubre, agréablement disposé, & si bien distribué dans toutes ses parties, que la variété n'empêche pas que tout ne se réunisse à une seule pensée qui soit l'âme de tout le dessin.

Pour aider ceux qui n'ont pas l'esprit assez heureux, comme il parle, pour imaginer de grandes choses, il propose plusieurs moyens pour faciliter l'invention de ces dessins; & ensuite il traite des diverses parties qui composent les Décorations Funèbres : comme celle de l'entrée ou façade des Églises, des Autels & des Chapelles; celle du corps, du dedans & des voutes de l'Église : & enfin le Mausolée ou Chapelle ardente que l'on dresse dans ces sortes de cérémonies.

Mais, comme de tous les ornemens que l'on emploie dans chacune de ces parties, il n'y a rien de plus essentiel que les Inscriptions qui en sont l'âme, il s'y attache particulièrement. Il les divise en Sacrées, Morales, Politiques, Historiques, Poétiques & Emblêmatiques. Il enseigne toutes les manières dont il faut les

tourner, pour les rendre touchantes & agréables.

Quant aux Mausolées, que les Italiens appellent *Catafalques*, il en trouve quatre origines : sçavoir, les Mausolées anciens, les Buchers à brûler les corps, les Lits funèbres & les Tombeaux honoraires ou Tombeaux vuides, nommés, par les Grès, *Cénotaphes*, qu'on élevoit pour honorer les morts en divers endroits, ou en des pays éloignés : & là-dessus, aussi-bien que, dans le reste de l'ouvrage, il touche plusieurs usages & coûtumes des anciens; comme entr'autres celle d'exposer les cadavres des morts à la porte de leurs Palais, & celle qu'avoient les Grècs & les Romains de revêtir leurs morts de Blanc; ce que la nuit & les térèbres, qui sont les Symboles de la mort, ont appris, dit-il, à changer en noir pour les maisons de deüil & pour les Églises.

Au reste, ceux qui voudront se donner ce Livre, sont avertis de prendre garde qu'il soit complèt; parce qu'il y a des Exemplaires où l'Épître dédicatoire & la décoration funèbre faite pour feu M. le Prince de Condé, ne se trouvent pas, non plus que la Préface, où l'on a mis un catalogue exact de tous les Ouvrages de cet Auteur.



DISSERTATION sur douze Médailles des Jeux Séculaires de l'Empereur Domitien, par Rainssant. *Versailles, Muget, 1684, in-4°.*

LA PROSPETTIVA *prattica di Bernardo Contino.* in-fol. Venetiis 1684.

COMME cet Italien s'est proposé d'éviter, dans ce Traité de Perspective, toutes les difficultés embarrassantes de la Théorie, il ne s'attache d'abord qu'à découvrir une méthode facile & aisée, d'en résoudre sans peine toute sorte de Problêmes. Il explique ensuite les deux manières qu'on prescrit ordinairement, pour traçer un plan; sçavoir, l'intersection des lignes & le quarré, qui sont celles dont il a dessein de se servir. Dans les chapitres suivants, il enseigne à représenter des Plans, tant par la ligne droite, que par la ligne courbe; & à les dépeindre, sans observer la distance du point qui doit d'ailleurs diriger les lignes.

Enfin, après avoir traité de l'étenduë de quelques corps réguliers, il finit par des règles qu'il donne, pour traçer facilement plusieurs différentes choses.



PERSPECTIVA Pictorum & Architectorum Andreæ Putei è Soc. Jes. pars prima, in quâ docetur modus expeditissimus delineandi optice omnia quæ pertinent ad Architecturam; in-fol. Romæ, 1693.

L'ART DES EMBLÊMES, où s'enseigne la Morale par les Figures de la Fable, de l'Histoire & de la Nature, avec près de cinq cents figures, par le P. C. F. Ménestrier de la Compagnie de Jesus, *in-8°. à Paris, chez R. J. B. de la Caille, 1684.*

LES Anciens ne donnèrent, au commencement, le nom d'*Emblêmes* qu'aux simples ornemens des meubles & des cabinets, comme tous les Auteurs Grècs & Latins des siècles sçavans nous l'apprennent. Aujourd'hui, l'on n'entend plus par ce terme, qu'une espèce d'enseignement mis en Image pour régler la conduite des hommes.

Les Emblêmes pris de cette façon, sont aussi anciens que le monde; puisque selon S. Paul, le Monde est un Emblême de la Divinité. Dieu même ne parla guères aux Prophètes, que de cette manière figurée, leur faisant voir, en images, ce qu'il vouloit qu'ils annonçassent de sa part au Peuple. Les Caldéens furent les premiers qui mirent le ciel en Emblêmes, en donnant des noms & de figures aux constellations qu'ils destinèrent pour marquer la différence des Saisons, la distinction des quatre parties du

Monde, &c. d'où les Arabes, les Égyptiens & les Grècs s'étant fait des Divinités, en firent aussi le sujèt de leur Idolâtrie & de leurs Fables. Pythagore, sur cet éxemple des Caldéens, mit toute la Philosophie en Paraboles énigmatiques. Socrate fut plus heureux dans les Emblêmes qu'il fit de la Morale, puisqu'il la rendit si aisée & si intelligible, que l'on dit qu'il avoit fait descendre des Cieux la Sagesse & la Philosophie, que Pythagore & les Arabes sembloient y avoir guindées. Platon forma, sur ces Emblêmes, le plan de ses idées; &, par son moyen, le monde commença à se remplir de ces Images ingénieuses, qui donnèrent lieu à tant de Fables & à tant d'Inventions Poëtiques.

Les Inscriptions dont on accompagna les Statuës, les bas-reliefs & les Peintures, furent une autre occasion de l'origine des Emblêmes, aussi bien que les Réflexions Morales Politiques & Civiles sur les évènemens de l'Histoire.

Ces instructions agréables avoient été comme ensévelies dans l'oubli, par l'ignorence de cinq ou six siècles, lorsqu'Alciat en releva le souvenir & la gloire, par le Recueil qu'il en publia sur la fin du quinzième siecle. Nous en avons eû plusieurs autres depuis ce tems-là: mais, comme tous ceux qui en ont parlé, ne nous donne aucunes Règles pour y réussir, le Père Ménestrier entreprend de le faire dans cet Ouvrage, & d'en former un Art fixe & arrêté, comme les autres Arts que nous avons reçus des Grècs, qu'il appelle l'*Art* de peindre les mœurs, & de mettre en Images les opérations de la Nature, pour l'instruction des hommes.

Il distingue ces Emblêmes en Sacrés, qui sont des expressions ingénieuses de nos Mystères, en Moraux, Politiques, Doctrinaux Chymiques,

d'Amour, Satyriques & enfin Héroïques. Le Commentateur d'Alciat n'a pas connu ces diverſes manières de ſignifier les choſes; & la diviſion qu'il a faite des Emblêmes, n'eſt pas peu embrouillée, parce qu'il y confond le matériel avec le formel. On trouve ici de quoi éviter ce défaut, par la diſtinction claire & nette que cet Auteur nous y donne de la matière & de la forme des Emblêmes. Il appelle, de ce premier nom, toutes les Images qui peuvent frapper les yeux, & de-là paſſer juſqu'à l'âme; & il enſeigne qu'elles ſe tirent de toutes les choſes ſenſibles, & des êtres même ſpirituels, que nous pouvons repréſenter ſous des figures humaines. Ainſi la Nature, les Arts, les Fables, les Métamorphoſes, les Provèrbes même, les Apologues, les Sentences Morales, les Axiomes des Sçiences, les éxemples de l'Hiſtoire & les fictions des Poëtes, ſont la matière des Emblêmes.

Ce tour vient particulièrement de deux chefs; ſçavoir, de la diſpoſition des Figures & des Paroles qui les accompagnent. Celles-ci ſont, ou des ſimples titres, on des enſeignemens, ou des mots d'application à l'action des figures ou des inſcriptions. On en trouve ici pluſieurs éxemples tirés d'Alciat & de beaucoup d'autres Auteurs.

On ſe ſert même quelquefois des Épigrammes entières, qui en font l'application morale plus au long; & depuis qu'on a mis en vogue les éloges qui ſont d'un ſtyle ſerré & plein de penſées, quelques-uns les emploient pour expliques les Emblêmes; & ſouvent, dit cet Auteur, ces inſcriptions n'ont pas moins de grace que les vers. Il en donne un éxemple fort beau & fort délicat, tiré de l'Abbé Téſoro à qui nous devons l'Art de ce genre d'écrire. C'eſt ſa Deſ-

cription de la Statuë de sel, en laquelle la femme de Loth fut changée : ce peu de mots feront connoître la délicatesse du reste :

Olim spirabilis & locuta.
Brevi fœmina fuit.
Dicerem, est :
Nisi prodigium videtur
Fœminam esse & tacere, &c.

Il y a de même quantité d'Exemples sur tous les autres points qui regardent cette matière ; &, parce qu'ils marquent la pratique ancienne & moderne sur la composition & l'usage des Emblêmes, ce P. s'en sert, tantôt pour confirmer ce qu'il avance, & tantôt comme d'autant de modèles sur lesquels il établit les règles qu'il nous donne là-dessus : ainsi cet Ouvrage n'est pas seulement un Recueil de Précèptes pour exceller en cet Art, mais encore un amas de ce qui s'est fait de plus beau en ce genre, & de ce qui se voit encore, ou dans les livres, ou dans les Palais.

LA SÇIENCE & l'Art des Devises dressés sur de nouvelles règles par le P. Ménestrier de la Comp. de Jesus : *in-8°. A Paris chez R. J. B. de la Caille, 1686.*

PEU de gens sont plus heureux & plus féconds en ce genre d'écrire, que le P. Ménestrier. C'est le cinquième ou le sixième volume qu'il donne sur cette matière. Voyant que tout

le monde se mêle de Devises, & que les règles que la plûpart des Anciens Auteurs nous ont données là-dessus sont si fort opposées les unes aux autres, qu'on ne sçait à quoi s'en tenir, il a voulu proposer celles qu'une longue application & une grande expérience lui ont fait trouver, les plus sûres & les plus infaillibles; pour en juger du moins avec un plein discernement.

Il commence par les différentes espèces de Devises. Il remarque qu'il y en a autant de sortes, qu'il y a de figures sensibles, de couleurs & de paroles capables de distinguer les personnes, & d'être en même tems des signes & des expressions de leurs pensées, de leurs sentimens pour quelque dessein que ce soit. Il les réduit ensuite à quatre espèces : l'une du simple mélange des couleurs; la seconde de simples mots; la troisième des figures sans mots; la dernière des figures accompagnées de paroles. Celle-ci se soudivise en trois autres espèces par rapport aux manières dont l'esprit exprime ses pensées : sçavoir, les Devises de simple conception, ou, comme parlent les Philosophes, de simple appréhension; celles de simple proposition; & les troisièmes de raisonnement fondé sur les rapports & les propriétés des choses.

Comme ces dernières opérations de l'esprit sont plus nobles que les autres, on peut dire aussi que les Devises de cette espèce sont plus spirituelles, plus ingénieuses & plus parfaites. Ce sont celles qui sont aujourd'hui les plus communes : mais peu de gens sçavent que leurs principes consistent en un raisonnement ou syllogisme de deux propositions; exprimées, l'une par des figures ou par des corps, & l'autre par des paroles, & d'une conclusion ou application

qui est dans la pensée & dans l'intention de celui qui porte la Devise.

De-là naissent les quatre Régles que le P. Ménestrier en donne. La première qu'il établit, est que le corps de la Devise soit noble. Il y a néanmoins des figures qui, pour être viles en elles-mêmes, ne laissent pas d'être nobles, ainsi qu'il le remarque, par les applications qui en ont été faites de toute antiquité; comme les serpens, pour la prudence; les fourmis, pour le travail assidu. Il excepte encore de cette Règle les Devises satyriques qui n'étant faites que pour railler, peuvent avoir des corps bas & indignes, telle est l'écumoire que l'on a dépeinte avec ces mots, *il peggior ne coglio*, pour un ignorant qui ne tiroit des livres que ce qu'il y avoit de pire; & la Citrouille que l'on a appliquée à un parasite avec ces paroles, *nella pansa il cervello*, son cerveau dans sa panse.

La seconde Règle est que la figure ou le corps principal adopté par celui qui prend une Devise, ne soit point nommé, parce que ce corps étant le sujèt, & le mot l'attribut, ce seroit mettre deux fois le sujèt dans une même proposition; ce qui seroit une faute grossière, à moins que le sujèt n'eût le nom de la propriété & de l'attribut : ainsi on peut dire d'un diamant *semper adamas;* pour exprimer, toujours incapable d'être brisé.

La troisième règle qu'il pose, est que la figure soit connuë; car, comme elle fait l'office de la première appréhension de l'esprit, elle ne serviroit de rien, si elle n'étoit connuë de tout le monde : aussi est-ce ce que signifie le mot de *Devise*; c'est-à-dire, voir de loin, connoître, distinguer & discerner.

Il veut, pour quatre Règles, qu'on ne se serve

pas de plusieurs corps, s'ils n'ont une action commune; par éxemple, un essain d'abeilles, une maison entière; par la raison que le sujèt doit avoir une espèce d'unité, à l'égard de la propriété qui est comme la forme de la Devise & l'application du corps à cette propriété.

Le P. Ménestrier ajoûte à ces quatre Règles & à quelques autres Réfléxions sur les différentes choses qui contribuent au merveilleux des Devises, sur la langue, la cadence, l'étenduë & la convenance des paroles qui accompagnent les figures, & sur les autres conditions que l'on doit observer pour en bien juger; un ample Recueil de celles qu'il a faites lui-même. Il mèt à la tête les Devises qu'il fit à l'occasion du Carrousel de 1687, tems où il se détermina à publier cet Ouvrage. On trouve ensuite six cens Devises sur les principaux événemens de la vie du Roi, & en dernier lieu quatre cents Devises sur divers sujès dont les mots sont tirés de l'Écriture-Sainte.

L'Histoire du Roi Louis le Grand, par les Médailles, Emblêmes, Devises, Jettons, Inscriptions, Armoiries & autres Monumens publics, recueillis & expliqués par le P. Claude-François Ménestrier de la Comp. de Jesus. *in-fol. à Paris, chez J. B. Nolin, sur le quai de l'Horloge du Palais, 1689.*

Il seroit difficile d'inventer un dessein plus agréable, que celui que le P. Ménestrier à éxécuté ici, en représentant, par les Médailles & par

les Jettons, les événemens les plus mémorabl du plus beau règne de la Monarchie Françoise.

Ces Monumens ont été tirés du Cabinet du R. Père de la Chaise, Confesseur du Roi. Les plus habiles du Royaume, comme MM. Charpentier, Perrault & la Chapelle, en ont inventé les Types & les Inscriptions. MM. le Brun & Mignard en ont dessinés une partie. Quelques-uns des premiers sont de M. Varin.

Le Graveur, pour en rendre la vûë plus agréable, les a toutes tenues dans une même grandeur. La Difficulté de les assembler n'a pas toujours permis de les disposer selon l'ordre du tems où elles ont été frappées. Il y en a même qui ne l'ont été que long-temps depuis les évènemens qu'elles représentent, comme celle de la victoire remportée à Rocroi, le 19 Mai 1643, qui est fort récente. La tête est un coin de Varin, qui représente le Roi à l'âge, non de quatre ou cinq ans, comme il étoit alors, mais de treize ou quatorze ans. Le Type est un trophée sur lequel voltige la Victoire, avec cette Inscription : *Victoria primigenia*.

La Place des Victoires, l'Obélisque d'Arles & le Monument de la Ville de Troye, n'ont été placés ici, que comme un éxemple des plus célèbres Monumens de ce genre, qui paroîtront dans la suite ; de même que les Médailles faites pour des personnes illustres du Royaume, sous le Règne de Louis-le-Grand.



DISSERTATION HISTORIQUE, ſur quelques Monnoies de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Lothaire, &c. *Paris, Coignard, 1689, in-4°.*

TRAITÉ HISTORIQUE des Monnoies de France, avec leurs Figures, par le Blanc. *Paris, Robuſtel, 1690, in-4°.*

FRANCISCI JUNII F. F. de Pictura Veterum libri tres, tot in locis emendati, & tam multis acceſſionibus aucti ut planè novi poſſint videri. Accedit catalogus adhuc ineditus Architectorum, Mechanicorum; Sed precipuè Pictorum, Statuariorum, Cœlatorum, Tornatorum, aliorumque artificium, & operunt quæ fecerunt, ſecundùm ſeriem litterarum digeſtus: in fol. Roterodami; Et à Paris, chez Jean Aniſſon, 1694.

M. Grevius, à qui nous ſommes obligés de cette Édition, n'a pas voulu que nous ignoraſſions la vie de l'Auteur qui nous a laiſſé un ſi bel Ouvrage. Les Particularités les plus remarquables, ſont qu'il naquit à Heidelberg ſur la fin du ſiècle paſſé. Il n'avoit guères plus de douze ans, lorſqu'il perdit François Junius, ſon Père, natif de Bourges, & Profeſſeur de l'Écriture-Sainte à Leide.

La Paix concluë en 1609, entre le Roi Ca-

tholique & les États-Généraux, le fit renoncer à la profeſſion des armes pour s'appliquer à l'Étude. Il fit un voyage en France, puis paſſa en Angleterre en 1620, & y demeura trente ans. Ce fut là qu'il compoſa ſes livres de la Peinture des Anciens qui furent imprimés à Amſterdam, & qu'il mit beaucoup de tems à l'Étude des Langues du Nord. Étant retourné en ſon pays, il le quitta encore pour aller s'inſtruire d'une Langue qui ſe parle dans quelques bourgs de Friſe, & qui n'eſt pas entenduë dans les autres; puis retourna en Angleterre pour y voir des Manuſcrits Anglo-Saxons, & mourut à Vintſor, à l'âge de 86 ans dans la maiſon du célèbre Iſac Voſſius, ſon Neveu.

L'ordre que Junius garde dans ces trois livres, conſiſte à montrer dans le premier, quel a été le commencement de la Peinture; dans le ſecond, quel a été ſon progrès; & dans le troiſième, quelle a été ſa perfection.

Quoiqu'il la repréſente ſi foible dans ſa naiſſance, que ſes efforts n'alloient qu'à ſuivre les traits de l'ombre, que les corps forment quand ils ſont expoſés au ſoleil; il ne laiſſe pas de faire une belle comparaiſon d'elle & de la Poéſie, & de les remplir toutes deux du même feu d'imagination & de la même ardeur; ſans quoi, elles n'auroient jamais pû plaire, ni ſe faire aimer.

Pour décrire l'accroiſſement de la Peinture, il remonte juſqu'à Dieu, qu'il regarde comme ſon Auteur; non-ſeülement en ce qu'il forma le corps du premier homme d'un peu de limon, mais encore en ce qu'en l'animant de ſon ſouffle, il y répandit des ſemences d'où l'éducation, le ſoin des parens, le travail des maîtres, l'application & le courage des diſciples, firent germer

tous les Arts, & tirèrent tous les préceptes qui les portèrent depuis à leur perfection.

Les Préceptes à l'égard de la Peinture, se réduisent à l'Invention ou à la Proportion, au coloris, au Mouvement ou à l'Action, à l'Attitude ou à la Dispposition des parties.

Junius recherche tout ce que les plus excellens d'entre les Anciens ont observé sur ces cinq chefs; il les relève avec les plus riches ornemens, qu'il emprunte des Historiens, des Orateurs & des Poëtes. C'est principalement dans l'Invention d'un sujèt, que le Peintre ou le Sculpteur fait paroître son jugement. Plus ce qu'il choisit est grand & illustre, plus il a de courage à l'embrasser, & de gloire à le traiter dignement.

Quand le Peintre a inventé un sujèt, il en traçe le Dessin, & observe les proportions que la nature y a mise; sur-tout s'il fait un portrait, & qu'il veuille atraper la ressemblance. C'est pour cela que les Grècs peignoient plûtôt des corps nuds, que des corps habillés; & qu'ils s'efforçoient d'imiter la simplicité de la Nature, qui est ce qui a toujours été le plus admiré dans leurs Ouvrages.

Si le Dessin plaît tout seul, il touche bien plus vivement, quand il est réhaussé du coloris, & embelli par le mêlange de l'ombre & de la lumière.

Comme les mouvemens & les actions partent de l'âme, les excellens maîtres ont encore pris plus de soin à exprimer l'esprit que le corps, & à revêtir chaque personne suivant les mœurs qui lui étoient propres. Ils ont donné un air de Piété aux Prophètes, la Gravité aux Magistrats, la Majesté aux Rois, & une Puissance auguste aux Dieux. Lorqu'ils ont mis plusieurs choses

dans un Tableau, la grace de leur Art a consisté à en bien disposer les parties.

Après que Junius a ramassé ce que l'Antiquité Grècque & Romaine lui ont pû fournir de plus rare sur ces cinq points, il rapporte les belles Descriptions qui se trouvent dans les Livres; comme celle du Cheval faite par Virgile, celle du Taureau faite par Ovide, celle de la Beauté & de la Laideur, & plusieurs autres des Ages de l'homme & des Peuples: il les propose aux Peintres & aux Sculpteurs comme de parfaits modèles qu'ils doivent imiter.

Les deux Catalogues, qui font la seconde partie du Volume, n'avoient jamais été imprimés. Le premier contient les Ouvrages d'Architecture, de Sculpture, de Peinture, de Gravure, qui ont été le plus estimés dans l'Antiquité; & le second, les noms des Architèctes, des Sculpteurs, des Peintres, des Graveurs, & des autres Ouvriers, avec les témoignages de Pausanias, de Pline, & des autres Auteurs qui les ont loués de leurs habileté dans leur Art.

La Philosophie des Images Énigmatiques, &c. par le P. Ménestrier de la Compagnie de Jesus : *in-12. à Paris, chez la Veuve de Daniel Horthemels, ruë Saint-Jacques, 1694.*

La *Philosophie des Images Énigmatiques*, dont le P. Ménestrier a fait pendant plusieurs années le principal sujèt de ses Méditations & de ses Études; comprend non-seulement les Hiéroglyphiques, les Emblêmes, les Devises, les Armoiries,

Armoiries, les Médailles; mais aussi les Énigmes, les Paraboles, les Prophéties, les Oracles, les Chifres secrèts.

Après avoir traité en plusieurs Volumes du Blason, des Carousels, des Balèts, des Décorations funèbres & des autres Spectacles; il traite en celui-ci des Énigmes, & enseigne leurs Règles & leurs Usages.

Tout discours obscur, toute question difficile, toute Parabole peut passer pour une Énigme. Les Livres Sacrés en sont pleins. Les Loix obscures sont appellées, par les Jurisconsultes, *Ænigmata Juris;* & saint Jérôme a donné le même nom aux tours artificieux de paroles, sous lesquelles les Hérétiques enveloppoient leurs erreurs.

Une Énigme en général est un Mystère ingénieux qui, couvre sous des voiles, un autre sens, que celui que les paroles ou les figures présentent d'abord. Il y a trois sortes d'Énigmes. Les unes ne consistent qu'en Paroles; les autres en Figures, & les dernières en Figures & en Paraboles.

La Matière des Énigmes, que l'on veut couvrir, & dont on veut faire un Mystère, n'en doit pas être une d'elle-même. Au Contraire, il faut que ce soit une chose commune, ordiniare & aisée à entendre; prise ou de la Nature, comme le Ciel & les Astres; ou de l'Art, comme la Peinture, le Miroir, la Boussole.

La Forme consiste en des Paroles qui, soit en prose, ou en vers, expriment ou une question, ou une description, ou une prosopopée. Les dernières sont les plus vives & les plus agréables; parce qu'elles donnent de la vie, du mouvement & de l'action à des choses qui d'elles-mêmes n'en ont point. Il faut donc, pour faire

une Énigme choisie, deux choses qui aient quelque ressemblance; comme le Soleil est un Monarque, un Bateau & une Maison; il faut, sur cette ressemblance, entasser les contrariétés qui embarrassent.

Il est plus aisé de trouver de grands sujèts d'Énigmes dans les figures, que dans les paroles; parce que la Peinture attire les yeux, frappe l'imagination, & excite l'esprit à en rechercher le sens. Les sujèts de Tableaux, qui servent d'Énigmes, doivent être tirés de l'Histoire ou de la Fable. C'est une espèce de Métamorphose où l'on change des figures humaines en arbres, en rivières, en métaux.

Il ne dépend pas néanmoins du pur caprice de faire ce changement. Il faut qu'il soit autorisé de quelqu'érudition & de quelque convenance. Ainsi on peut choisir la Bataille de Constantin contre Maxence, pour représenter le jeu des Échèts. Le signe, qui paroît au ciel avec ces mots : *in hoc vinces*, est tout le secrèt du jeu qui consiste à sauver le Roi.

La Fable est encore plus aisée à tourner en Énigmes, que l'Histoire. Ainsi plusieurs ont cru que la Conquête de la Toison d'Or étoit l'Art de la Transmutation des Métaux, ou que la Fable de Circé étoit la Chymie.

Les Énigmes de pure imagination sont une espèce de Poésie, encore plus particulière, que la Fable; parce qu'il faut créer sa matière. Alors au lieu de se servir d'une Histoire ou d'une Fable reçuë, on en forme de soi-même, & on feint quelque chose de vrai-semblable, dont l'action principale soit connuë; comme un Naufrage, un Embrasement, un Cirque, un Amphithéâtre.

Il est essentiel aux Énigmes, que l'Histoire

ou la Fable, qui servent à les proposer, soient connues de tout le monde; parce qu'autrement ce seroit proposer deux Énigmes; l'une de l'Histoire ou de la Fable qui seroit peinte, & l'autre du sens qu'il y faudroit donner.

Il y a peu de sujèts plus propres aux Énigmes, que les Histoires de l'Ancien Testament, la Création du Monde, la Formation d'Ève, les Sacrifices d'Abel & de Caïn, le Déluge, l'Embrasement de Sodome. Mais il faut sur-tout éviter de donner des sens bas & ridicules à des Peintures Sacrées. Les Loges de Raphaël, d'Urbin, gravées par Chapron, & l'Histoire de Moïse gravée par Gantrel, peuvent fournir des Dessins d'Énigmes riches & ingénieuses.

Les Estampes des Métamorphoses & des Fables peuvent aussi en fournir. Il faut seulement prendre garde de ne rien exposer aux yeux des Spectateurs qui puisse salir l'imagination.

La seconde Règle essentielle à l'Énigme est, qu'elle ne puisse reçevoir qu'un sens; toute Énigme qui en reçoit plusieurs également naturels étant imparfaite. Ce qui rend les Énigmes sçavantes, ce sont les applications des figures; de leurs situations, de leurs gestes, de leurs couleurs, autorisées par des Passages des Poëtes, par l'usage des Statuës, des Bas-reliefs, des Inscriptions & des Médailles.

Il y a une espèce d'Énigmes populaires & grossières, que l'on appelle *Rébus*; plus propres à faire des enseignes de Cabarèts, qu'à aucun autre meilleur usage.

Après que le Père Ménestrier a enseigné la manière de faire des Énigmes, & qu'il en a expliqué les espèces; il donne les moyens de les expliquer. Les plus aisées à deviner sont celles qui ne consistent qu'en quelques lettres de l'al-

phabèt, contenuë en divers mots. Car pour peu qu'elles soient longues, en examinant les termes opposés, on trouve de quelle lettre on a voulu parler.

Il n'en est pas de même des Énigmes qui sont fondées sur les propriétés, sur les mouvemens & sur les qualités de quelque sujèt, qu'il faut bien connoître pour les expliquer.

Les Énigmes exprimées par des figures sont plus difficiles à expliquer, que celles qui ne consistent qu'en paroles; & cela procède, de ce que les Images peuvent signifier plus de choses que les paroles; & que, pour les fixer à un sens, il en faut appliquer la situation, le nombre, les symboles, & ne rien omettre.

Comme il y a peu de personnes dans l'Histoire & dans la Fable, qui n'aient un caractère particulier de vice ou de vertu; il faut, avant toute chose, faire attention particulière à ce caractère, pour deviner ce que l'Image de cette personne représentée dans le tableau, signifie; & chercher la convenance qu'elle peut avoir avec le sujèt, duquel on la veut expliquer. Ainsi, si Prothée est dans le Tableau, il peut être pris pour l'inconstance, & appliqué à un sujèt physique ou moral dont le caractère soit le changement; comme, par éxemple, un Almanach qui marque les tems, les saisons, les signes, le chaud & le froid, le calme & l'orage.

Les couleurs des figures servent à désigner ce qu'elles signifient. Le Blanc est la marque de l'Innocence; le Rouge, de la Pudeur; le Verd, de l'Espérance; le Noir, de la Tristesse.

Les Nombres peuvent servir à rendre le sens de l'Énigme plus juste : car il y a des choses qui sont uniques, comme le Phœnix, le Soleil, le Monde. Elles sont propres à signifier la Mo-

narchie. Il y a des choses qui ont un nombre déterminé ; comme les quatre Élémens, les sept Planetes, les neuf Muses, les douze Apôtres. Quand ces nombres se trouvent dans les choses naturelles ou artificieles auxquelles on applique les figures de l'Énigme ; cela contribuë beaucoup à rendre le sens juste.

Quand ces figures sont accompagnées de Symboles, elles sont moins vagues. Ce sont l'âme des Énigmes, le voile qui les couvre, & la clef qui en montre le Mystère. De toutes les espèces de Symboles, qui se peuvent voir dans ceux qui en ont écrit de dessein prémédité, comme Minos sur Alciat, les seuls vraiment énimatiques sont ceux de Pitagore, qui sous des Proverbes obscurs a fait des Leçons de Morale ; comme quand il a dit : *Stateram ne trasilias*, pour signifier : *Ne faites point d'injustice.*

Médailles des Empereurs, des Impératrices & des Césars, de toute grandeur, frappées par les Peuples de la Domination Romaine qui ont parlé Grèc. Seconde Édition, revuë, corrigée & augmentée par l'Auteur, de sept cens Médailles, & de la figure de chaque Empereur. Par M. Vaillant de Beauvais, Docteur en Médecine, & Antiquaire de Monseigneur le Duc du Maine. A Amsterdam, *Gallet*, 1700. *in-fol.*

M. Vaillant, après avoir été par Ordre du Roi en Italie, en Grèce, & en Asie pour chercher des Médailles Antiques, voulut faire part

au Public de celles des Empereurs, des Impératrices & des Césars, qu'il avoit vuës dans les lieux où il avoit passé. Mais, comme ce dessein étoit fort étendu, il jugea à propos de l'éxécuter par partie. Il donna donc d'abord les Médailles frappées à Romes en or, en argent & en cuivre, tant par le commandement des Augustes, que par le Decrêt du Sénat : ensuite il fit imprimer celles que les *Municipes* & les Colonies Romaines ont fait battre hors de Rome. Mais, comme il manquoit à ce dessein les Médailles Grècques des Empereurs : on le pressa de les donner comme elles étoient, sans planches, ni explications.

A peine cet Ouvrage fut-il publié à Paris en 1698, que MM. Huguetans se mirent en devoir de le réimprimer. L'Auteur le sçut, & il prit le parti de leur envoyer une augmentation de 700 Médailles, & des Types gravés pour mettre à la tête de chaque Empereur, comme il avoit fait pour ses autres Ouvrages.

M. Vaillant n'a mis dans ce Recueil que les Médailles Grecques qui portent le nom de quelque Ville. Il les a rangées d'abord chacune sous les Empereurs dont elles représentent la tête, & selon l'ordre & la suite du Règne de ces Princes. Il les a décrites en peu de mots, marquant leur grandeur, & indiquant le Cabinèt ou le nom de ceux chez qui il les a vuës. Mais, parce qu'il n'est pas aisé de retrouver toutes les Médailles ainsi dispersées, qu'une même Ville a fait frapper, il les a placées ensuite toutes par Ordre Alphabétique, & il a marqué sous quels Empereurs elles sont. Par ce moyen, les Sçavans se trouvent ensemble, lorsqu'ils veulent les citer dans leurs Ouvrages; & les Antiquaires apprenent qu'elles sont rares, quand ils n'en

voyent pas un grand nombre d'une même Ville.

L'Auteur, après avoir marqué la situation de toutes ces Villes dans chaque Province, s'attache à donner une idée de celles qui étoient distinguées des autres par quelque prérogative. Il les divise en plusieurs Classes, & il commence par celles qui avoient le Titre de Métropoles. Il examine, quand elles ont obtenu ce rang, de qui elles l'ont reçu ; & la différence qu'il y avoit de ces Villes, avec celles qui avoient le droit de Primatie. La Métropole étoit la principale Ville & la Capitale de la Province ; & la Primatiale, selon Dion de Pruse, étoit celle dont les autres ressortissoient pour la Jurisdiction. Ce droit étoit, tantôt attaché à la Métropole, tantôt attribué à un autre, & faisoit une prérogative séparée. L'Auteur remarque aussi que, sur le milieu du Haut Empire, les Augustes ont quelquefois fait deux Métropoles dans une même Province : mais il fait voir que le titre de la dernière n'étoit le plus souvent, qu'honoraire.

Il parle ensuite des Villes, qu'on appelloit *Sacrées;* qui, selon Polybe, n'avoient point de part à la Guerre, & où la Sûreté & la Paix régnoient toujours : de celles qu'on appelloit *Asybes ;* & il marque le lieu jusqu'où le privilège s'étendoit, & d'où l'on ne pouvoit enlever ceux qui s'y étoient réfugiés : de celles qui vivoient sous leurs propres Loix, s'étant données aux Romains à cette condition ; ou ayant acheté ce droit, comme le témoigne Cicéron dans ses Lettres à Atticus. Toutes ces prérogatives se trouvoient quelquefois dans une seule Ville, & quelquefois elles étoient toutes séparées en autant de Villes différentes. M. Vail-

lant obſerve que les Villes qui vivoient ſous leurs propres Loix, n'étoient pas celles qu'on appelloit *Villes Libres* : ce que quelques-uns ont ſouvent confondu; car, dit-il, les premières payoient Tribut, & les Villes Libres en étoient éxemptes. Il montre la prééminence de certaines Villes Maritimes, que les Grècs nomment *Navarchides*, & les Latins *Claſſiæ*, & qui, comme Amirales, commandoient aux autres. Quelques-uns croient que c'étoit celles où l'Amiral faiſoit ſa réſidence; & d'autres, que c'étoit les Villes où l'Empereur avoit un Arſénal. Quoi qu'il en ſoit, dit M. Vaillant, elles étoient auſſi conſidérables que les Métropoles dans les Provinces. Il marque toutes celles dont les noms nous reſtent dans les Médailles, & par quels Empereurs ces Villes furent préférées aux autres.

L'Auteur propoſe enſuite ſon ſentiment ſur un point qui, depuis long-temps, éxerce les Antiquaires, au ſujèt du titre de *Neocores*, que prennent pluſieurs Villes Grècques. Il dit que ce Titre ne convenoit qu'aux Villes qui avoient la permiſſion de bâtir des Temples en l'honneur des Empereurs, de faire des Sacrifices pour la conſervation de leur ſanté, & de célébrer des Jeux & des Fêtes en leur mémoire.

Car, ajoûte-t-il, il falloit pour cela l'agrément du Prince & un Decrèt du Sénat. Il obſerve combien de fois certaines Villes ont obtenu d'être *Neocores;* ce qu'elles étoient ſoigneuſes de marquer ſur leurs Médailles; & il aſſure que nulle ne l'a été plus de trois fois. Si Éphèſe a prétendu l'être pour la quatrième fois, c'eſt qu'elle avoit été *Neocore* de Diane, avant qu'elle l'eût été des Empereurs. Les autres Villes ont eû cette prérogative des Auguſtes,

ainsi que les Médailles de Smyrne & de Pergame nous l'apprennent.

M. Vaillant, après avoir parlé des rangs différens & des privilèges des Villes, fait voir les Alliances qu'elles faisoient ensemble. En vertu de ces Alliances, les Villes se communiquoient le Culte de leurs Divinités particulières, leurs Fêtes, leurs Jeux, leurs Combats & leur Commerce : elles s'envoyoient du secours les unes aux autres, quand la nécessité de leurs affaires le requéroit : c'est pour cela, comme l'observe Dion Chrysostome, qu'elles s'appelloient *Sœurs*.

L'Auteur s'est appliqué sur-tout à faire le dénombrement des Villes qui ont marqué quelque Époque dans leurs Médailles. Cela est très-utile pour apprendre quand elles ont commencé à compter les années, soit de leur fondation, soit de leur liberté, ou de la remise de quelque tribut, ou du privilège de jouir de leurs droits, ainsi qu'il est exprimé dans chaque Médaille particulière. Quelques Villes n'ont pas toujours suivi la même Époque; & certaines, après en avoir changé, ont repris par après celle qu'elles avoient quittée, comme a fait Antioche de Syrie.

L'Auteur nous apprend aussi par les Médailles, le Culte que quelques Villes rendoient à leurs Dieux particuliers, d'où ces Dieux tiroient les noms qui les distingueoient : la reconnoissance des Peuples envers eux, le soin des Villes pour perpétuer la Mémoire de leurs Fondateurs & des personnes illustres, soit hommes, soit femmes, dont la naissance les avoit honorées.

M. Vaillant a recherché tous les noms de ceux qui se trouvent sur les Médailles. On y voit les Gouverneurs des Provinces, tant de l'Empe-

reur, que du Sénat; ceux des Villes, les Archontes, les Éphores, les Préteurs, les Scribes ou Gardes des Decrèts. Les Agonothètes, c'est-à-dire, ceux qui étoient élûs pour distribuer le prix des Jeux; les Asiarques, c'étoit les Préfèts qui se faisoient dans la Province Proconsulaire de l'Asie, les Sophistes qu'on choisissoit ordinairement pour les Ambassades; les Prêtres, les Théologiens, les Stephanores & les Panégyristes.

L'Auteur rapporte aussi tous les Combats & les Jeux marqués sur les Médailles, ceux qui se faisoient en l'Honneur des Dieux, ceux qui portoient le nom des Héros & des Empereurs. Quelquefois une même Ville en célébroit plusieurs; &, comme la dépense en étoit grande, principalement dans les Jeux *Œcuméniques*, où les Athlètes de tous les pays étoient admis, on avoit soin de les partager en diverses années.

La Géographie peut tirer beaucoup d'avantage de ce Grand Ouvrage. On y remarque les Fleuves dont les noms se trouvent sur les Médailles; & on les y a mis pour désigner la véritable situation des Villes, & pour les distinguer des autres qui portoient un même nom. Quelquefois, au lieu du Fleuve, on a mis dans la Médaille le nom d'une Montagne célèbre. Enfin l'Auteur finit son Livre par les Remarques qu'il fait sur les Villes qui ont pris le nom de quelques Empereurs, en mémoire sans doute des bienfaits qu'elles en avoient reçûs.

Il faut avoüer qu'on voit peu d'Ouvrages, où l'on trouve tout à la fois tant d'érudition & tant d'Ordre, que dans celui dont nous venons de donner l'extrait; & la République des Lettres a contracté de grandes obligations envers l'Auteur de cet Ouvrage: au reste, ceux qui n'auroient

pas eû jusqu'ici assez d'estime pour la Sçience des Médailles, après le détail que nous avons fait, ne peuvent plus douter qu'on n'en puisse tirer beaucoup de belles connoissances.

EXTRAIT D'UN DISCOURS sur l'*Utilité des Médailles*, prononcé par M. Henrion, dans l'Assemblée publique de l'Académie des Médailles.

M. HENRION, pour faire comprendre l'*Utilité des Médailles*, les considére; 1°. par rapport à ceux qui en font une Étude particulière.

2°. Par rapport à ceux en l'honneur de qui elles sont frappées; & il fait voir que les uns & les autres en retirent de grands avantages.

Premièrement à l'Égard des Sçavans, M. Henrion a prétendu montrer.

1°. Que parmi les divers Monumens qui nous sont restés de l'Antiquité, il n'y en a aucun où l'on apprenne plus éxactement la Théologie des Anciens & l'Histoire de leurs Divinités. Ce qu'Hésiode nous en dit, est fort confus; & nous n'avons plus les Rituels des Pontifes pour éclaircir ce que cet Auteur & les Poëtes nous en ont conservé. Il n'y a que les Médailles qui puissent suppléer à ce défaut. On y trouve les noms des Dieux, leurs Épithètes propres, leurs Symboles, les Villes où ils étoient honorés & les différentes formes sous lesquelles ils étoient représentés. On y distingue les diverses sortes de Prêtres & de Prêtresses; on y voit la forme des Habits Sacerdotaux, les Temples, les Autels, les Trépieds, les Vases & les Instrumens des Sacrifices.

2. Ce sont les Médailles qui nous apprennent les divers caractères dont on s'est servi pour l'Écriture dans tous les Siècles, les changemens qui se sont introduits dans la prononciation, la véritable manière dont il faut écrire plusieurs noms-propres des Magistrats, des Rois & des Empereurs mêmes, qui se trouvent souvent corrompus & estropiés dans les Historiens. Ce sont les Médailles qui nous conservent les restes précieux de plusieurs Langues Anciennes, de la Punique, de la Phénicienne, de la Palmyrienne, de l'Ancien Espagnol & de tant d'autres.

3. Combien les Médailles nous fournissent-elles de choses propres à éclaircir l'Histoire Naturelle des Plantes & des Animaux? Où trouve-t-on ailleurs les Animaux Fabuleux & Hiéroglyphiques des Anciens?

4. De plus les Médailles nous représentent toutes les formes de Gouvernemens qui se sont succédés les uns aux autres, à Rome, dans la Grèce & ailleurs; leurs différens noms & les diverses sortes de Magistrats qui, sous l'Autorité Souveraine, rendoient en tous ces États la Justice aux Peuples, & gourvernoient, sous elle, les Villes ou les Provinces; leurs noms & les marques de leurs Dignités.

5. Elles nous représentent aussi les Jeux Publics & les Spectacles différens qui ont été en usage chez les Grècs & chez les Romains; leurs Coutumes pour les Adoptions, pour les Mariages, les Funérailles & les Consécrations des Empereurs; leurs divers Habillemens & leurs Armes; leurs Amphithéâtres, leurs Arcs de Triomphe, leurs Obélisques, leurs Thermes, leurs Basiliques & leurs autres Ouvrages Publiques.

6. On a exprimé, sur les Médailles, des exemples de toutes les Vertus. On y voit des

Prodiges de Valeur & de Courage, des Princes bienfaisans, des Magistrats vigilans, des Juges intègres, de bons Pères de famille, des Enfans pleins de piété & de reconnoissance, des Amis sincères, des Sujèts soumis; en un mot, de quoi former des hommes accomplis en toute manière.

7. C'est aux Médailles que nous somme redevables de la suite des Rois de Syrie & d'Égypte, des noms de tant de familles Consulaires, & même de tant d'Empereurs qui avoient échappé aux Historiens.

8. On reconnoît même par la forme & par la matière des Médailles, les différens degrés d'Élévation & de Décadence de l'Empire Romain, ainsi que la perfection & le déclin des Arts. Dans les tems les plus florissans de la Grèce & de la plus grande Majesté de Rome, les Médailles sont d'un métail & d'un goût à pouvoir servir de modèle aux plus excellens Ouvriers.

9. La Chronologie n'a pas de moindres obligations aux Médailles, puisqu'elles rectifient quantité d'Anachronismes, & qu'elles nous apprennent les Ères de plusieurs Villes, qui n'avoient jamais été bien entenduës, avant l'Étude des Médailles.

10. Les Médailles ont encore servi à former la Géographie, & à rétablir les noms de plusieurs Villes & Fleuves, qui étoient tous défigurés dans les Livres par la négligence & l'ignorance des Copistes.

11. Les Médailles, en nous donnant des Portraits de tous les Grands Hommes de chaque Siècle, nous ont exprimé avec soin leurs mœurs & leurs inclinations, dans les traits de leurs visages; & suppléent ainsi au défaut de l'His-

toire, qui peut bien décrire les belles actions des Héros, mais qui ne sçauroit jamais en donner qu'une image très-imparfaite.

12. Enfin les Arts même, tant utiles ou nécessaires, que de pur plaisir, l'Architecture, la Sculpture, &c. y trouvent leurs plus solides fondemens & leurs plus parfaits modèles.

Mais ce n'est pas seulement aux Gens de Lettres que les Médailles sont utiles; elles le sont encore extrêmement aux Grands Hommes qu'elles représentent. Si le tems l'avoit permis, M. Henrion auroit fait voir dans sa seconde partie, que les Médailles les font connoître par-tout. Les Statuës, les Mausolées, les Arcs de Triomghe & les Monumens semblables, qu'on érige à leur gloire, sont attachés à un certain lieu: mais les Médailles portent par-tout l'image du Prince. C'est pour cela que Jules César souhaita avec tant de passion, d'avoir le privilège de faire graver son image sur les Médailles. C'est pour cela encore que les Rois & Empereurs ont toujours été si jaloux de ce droit, & qu'ils ont toujours sévèrement puni ceux qui ont voulu l'usurper; jusques-là que les Empereurs Romains ne vouloient pas souffrir que les Rois fissent mettre leurs images sur des monnoies d'or. Nos premiers Rois se mirent au-dessus de cette Loi; & les Romains, soit par impuissance, soit parce qu'ils étoient bien-aises de leur laisser cette distinction, n'entreprirent jamais de la leur disputer...

13. Rien de plus propre que les Médailles, pour immortaliser la Mémoire des Grands Princes. Ce ne sont que les Médailles qui nous ont conservé la Mémoire des Mithradates, des Ptolomées & de tant d'autres Princes... c'est ce qu'avoit parfaitement compris le Général Grèc,

dont parle Athenée, qui crut que la voie la plus sûre pour parvenir à l'Immortalité, étoit de faire semer de ses Médailles les champs & les ruïnes de Corinthe; & dans ces derniers Siècles, cette Reine du Mogol, qui, ayant obtenu d'Abgar, son époux, le pouvoir d'exercer la Souveraineté pendant deux fois vingt-quatre heures, employa ces deux jours à se faire frapper des Médailles.

PIÈCES CHOISIES touchant les Médailles, ou Dissertations choisies sur les Anciennes Médailles les plus rares, tant Grècques que Romaines; qui peuvent beaucoup servir à éclaircir les Antiquités de la Grèce & de Rome, traduites la plûpart du françois en latin. *A Hambourg, aux frais de Chrétien Liebezcit, & de l'Imprimerie de Schaltz, 1709, in-4°.*

L'HABILETÉ & la Sçience de nos Antiquaires ne mérite pas moins d'être transmises aux Siècles futurs, que les Pièces de métal & de marbre sur lesquelles ils ont travaillés; & s'il est utile de ramasser les Médailles & les Inscriptions Antiques, il l'est autant de recueillir les Sçavantes Dissertations dont elles font le sujet, afin de les conserver les unes & les autres. Il seroit à craindre, pour les explications qui ordinairement sont comprises en une feuille ou deux, *Doctis scilicèt & laboriosis*, que le tems ne les consumât, si elles demeuroient séparées; jointes ensemble, elles se défendront mieux contre

lui. D'ailleurs il ne sçauroit être qu'agréable à ceux qui aiment à s'instruire de la Sçience des Médailles, de trouver en un même volume ce que peut-être ils chercheroient vainement, ou qu'ils seroient obligés de démêler dans des Livres composés de différentes matières, comme sont les Mémoires de Trévoux. C'est d'eux que M. Woltereck, Auteur de ce recueil, a pris une partie de ce qu'il y a mis. Mais il n'en a vû que les quatre premières années, & la moitié de la cinquième, les années suivantes lui auroient fourni abondamment de quoi en former un juste volume.

Il suffit d'indiquer les endroits qu'il marque avoir tirés de ces Mémoires, & qu'il a traduits en latin. 1°. Une lettre de M. Galland à M. Morel 1702, au mois de Mai. 2°. Explication d'une Médaille Grecque de Néron, 1701, Mars. 3°. Lettre du P. de Grainville, 1704, Février. 4°. Dissertation de M. Vaillant, 1702, Avril. 5°. Lettre sur une Médaille de Faustine, 1703, Novembre. 6°. Explication de la même Médaille par le Père Tournemine. 7°. Lettre de M. Mezabarbe, 1705, Janvier. 8°. Explication d'une Médaille d'Antonin, 1701, Mars. 9°. Observation de M. Galland, 1701, Septembre. 10°. Réponse aux Observations précédentes. 11°. Explication d'une Médaille de Gallien, par le P. Tournemine, 1705, Juin. 12°. Lettre du P. Grainville, 1704, Janvier. 13°. Lettre sur une Médaille de Gratien, 1701, Juillet. 14°. Extrait d'une Lettre de M. Gallard, 1701, Juillet. 15°. Nouvelle explication des Médailles de Gratien, 1702, Mai. Elle est du P. Tournemine. 16°. Explication de quelques Médailles où sont marqués les Jeux que les Empereurs Romains ont institués, 1701, Juillet,

17°. Lettres de M. Galland, 1702, Septembre.
18°. Lettre sur les revers des Médailles, 1701, Août.

Voilà plus de la moitié de ce recueil, dont on est dispensé de parler; aussi bien que des suivantes dont les extraits sont insérés dans les Mémoires de Trevoux. 1°. Dissertation sur le Janus des Anciens, par M. Boze, 1706. Janvier. 2°. Du culte rendu par les Romains à la Déesse Santé, par le même. 3°. Dissertation sur Nigriniamus. 4°. Dissertation sur *Magnia urbica*, l'une & l'autre par M. Genebrier, 1705, Juin. 5°. Des Remarques sur l'explication que M. de la Chausse a donnée sur une Médaille d'or de Constantin, la font suffisamment connoître, 1706, Novembre.

Restent onze pièces dont il faut donner connoissance à nos Lecteurs. La première est une Lettre de M. Morel, qui, dans le dessein de publier les Médailles Consulaires plus éxactement que Fluvius Ursinus & Patin, consulte Monsieur Perizonius sur ses difficultés qui regardent les Familles Romaines, soit pour les surnoms qui en distinguoient les divers branches, soit pour les Symboles que chacune affectoit. M. Morel les propose ou plûtôt les indique en si grand nombre & en si peu de mots, qu'il n'est pas possible de les réduire en un extrait : on se contentera d'un seul point. Comme il a toujours remarqué sur les Médailles de la Famille des Oppius quelque chose qui a rapport à la Navigation & à la Marine, qu'il y a aussi vû un Capricorne, il conjecture que le Capricorne, sur celles d'Auguste, est le Symbole de sa Victoire d'Actium, & non pas de sa naissance.

II. Sur une Médaille d'Égypte qui étoit du Cabinet de M. l'Abbé de Camps, on voit un

char triomphal traîné par des Hippopotames sur le Nil glacé. M. de Graverol l'explique de la reconnoissance des Égyptiens envers Trajan, & d'une espèce d'insulte qu'ils font au Nil, qui n'ayant pas à son ordinaire arrosé leurs campagnes, les auroit livrés à la faim, si la libéralité de l'Empereur n'y avoit pourvû en leur envoyant des blés. Pline le remarque élégamment dans son Panégyrique. *Inundatione, id est, ubertate, regio fraudata sic opem Cæsaris invocavit, ut solet amnem suum.* Jusqu'ici l'explication paroît heureuse : il n'y a que l'époque du fait qui s'y oppose; car Pline prononça le Panégyrique la troisième année de l'Empire de Trajan, & par conséquent la crainte d'une famine en Égyte étoit déja passée. La Médaille néanmoins porte la douzième année. M. de Graverol s'en tire, en disant que l'Égypte renouvella la mémoire du bienfait qu'elle avoit reçû.

III. Une Médaille Contorniate de M. Aurele Antonin fait le sujèt d'une Lettre de M. Oléarius, qui n'entre pas dans le sentiment de M. Du Cange, que cette espèce de Médaille ne commença à être fabriquée que sous l'Empire d'Honorius.

IV. Une seconde Lettre de M. Oléarius contient l'explication d'une Médaille de Sévère, qui a été inconnuë à tous les Faiseurs de recueils, & qui ne se trouve que dans le Cabinèt du Comte de Schuvartzbourg. Elle a été frappée à Bizuena, Ville ancienne de la Thrace, ΒΙΖΥΗΝΩΝ. Des Échelles qui y sont représentées sur les épaules du Dieu Mars, marquent, selon M. Oléarius, que Sévère emporta Bizuena par escalade.

V. Les Antiquaires se sont partagés sur la fameuse Médaille du Cabinet du Roi, laquelle

autour de la tête de Gallien, porte pour légende, GALLIENÆ AUGUSTÆ; & au revers représente la Victoire Triomphante, avec ces mots: UBIQUE PAX. MM. Sphanheim & Vaillant n'y voient que la honte de Gallien, Prince mou, & efféminé, dont l'Empire fut continuellement troublé par des guerres malheureuses; au contraire, M. Galland & le P. Hardoüin la regardent comme un monument de la Gloire de Gallien, & n'y condamnent que la mauvaise orthographe, la diphtongue Æ mise pour la voyelle E.

M. L'Abbé de Vallemont a pris un treizième sentiment, fondé sur les paroles de Trébellius Pollion dans le Livre des trente Tyrans, où cet Historien parle ainsi de Celsus: *Occupatis partibus Gallicanis, Orientalibus, quin etiam Ponti, Thraciarum & Illirici, dum Gallienus propinatur, & balneis ac lectionibus deputat vitam, afri quoque, auctore Vibio Passieno Proconsule Africæ & Fabio Pompeïano Duce limitis Lybici, Celsum Imperatorem appellaverunt .... quare creatus per quandam mulierem Gallienam nomine, consobrinam Gallieni, septimo Imperii die interemptus est.* » Les Gaules étoient déja usurpées avec » l'Orient, de même que le Pont, la Thrace & » l'Illirie; tandis que Gallien ne pensoit qu'à » ses plaisirs. Alors l'Afrique, à la sollicitation » du Proconsul Vibius Passienus, & de Fabius » Pompeïanus qui avoit la Garde de la frontière » de Lydie, proclama Empereur Celsus.... qui, » le septième jour après avoir pris l'Empire, fut » tué par une femme nommée *Galliena*, & » cousine de Gallien. «

L'Abbé de Vallemont croit donc que, par reconnoissance & pour éterniser la mémoire d'un si grand service, Gallien fit battre la Médaille qui est en question, honorant du titre d'Au-

guste sa cousine, comme tant d'autres mères, ou filles, ou sœurs d'Empereurs, en ont été honorées. C'est ainsi que Gallien communiqua à Odenat, Roi de Palmyre, le nom d'Auguste, pour avoir détruit des Tyrans & battu les Parthes. D'ailleurs les Médailles fournissent plus d'un éxemple de légendes qui ne répondent point aux têtes, comme FAUSTINA AUGUSTA avec la tête de M. Aurelle; ΑΓΟΛΛΩΝ ΑΚΤΙΟΣ, avec la tête de Néron; SOL DOMINUS IMPERII ROMANI, avec celle d'Aurelien; DEO SERAPIDI, avec celle de Julien l'Apostat. Ces trois dernières Médailles sont citées de l'Ouvrage de M. Sphanheim sur les Césars de Julien; & il y a encore moins de sujèt de s'étonner que Gallien en ait usé ainsi, lui qui faisoit graver sur ses Médailles le nom des Cohortes Prétoriennes & des Légions, pour se les affectionner par ces marques d'Honneur.

Quant aux mots UBIQUE PAX, c'est que, dans le temps que Gallien triompha à Rome des Parthes, qu'Odenat avoit vaincus dans l'Orient, il étoit défait de ses principaux ennemis, des Goths par Macrien, & de Macrien même par Aurellus, d'Emilieg en Égypte par Théodote, de Celsus en Afrique; & la flatterie des Romains comptoit pour rien ce qui restoit de rebelles & d'ennemis.

VI. Cette ingénieuse explication de M. Vallemont ne plut pas à M. Galland, qui prétendit qu'il faut lire de suite & sans virgule, le passage de Trebellius Pollion. *Quare creatus per quandam mulierem, Gallienam nomine, consobrinum Galliena, septimo Imperii die interemptus est.* » Celsus, créé Empereur par le moyen » de Galliena, cousine de Gallien, fut tué sept » jours après. « Tant s'en faut donc qu'elle

ait tué de sa main le Tyran, elle l'avoit élevé par ses pratiques auprès de Vibius Passienus & de Fabius Pompeïanus. M. Galland ajoûte qu'il ne paroît nulle Médaille de cette Galliena, & que celles de Salomine ont constamment SALONINA AUGUSTA, & jamais SALONINÆ AUGUSTÆ.

A ce que M. l'Abbé de Vallemont dit des Médailles de quelques Empereurs avec des Inscriptions qui se rapportent a des Divinités, M. Galland répond, que, n'ayant pas en main l'Ouvrage de M. Sphanheim, il ne sçauroit les éxaminer; mais il assûre qu'il n'en a vû aucune. Toutes celles de Néron, du Cabinèt de M. Foucault, ont la représentation & le nom de la Divinité sur les revers. Quatre du même Cabinèt avec la légende: SERAPIDI, ont la tête de ce Dieu, assez ressemblante à celle de Julien par la barbe & quelques traits du visage; mais en effet distinguée par des marques non équivoques, comme d'être accompagnée d'Isis, ou d'avoir les cheveux épars, pour signifier le Soleil.

La Médaille de M. Aurele, alléguée par M. l'Abbé de Vallemont, semble embarrasser davantage; mais M. Galland dit qu'il ne faut pas s'imaginer que M. Aurele l'eût commandée, vû principalement que les Médailles de bronze se frappoient par l'ordre du Sénat.

VII. Puisque le crime ne sçauroit être le fondement d'une louange véritable, un usurpateur & un rebelle, ne mérite en effèt aucun éloge. Si pourtant quelqu'un peut être excusé, il semble que ce soit Postumus, qui, voyant les Gaules, sa Patrie où il commandoit les armées romaines, misérablement livrées aux ravages des Germains par la négligence de Gallien qui ne

mettoit ordre à rien, s'y fit déclarer Empereur; & ensuite par sa valeur & par sa prudence, repoussa les ennemis, mit les Gaules en sûreté, rétablit l'ordre dans les affaires, fit fleurir les Villes, en bâtit de nouvelles au-delà du Rhin & sur le terrein même des Germains, pour les éloigner davantage. Postumus se maintint contre les efforts de Gallien, qui envoya contre lui Théodote, & qui y vint lui-même en personne. Enfin il fut tué par ses propres soldats, irrités de ce qu'il les avoit empêché de piller Mayence : ce fut l'an 267.

Voilà en substance ce qu'en dit M. Méyer, Professeur de Droit à Gottingen, à l'occasion d'une Médaille d'or, dont la légende est : POSTUMUS AUG. *Pontifex Maximus Germanicus Maximus* : COS. III. *Pater Patriæ.* Les trois Consulats de Postumus ne sont point marqués dans les Fastes Romaines; & il les prit dans les Gaules, dont il s'étoit emparé. Il se nommoit *M. Cassius Laticuus Postumus*, comme il paroît par une Médaille, que rapporte Tenzelius; par l'inscription d'une pierre militaire, décrite par le P. Sirmond, dans ses notes sur Sidonius, & par Reinesius.

M. Méyer en finissant, demande qui lui apprendra le secret de concilier les Médailles avec les Historiens sur le chapitre de Gallien. Celles-là le représentent toujours victorieux; ceux-ci noyé dans la volupté & la molesse, nonobstant des disgraces continuelles. Cet habile Conciliateur sera celui qui sçaura accorder les Titres & les Symboles pompeux inscrits sur les Médailles de tous les Empereurs, avec ce qu'on sçait de la décadence & de la ruine totale de l'Empire Romain.

VIII. Il s'agit de sçavoir quand a été frappée

cette Méille du CONSTANTINUS P. F. AUG. ſur le revers Conſtantin à cheval. GLORIA EXERCITUS GALL*icani*, dans l'éxergue, *percuſſus numus TReveris*. M. de la Chauſſe ſoutient que ce fut pour célébrer la victoire de Conſtantin ſur Maxence.

IX. La Ville de Breſlau, ſi l'on en croit M. Feidel, n'a pas ſa pareille au monde pour l'amour des Belles-Lettres, qui n'y ſont pas moins cultivées par les Dames, que par les hommes; juſqu'à n'épargner, ni ſoin, ni dépenſe, pour ſe faire des Bibliothèques & des Cabinèts de Médailles & d'Antiquités. C'eſt toujours la portion d'une ſucceſſion qui eſt recueillie avec le plus d'empreſſement, & conſervée le plus précieuſement. A la vérité en France, elle n'eſt pas oubliée par les héritiers; mais c'eſt ordinairement pour la mettre auſſi-tôt en vente, & pour faire de l'argent.

M. Scidel, pendant ſon ſéjour à Breſlau, trouva une Médaille d'or & ſingulière de Vetranion, qui n'a pourtant rien de rare du côté de la tête, mais ſur les revers eſt Vetranion, tenant de la main droite le Labarum avec le Monogram de Chriſt, & couronné par la victoire, pour légende : SALVATOR REIPUBLICÆ., & dans l'exergue: SIC. Il attribuë ce titre de Sauveur de la République à *Jeſus-Chriſt*, & non pas à Vétranion. Il dit que, SIC, marque la Ville *Sicum* en Illirie, dont parle Pline, L. 3, Ch. 22.

X. Comme on ne veut pas renouveller ici la conteſtation ſur les Médailles de Gratien, qui ont pour légende du côté de la teſte : D. N. GRATIANUS AUGG. AUG, au revers : GLORIA NOVI SÆCULI; dans l'éxergue : TCON, ou CON; & que lorſqu'elle s'éleva en 1701, il

en a été ſuffiſamment parlé dans ces mémoires aux mois de Janvier & de Juillet de la même année, & au mois de Mai de la ſuivante; on ſe réduit à ne toucher que légèrement quelques points d'une excellente diſſertation de M. Leibnits ſur ce ſujèt.

1°. Il ſouhaiteroit qu'un habile homme entreprît l'Hiſtoire de la Sçience; comment elle eſt venuë à nous, partie par des Monumens qui ſubſiſtent encore, telles ſont les Médailles & les Inſcriptions, partie par la ſucceſſion des livres copiés les uns des autres; partie enfin par une tradition non écrite,

2°. Il ſouhaiteroit auſſi qu'il ſe formât un Art certain de la critique des Manuſcrits, comme le P. Mabillon a tâché d'en donner un pour les Diplomes; d'autant plus que quelques Livres ſont tirés d'après peu de Manuſcrits, ou même d'après un ſeul.

3°. En fait de préférence entre les Médailles & les Inſcriptions, celles-là l'emportent par le nombre, celles-ci par leur étenduë qui porte les noms entiers, les dates & pluſieurs particularités. Il regrette qu'un ouvrage de Marquard Gudius, Conſeiller du Roi de Dannemark, en faveur des Inſcriptions, n'ait point été imprimé. Mais le conſentement des Hiſtoriens eſt ſans doute au-deſſus des Médailles & des Inſcriptions, que l'ignorance ou la négligence des Ouvriers rend ſouvent fautives, & que l'adulation a chargées d'éloges outrés. » Elles chantent toujours Victoire, Paix, Rétabliſſement de l'Univers, & d'une mouche font un éléphant. «

Il conclut qu'il faut s'en tenir, touchant Gratien, à ce que nous apprennent les Faſtes, Amenien, S. Ambroiſe, S. Jerôme, le Comte Marcellin,

cellin, Idace, Prosper, Zosime, Socrate, Sozomène, Théodorèt, les Codes de Théodorèt, les Codes de Théodose & de Justinien; & que, si les Médailles forment quelque difficulté, il ne s'agit que d'en chercher l'explication, & non pas de rejetter le témoignage unanime des Auteurs.

4°. Or le terme *sæculum* dans sa première origine, signifioit la suite naturelle des hommes & des animaux selon leur espèce. De-là il fut appliqué, comme le remarque Censorin, à signifier une longue vie. Après une violente peste, qui avoit dépeuplé Rome, les premiers Jeux Séculaires furent célébrés environ l'an 247 de la Fondation de la Ville, comme pour marquer un renouvellement de Citoyens. M. Leibnitz s'étend un peu sur les Jeux Séculaires. Enfin cent ans ou cent dix ans, ont été comptés pour un siècle. Mais ce mot a une autre signification fort usitée par rapport aux mœurs & aux manières présentes: ainsi, disons-nous, tel est notre siècle, c'est le génie du siècle, notre siècle est éclairé, la félicité ou le malheur du siècle, sa gloire ou sa honte. Il est donc évident, selon cette dernière notion, que l'éloge donné à l'Empereur Gratien, d'être la gloire d'un nouveau siècle, marque seulement l'espérance d'un tems glorieux pour l'Empire, sans qu'il faille nécessairement s'imaginer le commencement d'une révolution de cent ans. Une semblable légende: NOVUM SÆCULUM, est aussi gravée sur une Médaille d'Hostilius Messius Quintus, fils de l'Empereur Decius; sur une d'Hérennia Etruscilla, sa femme; sur celles de Gallus & de Volusien, où certainement il ne faut pas chercher de nouveaux siècles de cent ans.

5°. Quant aux mots AUGG AUG, l'expli-

cation qui semble la plus raisonnable à M. Leibnitz, c'est de lire *Augustorum Augustus*, supposa ntla Médaille commandée par Théodose qui aura voulu témoigner sa reconnoissance envers Gratien, en lui donnant le glorieux titre d'Empereur des Empereurs; c'est-à-dire, de lui & du jeune Valentinien, que Gratien avoit associés à l'Empire, & honorés du nom d'Augustes. Si néanmoins quelqu'un aime mieux lire, *Augustus Gener Augusti*, il pourra s'appuyer, dit M. Leibnitz, sur ce que Gratien se sera fait un honneur d'avoir épousé Constantia, fille de l'Empereur Constantius; mais il n'y a point d'éxemple, poursuit-il, du terme de gendre sur les Médailles.

XI. Le P. Chamillard avoit, dans son Cabinèt, une Médaille d'argent fort râre ; IMP. T. IVL. MAR. PACATI - ANVSP. F. AUG. comme l'Histoire ne dit rien de ce Pacatianus, il conjecture que ce peut être Marin qui s'éleva contre Philippe, & prit la pourpre, après la mort de Gordien III. Quelques nouveaux Auteurs à la vérité donnent à Marin le prénom & le nom de Publius Carvisius, mais sans aucune preuve. Deux Médailles de lui, qui sont connuës & qui marquent son apothéose, n'offrent que le seul surnom Marin, auquel le P. Chamillard ajoûte le prénom Titus, le nom Julius, & un second surnom Pacatianus.

XII. Le P. Chamillart fait encore mention de trois autres Médailles qu'il possède, & qui ont quelque chose d'estimable. La première est Mariniana, femme de Volusien, & mise au nombre des Déesses avec la légende: FELICITAS DEORUM. La Seconde représente les têtes jointes de Postumus & de son fils. La troisième, au lieu de Julia Mamæa, a Julia Mamias, comme Julia Samias.

L'Auteur finit par deux listes alphabétiques, l'une des Villes Grècques, l'autre des Empereurs; & il marque, soit les Villes, soit les Empereurs, dont les Médailles sont, ou communes, ou rares.

Dissertation du P. Étienne Chamillard sur plusieurs Médailles & Pierres gravées de son Cabinèt. *Paris, Cot, 1711, in-4°.*

La Sçience des Médailles anciennes & Modernes, par Joseph Joubert. *Paris, Boudon, 1715, in-12.*

Inscriptions anciennes de tout l'Empire Romain, rassemblées dans un seul corps par l'industrie & la diligence de Janus Gruter, sous les auspices de Joseph Scaliger & de Marc Velser; corrigées sur de nouvelles remarques & des observations de Marquard Gudius, avec des figures gravées en cuivre, du dessin de Boissard; par les soins de Jean-Georges Grævius, homme du premier mérite, qui a revû tout l'Ouvrage. On trouve, à la fin, une addition qui contient plusieurs remarques; vingt-cinq tables augmentées & corrigées, & les chiffres de Tiron, Affranchi de Cicéron, & ceux de Séneque.

A Amsterdam, chez Halma, 1707, 4 vol. in fol.

Il est clair qu'on peut tirer de grands secours des Inscriptions Grècques & Romaines, qui se sont conservées parmi les ruines antiques. Cependant elles ont été long-tems négligées. Le peu de curiosité qu'on avoit pour ce qui n'étoit pas présent, entretenoit cette négligence funeste aux Belles-Lettres : mais sitôt que le bon goût des Études eut commencé de l'emporter sur la barbarie, & que la belle Antiquité fut devenuë l'objèt de l'application des Gens d'esprit; on s'apperçut des lumières que pouvoient fournir les Inscriptions, & on les rechercha comme de précieux monunemens. Nicolas V, à qui l'on a la principale obligation du retablissement des Sçiences, porta ses soins jusqu'à cette espèce de Littérature. Il se servit de Cyriaque d'Ancone, & il contribua libéralement à la dépense de plusieurs voyages que ce premier Antiquaire entreprit, pour consulter & copier les Inscriptions antiques. Le Recueil, qu'il en avoit composé, n'a point paru. Le Cardinal François Barbarin, entre les mains de qui il étoit tombé, en avoit fait commencer l'impression, mais elle n'a pas été achevée. Le fameux Antoine Augustin, Connoisseur habile en ces matières, a un peu décrié la bonne foi de Cyriaque d'Ancone. Si on en croit l'Archevêque de Tarragone, l'Antiquaire de Nicolas V, a quelquefois payé de fausse monnoie la curiosité libérale de son patron. Les travaux de Jean Marca-Nova, d'André Mantegna, de Jean Jocond, Dominicain de Véronne, de Pierre Sabin, de François-Philippe Piémontois, d'André Alciat, ont eû le

même fort, & n'ont fervi qu'aux Poffeffeurs de leurs Manufcrits. Il eft douteux fi le Recueil de Sébaftin Maci a vû le jour. André Fulvio eft le premier qui ait donné au Public un Ouvrage de ce genre, fous le nom de *Jacques Mazochi*, Libraire de Rome. Thomafini, Onuphre, Panvini & Scardeoni, ont fuivi fon éxemple en Italie; Amantius & Apianus, en Allemagne. Quoique le travail de ces Auteurs ne foit pas méprifable, la fçience des Infcriptions doit fon progrès à Martin Smetius, premier Compilateur du Recueil dont nous parlons. Ce Sçavant Homme l'entreprit à la prière de Marc Laurin, Seigneur de Vatervliet. Son deffein fut troublé par plus d'un accident fâcheux. Le feu prit à fa maifon, & n'épargna que cinquante & un feuillèts de fon Ouvrage. Il répara cette perte, fans avoir la confolation de voir fon Ouvrage public. Il fut pendu à Bruxelles, pour avoir abandonné la Religion Catholique, & fait les fonctions de Miniftre de la nouvelle Sècte de Calvin. Ses papiers, qui avoient paffé à fon Protecteur, le Seigneur de Vaterliet, lui portèrent malheur. Il fut pris par un parti anglois, & dépouillé de tout. Tant de difgraces ne purent faire périr l'Ouvrage de Smetius. Son Manufcrit fut acheté en Angleterre par Donfa, Sçavant Hollandois, qui en procura la première Édition en 1588. C'eft un chef-d'œuvre d'impreffion, dont les États firent la dépenfe. Lipfe en eut la direction; & il l'enrichit de quelques notes. Le fuccès de cet Effai fit venir au célèbre Jofeph Scaliger la penfée de publier un Recueil d'Infcriptions beaucoup plus ample. Il fit entrer dans le même deffein Velfer, & Gruter qui fe chargea du gros de l'ouvrage; dont cependant la partie la plus difficile fans doute refta au pre-

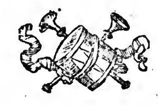
mier Entrepreneur, le Docte Scaliger. Les vingt-quatre Tables lui coutèrent dix mois d'une application presque continuelle, à ce qu'il assure ; & en effet, le travail en est prodigieux.

L'Édition de Grutter a ses défauts. Il avoit vû peu d'Inscriptions, & il ne les a publiées, que sur des copies assez souvent fautives. Il a répété quelquefois les mêmes Inscriptions, & il se plaint lui-même du peu d'éxactitude de l'Imprimeur & du Correcteur d'Imprimerie. La nouvelle Édition n'a que trop imité son modèle en ce point : elle est beaucoup plus belle pour le caractère ; enrichie de figures bien gravées, mais encore moins correctes que l'ancienne Édition.

M. Grævius, qui l'avoit entreprise, étant mort dès le commencement de l'impression, MM. Burman & Holthen, qu'il s'étoit associés, ont partagé entr'eux le travail. M. Burman s'est chargé de revoir le corps de l'ouvrage, & de mettre au bas des Inscriptions, ou à quelques notes des corrections tirées de l'éxemplaire de Gudius, de quelques Manuscrits de Gruter, ou des Recueils d'Inscriptions données au Public ; par MM. Spon, Fabretti, Malvagia, Philippe de Torre. M. Holthenus a revû les Tables, & a eû soin de l'addition à laquelle MM. Almelouven & Masson ont eû part.

Il faut avoüer qu'il y a beaucoup de confusion dans ce Recueil ; & il seroit à souhaiter qu'on en entreprît un plus complèt, plus éxact & mieux digéré. Il faudroit retrancher quantité d'Inscriptions qui n'apprennent rien ; disposer plus régulièrement celles dont on peut faire quelqu'usage, pour s'instruire de la Théologie Payenne, des Anciennes Coûtumes de l'Histoire Grècque & Romaine ; des Généalogies ;

faire éxaminer de nouveau les Originaux des Inscriptions qui s'y trouvent ; ne donner place dans le Recueil à aucune de celles dont on n'a plus les Originaux, à moins qu'elles ne fussent garanties par des Critiques d'une capacité & d'une bonne foi connuë ; s'attacher scrupuleusement à l'Orthographe souvent bizarre des Inscriptions ; y joindre de courtes notes, pour les éclaircir, & pour en découvrir l'utilité ; augmenter le nombre des Tables, & les porter à la dernière éxactitude. On voit assez qu'un pareil Ouvrage ne peut être achevé, que par plusieurs Sçavans dispersés dans toutes les parties du Monde, qui travaillent de concert, & soient aidés par un Prince libéral.



DISCOURS
SUR LA CONNOISSANCE
DES TABLEAUX.

Il n'y a personne qui ne desire d'être connoisseur dans tous les Beaux-Arts : il y a plus, presque tout le monde croit s'y connoître, sans avoir, ni étude, ni principes, ni règles; sans avoir été au moins formé par l'entretien des personnes expérimentées, ou par la fréquente inspection des bons Ouvrages. L'homme est naturellement porté à juger de toutes choses, & c'est une espèce de gêne pour lui, que de s'en tenir à la simple considération des objèts qui le frappent. Ainsi rien de si commun, que de voir l'ignorant louër le mauvais, admirer le médiocre, dédaigner l'excellent, critiquer ce qu'il y a de plus parfait. Il est vrai qu'il y a des personnes assez sensées pour sçavoir se taire à la vuë des Ouvrages qu'on leur offre, & avouër modestement qu'ils ne s'y connoissent point. Mais que cet aveu coûte à l'amour-propre! Après

tout, une personne, quelque modeste qu'elle soit, dira-t-elle qu'elle ne se connoît, ni en Éloquence, ni en Poésie, ni en Musique, ni en Peinture, ni en Sculpture, ni en Architecture, &c. en un mot, qu'elle ne se connoît à rien? Il vaudroit presqu'autant s'avoüer imbécille; car en vérité, ne se connoître à rien, & être presque sot, c'est à-peu-près la même chose. Dire aussi qu'on est connoisseur, & en faire semblant, en raisonnant avec une pitoyable hardiesse devant les gens de l'Art, les Amateurs, les vrais connoisseurs; c'est le comble de la sottise & de l'impertinence. Pour se garantir de ces deux extrémités, il est donc à propos de lire de bons traités sur les Arts en tout genre; Traités instructifs, qui nous autorisent à juger avec quelques connoissances de cause; & qui, sans nous rien faire perdre du ton modeste qui sied à tout le monde, nous mettent en état de nous entretenir avec les Connoisseurs, & de ne pas risquer des jugemens ridicules.

La *Connoissance des Tableaux*, est plus utile, plus à la portée des gens du monde, & de toute manière plus agréable; que la Connoissance des Dessins, qui n'est propre qu'aux personnes de l'Art, aux grands Connoisseurs, & aux sublimes

rente de celle du crayon : quoique plus fine, elle doit être spirituelle & légère. Qui peut disputer à l'esprit d'être le premier Artisan de tous les beaux Ouvrages ?

Le Coloris est le mot générique : c'est la partie de la Peinture, qui fait imiter la couleur des objèts naturels, & donner aux artificiels la couleur qui leur convient; c'est, pour ainsi dire, l'intelligence de toutes les couleurs.

La couleur est ce qui rend les objèts sensibles à la vuë. Il y en a deux, la Naturelle & l'Artificielle. La Couleur Naturelle est celle qui nous rend visible les objèts de la Nature. L'Artificielle est une manière dont le Peintre se sert pour imiter ces mêmes objèts, & représenter la nature, dont il faut un peu outrer les clairs & les ombres ; afin de remédier au brillant que les couleurs perdent étant employées, & à l'éloignement du Tableau peint sur une superfiçie platte. C'est ce qu'on nomme en Peinture *Éxagération*.

Le Coloris & le Clair-obscur sont deux. Le Coloris est composé de deux parties, la couleur locale & le clair obscur.

On entend par couleur locale, celle qui est naturelle à chaque objèt de la nature,

laquelle le diſtingue de tous les autres, & en marque le véritable caractère.

Le Clair obſcur eſt l'Art induſtrieux de répandre les lumières & les ombres, tant ſur les objèts particuliers, que dans le général d'un Tableau. Quelle plus grande Magie, que le ſecrèt d'en dégrader les teintes; de ſorte que, ſur une ſuperficie platte, la vuë s'enfonce, s'éloigne conſidérablement, quelquefois ſe repoſe! Les corps y prennent de la rondeur, du relièf, & du mouvement : les Grouppes par leur oppoſition, par leur contraſte; les demi-teintes, les glçais, les reflèts, les ombres, les repouſſoirs, font les effèts merveilleux des repos & des réveillons: ſouvent les Clairs chaſſent les ombres, & réciproquement les Ombres chaſſent les clairs; ils ſe prêtent, par oppoſition, un mutuel ſecours. Les lumières réunies enſemble par des paſſages, n'en font qu'une; & l'accord de toutes les couleurs doit faire le même effèt que la bonne Muſique. Ne dit-on pas l'Harmonie d'un Tableau.

Le *Coſtume* eſt encore une choſe que l'Habile Peintre ne néglige jamais dans ſon Tableau. C'eſt l'éxacte obſervation des mœurs, des caractères, des modes, des uſages, des habits, des armes, des

bâtimens, des plantes & des animaux du Pays, dans lequel s'eſt paſſée l'action qu'il veut repréſenter.

On juge ſouvent d'un Ouvrage par rapport à la partie de Peinture qui nous flatte le plus, & celle que nous connoiſſons le mieux, ſuppoſé celle du coloris. C'eſt cependant mal en juger. Il faut qu'un bon Connoiſſeur ait l'eſprit d'une grande étenduë, pout embraſſer toutes les parties de la Peinture, & les aimer toutes à la fois : les eſprits bornés dans cette matière ne peuvent être des Juges équitables : ceux qui ſont prévenus, en ſont auſſi peu capables.

Dans un pareil jugement, il faut preſque autant de lumière pour ſentir le beau, que pour le produire. On doit conſidérer la compoſition, la diſpoſition & l'invention, compriſes ſous le terme général d'Ordonnance. Le Deſſin eſt encore une des principales parties : il a pour baſe la Proportion, l'Anatomie & la Correction.

Lorſque ces deux parties ſont jointes au coloris, dont l'objèt eſt la lumière & l'ombre, on ne peut plus rien ſouhaiter que l'expreſſion : elle ſe fait connoître non ſeulement par les mouvemens des parties du viſage, mais encore par celles

du corps, ſelon le caractère des ſujèts que l'on traite.

L'œil doit être ſatisfait le premier, par la couleur qui lui repréſente le naturel; & l'eſprit frappé par les autres beautés, ſecondées par le coloris, ne va que le dernier : un Tableau eſt un fidèle dépoſitaire des vérités de la Nature : il doit non-ſeulement perſuader les yeux, mais ſemblable à un Orateur, émouvoir, ravir & toucher le cœur. L'Éloquence en fait-elle davantage?

On ne peut juger des différentes manières des Peintres, qu'après avoir éxaminé quantité d'Ouvrages de leurs mains, & fait dans leur meilleur tems.

On a dit, en parlant des Deſſins, qu'un Peintre a trois manières différentes; la dernière eſt la plus mauvaiſe de toutes, lorſque, dans un âge avancé, il ſe forme une habitude de peindre, ſans vouloir étudier plus long-tems la nature. C'eſt alors qu'on trouve un maître fort différent de lui-même. Ce n'eſt pas cependant une règle ſans exception. Il y a des maîtres; tels qu'André *Del Sarto* & Michel-Ange des Batailles, dont les derniers tableaux ſont les meilleurs. Dans d'autres, comme le Pontorme, le Cavedon & d'Al-

bane, ce sont les premiers tableaux. En général, ceux qui sont faits dans la force de l'âge, & qui tiennent le milieu entre la première & dernière manière, sont les plus estimés.

Ce qui peut le plus arrêter un Amateur dans l'éxamen des Tableaux, ce sont ceux qu'on peut appeller *équivoques*, faits par les Disciples des Grands Maîtres; Disciples qui ont entièrement suivi leur manière, ou par ceux qui ont peint dans leur goût, & que nous nommerons ici *Imitateurs*.

Bagna Cavollo, par éxemple, a suivi Raphaël; *Périgrino Tibaldi*, Michel-Ange; Paul *Lomazzo*, Léonard de Vinci; le Bronsin, le Pontorme; Sébastien *Delplombo*, le Giorgion; le Baroche a eû Vannius pour Élève, & l'on confond souvent leurs Ouvrages; le Valentin se prend pour le Caravage & le *Manfredi*; Vérendal & le Pietre Gueche, pour le Breugel; le Varrege, Ansberg & Moyse, pour Corneille Polemburg; Léandre & François Bassan, pour Jacques Bassan, leur Père; *Carletto*, pour Paul *Véronèse*; *Gofredy*, pour Bartolomé Bréenberg; Bramer, pour Rembrant; Slingeland, pour le Mieris; Colandon, pour le Mole; Jean Dominique & le Courtois, pour Claude

Lorrain; Jean Affelin, pour Jean Mielle; Vanhelmont & Dominique Ricart, pour David Téniers; le *Gessi*, pour le Guide; le Cavedon, pour le Carrache; Voynans, Vanblon & Lingelback, pour Wauwerman; Miéris le fils, pour son Père; Mieulan & Mathieu Bril, pour Paul Bril; Paul Ricard & Terburg, pour Neftcher; & Scalken, pour Gerardon; Salomon, Moyse & Jacques Ernest, Thoman de Landau, pour Adam Elsaymer, *Bartolomeo*, pour Salvator-*Rosa*; Bega, pour Van Oftade; Belin, pour Fouquières; Vanboucle, Boule & de Vorc, pour Snyders; François Vanblomen, Orizzont, pour Guaspre Pouffin. Un peu d'habitude vous mettra en état de distinguer les Tableaux des Maîtres d'avec ceux de leurs Élèves ou Imitateurs.

Il y a encore une sorte de Tableaux, qui ne sont, ni originaux, ni copies : les Italiens les appellent *Pastici*; ce sont des Tableaux faits dans le goût d'un autre. On voit, dans l'Histoire de la Peinture, aux articles de Lucas Jourdans & de David Téniers, qu'ils excelloient dans ce génie de Peinture, & qu'ils ont trompé les plus habiles gens. Mignart & Bon Boullogne, dans l'École Françoise, en ont aussi imposé aux personnes les plus

éclairées. Les traits d'Hiſtoire qui conſtatent ces faits, ſeroient ici déplacés; on les réſerve pour la Vie de ces Grands Peintres. Cette imitation bien ſuivie, trompe en effèt beaucoup de Curieux : le moyen de s'en garantir, eſt de s'attacher à la touche, à la couleur, au Pinçeau, & ſur-tout à la fineſſe de la penſée du véritable Auteur. Les ſujèts de ces Tableaux ſont ordinairement ſimples, de plus compoſés, décéleroient tout d'un coup la tromperie.

Voici l'article le plus eſſentiel de la *Connoiſſance des Tableaux ;* c'eſt la diſtinction des Copies d'avec les Originaux. On peut enviſager ſix ſortes de copies : les copies ſerviles, les copies faciles qui ne ſont pas fidèles, les copies fidèles, les copies un peu retouchées du Maître, les copies entièrement retouchées du Maître, & celles qui ſont toutes de ſa main.

Les Copies faites ſervilement, & d'une main lourde & appéſantie, quoique fidèles, paroiſſent telles aux yeux de tout le monde. Il n'eſt pas difficile de ſe garantir contre leur incorrection; mais leur mauvais goût, & le froid qui y eſt répandu, s'y décèlent bien promptement.

Les Copies faciles, mais qui ne ſont

pas ſuivies fidélement par les traits de feu qui ſeront échappés au Peïntre, qui ſouvent dans l'éxécution a conſervé ſa manière ordinaire, portent avec elles des preuves manifeſtes de leur fauſſeté. Les deux manières ne ſe peuvent méconnoître : elles forment un Ouvrage composé, c'eſt ce qu'on remarque dans les Copies de Raphaël faites par Rubens.

Les Copies fidèles, qui partent d'une main facile & légère, ſont plus embarraſſantes, & demandent une vraie connoiſſance. L'élégance de la touche d'un Maître, ſa vraie manière qu'il faut ſçavoir par cœur, un certain eſprit qui peut y manquer, doit vous conduire à décider : celui qui a fait la copie, y a ſûrement mis du ſien, & cela ſuffit.

Les Copies faites dans l'École d'un Maître & ſous ſa conduite, ne ſont pas les plus mauvaiſes. Ordinairement il les retouche en quelques endroits eſſentiels. Alors ces mêmes endroits ſont connoître le Tableau pour ce qu'il eſt. Ce ſont les Copies les plus aiſées à diſtinguer : elles ſe manifeſtent par des touches élégantes, qui brillent à travers le reſte du Tableau, qui par la comparaiſon, en devient plus froid.

Les Copies entiérement retouchées par

le Maître, doivent être regardées comme de seconds originaux, moins beaux à la vérité que s'ils étoient entièrement de sa main. C'est ainsi que travailloient le Titien, les Bassans, Paul *Véronèse*, Rubens, Vandick, Vouët, & la plûpart des grands Peintres. Lorsque plusieurs personnes leur demandent des Copies d'un de leurs Tableaux qui leur plaît, ils les font faire par leurs meilleurs Élèves: ils les conduisent dans l'éxécution; &, comme ces Copies sont faites dans leur attellier, ils les repassent par-tout, & souvent les repeignent entièrement : de cette manière, l'Ouvrage de l'Élève est tout recouvert; &, comme on n'en apperçoit aucun vestige, il n'est pas aisé de décider la question. Ces Copies alors ne servent au maître que comme des Tableaux ébauchés, qu'il veut terminer. Si l'on pouvoit confronter ces belles Copies avec les premiers originaux, il n'y a aucun doute que ces derniers ne l'emportassent sur les autres.

Il y a encore des Copies plus parfaites que ces dernières : ce sont celles qui sont entiérement faites de la main du Maître. Alors il n'est pas possible de les distinguer : le Maître seul ne peut juger que par comparaison. Il est certain, que dans une

confrontation les premiers originaux ſe diſtingueront, par beaucoup plus de délicateſſe, plus d'eſprit, plus de fineſſe; une touche plus franche dans les contours & dans la première ébauche, dont on entrevoit toujours quelque choſe; en un mot, un certain je ſçais quoi, qu'on apperçoit, & où le Maître ne peut jamais revenir du ſecond coup. Hyacinthe Rigaud, par éxemple, a fait tout de ſa main, de belles Copies des grands Pórtraits de Louïs XIV & de Philippe V, qui, ſans contredit, ſont de ſeconds originaux; mais moins préçieux que les premiers.

Les Copies faites d'après d'autres Copies, que l'on nomme *Copies des Copies*, ne doivent trouver ici aucune plaçe. On ſçait bien de quelle valeur peut être un Ouvrage fait d'après un médiocre; Ouvrage dont tout le mérite conſiſte à avoir bien imité les défauts d'un autre, & à les reproduire.

On ne doit point ici oublier les ſujèts répétés, qui ne ſont point des Copies, & qui ne laiſſent pas d'être originaux. Souvent on demande à un Maître, qu'il recommence le même ſujèt ſans y rien changer. Alors ce ſecond Tableau eſt original, & pourra fort embarraſſer le

meilleur Connoiſſeur. Il y a trois Crucifix de Michel-Ange qui éxiſtent, l'un à Florence chez le Grand-Duc, l'autre à Rome chez le Prince Borghèſe; & le troiſième à Naples, chez le Prieur des Chartreux. Comment juger de ces trois Tableaux éloignés, chacun de cinquante lieux? Comment les pouvoir comparer? Il y a de même deux Saint Jean dans le Deſert, peints par Raphaël; le pemier à Florence, chez le Grand Duc; & le ſecond à Paris, dans la Collection du Palais-Royal. On voit, chez le Roi d'Eſpagne, la Fable d'Io du Correge, pareille à celle qui eſt chez M. le Duc d'Orléans; avec cette différence, que l'une a un cerf, & que l'autre n'en a point : le Cupidon, qui ratiſſe ſon arc, du même Maître, que l'on voit au Palais-Royal, ſe trouve répété dans la Galerie de l'Empereur. Pluſieurs Vierges & d'autres ſujèts de Raphaël, de Léonard de *Vinci*, du Titien, du Correge, de Paul *Véronèſe*, des Baſſans, d'André *Del-Sarto*, du Baroche, du Guide, de Rubens, de Vandick, ſont dans le même cas; & leur originalité, ou leur ſupériorité n'eſt pas mieux établie. L'on peut dire cependant qu'il ſe trouve preſque toujonrs de la différence dans ces Tableaux, rarement un habile homme

se répète sans y mettre du nouveau. Ce sera un fond changé, une figure de plus ou de moins, une draperie d'une autre couleur; enfin quelque chose qui constate que ce morçeau, quoique répété, est aussi original que le premier; & qu'ils partent également du même esprit, & de la même main. Il ne s'agiroit, dans ces occasions, que de pouvoir décider par la confrontation, lequel de ces originaux est le plus parfait.

L'ART DE LA PEINTURE de Charles Alphonse du Fresnoy, traduit en françois avec des Remarques, *in-8°. Paris, chez Emmanuel l'Anglois, 1668.*

COMME Horace a renfermé, dans un Poëme, les règles de la Poésie; l'Auteur de ce Livre a composé en vers latins, un Traité de celles de la Peinture. On fait beaucoup de cas de ce Traité; & une personne intelligente dans la Peinture, l'a jugé si utile, qu'il a pris la peine de le traduire en françois, afin que tout le monde en pût profiter. Il y a ajoûté des remarques où il rend raison des règles que l'Auteur a établies, & en donne des exemples tirés des Ouvrages des plus excellens Peintres. Ce Commentaire, joint à la Traduction du Poëme, fait un corps achevé de l'Art de la Peinture, où l'on peut apprendre en fort peu de temps à bien juger & à bien parler de la beauté d'un Tableau.

L'Auteur du Poëme fait trois parties de la

Peinture; l'*Invention*, le *Deſſin* & la *Couleur* : le Commentateur y ajoûte le *Diſpoſition ;* quoiqu'elle dépende de l'invention, elle ne laiſſe pas d'en être différente. Chaque partie a ſes règles particulières, dont il faut rapporter ici quelques-unes.

*Dans l'*Invention *l'on doit prendre garde ;* 1°. Qu'il n'y ait rien qui ne ſoit convenable au ſujèt qu'on repréſente : par éxemple, que les perſonnes graves ne ſoient pas vétuës trop légèrement; ni celles qui ſont délicates, chargées de draperies.

2°. Qu'il n'y ait point trop de figures dans le Tableau. Annibal Carrache ne croyoit pas qu'un Tableau, où il y a plus de douze figures, pût être beau ; ſi ce n'eſt que le ſujèt en demande un plus grand nombre, comme lorſqu'on repréſente une bataille.

3°. Qu'il n'y a point de figures qui ne ſervent au ſujèt.

4°. Qu'il y ait de la diverſité dans les viſages, dans les poſtures, dans les draperies, &c.

Qu'on donne aux figures des caractères, qui ſe faſſent connoître. Ainſi Néalce, au rapport de Pline, ayant à repréſenter un Combat naval, peignit un Crocodile au bord de la rivière, pour donner à connoître que cette bataille s'étoit donnée ſur le Nil.

Afin que la Diſpoſition *d'un Tableau ſoit belle, il faut ;* 1°. qu'on reconnoiſſe d'abord la principale figure du ſujèt.

2°. Que toutes les figures ſoient diviſées en deux ou trois grouppes ou bandes. Autrement un Tableau a le même défaut qu'une Harangue, où il n'y auroit point de diviſion.

3°. Que les membres ſe contraſtent autant

qu'il est possible, aussi bien que les figures. Ainsi les Musiciens affectent de faire monter le dessus, pendant que la basse descend.

4°. Que les membres ne fassent point de figure Géométrique, comme de quarré, triangle, &c. c'est par la même raison, que les Orateurs évitent la cadence des vers dans les périodes.

5°. Que le mouvement des mains accompagne celui de la tête, particulièrement dans les figures de derrière, qui n'ont point de graçe sans cela.

6°. Que toutes les figures soient bien démêlées, & néanmoins liées ensemble. En cela le Tableau doit ressembler à un concèrt, où une voix ne couvre point l'autre; où elles se font entendre toutes distinctement, & où toutefois elles ne font qu'une harmonie.

Toutes les règles du Dessin *se peuvent réduire à trois générales.*

1°. Qu'il y ait de la proportion entre les membres.

2°. Que les muscles soient doucement marqués & liés ensemble, suivant la connoissance qu'en donne l'Anatomie.

3°. Que les règles de la Perspective soient, autant qu'il se pourra faire, bien observées.

Les principaux précèptes du Coloris, *sont:* 1°. qu'il n'y ait pas deux jours égaux dans un même Tableau.

2°. Qu'après de grands clairs, il y ait de grandes ombres, & au contraire.

3°. Que les figures ayent du relièf, & semblent sortir hors de la toile.

4°. Que le clair ne se précipite pas tout d'un coup dans le brun, ni le brun dans le clair; & que deux couleurs ennemies ne se touchent pas immédiatement. Le Commentateur remarque qu'il

qu'il y a de l'Art à passer quelquefois par dessus cette règle. Ainsi Paul Véronèse dans le Tableau des Nopces de Cana, voulant attirer les yeux sur le *Christ* qui est un peu enfoncé, l'a vêtu de vermillon & de bleu, quoique ces deux couleurs aient de l'antipathie.

Ce ne sont-là que quelques-uns des préceptes les plus généraux. Il y en a beaucoup d'autres semblables, qu'on trouvera dans ce livre.

ABRÉGÉ D'ANATOMIE accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture, mis en lumière, par François Tortebat, *in-fol. Paris, chez ledit Tortebat, 1668.*

IL est impossible d'exceller dans la Peinture, si l'on ne sçait parfaitement dessiner; & on ne le peut sçavoir, si l'on n'a quelque connoissance de l'Anatomie, qui est le fondement du Dessin. Aussi tous les grands Peintres s'y sont autrefois appliqués avec beaucoup de soin. Le fameux Titien prit plaisir à dessiner les Figures Anatomiques des œuvres de Vesale : Michel Ange ne s'est pas contenté de la Spéculation, mais il a même plusieurs fois disséqué de sa main; & Léonard de Vinci a voulu non-seulement sçavoir l'Anatomie de l'homme, mais encore celle du cheval.

Depuis quelque tems, les Peintres étant devenus moins curieux, n'ont pas pris tant de peine à cultiver cette connoissance. Mais comme l'Académie des Peintres, établie par Sa Majesté, travaille à porter cet Art au plus haut point de sa perfection; l'Auteur de ce Livre a jugé qu'il ne pouvoit contribuer davantage au dessein de cette Académie dont il étoit, qu'en faisant un abrégé facile & méthodique d'Anatomie, pour

l'uſage des Peintres. Car, quoiqu'il y ait quantité de livres qui en traitent, néanmoins les Peintres n'en peuvent profiter; parce que ces livres étant faits pour les Médecins, contiennent quantité de choſes difficiles & inutiles à la Peinture. C'eſt pourquoi cet Auteur a exprès composé cet abrégé, dans lequel il n'y a rien mis d'inutile, & n'a rien oublié de néceſſaire aux Peintres.

Il y montre premièrement, que quelque génie qu'ait un Peintre, quelque peine qu'il ſe donne, il ne ſe fera jamais une manière ferme & aſsûrée, ſans le ſecours de l'Anatomie; parce que la figure des Muſcles dépendant de leur action, il faut néceſſairement connoître leur office & leur enchaînement, pour faire des contours juſtes. Il traite enſuite des os & de leur connéxion. Enfin il parle des muſcles, dont il enſeigne les noms, la ſituation & l'uſage, avec une méthode très-facile.

Ce qui rend encore ce Livre recommandable, ce ſont les figures qu'on a jointes au diſcours, pour en faciliter l'intelligence. Elles ſont d'après celles du Titien, qui paſſent pour les plus parfaites de toutes. Certainement ces figures ayant été deſſinées par le Titien, & corrigées par Veſale, dont l'un étoit le plus grand Peintre, & l'autre le plus ſçavant Anotomiſte de ſon tems; on ne peut pas douter que ce ne ſoient des pièces achevées. Leur beauté les a renduës très-rares & très-chères; mais les Copies, qu'on en trouvera dans cet abrégé, ſont ſi bien faites; que les ayant, on ſe peut paſſer des originaux.

STUDIO di Pittura, Scoltura, e Architettura nelle chiese di Roma dell' Abbate filippo Titi da citta di castello. in 12. in Roma, 1676.

PARMI le grand nombre des choses rares, que l'on trouve dans Rome touchant la Peinture, la Sculpture & l'Architecture; il manquoit aux Étrangers curieux, un guide fidèle qui leur fît prendre garde, & qui leur marquât en particulier les Chefs-d'œuvres de tous ces Arts, qui sont renfermés dans les Églises de cette superbe Ville. Cet Auteur l'a fait dans cet Ouvrage, où il remarque que, dans le nombre de 277 Églises ou Oratoires, on trouve des Ouvrages rares de 350 Peintres, de 130 Sculpteurs & de 50 fameux Architèctes, dont il fait connoître le nom.

Il seroit à souhaiter, qu'on fît, dans toutes les Villes où il y a quelque chose de considérable, ce que cet Auteur a fait pour les Églises de Rome, & ce qu'il annonce encore sur-tout ce qui se trouve dans les Palais; afin qu'on ne perdît jamais la mémoire de tous ces beaux Ouvrages, qui ont fait autrefois tant de bruit; & qu'on rendît toujours la justice, que l'on doit à celle de ces grands Homme, qui se sont rendus célèbres à la postérité par leurs travaux.



Des Principes de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, & des autres Arts qui en dépendent; avec un Dictionnaire des termes propres à chacun de ces Arts. *A Paris, chez J. B. Coignard, ruë Saint-Jacques, 1676, in-4°.*

Cet Ouvrage enrichi de grand nombre de figures, & rempli de secrèts & de remarques très-curieuses, est de M. Félibien, Historiographe des Bâtimens du Roi : il est divisé en deux parties suivant son titre. Sous celui de principes qui est la première partie, cet Auteur rapporte en trois livres, ce qu'il y a de plus beau touchant l'origine, le progrès & la perfection, où l'on voit aujourd'hui l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, & tous les Arts qui en dépendent : la seconde est un Dictionnaire qui donne une parfaite connoissance des termes qui sont propres à chacun de ces Arts.

A l'occasion de l'Architècture civile & militaire, dont il explique les choses le plus briévement qu'il se peut, il traite de la Charpenterie, des Couvertures, de la Plomberie, du Pavé & Carrelage, de la Menuiserie, de la Serrurerie, de la Vitrerie, & des différentes manières de dorer à colle & à l'huile; & sur tout cela, il fait des remarques très-belles. Par éxemple : ..... il dit qu'il y a long-temps qu'on ne travaille plus le Porphyre, qui est la plus dure de toutes les pierres, avec la même perfection & la même facilité, que faisoient les Anciens; parce que les Ouvriers ont perdu le secrèt de tremper leurs outils, & ne sçavent point quels

étoient ceux dont on se servoit pour un travail si difficile. Léon-Baptiste Albert, qui est un de ceux qui a fait davantage d'épreuves, & qui a recherché plus soigneusement une bonne trempe pour les outils, se servoit avec succès du sang de bouc; mais cette trempe, quoique la meilleure de toutes, n'étoit pas de durée. En l'an 1555, le Duc Cosme de Médicis distilla certaines herbes, & en tira une eau qui avoit tant de force, qu'en y trempant les outils tout rouges, elle donnoit une dureté extraordinaire. François Tadda fit des Ouvrages admirables, par le moyen d'un secrèt si rare. Il y a de l'apparence qu'il est perdu, comme dit M. Félibien; aussi voit-on très-peu de personnes qui travaillent sur le Porphyre.

La manière, qu'il donne pour mettre le fer ou l'acier en couleur, est de mettre l'Ouvrage, lorsqu'il est bien poli, dans des cendres chaudes, & passées auparavant par le sas, & l'y laisser chauffer, jusqu'à ce qu'il prenne telle couleur qu'on veut. Car d'abord il paroîtra de couleur d'or, ensuite de couleur sanguine, puis violette, bluë, & après de couleur d'eau. Lorsqu'il est de la couleur qu'on veut, il faut l'ôter, & le laisser refroidir sur quelque fer ou pierre froide.

Touchant la Vitrerie, il remarque que, quoique l'invention du verre soit très-ancienne, l'Art néanmoins de l'employer aux vitres n'est venu que longues années après. Du tems de Pompée, on ne sçavoit encore ce que c'étoit; & les plus riches se servoient, (pour fermer les couvertures, des lieux où ils vouloient être à couvert du froid & du vent, sans pourtant se priver de la lumière) de pierres transparantes; telles que sont les Agathes, l'Albâtre, & d'autres marbres délicatement travaillés. On ne sçait pas si

les Romains furent les premiers qui employèrent le verre blanc pour les vitres, non plus que la dorure pour les planchers. Mais du moins Pline nous assure, que, dans Rome, on ne commença de dorer les planchers des maisons, qu'après la ruine de Carthage; & que les lambris du Capitole furent les premiers Ouvrages qui parurent dans cette beauté.

La Sculpture fournit à cet Auteur des choses qui ne sont pas moins curieuses. Après en avoir cherché l'origine chez les Auteurs Prophanes, qui veulent que ce fut un Potier de Sycione, nommé *Dibutade*, qui fut le premier Sculpteur, & dont la fille donna commencement à la Portraiture, en traçant l'image de son amant sur l'ombre que la lumière d'une lampe marquoit contre une muraille. Il traite de la manière de modeler, & de faire les figures de terre & de cire; de la Sculpture en bois, en marbre & autres pierres; de quelle manière on jette les figures de bronze, de celles de Plâtre & de Stuc; du tour & des Ouvrages qu'on y fait; des différentes manières de graver de relièf & en creux; de la Gravure sur les pierres précieuses, & sur les cristaux; & enfin de la Gravure en bois & en cuivre, dout le secrèt a été inconnu aux Anciens; puisque l'impression des figures & des estampes n'ont commencé à être en usage, que sur la fin du quatorzième siècle. L'invention en fut trouvée par un Orfèvre, qui travailloit de *Nielleure* à Florence; & elle fut perfectionnée par Albert Dure, & Lucas. Presque dans le même tems, on trouva aussi l'invention de graver à l'eau-forte.

Tout ce qu'il dit sur la Peinture, est très-curieux. Il remarque, que toutes les Peintures anciennes sont en détrempe; & que ce n'est qu'au

commencement du quatorzième siècle, qu'un Peintre de Flandres, nommé *Jean Van-Eych*, mais plus connu sous le nom de *Bruges*, trouva le secrèt de peindre en huile. Un François, nommé *Toutin*, Orfèvre de Châteaudun, qui émailloit parfaitement bien avec les émaux ordinaires & transparens, trouva environ l'an 1632 celui des émaux épais & opaques, avec lesquels on fait des portraits aussi bien peints qu'à l'huile, & même des compositions d'Histoire, qui ont cet avantage d'avoir un vernis & un éclat qui ne s'éffaçe jamais. Il apprend la manière d'employer ces émaux sur l'or, sur l'argent & sur le cuivre. Ce qu'il dit du Coloris, de la Miniature, de la Peinture sur le verre, de la Mosaïque & des Ouvrages de rapport sur les pierres, n'est pas moins utile: mais ce qu'il y a de très-avantageux dans cet Ouvrage, ce sont les Figures, soit d'Outils, soit de Machines & autres choses, que M. Félibien a pris soin de représenter avec la dernière éxactitude; afin qu'à l'aide de ces différentes images, les expressions qu'il donne des choses dont il traite, ne laissent rien à desirer sur cette Matière.

Traité sur la Peinture, pour apprendre la Théorie & la Perfection dans la Pratique; par M. Bernard du Puy des Grès, Avocat au Parlement: *in-4°. Paris, chez Florentin & Pierre De Laulne, 1700.*

Quoique depuis peu de tems d'excélens hommes ayent écrit de la Peinture avec beaucoup d'élégance, ils n'ont pas entièrement épuisé la

matière, & n'ont pas empêché que M. du Puy des Grès n'ait crû en pouvoir composer un nouveau Traité, sans diminuer la réputation de leurs Ouvrages. Il a tiré de Vazari & de Lomasse, les principales choses qu'il a dites; & a pris le reste des Peintres avec qui il avoit lié d'amitié. Il espère que l'on trouvera quelque chose de singulier & de nouveau dans l'ordre qu'il a suivi, & principalement dans le discours de l'Optique, qui est tout de son invention.

Son Ouvrage est renfermé en quatre Dissertations, dont la première explique la nature & les espèces de la Peinture par des idées claires & distinctes. Ensuite il fait le parallèle de la Peinture & de la Sculpture, auquel il a joint un Abrégé de l'Histoire des Anciens Peintres. Puis venant aux Restaurateurs de ce bel Art dans les derniers siècles, il parle de toutes les Écoles modernes, & de ceux qui en ont soutenu la réputation.

La seconde Dissertation est sur le Dessin, auquel l'Auteur donne une méthode aisée de réussir. Comme le Dessin consiste dans la proportion, il y parle de la structure du corps humain, & y explique l'opinion de Vitruve & celles d'Abert Durer, de Filander, de Gauric, de Barbaro Patriarche d'Aquilée, & de Lomasse.

La troisième Dissertation traite du Coloris, de la lumière & des ombres. M. du Puy des Grès y remarque la distribution qui doit être faite des lumières suivant l'ordonnance du Tableau, explique ce que c'est que leur rupture, leurs tons, & leurs effèts. Il propose les qualités d'un bon Coloris; touche quelque chose des fameux Maîtres qui ont travaillé aux meilleurs pièces qui se voient à Toulouse. Cette Dissertation est

ſuivie d'un ſupplément, où après avoir parlé de diverſes manières anciennes de peindre, & avoir diſtingué celles qui ſe ſont conſervées, de celles qui ſe ſont perduës; il en propoſe d'autres qui étoient inconnuës aux Anciens, & qui ont été inventées par les Modernes. Il remarque celles qui ſont propres à peindre à Freſque, en Détrempe, en Huile & en Miniature.

La dernière Diſſertation comprend tout ce qui concerne la Compoſition, qui renferme l'Invention, l'Ordonnance & la Convenance, ſur leſquelles l'Auteur s'étend fort au long. Il propoſe après cela des règles pour la conduite des Jeunes Peintres, & ajoûte un Catalogue qui peut paſſer pour une Bibliothèque de cet Art.

Comme il n'eſt pas poſſible de bien compoſer un Tableau d'Hiſtoire, ſans entendre l'Optique; l'Auteur en donne des préceptes, qui pourront paroître nouveaux, mais qu'il tient sûrs dans la pratique.

TRAITÉ DE PERSPECTIVE, où ſont contenus les Fondemens de la Peinture; par le R. P. Bernard Lamy, Prêtre de l'Oratoire. *Paris, Aniſſon, 1701, in-8°.*

Il y a deux ſortes de Perſpectives; la *Linéale*, & l'*Aërienne*. Celle-ci renferme toute la Science néceſſaire pour faire que, par un mêlange du clair & de l'obſcur, & par une ſuite des teintes plus foibles ou plus fortes, les ſujèts ſemblent fuïr ou s'avancer. Celle-là donne des règles pour traçer géométriquement ſur une ſurfaçe, les endroits par où paſſeroient les rayons, qui feroient voir l'objèt, ſi la toile étoit tranſparante.

Le Père Lamy ne parle que de la Perſpective

Linéale, & de la manière de chercher la Perſpective des points & des lignes, qui terminent & qui meſurent la dimention des corps, que l'on veut mettre en Perſpective, ou deſſiner. Car tout Deſſin eſt une vraie Perſpective; il montre néanmoins dans le Chapitre huitième, que les règles les plus importantes pour bien appliquer les couleurs, dépendent de cette Perſpective.

Tout l'Ouvrage eſt diviſé en dix Chapitres. Dans le premier Chapitre, après avoir parlé de l'excellence de la Peinture, on fait voir que la Perſpective en eſt le fondement.

En effêt, la Peinture eſt l'Art d'imprimer tout ce que nos yeux peuvent apperçevoir; la perfection de cet Art conſiſte à repréſenter les corps ſi naturellement ſur une ſimple ſurfaçe, que l'imitation faſſe ſur nous la même impreſſion, que feroient les objèts mêmes, ſi nous les voyions. Ainſi quand un Tableau eſt bien fait, il faut que celui qui le conſidère, étant plaçé dans un certain lieu (qu'on appelle *le point de vûë*,) y voie tout ce qu'il verroit; & comme il le verroit, ſi la toile devenant tranſparente & ſans couleurs dans le moment qu'il la regarde, il apperçoit effectivement la choſe même, ou l'action qui fait le ſujèt du Tableau. Il faut donc que le Peintre détermine ſur ſa toile, avec beaucoup de juſteſſe & de préciſion, les endroits par où paſſeroient les rayons, qui, partant de tous les points des objèts, porteroient à l'œil des images éxactes de ces mêmes objèts; & que le pinçeau faſſe tout ce que feroient ces rayons, s'ils laiſſoient, en paſſant la toile, des traçes colorées & ſenſibles; en quoi il eſt preſqu'impoſſible de réuſſir, ſans le ſecours de la Perſpective géométrique.

Le Chapitre ſecond contient les définitions

ordinaires des termes de la Perſpective, & quelques ſuppoſitions ou demandes, que l'on doit accorder ſans peine. On y rejette une propoſition, que la plûpart des Auteurs reçoivent comme un Axiôme dans la Perſpective ; ſçavoir, *que les choſes que l'on voit ſous des angles égaux, ont des apparences égales ; ou paroiſſent d'une égale grandeur.* On dit, ſans néanmoins le prouvrer, que cette propoſition eſt fauſſe en pluſieurs occaſions, & ſeroit capable de faire faire de grandes fautes dans la pratique. On condamne enſuite le Père Tacquet, qui dit, ſuivant cet Axiôme, que, ſi on vouloit élever deſſus une colomne, une Statuë qui parût égale à une partie du bas de la colomne ; il faudroit, du point où l'on place l'œil, tirer deux lignes par les extrémités de cette partie du bas de la colomne ; remarquer l'angle qu'elle renferme ; tirer enſuite du même point où l'œil eſt placé, deux autres lignes, dont l'inférieure raſeroit le haut de la colomne, qui compriſſent un angle égal au premier ; qu'alors l'eſpace compris au-deſſus de la colomne entre ces deux lignes, détermineroit la grandeur réelle de la Statuë, afin que ſa grandeur apparente fût telle qu'on la demande. Le P. Lamy prétend que, ſi cela eſt vrai, lorſque les objèts ſont proches ; il ne l'eſt pas, lorſqu'ils ſont éloignés. La raiſon qu'il apporte, pourroit bien ne paroître pas démonſtrative à tout le monde ; car les Mathématiciens ſont d'étranges gens. Il ſemble que le Père Lamy a beſoin de l'Axiôme qu'il condamne, lorſqu'il démontre dans le Chapitre quatrième, Théorême 15 ; *que plus les objèts ſont éloignés du Tableau, plus les Perſpectives ſont petites ;* &c.

On aura peut-être de la peine à convenir avec le P. Lamy, que, ſi dans une longue gallerie le

pavé paroît plus haut dans l'extrêmité, & le lambris plus bas ; si des parties égales paroissent inégales, & les plus éloignées ont une apparence plus petite, cela vient uniquement de ce que les rayons des objèts plus éloignés pressent moins l'œil. Jusqu'à présent on a attribué ces apparences aux diminutions des angles optiques ; on l'a crû bien demontré, & on ne revient pas aisément de ces sortes de préjugés.

Parce que les Perspectives sont des sections que fait le plan des rayons visuels avec celui du Tableau : on expose en général dans le Chapitre troisième, les propriétés des plans qui se coupent. D'où l'on conclut dans le Chapitre quatrième les propriétés particulières des sections du Tableau & du plan, des rayons qui partent de l'objèt visible, & vont se terminer à l'œil : en supposant par-tout que le plan géométral est toujours parallèle à l'horison ; que le Tableau est perpendiculaire au plan géométral, & est de front ; que le Spectateur, le Tableau & les objèts, sont sur un même plan régulier ; & que les objèts sont représentés dans leur grandeur naturelle ; c'est-à-dire, tels qu'on les verroit d'un coup d'œil par l'ouverture d'une fenêtre, égale à la surface du Tableau. C'est sur cela qu'on doit déterminer la disposition des objèts sur le plan géométral, la situation & la grandeur du Tableau, la situation de l'œil & la juste distance du point de vûë par rapport à la grandeur du sujèt, ou de l'action que l'on représente. C'est aussi ce qui fait la matière du cinquième Chapitre, dans lequel on conclut, que le point de vûë doit être à une distance modérée, que l'expérience apprend mieux que le raisonnement.

Toute la pratique dont on parle dans ce livre,

ſe réduit à trouver la Perſpective d'un point donné dans le plan géométral, ou élevé ſur ce plan, dont la ſituation eſt connuë au regard du Tableau & de l'œil qui le doit voir. C'eſt ce que l'on enſeigne ſuccinctement dans le Chapitre ſixième, où les principales pratiques ſe réduiſent à mettre en Perſpective un parallelogramme diviſé en pluſieurs parallelogrammes, un cercle, des pilaſtres & des colomnes parellèles au Tableau, une ſuite de colomnes, ou une allée d'arbres, & un corps creux.

On dit dans le Chapitre ſeptième, quelque choſe des Tableaux inclinés, des Tableaux parallèles à l'horiſon, de ceux que l'on voit de biais, ou qui ſont faits ſur des corps concaves ou convèxes.

Le Chapitre neuvième eſt une obſervation générale ſur la projection des ombres. L'Auteur n'a pas crû que la choſe méritât qu'il s'y arrêtât, & qu'il entrât dans un détail des figures des ombres par rapport aux corps lumineux dont ils empêchent l'effêt. Il eſt perſuadé qu'il ſuffit de dire, qu'après avoir bien obſervé la figure & la meſure des ombres ſur le plan géométral, on doit en chercher la Perſpective, ſuivant les règles du Chapitre ſixième. Quoique le P. Lamy traite cette matière en géomètre plûtôt qu'en Peintre : il ne laiſſe pas de répandre dans tout ſon Livre, & ſur-tout au Chapitre dixième dans la conférence de Socrate avec Parrhaſe, excellent Peintre ; & avec Cliton, habile Sculpteur, tirée de Xénophon ; pluſieurs réfléxions dont les plus habiles Peintres peuvent profiter.



Cours de Peinture par Principes, composé par M. de Piles. *Paris, Jacques Étienne, 1708, in-12.*

Voici un de ces Livres qui peuvent également plaire à tout le monde. M. de Piles déclare que les Peintres y trouveront des instructions très importantes. Ils y verront tout de suite & dans un ordre très-naturel, les Principes de leur Art expliqués, & mis dans un jour où ils ne les ont peut-être jamais vûs. Les Élèves pourront s'y former le goût, & apprendre par quelle route on arrive à un haut degré de perfection. Les Curieux y trouveront de quoi se confirmer dans leurs jugemens, s'ils en ont formé de justes; & de quoi les rectifier, s'ils se sont écartés de la vérité. Enfin ceux qui aiment la Peinture, sans en avoir une grande connoissance, apprendront à remarquer ce qui en fait la véritable beauté; & tel qui n'a peut-être jamais fait attention à la Peinture, sera étonné de se trouver Connoisseur, après avoir lû le Livre de M. de Piles.

Il n'est pas possible d'en faire un extrait bien éxact, ni d'abréger des règles & des préceptes, qui demandent nécessairement l'étenduë que l'Auteur leur a donnée. Nous en donnerons néanmoins une idée, en parcourant chacune des parties dont il est composé.

La Peinture est l'Art d'imiter les objèts visibles, par le moyen du Dessin & de la Couleur. Le vrai qui en est la base, est aussi ce qui en fait le prix. Or le vrai, que le Peintre se propose de représenter, est de trois sortes : le Simple, l'Idéal, & le Composé. On sçait assez qu'en

Peinture, le Vrai Simple eſt ce qui réſulte d'une imitation fidelle des objèts, tels qu'ils ſe préſentent aux yeux. Le Vrai Idéal réſulte d'un choix de diverſes perfections, qui ne ſe trouvent jamais dans un même objèt; mais que le Peintre raſſemble dans ſon idée, ou d'après ſes propres penſées, ou d'après les choſes qu'il a vûës, & ſur-tout d'après les Antiques. Cette ſeconde eſpèce de Vrai tend à corriger la première, ſans l'altérer trop, & à rectifier ce que les productions ordinaires de la nature ont de défectueux. L'union parfaite de l'un & de l'autre, fait la perfection de l'Art; & le Peintre approche de ſon but, ou s'en éloigne, à meſure qu'il s'éloigne, ou qu'il s'approche de cet heureux mélange, à quoi perſonne n'eſt encore tout-à-fait parvenu.

La compoſition eſt la première partie de la Peinture. Elle comprend l'Invention & la Diſpoſition. L'Invention conſiſte à choiſir le ſujèt qu'on veut traiter. Ce ſujèt eſt, ou ſimplement Hiſtorique, ou Allégorique, ou Myſtique. M. de Piles prend ici le mot d'Hiſtorique dans une acception fort générale, & qui contient tout ce que la nature offre aux yeux du Peintre, & que le Peintre s'attache à imiter, ſans ſe propoſer d'autre deſſein que l'imitation même, & le plaiſir, ou l'inſtruction du Spectateur. Le Tableau Allégorique eſt un aſſemblage d'objèts qui ſervent à faire conçevoir autre choſe, que ce qu'il repréſente. Un ſujèt Myſtique eſt un ſujèt pris de quelque Myſtère de la Religion Chrétienne. Les qualités propres de l'Invention en général, ſont la Fidélité, la Netteté, & le Bon Choix. La Netteté y eſt ſur-tout néceſſaire, & conſiſte à caractériſer tellement chaque choſe, qu'il n'y ait point d'équivoques; & qu'on ne s'y puiſſe

méprendre. Les qualités de l'Allégorie, sont d'être intelligibles, autorisées, & nécessaires. Elle doit être une espèce de langage commun ; &, pour cela, elle doit être fondée sur des Symboles reçûs communément, & usités dans les Monumens Anciens : tels que les Médailles, les Tombeaux, les Arcs de Triomphe ; mais tant que l'Histoire se peut représenter par des objèts simples, il est inutile d'avoir recours à des objèts énigmatiques, & qui après tout ne sont jamais si connus, qu'il ne reste dans le Tableau quelque sorte d'obscurité. A l'égard de l'Invention Mystique, elle doit être pure, sans mêlange de rien qui soit fabuleux & profane, & se conformer toujours aux règles que l'Église a prescrites pour la représention de nos Mystères.

A ce Traité de l'Invention, M. de Piles a joint une explication détaillée & très-éxacte de l'*École d'Athènes*, Tableau de Raphaël peint à fresque dans le Vatican, & dont on voit de belles Copies dans les cabinèts de plusieurs Curieux. C'est une grande Composition allégorique, où bien des gens s'étoient trompés : M. de Pilles en développe tout le Mystère, & ce n'est pas un plaisir médiocre, que d'éxaminer, le Livre à la main, ce Chef-d'œuvre de Raphael.

Dans la Peinture, la Disposition contient six parties. 1. La distribution des objèts en général ; 2. les Grouppes ; 3. le Choix des attitudes ; 4. le Contraste ; 5. le Jèt des drapperies ; 6. le Tout-ensemble. Il faut que le caractère du sujèt frappe d'abord les yeux & l'esprit du Spectateur ; &, pour cela, le Peintre doit sans affectation plaçer dans les endroits les plus apparents de son Tableau, les figures qui en font le sujèt principal.

Pour la manière de traiter les Grouppes, l'Auteur, après quelques préceptes, renvoie à l'imitation des grands Maîtres; tels qu'ont été Raphaël, Jules Romain, & Polydore. Quand au Choix des attitudes, il faut que les figures fassent voir de belles parties, autant que la nature du sujèt peut le souffrir. M. de Piles définit le Contraste, *une opposition des lignes qui forment les objèts, par laquelle ils se font valoir l'un l'autre.* Dans les Grouppes, un Peintre habile ne répétera jamais les attitudes. Il faut rechercher la diversité & l'opposition dans les mouvements. Le Tout-ensemble est une *subordination générale des objèts les uns aux autres, qui les fait concourir tous ensemble à ne faire qu'un.* On doit sur-tout étudier cette partie de la Peinture, » pour fixer agréablement les yeux par des liai» sons de lumières & d'ombres, par l'union des » couleurs, & par des oppositions d'une éten» duë suffisante pour soûtenir les grouppes, & » leur servir de repos. Il faut qu'il y en ait » un qui domine sur les autres, en force & en » couleur; & que d'ailleurs les objèts séparés » s'unissent à leur fonds, pour ne faire qu'une » masse, laquelle serve de repos aux principaux » objèts; « de sorte que le Tableau fasse un Tout harmonieux, comme diverses voix bien d'accord entr'elles, & dans une même mesure, font un concèrt parfait.

Le Dessin, comme partie de la Peinture, est pris pour la circonscription des objèts, pour les mesures & les proportions des formes extérieures. On considère dans le Dessin, la correction, le bon goût, l'élégance, le caractère, la diversité, l'expression & la perspective. Le Vrai-Idéal est la source des belles proportions : l'étude de l'Antique y peut contribuer extrêmement, & c'est surquoi l'on

trouve ici de fort beaux précèptes de M. de Piles & de Rubens. L'Auteur traite aussi de l'Anatomie autant que la connoissance est nécessaire aux Peintres.

Des Draperies.

DANS les Draperies, il faut observer; 1°. l'ordre des plis; 2°. la nature des étoffes; 3°. la variété des couleurs. Il faut « dessiner le nud » devant que de draper; que la draperie ne soit » point adhérente aux parties, mais qu'elle » flotte, pour ainsi dire, à l'entour, & qu'elle » les caresse. Ne point rompre les membres par » des plis ombrés trop fortement. Les plis » grands & en petit nombre, autant que la na- » ture de l'étoffe le peut souffrir; que les plis se » contrastent l'un l'autre, & qu'ils contrastent » les membres; remplir les trop grands vuides » par des plis propres & bien adaptés. Raphaël » est le meilleur modèle pour l'ordre des plis: » l'École de Venise & celle de Flandres, pour » la diverse nature des étoffes; & Paul Véro- » nèse, pour la variété harmonieuse de leurs » couleurs. « La richesse des Draperies & des Ornemens ne convient guères aux Divinités. Les Draperies, qui leur sont propres, doivent être riches, plûtôt par la grandeur & la noblesse des plis, que par la qualité des étoffes.

Du Paysage.

LES Paysagistes ont deux styles, l'Héroïque & le Champêtre. Le Paysagiste Héroïque est une composition d'objèts, qui, dans leur genre, tirent de l'Art & de la Nature tout ce que l'un & l'autre peuvent produire de grand & d'extraor-

dinaire. Le Payſage Champêtre eſt une repréſentation des pays qui paroiſſent bien moins cultivés, qu'abandonnés à la bizarrerie de la ſeule nature. Un Peintre habile doit embellir le Payſage Champêtre, en prenant ſoin d'y faire remarquer quelqu'effèt de la nature piquant & extraordinaire, mais vrai-ſemblable. C'eſt ce qu'a toujours pratiqué le Titien. M. de Piles traite en détail, & avec une grande intelligence, les choſes qui ſont particulières aux Payſages : ſçavoir, les Sites, les accidents, le ciel & les nuages, les loingtains & les montagnes; le gazon, les rochers, les terreins, les terraſſes, les fabriques, les eaux, le devant du tableau, les plantes, les figures & les arbres : nous ne ſçaurions nous engager dans une diſcuſſion de tous ces articles, il ſuffira de les avoir indiqués. Le Titien, les Carraches, Fouquier, Paul Bril, Breugle & Bourdon; mais ſur-tout les premiers, ſont d'excellens modèles pour les Peintres qui s'appliquent aux Payſages.

Tout ce que M. de Piles dit touchant la manière de faire des Portraits, doit être très-précieux pour les Peintres qui s'adonnent à cette ſorte de Peinture. Il y marque une parfaite connoiſſance de l'Art, & une grande dextérité à le pratiquer. Sur la queſtion que l'on propoſe, ſi l'on doit habiller les Portraits ſuivant la mode, & par-là conſerver à la poſtérité la connoiſſance des modes qui changent ſi ſouvent; ou ſi l'on doit leur donner des habits de goût, & dans leſquels on ne cherche que la richeſſe & l'agrément : voici le parti qu'il prend. Après être convenu » que la difficulté de tirer des habits à » la mode quelque choſe d'avantageux pour la » Peinture, eſt bien plus grande; que d'habil- » ler agréablement des Portraits, quand on a la

» liberté d'y employer ce que l'on juge à propos :
» je croirois, dit-il, qu'on pourroit mettre en
» usage, tantôt les habits à la mode pour les
» Portraits de famille, & tantôt des habits de
» quelque vertu, de quelqu'attribut, ou de quel-
» que Divinité Payenne.

Du Coloris.

Il y a de la différence entre Couleur & Coloris, quoique plusieurs personnes n'y en mettent point, & confondent ces deux termes. La Couleur est ce qui rend visibles les objèts ; & le *Coloris* est une des parties essentielles de la Peinture, par laquelle le Peintre sçait imiter les couleurs de tous les objèts naturels, & distribuer aux objèts artificiels la Couleur qui leur est la plus avantageuse pour faire leur effèt; c'est-à-dire, pour tromper les yeux. Il y a deux sortes de Couleurs; la Couleur simple & la Couleur Locale. La Couleur simple est celle qui, toute seule, ne représente aucun objèt : telle est le blanc pur, le noir pur, *&c.* La Couleur locale est celle qui, par rapport au lieu qu'elle occupe, & par le secours de quelqu'autre couleur, représente un objèt en particulier, comme une carnation, un linge, *&c.* Le *Coloris* n'a été que très-peu, ou n'a point-du-tout été connu d'un grand nombre des plus habiles Peintres des deux derniers siècles; &, depuis trois cents ans que la Peinture est ressuscitée, à peine peut-on compter six Peintres, qui ayent bien colorié. C'est cependant, selon M. de Piles, une partie essentielle à la Peinture. » Je blâmerai également un Peintre, » dit-il, pour avoir négligé le *Coloris* ; comme » pour n'avoir pas disposé ses figures, aussi » avantageusement qu'il le pouvoit faire, ou

» pour les avoir mal dessinées. « Le Dessin peut fournir la Correction dans les proportions; l'Élégance dans les contours; & la Délicatesse dans les expressions : mais suppôsant ces qualités dans le plus haut degré, qu'il est possible de les imaginer; ce ne sont point elles qui font le Peintre ce qu'il est, elles le commençent; en attendant leur perfection du *Coloris*, par rapport au Tout qu'elles doivent composer ensemble. Le Peintre est l'Imitateur de la nature; la nature n'est imitable que parce qu'elle est visible; & elle n'est visible, que parce qu'elle est colorée. Ainsi, selon M. de Piles, le Peintre n'est constitué Peintre que par le *Coloris*, qui fait le caractère propre de son espèce, qui le distingue & le mèt au-dessus de tous ceux qui n'ont pour objèt que le Dessin; de la même manière que l'homme n'est constitué homme, que par la raison; qui fait le caractère distinctif de son espèce, & qui le mèt au-dessus de tous les autres animaux. Par le Dessin, le Peintre ébauche un sujèt; il finit par le *Coloris* : & le Dessin devient ensuite pour lui, ce que le ceintre des bois devient pour l'Architècte, quand il a achevé la voûte qu'il avoit construite dessus. Voilà en abrégé une partie des choses que rapporte M. de Piles, pour conserver au *Coloris* le rang qu'il lui donne dans la Peinture.

Le Clair-obscur, d'où la Peinture tire de si grands avantages, & qui fait une partie essentielle du Coloris, est l'Art de distribuer avantageusement les lumières & les ombres, tant sur les objèts particuliers, que sur le général du Tableau. Par le mot *Clair*, il faut entendre non-seulement ce qui est exposé sous une lumiére dirècte, mais aussi toutes les couleurs qui, de leur nature, sont lumineuses. Par le mot d'*ob-*

ſcur, il faut entendre non-ſeulement toutes les ombres, mais encore toutes les couleurs qui ſont naturellement brunes. Clair-obſcur s'entend plus particulièrement des grandes lumères & des grandes ombres ramaſſées avec une induſtrie qui en cache l'artifice. Dans la Peintre, on parvient à la perfection de cette partie, dont M. de Piles expoſe tout le mérite, lorſqu'on s'étudie à ſuivre une ingénieuſe diſtribution d'objèts, de couleurs & d'accidents. Il n'y a que le Clair-obſcur qui puiſſe procurer à la vûë la jouiſſance paiſible de ſon objèt ; car il empêche la multiplicité des angles & la diſſipation des yeux, par le moyen des grouppes de lumières & d'ombres : au lieu que, ſi les objèts étoient diſperſés, l'œil ne ſçauroit auquel s'arrêter ; non plus que l'oreille ne ſçauroit auquel entendre, ſi pluſieurs perſonnes parloient tout à la fois.

Le Traité de M. de Piles, ſur *l'ordre qu'il faut tenir dans l'Étude de la Peinture*, peut conduire très-ſûrement un jeune elève juſqu'à la perfection de ſon art. Dans toute Étude, le principal eſt d'être bien conduit ; & ſur ce pied-là, les Peintres doivent à M. de Piles une grande reconnoiſſance, pour avoir bien voulu leur marquer fidellement une route, qu'il connoît ſi parfaitement.

Ce Traité eſt ſuivi d'une *diſſertation où l'on examine ſi la Poëſie eſt préférable à la Peinture.* Ce n'eſt point la Poëſie que M. de Piles entreprend d'attaquer, c'eſt la Peinture qu'il veut défendre. Il la fait marcher de pair avec la Poéſie, qu'on a toûjours regardée comme ſœur de la Peinture. Il balance les avantages de l'une & de l'autre, & il tâche de conſerver à la Peinture un rang qu'on ne veut lui conteſter, qu'à cauſe qu'on n'en a pas l'idée qu'on en devroit

avoir. Certainement l'effet que produit la lecture du Livre de M. Piles, est de faire conçevoir la grandeur, la noblesse, & la difficulté de cet Art. Nous ne dirons rien de plus sur cette dissertation ; elle demanderoit un extrait à part.

Le Livre est terminé par *la Balançe des Peintres*. L'Auteur a donné ce titre à un petit traité, ou plûtôt à une Table disposée de sorte, qu'on peut tout-d'un-coup trouver à quel degré un Peintre a porté l'excellence de son Art dans chaque partie de la Peinture : de même que si l'on pouvoit mettre dans un des plats d'une balançe les ouvrages du Peintre, & mettre dans l'autre successivement les parties essentielles de l'Art, Le poids est divisé en vingt degrés. Le vingtième est la souveraine perfection dont nous n'avons point l'idée. Le dixneuvième est le plus haut point de perfection que nous connoissions, & où personne n'est encore arrivé. Le dix-huitième est pour ceux qui à notre jugement ont le plus approché de la perfection, comme les plus bas chiffres sont pour ceux qui en paroissent les plus éloignés. Cela supposé, l'Auteur a dressé une Table; où l'on voit d'abord les noms des Peintres, & ensuite quatre divisions. Chaque division à un titre. Voici les quatre.

c'étoit le Portrait (P. 10.) toutes ces choses, & d'autres singularités que M. de Piles trouve le secrèt d'enchâsser adroitement dans ce Cours de Peinture, sont ménagés avec tant d'Art, qu'en attachant le Lecteur par le plaisir d'un récit curieux, de ses récits mêmes il tire des preuves pour établir le fonds de la doctrine.

Traité de la Peinture en Miniature, pour apprendre aisément à peindre sans Maître. Ouvrage corrigé & augmenté sur le Plan de l'Ancien, de diverses Instructions préliminaires sur la Peinture en général, & des Précèptes sur le Dessin, pour en faciliter l'Étude & la Pratique. Auquel on a ajoûté un petit Traité de la Peinture au Pastel, avec la Méthode de composer les Pastels : la Manière de laver proprement toutes sortes de Plans; le Secrèt de faire les plus belles Couleurs : l'Or bruni, l'Or en coquille, & le Vernis de la Chine. Avec une Explication par ordre alphabétique de tous les termes propres au Dessin, & à la Peinture. *A la Haye. Louis Henry Van Dole, Marchand Libraire dans le Pooten, 1708, in-12.*

Ce Traité de Miniature avoit déja paru il y a quelques années, mais sous une forme différente : puisqu'il n'étoit alors composé que de ce qui remplit à présent les sept chapitres

qu'on trouve à la ſuite du ſecond. Les additions qu'on a faites dans cette Édition, & qui ſont uniquement de l'Éditeur, ſe réduiſent à cinq chefs.

On a cru devoir donner d'abord une juſte idée, non ſeulement des différentes manières de pratiquer la peinture, mais encore de l'étenduë des connoiſſances qu'un Habile Peintre doit avoir; & c'eſt ce qui fait le ſujèt du premier chapitre de cet ouvrage. C'eſt-à-dire, qu'on y parle de l'Origine & du progrès de la Peinture, dont on donne la définition; on y explique les ſix manières ordinaires de la pratiquer, qui ſont l'Huile, la Fraiſque, la Détrempe, la Miniature, l'Émail, & le Paſtel; après quoi la conſidérant, par rapport aux quatre parties principales dans leſquelles on a coûtume de la diviſer, & qui ſont l'Invention, la Diſpoſition, le Coloris & le Deſſin, on traite de ce que comprend chacune de ces parties, lorſqu'elles renferment tout ce qui eſt néceſſaire tant pour la théorie que pour la pratique de cet Art.

En ſecond lieu, comme le Deſſin eſt le fondement de quelque ſorte de Peinture que ce puiſſe être, on en donne ici quelques précèptes; leſquels pourront ſervir de guides, à ceux qui voudront s'y appliquer; & c'eſt ſur quoi roule le ſecond chapitre.

De plus, la Peinture au Paſtel ayant ſes partiſans, auſſi bien que la Miniature, & perſonne juſqu'ici n'ayant rien publié ſur cette matière, ſi l'on n'en excepte M. *Félibien*, dans le Livre duquel on trouve là-deſſus un petit article, l'Éditeur a cru, qu'il ne ſeroit pas inutile d'enſeigner ici par un petit traité particulier, la méthode de faire tous les Paſtels ou

crayons nécessaires, pour cette sorte de Peinture; & d'y joindre quelques observations curieuses pour les couleurs primitives, & sur la génération des couleurs composées.

En quatriéme lieu, comme l'Art de *Laver* les Plans, & de distinguer les divers terrains qui se rencontrent autour d'une Plaçe, est aussi du ressort des couleurs; on en dit ici quelque chose, en faveur des jeunes gens qui s'appliquent aux Fortifications.

Enfin ce qui termine ces additions est une explication, par ordre Alphabétique, de tous les termes propres au Dessin & à la Peinture, parmi lesquels on en trouvera plusieurs, (dit l'Auteur), ou qui ne sont point dans le Dictionnaire de M. *Félibien*, ou dont la Définition pourra paroître plus claire que celle qu'en a donnée ce sçavant homme.

A l'égard des Secrèts pour composer à peu de frais les Couleurs les plus fines, telles que le Carmin, l'Outremèr, les Laques, *&c.* & pour faire l'Or bruni, l'Or & l'Argent en coquille, & le Vernis de la Chine de toutes Couleurs : ils paroissent ici tels qu'ils étoient dans la première Édition de cet Ouvrage.



DESCRIPTION du Grand Ouvrage, que M. Jouvenèt, Ancien Directeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, a peint dans la Chapelle de Versailles; avec quelques Réflexions sur les Règles de l'Art à cette occasion.

CE Grand Ouvrage qui occupe la plus grande partie de la Voûte, est au-dessus de la Tribune du Roi, faisant face à l'Autel : le Sujèt est de la Descente du Saint-Esprit. Pour représenter ce Mystère avec dignité, M. Jouvenèt s'est servi de tout ce que son Art a de plus ingénieux, sans s'écarter de la vérité qui y doit être gardée inviolablement.

L'Ouvrage contient deux principales Parties, qui sont réunies par le même esprit, & éclairées par une seule lumière.

Dans la première, qui remplit la large étenduë de la Voûte, il a placé au lieu le plus élevé, le Saint-Esprit, sous la figure d'une *Colombe*, suivant l'usage ordinaire, & en a fait son point lumineux, pour éclairer tous les autres objèts du Tableau. Divers Grouppes d'Anges qu'on suppose accompagner la Divinité, marquent par la différence de leur attitude & de leurs expressions; l'Adoration, le Respect, & l'Humilité; disposition par laquelle ils rendent témoignage de l'abondance des grâces que Dieu répand sur ses Créatures en cette occasion. Le choix des Drapperies & la variété de leurs couleurs, qui participent de la clarté qui sort du Saint-Esprit, font sentir l'armonie qui est entr'eux, aussi bien que leurs actions.

Quoique la Peinture ait ses licences, comme la Poésie, on n'a donné aucunes fonctions particulières aux Anges; & on n'a choisi que celles qui pouvoient contribuer à découvrir la grandeur du Mystère : c'est pourquoi le Peintre, plus sage qu'on ne l'est d'ordinaire dans ces sortes de Gloire, a évité de faire parler les Anges les uns aux autres; ou de leur donner des attitudes forçées, pour faire valoir l'artifice d'un Dessin contrasté. Il s'est contenté des expressions dont on vient de parler, qu'il a jointes aux idées les plus parfaites de la beauté, propres à nous représenter ces excellentes créatures qui doivent faire l'ornement du Ciel.

Il a sçu donner un mouvement & une agitation aux nuées, qui expriment ce murmure subit & ce vent qui accompagna la Descente du Saint-Esprit. C'est un des plus grands artifices de la Peinture, de faire sentir l'agitation dans des objèts qui demeurent fixés à nos yeux. On a recours, pour y réussir, à la variété du trait, à l'ordre, & à la grandeur des masses, à la diversité de la couleur, & aux oppositions ingénieuses de lumières & d'ombres, qui, remuant nos yeux, produisent cette admirable illusion par leurs accords; & font sentir à notre imagination, le même mouvement, que le transport réel des objès, qui n'ont que des momens successifs : ce qui se peut aussi pratiquer pour les nuées, quoique leurs contours soient indécis.

La lumière, qui descend de cette route par une sçavante & naturelle dégradation avec des langues de feu, & qui découvre la vaste étenduë qu'il y a entre le point lumineux, & les objèts qui en sont éclairés en l'autre extrèmité, fait un riche spectacle, qui cause de l'ad-

miration, inſpire de la crainte, de l'amour & du reſpect, & relève le courage. C'eſt ce que l'on a repréſenté par les figures, qui ſont au bas du Tableau, & qui en font la ſeconde Partie.

Un morçeau d'Architecture paroît dans le milieu, qui marque l'intérieur du Cénacle, où les Apôtres étoient aſſemblés. La Sainte Vierge eſt debout, au centre de la Scène. Son Attitude eſt noble & grande; & elle exprime ce tranquille tranſport de joie, que donnoit l'Amour Divin à un cœur qui étoit déja le Temple du Saint-Eſprit. D'autres femmes ſont proches d'elle, dont une habillée à l'Egyptienne, eſt baiſſée en ſa préſence, ce qui donne une double expreſſion à cette figure, qui par les lumières du Saint-Eſprit reconnoît celle qui en avoit été remplie, à laquelle elle rend ſes premiers hommages.

Saint Pierre eſt aſſis au côté droit de la Vierge ſur une marche; il étend une jambe qui, par le moyen de l'Optique & de la Perſpective, eſt tellement ſaillante hors du tableau, qu'on ne peut s'empêcher d'en être ſurpris. Mais le Peintre ne s'eſt pas contenté de faire une figure qui pouvoit plaire par elle-même aux ſçavans, il a voulu qu'elle contribuât à faire valoir ſon ſujèt: c'eſt pourquoi il a aſſis cette figure qui paroît cependant s'élever juſques au Ciel par l'ardeur de ſes vœux, après avoir reçu l'accompliſſement d'une promeſſe que ce Saint attendoit avec confiance. C'eſt ce que témoigne ſa tête levée, ſes mains jointes, & la vivacité de ſes regards.

On découvre un autre coup de Maître dans la figure de Saint Jean. Cet Apôtre, chéri du fils de Dieu, fait éclater ſon zèle, en partant dans le même inſtant pour aller annoncer les merveilles dont il eſt rempli; & pour convaincre davan-

tage le Spectateur, qu'il se sépare de l'assemblée, cette figure paroît sortir du Tableau même : ce qui lui donne une vivacité d'autant plus grande, que ces mouvemens contrastent avec la Troupe céleste, tranquille dans la gloire du Seigneur.

Rien n'étoit plus capable de faire valoir la vivacité de Saint Jean, que le ravissement d'une jeune Femme qui est à sa droite, un genou à terre, ses mains étendues, & dans un transport de joie & de surprise : sa beauté, sa noblesse, la magnificence de ses habits, rendent les mouvemens de son cœur d'autant plus sensibles, qu'ils sont plus capables de toucher, quand ils sont joints aux graces naturelles, & dans une personne de condition. Cette figure contribue encore à la richesse de l'Ouvrage, par son opposition à la simplicité des Apôtres; & donnant beaucoup à l'Art, elle n'altère point la vérité de l'Histoire : car ces personnages ne sont point épisodiques, mais véritablement du sujet; puisque nous lisons, au premier Chapitre des Actes des Apôtres, V. 14, qu'étant entrés dans le Cénacle où demeuroient les Apôtres, ils persévéroient dans un même esprit en prières avec des Femmes, Marie, mère de Jesus, & ses frères.

L'Auteur de cet Ouvrage, voulant donner des marques de la grande expérience qu'il a acquise dans son Art, & sur-tout dans le Dessin, a mis entre l'angle de la Voûte & la figure précédente, celle d'un Disciple qui produit un effet admirable : l'Attitude de cette figure est opposée entièrement à celle qu'elle accompagne, c'est un raccourci hardi, qui, quoiqu'il n'occupe pas plus de deux pieds & demi, paroît néanmoins, par le moyen de la perspective, en avoir sept; ce qui

ſert également à inſtruire les jeunes Peintres des reſſorts & de la perfection de l'Art où ils aſpirent, & à cauſer de l'admiration aux Sçavans, & aux moins Habiles.

La variété règne par tout : une femme à genoux les bras & les yeux élevés proche de ce Diſciple, implore le ſecours de la grace, qui ſe répand avec effuſion, & un autre Diſciple aſſis auprès d'elle, la reſſent avec plénitude : enfin une figure à demi-nuë, & d'un goût pittoreſque, ſert encore ici à la variété.

De l'autre côté de l'Ouvrage & à main gauche de la Vierge, eſt un Diſciple à genoux, ayant un bras étendu, dans une attitude d'admiration.

Un Vieillard vénérable, qui nous repréſente Saint André, frère aîné de Saint Pierre, marque derrière cette figure, par ſes bras & ſa tête élevés, un raviſſement admirable mêlé de tendreſſe; & un jeune Garçon proche de lui les mains jointes, lève les yeux au Ciel, comme vers la ſource du bonheur qu'il reçoit. On peut remarquer par ces deux Figures, que le contraſte qui ſe trouve par-tout, eſt pris, tantôt de la diverſité de l'attitude, tantôt de celle des âges; quelquefois du Sèxe ou de l'Ornement des Draperies, de la lumiere & de l'ombre, de la diverſité du Deſſin ou de l'expreſſion, comme on le voit en ces deux figures, où le Vieillard, plus tranquille que le jeune Homme témoigne, dans ſon âge avancé, plus d'expérience & d'habitude dans les effets même de la grâce.

Proche & au bas, eſt un homme aſſis ſur une marche, & une grande femme de bout richement habillée, qui, pour parer l'éclat de la lumière dont elle eſt éblouïe, a une main élevée ſur ſes yeux; ce qui n'empêche pas qu'on ne

découvre dans elle un certain air de modeſtie, & les marques d'une ſage méditation. Ces deux figures ont dans leurs vêtemens quelque choſe du Levantin.

Mais, comme on peut s'imaginer, que la ſurpriſe de l'éclat ſubit & bruyant du vent, qui accompagna la Deſcente du Saint-Eſprit, jettèrent la terreur & l'épouvante dans le cœur des plus foibles, on a repréſenté une figure chancélante, ſoutenuë par la charité d'un jeune garçon, qui fait un contraſte d'expreſſion, d'attitude & d'effèts de la grâce, & rappelle en même tems l'idée de l'agitation des nuées dans le Ciel, qui eſt renduë ſenſible par ſa diſpoſition & ſes effèts ſur une partie de ceux qu'elle effraya.

Pour marquer les Principaux effèts de la grâce dans les divers caractères des hommes, on a placé ſur le côté de la Voûte proche l'angle, un homme aſſis, panché en arrière, les yeux élevés au Ciel, & comme livré tout entier à l'ardeur de ſes deſirs & de ſon admiration. Une grande fille eſt à côté de lui revêtuë d'une draperie blanche, qui exprime ce que l'amour divin produit en un cœur innocent. Proche d'elle eſt un Apôtre debout, qui exprime l'adoration; &, comme elle ne peut être que l'effèt de l'intelligence du Myſtère, elle réunit deux actions en une ſeule.

C'eſt ce qui a donné lieu à poſer une autre Figure qui eſt proche, & plus bas que cette dernière: elle eſt aſſiſe, & recueille en elle-même, comme ſi elle méditoit ſur les évènemens prodigieux des nouvelles faveurs que Dieu répand ſur les hommes.

Enfin, pour ne rien négliger de la vérité de l'Hiſtoire, qui nous marque qu'un grand nombre de Diſciples étoit aſſemblé dans le même

lieu, on apperçoit derrière ces Figures principales, un nombre indéfini d'autres Figures à demi-corps qui sont liées par l'armonie qui se trouve dans l'Ouvragè, & animées du même esprit.

Si le premier coup d'œil de ce Tableau saisit d'admiration le Spectateur, on peut dire qu'il l'instruit également, soit qu'il y cherche les règles de l'Art, soit qu'il y veuille développer le Mystère qu'on y représente, ou qu'il souhaite se ressouvenir de l'Histoire. Il offre un grand & riche spectacle, par lequel les yeux sont si agréablement trompés, qu'il passe tout entier à l'imagination.

Tout y est en mouvement par la variété des attitudes, des expressions vraies & précises des couleurs, par la distribution de la lumiere, & par l'heureux choix des principaux effets qui furent produits par la Descente du Saint-Esprit, parmi ce petit nombre d'Elûs qui ont été destinés à servir d'Éxemple à tous ceux qu'ils devoient faire entrer dans la participation des grâces qu'ils avoient reçuës.

La Sainte Vierge debout comblée de gloire, & d'une beauté digne de la Reine des Anges, nous découvre aussi bien que les Cieux ouverts, quelle doit être la fin de nos travaux; mais nous ne devons pas douter qu'il n'en faille soutenir de très-grands. Déja Saint-Jean part pour remplir sa mission. La Charité y soutient la foiblesse de ceux qui tombent. Toutes les conditions sont appellées & comblées des mêmes faveurs. On y voit le détachement des richesses, par le ravissement du cœur qui s'éleve vers le Ciel; & l'élévation de l'ignorance, jusqu'à l'intelligence des plus grands mystères.

Les uns sont dans l'adoration, pendant que d'autres recueillis en eux-mêmes, se livrent à la

méditation. Le Respect, la Tendresse, la Surprise & la Foi, règnent dans tous les sujèts qui forment cette Église naissante, & découvrent les divers chemins par lesquels nous pouvons être rétablis dans l'espérance du Ciel, que la désobéissance de nos Pères nous avoit fait perdre.

Un Ouvrage, qui renferme un si grand nombre de parties essentielles de l'Art, je veux dire la Correction du Dessin, l'Expression vraie & précise par rapport au sujèt, la Variété des attitudes proportionnée aux personnes que l'on y représente, l'Harmonie des couleurs & la distribution des lumières, l'Unité des grouppes liés par le même esprit, & le feu qui y est répandu, où il n'y a rien à deviner : car jusqu'au lieu même de la sçène, on a pris soin de faire voir les entrées & les sorties, afin de ne laisser aucun doute au Spectateur, sur le chemin que l'on a fait faire aux personnages, pour paroître à nos yeux. Cet Ouvrage, dis-je, nous fait espérer qu'il contribuera avec ceux des autres Maîtres qui ont travaillé à décorer un lieu si auguste, à faire passer aux siècles à venir la gloire que la célèbre Académie de Peinture s'est acquise au-dessus de toutes les autres de l'Europe, & peut-être de tout le monde, dans ce genre.

On trouve ici une occasion favorable de répondre à une objection importante que l'on m'a faite, contre le parallele de la Peinture & de la Poésie. On soutient que celle-ci exprime par la parole des maximes générales qu'on ne peut faire entrer par la figure, c'est-à-dire, par le Dessin, & la Couleur qui ne représente que les individus.

Mais j'ose soutenir avec une autorité incontestable, que l'allégorie peut atteindre à ce de-

gré de perfection de la Poésie, & qu'elle devient un langage général & universel dans le sens qu'elle contient, pourvû cependant qu'elle soit claire ; & que les corps que l'on choisit, soient reçûs de tout le monde, comme la Langue d'un Pays. Le sens de l'allégorie sera plus ou moins étendu, à proportion qu'il sera plus ou moins composé de diverses figures : car les figures sont les mots, ou l'alphabèt de ce Discours. On n'en sçauroit citer un plus clair, que le sujèt de ce Tableau.

Jesus-Christ, prêt à quitter ses Apôtres, les console de sa mort par la promesse du Saint-Esprit : il les assure qu'il leur enseignera toutes choses, & qu'il les fera ressouvenir de celles qu'il leur aura dites. Le tems de la Pentecôte étant accompli, Dieu remplit l'attente de ses Élûs, qui étoient rassemblés dans le même lieu. De quelle manière en sont-ils convaincus ? Ils entendent tout-d'un-coup un grand bruit, comme d'un vent violent & impétueux qui venoit du Ciel. Ce bruit remplit toute la maison où ils étoient : le Ciel même s'ouvre, & il en descend des Langues de feu, qui se partagent, en s'arrêtant sur chacun d'eux.

Ce ne sont plus des paroles, qui les assurent de l'accomplissement de la promesse qui leur avoit été faite, mais des signes sensibles qui peuvent être représentés par la Peinture. Le Ciel fermé depuis tant de siècles, s'ouvre par un murmure éclatant, & ils y découvrent le chemin qui leur est ouvert. Ils jugent que le bruit, qui sert d'une sourçe commune à l'univers, s'y fera entendre : il en sort une lumière éclatante & extraordinaire, & ils comprennent, & sentent qu'ils seront éclairés : cette lumière est un feu propre à les échauffer, & à relever leur courage ;

il prend la forme de Langues, & il ne doute point que le Myniſtère de la parole ne leur ſoit confié. L'effèt juſtifie leurs eſpérances : ils ſe répandent dans tout le monde, & s'y font entendre d'une manière divine. Leur Charité conſole les affligés, gagne les cœurs; leur Intrepidité étonne les Tyrans, & convainct les Idolâtres : on cède à leur zèle. De pauvres Pêcheurs triomphent de la Puiſſance des Céſars, de la ſubtilité des Philoſophes, ils humilient l'orgueil des Grands, ils arrachent les Voluptueux du milieu des délices.

Voici les Symboles que le Peintre a repréſentés dans ſon Tableau : les Anges rendent témoignage de ce Myſtère dans le Ciel; & les hommes, repréſentés ſur la terre à la vûë de ce ſpectacle allégorique, montrent dans chaque individu, les ſemences des grands avantages que devoit produire cette Miſſion du Saint-Eſprit, juſqu'à la conſommation des ſiècles.

TRAITÉ DE LA PEINTURE, par Léonard de Vinci; revû & corrigé : nouvelle Édition, augmentée de la Vie de l'Auteur. *A Paris, chez Pierre-François Giffart, 1724, vol. in-12.*

CETTE nouvelle Édition françoiſe du Traité de la Peinture, compoſé en Italien par Léonard de Vinci, eſt, à proprement parler, une réimpreſſion de la Verſion Françoiſe, que M. de Chambrai donna de ce Traité en 1651. Il faut avouer cependant qu'on y a changé beaucoup de choſes; car elle avoit beſoin de pluſieurs corrections pour le langage : d'ailleurs, ſoit

méprise de la part de M. de Chambrai, soit inadvertance de la part de l'Imprimeur, cette ancienne Version renferme plusieurs choses qui ne sont pas conformes à l'Original Italien, & qui contrarient même quelquefois la pensée & le Dessein de Léonard de Vinci.

Ce Traité fut imprimé en 1651, pour la première fois; & il en parut deux Éditions dans le même tems : l'une Italienne, à laquelle M. Dufresne joignit la Vie de Léonard, composée en Italien par le même M. Dufresne; & l'autre François, qui est la Traduction de M. de Chambrai.

La Vie de Léonard, que M. Dufresne joignit à l'Édition Italienne, est celle que l'on donne ici en François : on y a seulement ajoûté ce qui se trouve sur Léonard, dans Vasari, dans M. Félibien, & dans les autres Auteurs, qui ont écrit sur la Vie & sur les Ouvrages des Peintres. On avertit dans la Préface, qu'on a tiré beaucoup de choses d'un Manuscrit, qui contient des Mémoires en Italien, pour servir à l'Histoire de Léonard de Vinci; c'est l'Ouvrage du Père Mazzenta, Barnabite Milanois, qui a eu entre les mains les papiers de Léonard, où étoient les Traités que ce Peintre a composés, & les Dessins qu'il a faits.

Léonard de Vinci, comme le remarque le nouvel Éditeur, a toujours été regardé comme le plus sçavant dans toutes les parties de la Peinture. Le Célèbre Poussin avouë, qu'il s'est formé en étudiant les Ouvrages de ce Peintre.

L'Édition que voici, contient plusieurs figures : ces figures sont gravées d'après les Dessins originaux de Poussin, qui sont à la fin du Manuscrit dont nous venons de parler; mais on ne les trouve ici, du moins pour la plus grande

partie, qu'en simples traits. L'Éditeur dit, qu'étant gravés de la sorte, on en voit mieux le contour; que des Dessins finis auroient rendu le livre plus cher, & n'auroient été d'aucun secours; qu'ils ne sont nécessaires, que lorsqu'il faut prêter du relièf aux figures, ou qu'on veut exprimer par la Gravure, la diminution des teintes, la nature des corps qu'on représente, & la qualité des étoffes qui forment les draperies; qu'aussi il a eu soin d'en donner dans ces occasions. Les deux Éditions de 1651 sont *in-folio*; » celle-ci est d'un volume plus commode : les » Peintres & les Curieux peuvent toujours l'avoir » sur eux, les uns pour étudier en toute occa- » sion les Règles de leur Art, & les autres pour » se former un goût sûr, qui les rendent capables » de juger sainement des beautés & des défauts » des Ouvrages qu'ils verront. «

Le Traité contient trois cents soixante-cinq Chapitres. L'Auteur parle d'abord de la première Étude que doit faire un jeune Peintre; puis il enseigne de quelle manière se doit apprendre le Dessin, comment il faut esquisser les Compositions d'Histoires & les figures. Il passe de-là à plusieurs précèptes très-importans aux jeunes Peintres : il avertit qu'il faut s'accoutumer à travailler avec patience, & à bien finir ce que l'on fait, avant que de prendre une manière prompte & hardie : précepte qui s'étend bien loin, & qui a fait dire avec raison à un ancien Orateur, que quand on veut se mettre à travailler si promptement, on acquiert de la facilité, & non de l'habileté; & que la confiance qu'on a ensuite en ses prétenduës forces, est témérité, plutôt que confiance : *facilitas magis quàm facultas, ne fiducia, sed temeritas paratur.* Plin. Sec. Epist. 125.

Léonard de Vinci entre ensuite dans ce qui regarde le fond de la Peinture. Ses enseignemens sont courts & précis. Sans rien ôter d'essentiel, il sçait retrancher tout le superflus : il parle comme il peint. La Vie, qui est à l'entrée du Livre, est écrite d'une manière à se faire lire, & elle renferme plusieurs traits curieux.

Léonard de Vinci naquit au Château de Vinci, situé dans le Val d'Arno, assez près & au-dessous de Florence : l'Historien ne dit point en quelle année. Son Père, Pierre de Vinci, qui étoit peu accommodé des biens de la fortune, l'ayant vû souvent dessiner, lorsqu'il n'étoit encore qu'enfant, résolut d'aider l'inclination de son fils pour la Peinture. Il le mena à Florence, & le mit sous la conduite d'André Vérocchio, qui avoit quelque réputation parmi les Peintres de Florence. André promit d'élever avec soin, son nouveau Disciple ; & il y fut engagé, autant à cause des belles dispositions qu'il remarqua dans le jeune Léonard, que par l'amitié qu'il avoit pour le Père. En effet, Léonard faisoit déja paroître beaucoup de vivacité, & une politesse fort au-dessus de son âge & de sa naissance. Il trouva chez son Maître de quoi contenter la forte inclination qu'il avoit pour tous les Arts qui dépendent du Dessin ; car André ne s'appliquoit pas seulement à la Peinture, il étoit aussi Sculpteur, Architecte, Graveur & Orfevre. Léonard profita si bien des Leçons de Vérocchio, & fit de si grands progrès sous sa conduite, qu'il se surpassa bien-tôt. Cela parut pour la première fois, dans un Tableau du Baptême de Notre-Seigneur, qu'André avoit entrepris, pour les Religieux de Valombreuse, qui sont hors de la Ville de Florence. Il voulut que son Élève l'aidât à le faire, & lui donna à Peindre la figure

d'un Ange tenant des draperies; mais il s'en repentit bien-tôt; car la figure que Léonard avoit peinte, effaçoit toutes les autres du Tableau. André en eut tant de chagrin, que quittant dès-lors, la Palette & les couleurs, il ne se mêla plus de Peinture.

Léonard crut alors n'avoir plus besoin de Maître. Il sortit de chez André, & se mit à travailler seul. Il fit quantité de Tableaux, qu'on voit à Florence. Il fit aussi, par ordre du Roi de Portugal, un Carton pour les Tapisseries, dans lequel il avoit représenté Adam & Ève. Le Paysage étoit d'une grande beauté, & les moindres parties étoient finies avec beaucoup de soin. Son Père lui demanda dans le même tems un Tableau, pour un de ses amis du Bourg de Vinci. Léonard résolut de faire quelque chose d'extraordinaire; &, pour cela, il représenta les animaux dont on a le plus d'horreur. Il les agrouppa si bien, & les mit dans des attitudes si bizarres, qu'on ne pouvoit regarder le Tableau sans effroi. Son Père, qui comprit qu'une si belle pièce n'étoit pas un présent à faire à un homme de la campagne, vendit ce Tableau à des Marchands, & ces Marchands le vendirent trois cents florins au Duc de Milan. Léonard fit ensuite deux Tableaux qui sont fort estimés. Dans le premier, il a représenté une Vierge : ce Tableau est d'un grand goût. On y voit un vâse plein d'eau, dans lequel sont des Fleurs. Le Peintre y a répandu, par des reflèts, une foible couleur rouge, que la lumière, en tombant sur les fleurs, porte sur l'eau. Clément VII a eu ce Tableau. Le second est un Dessin, qu'il fit pour Antoine Segui, son ami. Il y a peint Neptune sur un char, traîné par des chevaux marins, entouré de Tritons & de Divi-

nités de la Mèr. Le Ciel paroît rempli de nuages, que les vents poussent de tous côtés. Les flots semblent agités, & la mèr en furie. Ce Dessin est tout-à-fait dans le goût & le caractère de Léonard ; car il avoit l'esprit vaste & l'imagination vive ; & quoiqu'il sçût bien que la justesse des proportions est la source de la véritable beauté, il aimoit à la folie les choses extraordinaires & bizarres : de sorte que, s'il rencontroit par hazard, quelqu'un qui eût quelque chose de ridicule ou d'affreux dans son air, & dans ses manières, il le suivoit jusqu'à ce qu'il eût l'imagination bien remplie de l'objèt qu'il considéroit. Alors il se retiroit chez lui, & en faisoit une esquisse.

Paul Lomazzo, dans son Traité de la Peinture, dit qu'Orelo Lovino avoit un Livre de Dessin de la main de Léonard, qui étoit tout de ce goût là. Ce caractère se remarque dans un Tableau de Léonard, qui est chez le Roi. Il y a peint deux Cavaliers qui combattent, & dont l'un veut arracher un Drapeau à l'autre. La colère & la rage sont si bien peintes sur le visage des deux Combattans, l'air paroît si agité, les draperies sont jettées d'une manière si irrégulière, mais cependant si convenable au Sujèt, qu'en voyant ce Tableau, on est saisi d'horreur; comme si la chose se passoit en effèt, devant les yeux. Jamais Peintre n'a peut-être mieux sçu la Théorie de la Peinture, que Léonard. Il étoit sçavant dans l'Anatomie : il avoit bien étudié l'Optique & la Géométrie : il faisoit continuellement des observations sur tout ce que la Nature présente aux yeux. Tant d'Étude & tant de réflexions lui acquirent toutes les connoissances qu'un Grand Peintre peut avoir, & en firent le plus Sçavant qui ait été dans cette profession.

Il ne se contenta pas néanmoins de toutes ces connoissances : comme il avoit un esprit universel, & du goût pour tous les Beaux-Arts, il les apprit tous, & y excella. Il étoit bon Architècte, Sculpteur habile, intelligent dans les Méchaniques : il sçavoit la Musique, & chantoit fort bien : il joignoit à tout cela une parfaite connoissance de la Poésie; car il faisoit aussi fort bien des vers, comme on le peut voir par un Sonnèt italien, que rapporte l'Historien de sa Vie.

Ce qui doit surprendre davantage, c'est que Léonard se plaisoit à des Exercices qui paroissent fort éloignés de sa profession. Il manioit bien un cheval, & se plaisoit à paroître bien monté. Il faisoit très-bien des armes, & l'on ne voyoit guères de Cavalier qui eût meilleur air que lui : tant de belles qualités, jointes à des manières fort polies, une conversation charmante, un ton de voix agréable, en faisoient un homme des plus accompli : on recherchoit avec empressement son entretien, & on ne se lassoit jamais de l'entendre.

La réputation de Léonard se répandit bien-tôt dans toute l'Italie, où il fut regardé comme le premier homme de son siècle, pour la connoissance des Beaux-Arts. Le Duc de Milan, Louis Sforçe, surnommé le *More*, le fit venir à la Cour, & lui donna cinq cents écus de pension. Ce Prince, qui venoit d'établir une Académie d'Achitecture, voulut que Léonard y entrât; & ce fut le plus grand bien que le Duc pût faire à cette Compagnie. Léonard en bannit les manières gothiques, que les Architèctes de l'Ancienne Académie, établis cent ans auparavant sous Michelino, conservoient encore. Il y ramena tout aux Règles du bon goût, que les Grècs & les

Romains avoient si heureusement mis en pratique. L'Historien rapporte une infinité d'autres faits qui montrent que Léonard de Vinci étoit un homme extraordinaire pour ses rares talens. La manière dont son Traité est conçu, suffit seule pour faire l'Éloge de ce grand homme. On y voit règner une politesse & un jugement, dont on trouve peu d'exemples dans les Livres les mieux écrits. Il semble de la manière dont il enseigne qu'il n'a en vûë que les choses; & de la manière dont il s'exprime, qu'il n'a en vûë que l'élégance. On a obligation au nouveau Traducteur d'avoir sçu si bien conserver les beautés d'un Ouvrage si estimable.

Dès le commençement de la Guerre du Milanois, Léonard étoit venu à Milan. Les Principaux de la Ville le prièrent de faire quelque chose pour l'entrée du Roi Louis XII; il y consentit, & fit une machine fort curieuse. C'étoit un Lion, dont le corps étoit rempli de ressorts, par le moyen desquels cet automate s'avança au devant du Roi dans la Salle du Palais; puis s'étant dressé sur ses pieds de derrière, il ouvrit son estomac, & fit voir un écusson rempli de fleurs de lis. On remarque ici que Lomazzo s'est trompé, quand il a dit que cela avoit été fait pour François I; car ce Prince ne vint à Milan, qu'en 1515; & Léonard étoit alors à Rome. Les troubles du Milanois obligèrent Léonard de se retirer à Florence. Rien ne l'attachoit plus à Milan. Le Duc Louis, son Protecteur, étoit mort, l'Académie de Milan s'étoit dissipée. Il fit là plusieurs Tableaux excellens, dont l'Historien donne le détail. Il demeura à Florence jusqu'en 1515, que l'éxaltation de Léon X lui donna occasion d'aller à Rome, pour présenter ses respects au nouveau

Pape; mais ses envieux lui causèrent plusieurs mortifications, qui le rebutèrent; & se voyant appellé alors par François I, il passa en France, où il trouva dans la bonté de ce Prince, de quoi se dédommager des chagrins qu'il avoit reçus à Rome. Il avoit plus de soixante & dix ans, quand il entreprit le voyage. La Cour étoit à Fontainebleau, lorsqu'il alla saluer le Roi. Ce Prince lui fit mille caresses, & lui donna toujours des marques d'estime & de bonté. Léonard ne put être employé, à cause de son grand âge; de plus, les fatigues du voyage & le changement de climat altérèrent considérablement sa santé. Il languit quelques mois à Fontainebleau; & le Roi pendant ce tems là, lui fit l'honneur de l'aller voir plusieurs fois. Un jour que ce Prince y étoit allé, Léonard, alors malade au lit, voulut s'avançer, & s'asseoir sur son lit, pour remercier le Roi; mais il lui prit une foiblesse qui le fit expirer entre les bras du Roi, qui voulut bien le soutenir lui-même pour le soulager. Il mourût âgé de plus du soixante & quinze ans, vers l'an 1520.

Léonard, pour s'appliquer avec plus de liberté à la Peinture, refusa de se marier. On disoit qu'il ne vouloit avoir d'autre épouse que sa profession, ni d'aûtres enfans que ses tableaux. La plus grande partie des Tableaux qu'il avoit faits, sont à Florence chez le Grand Duc, ou en France. Il s'en trouve plusieurs en différens Pays, chez les Princes, & chez les Curieux. L'Historien de sa Vie fait le détail de quelques-uns.

Nous avons promis de dire un mot des Traités de Léonard. Ceux dont on a connoissance, sont:

1°. Un Traité de la Nature de l'Équilibre, & du mouvement de l'eau. Cet Ouvrage contient

plusieurs Dessins de Machines, pour conduire, élever & soutenir les eaux. Ce fut l'entreprise du Canal de Mortesana, qui lui donna occasion de composer ce Traité. Car le Duc Louis de *More*, ayant formé le dessein de faire un nouveau Canal pour conduire de l'Éau à Milan, Léonard fut chargé de l'éxécution de ce projèt & il s'en acquitta avec un succès surprenant. Ce Canal est celui qu'on appelle le *Canal de Mortesana*; il a de longueur plus de deux cents mille. Il passe par la Valteline & par la Valée de Chiavenna, portant jusques sous les murs de Milan, les eaux de l'Adda; & avec elles, la fertilité dans les campagnes, & l'abondançe dans la Ville, par le Commerce du Po & de la Mèr. Léonard, dit l'Historien, eut bien d'autres difficultés à vaincre en faisant ce nouveau canal, que celles qu'on avoit rencontrées deux cents ans auparavant en travaillant à l'ancien, qui porte les eaux du Tésin de l'autre côté de la Ville. Mais, malgré tous les obstacles, il trouva moyen de faire monter & descendre des batteaux par dessus les montagnes & dans les vallées.

Pour éxécuter son dessein, Léonard s'étoit retiré à Vaverola, où MM. Melzi avoient une maison. Il y avoit passé quelques années occupé de l'étude de la Philosophie & des Mathématiques, & il s'étoit fort appliqué aux parties qui pouvoient lui donner des lumières sur l'Ouvrage qu'il entreprit. C'est-là qu'il composa le Traité dont nous venons de parler.

2°. Des Démonstrations d'Anatomie. Ouvrage accompagné d'un grand nombre de Dessins, faits avec beaucoup de soin. Léonard en parle dans le Chapitre vingt-deuxième, & y renvoie.

3°. Un Traité de la Construction Anatomique

des chevaux. Léonard les deſſinoit bien, & en faiſoit de fort beaux modèles. Il avoit fait ce Traité pour les Peintres qui veulent repréſenter des Batailles. Vaſari, Borghini & Lomazzo en parlent.

4°. Des Inſtructions de Perſpective, diviſées en pluſieurs Livres, dans leſquelles Léonard donne des règles pour repréſenter des figures plus grandes que le naturel.

5°. Un Traité de la lumière & des ombres: ce Traité eſt dans la Bibliothèque Ambroſienne. C'eſt un volume couvert de velours rouge, que le Sieur Mazzenta donna au Cardinal Borromée. Leonard y traite ſon ſujèt en Philoſophe, en Mathématicien & en Peintre. Il en parle au Chapitre 278 de ce Traité de la Peinture.

Il promèt dans ce même Traité de la Peinture, deux autres Ouvrage; ſçavoir, un Traité du mouvement des corps, & un Traité de l'équilibre du corps humain.

A la dernière page de la Vie de Léonard, l'Éditeur dit que la Traduction qu'il donne de ce Traité de Peinture, eſt celle qu'en a fait M. de Chambrai; mais qu'il la donne plus corrècte.

Traité de la Peinture, & de la Sculpture; par MM. Richardſon Père & Fils, diviſé en trois Tomes. *A Amſterdam, chez Hermam Vytwerf, 1728; &* ſe vend à Paris, *chez Briaſſon, 4 vol. in-8°.*

Ce Livre contient premièrement, un *Eſſai ſur la Théorie de la Peinture;* ſecondement un autre *Eſſai ſur l'Art de critiquer en fait de Pein-*

ture ; troisièmement enfin, *la Description de divers fameux Tableaux, Dessins, Statuës, Bustes, Bas-reliefs, &c. qui se trouvent en Italie ; avec des Remarques par MM. Richardson Père & Fils traduite de l'Anglois, revuë, corrigée, & considérablement augmentée dans cette Traduction par les Auteurs. Où l'on ajoûte un Discours Préliminaire sur le Beau idéal des Peintres, Sculpteurs & Poëtes ; par L. H. TENKATE.*

Quoique le Libraire, par un effet de sa modestie, appelle cet Ouvrage une simple traduction ; on peut bien, en quelque façon, lui donner le titre d'Original ; mais tel, qu'il ressemble à un enfant né dans un Pays étranger, dont il parle la Langue, plûtôt que celle de ses Parens naturels. Telle est l'idée que M. Richardson nous donne de ce Livre.

Dans le corps de l'Ouvrage, il emploie trente pages à l'éloge de la Profession à laquelle il s'est consacré ; puis divise les parties de l'Art de peindre en huit classes, qui sont, l'*Invention*, l'*Expression*, la *Composition*, le *Dessin*, le *Coloris*, le *Maniement*, la *Grâce* & la *Grandeur*. Nous parlerons de tous ces chefs, & rapporterons les principales Règles qu'il propose sur chacun, sans entrer dans le commentaire qu'il y joint, & qui fait le gros de cet Ouvrage.

De l'Invention.

Première Règle. Quand le Peintre s'est déterminé sur l'Histoire qu'il veut peindre, il doit l'apprendre parfaitement ; telle qu'elle lui a été donnée par les Historiens, ou autrement ; après quoi il faut qu'il médite sur ce qu'il y peut

ajoûter du sien, sans pourtant s'écarter des bornes de la probabilité.

2°. Que chaque Peintre Historique nous représente un seul instant de tems : il le faut bien choisir; car celui de l'Histoire, qui est le plus avantageux, est aussi celui qui en doit faire le sujèt.

3°. Comme la Peinture ne doit représenter qu'un instant de tems, il ne faut y faire entrer aucune action, qu'on ne puisse supposer être faite dans le même instant.

4°. Il faut qu'il y ait une action principale dans un Tableau; toutes les autres doivent donner du jour & de l'étenduë à la composition, mais jamais partager l'attention du Spectateur.

5°. Chaque action doit être représentée non-seulement comme elle a pû se faire, mais aussi de la manière la plus convenable.

6°. Il ne faut point faire entrer dans une Peinture des figures, ni des ornemens superflus; il faut même au contraire laisser quelque chose à l'imagination.

7°. Il ne faut insérer dans un Tableau rien d'absurde, d'indécent ou de bas; rien qui soit contraire à la religion, ou qui choque la morale; on ne doit pas même y donner rien à penser de semblable.

8°. La vrai-semblance & la décence observée, il faut faire entrer dans un Tableau autant de variété que le sujèt le peut permettre.

9°. Dans les Portraits, le Peintre doit faire un choix délicat de l'air, de l'action, de l'attitude, de la draperie & des ornemens; par rapport au caractère de la personne qu'il peint.

10°. S'il veut flatter, il faut que la flatterie soit réellement une flatterie; ce qui ne pourroît être, si elle étoit trop visible.

11e. S'il veut rendre au contraire éxactement la ressemblance, il doit faire attention aux accidens, aux mauvais tems, aux indispositions, aux attitudes favorables, pour peindre du moins son sujèt, avec toutes les grâces dont il est susceptible.

12e. Il faut que le Peintre converse avec toutes sortes de gens; & qu'il fasse ses remarques, principalement sur celles qui ont le plus de mérite; qu'il lise les meilleurs Livres, & qu'il laisse là les autres; qu'il observe les différens effèts de passions des hommes & des brutes. Il doit enfin toujours épier la nature, & faire des ébauches de tout ce qu'il voit de remarquable, soit chez elle, soit chez les Maîtres qui l'ont le mieux copié, pour ne pas dépendre d'une mémoire infidelle.

De l'Expression.

Première Règle. De quelque nature que soit le caractère général de l'Histoire qu'on représente, soit enjoüé, mélancolique, grave, ou terrible, *&c.* il faut que cela se fasse d'abord remarquer dans toutes les parties de la Peinture.

2e. Il faut que chaque figure & chaque animal, dans un Tableau, soit ému de la même manière, qu'on peut supposer vrai-semblablement qu'il doit l'être. Toutes les expressions des Passions & des Sentimens doivent répondre aux caractères des personnes en qui on les suppose.

3e. Pour les Portraits, il faut bien considérer le caractère de la personne; si elle est grave, ou enjoüée; si c'est un homme d'esprit, ou un homme d'affaires; s'il est poli, ou du commun.

4e. Lorsque le sujèt a quelque chose de fin-

gulier dans la disposition, ou dans le mouvement de la tête, des yeux, ou de la bouche, pourvû que cela ne soit pas méséant, il faut l'exprimer & le prononçer par des traits bien marqués.

5e. S'il y a quelque chose de particulier à remarquer dans l'Histoire de la personne, & qu'il convienne de l'exprimer; il faut le faire: outre que cela sert d'addition à l'expression, cela contribuë beaucoup au mérite du Portrait; par rapport à ceux qui sont instruits de cette circonstance.

6e. Il y a plusieurs sortes d'expressions artificielles, il faut toujours les étudier; & s'en servir, toutes les fois qu'on tomberoit dans l'obscurité sans leur secour.

De la Composition.

Première Règle. Il faut que chaque Peinture soit telle, que lorsqu'on est assez éloigné pour n'en discerner, ni l'action, ni les figures, elle paroisse un composé de masses de jour & d'ombres, dont la dernière serve comme de repos à l'œil. Il faut que les formes de ces masses, de quelques natures qu'elles soient, réjouissent la vûë, soit qu'elles consistent en champs, en arbres, en draperies, ou en figures: il faut enfin que le tout ensemble soit agréable & récréatif; & que les formes & les couleurs sans nom, dont la variété est infinie, aient quelque chose de divertissant.

2e. Si le tout ensemble d'une Peinture doit être beau par rapport à ses couleurs, comme la principale chose doit être en général la plus visible, il faut que ses couleurs prédominantes soient répanduës sur le tout.

3°. Dans une figure, dans chaque partie de cette figure, & généralement par-tout; il doit y avoir une certaine partie qui domine, & qui se fasse remarquer d'abord. Il faut que toutes les autres parties lui soient subordonnées, comme aussi elles doivent l'être les unes aux autres. C'est encore ce qu'il faut observer dans la Composition d'une Peinture entière; la partie principale & distinguée du Tableau, est la plaçe de la figure principale, & de l'action la plus éclatante. C'est pour cela aussi qu'il faut que chaque chose soit plus finie en cet endroit, qu'en aucun autre à proportion.

4°. C'est quelquefois la plaçe & non la force, qui doit faire la distinction du personnage principal.

5°. Il arrive quelquefois que le Peintre est obligé de mettre une Figure dans une plaçe, & de ne lui donner qu'un certain degré de forçe, qui ne la distingue pas assez. En ce cas là, il faut reveiller l'action par la couleur de sa draperie, ou d'une partie seulement, ou par le champ sur lequel elle est peinte, ou par quelqu'autre artifice.

6°. Dans une Composition, de même que dans chaque Figure en particulier, & dans chaque chose que ce soit, qui fasse partie d'un Table; il faut que l'une soit contrastée, & diversifiée par l'autre.

Du Dessin.

Première Règle. Outre que le Dessin doit être juste, il faut nécessairement qu'il soit prononçé hardiment, clairement & sans ambiguité.

2°. Tout Dessinateur, qui travaille d'après nature, doit considérer que sa tâche, est de dé-

crire précisément la forme qui distingue son sujèt, de tous les autres sujèts.

3e. Il doit apprendre la Géométrie, les Proportions des Sèxes & des âges, l'Anatomie, l'Ostéologie & la Perspective; puisqu'il est impossible de voir ce que sont les choses, à moins que de sçavoir ce qu'elles doivent être.

Du Coloris.

Première Régle. Il faut que le Coloris d'un Tableau varie selon le sujèt, selon le temps & selon le lieu.

2e. C'est dans la variété & dans un mêlange de couleurs qui plaisent naturellement, que consiste l'Harmonie & la bonté du Coloris.

3e. Le Peintre doit rompre les extrêmités de ses couleurs, afin qu'il paroisse de l'union & de la maturité dans ses Ouvrages. Il faut sur-tout, en fait de carnation, qu'il ait soin d'éviter la couleur de craie, de brique & de charbon; & qu'il songe à attraper celle de perle & de pêche meure.

4e. Il ne suffit pas que les Couleurs soient belles en elles-mêmes & chacune en particulier, ni qu'elles aient de la variété; il faut encore qu'elles soient mises ensemble, & qu'elles s'aident réciproquement.

Du Maniement.

On entend par ce terme, la manière de coucher avec le pinçeau les couleurs sur un Tableau; de même que la manière de se servir de la plume, du pinçeau ou du crayon dans un Dessin, est ce que l'on entend par le Maniement par rapport aux Dessins.

Première Règle. En général, si le caractère du Tableau est la fierté, le terrible, ou le sauvage; comme sont les batailles, les brigandages, les sortilèges, les apparitions, ou même les portraits des hommes d'un tel caractère; alors il faut se servir du Pinçeau rude & hardi : au contraire, si le caractère de la pièce est la grâçe, la beauté, l'amour, l'innocence, *&c.* il faut alors un Pinçeau plus délicat, & qui finisse davantage.

2e. Généralement parlant, il faut que les Peintures petites & qui doivent être regardées de près, soient éxactement finies.

3e. Les Joyaux, l'or, l'argent, & tout ce qui a beaucoup de brillant, demandent, dans leur réhaussement des touches de Pinçeau raboteuses & hardies..

4e. Il faut que le Pinçeau paroisse suffisamment en linge, en étoffe de soie, & en tout ce qui a du lustre.

5e. Tous les grandsTableaux & toutes les Pièces qui se voient de loin, doivent être rudes.

6e. Plus une chose est supposée éloignée, moins elle doit être finie.

7e. Il faut que les carnations des Tableaux, & sur-tout des Portraits, qu'on doit voir à une distance ordinaire, soient travaillés avec éxactitude; après quoi les touches y doivent être plaçées avec vérité, dans les principaux jours & dans les principales ombres, pour en bien prononçer les traits.

De la Graçe & de la Grandeur.

Premère Règle. La Nature commune n'est pas plus propre pour une Peinture, que la simple narration l'est pour un Poëme. Tout Peintre doit embellir ce qu'il voit.

2e. Il faut qu'un Peintre en Hiſtoire décrive tous les différens caractères, réels ou imaginaires, d'une manière qui convienne à chacun en particulier; & même dans toutes leurs ſituations, ſoit qu'ils marquent de la joie, du chagrin, de la colère, de l'eſpérance, ou de la crainte.

3e. Au contraire, l'occupation d'un Peintre en Portrait eſt de décrire l'âge d'or, il faut que tous ſes perſonnages paroiſſent enjoüés & de bonne humeur; mais avec une variété, qui réponde à celle des caractères qu'il peint.

4e. On ne ſçauroit donner trop d'attention aux airs de tête, aux attitudes, aux mouvemens qu'on donne à ſes figures.

5e. Il faut que les contours ſoient grands, carrés, & prononçés hardiment, pour donner de la grandeur à l'Ouvrage; & qu'ils ſoient délicats, ondés finement, & bien contraſtés pour lui donner de la grâçe.

6e. Il faut que les draperies aient de grandes maſſes de jour & d'ombre, des plis nobles & grands, pour donner de la grandeur; & la ſubdiviſion de ces derniers eſt ce qui ajoûte la grâce.

7e. Le linge doit être nèt & fin, les étoffes neuves & belles; on ne doit prodiguer, ni dentelle, ni galon, ni broderie, ni joyaux dans la Peinture.

8e. Il eſt important au Peintre de bien penſer au choix des habillemens de ſes figures; mais quelque ſoit ce choix, il ne faut jamais que le nud ſe perde ſous la draperie, ni qu'il y ſoit trop marqué.

9e. Il y a une grâce & une grandeur artificielle qui naiſſent de l'oppoſition des contraires.

10e. Nulle règle sur ces matières ne peut servir à celui qui ne remplit pas son esprit d'images nobles. Les idées originales de grâce & de grandeur ne se tirent que des observations qu'on a faites soi-même sur la nature.

11e. On doit apprendre à voir, de même qu'on apprend à danser : les beautés de la nature ne se découvrent à notre vûë, que peu-à-peu ; qu'après une longue pratique dans l'art de voir.

12e. Le Peintre ne sçauroit se répéter trop souvent à lui-même, qu'il ne lui suffit pas de plaire ; qu'il doit surprendre.

Voilà les sages Règles qui sont l'âme de l'Ouvrage, que Messieurs Richardson appellent *Essai sur la Théorie de la Peinture*, & dont le corps est composé de remarques judicieuses sur chacune de ces Règles.

ESSAI SUR L'ART DE CRITIQUER, en fait de Peinture ; par MM. Richardson, Père & Fils. *A Amsterdam, chez Herman Vylwerf 1728 ;* & se vend à Paris, *chez Briasson, 4 vol. in-8°.*

Première Règle.

LA première chose qu'on doit observer, pour devenir Bon Connoisseur, c'est d'éviter les préjugés & les faux raisonnemens. Qu'un tel Tableau, qu'un tel Dessin soit prôné par qui nous le présente ; qu'il fasse, ou qu'il ait fait partie d'une Collection fameuse ; qu'il coûte tant, que le cadre en soit riche ; qu'il soit ancien & d'Italie, raboteux, ou lissé : ce sont autant de cir-

conſtances, qu'il faut abſolument compter pour rien.

Seconde Règle.

En faiſant nos remarques ſur un Tableau ou ſur un Deſſin, nous devons uniquement éxaminer ce qu'il eſt en effèt, & n'y jamais ſuppoſer, ni deſirer ce que l'Auteur n'y a pas mis. J'aurois choiſi cette attitude, ſaiſi ce contraſte, négligé cet épiſode, pris un autre inſtant de l'Hiſtoire; donc ce Morçeau n'eſt pas bon: mauvais raiſonnement, & qui, s'il avoit lieu, ne laiſſeroit ſubſiſter aucun Ouvrage; puiſque jamais un homme n'a penſé préciſément comme un autre. J'apperçois, dans cette pièce, une fineſſe, une expreſſion, une grâçe que perſonne n'y apperçoit; donc elle eſt excellente: autre raiſonnement qui ſûrement ne vaut pas mieux que l'autre; puiſqu'il prête à l'Auteur des beautés qui ne lui appartiennent pas, & qu'il auroit ſenſiblement exprimées, s'il les avoit ſenties.

Troiſième Règle.

Pour juger de la bonté d'un Tableau, d'un Deſſin, d'une Eſtampe, il faut ſe faire un ſyſtême de règles qui nous appartienne en propre, ſoit comme l'effèt de notre étude & de nos obſervations, ſoit comme la ſuite néceſſaire de l'approbation, que nous avons donnée au ſyſtême d'un autre, après l'avoir murement éxaminé & vivement ſenti.



Quatrième Règle.

Toute la Théorie possible ne suffit pas à un Connoisseur, il doit encore avoir une parfaite connoissance des meilleurs morçeaux; & leur recherche, leur examen, doivent faire son occupation continuelle. On ne connoît le médiocre qu'autant qu'on connoît le bon, & le bon qu'autant qu'on connoît l'excellent.

Cinquième Règle.

Quelque chose que nous considérions, il faut la considérer avec ordre, si nous voulons en juger sçavamment. Ce n'est pas assez pour un Connoisseur de prononcer qu'une pièce est belle, ou qu'elle est défectueuse, il faut encore qu'il rende raison du plaisir ou du dégoût qu'elle lui cause, & cela par une analyse éxacte de la grace, de la grandeur, de l'invention, de l'expression, de la composition, du Coloris, du Dessin, du maniement de tout l'ouvrage.

Après ces règles générales, notre Auteur traite de la connoissance des Mains; c'est-à-dire, de l'Art de distinguer les Ouvrages d'un Maître de ceux d'un autre. Il établit d'abord la diversité qui se trouve nécessairement entre les Ouvrages des hommes sur leur diverse façon de penser. Pour sçavoir donc si un Ouvrage est d'un tel, il faut sçavoir sous quelle face il trouvoit la Nature plus belle : car sûrement ce sera de ce côté-là qu'il l'aura prise; à quelle partie de la Peinture il donnoit le premier ou le dernier rang, car ce sera sûrement elle qu'il aura cultivée ou négligée. Il n'y a donc qu'un seul moyen, pour

parvenir à la connoissance des Mains; c'est de remplir notre imagination d'idées aussi justes & aussi parfaites qu'il est possible, des différens Maîtres; & nous ne deviendrons Bons Connoisseurs, qu'à proportion de la justesse & de la netteté de ces idées; car, en jugeant qui est l'Auteur d'un Tableau ou d'un Dessin, on fait la même chose que quand on juge à qui un Portrait ressemble : on compare ce qu'on voit avec l'idée qu'on s'est déja formée; & si l'idée est fausse, le jugement ne peut manquer de l'être. Or c'est de l'Histoire ou des Ouvrages de ces Maîtres que naissent les idées qu'on en a. Quiconque veut devenir Connoisseur, doit donc lire avec soin la Vie des Peintres, éxaminer éxactement leurs Ouvrages non douteux; & contracter par-là, une sorte de liaison, d'habitude, de familiarité avec ceux qu'il veut connoître.

L'Histoire leur apprendra de quels Maîtres ils sont Élèves, & conséquemment quelle a été leur première manière; quels secours ils ont eû pour se perfectionner, & conséquemment les progrès qu'ils ont dû faire dans leur Art; troisièmement enfin les différens degrés de leur fortune, & conséquemment leur tems & les soins qu'ils ont pû donner à leurs Ouvrages. L'Histoire nous apprend, par éxemple, que Raphaël étoit Disciple de Frédéric Zuccaro; ainsi l'on n'est point étonné que ses premiers Ouvrages soient d'un style roide & sec; qu'il passa à Florence, & que la il étudia les Maîtres qui demeuroient dans cette Ville, & sur-tout Léonard de Vinci : ainsi l'on n'est point étonné de lui voir une seconde manière infiniment supérieure; qu'ensuite il habita Rome, où il trouva, & se procura tous les secours imaginables; ainsi l'on n'est point étonné de la sublimité de la troisième manière; & l'on

le reconnoît toujours, ſoit qu'il ſuive la manière Pérugine, la Florentine ou la Romaine. Mais de quelque ſecours que ſoit l'Hiſtoire pour un Connoiſſeur, il eſt certain que l'Étude des Ouvrages mêmes, pourvû qu'ils ne ſoient pas ſuſpèćts, l'emporte de beaucoup ſur elle. C'eſt en ſe familiariſant avec eux, qu'on apprendra, de façon à ne l'oublier jamais, que le Titien s'eſt diſtingué de ſes rivaux par la majeſté; le Tentores par la fierté; le Baſſan, par ſon air champêtre; Paul Véronèſe, par la magnificence; le Parméſan, par la forme particulière des jambes & des doigts; Michel-Ange, par la fermeté des contours & par ſon ſtyle vaſte; Jules Romain, par les draperies & par les cheveux; Raphaël, par l'air tout divin qu'il donnoit à ſes têtes, *&c.*

Mais, comme malgré ces règles, on ſe trouve ſouvent embarraſſé, & qu'on ne ſçait à qui attribuer un Tableau ou un Deſſin, Monſieur Richardſon ajoûte à ce qu'il vient de dire, qu'il faut alors examiner de quel tems ou de quelle École il peut être. Cette méthode, dit-il, renferme la recherche qu'on en fait, dans des bornes étroites, & ſouvent conduit au Maître qu'on cherche; c'eſt-à-dire, que la connoiſſance de l'Hiſtoire générale de l'Art & du caraćtère des différentes Écoles, eſt auſſi néceſſaire à tous ceux qui ont envie de devenir Connoiſſeurs des Mains, que l'eſt celle de l'Hiſtoire des Maîtres en particulier.



DESCRIPTION de divers fameux Tableaux, Deſſins, Statuës, Buſtes, Basreliefs, &c. *par M. Richardſon*, *1728*.

A ce morçeau, il en ſuccède un autre ſur l'Art de diſtinguer les Originaux des Copies. Notre Auteur y établit quatre queſtions.

Premièrement un tel ouvrage eſt-il original ou copie, en tout ou en partie? Secondement eſt-il d'une telle Main, ou bien d'après tel Maître? Troiſièmenent l'Ouvrage d'un tel Maître eſt-il originairement de lui, ou l'a-t-il copié de quelqu'autre? Quatrièmement enfin l'a-t-il fait d'après Nature, de pratique, ou d'après quelqu'un de ſes Ouvrages? Il réſout ces queſtions avec toute la netteté & toute l'évidence, dont ſa matière eſt ſuſceptible: pour en juger, nous renvoyons au Livre même.

Tout l'Ouvrage finit par un Diſcours ſur la Science d'un Connoiſſeur. On y fait voir que cette Sçience eſt recommandable; premièrement par ſon excellence, ſecondement par ſa certitude, troiſièmement par le plaiſir qu'elle donne, & quatrièmement enfin par les avantages qu'elle procure. On établit ſon excellence ſur celle de la Peinture, en diſant que la Peinture n'eſt pas ſeulement un bel Ouvrage mécanique, & une imitation de la nature commune, mais que ſon but principal eſt de relever & d'embellir la nature, & ſur-tout de communiquer des idées. Pour établir ſa certitude & le plaiſir qu'elle donne, on la compare avec l'Hiſtoire, avec la Poéſie, avec la Sculpture, & l'on ne manque pas de lui donner la préférence. On

tire enfin ses avantages de la réformation des mœurs.

Il ne nous reste plus qu'à donner un Éxemple de la façon dont M. Richardson, le Fils, fait ses Descriptions. C'est ce que nous allons faire, en copiant une partie de ce qu'il dit sur la fameuse Chambre du Vatican, qu'on appelle la *Chambre de Constantin.*

L'Histoire du présent que Constantin fait de la Ville de *Rome* au Pape, est peinte au-dessus de la cheminée, entre les deux fenêtres de cette salle, & vis-à-vis de la *Bataille.* Quoique cette *Donation* soit une espèce de patente, en faveur du siège de *Rome*, elle est non-seulement fondée plûtôt sur la tradition que sur l'histoire; mais aussi la narration qu'on en fait, est si peu appuyée par aucune autorité, qu'elle a donné lieu à la raillerie, du tems même qu'on travailloit à cet Ouvrage. Jule II demanda un jour à un Ambassadeur de Venise, quel droit la Seigneurie avoit sur la Mèr adriatique. Ce dernier lui répondit : Votre Sainteté pourra le trouver sur le revers de la *Donation* que Constantin vous a faite de la Ville de *Rome.* L'Arioste dans le chant tout rempli de beautés, où il fait monter Astolf à la Lune, pour en rapporter l'esprit d'Orlando, qu'il suppose s'y être envolé avec tout ce qui se perdoit ici, où dont on faisoit un mauvais usage, dit qu'il passa à côté d'un grand tas de Fleurs qui autrefois, c'est-à-dire, du tems des *Goths*, lorsqu'on pouvoit faire accroire au monde ces sortes de rêveries, répandoient une odeur tout-à-fait agréable; mais qui aujourd'hui exhalent une insupportable puanteur: c'est-là, dit le Guide d'Astolfe, *la Donation* que Constantin a faite à Silvestre.

Malgré cela, Léon X fit publier une Bulle, par laquelle il excommunioit tous ceux qui oſeroient entreprendre de critiquer ce Poëme d'Arioſte, ou d'en empêcher la vente.

Quoi qu'il en ſoit, comme il avoit été réſolu de peindre cette Tranſaction dans le Palais du *Vatican*; & de lui donner, par ce moyen là, une *Sanction*, dans le centre même de l'Ortodoxie, de la Vérité & de la Sainteté : on auroit dû s'attendre que ceux qui avoient la conduite d'une Hiſtoire de cette importance, & qui étoit auſſi embrouillée que nous venons de le voir, ſe ſeroient au moins attachés en la répréſentant, à la relever, & à lui donner toute la dignité poſſible.

Or l'Hiſtoire eſt rapportée comme je vais le dire. Le Pape eſt aſſis dans une Égliſe magnifique, ſur une chaiſe avancée de quatre marches au-deſſus du pavé, & ſous un dais : l'Empereur eſt ſur un genouil poſé ſur la marche qui eſt immédiatement au-deſſous du Pape, avec une main ſur la poitrine; & de l'autre, il offre une petite image qui repréſente la Ville de *Rome* que reçoit le *Pape*, qui donne en même tems ſa bénédiction à Conſtantin. Il y a derrière ce Prince deux figures à genoux qui reſſemblent à des Eccléſiaſtiques; & derrière elles, deux autres hommes en habits ſéculiers, qui ſont apparemment des Officiers de la Ville. On y voit auſſi un Vieillard en habit tout-à-fait *Gothique* avec un chapelèt à la main, & une croix ſur la poitrine : on dit que c'eſt le Grand Maître de l'Ordre de S. George inſtitué par Conſtantin. Ce Prince a quelques Hallebardiers proche de lui; & le Pape n'a pour toute ſuite, que trois ou quatre Eccléſiaſtiques. Les autres figures ſont la plûpart des gens ordinai-

res, des hommes, des femmes, des enfans, un pauvre boiteux, un petit garçon sur un chien, &c. & dans un lieu fort reculé, on voit par un trou bien élevé au-dessus de l'Autel, une troupe de Musiciens qui paroissent être au-dehors de l'Église, & trop éloignés pour que leur Musique puisse donner du plaisir, ou causer de l'incommodité à la compagnie.

On auroit dû s'attendre à voir l'Empereur assis sur son trône, environné de toutes les marques qui accompagnent la Royauté, & le Pape à genoux recevoir avec soumission ce présent des mains du Prince; ce que je dis, sans considérer le lieu où ce sujèt est peint. Si d'un autre côté, la piété & la douceur de l'Empereur le portoient à se dépouiller de sa Majesté en présence du Vicaire de Jesus-Christ, je ne vois pas pourquoi ceux qui avoient la conduite de cette Histoire, auroient dû représenter une transaction aussi importante que celle là, avec si peu de magnificence; & à la vûë de si peu de monde, si ce n'est de la populaçe, & de quelques figures ridicules, ou qui ne signifient rien; ce qui avilit l'Histoire, & le Tableau en même tems.

Ce qui rend la chose encore plus mauvaise, c'est que, parmi les habillemens, il s'en trouve de Modernes & de *Gothiques;* comme sont surtout ceux du Vieillard dont je viens de parler, & des Gardes de Constantin. Du tems de cet Empereur, on n'avoit pas encore fait de grands changemens à l'Habit Militaire: il étoit à-peu-près le même qu'il avoit été dans les siècles précédens; mais, au lieu de *Lambeaux à la Romaine*, on ne voit ici que des haut-de-chausses découpés, & le reste de l'Habillement dans le même goût. Il est vrai que la Robe de Constan-

tin est faite, comme étoit l'habit civil qu'on portoit de son tems ; & la Mitre, que le Pape a sur la tête, fait conjecturer qu'on a eû en vûë de rappeller l'Histoire qui porte que l'Empereur lui fit présent d'un Diadème de grand prix ; mais qu'il refusa de la porter, & qu'il se contenta d'une Mitre toute simple, comme plus convenable à son caractère.

L'enfant & le chien non-seulement avilissent le sujèt, mais aussi ils sont tout-à-fait mal placés ; car ils donnent d'abord dans la vûë, & ils semblent n'y être que pour remplir un vuide, qui devroit s'y trouver nécessairement pour servir de repos, & pour guider la vûe à la principale & seule action que la pièce représente.

ABREGÉ de la Vie des plus Fameux Peintres, avec leurs Portraits gravés en taille douce ; les indications de leurs principaux Ouvrages ; quelques réfléxions sur leurs caractères, & la manière de connoître les Dessins des Grands Maîtres ; par M*** de l'Académie Royale des Sçiences de Montpellier. *Paris, De Bure l'aîné, 1745, deux vol. in-4°.*

L'ACADEMICIEN de Montpellier, modeste Auteur de ce Grand Ouvrage, est un homme de Robe de Paris, fort connu ; qui a fait un long séjour en Italie, & des voyages dans quelques autres parties de l'Europe, où il a vû la plûpart des Tableaux dont il parle. Il joint heureusement, à un vif amour pour la Peinture, quelque éxercice de ce bel Art, qu'il cultive dans ses

heures de loisir; & il a sçu se former le goût sur les Tableaux, sur les Estampes, sur les Dessins des plus Grands Maîtres. Avec ces qualités, & toutes ces circonstances avantageuses, il a été en état de nous donner un Livre sur la Peinture & sur les différentes Écoles, tel que celui dont il s'agit.

La plûpart de ceux qui ont entrepris jusqu'ici d'écrire l'Histoire des Peintres, & de parler de leurs Ouvrages, l'ont fait sans choix, sans discernement, & avec une partialité puérile. Les Italiens sur-tout ont fait, sur cette matière de fort mauvais Livres; ou, par une sotte vanité, ils ont loué indistinctement tout ce que leur pays avoit produit, & ont confondu les grands Peintres avec les médiocres. Ceux qui, parmi nous ont écrit les Vies des Peintres, sont aussi tombés dans de grandes fautes. Souvent ils se contentent de les nommer, sans nous dire le lieu de leur naissance, leur caractère, leur manière, les défauts remarqués dans leurs Ouvrages, & les lieux décorés de leurs fameux Tableaux.

La partialité de la plûpart de ces Auteurs est bien étrange. *Vasari* ne vante que les Peintres de la Toscane; *Malvasia*, que les Bolonois; *Baglioni* n'a pas seulement daigné nommer le Guide, l'Albane, Lanfranc. Notre *de Piles*, Auteur estimable d'ailleurs, est si passionné pour son cher Rubens, qu'il louë à peine le Poussin & le Sueur. Il avoit même totalement oublié ce dernier dans la première Édition de son Livre. Cela est-il pardonnable?

La première classe des Peintres est sans contredit celle des Peintres d'Histoire. Mais ce seroit une erreur de faire peu de cas de ceux qui se vouent à peindre le Portrait, le Paysage, les Batailles, les Marines, les Animaux, les Fruits,

les Fleurs, les Nôces de Village, les Tabagies & les Cuisines. Tout consiste dans la parfaite imitation de la nature; & celui qui la peut saisir dans son genre, est toujours un Grand Peintre. Ce principe ne doit pas être oublié à la vûë des Tableaux de notre Chardin.

L'Auteur ne distingue, dans son Livre, que trois sortes d'Écoles; celle d'Italie, celle de Flandre & celle de France. Tout, selon lui, se rapporte à ces trois Écoles, pour le goût, & pour les manières. Il partage l'Ecole d'Italie en six pays; Rome, Florence, Venise, la Lombardie, Naples & Gènes. A la tête des Peintres Romains, il mèt les illustres Raphaël & Michel-Ange. Les Vénitiens ont pour chef le Titien & le Giorgion. Les Lombards, le Carrège, *&c.* L'École de Flandre renferme aussi quatre parties; les Allemands, dont Albert-Durer & Holbein sont les premiers; les Hollandois qui ont pour chef Lucas de Leide; les Flamands, dont le plus célèbre est Jean Stradan; & les Anglois, à la tête desquels est Guillaume Dopson. Tous ces Peintres en général, soit d'Allemagne, soit de Hollande, soit de Flandre, soit d'Angleterre, ont la même manière, appellé communément le *Goût Flamand.*

Suit l'École Françoise, qui commence à Jean Cousin, Fréminèt & Vouèt, qui les premiers ont établi en France le bon goût de la Peinture. On ne daigne pas faire ici mention de ceux qui les ont précédés. L'Auteur suit le même principe par rapport aux autres Écoles. L'enfance de l'Art n'entre point dans son Livre.

La Chronologie est observée fort éxactement dans chaque École, suivant la naissance des Peintres, & chacun d'eux est rendu fidélement à sa Patrie. On a suivi cependant, par rapport à

quelques Peintres, l'opinion commune (*Famam ſequere*) qui les fait naître ailleurs que dans leur Patrie ; mais on avertit du préjugé. Il faut avouer que la méthode & la précision de notre Auteur ſont très-favorables à la mémoire ; au lieu que, dans tous les autres Livres qui traitentent de la même matière, l'abondance des objèts jointe aux mauvaiſes diviſions, mal-à-propos multipliées, produit une confuſion qui ne forme point de traçes diſtinctes & durables.

On trouve ici plus de cent quatre-vingt Vies de Peintres avec leurs Portraits, qui ne ſe voient dans aucun Livre, non plus que leur Hiſtoire. Ces Portraits gravés au burin, ont été fidèllement deſſinés d'après ce qu'il y a de plus reſſemblant en ce pays-ci. Ceux qu'ont fourni les pays étrangers, ont été ſoigneuſement copiés d'après les Portraits conſervés dans les familles, en Italie, en Eſpagne, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Angleterre. D'autres ont été pris dans l'Académie de Saint-Luc à Rome, d'après les Originaux qui s'y conſervent. Ce ne ſont donc pas des Portraits d'imagination, comme tant d'autres, par leſquels on prétend offrir au Public la figure des hommes illuſtres ; & entre autres, comme tous les Portraits défigurés du Graveur Petit, mauvaiſes copies de copies, faites à la hâte, pour la vaine curioſité des Provinciaux. Pour le Sieur Odieuvre, il reſpècte davantage le Public, & les perſonnages dont il fait graver les Portraits. Tout le monde connoît ſon zèle & ſon bon goût en ce genre. L'Auteur témoigne publiquement ſa reconnoiſſance au Sieur Lépicier, Hiſtoriographe de l'Académie de Peinture, homme d'eſprit & habile Graveur, qui lui a fourni de bons Mémoires touchant l'École Françoiſe. Il eſt donc viſible que le Livre dont

il s'agit, a des avantages très-considérables sur tous les autres de ce genre; sans compter la magnificence de l'impression, & la forme de l'Édition *in*-4°. enrichie de tant de gravures curieuses & fidelles.

L'Auteur juge en connoisseur du mérite de tous les Peintres dont il fait mention. Il en juge par lui-même, & d'après tous les Grands Connoisseurs d'Italie & de plusieurs autres pays étrangers, dont il a recueilli les voix, ayant voyagé en *Virtuose*, & ayant fait connoissance avec un grand nombre d'Artistes & d'Amateurs semés dans l'Europe. Ses liaisons avec les plus Fameux Peintres de France, dont il est l'ami, ont surtout contribué à perfectionner son ouvrage.

Sa Préface est suivie d'un sçavant *Discours sur la connoissance des Dessins & des Tableaux.* Les Dessins sont les premières idées du Peintre, *le premier feu de son imagination*, son stile, son esprit, sa manière de penser. Ils prouvent la fécondité & la vivacité du génie de l'Artiste. Il se corrige ensuite dans son Tableau: là il est plus flegmatique, plus judicieux; il ne suit pas toujours le *premier feu* de ses idées, il raisonne: semblable à un Poëte, qui réforme ce qu'il a écrit la veille, qui lime & polit ses vers, qui ajoûte ou efface. Il seroit assurément ridicule de rechercher les premiers brouillons des vers de Racine, de Despréaux, de Voltaire. Comme on fait beaucoup de cas des Dessins d'un Peintre, il faut apparemment qu'ils soient préservés de toutes les absurdités qui échappent souvent aux Prosateurs mêmes dans leurs écrits, avant qu'ils les ayent revûs & corrigé. Ce qu'il y a de singulier, est qu'on recherche beaucoup les *Esquisses* ou *Croquis* des

Grands Peintres, quoi que plus imparfaits que les Deſſins. M. de Voltaire a jetté *le premier feu de ſes idées* dans la première édition de ſon Poëme ſur la Bataille de Fontenoy. C'eſt le Deſſein, l'ébauche, ou ſi vous voulez le *Croquis* de ce Grand Artiſte. Recherchera-t-on jamais cette ridicule édition? Quel curieux aſſez biſarre en ſera épris? La dernière édition de ce Poëme eſt le Tableau du Peintre, auquel on ne peut aujourd'hui refuſer quelque eſtime. C'eſt dommage qu'il n'ait point déféré à la critique, par rapport à l'endroit du Duc de Grammont. Il lui eût ſuffi d'employer ſa note même dans le texte, & de dire :

Grammont déja touchoit au ſcèptre de la gloire ;
Mais hélas! à quoi ſert cet honneur chez les morts ?

M. de Voltaire pourroit dire cela beaucoup mieux que moi. Je prie mon lecteur de me paſſer cette petite digreſſion.

Les différentes manières de deſſiner ſe réduiſent à trois, ſçavoir, à la Plume, au Crayon & au Lavis. On ſçait aſſez ce que c'eſt que les Deſſins à la plume & au crayon. Le Lavis ſe fait avec un pinçeau que l'on trempe dans de la couleur de ſuye, appellée Biſtre; ou avec de la ſanguine, du bleu d'Inde, de l'encre de la Chine délayée, & que l'on applique du côté des ombres, en l'adouciſſant ſur les parties éclairées. On appelle un deſſin eſtompé, celui qui eſt fait avec un crayon mis en poudre, appliqué du côté des ombres avec de petits rouleaux de papier ou de cuir, ſans qu'on y découvre aucunes lignes.

Ici l'Auteur s'explique ſur ce qu'on appelle *Deſſins* rendus, terminés, *Capitaux*. Ce ſont

les mêmes pensées que celles de l'*Esquisse*, mais plus digérées, plus arrêtées. Ils donnent une juste idée de l'ouvrage, & c'est ordinairement suivant ces morçeaux, qui sont les derniers, que l'on détermine l'éxécution. Cela supposé, le pardonnable essai du Poëme de M. Piron n'est encore que le *Dessin capital*, & attendant le Tableau. On définit ici ce qu'on appelle *Études & Académies*. Les Études sont des parties de figures destinées d'après nature, pour entrer dans la composition totale d'un tableau, des draperies, des animaux, des arbres, de paysages. Les Académies sont des attitudes convenables à la composition d'un Tableau, pour en avoir exactement le nû & les contours. » On drape » ensuite ces figures, de manière à carresser » toujours ce nû, & a le faire deviner. Rien » ne fait mieux connoître la correction d'un » Maître, que ces sortes de dessins ; ils prou» vent en même-tems sa capacité dans l'Ana» tomie... Les Dessins des Grands-Maîtres étant » tout esprit, forment une curiosité des plus » piquantes : ils sont la meilleure instruction » pour un Amateur... si même ces Dessins sont » rangés chronoligiquement & par Écoles, ils » lui rappelleront de suite l'Histoire de ces Fa» meux Artistes.

L'Auteur ne pense pas comme l'Abbé du Bos qui dit que *l'Art de deviner l'Auteur d'un tableau, en reconnoissant la main du Maître, est le plus fautif de tous les Arts.* » Si cet Au» teur (dit notre Académicien) avoit eu quel» que pratique de la Peinture, (1) ou un peu

(1) La Pratique est nécessaire dans tous les Arts, pour s'y bien connoître. Qui n'a jamais fait de vers, ne sera ja-

» plus de cet Art, il auroit sçu qu'un coup de » pinçeau, qu'une seule touche d'arbre un tom- » beau découvre son Auteur, & que le copis- » te ne mèt toujours que trop du sien pour se » décèler. Les dessins sont de même : la main » se lasse de copier : elle ne peut persévérer » long-tems dans la gêne : elle se permèt des » traits qui lui sont plus familiers, & ce sont » ces derniers traits qui trahissent l'imitateur. ». La manière de dessiner se distingue d'ailleurs comme le caractère de l'écriture, & mieux sans doute que le style d'un Auteur. Quelle différence entre les styles de M. de Fontenelle, de M. Rousseau, de M. Rollin, de M. de Voltaire, &c. Peut-on s'y tromper? qui ne distingueroit pas le style de M. de Marivaux, toujours précieux, mais clair, du style quelquefois un peu spirituel, mais toujours ténébreux, décousu & entortillé de M***? Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples. On peut bien appliquer aussi à certains Auteurs que nous connoissons, ce qu'on lit ici. « Les plus Habiles Peintres ont » leur *manière* sans néanmoins être maniérés. La » *Manière* s'entend de la façon d'opérer. La *ma-* » *nière* veut dire ce qui sort de la nature & » du vrai », un homme ou une femme maniérés sont pour cette raison des personnes ridicules.

» On ne devroit, poursuit l'Auteur, imiter » que la nature & l'antique, sans s'attacher à la » manière de personne. Les grands Génies s'en » font une, qu'ils empruntent de tous côtés, &

---

mais qu'un juge médiocre & faillible des pièces de Poésie. L'Abbé N. B. ne se connoissoit pas mieux en vers qu'en Tableaux.

» & qui ne ressemble à rien. Ceux dont le Gé-
» nie est moins élevé, choisissent parmi les
» Maîtres celui qui est plus de leur goût. Ils
» le copient, ils le suivent pas à pas, sans
» jamais sortir de sa *manière*, ni l'enrichir. La
» nature n'a point de manière, point de tou-
» che: tout y paroît d'un fondu & d'un ac-
» cord parfait. » Voilà encore le sujèt d'une allusion. Combien d'Écrivains s'éfforçent aujourd'hui d'être des Fontenelles, & ne sont que de petits Auteurs *manièrés* ! Il ne ne faut imiter les grands Écrivains de sa nation, que dans leur façon de penser, de juger, de raisonner, & non dans leur façon d'écrire : chacun s'en doit faire un propre. Il en est de même des Peintres. Les Auteurs & les Peintres manièrés ont un malheureux avantage : c'est que l'on ne confond jamais leurs ouvrages avec ceux des autres.

Comme la Peinture, ainsi que les Vers, est l'objet des sens & du sentiment, chacun se croit en droit d'en juger, sans être muni des connoissances nécessaires : ils en jugent par le plaisir que leur fait un Ouvrage. *Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem.* (*Quint. Lib. 9. C. 4.*) Les plus ignorans, sont les plus décisifs.

» L'invention, la correction, le bon goût,
» un grand jugement, l'expression des passions,
» la pensée élevée, une touche spirituelle, &
» la liberté de la main composent le vrai beau
» d'un Dessin. Rarement trouve-t on toutes ces
» parties réunies dans un Ouvrage. Un des-
» sin peut être fait librement, sans avoir une
» touche spirituelle. Cette liberté n'est dûe qu'à
» la hardiesse de la main.... on dit qu'un Des-

» fin a de la couleur & qu'il eſt chaud, quand » il eſt touché avec feu ».

Les Connoiſſeurs ſçavent diſtinguer le nom & l'École de chaque Maître, en quoi le ſimple Amateur l'emporte ordinairement ſur le Praticien. Ces deux connoiſſances ſont purement hiſtoriques, & viennent de l'examen & de l'application. C'eſt donc la ſeule ſpéculation qui donne ces lumières. Au défaut des Tableaux, les Eſtampes bien gravées ſervent beaucoup à faire connoître le goût des Grands Peintres. Dans cette Étude, il faut conſulter le caractère de l'eſprit du Peintre, ſon enthouſiaſme, ſon jugement, & le caractère de ſa main, qui eſt la pratique que chaque Maître ſe forme pour opérer.

On diſtingue trois ſortes de goût; L'*Italien*, le *Flamand* & le *François*.

Le Goût *Italien* s'eſt formé ſur les Ouvrages antiques que l'Italie poſſède. » Il conſiſte » en général dans la correction du deſſin, dans » une belle ordonnance, dans les contours va- » riés & contraſtés, dans un beau choix d'at- » titudes, dans une expreſſion fine, ſoutenue » d'un grand coloris. A Rome, à Florence, c'eſt » le deſſin qui domine : on eſt entraîné par » cette grande partie de la Peinture, ſans la- » quelle les autres ne peuvent exiſter. En Lom- » bardie & à Veniſe, la couleur attire les Ar- » tiſtes. Ils la regardent comme le propre du » Peintre, & ils négligent le Deſſin pour ne » s'attacher qu'à l'imagination parfaite de la » nature, qui n'eſt viſible que parce qu'elle eſt » colorée.

» Le Goût *Flamand* eſt la nature même telle » qu'elle eſt, ſans trop de choix & ſans s'em- » barraſſer de l'antique. La couleur, ſecondée

» d'une touche moëlleuse, est son objet principal : on reconnoît toujours ce goût à une » lourde façon de dessiner. Les Allemands tien» nent plus du Gothique : ils prennent la na» ture sans choix ; ils en copient même jus» qu'aux défauts.

» Le Goût *François*, si l'on étoit moins eni» vré de l'Italie, pourroit le disputer aux deux » autres. La correction, l'élévation de la pen» sée, l'allégorie, la poétique, l'expression des » passions & même la couleur s'y trouvent souvent » rassemblées. Les François en général ont » moins de touche que les Flamands : le choix » des attitudes & des figures est moins élégant » que celui des Italiens. Il faut cependant ex» cepter nos Grands Peintres, tels que Vouët, » le Poussin, le Sueur, Bourdon, le Brun, Jou» venèt, & le Moine ». L'Auteur fait profession de se taire sur tous les vivans, de quelque Nation qu'ils soient.

Le caractère d'un Peintre n'est jamais celui d'un autre. Cette *manière* est comme un genre d'écriture. L'écriture pictoresque se reconoît toujours par quelques traits particuliers. » Les uns pochent les yeux de leurs figures : ils les coëf» fent d'une manière particulière, comme le » Zucchero : les autres font les Cheveux & les » barbes d'une façon singulière ; leurs drape» ries sont jettées d'un certain sens, leur contour » est ressenti ou coulant; les extrêmités des figures » très-correctes, quelquefois négligées, quel» ques-uns font des doigts longs comme des » fuseaux : il y en a dont les draperies sont » coupées de plis secs & de petit goût : la tou» che de leurs arbres, de leurs fabriques, de leurs » terrasses est singulière. En un mot, un seul » trait peut les distinguer, &c.

L'Auteur ajoûte que le Titien, le Corrége, le Paul Véronese n'avoient point de touche, parce que la nature n'en a point. Téniere qui a vu la nature avec d'autres yeux a une touche légère & spirituelle. De certaines marques, comme de bonnets, d'armures, le nom même du Peintre, sont, selon lui des signes équivoques ; il veut même qu'un défaut, qui n'est pas ordinaire au Peintre, quoique nommé, fasse donner l'ouvrage à un autre. Cette façon de juger n'est-elle pas un peu hardie ? Il fait la sçavante application de tous ces principes dans l'Histoire particulière de chaque Peintre : travail pénible & nouveau. On peut conclure néanmoins de ses doctes raisonnemens, que l'Art de distinguer le dessins des Grands-Maîtres est quelquefois bien conjectural. C'est pour cela que les plus habiles Connoisseurs ne sont pas toujours d'accord.

L'originalité des Dessins & des Tableaux n'est pas plus aisée à constater. » Pour juger, dit-il, » si un Dessin est original ou copie, il faut du » discernement, de la pénétration, *de la finesse* » *d'esprit*, une grande pratique, & une notion » des principes de l'Art, moins grande cependant » que pour les Tableaux. Souvent les Peintres » ne connoissent pas l'originalité d'un dessin, » & ne s'en embarrassent guère : l'habile » homme, entraîné par les belles idées que présente » une copie, la répute originale, ou l'estime » autant, quand *elle vient d'après beau* ». Cette façon de juger, comme il l'avouë, est pourrant irrégulière : une copie est toujours un ouvrage timide & servile, qui n'a ni l'esprit ni la touche d'un original, quoiqu'il en rende exactement la pensée. Il excepte les copies des fameux morceaux, peints sur les murs des

Églises & des Palais, qu'on ne peut avoir autrement. Ces copies, dit-il, quand elles sont faites par d'excellentes mains, telles que celles de Jule Romain, d'André Del Sarto, que Rubens, Vandick, le Brun, Mignard & les plus Grands-Maîtres ont faite pour leur étude avec toute l'application possible, ne doivent pas être regardées comme des copies ordinaires : elles deviennent, pour ainsi dire, de précieux originaux.

» Il y a des marques certaines pour établir » l'originalité. Un Dessin peiné, lourd, incor» rèct, sans esprit & sans touche, est assuré» ment une copie. » Mais pourquoi ne seroit-il pas plutôt un mauvais original ? l'Auteur avoue lui-même qu'un Dessin du Rembrau ou de Benedette peut être incorrèct, fait d'une main pesante, & avec une grosse plume. Mais il n'importe, selon lui : on y trouvera toujours de l'esprit, de la touche, du caractère, avec une intelligence du clair-obscur, qui frapperont le connoisseur & le lui feront juger original. D'autres Dessins, ajoute-t-il, seront très-corrects, & manqueront de touche & d'esprit, tels que ceux de Lucas Cangiage, Peintre Génois : ils seront néanmoins originaux, parce que le caractère du Maître étoit tel. Il s'ensuit de ce raisonnement, ce me semble, que pour fixer l'incertitude des curieux, il eut été à propos que chaque Peintre eût jusqu'ici apposé son sçeau & son nom au bas de chaque Tableau, avec une légalisation juridique. Cela seroit bien plus sûr que toutes ces conjectures où la plus subtile sagacité se peut trouver en défaut. Un grand Peintre pourroit encore constater ses originaux en faisant lui-même imprimer la Liste de ses Ouvrages. S'il se don-

noit des Tableaux qui ne lui appartinssent point le larcin & le mensonge seroient aussi-tôt reprochés, & il nous en resteroit des monumens. Mais comme ces secours nous manquent, il faut avoir recours aux maximes des Connoisseurs, telles que celles-ci encore.

» La franchise de la main, dit l'Auteur, & » la correction du Dessin ne sont pas les seu» les marques de son originalité : on y doit » trouver une belle touche, beaucoup d'esprit, » du feu, & certains coups de Maître jettés au » hazard, qui se manifestent rarement dans les » copies, dont la froideur glace le spectateur » attentif............ Défiez-vous, dit-il en» core, des Dessins trop finis. Leur façon pei» née & séchée en découvre ordinairement la » fausseté, &c ». Il faut lire dans le discours de l'Auteur toutes les autres marques auxquelles on peut reconnoître un Dessin copié & non original. En général les Grands Peintres ont rarement fini leurs Dessins. Ce que l'Auteur dit des Dessins peut s'appliquer aux Tableaux, dont la connoissance est néanmoins fondée sur plusieurs autres principes qu'il détaille dans un article séparé. Il n'est personne qui ne souhaite se connoître en tableaux. La capacité de l'Auteur est très-propre à donner des yeux sçavans à l'ignorance, & à corriger la suffisante impéritie.



INSTRUCTIONS de M. Jean-Pierre Cavazzoni Zanotti, pour la conduite d'un jeune homme qui veut s'appliquer à la Peinture. *A Bologne, chez Lelio della Volpe, 1756, in-8°.*

LA circonstance du Beau Poëme de *l'Art de Peindre*, publié par M. Watelet, nous a fait rechercher l'Ouvrage de M. Zanotti (1); & nous croyons devoir en dire quelque chose. Le Livre Italien a la primauté d'existence : d'ailleurs il convient de s'instruire d'abord en Prose. La Poësie est le langage sublime : elle suppose des esprits préparés & capables de s'intéresser aux charmes de l'harmonie, sans perdre la place des Leçons Élémentaires.

M. Zanotti excelle dans cette partie didactique, & sa Préface seule suffiroit pour persuader qu'il a eu un véritables zèle pour l'instruction des élèves de la Peinture. Cet Auteur est en même-tems Peintre & Poëte, comme on le voit par la petite piece de vers qui lui est adressée à la fin du volume. Ce double mérite

(1) Cet Ouvrage nous étoit connu par les Nouvelles Littéraires d'Italie; mais le Livre même n'étoit point venu jusqu'à nous. Il nous a été communiqué par M. De Floncel, Censeur Royal, & ci-devant premier Commis des Affaires Etrangères, sous le Ministère de M. Amelot. Cet homme de Lettres possède un très-beau Cabinèt de Livres Italiens. C'est le fruit de son goût, de ses lumières, de ses recherches; & il fait part très-volontiers de ces richesses aux Amateurs de la Littérature Italienne. On sent combien cette inclination, si rare & si estimable, ajoûte au mérite des livres & du sçavoir même.

le rapproche encore de M. Watelet, qui manie également la Lyre & le Burin; qui sait composer de beaux vers & les décorer de gravures agréables.

Nous suivrons tous les Chapitres (au nombre de XV.) du Livre de M. Zanotti; & ce ne sera encore qu'une esquisse bien légère de ses sages & abondantes instructions. un Ouvrage de ce mérite devroit être traduit en notre langue, & passer dans les mains de tous ceux qui se destinent, comme Artistes ou comme Amateurs, à ce bel Art de la Peinture.

Chapitre premier.

Des qualités nécessaires à un jeune homme qui veut apprendre l'Art de Peindre. Comme il faut, en ce genre, se proposer le plus parfait, les dispositions naturelles du jeune homme doivent d'abord être considérées avec beaucoup de soin. On n'excellera jamais dans la Peinture, si l'on est né sans le génie que cet Art éxige. Lisez les vies des plus fameux Peintres, vous le verrez dès l'enfance donner des marques de l'inclination la plus décidée pour la profession où ils s'engagèrent dans la suite. Combien d'entr'eux résistèrent à leurs parents qui avoient d'autres vuës, & qui leur faisoient envisager les faveurs de la fortune dans d'autres États? Qu'on ne nous dise point que Louis Carrache parut, dans ses premières années, ne donner aucune espérance du côté de la Peinture. Si son Maître Prospero Fontana, Peintre médiocre, lui reprocha sa prétenduë lenteur, il y a toute apparence que Michel Ange & Raphaël en auroient jugé autrement; & que ce qu'on

paroit de ſtupidité dans Carrache, leur auroit paru une attention profonde aux bonnes règles & un deſir réfléchi de la perfection.

M. Zanotti éxige que l'Élève de la Peinture ſoit pourvu d'une ſanté ferme, d'un eſprit bien fait, d'une vuë ſaine & perçante, d'un état de fortune médiocre. La pauvreté fait naître trop d'inquiétudes : le bien-être que procure l'opulence, arrête les efforts du génie. S'il falloit cependant opter entre les deux extrémités, notre Auteur croit que la pauvreté ſeroit encore préférable aux richeſſes, parce qu'on a vu beaucoup de Peintres commencer par les épreuves de la plus dure indigence, & tirer parti de leur misère pour devenir de grands hommes; au lieu qu'il n'arrive preſque jamais que les grands talents ſortent du ſein de l'abondance. Au reſte, pour encourager les Élèves à prendre l'eſſor, rien n'eſt plus à propos que de leur remettre ſans ceſſe ſous les yeux le beau de l'Art, *il Decoro dell'Arte*, c'eſt-à-dire la nobleſſe de cette profeſſion, l'eſtime dont elle a joui chez les Grècs & chez les Romains, l'honneur qu'elle a fait aux Villes qui ont produit d'excellents Artiſtes, l'éclat que les beaux ouvrages de Peinture donnent aux Palais des Princes & aux Édifices ſacrés, les ſervices qu'ils rendent à la Religion

Chapitre ſecond.

Du choix d'un Maître. Quoiqu'il y ait beaucoup des choſes communes dans ce Chapitre, ainſi que, dans la plûpart des autres, les détails où entre l'Auteur ſont néanmoins très-dignes d'attention par le bon ſens, & par l'ordre qui y règne; ajoûtons-y les éxemples que rap-

proche toujours M. Zanotti : c'est ce qui intéresse particulièrement dans son livre. Dans le choix d'un Maître, celui qui joint la pratique aux leçons, doit toujours être préféré. Qu'un Peintre, comme Louis Carrache, ait fait de très-bons Tableaux & de très-bons Élèves, je m'en rapporterai plus à lui, *dit notre Auteur*, qu'à ces Sçavans Théoristes qui n'ont jamais rien éxécuté, & qui n'ont enseigné personne. Louis Carrache a formé le Guide; & le Guide, tout excellent qu'il étoit, n'a pas formé un Carrache. C'est donc le premier qui auroit eû ma confiance.

Chapitre troisième.

Devoirs de l'Élève envers le Maître. Ceux du Maître sont aussi indiqués dans ce Chapitre. Si l'Élève doit être fidèle, docile & respectueux; le Maître se picquera aussi de ne le mener que par des routes sûres. Il ne lui mettra en main que de bons modèles, rarement ses propres Desseins: il vaut mieux l'attacher à ceux dont la réputation est faite, & le mérite sans équivoque. On louoit un jour le talent d'un jeune homme, pour peindre la perspective; & sur ce qu'on disoit qu'il n'avoit jamais été dans aucune École, & qu'il s'étoit formé dans les Ouvrages des Anciens Maîtres, quelqu'un reprit qu'il ne falloit plus s'étonner que ce jeune Peintre fît si bien; *puisque personne ne lui avoit appris à faire mal.*

Chapitre quatrième.

De l'avantage de copier les Ouvrages des Grands Maîtres. Ce Chapitre développe de plus en plus la doctrine du précédent. La Peinture a eû

ſon point de perfection dans le ſeizième ſiècle ; c'eſt-là qu'il faut chercher des modèles. Qu'on ne diſe point que le *Beau* eſt dans les ouvrages de la nature ; qu'il ſuffit de les conſulter, & qu'on n'a pas beſoin de prendre d'autres guides. Aſſurément la nature renferme toutes les beautés, mais elle ne contient pas l'Art de les copier : la beauté, chez elle, n'eſt qu'éxiſtante, & nullement peinte : elle fournit bien des modeles, mais elle ne préſente pas l'imitation. C'eſt la manière de rendre les charmes de la nature qui forme la Science, & c'eſt cette Science qu'il faut apprendre de ceux qui s'y ſont diſtingués. Choiſiſſez toujours ce qu'il y a de plus célèbre. Michel-Ange ne ſe contenta pas des leçons & des éxemples de Dominique Ghirlandajo, ſon Maître ; il étudia d'après d'autres Artiſtes plus excellens, ſur-tout d'après Albert Durer ; & il copia auſſi les belles Statuës Grecques qui ſont à Rome. Si Raphaël avoit borné ſes études à l'École de Pierre Pérugin, il ſeroit toujours demeuré dans la médiocrité. Son génie le porta aux Deſſins de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, aux Antiquités de Rome ; & il devint le chêf & le modèle de tous les Peintres. M. Zanotti s'étend beaucoup ſur les avantage qu'on tire de l'imitation des grands Maîtres. C'eſt par-là, *dit-il*, qu'on ſe remplit l'imagination de belles formes ; qu'on prend l'habitude de donner à tout un air gracieux. Quelles têtes, *s'écrie-t-il*, que celles qu'on admire dans les Ouvrages de Raphaël, du Corrège, du Parmeſan, du Guide ! *&c.*



Chapitre cinquième.

Du Coloris. Nulle partie de l'Art ne contribuë plus que le Coloris à l'imitation du vrai. Les Couleurs répanduës dans les œuvres de la nature, en font l'agrément & le charme. Voyez les Plantes, les Fleurs, les Oiseaux, ou plûtôt tous les Objèts qui peuplent ce monde; quel spectacle présenteroient-ils, sans la variété & l'éclat des couleurs dont-ils sont revêtus? Voilà ce que les Grands Articles tâchent d'exprimer dans leurs Tableaux. Le Corrège & le Titien sont les Héros du Coloris. Ils ont entendus parfaitement l'harmonie des teintes; ils en ont fait un si bel usage dans les carnations, qu'on prendroit leurs figures pour des êtres réels & animés. Imitez le Coloris de chaque objèt; celui des enfans ne doit pas être celui des hommes faits; les herbes & les fleurs ont d'autres nuances que les grands arbres, *&c.* Mais ne chargez jamais le coloris au point d'éblouir les Spectateurs : il n'y a que les gens sans goût & sans connoissance, qui se laissent séduire par cette illusion de couleurs. Un Peintre de Florence, nommé *Cosme Ruscelli*, en imposa autrefois au Pape Sixte IV, par un amas d'or, d'azur, d'outremèr & de toutes les couleurs éclatantes qu'il put rassembler dans un Ouvrage qu'il faisoit au concours. Le Pontife, peu connoisseur en Peinture, fut frappé de ce grand effèt de lumières & de teintes éblouissantes : il donna le prix à Ruscelli, qui ne méritoit au fond que des reproches.



Chapitre sixième.

Combien il est nécessaire de s'appuyer sur le Vrai & le Naturel. Tous les bons Peintres travaillent toujours d'après un modèle qui leur rend le vrai, qui leur présente les belles formes de la nature. Il ne suffit pas même de consulter un seul modèle, souvent il faut s'en proposer plusieurs, afin de comparer, de choisir, de modifier, de former, en un mot, des résultats de tout ce que la nature a de beau. Quand on parle ici de *modèle*, on n'entend pas seulement ce qui concerne la figure humaine; on comprend, dans cette règle, tous les objèts de la Peinture. Les Carraches avoient, dans leur Académie, une multitude de choses qui leur servoient de modèle dans l'occasion; & Frédéric Baroche s'étoit fait à Urbin un cabinèt rempli de tout ce qui pouvoit être imité dans l'éxercice de son Art. M. Zanotti s'étend fort sur l'objèt de ce chapitre, & il n'oublie pas les Observations nécessaires pour saisir toujours la nature dans le vrai & dans le beau, sans copier ses défauts: c'est ce qu'il faudroit voir dans le livre même.

Chapitre septième.

De la Théorie & de la Pratique. Il faut joindre l'une avec l'autre; il faut donner à l'Élève de bons modèles à copier, quand ce ne seroit, comme on a fait dans les premieres leçons, que des éxemples d'*Yeux*, d'*Oreilles*, de *Bouches*, &c. & en même tems, il est nécessaire de lui rendre raison de tout; de ne corriger point ses copies, sans lui expliquer le pourquoi du bon & du mauvais. L'Auteur rapporte ici les éxemples de Raphaël & des Carraches qui allièrent, dès l'enfance, l'étude à la pratique; l'éxercice à

l'invention ; la culture de l'esprit aux opérations de la main.

Chapitre huitième.

De la Symétrie ou *des Proportions*. Les Grècs ont excellé en cette partie ; & les belles Statuës Grecques qui subsistent, sont des modèles dont l'Artiste doit s'aider dans l'éxécution du beau, ou du vrai & du naturel. Ce fut-là le grand objèt de Raphaël : l'Étude des proportions & l'imitation de l'Antique l'occupèrent sans cesse : en ce point, il l'emporra sur Michel-Ange, & encore plus sur le Corrège & sur le Parmesan. Ce n'est pourtant pas qu'on ne puisse s'écarter quelquefois de la rigueur des règles ; mais il faut que l'œil du Spectateur ne s'en apperçoive pas. *C'est un grand Art que de cacher l'Art qui s'écarte des Règles.* Le Parmesan est en défaut sur cet article. Pour donner plus de graçe à ses figures, il les rend quelquefois plus *sveltes* qu'il ne convient, & tout le monde s'apperçoit qu'il outrepasse le naturel. L'Auteur avertit que les proportions sont relatives à la qualité des corps ; qu'on ne peint point un Athelète comme un Ganymède ; que l'Hercule de Farnèse auroit eu mauvaise graçe avec la figure d'un Danseur ; & que la Vénus de Médicis ne seroit point ce qu'elle est, si elle ressembloit à un Gladiateur.

Chapitre neuvième.

De l'Anatomie. C'est la Sçience de la disposition & du mouvement des muscles, relativement aux diverses opérations du corps. Il ne s'agit pas, pour un Peintre, d'être sçavant dans l'Anatomie comme l'étoit le Célèbre Morgagni,

le Raphaël des Anatomistes; il lui suffit, pour l'exercice de l'Art & pour bien rendre le vrai de chaque chose, d'observer ce qui se passe dans l'extérieur des corps : une Étude plus ample ne seroit que de pure curiosité. Rien ne fut plus ignoré que l'Anatomie dans ces siècles barbares, qui sçurent disloquer des figures & rien de plus. C'est une chose pitoyable que les Statuës & les Tableaux qui précédèrent l'époque de la renaissance des Arts & des Lettres. Tout y est sans âme, sans mouvement, sans imitation de la nature, &c. Quel usage n'ont point fait, de l'Anatomie, Michel - Ange dans son jugement dernier; Raphaël dans ses Nôces de Psyché, dans son Attila, son Héliodore, &c.

Chapitre dixième.

Perspective. C'est elle qui enseigne à placer & à dégrader les figures de la manière qui convient, pour représenter aux yeux la diverse distance des objèts. Cette partie est essentielle à la Peinture; & Léonard de Vinci la mettoit avant toutes les autres dans l'ordre de l'Éducation des Élèves. On montre ici, par les bas-reliefs qui subsistent, que les Anciens ont connu la perspective. On observe, en passant, que la Perspective est comme l'âme de l'Architecture. On apprend néanmoins au jeune Peintre à ne pas tellement dépendre des règles de la Perspective qu'il en soit gêné, & que son travail en devienne dur, sec & désagréable. C'est-là comme un principe général qui s'étend à tout, le Peintre doit observer les règles en maître, non en Esclave. On ne termine point ce Chapitre, sans faire l'éloge du sçavoir de Raphaël dans la Perspective. Toujours Raphaël se présente à la mémoire & sous la

plume de M. Zanotti, parce que c'eſt le Légiſlateur en Peinture; & que ſes éxemples équivalent à toute la Théorie qu'on peut recueillir des livres.

Chapitre onzième.

De l'Invention. C'eſt-là ce qui fait le Peintre comme le Poëte. L'Invention eſt le fruit du génie, non de l'étude. L'Invention eſt la découverte de tout ce qui ſert à faire bien connoître l'objèt. Elle comprend, & les attributs principaux & les acceſſoires; elle s'étend à l'eſſentiel de la choſe, & aux ornemens qui l'embelliſſent. Mais il faut que ces *Acceſſoires* & ces *Ornemens* ſe concilient toujours avec le ſujèt, qu'ils contribuent à l'unité. Voyez comme Raphaël en uſe dans ſon Déluge univerſel; comme toutes les parties de cette grande repréſentation concourent à faire voir la deſtruction totale du genre humain. Voyez dans le Joſeph vendu par ſes frères, comme toutes les attitudes des perſonnages tendent à manifeſter la barbarie de ſes frères dénaturés. Voyez dans l'Adoration du Veau d'or, tout Iſraël coupable de cette impiété, & Moyſe qui briſe les Tables de la Loi, à la vûë d'une ſi grande prévarication. Tout parle, tout eſt animé dans cet immenſe ſujèt, & tout ſe rapporte à la même idée, qui eſt l'action indigne & ſacrilège des Iſraëlites. Il en eſt de même de la chûte de Jéricho, *&c.* Le ſçavoir qui règne dans tous ces excellens morçeaux, fait voir que Raphaël avoit étudié non-ſeulement les Règles de ſon Art, mais encore celles de la bonne Littérature : éxemple, *dit notre Auteur*, qui devroit être ſuivi de quiconque embraſſe l'Art de Peindre.

Chapitre douzième.

De la Disposition. Elle consiste à sçavoir plaçer & distribuer les objèts par tout où ils peuvent faire un bel effèt. Il faut que l'objet principal frappe d'abord les yeux, mais il n'est point nécessaire qu'il soit dans le lieu le plus éminent du tableau; quelque part qu'on le suppose, il sera toujours bien, s'il attache & fixe le Spectateur. Ainsi, dans la Chûte de Jéricho sous Josué, l'œil découvre, avant tout, l'Arche du Seigneur, qui est la cause de ce grand Miracle; & cette Arche est néanmoins placée sur un des côtés du Tableau, & même dans le lointain. s'agit-il de Josué qui arrête le Soleil? Ce Général est au milieu des combattans, on le croiroit perdu dans la foule des Hébreux & des Amorrhéens; cependant on le distingue d'abord au coup d'œil, tant il est vrai que le génie sublime de Raphaël sçavoit pourvoir à tout, & qu'il avoit le talent de traiter tous les sujèts, sans se laisser gêner par aucune circonstance. On ne peut faire le même éloge de Bassan, ni du Tintoret, quoique d'ailleurs si excellens Peintres. Dans leurs grands sujèts, il arrive souvent que les personnages sont isolés, que les actions paroissent multipliées. L'Auteur donne des exemples, & fait ici une critique dont les Connoisseurs jugeront.

Chapitre treizième.

Des Passions. On expose ici ce qui distingue principalement l'excellent Peintre, du médiocre. Exprimer les Passions, c'est le triomphe de la Peinture. L'étude de cette partie consiste à bien

observer les mouvements que le corps reçoit de l'âme agitée & passionnée. C'est en traitant les Passions que le Peintre & le Poëte ont, à peu-près, le même emploi, le même objet, le même travail. Ils expriment l'un & l'autre les affections de l'intérieur, en saisissant les effets que ces affections produisent dans le corps. Mais le Poëte parle immédiatement à l'esprit, & le Peintre parle d'abord aux yeux. M. Zanotti cite en cet endroit les plus violentes passions renduës par les chef-d'œuvres de la Sculpture & de la Peinture. Il nomme le Laocoon, cette Statue si célébre par l'expression de la douleur & de la crainte la plus vive. Il fait mention de l'Enfant Prodigue d'Annibal Carrache, & il en admire toutes les figures, sur-tout celle du Vieillard où l'on remarque si bien la tendresse paternelle, la satisfaction de revoir un fils expatrié si long-tems, la compassion de l'état déplorable où se trouve ce fils réduit à la plus extrême indigence. Le Prodigue de son côté est pénétré de la plus sincère componction, pour avoir mené une vie libertine & offensé un si bon Père. mais, *ajoûte notre Auteur*, qu'elle indignation ne causent point la mauvaise humeur, & la jalousie du frère aîné! Ce magnifique tableau a passé dans la belle Collection du Palais Royal. M. Zanotti dit qu'avant de l'envoyer, il le garda quelques mois chez lui, qu'il le fit voir à beaucoup de personnes, & que tout ceux qui le virent en furent touchés; preuve évidente, *conclut-il*, que les Tableaux qui rendent bien les sentiments de l'âme sont utiles à la Religion.

Chapitre quatorzième.

Du Costume. C'est l'attention à bien étudier & à bien exprimer les convenançes du tems, de la

condition, de l'âge, des mœurs, des habits, des édifices, &c. Michel-Ange a quelquefois manqué aux Régles du *Costume*. Raphaël étant jeune ne fut pas d'une exactitude extrême sur ce point, mais il se corrigea dans la suite de l'âge. Rien de plus décent & de mieux ordonné que la Sainte-Famille qu'il peignit pour le Roi François I. Il en est de même du Tableau de la *Transfiguration*, ce chef-d'œuvre de l'Art, où tout est appropié à l'objet, où les draperies sont si bien ménagées, si naturelles & si élégantes, &c. Au contraire Paul Véronèse s'est extrêmement oublié dans cette partie de l'Art. En représentant les Noces de Cana, il habille ses figures à la Vénitienne. Il plaçe dans les fonds une Architecture magnifique, il distribue sur les tables des vases qui auroient pu figurer aux Noces de Cléopâtre & de Marc-Antoine. Voilà des défauts de convenance trop visibles & trop choquantes. Il n'y a que l'excellence du Pinçeau de Paul Veronèse qui puisse adoucir un peu les reproches que ce Grand Peintre a mérité par des écarts si contraires à la raison.

Chapitre quinzième.

De la Grâce. Elle résulte de l'union des beautés qui font, comme de concert, tout leur effet sur l'œil du spectateur, la *Grâce*, à proprement parler, ne dépend point des précèptes. Ce qu'on peut recommander en général, c'est d'éviter les contraires, c'est de proscrire l'affectation qui est l'ennemi mortel des Grâces. Un Pinçeau Graçieux est le Don de la nature & la récompense de l'imitation des Grands Maîtres. La Grâce est de tous les sujets. La Vénus de Médicis est gracieuse, & l'Hercule de Farnèse a le même avantage, quoique le sujèt soit d'un caractère fort different. Ra-

phaël sut mettre de la grâce par-tout, sans excéder jamais en ce point. Combien de Peintres, à force de vouloir être gracieux, tombent dans l'affectation! s'il s'agit de peindre une Belle Vierge, ils en feront une Artémise ou une Cassandre; ils peindront un St. François avec sa croix, dans l'attitude d'un Paladin qui va courir la lance. Ce Chapitre sur la Grâce est plein de bon sens & d'instruction : & nous répétons que c'est-là en général le caractère de tout cet ouvrage. On n'y remarque ni théorie profonde, ni ornemens de style; mais beaucoup de méthode, de clarté & de zèle pour l'éducation des Jeunes Peintres. Si quelqu'un le traduit en notre langue, on peut l'inviter à joindre aux Exemples des Ecoles d'Italie, si souvent cités par M. Zanotti, quelques-uns des plus beaux traits de notre Ecole de France.

FIN.



De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé & de l'Archevêché, 1770.

TABLE

DES ÉNIGMES

Contenues dans ce volume,

Fin de la Table.

École gratuite de Dessin est redevable de son Établissement. *A Paris ce 24 d'Avril 1769.*

Signé, GENÊT, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DE P*** Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Hiérographie ancienne & moderne, ou Dictionnaire des Hiéroglyphes, Emblêmes, Allégories, Attributs & Symboles*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condi-

tion qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à-peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun

trouble ou empêchement : VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permissiou, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-quatrième jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1279, fol. 700, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du Réglement. A Paris, ce 20 Juin 1769.

JE, soussigné, céde & transporte à M. J. P. COSTARD, Libraire à Paris, mon droit au présent Privilège, pour en jouir lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante, moyen-

nant les conventions faites entre nous. *A Paris ce trois Mars mil sept cent soixante-dix.*

Signé, DE P.***

Registré la présente Cession sur le Registr XVIII de la Chambre & Syndicale des Librai res & Imprimeurs de Paris, N°. 152, confor mément aux anciens Réglemens confirmés par celi du 28 Février 1723. A Paris ce 20 Ma 1770.

BRIASSON, Syndic.

A Paris

,***

Regiſtre
; Librai-
, *confor-*
par celui
o Mare

lie.



